UNIVERSITÉ LUMIÈRE–LYON 2
institut de psychologie

Pensée et généalogie dans les institutions : entre refus et consentement

Thèse Nouveau Régime en vue de l'obtention du Doctorat
en Psychologie mention : Psychopathologie et Psychologie clinique
présentée par

Georges Gaillard

sous la Direction de Monsieur le Professeur **Paul FUSTIER**
Le 13 décembre 2002

Membres du Jury : Messieurs : **Bernard DUEZ,** Professeur à l'Université Lumière Lyon 2 **Paul FUSTIER**, Professeur émérite à l'Université Lumière Lyon 2 **Benjamin JACOBI**, Professeur à l'Université de Provence Aix-Marseille I **René KAËS**, Professeur émérite à l'Université Lumière Lyon 2 **André SIROTA**, Professeur à l'Université Paris X

Table des matières

REMERCIEMENTS . 3

RESUME . 5

ABSTRACT . 7

A Introduction . . 9

A.1 Introduction . . 9

A.1.1 L'institution et le primat de la déliaison . . 9

A.1.2 Hypothèses générales . 11

A.2 «Itzig» et son cheval : brèves remarques épistémiques et méthodologiques . 13

A.2.1 Où vas-tu donc Itzig ? . 14

A.2.2 Quelques difficultés épistémiques . 20

A.2.3 Matériel clinique et emprunts à la culture . . 25

A.2.4 Quelques précisions terminologiques . 27

A.2.5 Les lieux et les temps où le tricotage pulsionnel se laisse entrevoir . 29

B Ière partie Entre paralysie de la pensée et travail de la symbolisation : les identifications professionnelles dans le soin et le travail social . 31

B.1 Les identifications professionnelles dans les métiers du soin et du travail social . . 31

B.1.1 La position professionnelle et le «choix d'objet professionnel» . 32

B.1.2 Les identifications professionnelles : quelques points de vue . 42

B.2 Les défenses «*externes*» contre un danger «*interne*», une illustration . 54

B.2.1 Un agglomérat dans les investissements : deux collègues-partenaires . . 54

B.2.2 Restaurer l'objet et se restaurer dans l'objet . 65

B.3 Assignations institutionnelles et forçages identificatoires . . 68

B.3.1 Les identifications et les transmissions au sein des «professions de la relation[125] » . 69

B.3.2 L'itinéraire proposé, le trajet . . 71

[125] Ce chapitre reprend et prolonge un article paru en 2001 : Georges Gaillard, Identifications professionnelles, assignations institutionnelles et paralysies de la pensée - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 35, 2001, Éditions Érès, p. 185-200.

B.3.3 Le primat de l'opératoire, l'urgence à faire . . 73

B.3.4 «La livre de chair» . 81

B.3.5 Érotiser face à la «camarde» . 81

B.3.6 S'éprouver vivant . 85

B.4 Transgression, traumatisme et leurs configurations dans l'économie psychique du «Je» . 86

B.4.1 . 86

B.4.2 Traumatisme, identification, et appropriation subjectivante . 98

B.5 Du traumatisme à la position héroïque - Annie Ernaux : «*L'évènement*», Freud : «*Le trouble du souvenir*» . 107

B.5.1 . 108

B.5.2 Traumatisme, transgression et auto-fondation . . 123

B.5.3 Transgression, identification héroïque et temporalité - Freud : «Un trouble du souvenir sur l'Acropole[252] » . . 125

B.5.4 La transgression contre la pensée, ou la pensée comme transgression . . 132

B.6 La Jouissance et l'aliénation . . 132

B.6.1.1 Lien entre «excitation » et «fantasme» dans la pensée freudienne . 133

B.7 Fréquenter des «figures sidérantes», et faire «bord» à la jouissance . 138

B.7.1 . 138

B.7.2 « Les trois sidérations » . 145

B.7.3 Le désir de meurtre et l'étrangement» . 154

B.7.4 Pensée opératoire vs pensée élaborative . 160

B.8 Conclusion Ière Partie . 162

B.8.1 Mise en panne de la pensée ou plaisir de penser ensemble . . 163

B.8.2 Renversement de la synchronie dans la diachronie . . 167

C. IIème partie L'institution et «l'invocation généalogique» . . 169

C.1 L'institution et la «fabrique» des sujets . . 169

[252] Le titre de cette lettre à Romain Rolland est différemment traduit : soit comme «*Un troublenotion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble de mémoirenotion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire sur l'acropole*» - in *Résultats idées, problèmes II* ; Trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 221-230 ; soit comme «*Un trouble du souvenir sur l'Acropole*» H. et M. Vermorel *«Sigmund Freud et Romain Rolland correspondance 1923-1936»*, (1993), p. 410.

C.1.1 . 169

C.1.2 Incidences de la subjectivité de «l'objet» sur la configuration psychique des institutions . 176

C.1.3 L'appel au «méta-organisateur oedipien» . 184

C.2 Pouvoir, «phallus » et méta-organisateur oedipien . 186

C.2.1 . 186

C.2.2 Consentir à ce qu'il y ait «du père », à ce qu'il y ait «de l'origine » . 192

C.2.3 La «ligature généalogique» dans les institutions . 195

C.3 L'arrachement de «l'évolution humaine à l'attraction du meurtre» . . 204

C.3.1 . 204

C.3.2 Les disqualifications professionnelles comme agirs meurtriers . . 207

C.4 Les directeurs d'institution : une inévitable aliénation ? . 211

C.4.1 Les directeurs : part du cadre institutionnel . 211

C.4.2 «C'est mon problème !» . . 221

C.5 La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation : entre filicide et parricide . 233

C.5.1 Passages généalogiques et confrontation des institutions à la temporalité . . 233

C.5.2 Le filicide inclut le parricide . 235

C.6 Passage générationnel, écrasement de la temporalité et filicide . 238

C.6.1 Un directeur-fondateur casse son «objet», en son départ . . 239

C.6.2 Dérober l'idéal du groupe à l'occasion du départ . . 246

C.6.3 Bruno Bettelheim et son successeur . 248

C.6.4 Se prendre pour le Père, ou consentir à procéder «du père » . . 254

C.7 La «tentation révolutionnaire» et l'effacement de l'histoire . . 258

C.7.1 Un nouveau directeur d'Hôpital : réformateur et terroriste . . 259

C.7.2 Le révolutionnaire et l'arbitraire : «Je ne veux voir qu'une seule tête !» . 261

C.7.3 «Pygmalion» intempérant - Un «révolutionnaire» et la dérive «perverse» . 263

C.7.4 Le contrat pervers : «aller jusqu'au bout» . 267

C.7.5 Du fondateur filicide au tyran, un même fantasme . . 274

C.8 L'angoisse d'une transmission catastrophique - »Les Terrasses» . . 274

C.8.1 Passages générationnels et changements structuraux . 275

C.8.2 Le nouveau copie de l'ancien . . 281

C.8.3 Savoir où pouvoir ranger, et retrouver ses pantoufles . . 283

C.9 Le «scénario matriciel » et le méta-organisateur oedipien . . 285

C.9.1 Corrélations entre différentes scènes institutionnelles . . 285

C.9.2 D'une scène l'autre - «Le Foyer Les Collines» . 286

C.9.3 Le «scénario matriciel » . . 290

C.9.4 L'appel à «du père » face à la dévoration . 294

C.10 Conclusion IIème Partie . 298

C.10.1 Le mégalomane et la «fin de l'histoire» . 302

D.Conclusion Renoncer à la jouissance du trauma et à la jouissance du meurtre . . 307

D.1.1 La tentation de l'auto-engendrement . . 307

D.1.2 Le renoncement au meurtre et la question du don - »Le sacrifice du sacrifice[596] » . 309

D.1.2.1 En est-il «un» en place de renoncer à la possession ? . . 310

E Tables et Index . 311

E.1 Indes des situations évoquées . 311

E.2 Index des Notions . . 312

E.3 Index des Noms . 324

E.4 Annexe 1 Bruno Bettelheim, Préface à : «La folie des autres»[597]. . . 338

E.5 Annexe 2 Réflexions sur la réadaptation fonctionnelle par p. stagnara[598] . . 341

1- 20 ans au centre de réadaptation fonctionnelle des massues . 341

2- Les clients . 342

3- ITINÉRAIRE DE RÉADAPTATION . 344

4 - PROJET GLOBAL . 346

[596] L'expression est de Jacques Hassoun (1996), Correspondances - in Godelier M. & Hassoun J. (sous la direction de), *Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualiténotion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité* , Paris, Arcanes.

[597] Bruno Bettelhaim (1973), Préface à «*La folie des autres*» de G. Jurgensen - Paris, Robert Laffont, p. 9-14.

[598] STAGNARA P. (1980), Réflexions sur la réadaptation fonctionnelle ; in *Annales de Médecine Physique*, T. XXIII – n 1, p 57-70.

5 - MÉDECIN DE RÉADAPTATION FONCTIONNELLE . . 350

6 -sociologie et psychologie des handicapés . 352

E.6 Bibliographie . 355

Références bibliographiques littéraires utilisées . . 376

À Nathalia, à Oriane et Judith, avec toute mon affection

"Cyberthèses ou Plateforme" - © Celui de l'auteur ou l'autre

REMERCIEMENTS

Au fil du texte, il va être question de filiation et de génération : aussi, en ouverture de ce travail d'écriture, je souhaite saluer et remercier quelques-uns des «reconnaisseurs privilégiés[1]«, qui par leur don de confiance ont soutenu l'édification de la pensée, et le processus d'élaboration :

Mes remerciements à *Paul Fustier* qui, selon une méthodologie éprouvée dite de «*maternance écossaise*», a su accompagner le thésard cheminement jusqu'en son terme. Outre ses nombreux éclairages, le témoignage de son expérience auprès des groupes et des institutions m'a été une aide précieuse, au décours de ces pratiques.

Mes remerciements à *Alain-Noël Henri*. Sa créativité l'ayant conduit à réinventer jusque dans le concret d'un dispositif le terme de «*perlaboration*», c'est à partir de ce creuset qu'il m'a été possible de transformer mes inscriptions professionnelles initiales, en interrogations fécondes. Sa position à l'égard du savoir, et son humour, m'ont été des plus utiles.

J'adresse aussi mes plus vifs remerciements à ces pérégrins, compagnons d'écriture, compagnons de travail : *Catherine Henri-Ménassé, Denis Chatelain* et *Madeleine Farhat* qui ont partagé la lente maturation de ce cheminement, en ses errements, ses doutes, ses fulgurances parfois.

La pensée est habit d'arlequin[2] et bien malin celui qui une fois le costume ajusté saura nommer l'ensemble de ses emprunts. Elle se nourrit au gré des rencontres, se renforce, s'hybride, se colore, se bricole, ...

Parmi les pigments de bases, il me faut toutefois mentionner ce que cette élaboration doit au travail de pionnier de *René Kaës.* L'abondance des références de ses travaux au fil du texte témoignera de ce que ces réflexions sur les institutions et les identifications professionnelles doivent au décryptage des ensembles inter et trans-subjectifs qu'il a initié.

Mes remerciements aussi à l'adresse

- des *étudiants*, et tout particulièrement aux étudiants «*en situations professionnelles*» qui, par la constante mise à l'épreuve de la théorie au feu de la clinique, ont, à leur manière, participé à ce travail,
- aux *professionnels* qui plus obscurément au décours des différentes pratiques cliniciennes, et notamment des pratiques de formation, ont partagé leurs doutes, leurs interrogations et leur créativité,
- à tous ceux qui ont donné de leur temps pour favoriser l'aboutissement manuscrit de cette recherche : *France Verrot, Danièle Suk, Sophie Farhat, , Claudie Hwang, Dominique Rothan.*

[1] L'expression est de Jeannine Pujet (1996 a) En quête d'une ineffable reconnaissancenotion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance - in *Topique, Revue Freudienne* N°61, Paris, Dunod, p. 467-480.

[2] Comme se plait à le souligner Michel Serres (1991), *Le Tiers instruit* - Paris, François Bourin, 249p.

Ce travail doit également une part de son assise au «sillage» qui s'est tracé du côté du divan. La fréquentation des contrées de l'inconscient en compagnie d'un autre, génère stabilité et apaisement, et potentialise en cela le travail de subjectivation. L'écriture porte trace de cet obscur et patient travail d'historisation, de cette inscription dans la génération ; de cette réconciliation avec le flux de la vie, au travers de la confrontation à sa propre folie et à sa propre finitude.

« Caminante, son tus huellas
el camino, y nada mas ;
caminante, no hay camino,
se hace el camino al andar.
Al andar se hace camino,
y al volver la vista atras
se ve la senda que nunca
se ha de volver a pisar.
Caminante no hay camino
sino estelas en la mar.»
(Antonio Machado[3]).

[3] «*Marcheur, ce sont tes traces / Ce chemin, et rien de plus / Marcheur, il n'y a pas de chemin, / Le chemin se construit en cheminant / En cheminant se construit le chemin / Et en regardant en arrière / On voit la sente que jamais / On ne foulera à nouveau. / Marcheur, il n'y a pas de chemin / Seulement des sillages sur la mer.*» (Antonio Machado [1912], Chant XXIX, Campos de Castilla ; Proverbios y cantarès - Traduction de Josè Parets-Llorca).

RESUME

À partir d'interventions cliniques auprès de groupes professionnels et d'institutions de soin et de travail social, l'auteur considère : les mouvements de déliaison et/ou de confusion mortifères qui se déploient en ces lieux, et le travail psychique requis pour mener à bien la tâche primaire.

Ces groupes doivent sans cesse s'extraire de/renoncer à la jouissance du trauma et à la jouissance du meurtre, ces deux fascinations qui engluent dans l'archaïque et détruisent la temporalité.

Les positions professionnelles mettent aux prises avec des situations relevant de l'archaïque et du traumatique, sources d'excitations transgressives et de jouissances mortifères. Ces aspects sont recherchés à des fins identificatoires et simultanément maintenus en position de méconnaissance. Afin de déconfusionner les professionnels d'avec leurs «objets», de restaurer de la professionnalité et de permettre l'investissement des «usagers», une mise en pensée des éprouvés et des fantasmes est requise.

Le travail de subjectivation requiert «du père», de la génération et de l'histoire. Il est corrélé aux modalités des arrimages symboliques existant entre les professionnels, le pôle hiérarchique (en tant que méta-organisateur oedipien) et la généalogie institutionnelle.

Les mouvements pathogènes prennent la forme du refus, au travers d'une captation du pouvoir et d'une mise sous emprise de la généalogie institutionnelle. Celle-ci devient le lieu d'agirs meurtriers de la professionnalité. Le refus des descendants précipite la figure du «filicide», celui des ascendants le figure du «parricide», générant des dynamiques incestueuses et confusionnantes.

Le dépassement du meurtre suppose un consentement de l'ensemble des professionnels à ce que «ça échappe» (du côté du pouvoir et du côté de la temporalité). Il potentialise le travail d'élaboration des incidences psychiques du lien aux «usagers» et du lien à l'histoire, à mêmes de soutenir les professionnels dans leur investissement de la tâche primaire.

Mots clefs : Archaïque, Emprise, Filicide, Généalogie, Historisation, Identifications professionnelles, Institution, Jouissance, Parricide, Pensée, Père, Pouvoir, Professionnalité, Transgression, Transmission, Traumatisme.

"Cyberthèses ou Plateforme" - © Celui de l'auteur ou l'autre

ABSTRACT

THINKING AND GENEALOGY IN INSTITUTIONS : BETWEEN REFUSAL AND CONSENT

From clinical interventions with professional groups and with institutions of care and social work, the author considers the movement of defusion and/or of death holder confusion which spread in these places and the psychic work required to achieve the primary task.

These groups should ceaselessly give up the «jouissance» of the trauma and the «jouissance» of the murder, these two fascinations stop the thought and destroy the temporality.

Professional positions bring confrontation with situations raising from the archaic and from the traumatic, sources of transgressive excitements and of death holding «jouissance». These aspects are sought after for identification purposes and simultaneously maintained in an unconscious level. In order to pull out professionals from the confusion with their «object», to bring back some professionalism and to allow the « users » investment, emotions and fantasies have to be brought to consciousness.

Subjectivation work links professionals symbolic modalities to hierarchy (as oedipian meta-organizer) and to institutional genealogy. This work needs »*some* father», some generation and some history.

Pathogenic impulses materialise as refusal through taking over power and putting under control institutional genealogy, thus, becoming places where deadly acting out occur destroying professionality. Descendant denial brings to «filicide» pattern while ascendant brings to «parricide» pattern, creating incestuous confusing dynamics.

Murder overcoming implies an assent of all the professionals to «give up» power and temporality. It emphasises elaboration work of the psychic incidences of the link to the «users» and to history helping the professionals in their investment in the primary task.

Key words : archaic, ascendancy, filicide, genealogy, history telling, professional identifications, institution, jouissance, parricide, thinking, father, power, professionality, transgression, traumatism.

«Cela se donne - et se refuse dès qu'on prend.» (Roger Munier 1992[4]).
«Tandis qu'Éros invente des processus de liaison, des organisations de désir, des voies d'alliances possibles entre les exigences pulsionnelles du ça et les exigences narcissiques du Moi, Thanatos exige de l'individu et de l'ensemble humain que la Kulturarbeit, oeuvre conjointe du singulier et de l'ensemble, invente une alternative à l'attraction du meurtre et à l'attraction de l'autodestruction mais qui puisse contenter Thanatos.» (Nathalie Zaltzman 1998[5]).

[4] *Roger Munier (1992), Proverbes - St Pierre-la-Vielle, Édition Atelier La Feugraie, p. 33.*

[5] *Nathalie Zaltzman (1998), De la guérison psychanalytique - Paris, Puf, p. 33.*

"Cyberthèses ou Plateforme" - © Celui de l'auteur ou l'autre

A Introduction

A.1 Introduction

A.1.1 L'institution et le primat de la déliaison

Paralysies de la pensée, confusion avec leurs «objets», disqualifications professionnelles meurtrières, négation de l'histoire, ..., les institutions du soin et du travail social sont le théâtre d'incessants mouvements passionnels au sein desquels la violence agie le dispute sans cesse au travail de la «civilisation». Ces institutions ont à composer massivement avec la *pulsion de mort*, en ses agirs de *déliaison* et/ou de *confusion mortifères.* On peut même dire qu'il s'agit là de la tâche centrale qui leur est dévolue par le corps social : soit au travers de leur tâche primaire (soigner, aider, accompagner ...), de faire barrage à l'angoisse, à la destructivité, à la violence mortifère et meurtrière[6].

Dans son oeuvre de déliaison et/ou de confusion Thanatos attaque et vise à détruire, le **travail de pensée et le travail d'historisation**, au travers de leur mise en panne, de leur mise en faillite, de leur *refus*.

Nous entendons par *travail de pensée* le travail psychique de liaison, de mise en représentation et de mise en sens. La tâche qui incombe aux professionnels dans ces

institutions est celle d'oeuvrer constamment à maintenir et à restaurer un appareil psychique groupal, une position subjective qui soit à même de les assurer de leur «professionnalité» et de leur appartenance au groupe des professionnels ; soit de leur permettre de se déprendre de la confusion, du morcellement, ou du clivage, et ce faisant, de permettre que les différents «usagers» soient eux-mêmes considérés dans un inaliénable statut de sujet, et investis comme tels. Cet investissement passe par la mise en oeuvre d'un travail de pensée élaboratif qui prend pour objet les différents liens institutionnels, et centralement ceux qui se trament entre professionnels et «usagers». Ce travail de mise en représentation suppose un travail identifiant d'*auto-représentation*, et génère de la liaison par/dans la *symbolisation* [7].

Nous entendons par *travail d'historisation* le travail psychique d'inscription dans la chaîne généalogique et temporelle. Considérant (à la suite des propositions de Piera Aulagnier 1975, 1984), que *le processus d'historisation sous-tend la construction psychique de tout sujet, nous postulons qu'il en est de même au niveau de la construction psychique des institutions,* au travers des sujets et des groupes qui les composent, de leur inscription dans l'histoire et dans la génération.

Pensée élaborative et travail d'historisation sont donc les deux faces d'un même processus de subjectivation. Nous proposons de regarder les institutions à partir de la manière dont les sujets et les groupes professionnels jouent de leur *refus* ou d'un *consentement* à l'égard de ce processus dans sa double dynamique.

La violence dont ces institutions sont le théâtre, les crises qui s'égrènent au fil de leur histoire trouvent de la lisibilité dans une centration sur ce mouvement du refus ou du consentement à *l'histoire* (et à la *généalogie*), et à la *pensée*. Ces crises apparaissent alors comme des recherches d'issues face aux *captations ou aux éradications dont la pensée* est le lieu, et face aux *captations ou aux éradications de la temporalité* qui ont cours au sein des groupes professionnels et des institutions. Les deux registres se potentialisent l'un l'autre[8].

[6] Outre le texte «fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur « d'Elliott Jaques (1955), *Des systèmes sociaux comme défensenotion défense notion défense notion défense contre l'anxiété dépressive et l'anxiété de persécution* - trad. franç. in : Lévy A., *Psychologie Sociale, Textes fondamentaux*, tome 2, Paris, Dunod (1990), un large ensemble de travaux témoigne de ces aspects : notamment ceux réunis par René Kaës dans l'ouvrage *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, R. Kaës et alii, (1996) Paris, Dunod dont J.P. Pinel «La déliaison pathologique des liens institutionnels» - 1996, p. 48-79., ainsi que dans l'ouvrage : *L'institution, et les institutions*, (1987) notamment E. Enriquez «Le travail de la mort dans les institutions», p. 62-94. Nous aurons à revenir très largement sur ces travaux et sur ces auteurs, dans la mesure où notre propre travail trouve là un de ses points d'appuis (et non des moindres).

[7] Ces deux aspects historisationnotion historisation notion historisation notion historisation et symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation sont étroitement liés, ainsi que n'a cessé de nous l'indiquer Piera Aulagnier au travers de l'ensemble de sa théorisation. Piera Aulagnier (1975), *La violence de l'interprétationnotion interprétation notion interprétation notion interprétation* - (cf. Castoriadis-Aulagnier P.) - Paris, Puf, 363p. & (1984), *L'apprenti historien et le maître sorcier* - Paris, Puf, 276p. La récente synthèse de R. Roussillon concernant le processus de la symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation, propose selon une autre modalité une articulation voisine (1999 d), Symboliser - in : *Agonie, clivagenotion clivage notion clivage notion clivage et symbolisation* - Paris, Puf, p. 236-241.

Les atteintes faites à la pensée et celles faites à la temporalité attaquent et mettent en péril les processus identificatoires - et partant les équilibres identitaires - de l'ensemble des personnes participant de ces institutions (professionnels et usagers), libérant d'intenses charges de violences et de destructions. Mettre l'accent sur ces deux dimensions de la *pensée* et de *l'historisation,* propulse sur le devant de la scène les dérives totalitaires qui menacent en permanence ces institutions et qui allient dérives paranoïaques et dérives perverses (E. Enriquez 1991[9]).

Le travail psychique des institutions concerne donc un travail de liaison et de transformation dans et par la pensée et un travail d'historisation.

A.1.2 Hypothèses générales

Notre travail de recherche tente de rendre compte de cet inlassable processus d'appropriation subjective et de pacification du *rapport à l'histoire et à la génération* (le travail *d'historisation*), et ce travail conjoint de *mise en représentation* et de *mise en sens* (le travail *de la pensée*) auquel sont confrontées les institutions du soin et du travail social. Nous considérerons ces dynamiques au travers du mouvement dont elles sont le lieu, entre *refus* et *consentement*.

Nous allons mettre au travail les hypothèses suivantes : *pour accomplir leur tâche primaire (soigner, aider, accompagner ...), les institutions du soin et du travail social doivent sans cesse composer avec les effets de déliaisons mortifères dont elles sont le lieu. Les postures professionnelles ne se soutiennent que d'un travail de «forçage» permanent, sous la forme d'une obligation constante à déconfusionner les professionnels d'avec leurs «objets» (travail de liaison et de transformation dans et par la pensée : mise en représentation* et *mise en sens).*

La structuration psychique de ces institutions suppose un investissement du pôle hiérarchique. Cette instance est «appelée» dans sa fonction de méta-organisateur oedipien, en tant que symbole et garant d'une différence toujours menacée de dédifférenciation - autrement dit la structuration psychique des institutions suppose que le groupe des professionnels consente à ce qu'il y ait « du père», de la génération et de l'histoire (un travail d'historisation).

Dans l'histoire des institutions, le *refus* en sa radicalité prend les formes d'une captation de l'histoire. Ce qui est alors refusé, c'est la *génération*. Du côté d'une

[8] Concernant l'indissociable entre processus d'identification et processus d'historisationnotion historisation notion historisation notion historisation Piera Aulagnier énonce cette proposition dans les termes suivants : «*Le processus identificatoire est la face cachée de ce travail d'historisation qui transforme l'insaisissable du temps physique en un temps humain, qui substitue à un temps définitivement perdu un discours qui le parle.*» (P. Aulagnier (1984), op. cit., p. 196).

[9] Eugène Enriquez développe une telle approche dans son chapitre intitulé «Les deux formes du pouvoir mortel : le modèle paranoïaque et le modèle pervers», au sein de l'ouvrage de 1991, *Les Figures du maître*, Paris, Arcantère, p. 95-109. «*Il m'est apparu que deux figures du pouvoir se détachent nettement : celle du maître se situant dans une position paranoïaque et celle du maître se plaçant dans une position perverse.*» p. V.

génération refusée aux descendants on rencontre la figure du *filicide* et du côté d'une génération refusée aux ascendants, on rencontre celle du «*parricide*».

A.1.2.1 Un questionnement «à partir d'une pratique»

C'est de nous trouver quotidiennement aux prises avec des institutions (du soin et du travail social) avec les impasses dans lesquelles elles se fourvoient, les mises en panne de la pensée et les mouvements de retrait des investissements qu'elles occasionnent, de nous retrouver à expérimenter la violence des passions et des éprouvés confusionnant ou morcelant, que notre démarche de recherche s'est mise en route.

En d'autres lieux, ou en d'autres moments nous avons rencontré des groupes professionnels qui parviennent à investir les différents «usagers» auprès desquels ils accomplissent leur tâche primaire, à poser un regard et à psychiser leur propre fonctionnement, ainsi qu'à réguler leurs relations dans une conflictualité suffisamment tempérée. Notre interrogation a donc pris forme autour du travail psychique requis par ces institutions, soit donc autour des processus de liaisons qui autorisent des investissements suffisamment vivants, ou qui manquent à le faire.

Chemin faisant notre compréhension s'est organisée autour du mouvement de *refus* ou de *consentement*, au travail de la pensée, au «rangement» généalogique, à l'historisation, et au processus identifiant que ces mouvements entraînent pour les professionnels et pour les «usagers».

Partant de la circulation des «objets[10]« au sein des institutions, nous en sommes venus à considérer le «*pouvoir*» dans son statut d'«objet» psychique, et à interroger les agencements (l'appareillage des liens entre les sujets, et entre les sujets et la structure) qui s'opèrent à partir de lui. Nous considérons que cet «objet» occupe une place de centralité au niveau de la psyché groupale institutionnelle, et que c'est autour de lui, à partir de lui, que l'institution élabore son rapport à *l'interdit*. En ce sens il conditionne le rapport de chacun des acteurs à la *jouissance*. C'est en effet le *pouvoir* qui, à partir des garants institutionnels qui le représentent, signifie la *différence* ou précipite une confusion incestueuse, dé-différenciatrice et mortifère.

Nous avons pris le parti de conserver au texte, en sa forme même, les traces de sa construction. Ainsi les différentes hypothèses qui découlent de la centration générale que nous venons d'opérer ci-dessus, apparaîtront au fil du texte, au fur et à mesure du développement des angles de vues qu'il va nous falloir réaliser pour circonscrire la dynamique et lui donner quelque relief.

Dans une première partie : «Entre paralysie de la pensée et travail de la symbolisation : les identifications professionnelles dans le soin et le travail social» nous éclairerons ces dynamiques à partir du «choix d'objet» professionnel, de la construction des identifications professionnelles et de la mise à jour des liaisons pulsionnelles qui garantissent les identifications du côté des groupes professionnels et des institutions. Ces

[10] Une phase de la recherche antérieure qui a trouvé à se formaliser au travers d'un DEA, avait ainsi considéré les circulations du *pouvoir* et de la *reconnaissancenotion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance* au sein des institutions. *Transmissions et dons légitimants en institution : entre violence et reconnaissance* (1997).

liaisons procèdent en «double entrave» sous le primat du *traumatisme* et de la *transgression*, et génèrent de la *paralysie de la pensée*. Il s'agira de voir ce qu'il en est tout à la fois du côté des configurations groupales et des sujets singuliers, au niveau de leur propre économie psychique. Au sein de ces configurations, nous rencontrerons la question de la *jouissance* (et celle de son lien avec le travail de la *symbolisation)*, et nous aurons à interroger le «*forçage*» requis pour cheminer de la jouissance mortifère à une mise en représentation et une mise en sens.

Dans une deuxième partie : «L'institution et «l'invocation généalogique[11]«, nous considérerons la structuration psychique des institutions (du soin et du travail social), la place occupée par le *pouvoir* sous la forme du *méta-organisateur oedipien* et de ses avatars. Il sera ainsi question des dynamiques de *violences* et de *meurtres* (professionnels) qui ont cours dans ces institutions, dans la corrélation entre les dynamiques relatives au *pouvoir* et à *la temporalité*. On rencontra les figures du refus de *l'historicité* et leurs liens à la généalogie institutionnelle. L'éviction de la temporalité prend la forme d'un rapt de la temporalité et d'un *meurtre de la génération* (filicide – parricide). Pour voir émerger ces dynamiques et ces problématiques nous aurons à nous intéresser à la manière dont les représentants du pouvoir (les directions des établissements du soin et du travail social) se configurent relativement à leurs «objets», aux tentations de *l'emprise* [12] et au *refus* de la temporalité toujours potentiel. S'esquisseront alors les alternatives du *consentement* à l'histoire, à la généalogie et à la pensée.

Ces dynamiques de *consentement*, de sorties du *refus*, se jouent à partir d'un «*appel au méta-organisateur oedipien*» (d'une assomption des «*Noms- du -père*»), en tant qu'il permet de faire barrage à la confusion, au morcellement et à la jouissance mortifère, de renoncer au meurtre et de consentir à l'histoire.

A.2 «Itzig» et son cheval : brèves remarques épistémiques et méthodologiques

«Le travail d'investigation, la pulsion épistémophilique, le désir de savoir, la sublimation : c'est là un ensemble de termes qui nous disent ce que devient cette part de l'énergie pulsionnelle que le Je asservit au travail et au but qu'exige l'activité de penser qui lui incombe.» (P. Aulagnier 1979[13]).

[11] Nous devons l'expression à Pierre Legendre (1989), *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père* - Paris, Fayard, p. 117.

[12] Précisons que nous entendons cette notion *d'emprise*, dans son aspect mortifère, selon les acceptions de R. Dorey (1981) qui la caractérise ainsi : *appropriation par dépossessionnotion dépossession notion dépossession notion dépossession de l'autre*, *domination*, *empreinte*. Nous ne nous référons donc pas ici aux aspects d'appropriation subjectivante qui peuvent aussi être rattachés à cette notion d'emprise ainsi que le proposent les théorisations de Paul Denis (1997), *Emprise et satisfaction* - Paris, Puf, et celles d'Alain Ferrant (2001), *Pulsion et liens d'emprise* - Paris, Dunod.

[13] Piera Aulagnier (1979), Les destins du plaisir - Paris, Puf, p. 30.

A.2.1 Où vas-tu donc Itzig ?

Dans la recherche en «*psychologie clinique*» il est des *banalités* épistémiques qu'il convient de garder à l'esprit. Une telle configuration de recherche, procédant à partir du référentiel de la métapsychologie psychanalytique, place l'ensemble des «objets» et des processus considérés sous le *primat* de *l'inconscient*. La position du chercheur prend naturellement place au sein de cette perspective. La mise en forme d'une recherche relève d'une reconstruction dans «l'après-coup», et la cohérence que la pensée n'a de cesse de tenter de produire pour exclure le *doute* et le *conflit* (P. Aulagnier 1984), ne saurait voiler ce qui meut le chercheur à son insu. Dès lors il y a lieu de souligner les incidences de la non-extériorité de *l'objet de recherche*. «*Cela»* qui tente de venir se mettre en représentation procède d'une nécessité pour le sujet-chercheur lui-même, ainsi que Freud l'épingle superbement au travers du mot d'esprit :

«Où vas-tu donc Itzig ? - Moi, je n'en sais rien. Interroge mon cheval !» (Itzig, le cavalier du dimanche[14]).

Dans une lettre à W. Fliess, du 7 juillet 1898 Freud désigne ainsi la poussée de l'inconscient dans le travail d'élaboration qui était alors le sien et que l'on peut entendre comme témoignant plus largement de ce qui mène tout sujet. Freud spécifie alors comment son travail lui est «*entièrement dicté par l'inconscient*» : «***Mon travail m'a été entièrement dicté par l'inconscient selon la célèbre phrase d'Itzig, le cavalier du dimanche : Où vas-tu donc Itzig ? (...) ».***

A.2.1.1 La recherche et la mise en péril des équilibres défensifs

«*L'objet*» qui va être choisi comme «*objet de recherche*» présente des analogies et des résonances avec certains aspects de la psyché de celui qui tente de le penser, et plus précisément avec quelques points d'achoppements, quelques troubles énigmatiques que le sujet-chercheur s'aventure (une nouvelle fois) à revisiter et tente d'élaborer. «L'objet de recherche» réfère donc au statut «d'objet psychique» pour le chercheur. En ce sens, il «trouve» le chercheur tout autant que lui-même le «trouve». Du fait de ces résonances, différentes temporalités vont se conjoindre au sein de la recherche. Le chercheur va se trouver cycliquement aux prises avec des effets *d'alignement*s entre la thématique traitée et la psyché qui tente de s'en saisir. Ces alignements précipitent des «*mises en abîme*», des faillites (momentanées) du processus de pensée lui-même. Ces figures du vertige sont omniprésentes dans la clinique des groupes et des institutions - mentionnons pour esquisse l'une des configurations qui nous occupera ultérieurement, où cette figure se manifeste : la «mise en abîme» qui résulte de l'alignement des «failles» du professionnel et des symptômes des sujets auprès desquels il exerce son activité professionnelle. À cet endroit les traces en sont des zones de non-pensée, des suspens de la temporalité.

[14] Il s'agit d'un mot d'esprit repris par S. Freud dans une lettre à W. Fliess, du 7 juillet 1898. Nous devons à Denis Chatelain de nous avoir signalé une version de cette histoire, plus largement partagée : celle de la transcription qu'en a fournie Hergé dans «Tintin au Tibet» (1960). Lors d'une escale à Patna, le «capitaine Haddock» se retrouve sur le dos d'une vache sacrée qu'il a tenté d'enjamber. Un policier voyant passer cette vache au galop avec un homme sur le dos de demander au capitaine : «Où allez-vous comme ça ?» et lui de répondre «Sais pas. Demandez à la vache !».

Dans ces emboîtements l'objet se dérobe en une démultiplication ad libitum. Il n'est alors plus d'accroche, plus de visage singulier à même de servir de support aux identifications, plus d'images suffisamment unifiées, à même de permettre au «Je» de se savoir. Dans notre travail de recherche, nous allons développer des *hypothèses relativement aux positions des professionnels du soin et du travail social, selon lesquelles ces positions se soutiennent par la fréquentation des contrées de l'archaïque. Les professionnels agissent simultanément dans ces positions,* sublimation *et* jouissance*. Ils tentent de faire advenir à la représentation des éléments de leur propre histoire restés en souffrance, s'efforçant dans le même temps de méconnaître ces aspects*. Le chercheur n'échappe pas à ce qu'il s'applique à révéler. Afin de pouvoir se construire, puis se maintenir, les identifications (dont les identifications professionnelles) requièrent des espaces mutiques, des zones obscures, des dépôts impensés. Si le travail de recherche vise précisément à «démutiser», à éclairer un certain nombre de ces territoires d'ombre, tout effort de clarification met en péril les équilibres défensifs du sujet-chercheur, au travers du remaniement des différentes identifications qui se trouvaient configurées en dépôts silencieux, en zones clivées, confusionnées. Celles-ci trouvaient à se reproduire et à se maintenir dans l'intersubjectivité qui lie le professionnel et ses «objets» - qu'il s'agisse d'une clinique individuelle ou de celle qui se spécifie d'une rencontre avec des ensembles intersubjectifs plus larges -, et dans les configurations trans-subjectives liées à ce travail.

A.2.1.1.1 Le leurre du dévoilement

Les moments où se conjuguent position de chercheur et quête de savoir, soulèvent des mirages, au premier rang desquels celui qui donne à croire que l'identité se trouve assurée et rehaussée par le *savoir*, à l'endroit où celui-ci est espéré comme apte à fournir *enfin* un socle de certitudes aux errances du sujet et de son désir. Ce savoir peut jouer le «bouchon» au moment où le mouvement de la recherche dévoile l'incomplétude, et confronte le sujet à son manque, à l'infini du «pensable» et aux limites imposées par la temporalité - le sujet-chercheur est donc aux prises avec cet incessant mouvement paradoxal. Il se retrouve «tenaillé» entre une tentation d'emprise et un mouvement qui vise au repos confiant fondé dans la poussée subjectivante de la dynamique inconsciente.

Le «Je» peut jouer à se leurrer et prêter au savoir la vertu de prendre en compte l'inconscient et de lui permettre le dépassement de sa division structurelle. Le savoir estampillé de l'inconscient est alors imaginarisé comme procurant un accès (définitif) à l'*ordre de la vérité*. Or *«* ***Le savoir exige le renoncement à la certitude du su, vouloir la certitude implique le refus de reconnaître que tout savoir est coextensif d'un mouvement continu***» ainsi que le souligne P. Aulagnier (1986[15]).

Les recherches réalisées à partir de la métapsychologie psychanalytique en tant qu'elles visent un savoir sur les processus inconscients, avoisinent avec la «révélation» du mystère de l'humain et de son désir. En cela elles potentialisent une mise en faillite du travail d'élaboration subjectivant. Psychologues et psychanalystes n'échappent pas à ce leurre du dévoilement, au travers de l'accès aux dimensions de l'intime, aux territoires

[15] Piera Aulagnier (1986), *Un interprète en quête de sens* - Paris, Ramsay, p. 199.

habituellement interdits voire tabous et de la focalisation de l'attention sur l'impensé et le négatif de tout lien. Le savoir peut dès lors être le lieu d'un retournement où le plaisir de penser se transforme sous un excès d'excitations, ouvrant alors la question de la jouissance mortifère dans le même temps où s'esquissent les dérives de la perversion. Piera Aulagnier pointe cette confusion potentielle et la nécessité qui en découle d'avoir à séparer «l*a voie du savoir*» et celle de la «*jouissance*».

«Sublimer son rapport au savoir signifie pouvoir séparer la voie du savoir et la voie de la jouissance (...). La sublimation du rapport Sujet-Savoir présuppose que le sujet accepte de reconnaître que tout nouvel objet de savoir ne peut que le renvoyer à un nouveau non su, que le champ du savoir ne peut obtenir le sceau de la vérité que pour autant qu'il préserve ce manque. En d'autres termes, il faut que ce champ soit celui où s'inscrit l'interrogation du sujet sur l'objet «a», interrogation qui prouve que cet objet reste exclu de ce champ.» (P. Aulagnier 1967[16]).

Ces illusions concernant le savoir et la place imaginaire que le «Je» leur confère, peuvent jouer un temps comme illusions motrices. Elles lui permettent alors de consentir à une mise en déséquilibre momentané d'une pratique et de la position qui s'y soutient, en escomptant une prime de plaisir à terme. À cet endroit les changements parfois radicaux que Freud lui-même a opérés dans ses conceptualisations et sa praxis - de tels mouvements de la pensée semblent être une constante chez les grands découvreurs -, nous sont un témoignage précieux de ces bouleversements consentis et des (modestes) gains de compréhension ultérieurs que le «Je» peut en attendre.

A.2.1.1.2 L'étayage sur le cadre et la pensée comme cadre

Durant les temps de mise en recherche le risque préside en ce que les assises (momentanées) du clinicien soient immédiatement troquées contre les certitudes du chercheur. Il est toujours malaisé de percevoir ce qu'il en est des dépôts[17] effectués par le clinicien dans sa posture professionnelle au travers des multiples dispositifs qui constituent sa pratique. La position clinicienne se définit toutefois comme une tentative de prise en compte d'une partie de cette subjectivité, faisant en sorte que cette part devienne le lieu même de la perlaboration. Il est autrement plus ardu d'entrevoir les points de certitude configurés en dépôt dans la pensée, dans certains mouvements de pensée, tels ceux qui façonnent précisément la position clinicienne. Ces aspects se configurent en certitudes idéologiques, et servent alors prioritairement aux fins identificatoires du «Je», à son assise narcissique. Selon la formulation de Joël Dor :

«Tout se passe (...) comme si le déploiement du savoir théorique prenait origine dans la résistance, voire se proposait de l'expliquer. Mais à rebours, cela revient aussi à reconnaître que la théorie s'efforce de s'affranchir du transfert en tentant

[16] ***Piera Aulagnier (1967), Le «désir de savoir» dans ses rapports à la transgressionnotion transgression notion transgression notion transgression, in L'inconscient n°1, repris dans Un interprète en quête de sens - Paris, Ramsay, 1986, p. 156.***

[17] Le terme de «*dépôtnotion dépôt notion dépôt notion dépôt* « est entendu ici au sens que lui confère E. Jaques (1955). Cette perspective sera reprise et amplifiée par J. Bleger (1966), et bien d'autres à leur suite.

d'en rendre compte, alors même que la source de son développement est déjà incluse dans le transfert.» (J. Dor 1994[18]).

Le savoir, et les pensées jouent une fonction de dépôt, de mise au silence des points énigmatiques, des parties *syncrétiques* (J. Bleger[19]). Véritable paradoxe de l'auto-représentation, ces dépôts sont d'autant plus insaisissables qu'ils sont consensuels et constitutifs de l'intersubjectivité dans laquelle se meut le sujet. - Il n'est pour s'en convaincre que de penser aux «écoles de pensée» (formelles ou informelles), et plus largement aux cultures, aveugles d'elles-mêmes, de leurs codes et de leurs organisations, soit de la manière spécifique dont elles répondent aux énigmes fondatrices de l'humain, de leur manière d'organiser le chaos primitif et de se défendre de l'archaïque. Ces configurations inter et trans-subjectives constituent des matrices de pensée, qui potentialisent pour les sujets l'accès aux positions subjectives, et leur tiennent lieu d'étayage, dans le même temps où elles construisent la «communauté de déni» (M. Fain) le «négatif» fondateur du lien (R. Kaës).

Le savoir ne peut être soustrait à l'oscillation que le «Je» lui imprime le constituant comme défense (contre le dérangement potentiel de toute rencontre) ou comme travail d'élaboration subjectivant - oscillation dans laquelle le «Je» lui-même se tient, au gré de ses mouvements entre investissements, retraits pulsionnels et travail de reprise historisante. Cette double dimension est dessinée par J. Laplanche dans les propos suivants :

«La Psychanalyse serait le lieu de la vérité, tandis que le savoir ne serait que la façon de se défendre de figer cette vérité. Si l'opposition n'est pas neuve (...) elle a certainement trouvé une vigueur nouvelle avec la psychanalyse et avec la démonstration précise, dans la psychanalyse, des mécanismes de défensenotion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense que permet le savoir. Il n'en reste pas moins que toute vérité peut certes, se figer en un savoir, mais il n'est pas d'émergence de la vérité sans la base de départ d'un certain savoir» (J. Laplanche 1978[20]).

Il n'est dès lors qu'à tolérer le paradoxe. Nul ne saurait en effet échapper aux sédimentations, ces idéologisations du savoir, tout en reconnaissant ce mouvement comme le signe même de la contingence et d'une humanité partagée.

Du côté des identifications professionnelles, nous soutenons l'idée que **les professionnels maintiennent leurs identifications au travers de la jouissance procurée par la fréquentation de l'archaïque et par la sublimation , la réparation que les agirs professionnels autorisent** [21] **-** On entrevoit en cela une première difficulté à ce que la recherche devienne productive et aboutisse. Sur ce terreau prospère en effet un

[18] ***Joël Dor (1994), Clinique psychanalytique - Paris, Denoël, p. 26.***

[19] Nous aurons à revenir sur ces conceptions de J. Bleger, au cours du chapitre suivant.

[20] ***Jean Laplanche (1978) La référence à l'inconscient - in Psychanalyse à l'Université t. III, n°11, p. 384.***

[21] Cette proposition sera largement dépliée dans la partie B.1.3 p.43-46.

fantasme qu'il y a lieu de renverser. Il s'agit de celui qui donnerait à connaître à son insu, ses points souffrants et ses enfermements, au travers de l'exposé de sa pratique, soit précisément ce que le «Je» lui-même tente de savoir et s'efforce d'ignorer. L'auteur a alors tendance à se prémunir d'une position par trop exhibitionniste consistant à donner à entendre les points souffrants qu'il joue dans sa position professionnelle - et que cette scène avait précisément pour tâche de voiler - dans une «exportation» de la problématique du sujet sur la pratique et les différentes rencontres avec les «usagers». Dans toute configuration de recherche, la question se pose alors de la place attribuée au lecteur interne. Lorsque ce lecteur est figuré sous un mode surmoïque et tyrannique, se développe alors un jeu de masquages, de faux-semblants, d'évitements ; ce qui, bien entendu inhibe la pensée, et met en panne la recherche. Ce n'est que dans la constitution d'un lecteur interne «*suffisamment bienveillant*», pensé comme ayant lui aussi à composer avec ces mêmes paradoxes et cette même opacité du réel, que du plaisir à penser va pouvoir être trouvé, retrouvé.

Dans cette traversée du détroit qui sépare la position de clinicien de celle de chercheur, les écueils sont constitués du risque d'une auto-centration et de la mise en place d'un jeu de masquage avec un lecteur imaginaire. Pour être en mesure de se déprendre de ces écueils narcissiques le chercheur est alors contraint à viser un niveau d'abstraction «suffisant» : les mouvements décrits permettent alors d'éclairer un ensemble de problématiques au-delà de la sienne propre. Le présupposé qui fonde la recherche en psychologie clinique prend dès lors toute sa vigueur : c'est dans sa *singularité* que l'humain rejoint *l'universel* de l'homme. Les éclairages élaborés à partir de la particularité d'une situation participent en cela d'une culture et d'une temporalité. Le chercheur se convie à occuper une position de partage de son humanité, et à confronter sa limite avec d'autres. Les lecteurs peuvent alors se transformer en lecteurs réels, capables de faire pièce aux persécuteurs internes (potentiels), et de maintenir à flot un narcissisme constamment battu en brèche.

A.2.1.2 Chercheur et praticien : entre emprise et déprise

Une recherche qui prend directement appui sur les pratiques cliniques de son auteur génère une position conflictuelle, qui va elle-même devoir faire l'objet d'un travail de perlaboration.

A.2.1.2.1 Le chercheur malmène le praticien et/ou le nourrit

La posture de clinicien requiert la construction d'une position de «*non-savoir*», ou tout au moins de suspens (momentané) d'un savoir de manière à rendre possible la rencontre[22]. Or le chercheur s'efforce de mettre à jour un «non-savoir» non dans l'ordre d'une dessaisie, mais tout au contraire dans celui d'une maîtrise. Il s'agit de tenter de penser son acte, et de le penser à l'endroit où le démasquage des positions transférentielles constitue la condition même de la clinique, ceci en un travail d'*après-coup* qui ne saurait

[22] Autour de cette position, psychanalyse et psychopathologie divergent. Dans une posture clinicienne l'intervenant attend du patient (sujet ou groupe), que celui-ci dans le transfertnotion transfert notion transfert notion transfert l'informe (et s'informe) de ses enfermements, là où la psychopathologie en ses excès, recours (urgemment) au diagnostic comme savoir préalable sur le patient.

prétendre qu'à la reconstruction, et au manque, ainsi que S. Viderman (1970[23]) l'a pointé à propos de «*la construction en analyse*».

Le travail de recherche jette une lumière crue sur les *bricolages* des différents «*dispositifs praticiens»* (R. Roussillon), et malgré une référence à C. Levi-Strauss, censé avoir ennobli le *bricolage*, en le référant aux montages culturels, la pratique n'apparaît pas toujours comme étant des plus nobles, et se révèle plutôt bâtarde[24] et mal accoutrée. Dans ces recherches, le divan peut rester en ligne de mire, avec la «pureté[25]« imaginaire attachée à ce dispositif.

Chemin faisant la recherche ne manque pas de générer quelques «insight», quelques clarifications, relatifs à la position subjective occupée précisément à l'occasion d'une pratique, voire des unifications «d'objets» qui se présentaient antérieurement comme morcelés, ou de bribes de théorisations par trop composites ou hétérogènes. L'écriture suppose un travail de reprise des différentes situations cliniques et en cela constitue un «*nouvel après-coup*», potentialisant de nouvelles élaborations.

«Dans le champ du savoir qui nous concerne, le tendre vers la vérité de l'énoncé implique que soit connue et interrogée à chaque pas la vérité de l'énonçant. La parole de l'analyste ne trouve sa garantie de vérité que dans le savoir de l'énonçant sur lui-même et donc sur le désir qui meut sa parole.» (P. Aulagnier1986[26]).

Une nouvelle difficulté apparaît alors : celle qui transforme ces unifications momentanées, en socle de certitude venant alors obstruer l'horizon à toute avancée ultérieure, à toute poursuite de la compréhension de cet «*obje*t *institution»* et des processus dont il est le lieu. La survenue d'une pensée unifiante et unifiée, relativement à cet»objet» composite, hétérogène, complexe, sonne comme une victoire héroïque ; dès lors la garde se relâche (cette position critique, et cette curiosité indispensable à la poursuite de la recherche), tant il est vrai que se retrouver aux prises avec cet objet ressemble parfois à une rude empoignade. Au moment où il pense «*en tenir un bout*» dans la pensée, le «Je» s'y agrippe, et l'ombre de la clôture idéologique se dessine.

[23] Serge Viderman S. (1970), *La construction de l'espace analytique* - Paris, Denoël (pour la 1° édit.); Tél Gallimard (1982), 344p.

[24] Alain-Noël Henri développe une réflexion épistémologique autour de ces aspects du statut du savoir dans les pratiques sociales et l'Université, et leur rencontre en trompe-l'oeil ; ceci, dans un ouvrage (à paraître 2002), qui dans son titre même évoque cette question des métissages et de la *bâtardise* : Le secretnotion secret notion secret notion secret de famille et l'enfant improbable - in Mercader P. et Henri A.N. (sous la dir. de), *La psychologie : filiationnotion filiation notion filiation notion filiation bâtarde, transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission incertaine*», p. 151-226.

[25] Ce n'est pas là un des moindres paradoxe de la psychanalyse (au travers de ses batailles de clochers), que d'avoir laissé se réintroduire l'idée d'une «*pureté*» à l'endroit même où cette pratique prend pour objet le «négatif», et tend à révéler les parties obscures et cloacales de l'inconscient, où le «Je» s'emprisonne en ses collages archaïques - «*L'or pur de la psychanalyse*».

[26] Piera Aulagnier, (1968, 1986), Comment peut-on ne pas être persan? - Un interprète en quête de sens, p. 43, Paris, Ramsay, 1986. Le passage en italique est souligné par nous.

A.2.2 Quelques difficultés épistémiques

Considérons quelques autres difficultés épistémiques inhérentes à «l'objet» de recherche. Une première réside dans le fait que l'*institution* et le *groupe* peuvent apparaître comme des objets relevant de la psychologie sociale, champ qui est alors envisagé en opposition à une clinique qui trouverait sa légitimité du côté du seul sujet.

Freud, loin d'établir une telle frontière entre ce qui se structurerait comme deux disciplines distinctes, énonce en 1921 que «***la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi, mais parfaitement justifiée.***». C'est sous l'égide de ce texte que le C.E.F.F.R.A.P. a lui-même placé ses textes fondateurs[27].

«L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale ou psychologie des foules, qui peut bien à première vue nous paraître très importante, perd beaucoup de son acuité si on l'examine à fond. Certes, la psychologie individuelle a pour objet l'homme isolé et elle cherche à savoir par quelles voies celui-ci tente d'obtenir la satisfaction de ses motions pulsionnelles, mais ce faisant, elle n'est que rarement – dans certaines conditions exceptionnelles – en mesure de faire abstraction des relations de cet individu avec les autres. Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, objet, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi, mais parfaitement justifiée.» (S. Freud 1921).

Au-delà de la recherche d'une parole légitimante de l'ancêtre fondateur, le mouvement indiqué dans ces lignes témoigne de la configuration même de la subjectivité. Le sujet n'est tel que de s'inscrire dans le lien, de prendre place dans l'intersubjectivité et de se lier dans la trans-subjectivité.

«Le sujet auquel elle (la psychanalyse) a affaire n'est pas le sujet social, mais le sujet de l'inconscient. Le groupe est ici considéré sous l'aspect où il est une condition de la formation de l'espace intrapsychique, et donc probablement de l'inconscient.» (R. Kaës, 1997[28]).

L'éclosion et la multiplication des travaux autour des structures inter-subjectives et trans-subjectives (l'institution et le groupe, mais aussi la famille, travaux relativement récents, au regard du siècle de psychanalyse écoulé) sont issues de la rencontre avec des «objets» qui obligent à élargir le champ d'observation et à se décentrer d'une focalisation sur la seule dynamique intrapsychique, aux fins d'entrevoir les potentialités

[27] S. Freud (1921), Psychologie des foules et analyse du Moi - in *Essais de psychanalyse* - Trad. franç. : Paris, Éditions Payot, 1981, p. 123. Ce texte figure en ouverture du document de présentation générale du C.E.F.F.R.A.P. (J. Villier, 1996, nouvelle édition revue 2000), Formation, Supervision, Interventions au C.E.F.F.R.A.P. - in Blanchard-Laville C. et Fablet, D. (ouvrage coordonné par), *L'analyse des pratiques professionnelles*, Paris, L'Harmattan, p. 269-283.

[28] René Kaës (1997b), Le groupe et le sujet du groupe : la parole et le lien - in Connexions 69/1997-1 : Le groupe évolutionnotion évolution notion évolution notion évolution des théories et des pratiques II, p. 67.

psychotiques et celle des «états (dit) limites». Les avancées dans l'exploration et la «compréhension» de la psychose ont révélé les configurations archaïques de la psyché, et la nécessité pour entendre ces dynamiques, de prendre en compte l'intersubjectivité et la trans-subjectivité en s'intéressant à la réponse de «l'objet», et à l'ensemble des processus qui n'ont pas eu lieu, à ce qui n'est pas advenu. Penser la structuration et la vie des institutions confronte aux registres de l'archaïque, de la non-pensée, aux clivages, et aux évitements ; toutes configurations dont E. Jaques et J. Bleger parmi les premiers ont indiqué que les sujets et le socius se soutenaient de cette «mise au négatif», de cette éviction de la pensée.

A.2.2.1 L'institution et le meurtre comme objet de recherche

Si, en suivant P. Aulagnier (1975), nous postulons que **le «Je» émerge à partir de sa propre mise en représentation, cela suppose un processus auto-réflexif [29] , qui conduit le «Je» à produire un discours sur lui-même dans lequel il va se constituer comme sujet de l'énonciation.** Cette réflexivité se trouve potentialisée ou interdite, selon les configurations intersubjectives, au sein desquelles le «Je» prend place, ainsi que la psychopathologie n'a de cesse de nous l'indiquer. Avec l'abord du champ groupal et institutionnel le «Je» se trouve face à une impossible réflexivité, l'institution se présentant comme «*espace de dépossession radicale*» (Kaës 1987, J.P. Pinel 1996), qui sur-sature les capacités élaboratives.

Face à cet «objet» les difficultés se conjoignent : difficulté à *constituer l'institution comme* «*objet*», et donc à *penser l'institution comme «objet»* ; difficulté à penser les *corrélations de subjectivité* (R. Kaës[30]) (leurs effets instituants, et les aliénations qu'elles supposent) ; difficulté à penser *le négatif*, notamment dans ses agirs *meurtriers* en ce qu'ils résonnent avec l'archaïque, et l'indifférencié en chacun.

A.2.2.1.1 La difficulté à constituer l'institution comme «objet» clinique

Aborder l'institution c'est se trouver aux prises avec un objet complexe, un objet qu'il est impossible de saisir, et de circonscrire dans une pensée, ceci, de par la multiplicité des dimensions en présence. R. Kaës (1997, 2001[31]) parle à cet endroit de *d'inextricable* et de «phénomène *total* « (au sens de M. Mauss).

Un tel «objet» fait osciller le «Je» entre désir d'emprise et assujettissement. «*L'approche de l'institution mobilise le désir de tout dire, de ne rien perdre, et en même*

[29] Dans ses travaux sur la symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation, René Roussillon insiste à son tour sur ces processus d'auto-représentation. Cf. notamment R. Roussillon (1999 a), *Agonie, clivagenotion clivage notion clivage notion clivage et symbolisation* - Paris, Puf, 245p.

[30] René Kaës (1985), Filiation et affiliationnotion affiliation notion affiliation notion affiliation. Quelques aspects de la réélaboration du roman familialnotion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial dans les familles adoptives, les groupes et les institutions. - *Gruppo*, 1, p. 23-46.

[31] René Kaës (2001), Préface à la nouvelle édition de « *L'institution et les institutions»* (1987), Paris, Dunod.

temps à l'impossible de sa saisie.». Tel est le fantasme qui envahit tout sujet qui se confronte à cet «objet», ainsi que l'énonce J.P. Pinel (1996[32]). L'institution est «***partie constituante et externalisée de la psyché***»[33], aussi ne saurait-il y avoir à son égard de position d'extériorité. L'aporie classique en psychologie clinique de la non-extériorité de la psyché, se redouble donc d'une non-extériorité de «l'objet» institution. En tant qu'elles participent à la tâche de socialisation des sujets, les institutions sont de magnifiques machines à instituer de l'identité, à constituer du narcissisme et du lien, et partant à fabriquer du refoulement, du négatif[34].

De plus les institutions qui vont nous occuper (celles du soin et du travail social) sont aux prises avec les avatars du lien, ses excès et ses défaillances. Elles se spécifient d'être des lieux de traitements de la déliaison.

Cet ensemble de paramètres a dès lors pour effet de paralyser la pensée dans sa fonction élaborative ; paralysie qui se caractérise alors comme une impossibilité (voire une interdiction) de réflexivité.

«Les contre-investissements sollicités (dans le rapport à l'institution) se manifestent notamment par une paralysie psychique à penser l'objet et son rapport à l'objet.» (J.P. Pinel 1996[35]).

Tout se passe alors comme si était barrée pour le «Je» toute prétention

.

à *se penser* dans le rapport à son *objet*,

.

à penser la place à laquelle il se trouve assigné dans des configurations groupales au sein desquelles il joue ses identifications,

.

à penser le rapport du groupe à l'égard de ce même «objet», soit à penser les «*corrélations des subjectivités*».

A.2.2.1.2 La taille de «l'objet» et l'investissement des singularités

Dans le même temps, les dimensions de l'institution et les multiples possibilités de son abord précipitent une tentation de simplification. Celle-ci procède alors d'un évitement de la complexité, celle qui ne cesse de se découvrir au «feu» de la clinique. Une des fausses issues consiste alors à rabattre les multiples dimensions constitutives les unes sur les autres : réduire par exemple l'explication d'une crise institutionnelle à la pathologie d'un

[32] Jean Pierre Pinel (1996), La déliaison pathologique des liens institutionnels - in Kaës R. et alii : *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p. 51.

[33] Jean Pierre Pinel (1996), op. cit. p. 52.

[34] L'ensemble des affirmations et des raccourcis qui suivent trouveront à se développer au cours de l'écriture.

[35] Jean Pierre Pinel (1996), op. cit., p. 52.

acteur, ou tout au contraire lire les évènements afférents à une situation institutionnelle à la lumière des seuls déterminismes groupaux, ou historiques, ... La question est donc celle de la (toujours fragile) préservation de la complexité[36].

Nous nous plaçons, pour notre part, résolument dans la perspective ouverte par les travaux de R. Kaës et P. Fustier, et prenons le parti de considérer l'institution dans son aspect d «objet» psychique, en tentant d'éclairer sans les réduire les multiples dimensions à partir de leurs articulations. Cette approche est sous-tendue par le primat de l'intersubjectivité et de la trans-subjectivité. Si G. Mendel (1992, 1997[37]) semble redouter que la dimension du politique soit annulée dans de telles approches référées à la métapsychologie psychanalytique, nous pensons au contraire que la dimension du politique ne saurait y être que centrale, à l'identique avec ce qu'il en est de la centralité de la configuration oedipienne dans la construction de la psyché ; ces deux aspects se trouvant intriqués dans la constitution même de la psyché (individuelle, groupale institutionnelle, et sociétale) - position qui rejoint celle soutenue par E. Enriquez :

«L'institution constitue une forme (eidos) politique et psychique (puisqu'elle inscrit le projet politique au coeur même de l'inconscient des sujets).» (E. Enriquez 1992[38]).

Un des obstacles à penser la «clinique institutionnelle» réside en ceci qu'il y faut inhiber les mouvements de généralisations par trop précoces[39], et examiner ce qui spécifie toute configuration institutionnelle, toute crise, dans leurs singularités, afin d'être à même de se positionner face à l'insaisissable de cet «objet». Dans le décours de la recherche il y a lieu de consentir à la nécessité impérieuse de faire tenir ensemble des éléments antagonistes *et* complémentaires («dialogiques», au sens d'E. Morin[40]).

36 Dans son approche E. Enriquez (1992) propose sept niveaux (ou instances) d'analyse des organisations. Un tel découpage nous semble être un des biais méthodologique permettant une telle préservation de la complexité : *l'instance mythique, l'instance sociale-historique, l'instance institutionnelle, l'instance organisationnelle (stricto sensu), l'instance groupale, l'instance individuelle, et l'instance pulsionnelle*. Eugène Enriquez (1992), *L'Organisation en analyse* - Paris, Puf, 331p.

37 Gérard Mendel souligne qu'à ne considérer l'institution que dans sa dimension d'objet psychique on court le risque de faire l'impasse sur la dimension politiquenotion politique notion politique notion politique. Gérard Mendel (1992), *La société n'est pas une famille* - Paris, La Découverte, 306p. & (1997), L'institution au double péril de l'organisation et de l'inconscient ; perspectives socio-psychanalytiques 1971-1997 - in *Revue internationale de psychosociologie* Vol.III, n°6/7 *Psychanalyse et organisation* - Paris, Éditions Eska, p. 117-128.

38 Eugène Enriquez (1992), op. cit., p. 86.

39 Ainsi lors de l'élaborationnotion élaboration notion élaboration notion élaboration du projet de recherche, nous avions titré : «*Les trois temps de l'institution*» avec l'idée qu'une progression diachronique pourrait rendre compte des situations rencontrées. Ces hypothèses auront au moins eu le mérite de servir de liant momentané, autorisant à s'aventurer plus avant dans la complexité institutionnelle et la déliaison mortifèrenotion déliaisonmortifère notion déliaisonmortifère notion déliaisonmortifère avec laquelle l'institution est aux prises.

40 Edgar Morin (1990), *Introduction à la pensée complexe* - Paris, Esf Édit., 158p.

A.2.2.1.3 Les apories inhérentes aux «enjeux de meurtre»

La question du meurtre réfère à l'incessant travail de canalisation de la pulsion qui est le travail même de la culture, *Kulturarbeit* (Freud). Toute institution se doit de réitérer, peu ou prou ce mouvement, dans la mesure où elle accueille ce qui de ces processus de socialisation est demeuré en souffrance, ce qui précisément signe le refus, la butée, voire la mise en faillite de ce travail de la culture.

Cette question du meurtre constitue une aporie de la recherche. Soulignons la caractéristique du mouvement de la pensée, face aux dynamiques meurtrières. Le processus de psychisation s'expérimente alors comme d'une extrême labilité. Il semble à cet endroit que le travail du «négatif» (du refoulement, du déni et du désaveu) oeuvre sans trêve, et ne permette pas une stabilisation des compréhensions précédemment acquises. Aux prises avec cette question du meurtre, la pensée n'a de cesse de se déliter. S'il y a une jubilation certaine à retrouver régulièrement une (certaine) cohérence, celle-ci n'en finit pas de s'effacer et de masquer la trace de son passage. Le chercheur est alors saisi par la sentiment de devoir réinventer, recréer, redécouvrir sans cesse ce que pourtant d'autres avant lui ont énoncé et validé, et ce que lui-même a momentanément cru pouvoir faire tenir dans sa représentation, et stabiliser dans sa pensée.

Le mouvement corrélé qui n'en constitue pas moins un autre paradoxe de la recherche, concerne l'effacement de la temporalité. Lorsqu'il est question d'archaïque, le travail de psychisation, indissociable du travail d'historisation, a la fâcheuse tendance de se mettre en panne. La prévalence de ce registre de l'archaïque qui se spécifie d'être hors temporalité précisément, tend à évider la représentation, et à dissoudre le processus même de la symbolisation.

A.2.2.1.3.1 Recréer, et se savoir héritier

La nécessité de se confronter à un travail de re-validation de re-découverte, de re-fondation, s'il semble constant, concerne tout théoricien qui se réfère à la métapsychologie psychanalytique.

«J'ai une manière irritante de dire les choses dans mon propre langage, au lieu d'apprendre à utiliser les termes de la métapsychologie analytique. C'est que ceux-ci peuvent donner l'apparence d'une compréhension commune, alors qu'une telle compréhension n'existe pas» (D.W. Winnicott 1954[41]).

Se conjugue ainsi pour le chercheur et pour le clinicien, la nécessité de s'approprier ce qui ne saurait en aucun cas prétendre au statut de savoir objectivable. L'approche «clinique» revendique d'être le lieu de la subjectivité. Aussi, s'il n'est d'autres voies d'appropriation que celle de la réinvention, celle-ci requiert de se savoir en position d'héritier, dans le décentrement narcissique et l'assise qu'elle engendre pour faire barrage au fantasme d'auto-engendrement.

«Les analystes (...), à partir d'une pratique vivante, où le corpus freudien peut se

[41] ***Lettre de D.W. Winnicott à Anna Freud : lettre du 18 mars 1954 ; in Lettres vives p. 98. Nous devons à Paul Laurent Assoun d'avoir attiré notre attention sur cette lettre, via l'un ses écrits.***

trouver mis en cause, sont contraints à auto-théoriser ; Freud nous en donne l'exemple, lui qui construisit deux topiques, plusieurs théories des pulsions, différentes acceptions de nombreux concepts et, fait remarquable, les laissa co-exister dans son oeuvre, devenue ainsi parfois contradictoire et d'une grande complexité, à l'image même de cet objet analytique dont elle tentait de créer le sens et qui ne peut être l'objet d'une emprise totale. (G. Pragier & S. Faure-Pragier 1992[42]).

C'est une même tentation *d'emprise* qui menace tout essai de théorisation des dynamiques psychiques, et toute théorisation des processus institutionnels, et qui représente de façon analogue une des dérives les plus fréquentes du fonctionnement des institutions, dans leur relation au pouvoir, à l'histoire et à la temporalité.

A.2.3 Matériel clinique et emprunts à la culture

Les problématiques qui se sont progressivement constituées en objet de recherche ont été rencontrées dans le creuset de nos différentes pratiques de psychologue clinicien. Elles ont émergé aux confluents d'un ensemble de *cliniques* : clinique des groupes, clinique des institutions, clinique de la formation, et clinique individuelle.

A.2.3.1.1 Un ancrage clinicien

Au reste le travail d'écriture porte la trace de cette émergence. C'est en nous tenant au plus près de la pratique que le travail de pensée parcourt ses sentes. Parmi certaines situations qui vont faire l'objet d'une mise en récit et d'un dégagement théorique, il en est qui ont vu naître des questions, et d'autres qui ont fourni des réponses (partielles) aux interrogations latentes posées par les premières. C'est dans l'articulation entre la position clinicienne et les interrogations du chercheur, qu'à partir des territoires ombragés du préconscient, à partir de ses traces (et de quelques autres), l'élaboration fraye son chemin.

Intervenir à des niveaux cliniques différents (clinique individuelle, clinique groupale et clinique institutionnelle) crée des écarts, dans le même temps où cela génère des résonances. Ce qui se joue sur un niveau trouve ainsi à se clarifier à partir de ce qui a pu être entrevu à partir d'un autre. Dans ces différentes cliniques en effet, les positions transféro-contre-transférentielles sont appelées et se mettent en place de façon fort diverses, produisant des déboîtements qui déplacent (parfois) les points de cécité ; ce d'autant plus aisément que la recherche fournit un cadre, produit un appel et régénère l'attention, là où du silence et de l'idéologie partagée embrumaient précédemment la pensée.

A.2.3.1.1.1 Une pratique plurielle

Au titre de la clinique des groupes (indissociable de la clinique des institutions), les pratiques concernent des interventions en institutions de soin et de travail social :

[42] ***Georges Pragier et Sylvie Faure-Pragier (1992), La théorie comme produit de l'auto-organisation et le «vecteur emprise» de la pulsion - in Revue Française de Psychanalyse Tome LVI, p. 1497.***

au titre des dispositifs de groupes dits de «*supervision*, ou «*d'analyse de la pratique »*, et ce, selon différentes configurations : au sein d'équipes constituées (dispositifs dit «intra»), ou au sein de regroupement de professionnels issus d'institutions ou de services différents (dispositifs dit «inter»).

au titre des dispositifs dits «*d'intervention institutionnelle,* ou *d'analyse institutionnelle»*. Il s'agit alors d'institutions en crise qui ont recours à un intervenant extérieur pour tenter de s'extraire de l'état de violence agie et des confusions qui les caractérisent.

au titre d'interventions de «*formation continue*».

Nous sommes aussi amenés à conduire des pratiques similaires dans les instituts qui forment des professionnels du soin et du travail social, soit donc à rencontrer les questions de l'élaboration des différentes positions professionnelles. Nous avons également engagé du travail avec les personnels d'encadrement, cadres infirmiers, directeurs de soin, chefs de services éducatifs, directeurs d'établissements sanitaires et sociaux (notamment au sein de dispositifs d «*Analyse de Pratique de directions*»).

Nous participons par ailleurs, à des dispositifs de formation destinés à des étudiants en psychologie. Il s'agit pour une très large part de professionnels qui recourent à des reprises d'études tout en poursuivant leurs activités «de base». Si dans les cursus de formation professionnalisants, nous nous trouvons en contact avec les processus qui opèrent lors de la mise en place des l'identifications professionnelles (la mise en place des liens d'affiliations), dans les dispositifs à l'adresse des professionnels (reprise des études de psychologie en cours d'emploi), nous rencontrons massivement la question des étayages avec le groupe des pairs, et donc les avatars de la déliaison (tel qu'ils opèrent au sein des processus groupaux).

A.2.3.1.2 Incidences méthodologiques

Afin d'échapper à une recherche qui ne procèderait qu'à partir du seul matériau issu de la pratique du chercheur-clinicien, différents «objets culturels» vont être requis. Il s'agira d'écrits littéraires, de situations qui échappent au chercheur, en ce que ce n'est pas lui qui en ordonne la formalisation dans sa collecte du matériel. Ce matériau n'est donc pas partie constituante, pour la partie de l'intersubjectivité qui se trouve lovée dans toute collecte de données, et plus encore dans toute mise en forme donnée au matériau, selon l'adage de Buffon : «*le style est l'homme même*». À partir des hypothèses proposées dans le cadre de la recherche nous allons donc tenter d'éclairer un autre matériau, que la seule clinique du chercheur.

Nous devons à G. Devereux de souligner que tout protocole de recherche peut jouer comme résistance :

«Une méthodologie est souvent issue d'une réaction face à l'angoisse déclenchée par l'objet de recherche. Elle peut être aussi destinée à rejeter les effets de la proximité du chercheur avec son objet. Une méthode de travail peut constituer une forme de résistance, du même ordre que celle rencontrée dans le contre-transfert qui s'établit dans le travail psychanalytique. Un protocole de recherche est parfois une résistance de contre-transfert.» (G. Devereux,1980[43]).

Aussi convient-il de se rappeler que ce travail ne saurait viser que du parcellaire, de l'inachevé. Des «objets» constitués en «objets de recherche», nous ne saurions prétendre qu'à en éclairer «un bout», celui qui permet *aussi* au clinicien (et à quelques autres) de faire face aux angoisses particulières appréhendées et recherchées dans leurs confrontations aux groupes et aux institutions. L'auteur ne saurait échapper au travail de reprise historisante et ce travail d'écriture y participe. Il convient toutefois de viser à ce que les modélisations proposées puissent être aussi utiles à quelques autres, et permettent de s'aventurer plus avant dans l'écoute de la complexité de ces ensembles inter et trans-subjectifs que sont les institutions, et ce faisant permettent (modestement) de faire pièce aux violences mortifères et à leurs enjeux de meurtres. Le processus de civilisation, la *Kulturarbeit*, n'a de cesse de se poursuivre.

A.2.4 Quelques précisions terminologiques

Concernant les raccourcis terminologiques auxquels nous avons recours dans l'écriture, deux remarques sont d'ores et déjà à souligner. Parlant des «*institutions*», nous usons du terme dans l'ordre de la métonymie : ainsi au travers des formulations qui parsèment notre propos, telles : «*la vie psychique institutionnelle*», «*le travail requis des institutions*» (...), convenons que ce qui est à entendre dans de telles formulations c'est qu'une institution n'existe que par les sujets qui la composent. Ce sont eux qui composent un «*appareil psychique intersubjectif»,* un *«appareil psychique groupal»* (R. Kaës). «*L'institution*» en toute rigueur de termes ne saurait avoir une existence comme entité psychique ; lorsque nous personnifions ainsi l'institution, il s'agit donc de désigner l'appareillage psychique des liens groupaux des sujets qui la composent, dans leur lien au cadre, à la structure (dans leur pérennité) et à l'histoire.

Un autre «raccourci» est celui qui nous amène à désigner l'ensemble des institutions auxquelles nous avons affaire, et dont nous tentons d'éclairer quelque peu le fonctionnement psychique comme «*les institutions du soin et du travail social*» - à certaines autres occasions nous aurons recours pour les nommer à ce qui spécifie leur tâche primaire : *les institutions «du soin, de l'aide, et de l'accompagnement*». Nous rassemblons sous ces expressions la pluralité des configurations qui constituent ce champ, en mettant l'accent sur l'homogénéité de leur fonction sociale, et celle des incidences psychiques du travail avec les «*objets*» autour desquels s'est constitué leur tâche primaire. Il s'agit pour cet ensemble d'institutions de «***servir de dépôts aux angoisses du corps social***» (E. Jaques), de faire barrage à la déliaison mortifère agie par les différents publics qui viennent y prendre place, d'opérer une fonction identifiante pour ces mêmes sujets, (...)[44].

Même si ces institutions ne sauraient être assimilées à une structuration et à un

[43] ***Georges Devereux (1980), De l'angoisse171notion angoisse notionangoissenotionangoisse à la méthode dans les sciences du comportement - Paris, Flammarion.***

[44] Nous aurons à revenir sur les différentes fonctions que remplissent ces institutions dans notre chapitre, «*L'institution et la «fabrique» des sujets*» (en début de 2° partie).

fonctionnement univoque du point de vue de leur économie psychique, elles relèvent d'une même fréquentation de *l'archaïque*, d'un même envahissement des *processus primaires*, et d'un même retentissement de ces processus sur leurs propres constitutions. Les professionnels qui oeuvrent dans ces institutions se caractérisent également d'y jouer une même «*appétence traumatophilique*» (J. Guillaumin).

Soulignons toutefois qu'une différence majeure existe entre les pratiques qui relèvent du soin somatique et celles qui relèvent du soin psychique. Ces deux champs présentent entre eux une plus grande hétérogénéité que celle que l'on rencontre entre les institutions du social, du médico-social et de la psychiatrie. Les approches du soin somatique et du soin psychique[45] se différencient notamment au niveau des modalités défensives requises - sans développer trop précisément ces aspects[46], précisons pour l'heure que le soin somatique dans son versant curatif ne saurait se soustraire à des modalités de fonctionnement caractérisées par l'opératoire, et que les modalités de fonctionnement psychique des personnels qui travaillent en ces lieux sont elles-mêmes caractérisées par ce même mode de fonctionnement (opératoire), et se soutiennent par le recours à de massives idéalisations. Les institutions qui relèvent des pratiques «*d'accompagnement* [47] *»*, même si elles participent de ces mêmes modalités défensives, font toutefois appel à des défenses plus secondarisées (ou qui se voudraient telles) ; ceci les conduit à recourir à de la mise en pensée largement teintée d'idéologie, et à devoir composer avec les dérives inhérentes à ce type de fonctionnement, - à moins qu'un véritable travail élaboratif ne parvienne à «tenir en respect» la constante menace de clôture idéologique.

Le champ du somatique impose des exigences de validation dans le réel des corps (exigences parfois vitales), là où les champs du travail social, du médico-social et de la psychiatrie ne sont pas astreints à de pareilles préoccupations ; sachant au reste que le champ somatique n'est pas un champ unifié, et qu'il existe en son sein un ensemble (non négligeable) de pratiques qui se situent dans une grande proximité de celles qui caractérisent le champ du social, médico-social, et psychiatrique, - il n'est que de penser à l'ensemble du secteur de la prévention médicale, ou à celui des personnes âgées, qui, même s'ils constituent des secteurs hospitaliers, n'en partagent pas les mêmes exigences curatives. Les évolutions du système de santé, qui rapprochent les deux champs du soin somatique et du soin psychique, conduisent le champ somatique à une mutation dans ses modalités de fonctionnement, et nous assistons à des tentatives de mise en pensée, analogues à celles de l'ensemble des autres champs.

[45] Le soin somatique et le soin psychique constituaient dans un passé récent deux entités administratives différenciées : les «hôpitaux psychiatriques spécialisés» et les «hôpitaux généraux». Les «évolutions» du système de santé ont conduit à assimiler le soin psychiatrique à l'intérieur des entités administratives hospitalières générales.

[46] Nous ferons appel tout au long de ce travail à différentes situations se déroulant dans l'un ou l'autre de ces champs. Cette clinique groupale et/ou institutionnelle nous permettra d'examiner la composition et le fonctionnement de ces différents contextes.

[47] Paul Fustier recourt à cette notion *d'accompagnement* pour caractériser cet ensemble de pratiques : 2000 : «*Le lien d'accompagnement*», et déjà en 1993 «Les Corridors du quotidien» sous-titre : «*La relation d'accompagnement dans les établissements spécialisés pour enfants*».

La formulation générique : «*les institutions du soin et du travail social*» désignera donc cet ensemble qui, quoique partiellement hétérogène, partage une même exigence de travail de mise en pensée et de mise en histoire, face à la déliaison qu'ils ont pour tâche de juguler.

A.2.5 Les lieux et les temps où le tricotage pulsionnel se laisse entrevoir

Le dispositif de la cure constitue un temps «en dehors», un espace au sein duquel les processus d'appropriation subjective et d'historisation peuvent se déployer, hors de toute visée opératoire. C'est dans ce suspens de l'opératoire que l'inconscient peut se révéler, c'est là que les errements du désir trouvent à se dire et à faire trace. De façon analogue les dispositifs groupaux qui n'ont pas de fonction de production immédiate (tels ceux de «l'analyse de pratique» et de «l'analyse institutionnelle») permettent d'entendre *quelque chose de* «l'inconscient groupal institutionnel».

La visée du travail dit «*d'analyse de pratique*», résumée le plus succinctement consiste à «*restaurer de la professionnalité »* à partir d'un travail sur les écarts et les différences et d'un passage par une mise en représentation (mise en pensée et mise en sens) des éléments confusionnants inhérents aux pratiques du soin et du travail social[48].

Spécifions également de façon sommaire ce que nous entendons sous le terme «*d'analyse institutionnelle* [49] *»*. Il s'agit de l'acception utilisée couramment dans le domaine du travail social qui, même si elle en porte la trace, se différencie de ce que fut au cours des années soixante-dix le courant dénommé «*l'Analyse institutionnelle*». Ce courant porté par des praticiens comme R. Lourau, F. Oury, F. Tosquelles, (...), était corrélé à l'émergence de l'anti-psychiatrie, et visait une «*désaliénation institutionnelle*». «*L'analyse institutionnelle*» avait alors en vue une transformation politique, au travers d'une transformation des rapports sociaux, à l'intérieur des institutions de soin.

Le travail qu'actuellement nous nommons tel prend la forme d'interventions de «*cliniques institutionnelles*». Ces interventions ont lieu la plupart du temps, durant des périodes de *crise* où l'on se trouve en présence d'un délitement des arrimages symboliques, d'une inflation de l'imaginaire, et de passages à l'actes transgressifs et violents. Le travail s'apparente là aussi à une progressive *restauration des différences et des écarts* : différences hiérarchiques, différences dans les affiliations (liens à l'histoire), différence entre fantasme et réalité, réintroduction des interdits, de la temporalité, et d'une capacité auto-réflexive.

Le *lien*, en ses nouages inter et trans-subjectifs, ne se donne à voir et à entendre que dans des temps caractérisés : ceux de sa constitution (de la *mise en lien*), et ceux de la

[48] Nous aurons à définir ultérieurement de façon plus précise ce que nous considérons comme le travail dit «*d'analyse de pratique*», notamment au travers d'une narration titrée : «*Les trois sidérations*» au chapitre B.7.2.

[49] Nous aurons l'occasion de revenir également de façon plus conséquente sur ce travail d'«*intervention institutionnelle*», à l'occasion de la mise en récit de telles pratiques, tout au long de la II° partie.

déliaison. C'est dans ces moments privilégiés que les organisations inconscientes se révèlent. Nous allons nous intéresser à ces temps de rupture, temps de crise, temps de passages.

B lère partie Entre paralysie de la pensée et travail de la symbolisation : les identifications professionnelles dans le soin et le travail social

«Pour que la pensée se remette en marche, il lui faut d'abord tomber en arrêt, être saisie d'effroi ou d'émerveillement, se laisser ravir, au risque de se perdre. Arrêt, relance. Sidération, trouvaille. Torpeur, éveil. Immobilité, mobilité.» (J.B. Pontalis 2000[50]).

B.1 Les identifications professionnelles dans les métiers du soin et du travail social

«N'hésitons pas à dire que la vocation d'un sujet est liée à la façon dont il répondra à la voix qui lui demande : «Où es-tu ?» (A. Didier-Weill 1995[51]).

[50] ***Jean Bertrand Pontalis (2000), Fenêtres - Paris, Nrf, Gallimard, p 28.***

B.1.1 La position professionnelle et le «choix d'objet professionnel»

Dans les professions du «soin, de l'aide et de l'accompagnement», au travers des activités professionnelles et des identifications qui leur sont corrélées, les sujets donnent une forme extérieure à leurs «*objets internes*». Ils actualisent ainsi les relations qui les configurent comme «Je»[52] relativement à ces mêmes objets internes la relation à ces *objets* étant tout à la fois constituante *de* la psyché, et constituée *par* la psyché, et ce, selon le double registre de ce qui s'est construit dans la relation aux premiers objets d'une part, et de ce qui est demeuré en jachère, de ce qui n'est pas advenu, d'autre part.

Les sujets (patients, usagers, ...) qui sont rencontrés dans le cadre d'une profession constituent les «*objets externes»* avec lesquels le «Je» se propose de composer. Ces rencontres présentent donc pour le «Je» un double statut : celui *d'objets externes* rencontrés au-dehors et celui *d'objets internes* externalisés.

B.1.1.1 Le statut des «objets professionnels»

Le lien que le sujet développe à l'égard des *objets professionnels* présente des fortes similitudes avec le lien qu'il développe à l'égard de ses *objets amoureux*. Ces deux champs constituent dans la réalité *externe* un support pour la dynamique psychique du «Je», au travers duquel celui-ci agit les relations qui le configurent, et le constituent relativement à ses *objets internes*. Nombre de dynamiques psychiques sont ainsi «*exportées*», à charge pour le partenaire (dans la relation amoureuse), les enfants (dans la dimension parentale) ou les collègues et les «usagers» (pour la relation professionnelle) de permettre au «Je» de pérenniser ces modalités de liaisons constitutives. Ces aspects sont habituellement maintenus comme étrangers au «Je» et déposés dans le lien. Ce faisant, le «Je» peut ainsi continuer de les méconnaître (dans un «pacte dénégatif» intersubjectif et transubjectif). Dans la mesure où des parts de la psyché se révèlent lors de la modification des liens (mise en lien individuelles ou groupales, séparations, crises), les transformations relationnelles représentent autant d'occasions où le «Je» peut a contrario reconnaître et se réapproprier des pans entiers de sa psyché.

Nous proposons l'idée que **les «objets professionnels»,** *comme les «objets amoureux»* **conjoignent pour le «Je», un double statut : statut psychique interne et statut d'indubitable extériorité . Les relations à ces «objets» permettent dès lors une externalisation de la scène psychique, et potentialisent l'émergence d'aspects insus du «Je» lui-même** *(de composantes inconscientes de la psyché)* **. Les liens qu'il va dès lors entretenir avec ces «objets» sur la scène de la réalité sont ainsi**

[51] ***Alain Didier-Weill (1995), Les trois temps de la Loi - Paris, Seuil, p. 203.***

[52] Nous empruntons le terme de «*Je*» au modèle métapsychologique de Piera Aulagnier pour désigner, ainsi que cet auteur le propose l'instance représentante : «*le «Je», est une instance constituée par le discours*» (Piera Aulagnier, in *La violence de l'interprétationnotion interprétation notion interprétation notion interprétation*, p 129) «*Le «Je» est cette instance psychique capable de mettre en pensées sa relation à lui-même et au «Je» de l'autre*» (Hélène Troisier (1998), *Piera Aulagnier*, Paris, Puf, p. 37).

configurés dans un statut paradoxal : s'approprier - méconnaître .

La réalité de *l'objet* et les réponses qu'il agit représentent une *nouvelle chance* pour le sujet, de «réparer» et/ou de reconnaître (de se reconnaître dans) les liens souffrants qui le configurent relativement à ses *objets internes*. Les réponses de *l'objet externe* se trouvent, pour partie, toujours ailleurs qu'aux places imaginaires où le «Je» les suppose et les attend. Si le couplage amoureux et les positions parentales permettent des occultations de ces écarts grâce à l'étroitesse des corrélations de subjectivité entre les partenaires, les objets professionnels, de par la pluralités des liens qu'ils entraînent, favorisent la confrontation de ces écarts. Les relations professionnelles sont ainsi soumises à de multiples et incessantes tribulations : de nouveaux professionnels s'agrègent ou se séparent des groupes institutionnels, les «usagers» eux-mêmes ne cessent de se renouveler. Or toute modification des liens potentialise un travail de reprise psychique pour chacun des partenaires du lien.

B.1.1.1.1 Entre re-duplication et transformations

S'insérer dans une profession, c'est donc choisir un cadre, un contexte qui offre au «Je» la possibilité de «rejouer» son économie identificatoire, dans un double mouvement de re-duplication des points d'achoppements, et des positions intersubjectives et transubjectives que cela précipite, mais aussi dans une tentative de dépassement, de sublimation de ces mêmes avaries.

«Aucun être humain ne peut jouer entièrement son identité dans le champ de l'économie érotique, car c'est se placer là dans une situation extrêmement périlleuse ; chacun cherche donc à former des substitutions, par lesquelles on peut reprendre ce qui ne s'est pas accompli dans la sphère amoureuse et jouer cela dans un autre champ, au moyen d'un déplacement que la théorie baptise «sublimation», et qui se déroule selon les termes de Freud, dans une «activité socialement valorisée». Dès lors et dans le meilleur des cas, les succès dans la sphère sociale et dans la sphère privée s'alimentent mutuellement.» (C. Dejours, 1993[53]).

Le lieu du professionnel occupe une place privilégiée, qui condense un faisceau d'enjeux subjectifs, au titre desquels : les processus de nominations et les affiliations, le désir de reconnaissance et les étayages, ... Le groupe professionnel se constitue pour un sujet comme un (nouveau) groupe d'appartenance identificatoire, et c'est à ce titre que le «Je» vient s'y engager, tenter de s'y reconfigurer et ce faisant, de retrouver et de transformer les satisfactions et les déplaisirs qu'il attend de ses «*objets internes*».

En 1929 Freud écrivait à propos du travail : «***aucune autre technique pour conduire sa vie ne lie aussi solidement l'individu à la réalité que l'accent mis sur le travail, qui l'insère sûrement tout au moins dans un morceau de la réalité, la communauté humaine. La possibilité de déplacer une forte proportion de composantes libidinales, composantes narcissiques, agressives et même érotiques, sur le travail professionnel et sur les relations humaines qui s'y***

[53] ***Christophe Dejours (1993), Travail, Usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail - Paris, Bayard.***

rattachent, confère à celui-ci une valeur qui ne le cède en rien à son indispensabilité pour chacun aux fins d'affirmer et justifier son existence dans la société. L'activité professionnelle procure une satisfaction particulière quand elle est librement choisie, donc qu'elle permet de rendre utilisables par sublimation des penchants existants, des motions pulsionnelles poursuivies ou constitutionnellement renforcées [54].».

Dans ces réflexions de 1929 on trouve l'indication selon laquelle «***une forte proportion de composantes libidinales (composantes narcissiques, agressives et même érotiques***»), sont déplacées sur cette scène du «***travail professionnel et sur les relations humaines qui s'y rattachent***». Freud souligne ici le lien entre l'activité et les relations induites par l'activité. Il indique l'aspect de la sublimation attaché à ces déplacements de la libido : «***rendre utilisables par sublimation des penchants existants***», mais, dans le même mouvement, il pointe le versant de cette activité qui va jouer du côté de la répétition, et des étayages du «Je» : les «***motions constitutionnellement renforcées***».

C'est à ces aspects des identifications professionnelles que nous allons nous intéresser, nous efforçant de mettre à jour les circulations libidinales, les exportations de la scène psychique sur la scène sociale, et leurs enjeux pour un sujet.

B.1.1.2 De l'intrapsychique à l'intersubjectif : «syncrétisme» et «Sujet du groupe»

Concernant les parties du «Je» qui lui demeurent étrangères, et qui ne s'éprouvent pas selon un vécu qui leur confèrerait un statut d'intériorité, on peut rapprocher ces parties de celles que J. Bleger désigne comme «*syncrétiques*», et dont il postule qu'elles sont en permanence déposées dans les différents cadres et les différentes institutions dans lesquelles le «Je» prend place. On peut aussi référer ces parties du «Je» à ce que les différentes recherches sur les groupes ont mis à jour, et qui a trouvé à se formuler dans les termes de René Kaës au travers du concept de «*Sujet du groupe*». René Kaës (avec d'autres[55]) a ainsi tenté d'appréhender et de cerner ces parties non-différenciées, dont précisément la non-différentiation permet de dire que ces parties n'appartiennent pas en propre au «Je», et qu'elles ne peuvent pas être reconnues par le «Je». Les dénominations d'intersubjectivité et de transubjectivité tentent de rendre compte de ces mêmes configurations, notamment dans leurs aspects topiques[56].

Ces configurations n'apparaissent précisément qu'à l'occasion des appareillages et des déliaisons, soit donc lors des mises en places et des ruptures des dispositifs

[54] Freud (1929), *Le malaise dans la culturenotion culture notion culture notion culture* - Trad. franç. Paris, Quadrige/Puf, 1995, p. 23, note de bas de page.

[55] On pense ici à l'ensemble des travaux auquel le CEFFRAP a servi de creuset : D. Anzieu, A. Missenard, A. Béjarano, ... Nous aurons à revenir sur certains de ces travaux pour en souligner et en discuter plus précisément certains concepts.

[56] Mentionnons que les appellations de «*crypte*» et de «*fantôme*» proposées par M. Abraham et M. Torok, (1987, «*L'écorce et le noyau*) participent de ces configurations, sans toutefois rendre compte d'une dynamique d'ensemble.

groupaux et des configurations institutionnelles. La rencontre entre un sujet dans sa posture de professionnel et les différents sujets qui composent l'institution (collègues, «usagers», ...), entraînent de semblables mises à jour. Ces rencontres viennent solliciter ces aspects, du fait de la configuration institutionnelle et groupale.

Rappelons quelques formulations proposées par J. Bleger (1966, 1971) qui vont dans ce sens :

«Toute institution est une partie de la personnalité de l'individu ; et cela au point que l'identité est toujours entièrement, ou en partie institutionnelle au sens qu'au moins une partie de l'identité se structure par l'appartenance à un groupe, à une institution, à une idéologie, à un parti, etc. (...) les institutions fonctionnent toujours à des degrés variés comme délimitation de l'image du corps et comme le noyau de base de l'identité[57].». «Je (...) crois (les institutions) dépositaires de la partie psychotique de la personnalité, c'est-à-dire de la partie non-différenciée et non-dissoute des liens symbiotiques primitifs[58]«. «J'entends par (symbiose et syncrétisme) ces strates de la personnalité qui demeurent dans un état de non-discrimination et qui existent dans toute constitution, organisation et fonctionnement de groupe[59]«. «Mes propositions (...) me conduisent à considérer dans tout groupe, un type de relation qui, paradoxalement, est une non-relation c'est-à-dire une non-individuation ; (...). J'appelle ce type de relation sociabilité syncrétique [60]«.

La multiplication des formulations utilisées par Bleger, *(«* ***l'institution (comme) une partie de la personnalité de l'individu***», «***partie non-différenciée et non-dissoute des liens symbiotiques primitifs***», «***strates de la personnalité qui demeurent dans un état de non-discrimination***»), témoignent de cette difficulté à *penser* ces aspects, et à leur octroyer un statut métapsychologique (dynamique, topique et économique). On se trouve en effet en difficulté à tenter de nommer ces zones qui échappent dès que l'on

[57] José Bleger (1966), Psychanalyse du cadre171notion cadre notioncadrenotioncadre psychanalytique - in Kaës R. et alii Crise rupture et dépassement - (1979) Paris, Dunod, p. 257.

[58] José Bleger (1966) op. cit. p. 263. - Mentionnons que J. Bleger en reprenant la notion de «partie psychotique de la personnalité», se situe dans la lignée de l'école anglaise, qui à la suite de Mélanie Klein, utilise la notion de «noyau psychotique de la personnalité». Une telle représentation n'est pas partagée par d'autres théoriciens de la psychose. Ainsi Piera Aulagnier (dont nous utilisons largement la métapsychologie), s'oppose à cette notion, la considérant comme un abus de langage. Nous partageons cette opinion, et préférons reprendre les termes plus pertinents de «symbiose et de syncrétisme», qui sont simultanément proposés par J. Bleger. Ces termes désignent des configurations psychiques du lien, et en cela concernent tout sujet au-delà des potentialités inhérentes à sa structuration psychique. «Par opposition au système Kleinnien, le concept de potentialité psychotique (Piera Aulagnier) met en relief l'aspect structural de la psychose et récuse par là même l'hypothèse d'un noyau psychotique universel chez tout nourrisson.» (Jean Claude Stoloff (1990), Entre connaissance et méconnaissance : l'interprétationnotion interprétation notion interprétation notion interprétation - in Topique n°46, Piera Aulagnier I, Paris, Dunod, p. 205).

[59] José Bleger (1971), Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions - in Kaës R. et alii : L'institution et les institutions, 1987 Paris, Dunod, p. 47.

[60] José Bleger (1987), op. cit. p. 48.

souhaite les appréhender. Ce travail qui vise à circonscrire ces configurations constitue ainsi un véritable défi épistémologique et méthodologique.

Avec ce regard sur l'inscription du «Je» dans le socius, par le biais des institutions et des groupes on est donc en présence des liaisons silencieuses, qui sont pensées par René Kaës en terme de «dépôts» et de «contenants».

«(Les institutions) constituent l'arrière-fond de la vie psychique dans lequel peuvent être déposées et contenues certaines des parties de la psyché qui échappent à la réalité psychique.» (R. Kaës,1997[61]). «La psychanalyse freudienne soutient une conception intersubjective du sujet de l'inconscient. Elle requiert l'intersubjectivité comme une condition constitutive de la vie psychique humaine. Elle la requiert de deux cotés, sans que l'on puisse décider lequel est prévalent sur l'autre. Du côté de la détermination intrapsychique, et l'on supposera que l'altérité est l'effet de la division du sujet de l'Inconscient; du côté de la précession de l'ensemble qui, dès avant la naissance à la vie psychique, l'a déjà constitué comme un Autre, objet, modèle, soutien, héritier, et le constituera - ou non - comme un sujet du groupe.» (R. Kaës 1993[62]).

L'ensemble de la démarche théorique de cet auteur, différencie et articule deux versants de la vie psychique, deux manières de la considérer : celle qui procède à partir du «*sujet de l'inconscient*», et celle qui procède à partir de ce qu'il propose d'appeler «*Le sujet du groupe*».

«Mon hypothèse de base est la suivante : dans tout lien, l'inconscient s'inscrit et se dit plusieurs fois, dans plusieurs registres et dans plusieurs langages, dans celui de chaque sujet et dans celui du lien lui-même. Le corollaire de cette hypothèse est que l'inconscient de chaque sujet porte trace, dans sa structure et dans ses contenus, de l'inconscient d'un autre, et plus précisément de plus d'un autre.» (R. Kaës 1996[63]).

À l'expression de René Kaës d'«*arrière-fond*» de la vie psychique, fait écho une formulation de René Roussillon qui utilise lui aussi cette figure du «*fond*». Dans les propos suivant cet auteur tente d'appréhender la même «topologie psychique», et les termes utilisés empruntent à ces deux premiers auteurs J. Bleger, et R. Kaës. R. Roussillon reprend ainsi la notion de «*syncrétisme*» de J. Bleger pour dégager ces parts du «Je» qui demeurent en «collage» : «(un fond) *syncrétiquement condensé à l'autre, aux autres, à l'institution sociale*».

«(L'articulation de la réalité psychique avec le socius et avec le groupe) se pose aussi[64] à un niveau de liaison «primaire» non symbolique, au niveau du processus d'institutionnalisation lui-même, il s'effectue en acte (...) et dans une formation externe-interne à la psyché : quelque chose du fond irreprésenté du psychisme et clivé de l'intégration subjective primaire est lié secondairement par des formations institutionnelles externes» [65] . «(Le processus d'individuation)

[61] ***René Kaës (1997 c), L'intérêt de la psychanalyse pour traiter la réalité psychique de/dans l'institution - in Revue internationale de psychosociologie - Psychanalyse et organisation Vol.III, n°6/7 - Éditions Eska Paris, p. 86.***

[62] ***René Kaës (1993 b), Le groupe et le sujet du groupe - Paris, Dunod, p. 283.***

[63] ***René Kaës - Souffrance et psychopathologie des liens institués. Une introduction - in Kaës R. et alii, 1996 p 38.***

n'est pas une «donne» première ; il résulte d'un processus de dégagement progressif de soi à partir d'un fond, syncrétiquement condensé à l'autre, aux autres, à l'institution sociale, à partir d'une conquête toujours à reprendre, toujours menacée, toujours à produire.» (R. Roussillon 1999[66]).

R. Roussillon met ainsi l'accent sur ces mêmes formations externes-internes à la psyché de tout sujet, et sur l'incessant travail d'appropriation subjective qui en découle.

Nous allons reprendre à notre tour ces interfaces, entre le «Je» et les institutions (le socius et le groupe) où il joue son inscription sociale, via la professionnalité. Nous avons précisé les liens qui s'y actualisent, comme «internes-externes», relativement à la psyché du sujet. Ces configurations groupales inconscientes se révèlent de façon tout à fait spécifique dans les moments de liaison et de déliaison entre un «Je», un groupe et une institution. Notre travail va très largement évoquer ces nouages entre sujet, groupe et institution. C'est en ces points de passages que nous avons pu dégager les enjeux de meurtre au sein des institutions, en articulation avec une pensée sur la généalogie institutionnelle.

B.1.1.3 Le «Je» et ses «objets professionnels» - hypothèses

«C'est par l'histoire de la relation à ses objets que le «Je» se construit la sienne propre.» (P. Aulagnier, 1984[67]).

Sous le couvert de la professionnalité les rencontres entre le «Je» et ses « objets professionnels» remplissent donc un certain nombre de fonctions psychiques pour le «Je». Nous les distribuons selon deux axes : l'axe « représentation – symbolisation - appropriation », et l'axe « méconnaissance – jouissance ». Ces axes constituent un déploiement de l'intrication que nous avons précédemment désigné comme «*s'approprier - méconnaître*», intrication génératrice de mouvements paradoxaux, «dialogiques[68]».

Nous déplions donc au travers de cette dénomination «*d'axe*» ce mouvement

[64] ***Dans cet article René Roussillon dessine un premier niveau d'articulation de la réalité psychique avec le socius et avec le groupe, avant que d'esquisser cet autre registre : «(...) le problème de l'articulation de la réalité psychique avec le socius et avec le groupe se pose à deux niveaux distincts : au niveau de la réalité psychique représentée et appropriée au niveau du partage symboliquenotion symbolique notion symbolique notion symbolique et fantasmatique, niveau le plus souvent abordé dans la clinique moderne des groupes». Il se pose aussi à un niveau de liaison «primaire» non symboliquenotion symbolique notion symbolique notion symbolique, ...»***

[65] ***R. Roussillon (1999), La capacité d'être seul en face du groupe - in Revue Française de Psychanalyse 3 Tome LXIII, Groupes, p. 786. Le passage en italique est souligné par nous.***

[66] ***Roussillon R. (1999), op. cit., p. 788.***

[67] ***Piera Aulagnier (1984), L'apprenti historien et le maître sorcier - Paris, Puf, p. 196.***

[68] Selon Edgar Morin (1990) «le principe dialogique permet de maintenir la dualité au sein de l'unité. Il associe deux termes, *à la fois complémentaires et antagonistes*». (op. cit., p. 99). Ce terme de «dialogique représente une heureuse alternative à celui de «dialectique» (Hegel), qui induit trop directement une référence à la notion de dépassement.

constitutif de (et constitué par) la conflictualité psychique ; ces mouvements étant «*travaillés*» par la dualité pulsionnelle. Les dynamiques que désignent ces axes ne se rencontrent donc jamais dans une forme «pure» ; la seule perspective dès lors possible est que l'on se trouve au sein d'une configuration spécifique, *sous le primat de* l'une ou de l'autre des axes, en parfaite analogie avec ce qu'il en est des pulsions et de leur intrication.

B.1.1.3.1 L'axe «représentation – symbolisation - appropriation»

.

Les rencontres professionnelles permettent au «Je», de pouvoir rencontrer hors de soi, dans un statut qui s'appréhende comme «externe», des aspects insus et non-liés de sa propre psyché. On se trouve en présence de ces parties que Bleger nomme «*symbiotiques - syncrétiques*», et René Kaës «*Sujet du groupe*», et R. Roussillon « ***fond irreprésenté du psychisme et clivé de l'intégration subjective primaire***». Ces parties incluent (sans s'y réduire) les avatars du processus identificatoire d'un sujet : les points d'achoppements de la pulsion en ses poussées, l'ensemble des processus qui n'ont pas fait l'objet d'une intégration, d'une symbolisation et d'une différenciation «suffisante». Dans ces rencontres, on se trouve *également* en présence de l'histoire du «Je», pour la part qui lui échappe, celle qui, enserrée dans la trame de la génération, n'a pas pu faire l'objet d'une appropriation «suffisante[69]«. Les rencontres avec certaines «populations» et certaines institutions offrent ainsi la possibilité de pouvoir explorer et démêler de tels points de confusions psychiques, précisément du fait qu'ils se trouvent agis par un «autre». Il s'agit de révéler, de psychiser et de lier des composantes du «ça» qui cherchent à émerger et trouvent à se présentifier et à s'entendre dans les «*symptômes*» de certains des sujets qui font l'objet de «l'aide». *L'axe «représentation – symbolisation - appropriation» fédère ces aspects.*

.

Pour un sujet, dans ses liens professionnels, il est également question d'avoir la possibilité de réparer «l'objet». En soutenant, en aidant, en soignant, en externe des sujets en souffrance ou en déshérence, le professionnel soutient et restaure simultanément ses propres objets internes, son propre enfant, son propre parent (et/ou ses premières figures identificatoires et identifiantes : un élément de la fratrie, ...). Il s'agit ainsi de reconfigurer ses propres modalités relationnelles souffrantes[70]. L'opération «*restauration – sublimation* « témoigne de cette mise en oeuvre de l'axe «*représentation – symbolisation - appropriation*».

.

Étroitement corrélés aux aspects précédents, la mise en *représentation* et le travail de *symbolisation* que nécessitent ces rencontres permettent de *confronter* professionnellement et de *restaurer «*quelque chose» de la *loi*. On se trouve alors en présence d'agirs qui poussent à *l'assomption de l'interdit oedipien*, sous la forme du *méta-organisateur oedipien* .

B.1.1.3.2 L'axe «méconnaissance – jouissance»

69 Jean Guillaumin, dans un article de 1991, promeut l'idée d'une «*identification sans représentation (court-circuitant l'élaborationnotion, élaboration notion élaboration notion élaboration de l'individuationnotion individuation notion individuation notion individuation et de la différenciation)*» organisée sous le primat de l'affect, que constitue l'emprunt identitaire passionnel fait aux modèles non reconnus de l'histoire et de la préhistoire familiale.» - (1991), Identifications affectives, généalogies de l'affect - in *Revue Française de psychanalyse4*, p. 987. Ces modalités identificatoires trouvent actuellement des prolongements dans le travail sur la transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission psychique transgénérationnelle : R. Kaës (1993, 1994, 1997) A. Eiguer (1997) A. Ciavatta (1997, 1999).

70 [illegible]

La position professionnelle permet également aux sujets de continuer à *méconnaître* les points de clôtures narcissiques sources de leurs propres souffrances, tout en la contemplant chez l'autre, *s'assurant ce faisant que «soi-même on ne s'y trouve pas».* Il est donc question de la *jouissance (narcissique, phallique, mortifère* [72] *)* qui résulte de l'actualisation incessante sur la scène de l'inconscient du fantasme qui soutient la position subjective du professionnel. On se trouve aux prises avec l'axe «*méconnaissance – jouissance»* toujours présent (pour partie) au sein des configurations professionnelles.

Les lieux du soin et du travail social sont des lieux où le drame et le traumatisme sont omniprésents ; s'y rencontrent a minima des mises en actes dramatiques. Il faut donc souligner que «l'objet» *attaque* les liens, qu'il se caractérise d'agir de la *déliaison*.

Au travers de la rencontre permanente avec des éprouvés «extrêmes», les sujets sont aussi en mesure de «soutenir» leurs propres équilibres psychiques dans un «lien d'excitation »« que suscite en permanence la rencontre avec l'objet, et ses agirs - ce «lien d'excitation» se joue dans le registre de l'excès, qu'il s'agisse de celui de l'empiètement, d'une sur-présence, ou dans celui de l'absence et de l'abandon. La *fonction d'étayage* témoigne de cette mise en oeuvre de l'axe «*méconnaissance – jouissance»*, où les éprouvés (s'expérimentant la plupart du temps selon une modalité traumatique) servent alors de «peau», de «défense », contre des angoisses plus catastrophiques, sous l'égide du «surmoi[73] ».

[70] Ce que disent ouvertement les triviales propositions : *«En soignant on se soigne».* «*On soignerait par angoissenotion angoisse notion angoisse notion angoisse notion angoisse notion angoisse notion angoisse notion angoisse notion angoisse de castrationnotion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration tout en la niant. On soigne pour se soigner. On soigne pour ne pas voir. On soigne tout en niant qu'on se soigne.*» (F. Ansermet & M.G. Sorrentino (1991) *Malaise dans l'institution* - Paris, Anthropos, p. 44). Mentionnons également l'article de Daniel Kipman (1983) L'équipe soignante : une contradiction opérante - in *Bulletin de Psychologie Tome XXXVI* n°360), dont la première proposition énonce : «*L'équipe soignante soigne le soignant*». Et sur le versant littéraire, ces propos de Martin Winckler : *«(Aux yeux de mon père) la médecine n'était pas une charge aristocratique, elle ne rendait pas omniscient ni omnipotent, et ne conférait aucune supériorité à celui qui l'exerçait.* En soignant on se soigne aussi. *Il le savait et me l'a fait comprendre. À ses yeux, soigner n'était pas non plus un sacerdoce, c'était une obligation morale, inhérente au fait même d'être humain. Il affirmait que la souffrance n'est pas rédemptrice mais aliénante. Que soulager, c'est aider l'autre à se libérer.*» (Martin Winckler, [2000] *En soignant, en écrivant* - Indigène Éditions, Montpellier, p. 11-12).

[71] Nous allons voir qu'au sein des dispositifs d'interventions auxquels nous nous référons le travail psychique consiste centralement en un travail de «*mise en représentation symbolisante*» pour ce qui est de l'Analyse de la pratique, et de «l'assomption du méta-organisateurnotion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur oedipien», pour ce qui est des interventions dites «institutionnelles» Nous interrogerons plus finement dans la suite de notre propos, ce «travail» de chacune de ces modalités d'interventions et le travail de subjectivationnotion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation qu'elles sont censées opérer.

[72] Nous empruntons cet énoncé spécifiant la notion de «*jouissance*» comme *narcissique, phallique, mortifère,* à Paul Laurent Assoun (1994 a). Nous aurons à revenir sur ce concept, dans un temps ultérieur.

Tout semble se passer comme si la position professionnelle permettait au «Je» de cheminer sur une ligne de crête en des contrées de vertiges potentiels, de se convoquer en un no man's land, en une zone de franchissement entre différents ordres de réalités entre réalité concrète et réalité psychique, entre sujet, groupe et institution, entre professionnel et «population» accueillie, ... Un des enjeux pour les professionnels consiste donc à pouvoir appréhender et (re)psychiser un certain nombre de zones d'ombres, des territoires du «ça», demeurés en attente de représentations, de symbolisations, de liaisons, de paroles et d'agirs différenciateurs. On peut ainsi dire que *tout choix d'objet professionnel, tout «métier» met le «Je» aux prises avec des angoisses particulières* [74] avec lesquelles celui-ci choisit de composer.

B.1.1.4 Position professionnelle, compulsion de répétition et «symptôme»

«Ce qui est demeuré incompris fait retour ; telle une âme en peine, il n'a pas de repos jusqu'à ce que soient trouvées résolution et délivrance» (S. Freud, 1909[75]).

Pour dessiner plus avant les étayages entre professionnels et «usagers» du soin et du travail social, rappelons qu'une fois établies et insérées dans la trame sociale, une fois qu'elles ont «pignon sur rue», ce sont ces institutions, qui, au travers de l'offre qu'elles préfigurent, *s'adressent* à des sujets présentant des symptômes et des souffrances particulières, et ceci avant que ces sujets ne s'adressent à ces institutions dans une demande d'aide.

Ce sont donc les institutions et les professionnels qui y exercent, qui sont porteurs (représentants) pour le groupe social plus large d'un certain type de *symptôme*. Les institutions, dans la stabilité qu'elles incarnent aux yeux du socius, font office de lieux de dépôts de ces parties souffrantes (E. Jaques 1955, 1972, R. Kaës 1987, L. Ridel 1995, ...)

(L'institution) assure (...) des défenses contre les angoisses dont l'origine ou la source ne semblent pas directement liées au fait institutionnel. En ce sens nous participons à des institutions qui nous apportent certaines défenses contre nos angoisses. «C'est pourquoi nous pouvons considérer, après Jaques (1955,1972) que l'institution accomplit des fonctions de défenses contre les angoisses, notamment psychotiques, des membres de l'institution, pour chaque individu en

[73] «*Comme si le traumanotion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma était désiré par crainte de quelque chose de plus grave : c'est la formule même de la défensenotion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense* .» Laval G. (1992), Emprise et trauma -- in *Revue Française de Psychanalyse Tome LVI, De l'emprise à la perversionnotion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion* , p. 1466.

[74] Eugène Enriquez ira jusqu'à spécifier les angoisses rencontrées dans le cadrenotion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre des institutions : «Q*uelques aperçus sont indispensables pour évoquer ce contre quoi toute organisation sociale tente de se construire. Six types d'angoisses fondamentales paraissent devoir être relevées : peur de l'informe, des pulsions, de l'inconnu, des autres, de la parole libre, de la pensée.»* (Eugène Enriquez (1997), *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise* - Paris, Desclée de Brouwer, p. 22.)

[75] S. Freud (1909 b), Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans - Trad. franç. in: Cinq psychanalyses - Paris, Puf, 1954, p. 180.

tant que tel, pour chaque individu en tant qu'il est partie prenante dans l'institution, et pour l'espace commun de l'institution». (R Kaës 1987[76]).

Les sujets en «*demande*» d'aide sont ainsi (massivement) aux prises avec la *compulsion de répétition*. C'est précisément cela qui va déclencher leur mise en contact avec les institutions que les sujets soient eux-mêmes «porteurs» de la demande ou que celle-ci soit relayée par le corps social, qui vient alors stigmatiser un «comportement», ne change rien à l'affaire. Les professionnels qui choisissent de «prendre en charge ces populations» se trouvent confrontés à un inlassable retour des différents symptômes au niveau des sujets singuliers qu'ils accueillent (ou dont ils s'occupent). Toutefois, même lorsque ces symptômes trouvent à s'abraser au niveau individuel, ils ne cessent de se réinscrire au travers d'individus différents, au travers des nouveaux arrivants, de ceux qui succèdent à ceux qui partent. Dès lors l'on peut affirmer que l'institution construit un véritable dispositif de répétition ; la compulsion y est de mise.

À suivre Freud (1920) cette compulsion a partie liée avec les angoisses et la pulsion de mort. De par les effets de nombre, et le renouvellement constant des effectifs, ces symptômes qui caractérisent des sujets singuliers, apparaissent au niveau des institutions comme pérennes. Les professionnels sont ainsi aux prises avec les agirs de la pulsion de mort, sous la forme de ce qui ne cesse de venir s'y inscrire, et s'y répéter. Nous soutenons qu'en cela *la compulsion de répétition caractérise ces institutions du soin et du social.* Des sujets remplacent des sujets, mais pour l'institution, et pour les professionnels, le symptôme ne fait que changer de visage, que se décliner en ses infinies variantes. Se profile ainsi une caractéristique essentielle des institutions et du travail psychique dont elles sont le lieu : l'obligation de composer centralement avec la pulsion de mort.

Les professionnels se trouvent donc eux-mêmes dans la répétition, via leurs «objets», *répétition* dans laquelle l'inconscient insiste. C'est en ce sens que nous pouvons affirmer que dans ces métiers centrés sur «le soin, l'aide, l'accompagnement», la position professionnelle peut être lue comme le masque sous lequel le «Je» adresse son «*compromis identificatoire*» au social, compromis qui n'est autre que son symptôme plus ou moins souffrant.

«Si tout symptôme est un compromis passé entre le refoulé et l'action refoulante du Je qui, après un premier échec, tente d'amadouer ce re-venant et de remettre en état la barrière, qui le protégeait contre cette irruption, l'affect qui accompagne le symptôme et qui s'exprimera par cet ensemble de sentiments que nous nommons angoisse, dépression, persécution, dépersonnalisation, nous renvoie à la cause du compromis : le conflit identificatoire présent en l'espace du Je.»(P. Aulagnier 1987[77]). «Ces praticiens sont préoccupés eux-mêmes par leurs problèmes psychiques mal ou insuffisamment résolus. (...) Il est courant de constater que le thérapeute continue son propre travail d'exploration de la psyché dans la relation qu'il noue avec ses patients» (E. Enriquez 1987[78]).

[76] ***René Kaës (1987), Réalité psychique et souffrance dans les institutions - in Kaës et alii, L'institution et les institutions, Paris, Dunod, p. 44.***

[77] ***Piera Aulagnier (1979), Les destins du plaisir - Paris, Puf, p. 19.***

B.1.1.4.1 L'adresse du symptôme des professionnels

Une telle affirmation ouvre immédiatement une autre question : À qui est adressé le symptôme des professionnels ? Le *symptôme* se trouve habituellement masqué en tant que tel, puisque se situant à l'envers de la stigmatisation sociale des symptômes de la «population» qui va faire l'objet d'une prise en charge sociale («toxicomane», «anti-social», «schizophrène» ...).

Ce qu'un symptôme est chargé de faire c'est de :

«Cadrer la fuite identitaire tout en donnant satisfaction au fantasme où se fonde cette identité. Et cette fonction de compromis fait du symptôme la réponse la plus simple et la plus coûteuse au trauma où la vie s'est redonnée dans une sorte d'impasse ... Et quand le compromis vacille, la violence est toute proche.» (D. Sibony 1998[79]).

Dans les métiers «centrés sur l'aide à autrui» la *répétition* est ainsi *cherchée chez l'autre.* On se trouve en présence d'une composante pulsionnelle qui est laissée en dépôt chez l'autre, qui est attribuée à «l'objet» professionnel dans un mouvement d'externalisation de la pulsion. De ce fait se trouvent exclus de la représentation (dans les cas les plus pathologiques : forclos), la source pulsionnelle et le «conflit identificatoire» (P. Aulagnier) qui animent la position professionnelle. Aussi ils ne peuvent manquer de faire retour sur un mode violent voire traumatique. Les *populations* concernées par les institutions du travail social, ne manquent pas de pointer trivialement cette position d'étayage – Ainsi ces adolescents qui ne se privent pas de dire aux éducateurs «***C'est nous qui vous permettons d'avoir du travail***». Et de dire : «***Si c'est nous qui vous donnons le travail, c'est donc nous votre employeur. Vous devez vous occuper de nous/de moi. Vous devez me trouver (un emploi, un logement ...). L'identification professionnelle que vous revendiquez à notre endroit, c'est de nous que vous la tenez !***». Le renversement des positions alors occupées par ces adolescents loin d'être infondé, exprime les dynamiques d'emprises[80] mutuelles. Il réalise le renversement de l'emprise exercée par le personnel éducatif sur leurs *objets internes*, et sur les *sujets* au travers desquels ils jouent ces mêmes relations. De fait les visées narcissiques se trouvent dévoilées à l'endroit même où le professionnel revendiquait une part d'altruisme.

B.1.2 Les identifications professionnelles : quelques points de vue

«Che Vuoi ?» (J. Casotte 1772[81]).

[78] ***Eugène Enriquez (1987), Le travail de la mort dans les institutions - in Kaës R. et alii - L'institution et les institutions - Paris, Dunod, p. 79.***

[79] ***Daniel Sibony (1998), Violence - Seuil, Paris, p. 16.***

[80] Dans *l'emprise* il s'agit d'asservir l'autre à son projet.

[81] ***Jacques Cazotte (1772), Le diable amoureux - Paris, Gallimard (1981), p.33-125***

B.1.2.1 Composantes professionnelles et «contre-transfert»

En rapport avec ces parts de la psyché que nous définissons comme celles qui échappent au «Je» et dont nous postulons que la position professionnelle permet (partiellement) de les révéler et/ou de jouer de leur méconnaissance, de les agirs et/ou de les symboliser, nombreux sont les travaux de recherche qui énoncent des perspectives analogues.

À la question des identifications professionnelles, nous pouvons en effet articuler en premier lieu la notion de «contre-transfert ». Un nombre considérable de travaux réalisés à partir de la situation princeps de la cure analytique, interrogent la position et la formation de l'analyste, et tentent d'appréhender ce mouvement qui s'est vu désigné comme «contre-transfert». Freud emploiera ce terme dès 1910, désignant alors un registre réactionnel, au sein de la relation thérapeutique. Ce n'est que très lentement au cours du développement de la clinique analytique qu'au-delà des seules réactions du thérapeute au patient, ce terme dans sa désignation englobera aussi la part que le thérapeute joue dans l'analysant, pour maintenir sa propre méconnaissance, et/ou en révéler des «bouts».

Nombre d'auteurs se rejoignent autour de l'idée d'un reste appartenant à l'analyste, ces parts insues qui se déposent dans le cadre et dans le lien - le lien (la modalité relationnelle spécifique) peut alors être assimilé au cadre, à ces parties de l'inter-subjectivité et de la trans-subjectivité constitutives du «Je». Le «reste», l'analyste le met en jeu via sa position dans sa relation aux analysants. Il n'est pas de réflexions sur le devenir analyste, et/ou sur les processus de formation des analystes qui ne fassent référence à cet aspect, et qui n'interrogent ce qui anime cette position (P. Aulagnier 1973, M. Neyraut 1974 H. Searles 1979, J.P. Valabrega 1979, M. Safouan 1988, pour ne citer que quelques-unes des interrogations qui ont balisé ce champ[82]). En ce sens le «devenir analyste» n'échappe pas aux questions inhérentes à tout processus de formation : à ces interrogations sur la demande identificatoire (P. Aulagnier) que le sujet réalise au travers de toute visée de formation professionnalisante, (D. Anzieu le souligne dès 1975[83]), ainsi qu'aux effets institutionnels trans-subjectifs, aux héritages et aux transmissions qui s'y réalisent.

Notre propos n'étant pas de nous centrer sur le devenir analyste, ni sur la position de l'analyste, nous nous contenterons de nous référer à deux articles de J.B. Pontalis pour *situer* cette question. Suite à cela nous irons consulter quoique succinctement, quelques travaux évoquant la *«personnalité professionnelle*» (A. Missenard, P. Dosda), l« *identité professionnelle»* (L. Ridel, J.C. Rouchy), le «*spectre d'identité*» (M. de M'Uzan), et plus largement les «*devenir* des *identifications»* (J. Guillaumin).

[82] Piera Aulagnier (1973), Temps de parole et temps de l'écoute : remarques cliniques - in *Topique* n°11-12, p. 41-69, repris dans *Un interprète en quête de sens* - Paris, Ramsay, p. 117-142. / Michel Neyraut (1974), *Le transfertnotion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert* - Paris, Puf, 281p. / Harold Searles (1979), *Le contre transfert* - (1981 pour la trad. fr.) Nrf, Paris, 264p. / Jean Paul Valabrega (1979, 1994), *La formation du psychanalyste* - Paris, Payot, 366p. / Moustapha Safouan (1988), *Le transfert et le désir de l'analyste* - Paris, Seuil, 252p.

[83] Didier Anzieu. (1975/1984), La fantasmatique de la formation psychanalytique - in : Kaës R., Anzieu D. & Thomas L.V., *Fantasmes et Formation* - Paris, Dunod, (1984 pour la 2° édition), p. 93-123.

B.1.2.1.1 La position de l'analyste et le contre-transfert – J.B. Pontalis

Jean Bertrand Pontalis dans son article de 1975, «*À partir du contre-transfert : le mort et le vif enlacés*», va spécifier le terme de contre-transfert, lui adjoignant un préfixe, et un qualificatif. Il nommera «*pré-contre transfert*», et «*contre-transfert originaire »*, cette part qui dans la position de l'analyste préexiste à la relation transférentielle. Il désigne ainsi la part de la psyché de l'analyste qui préexiste, et précède la demande des analysants, identique en cela aux différentes institutions du soin et du social qui dans leurs offres de soin et/ou d'accompagnement et de soutien précèdent la demande des «usagers» auxquels elles s'adressent. J.B. Pontalis, indique que ce «*coeur de l'entreprise analytique*» est constitué par cette part de l'analyste qui motive et nourrit la pratique de l'analyste. L'on se trouve donc sous le registre de ce qui échappe au «Je» et qui échappe à toute représentation, et qui fait toutefois partiellement l'objet d'une attention clinique.

«Un «contre-transfert originaire», ou pré-contre-transfert, qui motive et nourrit notre pratique d'analyste. Il a ses sources pulsionnelles et narcissiques bien au-delà de l'identification à notre analyste. (...) Ce contre-transfert est au coeur de l'entreprise analytique.» (J.B. Pontalis, 1975[84]).

J.B. Pontalis reviendra sur cet aspect en 1981, dans l'article : «*Non, deux fois non* [85]«. Ce texte porte le sous-titre de «*Tentative de définition et de démantèlement de la «réaction thérapeutique négative*», et vise à sortir la clinique analytique de cette facilité dans laquelle elle avait eu historiquement tendance à s'engouffrer, en prêtant aux patients une «*réaction thérapeutique négative*», en lieu et place d'interroger ce qui est en jeu dans les impasses de la cure, du côté de la résistance de l'analyste, de ses points aveugles, soit donc de sa participation à l'occultation et à la pérennisation des enfermements des analysants dans leurs troubles.

«Considéré à ce niveau le contre-transfert, qui fait que nous sommes analystes et ne pouvons nous passer de l'être, est le mobile premier de la fonction analytique : c'est un pré-contre-transfert. Mais qu'en dire qui ne soit rationalisation, quand nous lui sommes en réalité, soumis ? Les gloses savantes (...) sur le désir de l'analyste nous détournent illusoirement d'avoir à reconnaître, tout bêtement, notre besoin de faire de l'analyse. Quoi donc, ailleurs nous fait défaut ?» (J.B. Pontalis, 1975[86]).

À ces propos font échos ceux de Nathalie Zaltzman.

«Mais...enfin par quelle diablerie inconsciente, par quel pessimisme fondamental peut-on en arriver à consacrer la majeure partie de ses préoccupations et de sa sensibilité à tout ce que la réalité psychique est capable de s'inventer dans le registre de l'angoisse, de la détresse et de la souffrance. Il y faut bien quelque appétence mélancolique.» (N. Zaltzman 1998[87]).

[84] ***Jean Bertrand Pontalis (1975), À partir du contre-transfertnotion transfert notion transfert notion transfert : le mort et le vif enlacés - in Nouvelle Revue Française 1975 n° 12, p. 85.***

[85] Jean Bertrand Pontalis (1981), Non, deux fois non - in *Nouvelle Revue de Psychanalyse «L'emprise»*, n°24, p. 53-73.

[86] ***J.B. Pontalis (1975), op. cit., p. 74.***

Cette désignation de «*réaction thérapeutique négative*» (qui a eu ses effets de mode passagers) permet «*d'entendre*» comment une institution (ici l'institution analytique) peut valider via une théorisation l'occultation de pans entiers du pensable. Les concepts viennent alors obscurcir ce que cette théorie s'était donnée pour tâche d'éclairer, en un véritable paradoxe épistémique - paradoxe somme toute «classique».

«Il y a des patients dont nous dépendons pour être vivants, c'est-à-dire pas seulement pour assurer notre homéostase, mais pour qu'en nous aussi ça, bouge. Et chacun est plus prompt à identifier la dépendance d'autrui qu'à reconnaître la sienne.» (J.B. Pontalis 1975[88]).

B.1.2.2 «Personnalité professionnelle», «identité professionnelle» et «devenir des identifications»

B.1.2.2.1 La personnalité professionnelle -André Missenard

A. Missenard propose la notion de «*personnalité professionnelle»* en tant qu'assemblage identificatoire (*idéaux professionnels et les images qui leur sont liées : les maîtres, les formateurs, les initiateurs, les «patrons»*). Il formule l'idée que celle-ci se constitue à partir des désirs du sujet («*désirs conscients et inconscients, fantasmes»*) et des «*interdits liés à ces désirs*» (A. Missenard 1976[89]).

Nous devons à cet auteur d'avoir souligné l'idée que les règles requises ou imposées par l'exercice d'une profession peuvent être recherchées par le «Je» comme autant de limites externes. Ces limites sont censées le protéger dans la relation avec les objets qui constituent la visée de son désir, et dont la fréquentation est rendue possible au travers de ces positions professionnelles. Elles mettent ainsi le «Je» dans une «*inquiétante proximité*» avec les fantasmes qui sous-tendent les positions psychiques par lui occupées. Il y a lieu de se protéger de l'agir de ces fantasmes, à l'endroit où en une jouissance mortifère, le «Je», peut «s'y perdre». On aura à souligner dans la suite de notre propos que c'est cela même qui va occuper les moments initiaux de l'entrée dans une profession ; la liaison entre la mise en acte des motions pulsionnelles régressives et l'interdit lié à une telle réalisation, qui en limite la portée et permet d'en maintenir (pour partie) ouverte la visée.

«Qu'en est-il de la personnalité professionnelle ? Il s'agit d'un ensemble de systèmes psychiques articulés entre eux, reliés à l'ensemble de la personnalité tout en ayant leur autonomie de fonctionnement. Ces systèmes comportent – l'ensemble des motivations désirs conscients et inconscients, des fantasmes qui sont sous-jacents à l'exercice et au choix du métier. – les interdits liés à ces désirs et souvent articulés aux règles d'exercice de la profession. – Les idéaux

[87] ***Nathalie Zaltzman (1998), Problématique mélancolique et vocation analytique - in De la guérison psychanalytique, Paris, Puf, p. 182.***

[88] ***J.B. Pontalis (1975), op. cit., p. 81.***

[89] André Missenard (1976), Formation de la personnalité professionnelle - in *Connexion* n° 17, p. 116.

professionnels et les images qui leur sont liées (les maîtres, les formateurs, les initiateurs, les «patrons»). – l'objet désiré, c'est-à-dire l'objet du travail, l'objet créé, l'objet construit, l'objet soigné (le malade et le corps malade, par exemple, pour le médecin).»(A. Missenard 1976[90]).

A. Missenard fait donc de la recherche par le «Je» de l'interdit censé le protéger de ses parts pulsionnelles non liées et en danger de le déborder, un des soubassement du choix de la position professionnelle. Cette idée d'un recours du «Je» aux interdits extérieurs que sont les interdits professionnels et groupaux, nous apparaît comme féconde. Cet auteur souligne la relation que la position professionnelle suppose entre le désir et la limite posée à ce même désir par le groupe professionnel, par les normes inhérentes à un exercice particulier. Sous le terme de normes, comprenons tout à la fois les contraintes matérielles, opératoires, inhérentes à un exercice particulier, tout autant que les règles et les exigences éthiques et déontologiques dont se dote chacune des professions du soin et du travail social.

La conception de A. Missenard d'une «*personnalité professionnelle*» nous paraît toutefois fort discutable. Elle implique d'entériner une division, voire un clivage entre un sujet «social» et un sujet «privé», qui nous apparaît comme superflue (même si, bien entendu, on peut en rencontrer des figures, qui se présentent alors dans l'ordre du symptôme). Spécifier une *personnalité professionnelle* comme «***un ensemble de systèmes psychiques articulés entre eux, reliés à l'ensemble de la personnalité tout en ayant leur autonomie de fonctionnement*** *»* nous paraît octroyer à ces identifications une autonomie que nous récusons. Ce cadrage d'A. Missenard ne rend pas compte de l'importance des enjeux identitaires et des étayages que nous voyons s'y déployer : entre satisfactions pulsionnelles, processus sublimatoire, processus identifiants (filiations et affiliations). En ce sens la scène professionnelle est une sphère d'activité où le «Je» joue sa demande identificatoire (P. Aulagnier) et ses identifications parmi l'ensemble des scènes sur lesquelles il déploie son existence et déplace son manque à être.

Les appareillages inter et trans-subjectifs auxquels les rencontres des différents «usagers» donnent lieu ne permettent pas de penser une *autonomie* de la sphère professionnelle.

B.1.2.2.2 Le «spectre d'identité»- M. de M'Uzan

La notion de «*spectre d'identité*» proposée par Michel de M'Uzan (1974) nous donne à entendre le flux incessant de la libido, en son déplacement entre «Moi» et «non-Moi», plus conforme à l'entendement freudien, et plus à même de rendre compte de notre propre compréhension. L'identité ne saurait être que lacunaire, non définissable hors du lien à ses «objets».

«De son côté, le Moi, en partie perdu dans l'image des objets qu'il investit, ne peut pas non plus accéder à une pleine identité. Entre les deux ordres, celui du Moi et celui du non-Moi, il n'y a pas à proprement parler de frontière, mais une espèce d'espace transitionnel. Si «je» n'est pas dans le Moi, il n'est pas non plus

[90] ***André Missenard (1976), op. cit., p. 116.***

entièrement dans l'autre mais réparti tout au long des franges d'un spectre, disons d'un spectre d'identité, défini par l'ensemble des positions dont la libido narcissique est susceptible ; ou plus précisément par les lieux et les quantités où s'investit la libido narcissique, depuis un pôle interne jusqu'à un pôle externe qui coïncide avec l'image de l'autre.»

M. de M'Uzan mentionne plus loin :

«Ce n'est pas la quantité de libido objectale investie dans le monde extérieur qui confère aux choses leur allure familière, mais la part de libido narcissique retenue en elles pour y investir le «je» en extra-territorialité, comme un avant poste du sujet.» «Si «je» n'est pas exactement un autre (...), il a néanmoins la remarquable propriété d'errer sans se perdre à mi-chemin du dehors et du dedans.» (M. de M'Uzan 1974[91]).

Un des aspects qui différencie les principaux champs où le «Je» joue ses investissements : champ amoureux, familial, et champ professionnel, ..., c'est que le «*dehors*» du champ professionnel est un «*dehors* plus aisément teinté pour le «Je» d'une extériorité conférée à/par la dimension sociale. Lorsqu'il va quérir une place du côté de la scène sociale, le «Je» doit s'extraire de son premier champ familial d'appartenance, ce qui donne «par nature» au champ du professionnel une extériorité que ne saurait avoir le champ «amoureux». Celui-ci est en effet confondu avec la constitution même du «Je» dans sa rencontre avec «l'autre maternel» (et ses autres). Procédant en droite ligne de cette rencontre ce champ se présente ainsi comme un «*dehors*» qui ne saurait être que plus «*dedans*», convoquant l'intime, et ses fondements archaïques en sa nature même. Les propos de M. de M'Uzan corrèlent toutefois les différentes positions psychiques occupées par le «Je» entre «Moi» et «non-Moi», et leur incessant déplacement entre *dedans* et *dehors*, - autre manière de souligner l'intrication entre narcissisme et libido objectale. Ainsi au-delà de leur mode de structuration initiaux, aucune scène, aucun de ces champs ne saurait prétendre à une autonomie, ou revendiquer une quelconque extériorité établie.

B.1.2.2.3 La socialisation des pulsions

Si nous poursuivons l'idée que *le «Je» se soutient, et simultanément se trouve dérangé par ce qui, dans sa configuration psychique n'a pas trouvé à se constituer de façon «suffisamment» stable,* par celles des composantes pulsionnelles qui n'ont pas trouvé à être conduites hors de la confusion, dans une différenciation et une appropriation suffisante, celles que le «Je» n'est pas parvenu à suffisamment humaniser et socialiser, alors les contraintes qu'impose la profession revêtent toute leur importance pour l'économie psychique du «Je». Elles lui permettent de pouvoir agir sa pulsionnalité et simultanément de conduire précisément certains de ces aspects en position de visibilité, de les rendre reconnaissables et (partiellement) intégrables par le «Je» ; ceci par le biais de la relation aux usagers, et aux problématiques que ceux-ci proposent dans leur propre vécu, et dans la dynamique relationnelle qu'ils mettent en acte, à partir de leurs propres vicissitudes.

Les interdits structuraux d'une profession permettent ainsi «*d'aller y voir*», tout en se trouvant préservé (toujours partiellement) par le groupe des pairs, les «normes» de ce

[91] ***Michel de M'Uzan (1974) S.j.e.m. - in De l'art à la mort, Paris, Tél Gallimard, 1977, p. 162-163.***

groupe et les «normes» de la profession (mouvement qu'a mis en évidence A. Missenard). Pour menaçantes et anxiogènes que soient les situations, l'obligation d'avoir à «préserver les formes», et à jouer un rôle *prescrit* par l'institution, au sein de laquelle se déroule l'exercice d'une profession, en permet l'approche. L'introduction de ritualisations, de contraintes gestuelles, et posturales : les «techniques du corps» (M. Mauss), et la vigilance du groupe (dans son aspect de co-étayage dans le groupe de pairs et dans sa fonction hiérarchique), toutes les contingences imposées par un exercice professionnel particulier, concourent à canaliser la pulsion, tout en fournissant un accès à une satisfaction pulsionnelle contrôlée et limitée.

B.1.2.2.4 Retournement et contre-investissement

«Pour la formation du caractère définitif à partir des pulsions constitutives, on peut (...) proposer une formule : les traits de caractère qui demeurent sont soit la continuité inchangée des pulsions originaires, soit la sublimation de celles-ci, soit des formations réactionnelles contre ces pulsions.» (Freud 1908[92]).

En lien avec le contre-transfert, et les satisfactions fournies au «Je» par le champ professionnel, à la suite de ce que Freud (1908) dénomme «***formations réactionnelles contre ces pulsions***», il nous faut mentionner ici ce qui est communément désigné comme «*contre-investissement »* (et repris par de nombreux auteurs A. Missenard 1976, E. Enriquez 1981, I. Conseil 1990, L. Ridel 1996[93], F. Giust-Desprairies 1997, C. Blanchard-Laville 1998, A. Cordié 1998, ...), soit donc une des figures du *retournement*. Freud nous a montré combien le psychisme est friand de ces mouvements de retournements dans sa constante obligation à composer avec le double registre pulsionnel (Éros-Thanatos). Pour illustration, nous nous référons à nouveau ici au renversement des positions générationnelles qui ont cours dans les soins aux personnes âgées, et que l'on peut entendre comme l'actualisation du fantasme d« *être la mère de la mère*» (F. Jandrot Louka 1980[94]). Nous pouvons également convoquer l'imagerie d'Épinal des chirurgiens, où là aussi, à première vue, le *renversement* d'un agir de la part sadique est patent. Or, au travers de la multiplicité des ritualisations exigées, celles que requiert chaque acte opératoire (ne serait-ce que par l'ensemble des règles d'hygiène, de sécurité, ...), on entrevoit comment la pulsion va trouver à se masquer dans la ritualisation, et simultanément trouver une contrainte où se socialiser - même s'il est de notoriété publique que les blocs opératoires sont le théâtre, où les règles de socialisation courantes sont largement mises à mal, et s'ils sont les lieux de fréquentes explosions d'affects, d'agirs intempestifs que les autres soignants s'empressent d'attribuer à l'aspect éminemment «caractériel» des chirurgiens. - L'acte chirurgical autorise donc une

[92] ***Freud (1908 b) Caractère et érotisme anal - Trad. franç. in: Névrose psychose et perversionnotion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion - Puf, 1973, p. 148.***

[93] Cet auteur spécifie ce mouvement comme une «*construction défensive de l'ordre du contra-phobique»*.

[94] F. Jandrot Louka (1980), Être la mère de la mère - Article résumé de la *Thèse de III° Cycle*, Centre d'Études sociologiques du CNRS UFRES Santé et Société, p. 16-26.

satisfaction de pulsion sadique, mais ceci dans une intrication des plus étroite entre sadisme et sublimation, en étroite collaboration avec l»Idéal du Moi».

Nous retrouvons l'élucidation d'un mouvement similaire dans les propos de A. Missenard (1988), lorsqu'il évoque les métiers proches du *vocationnel* (au titre desquels, celui de médecin). Il les présente alors comme des défenses contre une «*identification victimaire*», qui peut alors se jouer sous la protection d'une position asymétrique (*le médecin a acquis licence d»ordonner*»[95]).

Si la figure du *renversement* se rencontre fréquemment dans l'économie pulsionnelle, et si l'on peut donc parler en lien avec le champ professionnel de *contre-investissements,* les enjeux de ces professions participent fondamentalement aux dynamiques identitaires du «Je» sous le sceau du tricotage pulsionnel. L'accent trop aisément porté sur le contre-investissement tend à oblitérer l'activité sublimatoire dont le champ du professionnel est aussi le lieu, et à ne laisser entendre que l'un des aspect de l'étayage du «Je» en ses objets..

Considérer le «choix d'objet» professionnel sous le primat du versant défensif, suppose de penser un «Je» plus autonome qu'il ne l'est, et nous apparaît en ce sens comme éminemment réducteur du processus que tout sujet poursuit tout au long du processus de subjectivation.

Rappelons qu'au moment où Freud a été tenté de penser le «*caractère*» comme «*définitif*», en 1908 en lien avec le destin des pulsions, l'énigme de la pulsion de mort n'avait pas encore trouvé à se formuler comme elle le sera à partir de 1920.

B.1.2.2.5 Le processus identifiant - J. Guillaumin

Lorsque Jean Guillaumin postule un devenir des identifications qui n'a de cesse de se développer tout au long de la vie, l'identification est une nouvelle fois posée comme indissociable de l'économie pulsionnelle, et celle-ci posée à son tour comme en perpétuel remaniement, - ou selon des approches complémentaires comme devant se confronter à des remaniements au fil des crises (R. Kaës, J. Guillaumin, J. Barus-Michel, F. Giust-Desprairies, et L. Ridel[96]) : que celles-ci soient prévisibles (crise pubertaire, crise dite du «milieu de la vie» [E. Jaques], crise de la sénescence, ...), ou qu'elles échoient au sujet selon les aléas de son existence et de ceux des ses «objets».

«Le processus identifiant profond (...) ne s'arrête jamais vraiment. (...) Il est de la «nature» du processus d'intériorisation identifiante et d'organisation des

[95] André Missenard (1988), Une formation pour les soignants en 1988 - in Sapir M. et alii : *Formation à la relation soignant-soigné ; mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe et réalité*, Grenoble, La pensée sauvage Éditions, p. 63.

[96] Autour de cette notion de crise une approche analogue est développée par Jacqueline Barus-Michel, Florence Giust-Desprairies, et Luc Ridel ([1996] *Crises* - Paris, Desclée de Brouwer). «*La crise comme déliaison constitue une remise en cause radicale favorable à l'émergence de nouveaux contenus identitaires c'est à dire de contenus imprévisibles et inconnus. (...) Entre replie et dégagement, l'identité focalisée peut se reprendre sur le mode d'un renforcement d'une intériorité crispée ou comme opportunité par une recomposition vers un élargissement de l'être.*» (p. 305).

identifications d'être inachevé, inachevable même.» (J. Guillaumin 1988[97]).

B.1.2.2.6 «L'identité professionnelle» et l'image idéale - Luc Ridel

Là où A. Missenard parle de «*personnalité professionnelle*», Luc Ridel (1996), s'intéressant à cette même construction désigne ce lieu d'actualisation du sujet du terme d'*«identité professionnelle*». Cet auteur envisage cette *identité professionnelle* dans une perspective proche de celle du Freud de 1908, en tant que «***construction défensive, de l'ordre du contra-phobique ou de la sublimation »***. «***Ainsi l'identité professionnelle au regard de l'identité individuelle qu'elle prolonge, se situe-t-elle tout autant dans la rupture, la reprise et la mutation*** .[98] »

«L'identité professionnelle se présente (...) à nous comme un objet psychosocial. Elle articule le pulsionnel qui renvoie à l'histoire d'un sujet, avec ses particularités et son irréductibilité, à ses identifications et intériorisations, à ses étayages multiples et successifs... Elle révèle également la capacité du sujet à capter dans son environnement les objets/sujets qui constitueront des références et des modèles pour dialectiser les contradictions par lesquelles il se sent habité et menacé.» «(...) L'identité et la compétence professionnelle se développent sur le lieu même de nos fragilités. Ce qui est repérable comme compétence correspond à la nécessité personnelle, consécutive à des manques ou à des peurs archaïques, de faire bénéficier les autres de ce dont nous avons besoin.» (L. Ridel 1996[99]).

Cet auteur met donc lui aussi l'accent sur le champ social dans sa fonction potentielle de créateur d'écarts, et de facilitateur d'une appropriation subjectivante pour le «Je» ; ceci dans la mesure où les affiliations professionnelles se présentent comme des alternatives face aux filiations[100], aux appartenances familiales et à leurs aspects constituants du «Je». L'identification professionnelle occupe ainsi une fonction potentiellement tierce en ce qu'elle permet au»Je» de «*dialectiser les contradictions*» qui l'habitent. On a donc affaire aux mouvements de réparations interne/externe : «***la nécessité personnelle de faire bénéficier les autres de ce dont nous avons besoin***».

[97] ***Jean Guillaumin (1988), Le devenir des identifications et des objets internes au cours de la vie - in Études Psychothérapiques n° 71 / 19° année, n° 1, Toulouse, Privat,, p. 10.***

[98] Luc Ridel (1996), L'identité professionnelle comme objet clinique - in *Psychologie Clinique* (Nouvelle série) N° 1 *Clinique(s) Tensions et Filiations*, L'Harmattan, p. 79.

[99] ***Luc Ridel (1996), op. cit., p. 78.***

[100] Cet aspect a été souligné par R. Kaës (1985), Filiation et affiliationnotion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation . Quelques aspects de la réélaboration du roman familialnotion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial dans les familles adoptives, les groupes et les institutions. - in *Gruppo*, 1, p. 23-46. Nous verrons ce processus à l'oeuvre lorsque nous examinerons les processus d'affiliations professionnels d'une part, et la généalogienotion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie institutionnelle d'autre part.

Ces propos font échos à ceux de J. Barus-Michel (1991[101]) : «***l'identité se construit essentiellement dans le pouvoir et la reconnaissance obtenue dans le travail***.», et évoquent l'approche hégélienne d'E. Enriquez (1983) qui n'a eu de cesse de revenir sur cette quête de reconnaissance par «Je» ; son besoin de «***reconnaissance de son désir, et son désir de reconnaissance***». Le «Je» s'efforce au travers de l'image sociale que lui fournit la profession, de rejoindre une image idéalisée de lui-même, héritière de celles qu'avait façonnées son précurseur le «moi idéal ».

Dans la perspective d'une composante idéalisante jouée par le «Je» dans la position professionnelle, l'approche freudienne autour de l'investissement de «l'objet» (amoureux) est largement transposable aux objets professionnels, où peuvent advenir de véritables translations pathologiques, - nous retrouvons cette même perspective dans les propos de L. Ridel.

«Si l'identification enrichit la personnalité par les apports successifs qu'elle permet, le même processus identificatoire, poussé à son paroxysme, par lequel l'objet est mis à la place du Moi ou de l'Idéal du moi, a également pour effet de l'affaiblir. C'est souvent ce qui se passe dans le rapport de l'individu à son organisation, ceci conduisant à ce que l'on peut appeler des pathologies de l'idéalité.» (L. Ridel 1996[102]).

Le «Je» peut en effet se configurer dans le lien avec ses «objets» dans des positions d'aliénation, jusqu'à cette position où *«l'objet* (est) *mis à la place de l'idéal du moi», «l'objet (ayant) pour ainsi dire absorbé le moi*.» (Freud 1921[103]). Les institutions sont coutumières de telles configurations aliénantes notamment dans le lien aux figures d'autorité, et spécifiquement dans le lien aux fondateurs[104]. Avec le texte de 1921 «*Psychologie des foules et analyse du Moi*» Freud s'essaie à penser la construction sociale à partir de la configuration de la psyché individuelle, et c'est dans une telle perspective qu'il fait de l'identification, - notamment de l'identification au «Chef», au meneur (et des mouvements de la libido qui lui sont associés), - une des articulations clefs, entre individu, corps groupal et corps social.

«L'objet est traité comme le moi propre, (...) dans l'état amoureux une certaine quantité de libido narcissique se trouve transférée sur l'objet. Dans maintes formes de choix amoureux, il devient même évident que l'objet sert à remplacer

[101] Jacqueline Barus-Michel (1991), Relations de pouvoir et scénarios de crise - *in Revue de Psychologie Clinique* 91 n°5 p 56. // J. Barus-Michel (1994), Unités sociales, unités signifiantes - in *Revue internationale de psychosociologie* Vol. I n°1 - Éditions Eska Paris.

[102] Luc Ridel (1996) op. cit., p. 75.

[103] «*Simultanément à cet «abandon» du moi à l'objet (...), les fonctions imparties à l'idéalnotion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal du moi sont totalement défaillantes. La critique exercée par cette instance se tait ; tout ce que fait et exige l'objet est bon et irréprochable. (...) Toute la situation se laisse résumer intégralement en une formule :* l'objet s'est mis à la place de l'idéal du moi.*».* Freud (1921), Psychologie des foules et analyse du Moi - in *Essais de psychanalyse*, Trad. franç. Paris, Éditions Payot, 1981, p. 178.

[104] Nous reviendrons sur ce point dans notre deuxième partie.

un idéal du moi propre, non atteint. On l'aime à cause des perfections auxquelles on a aspiré pour le moi propre et qu'on voudrait maintenant se procurer par ce détour pour satisfaire son narcissisme.» (S. Freud 1921[105]).

Dans la mesure où le «Je» se constitue dans ses liens et ne de cesse se déplacer dans le mouvement même de la libido, entre les deux pôles spécifiés par Freud en leur extrême, comme : *le moi mis à la place de «l'objet*», et «l*'objet» mis à la place du moi* [106], *(de l'idéaldu moi*). L»objet» est donc *aussi* rencontré sur la scène sociale et sur la scène professionnelle.

B.1.2.2.7 Le dépôt et le changement - J.C. Rouchy

De l'apport de J.C. Rouchy toujours sur le registre de l'identification et de «*l'identité professionnelle*» nous retiendrons l'accent mis sur les composantes identificatoires que les professions mettent à la disposition des sujets, et à ce titre les «*valeurs*» qui vont servir au «Je» de support identifiant, et aimanter la construction de son image, ce qui fait dire à J.C. Rouchy que lors des transformations institutionnelles.

«On ne peut pas penser à des changements effectifs sans qu'ils affectent les processus d'identification et l'identité des membres de l'organisation, ainsi que les structures dans lesquelles ceux-ci travaillent, interagissent et évoluent ensemble. (...) Le changement provoque un sentiment d'étrangeté, chacun ayant de grandes difficultés à se reconnaître dans de nouvelles formes d'ordre et d'organisation : l'image que l'on se fait de soi-même risque de disparaître». «Tout changement va être source de difficultés, de souffrances en rapport à une évolution ou à une rupture de l'identité professionnelle et des investissements personnels dans le travail – identité singulière et collective, étayée sur les groupes d'appartenances, les fonctions reconnues, la professionnalité.» (J.C. Rouchy 1987[107]).

J.C. Rouchy souligne également la non-extériorité du champ institutionnel et donc la non-extériorité des «objets» qui vont y être rencontrés. Il met ces aspects à jour au travers des changements qui affectent l'organisation du champ professionnel ; ce regard suppose une pensée sur la constitution psychique des institutions, constitution sur laquelle nous aurons l'occasion revenir, et qui amène à interroger la fonction cadre (J. Bleger, R.Kaës), et l'importance de la fonction identifiante des institutions.

B.1.2.2.8 La délimitation de l'objet professionnel - Pierre Dosda

Ancrée largement sur les propositions d'A. Missenard, l'approche de Pierre Dosda postule un mouvement de mise en place d'une *«délimitation de la part professionnelle de la*

[105] ***Freud (1921), op. cit., p. 177.***

[106] Michel de M'Uzan (1969), parle d'une «*disposition chez le sujet à permuter topiquement sa place avec celle de l'objet.*». Il en fait alors une des caractéristique de cette reproduction *à l'identique*, dans lequel le travail d'élaborationnotion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration n'a pas cours (M. de M'Uzan 1969, Le même et l'identique - in : *De l'art à la mort,* (1977), Paris, Tél Gallimard, p. 89).

[107] ***Jean Claude Rouchy (1987), Problématiques de l'intervention - in Connexion n°49, p. 29-42.***

personnalité», et une «*délimitation de l'objet professionnel »*. (P. Dosda 1998[108]). Nous relevons la pertinence de ce cadrage, de l'utilisation de «l'objet» dans un certain nombre de situations, celles où le «Je» tente d'utiliser «l'objet professionnel» à cette fin. Dans sa posture de professionnel, il peut alors (s'efforcer de) limiter *«ce qui est pris de l'autre comme «objet professionnel.»* Notons que le risque encouru est alors celui de la disparition de l'altérité de «l'objet» ; l'autre ne saurait être que toujours ailleurs que là où il est imaginarisé. Au moment où le «Je» a accompli la réalisation du scénario fantasmatique qu'il jouait avec l'autre, le désir chute et la relation se rompt. Nous allons en voir une illustration au cours de la narration d'une situation portant le titre : «*La défense externe contre un danger interne* [109] *»*.

«Il est particulièrement intéressant de voir comment dans la formation et les premières expériences professionnelles se met en place cette délimitation de la part professionnelle de la personnalité et en particulier la délimitation de l'objet professionnel. L'idée permanente, c'est que la professionnalité va se caractériser par l'acceptation des limites, limites de l'action, «le champ d'intervention», et limite de ce qui est pris de l'autre comme «objet professionnel». (P. Dosda 1998[110]).

Cette approche de P. Dosda postule également une part d'indépendance du «Je» des plus considérables, à l'égard de son objet, allant jusqu'à poser l'interrogation de savoir si la «***construction d'une part professionnelle de la personnalité***» ne serait pas *réactionnelle* à la rencontre avec «l'objet», se constituant alors comme «*un mécanisme de défense du moi*». Il parlera en conséquence de «*défenses spécifiques*» : «***Les défenses professionnelles (...) peuvent être communes aux défenses du Moi, mais aussi spécifiques ou utilisées de manière spécifique*** [111] .»

Une telle généralisation nous paraît faire l'impasse sur le choix par le sujet des institutions et des rencontres qu'elles préfigurent, et auxquelles d'une manière ou d'une autre, il se convoque. Pour donner consistance au propos, faisons référence à une configuration institutionnelle spécifique : une institution qui accueille des femmes victimes de violence[112]. Tout professionnel qui postule dans une telle institution sait «*d'un savoir qui ne sait pas* [113] *»* qu'il ne saurait en ce lieu être préservé de la rencontre avec une

[108] Pierre Dosda (1998), (1998), Analyse clinique de la part professionnelle de la personnalité et des défenses professionnelles - in *Analyser les pratiques professionnelles* - ouvrage coordonné par C. Blanchard-Laville et D. Fablet -L'Harmattan, Paris, p. 282-283.

[109] Cf. chapitre ci-dessous : B.2, p 58-73.

[110] Pierre Dosda (1998), op. cit., p. 278.

[111] «*Je me demande si l'on ne pourrait pas considérer la construction d'une part professionnelle de la personnalité comme un mécanisme de défensenotion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense du moi rendu nécessaire dans les professions où le moi est souvent menacé.*» (P. Dosda 1998, op. cit., p. 282).

[112] Cette institution nous servira de support pour dégager différents mouvements psychiques ayant cours au sein des institutions. Elle est ainsi reprise dans une illustration nommée «*Les trois sidérations*» dans cette 1° partie et réapparaîtra dans la 2° partie sous le titre «Une demande d'intervention double, le centre d'accueil «Les Collines».

clinique de la honte et celle du masochisme. Quelle que soit l'institution du soin ou du travail social où le professionnel prend place, il va se trouver aux prises avec une scène où vont se déployer des émergences de l'archaïque, et se confronter à l'omniprésence des processus primaires.

À vouloir trop particulariser une «*identité professionnelle*» (L. Ridel), ou une «***part professionnelle de la personnalité***» (A. Missenard, P. Dosda), en la différenciant d'une identité personnelle, le risque encouru est celui d'entériner un clivage qui ne saurait se justifier, hors des configurations professionnelles singulières[114]. Le travail qui échoit aux institutions où exercent ces professions est celui de faire barrage à la déliaison. Il importe alors de considérer les clivages que l'on peut constater à partir des avatars de ce travail de re-liaison, - processus qui ne saurait que faillir.

B.1.2.3 Hypothèse relative à la position professionnelle

Nous proposons l'idée qu'*au travers de sa position professionnelle le «Je» est dans une recherche active de situation sources d'excitation sur un versant traumatique. La fréquentation de ces situations est alors investie selon une modalité de défense contre l'angoisse incestueuse*.

B.2 Les défenses «*externes*» contre un danger «*interne*», une illustration

B.2.1 Un agglomérat dans les investissements : deux collègues-partenaires

Au cours de nos considérations sur les identifications professionnelles nous avons postulé que le «Je» joue ses investissements avec/dans l'objet, et se soutient de/dans ces investissements. Objets amoureux et objets professionnels participent d'une complémentarité, dans ce mouvement que nous désignons comme «*s'approprier - méconnaître*», soit la combinatoire entre l'axe «*représentation – symbolisation - appropriation*», et l'axe «*méconnaissance – jouissance*».

Les expressions qu'utilisent certains auteurs telles «*personnalité professionnelle*» ou «*part professionnelle de la personnalité*» d'A. Missenard, «*identité professionnelle*» de Luc Ridel, pourraient donner à croire qu'on se trouve dans des configurations très différenciées, voire dans des clivages, entre différents secteurs de l'investissement des

[113] Selon l'expression de J. Lacan rendue célèbre par Maud Mannoni (1985), *Un savoir qui ne se sait pas*, Paris, Denoël, 205p.

[114] Nous aurons l'occasion d'évoquer une institution configurée au niveau du groupe des éducateurs selon cette modalité du clivagenotion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage , cf. le chap. B.7.3.

sujets. Or les différentes scènes sur lesquelles les sujets jouent leurs identifications participent tout au contraire d'une même quête. En chacune d'elles se conjoignent libido et narcissisme, investissements et demandes identificatoires. Nous allons à présent considérer une situation qui va mettre l'accent sur l'investissement conjoint des deux scènes : celle du *choix d'objet amoureux* et celle du *choix d'objet professionnel*. Dans cette situation chacun des protagonistes tente de *restaurer l'objet* et de *se restaurer dans l'objet,* sans qu'il soit loisible d'affirmer la primauté d'un tel travail psychique sur une scène ou sur une autre. Dans cette situation la *scène privée* (le lieu du couple) vient s'intriquer avec la *scène sociale* (la profession et ses «objets»). On entrevoit ainsi la manière dont se configurent les étayages sur ces différentes scènes.

B.2.1.1 Laure et Adrien : contrôler l'histoire de l'autre, à défaut de sa propre histoire

Or donc, à l'initiative d'une jeune femme, un couple «*en crise*» demande une consultation psychologique, «*à deux*», et «*en urgence*». Peu de temps auparavant, chacun des partenaires a révélé à l'autre une liaison amoureuse dans laquelle, quasi-simultanément, chacun d'eux s'était engagé depuis plusieurs mois. Suite à ces révélations croisées, la jeune femme, Laure, mettra immédiatement fin à sa relation extraconjugale ; quant à son partenaire, Adrien, il se retrouvera littéralement écartelé entre Laure (sa compagne depuis 8 ans), et cette autre femme avec qui il vit une relation amoureuse, et avec laquelle il expérimente, selon ses dires, des éprouvés jusqu'alors inconnus.

Au niveau de la *scène sociale*, Laure et Adrien exercent la profession d'infirmiers en secteur psychiatrique auprès d'adolescents. Ils se sont rencontrés lors de leur *formation professionnelle*, et (à l'exception d'une première année d'exercice professionnel), ont oeuvré conjointement dans les mêmes lieux, auprès des mêmes groupes d'enfants, dans deux lieux de crise (successivement). Ces modalités se sont toutefois modifiées quelque 10 mois auparavant : Adrien est alors parti travailler sur l'extrahospitalier, Laure restant momentanément en structure d'accueil d'urgence. Elle avait en effet repris depuis l'année précédente des études, par le biais d'une formation universitaire et ce cursus débouchera pour elle sur un changement de position professionnelle. Elle sera recrutée comme enseignante, au terme de son parcours d'études.

Ces temps de crise conjugale, et d'écarts dans les trajectoires professionnelles des deux partenaires, se caractérisent également par une série d'évènements qui sont venus questionner au plus intime les places subjectives de chacun ; ceci, non seulement au niveau de l'engagement dans le couple, et dans les inscriptions professionnelles, mais aussi dans la place occupée dans l'histoire familiale, et très directement dans la place de chacun dans la *génération* (tant au niveau du lien aux ascendants et qu'aux descendants). Laure est alors âgée d'une quarantaine d'années, Adrien étant quelque peu plus jeune que sa compagne. Deux ans auparavant le couple avait décidé d'avoir un enfant ; le temps passant Adrien aura recours à des explorations biologiques qui révèleront au niveau fonctionnel une très faible potentialité de fécondation.

Le contexte qui voit l'émergence de cette crise du couple est aussi fortement marqué de morbidité : sur une période de quelques mois, les deux parents d'Adrien se trouveront,

tour à tour, atteints de cancers relatifs aux appareils génitaux. En outre (quelque mois auparavant) un couple avec lequel Laure et Adrien sont amicalement très liés perdra un bébé de quelques mois. Un autre de leur ami–collègue de travail aura lui aussi à faire face à un cancer, et décidera malgré cela de donner naissance à un nouvel enfant. Adrien deviendra le parrain de cet enfant-là. À tout ceci se rajoute la maladie mentale de la mère de Laure, et l'investissement intermittent du couple auprès de cette dernière - leur présence auprès de cette mère ayant dû s'accentuer sur cette même période.

Les questions de la «*génération »* se posent ainsi avec insistance au travers d'un ensemble d'évènements et de situations, venant précipiter et questionner sur une période de moins d'une année : la vie, la mort, la sexualité, la folie ; soit faire surgir hors de leur habituelle mutité des interrogations fondatrices pour chacun des deux partenaires. Au vu de l'âge de Laure, la question de la maternité vient ainsi rencontrer les remaniements identificatoires dits «du milieu de la vie» (E. Jaques). Le désir d'enfant ne trouvant pas à se concrétiser, Laure sera renvoyée à des interrogations dynamiques sur ce «désir d'enfant» et aux liens avec ses propres imagos parentales.

Au niveau des entretiens thérapeutiques, cet ensemble de mises en déséquilibres, allié à l'intrication des scènes (privées et professionnelles), a entraîné des surgissements émotionnels et des représentations irrépressibles. Une violence interprétative s'est ainsi précipitée, du fait des renvois mutuels, de la mise à jour (par trop rapide) des étayages de l'un sur l'autre dans le couple, et de l'intrication avec les «objets professionnels» qu'ils avaient en partage. Dans cet état de crise chacun des conjoints, proposait ainsi des «liens» venant faire office d'interprétation de/dans l'histoire de l'autre, et venant «forcer» des articulations entre les scènes sur le plan des imagos parentales et des évènements professionnels ; ces articulations étant présentées comme explicatives de leurs relations dans le couple.

Ces effets de précipitation et de forçage de sens apparaissent comme une manière de mettre en partage un fond de violence effractive, dont on pressent qu'il avait trouvé à se localiser précédemment dans le travail réalisé dans le champ professionnel auprès des «usagers». Le lien du couple pouvait alors être fantasmé comme indemne (ou tout au moins protégé) de ce rapport de violence. Les agirs professionnels légitimés par les exigences de la profession et du lieu d'exercice permettaient aux deux partenaires de faire l'économie de la conflictualité, et de méconnaître ce que chacun continuait à jouer de violence dans le rapport du couple. Aussi, bien qu'il ne s'agisse que d'une courte série d'entretiens, le matériel qui viendra au jour et qui se mettra en partage sera considérable. Ce travail débouchera, pour chacun d'eux sur un engagement dans une thérapie individuelle en d'autres lieux, signant une tentative de reprise individuelle de sa propre histoire, en un nouveau mouvement différenciateur.

Durant le temps de ces rencontres de couple, les deux partenaires se situaient dans une pressante demande de mise en sens et de mise en mots, de l'ensemble des actes que chacun avait agi. La non-séparation entre l'espace intime et l'espace social[115], et la mise en mots que la crise ordonne ont ainsi fait jaillir des pans entiers du «*roman familial »* de chacun des partenaires. Dès qu'un souvenir ou une représentation faisait surface dans l'histoire de l'un des protagonistes, on se retrouvait avec la mise à jour d'une scène (inconsciente) tout à fait conséquente. Le fil de cette histoire familiale était alors la

plupart du temps déroulé par le partenaire, et non par celui qui était directement concerné à ce moment-là par l'évocation historique. Cet effet de dévoilements croisé laisse entrevoir les dynamiques *d'emprises* à l'oeuvre, pour chacun des partenaires de ce couple ; *chacun contrôlant l'histoire du conjoint à défaut d'avoir prise sur la sienne propre*. On va voir en effet que contrôler l'autre parental est le lot de chacun de ces deux sujets.

B.2.1.2 Laure : «Rester disponible pour la mère»

Laure est l'aînée d'une fratrie de trois filles. Sa soeur cadette n'a que 12 mois d'écart avec elle, la suivante 5 ans. Ses deux soeurs ont des enfants ; la benjamine (désignée comme celle avec laquelle se vit une violente rivalité) a elle–même trois enfants. Laure décrit sa propre famille comme issue de deux lignées grand parentales «*antinomiques*» dans l'ensemble de leurs composantes : nationalités d'origine, conditions sociales, ... Elle a précédemment suivi une psychanalyse durant quelques années, suite à une première rupture d'avec un premier partenaire, puis une thérapie lors d'une deuxième séparation d'avec un deuxième partenaire. Durant les entretiens, elle tente d'interpréter au plus tôt les mouvements qui agissent le couple, en une urgente demande de réassurance. Elle se trouve en effet devoir faire face à des montées d'angoisses qu'elle étiquette comme des «angoisses d'abandon». À l'occasion du contact téléphonique initial, parmi ses premiers mots, elle énoncera des propos témoignant d'une culture «psy» appelée à la rescousse face au vacillement : «***les mécanismes de défenses du couple s'effondrent***», ... À l'occasion du premier entretien, elle aura recours à une interprétation d'elle-même concernant son rapport à la maternité et à son «désir d'enfant». Elle énoncera une explication selon un registre «d'évidence» : si elle n'a pas eu d'enfants, cela est la conséquence de son désir de «*rester disponible pour sa mère*». Elle dira en clair «***ne pas avoir (eu) d'enfant (et de désir d'enfant) pour continuer à soutenir sa mère*** .».

Laure évoquera alors l'image d'une mère alternant phases dépressives et mises en scènes dramatiques. Il est ainsi fait état de dramatisations suicidaires jouées par cette mère devant ses filles, ou de scènes publiques au cours desquelles cette femme étale de façon outrancière sa vie intime devant les voisins (effaçant toute frontière, balayant toute «retenue» qui viendrait faire bord, marquer une limite entre la famille et son voisinage, entre son dedans et son dehors). Cette mère aurait «*mis le père hors-jeu*» dans sa relation avec les filles et dans leur éducation. Dans une des séquences relatées, Laure décrit sa mère prenant ostensiblement un couteau de cuisine et montant s'enfermer dans sa chambre. Les trois filles viennent alors tambouriner à sa porte, jusqu'à faire céder cette dramatisation mortifère. On peut supposer que la position d'aînée, a mis Laure en position d'imaginaire responsabilité des gestes de sa mère, et de la sécurité de ses soeurs.

[115] Il est assez fréquent de trouver des configurations de couple, dans lesquelles les deux partenaires s'inscrivent dans des identifications professionnelles voisines si ce n'est semblables, sans toutefois que les espaces d'exercices soient communs, ou par trop identiques. Les professions qui s'occupent du psychisme (et parmi elles les psychologues et les psychanalystes) ne sont pas en reste par rapport à de telles configurations. (*Je ne révèlerai l'activité professionnelle de mon épouse, et n'interrogerai les vôtres, qu'en présence de nos avocats et bien entendu de nos analystes respectifs!*). Il est tout de même plus rare d'avoir l'opportunité d'écouter les nouages psychiques de configurations telles celles que cette crise de couple permet d'entrevoir - ces deux-là ne se sont pas quittés (travail auprès des mêmes enfants et des mêmes adolescents) pendant près de huit années.

Curieusement cette mère ne sera jamais soignée en établissement spécialisé, n'ayant effectué que de rares séjours en maison de repos.

De son père, elle dira l'absence. Elle fera pourtant mention de deux épisodes dans lesquels elle se bat avec le père : dans un premier souvenir, étant à «bonne école», elle a simulé un épisode de folie afin de pouvoir «le toucher», le «contacter». C'est dans la violence du corps à corps en se tenant au plus proche d'une identification au dérèglement maternel qu'est agi l'appel au père, au risque de s'y perdre. Laure témoignera avoir pu échanger avec ce père, et s'être réconcilié avec lui, plusieurs années plus tard, lorsqu'elle-même était partie du domicile familial et se trouvait en couple.

B.2.1.2.1 Viser à maîtriser l'imprévisible : les renversements

Ces quelques éléments donnent à entendre les analogies et les articulations entre la scène (reconstruite) de l'enfance et les scènes professionnelles. Dans une structure d'accueil d'urgence pour adolescents «violents», «fous», en lieu et place de cet autre maternel «imprévisible», qui se «répand», on trouve les adolescent(e)s accueilli(e)s, et leurs débordements «prévisibles» - cette institution ne tient son rôle précisément que de prévenir, de contenir les «débordements», et de leur donner un lieu. Elle en est le dépositaire pour le compte du «socius». Si à «l'imprévisible», le sujet ne se résout pas, la configuration professionnelle d'une structure de crise et d'hébergement d'urgence re-qualifie de stable, de constant ce qui précisément se trouvait être dans le registre de l'irruption, du débordement, de l'excès. L'institution fournit un cadre, et fabrique de la limite. Dans ce type de lieu, l'irruption des crises acquiert un statut structurel. Le professionnel se retrouve donc dans l'assurance de la survenue de ces mouvements.

Pour Laure le choix de la position professionnelle témoigne ainsi directement d'une visée de *maîtrise*. – Soulignons que c'est précisément une autre «maîtrise», celle d'une labellisation universitaire qui lui permettra de sortir de la position professionnelle qu'elle occupait jusque-là-. Dans son «roman familial », Laure, se retrouve occuper pour la mère la place d'être celle qui la maintient hors du gouffre de la dépression, qui la protège du suicide, dans un lien d'où le père est exclu. «*Tu es mon seul soutien*», lui dit la mère. Dans ce type de renversement générationnel en collage, l'enfant ne peut plus se séparer. C'est lui qui se doit d'être le «pare-excitation « de la mère, au risque de se maintenir dans l'excitation constante qui résulte de cette position. Se tenir loin de l'objet, c'est courir le risque de se retrouver cause d'une catastrophe à laquelle seule une veille continue permet d'échapper. C'est après la mère lors de ses débordements que les enfants courent. – Rappelons que cette femme n'a jamais fait l'objet d'un placement spécialisé-.

B.2.1.2.2 S'assurer que l'intrusion est bien le fait d'un autre

Un ensemble de positions professionnelles mettent précisément en oeuvre ce renversement de «l'imprévisible», de l'incontrôlable, dans le registre du «prévisible». La profession fournit alors au «Je» une imaginaire maîtrise. Face à l'autre maternel/parental l'enfant ne pouvait (dans un premier temps) que «subir» les sautes d'humeurs, ne pouvait qu'en être intrusé ; il se retrouvait alors dans l'obligation de s'identifier à ces mouvements pour tenter d'y figurer - quitte, dans un renversement masochiste à s'assimiler lui-même

"Cyberthèses ou Plateforme" - © Celui de l'auteur ou l'autre

comme étant la source de ces désagréments éprouvés dans la relation à l'autre[116] -. La position professionnelle permet ainsi d'assurer le «Je» d'une intrusion, et de l'assurer ce faisant que cette intrusion est bien le fait d'un autre ; cette position professionnelle valide l'indispensable présence du sujet pour soutenir, réparer l'autre maternel/parental, et se réparer dans le même mouvement, en la personne des «usagers» (des institutions spécialisées).

B.2.1.2.2.1 Le «porte-muscle» et la distribution sexuée des fonctions

Au sein des groupes de professionnels qui travaillent dans des contextes où les violences physiques sont présentes (ainsi que c'est le cas dans certains services de psychiatrie) une réponse fréquente aux crises des patients (ici les adolescents) consiste à les contenir physiquement. Ces agirs convient certains des hommes à réduire leur position professionnelle à ce registre du «muscle», et de la protection. Au titre des «fonctions phoriques» dans ce type d'équipes, on pourrait considérer la fonction «*gros bras*», et voir comment la pensée opératoire s'accommode au mieux de cette fonction de mise en acte, au détriment d'une mise en sens. Dans ces structures les hommes occupent (et souvent revendiquent, comme on va le voir pour Adrien) une telle place de «*porte-muscle*». Ils envisagent souvent leurs places sur ce versant de contenance physique jusqu'au moment où ils réalisent que, hors de leur présence, les femmes parviennent à se débrouiller et qu'elles sont à même de déjouer les montées de violences clastiques.

B.2.1.2.2.2 S'éprouver sans cesse en capacité de «contenir»

Pour Laure, dans le contexte professionnel, l'homme est en place d'incarner une présence physiquement contenante face aux violences et aux «crises de folie» qu'il faut «contenir» et apaiser au quotidien de la vie institutionnelle. Cette présence contenante, c'est celle-là même qui a fait défaut à Laure dans son enfance. Le père les a laissés, elle et ses soeurs, affronter seules les dérèglements de la mère (dans la configuration du roman familial que Laure s'est construite). De par l'intrication des scènes, l'homme pour Laure, c'est aussi le partenaire, c'est donc aussi Adrien. Il en devient omniprésent.

Au cours des entretiens psychothérapiques, un épisode professionnel sera évoqué par le couple, tout à fait illustratif, des superpositions de scènes : celle des enjeux des identifications professionnelles pour l'économie psychique de chacun des sujets, et celle du nouage conjugal et du jeu relationnel qui va s'y déployer. Cette séquence se révèlera comme un moment clef. Il s'agit de l'accueil d'un adolescent en crise, qui présentera de tels degrés de déstructuration et d'agitation qu'il «épuisera» tous les professionnels présents, dont les anciens éducateurs «piliers de la maison», «vieux routards» du centre de crise. Laure (assimilée à ces «anciens») se retrouvera à gérer l'accueil de cet adolescent dont le contact va la morceler, l'épuiser – au cours de la soirée, elle aura recours à la pharmacie du centre pour elle-même avaler un tranquillisant, de manière à se trouver en position de «tenir» jusqu'au changement d'équipe et à l'arrivée de nouveaux

[116] Nous apprendrons que Laure était âgée de 8 ans lorsque cette mère a commencé à manifester d'importants troubles psychiques. La plus ou moins grande précocité de ces vécus se trouve corrélée avec la fragilité structurale des sujets. On peut ainsi conjecturer que les premières années de Laure ont été relativement préservées des dérèglements maternels.

collègues, avant de s'effondrer. Durant cet épisode Laure se retrouvera débordée. Elle sera alors envahie par le *doute* concernant sa place et sa position professionnelle d'infirmière en psychiatrie et imaginera alors changer de métier.

Ce vacillement identitaire témoigne de l'importance des enjeux développés par un sujet au travers de sa position professionnelle. La configuration relationnelle qui résulte du choix professionnel et du choix du lieu d'exercice procède d'un indispensable, au niveau de l'économie psychique du «Je». Il s'agit ici de la nécessité pour Laure de se (re)trouver en mesure de faire face à des sujets en crise, et de vérifier ainsi de façon itérative qu'elle est bien en train de résister à la destructivité, et à la confusion que l'autre agit, et dans laquelle il tente d'engluer son entourage. Mais si habituellement ce travail permet de vérifier que cette intrusion est bien le fait d'un autre, le trouble qui s'éveille à l'occasion de l'accueil de ce jeune bouleverse cette construction et l'assurance qu'elle procure.

Au cours de cette prise en charge, à aucun moment Laure ne fera d'elle-même appel à d'autres professionnels pour venir la relayer, dans cette prise en charge. Elle ne fera pas non plus, appel à Adrien, que le roulement des plannings avait tenu à l'écart de cet accueil et qui donc en ignorait la violence, malgré sa disponibilité. Le nouage paradoxal consistait pour Laure à se prouver à elle-même et à démontrer à Adrien qu'elle se débrouillait sans lui, face à l'effraction des limites que précisément cet adolescent provoquait chez elle. En écho au théâtre d'enfance, il fallait montrer à l'homme-père que l'on n'a pas besoin de lui, alors même que l'on se désespère de son absence. L'épuisement dont Laure témoignera face à la «folie» rencontrée chez cet adolescent, participe de la mise hors-jeu des collègues hommes et plus spécifiquement d'Adrien. Au travers de ce refus d'appel «à l'aide» et de l'épuisement qui va l'affecter Laure témoigne de son enfermement dans une part de jouissance agie.

B.2.1.2.3 Le devenir des débordements

Soulignons qu'il existe une corrélation dynamique entre un tel débordement, la reprise d'études et le changement de place professionnelle. Si l'histoire de Laure témoigne d'un tel parcours, celui-ci, loin d'être fortuit se retrouve dans maintes situations où des professionnels du soin ou du travail social se trouvent ainsi débordés, et effractés par des rencontres (survenant dans le cadre de leur travail après plusieurs années d'exercices professionnels), situations par rapport auxquelles ils arrivaient jusque-là à «faire face». Nous aurons à revenir sur ce que nous désignons comme un «*débordement second »*, une «*effraction traumatisme seconde*». Nous devons en effet mettre ces situations en lien avec ce que nous avons dessiné des rencontres traumatiques initiales et instituantes du lien professionnel (au moment de la construction des identifications professionnelles «*premières*», et des rencontres entre un postulant à une profession (du soin et du travail social) et le[s] groupe[s] d'accueil[s]). Le trajet qui découle de ce *débordement second* permet d'inférer le lien entre la position du «Je» face à l'excitation particulière que lui procure une position professionnelle, les fonctions que ce même «Je» requiert de la part du groupe, et les «bénéfices» qui en résultent pour son économie psychique.

Si le «Je» recherche et revendique au travers d'une place professionnelle la possibilité de se retrouver au contact de situations pour lui excitantes, l'excitation qu'il

trouve, et dans laquelle il se maintient, lui permet de limiter cette expérience, de la circonscrire, de façon qu'elle n'envahisse pas la totalité des espaces de sa vie (ou tout au moins lui confère cette illusoire assurance). Ce faisant, elle lui permet de se prouver qu'il n'en est pas détruit ; que donc il est en mesure de la contrôler, de la maîtriser, voire de la transformer. Il perpétue toutefois dans ce lien excitant un collage incestuel (P.C. Racamier 1995[117]). Nous développerons ultérieurement ces liaisons entre le professionnel et son groupe d'appartenance, et cette demande qu'il adresse à un groupe : lui permettre de pérenniser l'illusion qu'il est (avec l'aide du groupe) capable de transformer, ce qui en un autre temps a failli le détruire. Si le «Je» a tout de même réussi à survivre (ici, à la ««folie» de la mère) c'est précisément en s'y arrimant dans un retournement psychothérapeutique[118]. En écho à ce que nous disions de la position professionnelle, on se trouve bien ici dans le double mouvement de *représenter – symboliser - s'approprier / jouir - méconnaître.*

Nous aurons donc à redessiner ce parcours qui mène un professionnel établi dans une position professionnelle depuis plusieurs années, à reprendre des études, suite à la rencontre de situations «effractives» (de débordements seconds) face auxquelles le groupe se révèle impuissant à jouer de sa protection. Le champ du *savoir* est alors investi en opposition au «*savoir faire*» et spécifiquement «*au savoir faire face*» que le sujet avait investi comme ce que lui permettait une position professionnelle et l'équipe des professionnels qui l'avait inclus comme membre.

B.2.1.3 Adrien : «Contrôler le père-tyran»

Adrien est le second d'une fratrie de deux garçons. Il se définit lui-même en disant qu'il est «*brut de décoffrage*», qu'il n'a que peu de ressenti, peu d'accès à ses émotions, si ce n'est la *«colère et la peur*» qui ont baigné toute son enfance. Il dira également ne pas avoir l'habitude d'interroger les dynamiques psychiques contrairement à sa compagne. Il témoignera toutefois du fait qu'il éprouve envers sa maîtresse des «émotions», alors que jusqu'ici il «*maîtrisait tout*». Il témoigne donc d'une visée de contrôle portant sur les sentiments qu'il avait réussis (pour une large part) à juguler ou tout au moins à rendre silencieux. On se trouve dans un mouvement que nous désignons comme *emprise* (versus maîtrise).

Parmi les images de sa configuration familiale, émerge la figure centrale d'un père qu'il désigne comme un «*tyran*».

B.2.1.3.1.1 Trois enfants jouaient dans une grange

Il relatera comment à l'occasion de visites à sa famille Laure a permis la révélation de secrets et de non-dits familiaux. Il apprendra ainsi (tout récemment) certaines dynamiques

[117] Paul Claude Racamier (1995), *L'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste et l'incestuel* - Paris, Les éditions du Collège.

[118] Une telle position fait écho à la *«tendance essentiellement psychothérapeutique*» que H. Searles (1981) décèle chez tout sujet, relativement à l'objet maternel.

fondatrices de l'histoire de ce père. Il découvrira que son grand père paternel était décédé alors que ses trois enfants étaient encore petits. Il s'agissait de deux filles aînées et du père d'Adrien alors âgé de trois ans. La grand-mère paternelle se remettra en ménage avec un homme «alcoolique et violent». Or, un jour où les trois enfants jouaient dans une grange, ils verront leur mère arriver hors d'haleine, les exhortant à se sauver, hurlant que leur beau-père ivre, arrive, et dans un accès de folie meurtrière veut les tuer. Les trois enfants se réfugieront au village voisin chez leurs tantes, et dès lors ne retourneront plus vivre auprès de leur mère – la fratrie sera elle-même séparée entre les deux tantes.

Cette narration servira à Adrien de fil rouge. Elle lui permettra de commencer à dessiner des configurations relationnelles et des conglomérats d'affects reliant l'histoire de ce père à sa propre enfance. Les images de violences se mettront ainsi à circuler : des visages d'adultes éructant, à celui des enfants terrifiés de cette cour de ferme, là où la violence meurtrière a abandonné ce père à l'emprise de la terreur. Dans ses vécus d'enfants, Adrien va donc retrouver cette violence grimaçante sur le visage de son père, et à son tour rencontrer peur et colère comme seuls éprouvés mémorisables. On peut aussi supposer que les visages des adolescents accueillis dans le cadre de l'unité de psychiatrie se mettaient eux aussi à refléter (parfois) ces mêmes affects, entre terreur et rage mortifère.

B.2.1.3.2 «Faire en sorte que le monstre ne se mette pas en route !»

Adrien témoignera comment dans sa propre enfance, il surveillait constamment «l'humeur» de ce père, de manière à tenter de déjouer les colères clastiques qui s'emparaient de celui-ci à la moindre occasion, terrorisant femme et enfants. Adrien tentait ainsi de dériver l'attention de ce père, et selon ses propres dires : veillait à «***faire en sorte que le monstre ne se mette pas en route !***».

Il a selon ses dires, passé son enfance et son adolescence à protéger son frère (aîné) et sa mère de la colère et des violences physiques du père. «***J'ai passé tout mon temps à surveiller, à ce que tout se passe bien, que personne ne se fasse engueuler ou frapper***.»

À l'identique avec ce qu'il en est pour Laure, considérer le choix professionnel à la lumière de ces quelques propos, convoque une nouvelle fois la figure du renversement. À l'imprévisible des «crises», du «*réveil du monstre »*, la profession vient opposer la certitude de rencontrer des crises de violences identiques ; mais cette fois le «Je» est en position d'être «formé», et «habilité» par le corps social à y faire face et à les endiguer. Les analogies sont ici dans l'ordre de l'évidence : de ces lieux de crises, de ces adolescents (et adolescentes) placés dans l'urgence, de la violence des séparations dont ces institutions sont le théâtre, et des agirs de haine qui viennent s'y représenter.

B.2.1.3.2 1 «Et si le père était aussi un être humain ?»

C'est grâce à l'exploration par Laure, des souvenirs de la famille de son conjoint, que celui-ci apprendra que lorsqu'il était en bas-âge et que lui-même et/ou son frère pleurait la nuit, c'était son père qui se levait, et venait les rasséréner. Lors des dernières visites d'Adrien à ses parents, son père avait également pu évoquer des souvenirs tels que tout

père peut en avoir, notamment celui d'une joyeuse pêche au harpon avec son fils. S'esquisse ainsi peu à peu et de façon tout à fait nouvelle des images d'enfances structurantes, et méconnues, dont celle d'un père qui déroge à l'image à laquelle Adrien est arrimé. L'ensemble de ces découvertes autour de sa propre histoire, de celle de ce père redouté, et de liens d'enfances enfouis, aura pour effet d'obliger Adrien à infléchir son regard, sur cette figure du «père-tyran», le forçant à concevoir un peu d'ambivalences, et de se confronter à son écheveau identificatoire : «***Et si le père était aussi un être humain ?*** [119]«.

La *restauration* des souffrances d'enfance qui se joue pour Adrien sur la scène professionnelle se prolonge et s'accomplit dans le *choix d'objet amoureux*. Laure et lui diront tous deux littéralement : avoir «*restauré l'autre*» au cours de ces huit années de vie communes. Il est ainsi bien question pour chacun des partenaires du couple de *se restaurer* dans le partenaire, et ce faisant, de *restaurer* le parent blessé, le parent défaillant, le parent souffrant, via ce même partenaire.

C'est au moment où tout à la fois bouge le lien professionnel, et où les perspectives de parentalité sont bousculées, que ces mises en dépôt mutuelles, se démutisent, et que la scène psychique envahit le champ, obligeant chacun des partenaires du lien, à reconnaître les *troubles* que le conjoint avait pour fonction d'occulter. - Le lien de couple permet d'autant plus aisément une telle occultation que le scénario de restauration des parts blessées vient se tricoter, avec le propre scénario du conjoint. Le reflux des troubles oblige dès lors à ce que chacun les ré-agrège à sa propre histoire, les reconnaisse et que ces troubles puissent regagner leurs contrées d'origine après ce temps de «squat» de la psyché du conjoint.

B.2.1.3.3 «Mission achevée !»

C'est du reste un sentiment, une «*impression*» touchant à ce scénario inconscient joué dans l'autre, et par l'autre, qui signera l'importance de la crise du couple. Dès la deuxième rencontre, Adrien énoncera «*l'étrange pensée»* qui «*le traverse»* et le met dans le «*trouble »*. Au sujet de sa relation avec Laure, une «*impression*» le traverse et s'impose à lui dans les mots : «*Mission achevée !*». Lui qui dit ne pas ressentir les affects, lui qui se représente dans la «maîtrise », témoignera comment au moment où ces mots «*Mission achevée*» feront irruption dans son esprit, d'intenses flux d'énergies se mettront en mouvement dans son corps.

En lien avec cet éprouvé bouleversant et sa relation avec Laure, Adrien énoncera : «***Une partie de notre vie est achevée ! (C'est) Un volet que l'on ferme ! Ça me perturbe et me soulage***». La chaîne associative le conduira à dire à propos de sa compagne comment il a le sentiment de «*l'avoir faite*», de «*l'avoir faite évoluer de «a» à «z»,* de «*l'avoir faite devenir* «*femme*», et femme «*séduisante !*». De fait Laure a plu à un

[119] C'est en effet à partir de la construction d'une ambivalence que le lieu du pèrenotion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère devient une place qu'il est possible de rejoindre, et à laquelle il est alors loisible de s'identifier, pour autant donc qu'elle «*tolère d'être à la fois aimée et haïe*». Paul Laurent Assoun Portrait métapsychologique de la haine : du symptôme au lien social - in *La Haine, le jouissance et la Loi - Psychanalyse et pratiques sociales II,* sous la direction de Assoun P.L. et Zafiropoulos, M., Paris, Anthropos, p. 146.

autre homme, – preuve tangible de ce fantasme de «Pygmalion» qui s'énonce crûment. On est bien en présence de scènes superposées, de cette exigeante insistance du scénario oedipien, et donc aussi en présence d'une autre femme, ce premier objet d'amour qu'Adrien aurait ardemment souhaité extraire des griffes du père-tyran. Le fait que Laure s'engage dans une aventure amoureuse, vient valider le fantasme : Adrien l'a libéré de lui en tant que père-tyran, et «***l'a faite forte, indépendante, capable de séduire ailleurs, soit capable de pouvoir se passer de sa dépendance*** ». - Ce sera Laure qui en effet s'autorisera la première une relation extra-conjugale, jouant de la régression induite par sa position d'étudiante. Adrien croisera de façon fortuite Laure et son amant à l'occasion d'une promenade en ville. Il maintiendra le silence sur ces suspicions, et à peu de temps de là, nouera à son tour une idylle.

B.2.1.3.4 Le débordement professionnel de Laure et le «porte-muscle» impuissant

Parmi les intrications de scènes (scène professionnelle, scène privée du couple et scènes d'enfances), rappelons ce qui s'est joué lors de cet épisode où Laure sera «débordée» par un jeune accueilli, mais s'efforcera de n'en rien donner à entendre à l'extérieur, et décidera de ne pas faire appel à des ressources masculines, et surtout pas à Adrien. Ce dernier lui reprochera amèrement cette position, mesurant alors confusément qu'il y avait là une profusion de scènes marquées du sceau du refus, au sein desquelles sa propre place imaginaire se dérobait, et ce faisant dévoilait sa constitution, soit donc son aspect imaginaire. L'amertume fait état de cette dynamique de la place escomptée, qui lui est alors refusée, et qui déroge à l'équilibre dans les corrélations des scenarii fantasmatiques tels que le couple les avait mis en partage dans leur contrat narcissique et leur pacte dénégatif.

Au moment où comme ce fut le cas pour Adrien dans l'épisode relaté, les sujets découvrent confusément que chute l'une des composantes des identifications imaginaires, c'est le vertige qui prévaut.

Au cours des huit années d'exercice professionnel commun, il s'agissait pour Adrien de jouer de sa fonction de «porte-muscle» pour protéger Laure (et les autres femmes du groupe, comme il se plaît à le souligner) de la violence et de la destruction des enfants et des adolescents. Il s'agirait donc pour lui de réaliser «*en sa compagne*» un processus de désaliénation de la mère, - auquel en tant qu'enfant il n'est pas parvenu -, et de contrôler la violence du père-tyran. Dans le refus de Laure de faire appel, l'impuissance, longtemps esquivée, se dévoile à nouveau : impuissance à continuer à tenir une place qui lui est refusée, impuissance de l'enfant à s'approprier la mère via un fantasme de protection.

À cet épisode fait écho la maîtrise octroyée par l'université, en ce qu'elle permet de fait de quitter une institution dans laquelle les agirs violents prévalent. Entre maîtrise et maîtresse, Laure viendra parachever au travers de la relation extra-conjugale la destitution d'Adrien. Celui-ci éprouvera alors le besoin d'aller se rassurer en une autre couche.

<u>B.2.1.3.4.1 L'identification refusée au père</u>

Rappelons que pour chacun dans le couple les projets de parentalité les obligent à se confronter à leurs identifications parentales, et que chacun doit alors faire face à ses refus. Adrien y rencontre son impossibilité à rejoindre une identification paternelle. Impossible identification qui confronte jusque dans son corps le refus, celui qui l'établirait dans une place de père. L'accès au père semble scellé sous les figures du «tyran» et du «monstre ». Le pouvoir fécondant s'y dérobe.

À vouloir «faire» de la femme quelqu'un qui peut se passer du «père», il se retrouve à «faire» de Laure quelqu'un qui n'a pas besoin de lui, qui va se retrouver socialement en position de plus grande autonomie. Les scenarii antérieurs s'effondrent.

B.2.2 Restaurer l'objet et se restaurer dans l'objet

Au travers de cette configuration relationnelle de ce couple-collègues de travail, le mouvement dynamique consistant à *restaurer l'objet* / *se restaurer dans l'objet* apparaît distinctement comme se jouant simultanément sur les registres de l'exercice professionnel et sur celui de la vie conjugale.

B.2.2.1.1 Les ingrédients professionnels de la déliaison du couple

C'est un événement situé sur la scène professionnelle (le débordement de Laure par un adolescent en crise, et l'impuissance professionnelle corrélée d'Adrien), qui viendra révéler ce qu'il en est pour chacun des partenaires des deux protagonistes de l'amalgame dans les identifications imaginaires, entre celles que chacun jouait sur cette scène du professionnel et celle que chacun tentait de faire jouer à l'autre au bénéfice de sa propre économie psychique. Le signe de la *faillite* du scénario fantasmatique consistait pour lui à «***ne pas avoir été en mesure de la protéger***», et pour elle à «***ne pas avoir fait appel et réintroduit un tiers , dans ce moment de débordement***». Parallèlement chacun témoignait aussi de l'*accomplissement* d'un scénario de restauration imaginaire : pour lui il s'agissait de «***l'avoir faite devenir femme***», et pour elle de «***lui avoir appris à parler plutôt que de gueuler***».

C'est à partir de l'événement professionnel (l'adolescent déstructuré) que les deux partenaires, pour la première fois depuis 8 ans sépareront leurs lieux d'exercice professionnel, puis leurs trajectoires professionnelles. Si dans la crise, un voile se lève révélant (partiellement) les places que chacun occupait dans la configuration du couple et celles que chacun avait assignées au partenaire (entre révélation et méconnaissance), elle se met donc en place dans le temps de la modification des étayages ; ceux que chacun jouait sur/avec l'autre partenaire, en tant que collègue. Lorsque la scène professionnelle fait apparaître l'utopie et la faillite du projet de restauration (du partenaire, de soi, et/ou des enfants), se trouve déboîté l'ensemble des identifications qui se tenaient auparavant dans une configuration gigogne, au travers notamment de la conjonction entre objets professionnels et objets amoureux.

B.2.2.2 Anticipation et emprise sur l'histoire de l'autre

Ce dont cette situation témoigne en clair, c'est de la fonction que le «Je» attribue à l'objet

professionnel. Ce lieu remplit donc la fonction de lui offrir des points de certitudes, ou tout au moins de lui permettre de se forger de tels points de certitude, au travers du bornage que le champ professionnel met en place (A. Missenard, P. Dosda). Le «*monstre »* (dans la situation d'Adrien), le «*désordre maternel*» (dans celle de Laure) possèdent désormais un lieu où les sujets se proposent de les affronter.

Le «Je» est dans une nécessité *d'anticiper* les réponses de l'objet, et d'établir des *points de certitude*. («*Quand bien même*» s'agirait-il de s'assurer d»*un lien de rejet*»). Celui-ci est aussitôt ressaisi part le «Je» afin d'être configuré en point de stabilité dans la mesure où il se trouve en mesure de s'y arrimer.

«Tout sujet dans son devenir identificatoire doit pouvoir anticiper un certain nombre de réponses de l'objet, et se construire des points de certitudes. Quand bien même ce lien serait un lien de rejet, il permet au sujet de pouvoir construire du déroulement temporel, en anticipant le lien, et les réactions de l'objet. Abdiquer toute capacité d'anticipation représente une évolution pathologique qui semble liée à la précocité dans laquelle a été donné à vivre au sujet ce type d'expérience, d'être soumis à l'arbitraire de la part de l'autre maternel.» (P. Aulagnier 1975[120]).

Laure et d'Adrien ont en commun, dans leurs histoires respectives, d'avoir été livrés à un *imprévisible* destructeur : irruptions de violences clastiques, sources de terreurs pour Adrien, dramatisations suicidaires et exhibitions de l'intimité familiale, sources d'angoisse et de honte pour Laure. C'est à la gestion de cet imprévisible que tous deux se sont arrimés. Aussi à défaut d'avoir pu exercer leur *maîtrise* à l'endroit de leurs propres histoires, chacun s'est proposé de jouer son *emprise* sur l'histoire de l'autre (dans le couple), et sur l'histoire de quelques autres (dans la position professionnelle) - une telle configuration étant compatible avec les satisfactions narcissiques immédiates que chacun des partenaires du lien y trouvait.

Ces positions professionnelles maintiennent donc une incessante *excitation* qui relie de façon continue le sujet à ses éprouvés d'enfance, les maintenant en ligne de mire dans un collage incestuel qui se méconnaît. De cette configuration singulière, cette superposition des scènes il est possible d'inférer que si *chaque partenaire vise à contrôler l'histoire de son conjoint à défaut d'avoir prise sur la sienne propre*, la position professionnelle joue à l'identique : *chaque professionnel vise à contrôler l'histoire des «usagers» à défaut d'avoir prise sur la sienne propre*.

B.2.2.3 Choix d'objet professionnel et fonctions psychiques pour le sujet

Au travers du choix professionnel et de la dynamique de ces deux infirmiers en psychiatrie, on voit comment la position professionnelle remplit un certain nombre de fonctions psychiques pour chacun d'eux :

.

[120] ***Piera Aulagnier (1975), La violence de l'interprétationnotion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation - (cf. Castoriadis-Aulagnier P.) - Paris, Puf, p. 146.***

Restaurer l'objet, et se restaurer dans l'objet.

.

S'octroyer une «maîtrise » en recouvrement des ressentis d'impuissances, de désarroi et de terreurs enfantines.

.

S'assurer que l'intrusion est le fait de l'autre, d'un autre.

.

Fournir un lieu, un site où confronter le monstre, où le localiser, et prétendre ainsi à un repos relatif.

.

Restaurer l'objet, et se restaurer dans l'objet.

Pour le «Je» il s'agit de tenter de faire front au fantasme de violence déstructurante, celle qui a failli le détruire. Il s'agit de transformer dans la réalité les configurations infantiles qui l'ont précipité dans des territoires, où son appartenance à la communauté humaine s'est trouvé menacée (dans la honte ou la terreur éprouvée). Le sujet continue toutefois d'habiter *aussi* ces territoires y jouant une dynamique oedipienne à partir de laquelle peut se justifier qu'il en soit toujours un d'exclu.

.

S'octroyer une «maîtrise » en recouvrement des ressentis d'impuissances, de désarroi et de terreurs enfantines.

Le «Je» tente de faire barrage dans la réalité, à ces vécus traumatiques, et à la pulsionnalité qu'ils maintiennent. Il s'agit de *s'opposer*, de *contrôler* et *d'interdire* dans la réalité.

.

S'assurer que l'intrusion est le fait de l'autre, d'un autre.

La source de la pulsionnalité exportée chez l'autre, permet d'envisager un possible mouvement de reprise seconde de ce qui a pu être entrevu chez cet autre dans un écart, avant que de pouvoir être perçu *aussi* comme une part constitutive du «Je». Dans un premier temps les sources de cette pulsionnalité insues du «Je», sont tenues hors représentation.

.

Fournir un lieu, un site où confronter le monstre, où le localiser, et prétendre ainsi à un repos relatif.

Un clivage entre les scènes est alors configuré et mis au service de l'économie psychique du «Je». Il importe que les scènes demeurent suffisamment «étanches», et ne se contaminent l'une l'autre. Le «repos» est dès lors un repos paradoxal qui requiert l'anesthésie de pans entiers du «pensable» liés à ces sources pulsionnelles. La non-pensée a pour fonction de maintenir intact leur pouvoir excitant[121], et d'interdire les

mises en résonance et les mises en lien.

B.2.2.4 Deux scènes complémentaires

Cette situation où l'objet amoureux est intégré au champ du professionnel génère de la lisibilité relativement à ce que le «Je» développe comme enjeux psychiques sur la scène de la professionnalité, au travers des «objets professionnels». Le fait que l'objet amoureux participe aussi de la vie professionnelle donne du relief, à ce qui est habituellement masqué par la séparation des scènes (voire le clivage), et la prévalence accordée dans la clinique individuelle, à l'accomplissement du désir dans le choix «d'objet amoureux».

Les deux scènes s'y révèlent comme jouant de la complémentarité relativement à la quête désirante de chacun, à leur demande identificatoire. Elles contribuent à l'équilibre dynamique des sujets, à la mise en jeu de leurs parts souffrantes, et s'inscrivent comme des mouvements qui potentialisent «*représentation – symbolisation - appropriation*» de leurs propres histoires, en lieu et place de la «*méconnaissance – jouissance*» dans laquelle chacun se maintenait.

B.3 Assignations institutionnelles et forçages identificatoires

«S'il est vrai que toute rencontre confronte le sujet à une expérience qui anticipe sur ses possibilités de réponse au moment où il la subit, cette anticipation trouvera sa forme la plus absolue en ce moment inaugural dans lequel l'activité psychique de l'infans est confrontée aux productions psychiques de la psyché maternelle et doit forger une représentation d'elle-même à partir des effets de cette rencontre dont la fréquence est une exigence vitale.» (P. Aulagnier 1975[122]).

Pour avancer dans notre éclairage des *identifications professionnelles*, spécifions à nouveau que les professions du soin et du travail social ont à composer de façon centrale avec la *déliaison*, et se structurent en des configurations où le *traumatisme* le dispute à la *sidération*. Nous allons considérer la mise en place des identifications professionnelles au sein de ces professions du soin et du travail social, l'inclusion des «postulants» au sein de ces professions, le trajet qui leur est proposé comme processus d'affiliation, par les groupes qui en permettent l'accès : groupes des formateurs et des professionnels de terrain. Une nouvelle fois, ce vont être les temps de mise en place des liens qui nous permettront de dégager quelques «traits» de l'organisation psychique, intra, inter, et

[121] Nous allons reprendre et expliciter ce mouvement dans notre partie B.4. : *Transgression, traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme et leurs configurations dans l'économie psychiquenotion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique du «Je»*.

[122] Piera Aulagnier (1975), op. cit., p 37.

trans–subjectives. Freud disait (à propos de la cure) «*que les mouvements d'ouverture, comme ceux de la fin de la partie sont les seuls codifiables* [123] *»*. Nous pouvons transposer ces propos à ces «*parties*» que sont les implications d'un sujet dans une institution et dans une équipe de professionnels (devant interagir avec une population caractérisée par des failles et des symptômes spécifiques).

Une fois mise en place les affiliations aux groupes et l'établissement de l'identification professionnelle, un large ensemble de composantes vont se trouver recouverts, noyés dans le *lien*, dans la *structure* et dans *l'organisation*. - Lien, structure et organisation sont ici référés à leur fonction de cadre au sein duquel viennent s'agglomérer «***les parts syncrétiques de l'individu** »* (J. Bleger 1971), « ***l'arrière-fond de la vie psychique dans lequel peuvent être déposées et contenues certaines de parties de la psyché qui échappent à la réalité psychique.***» (R. Kaës 1997[124]), «***ce fond syncrétiquement condensé à l'autre, aux autres, à l'institution** »* (R. Roussillon 1999).

B.3.1 Les identifications et les transmissions au sein des «professions de la relation[125] »

«Être stoïque, c'est se figer, avec les beaux yeux de Narcisse. Nous avons recensé toute la douleur qu'éventuellement le bourreau pouvait prélever sur chaque pouce de notre corps; puis le corps serré, nous sommes allés et avons fait face». (René Char[126]).

Il n'est de traversée, de transformation identitaire, qui ne requière sa «livre de chair». Lors du cheminement pour prendre place dans certaines professions, ce vont être des parties de la psyché, des pans entiers de la pensée, qui vont être sacrifiés au processus d'affiliation, à la construction des identifications professionnelles.

Dans les secteurs du soin, (somatique et psychique) et du travail social, les formations professionnalisantes ont pour projet d'amener les futurs professionnels à être en mesure de réaliser la «tâche primaire » (soigner, accompagner, éduquer, ...). Le «postulant» doit au terme du cursus de formation, se retrouver en capacité d'agir son pouvoir d'acteur social, sans être psychiquement détruit par la rencontre avec «les objets» autour desquels est bâtie la profession, et sans représenter lui-même un danger, ni pour les groupes susceptibles de l'accueillir, ni envers la population auprès de laquelle est exercée l'activité. Considérée depuis ce versant, on peut assimiler la mise en place d'une

[123] Propos de Freud rapportés par Piera Aulagnier (1984), *L'apprenti-historien et le maître-sorcier* - Paris, Puf, p. 181.

[124] René Kaës (1997 c), L'intérêt de la psychanalyse pour traiter la réalité psychique de/dans l'institution - in *Revue internationale de psychosociologie - Psychanalyse et organisation* Vol.III, n°6/7 - Paris,Éditions Eska, p. 86.

[125] Ce chapitre reprend et prolonge un article paru en 2001 : Georges Gaillard, Identifications professionnelles, assignations institutionnelles et paralysies de la pensée - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 35, 2001, Éditions Érès, p. 185-200.

[126] René Char, in : «Feuillets d'Hypnos» (1943-1944).

position professionnelle à une construction visant à rendre psychiquement possibles les rencontres induites par une pratique.

B.3.1.1 Les «professions de la relation», l'archaïque et le travail psychique requis

De par leurs «objets» et la place sociale occupée, les professions du soin, du travail social[127], se trouvent en effet psychiquement exposées, puisque ayant à faire avec des mouvements où oeuvrent de façon intense tricotages et détricotages pulsionnels, constructions et attaques des liens ... Ces mouvements les configurent ainsi au plus près de «*l'archaïque »*.

Dans le soin par exemple, un des apprentissages majeurs consiste à apprendre à se protéger de la violence des situations et des emplacements fantasmatiques qui se trouvent convoqués (entre satisfactions pulsionnelles, jouissances et idéalisations), de manière à ne pas être par trop effracté, débordé, dans son corps ou/et dans son psychisme, au contact des patients, et de leurs symptômes. Dans les professions du social, à l'identique, il y a lieu de faire face à des rencontres particulièrement violentes avec ces sujets que l'on désigne sous les termes de «délinquants», de «cas sociaux», ou avec celles que propose le monde du handicap, ... Dans le registre de l'enseignement et de la formation, l'endiguement attendu concerne les débordements liés aux phénomènes de groupes (groupes d'enfants, d'adolescents ou d'adultes) et le travail requis de socialisation et de mise en place du refoulement.

Pour ce faire, la formation va devoir se construire sur deux registres : celui explicite, et largement conscient de la mise en oeuvre de «*savoirs*» (conceptuels), d'une pragmatique (d'un «*savoir faire*» ou un «*savoir faire faire*»), et de modalités relationnelles (les «*savoirs être avec*» spécifiques), mais également sur le registre du «*négatif*», dans la mise en place de renoncements, de refoulements, d'alliances, de contrats narcissiques (P. Aulagnier 1975) et de pactes dénégatifs (R. Kaës 1992). Nous allons porter notre attention sur la construction des liens sur le versant obscur des identifications professionnelles. Dans le temps de la formation, le registre du «négatif» n'est pas encore totalement enclos dans le silence des fonctionnements ultérieurs ; il bruisse de l'ensemble des déplacements qui concourent à sa constitution. Ce *temps* permet ainsi de voir la mise en oeuvre des assignations professionnelles et institutionnelles, leurs constituants, et leurs effets dynamiques pour les sujets.

Le «nouveau venu» va prendre place dans différents groupes : au sein des écoles, de même que sur les terrains de pratiques. Il va être invité à partager la vie psychique de ces différents groupes ; ce que les professionnels ont «déposé» (à leur insu), d'une part dans les liens qui les unissent entre-eux et ceux qui les unissent à l'*objet* de leur attention, et d'autre part au travers de l'organisation formelle et de l'ensemble des éléments qui constituent le *cadre* de l'activité. Ce qui est requis du «postulant» c'est qu'il adhère à l'organisation psychique partagée par le groupe d'accueil. Les configurations psychiques

[127] Il faudrait rajouter à ces deux champs, celui de l'enseignement qui se trouve apparenté aux précédents et parfois en procède du côté des institutions de formation des professions du soin et du travail social..

que lui-même développe à l'égard de l'objet (le soin, l'éducation, ...) vont devoir se rendre compatibles avec celles que les différentes personnes du groupe développent à l'égard de leurs professions et de leurs secteurs particuliers.

On peut ainsi considérer toute profession, sur le versant psychique, comme proposant et réalisant une activité sublimatoire : la visée professionnelle affichée, conjointement à l'accès à une certaine «jouissance» : celle relative aux configurations inconscientes qui se trouvent activées à l'occasion de ces rencontres. Une mise en place de défenses contre les excès de ces mêmes positions doit donc être établie par les différents groupes, parties prenantes du parcours de professionnalisation : enseignants (des divers instituts de formations) et professionnels de terrain.

B.3.2 L'itinéraire proposé, le trajet

Les demandes adressées par un postulant aux groupes de professionnels susceptibles de lui permettre l'accès à la position sociale enviée - de lui permettre «d'en être» - , concernent les registres de la filiation et de l'affiliation. Elles peuvent ainsi s'énoncer : *« **Quel est le travail psychique qu'il y a lieu d'accomplir pour être des vôtres, pour devenir un professionnel semblable à vous, à même de réaliser la tâche que je souhaite partager avec vous ?** » Ou, plus trivialement «Comment faites-vous pour faire «ça ?».»*

Le postulant se caractérise de devoir apprendre à se mettre en lien avec «l'objet» et simultanément à «faire lien» avec d'autres autour de cet «objet» ; tant au niveau du dispositif de la formation que sur les lieux de l'activité proprement dite. Le «nouveau venu» va ainsi devoir composer avec les modalités de liaisons existantes entre les différents professionnels au sein d'un groupe, de même qu'avec les modalités de liaison que ce groupe entretient vis-à-vis de «l'objet», vis-à-vis du cadre de l'activité, et avec les intrications qui ont cours entre ces différents niveaux de liens.

B.3.2.1 Le «forçage identificatoire»

À considérer ce registre, il apparaît que la modalité essentielle de mise en lien entre un «postulant» à une de ces «professions de la relation», et les différents groupes de formateurs, d'enseignants et des professionnels, va se jouer sur le mode *du forçage identificatoire* [128], au travers de mises en scènes paradoxales qui relèvent (la plupart du temps) de rencontres traumatiques et qui précipitent des positions *de sidération*. Ces rencontres ont pour visées implicites de noyer les capacités réflexives et élaboratives du sujet. Le groupe va *contraindre* le «postulant» à abdiquer toute prétention à affronter *seul* la tâche primaire, et à revendiquer son aide, dans une *obligation à identification*, en deçà d'une élaboration consciente.

La professionnalité ne s'acquiert donc que par un incessant *forçage*, à l'instar de ce qu'il en est de l'émergence d'un sujet au sein de son groupe familial d'origine, au travers de l'établissement de l'institution généalogique (Pierre Legendre), et de «*la violence de*

[128] L'expression est de Pierre Legendre (1985).

l'interprétation» (Piera Aulagnier, 1975).

«Les systèmes institutionnels sont des mécanismes de forçage du sujet humain. Le forçage fondamental, modèle de tous les forçages, c'est l'institution généalogique.» (P. Legendre 1985[129]). «L'instauration de l'institutionnalisation relève d'un coup de force, (...) il s'agit d'une liaison en acte et par l'acte, d'une liaison violente et d'une liaison par la violence, sur fond de détresse individuelle.» (R. Roussillon 1999[130]).

Au sein des processus d'affiliation la violence participe donc centralement du processus d'institutionnalisation des sujets.

B.3.2.2 L'identification héroïque

Un des ressorts de ces mises en scènes réside dans la bascule qui va opérer pour le postulant, à partir d'une *identification héroïque*. Le seul fait d'avoir survécu psychiquement, aux rencontres traumatiques proposées par le groupe, autorise une identification à la position de professionnel, et partant au groupe de ceux qui ont traversé l'épreuve, de ceux qui partagent ces expériences et ces éprouvés «exceptionnels».

Pour illustrer plus finement ces configurations, nous allons (dans le chapitre suivant) avoir recours à la littérature, et nous pencher sur un ouvrage de l'écrivain contemporain Annie Ernaux. Un de ses textes récents s'intitule «*L'événement* [131] ». Il relate une expérience autobiographique, dans lequel le nouage entre éprouvés traumatiques et assimilation à une position héroïque est clairement dessiné. Dans ce texte se donne également à lire le mouvement de revendication identitaire à l'endroit même du traumatisme, point qui va également nous occuper pour saisir au mieux les mouvements d'arrimages professionnels, et leurs implications dans les phénomènes de déliaisons institutionnelles.

Nous ferons également référence (bien que plus succinctement) au court texte de Freud de 1936 «*Un trouble du souvenir sur l'Acropole*», qui témoigne lui-aussi d'un tel mouvement de revendication héroïque.

Les «glaciations» qui résultent des expériences traversées lors de l'arrivée dans «les professions de la relation» mettent littéralement au silence une part du «Je». Le mouvement psychique, par lequel celui-ci vient coller à la figure du héros corrélativement à la capacité de «survivre» à la traversé des épreuves, configure des dépôts et des cryptes au sein du groupe – «*Survivre*» dans le champ professionnel équivaut à ne pas quitter la scène, à faire en sorte que les identifications professionnelles ne soient pas désarrimées de l'ensemble des repères identificatoires au travers desquels le «Je»

[129] Pierre Legendre (1985), L'inestimable objet de la transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission - Paris, Fayard, p 94.

[130] René Roussillon (1999 b), La capacité d'être seul en face du groupe - in Revue Française de Psychanalyse; 3 Tome LXIII, Groupes, p. 787. Le passage en italique est souligné par nous.

[131] Annie Ernaux (2000), *L'événement* - Paris, Gallimard, 154 p.

maintient sa cohérence. Les pans du psychisme qui ont été l'objet de glaciations, d'anesthésies, se constituent alors comme des noeuds d'arrimage pour l'identification professionnelle. Le «Je» assimile son changement identitaire à ces éprouvés ; simultanément la sensation se fait emblématique du contrat identificatoire, de son affiliation au groupe. À défaut de triomphe, les blessures et les souffrances endurées, deviennent la preuve, indubitable, du statut héroïque du sujet.

B.3.3 Le primat de l'opératoire, l'urgence à faire

De par la situation qui va le déborder, l'individu est mis dans une *urgence à faire* (faire quelque chose pour faire face). D'emblée il se trouve propulsé dans une obligation d'agir et de réduire sa pensée à une issue pragmatique. À la suite de cette mise en demeure de *faire*, on peut assister à une émergence d'un discours factuel, qui va se répéter à l'identique jusqu'à se transformer en un mouvement d'identification à la position professionnelle, en un renversement qui du traumatisme fera le signe d'un passage initiatique. L'évènement traumatique et les agirs transgressifs vont toutefois éloigner le sujet de sa propre histoire.

La /les rencontre(s) initiales vont être vécue(s) sur le mode de l'épreuve valant pour preuve de la position, de l'entrée dans le champ, sur le mode d'un privilège d'avoir accès à ces manifestations - pouvoir enfin assister à un décès, pouvoir être en prise directe avec la mort, la folie, la confusion des sexes, celle des générations ....

B.3.3.1 La recherche des situations traumatiques - Hypothèses

Nous postulons que de **telles situations traumatiques sont recherchées par les sujets** [132] **, au travers de leurs venues dans ces secteurs d'activités. Ces rencontres sont imaginarisées comme autorisant un changement identitaire, comme signant l'entrée dans le groupe des professionnels, équivalent à une inclusion rituelle dans les groupes sociaux des adultes (hommes ou femmes), donnant de ce fait accès à un «réel» supposé fréquenté par l'autre, dans le creuset de sa profession**.

B.3.3.2 Le soin et l'initiation

Pour dégager au mieux les dynamiques présentes dans le parcours du postulant, nous allons nous intéresser en premier lieu à ce qu'il en est de la mise en place de positions professionnelles dans le monde du soin somatique. Les mouvements y apparaissent à la limite de la caricature. Les rencontres qui se déroulent dans le cadre de l'Hôpital général

[132] L'hypothèse du lien entre le traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme et les précipités identificatoires, est interrogée, entre autres, par Jean Guillaumin (1985), «*Besoin du traumatisme et adolescencenotion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence* «, et René Kaës (1991), «*L'affinité du groupe du traumatisme psychique et de la crise*»; et sur un versant plus anthropologique par T. Nathan (1987), M. Stassart (1995), «*Anthropologie de l'adolescence*», et de Joël Gendreau (1999), «*L'adolescence et se «rites» de passage*». Nous considérerons l'ensemble de ces travaux au chapitre «*Traumatisme, identification et appropriation subjectivante*» B.4.2.

sont proposées ici comme *archétypiques* de ce qui se joue dans l'ensemble des autres secteurs du soin, du travail social, et dans une mesure assez proche, dans celui de l'enseignement[133]. Dans le contexte hospitalier des soins généraux, l'acte peut en effet concerner des situations vitales ; les mouvements psychiques qui sont alors impliqués s'en trouvent radicalisés. Les *traits* qui apparaissent permettent ainsi de saisir ce qui se joue de façon plus diffuse pour un ensemble plus étendu de positions professionnelles.

Dans la rencontre avec le soin, on se trouve en effet au plus près de *savoir secrets*, de rencontres taboues, d'agirs transgressifs, de vécus *initiatiques*. Venir comme professionnel à l'hôpital, c'est se retrouver à même de côtoyer la mort, la souffrance, la naissance, la vieillesse, le traumatisme, la folie,(...) : toute situation qui constitue le quotidien des services hospitaliers. Or ce quotidien est ponctué par l'ensemble des drames qui prennent place en ces lieux. Pénétrer dans une «salle de travail» de maternité, dans un bloc opératoire, se retrouver en position d'accompagner un mourant, de recueillir des récits et des histoires de vies traumatiques (...) : autant de positions émotionnellement poignantes, d'expériences «extrêmes», que tout soignant va être conduit à partager. Il est ainsi nombre de moments où la vie peut apparaître comme plus intense, où le soignant peut s'éprouver comme «vivant» en contraste ou en écho avec les patients. Cette intensité émotionnelle et la proximité de la mort sollicitent le *sujet* et son désir, percutent ses limites, par-delà la position soignante, au travers de ces rencontres hors du commun.

Dans les représentations sociales courantes, il est fréquent d'entendre parler des positions soignantes comme des équivalents de positions *sacerdotales.* Ces représentations permettent d'entrevoir comment du «mystère» et du «sacré » demeurent attachés à la sphère du médical ou tout au moins comment ce registre peut être sollicité face à l'«horreur» du quotidien.

Lors d'arrivées dans des services qui accueillent des patients très régressés, il est fréquent d'entendre parler de «baptêmes» pour désigner les premiers contacts et les premiers soins avec ces patients. Le vocable renvoie pour une part aux champs du sacré, via le rite religieux, et d'autre part à la métaphore guerrière du «baptême du feu». Il témoigne ainsi de la charge pulsionnelle, et du «précipité» des dynamiques psychiques qui se trouvent mis en acte dans de telles configurations.

B.3.3.2.1 Les enseignants initiateurs

C'est à partir de la prise en compte de ce contexte, que nous proposons de considérer les places d'enseignants de ces formations professionnalisantes. Ici le formateur est *plus* qu'un formateur ; il s'assimile au maiëuticien, à l'initiateur ...

[133] Les hypothèses proposées nous semblent pouvoir être appliquées à d'autres secteurs et à d'autres institutions notamment à la magistrature, et la police, ... Les inscriptions professionnelles dans le soin sont toutefois paradigmatiques dans leur dimension de symptômes. Le champ lui-même se trouve à l'heure actuelle, au carrefour où se nouent nombre de dynamiques et d'enjeux sociaux. On assiste ainsi à un déplacement des attentes sociales ; celles qui autrefois se jouaient dans le lien avec l'institution religieuse se retrouvent déposées aujourd'hui dans le milieu hospitalier. Les demandes ont migré des prêtres aux médecins, sans que le monde hospitalier en prenne la mesure.

Les différents «*savoirs*» qui vont être développés au cours de ces formations vont venir questionner la structuration de la psyché des postulants, dans le nouage entre les situations rencontrées et les énigmes fondatrices du «Je» (la différence Vie-Mort, la différence des sexes et celle des générations[134]), et solliciter l'ensemble de l'organisation pulsionnelle. Tout enseignant se trouve en place de *révéler* un *savoir* portant sur ces frontières où errent le sujet et son désir, potentialisant les collusions traumatiques. Les postulants sont alors sollicités, confrontés dans leurs identifications et interrogés dans leurs postures subjectives. Chaque matière d'enseignement va apposer du «savoir savant» sur le mystère de l'alchimie du corps, laissant en jachère l'énigme du sujet et de sa corrélation à la psyché. Ce «savoir» ne peut ainsi que demeurer dans une extériorité paradoxale : pour le sujet, tout savoir sur le corps parle «aussi» de son corps ; il faut pourtant que «l'objet» acquière ce statut d'extériorité nécessaire à l'exercice ultérieur de l'activité. Une objectivation est ainsi portée sur cet intime -inconnu ; sur cela même qui sert de socle à l'éprouvé et d'habitacle au «Je». Le discours savant du soin convoque l'opératoire et mets hors-jeu la représentation - reste au sujet à s'en débrouiller.

B.3.3.2.2 La formation et le dévoilement : les soins infirmiers en gynécologie

Une enseignante en soins infirmiers relatait comment lors d'un enseignement concernant les soins en gynécologie, elle avait proposé un cours d'amphi à partir d'un montage de diapositives. Elle dira avoir été étonnée de l'excitation qui s'était alors produite, notamment de la part des quelques jeunes hommes (étudiants) venus se placer au premier rang ; excitation qu'elle avait eu du mal à contenir. Cette séquence d'enseignement viendra infléchir le rapport de certains étudiants à son égard ; d'aucuns lui disant au détour d'un couloir : «*Et bien on en apprend des «choses» avec vous !».*

Énoncé par l'enseignante dans un «entre-deux», ce bref témoignage était assorti d'une justification rationalisante concernant le dispositif pédagogique utilisé. Cette procédure aurait ainsi visé la chute de la composante érotique, au travers de la révélation de ces visons «crues» de sexes féminins altérés, blessés, déchirés.

Cette visée rationalisée, de «désérotiser» le rapport soignant laisse entendre son renversement, au travers d'une mise en scène érotico-sadique, en un «susciter de la répugnance», convoquer à la fascination et au dégoût envers ce lieu du corps, en une exhibition bouchère du sexe féminin assimilé à une plaie. Elle permet d'entendre la jouissance consentie et simultanément déniée, au travers de ce jeu d'emprise scopique de l'enseignante sur le groupe. La «*réponse*» des jeunes hommes atteste de ce que la relation enseignant-enseigné précipite, et de ce qui s'y transmet. Une telle configuration pédagogique met en partage «quelque chose» de ce qu'il en est pour cette enseignante de son propre rapport à la féminité, au corps féminin, au soin, et simultanément indique une certaine position de jouissance, au travers de ce «donner à voir».

Le couvert de la «pédagogique» témoigne ainsi ouvertement de la composante libidinale du rapport au soin et du travail psychique qui se trouve requis, à l'occasion de ces pratiques. Le soin recouvre de son prétexte, partant autorise ces situations de possibles jouissances. Une telle séquence indique les nouages confusionnants à l'oeuvre

[134] Denis Vasse (1983), *Le poids du Réel, la souffrance* - Paris, Seuil.

(répulsion, fascination, sidération, excitation...) ici, sur un versant pervers. Cette situation témoigne également de la manière dont la relation pédagogique met en jeu et met à mal, les fonctions habituellement requises d'un espace institutionnel : fonction de pare-excitation, «*de mise en latence des fantasmes et des pensées trop excitantes*», fonction cadre qui autorise une élaboration «a minima».

«Le cadre institutionnel est destiné à border cet espace, à offrir des limites pour que s'instaure le travail de la pensée. Il offre un étayage pour mettre en latence les fantasmes et les pensées trop excitantes. Il assure ainsi au groupe soignant une confiance suffisante pour élaborer les déformations de son propre espace mental.» (J.P. Pinel 1995[135]).

B.3.3.3 «Forçage» des identifications et modalités d'emprise en «double entrave»

Dans l'exemple de ce cours sur les soins en gynécologie, la question qui se pose aux étudiants consiste à savoir comment échapper à la position voyeuriste, aux affects et aux émois qu'elle sollicite, lors même que le dispositif est érigé en obligation de confrontation avec l'image ; une des «tentations» étant d'occuper cette même position du «voyeur». On voit dès lors que les différentes issues relèvent du «forçage ». Il y a lieu, soit de se précipiter dans la jouissance du voir (de s'assimiler à l'oeil, entre fascination et répulsion), - ce que semblent choisir quelques-uns des «jeunes hommes du premier rang» - soit de s'identifier urgemment[136] à une position soignante, dans un refoulement massif de la violence des affects et des représentations convoquées, par la mise en place d'un «clivage ». Dans un tel espace la parole est forclose. Il s'agit d'un savoir biologique qui ne prête pas à discussion. L'enseignant le détient et les étudiants se doivent de l'acquérir. Il ne saurait donc y avoir de *réflexivité* sur les enjeux de l'échange et sur ce que les étudiants sont à même de percevoir confusément de la place qui leur est proposée par l'enseignante, via le montage «pédagogique». Seuls demeurent, la jouissance et/ou le clivage et les impasses futures que ces deux «solutions» préfigurent, relativement à la pensée, à la capacité de prise de recul et d'élaboration de sens.

L'enseignante (se) donne à croire qu'elle ne fait qu'énoncer «la réalité phénoménale» du corps, lors même qu'elle précipite dans cette vision publique de sexes, un conglomérat de dynamiques psychiques pour chacun des étudiants, mais aussi pour le groupe dans sa composante libidinale, et dessine en creux «l'autre scène» et les satisfactions pulsionnelles qui s'y réalisent.

B.3.3.3.1 Le «vrai» de la biologie, confondu avec la «vérité» de l'identification

Nous proposons l'idée que **les choix de ces métiers agissent pour les postulants comme une possibilité d'accès à un «réel» supposé**. Dans le soin il s'agit du réel de la

[135] ***Jean Pierre Pinel (1995) L'institution soignante, un espace potentiel pour le traitement de la violence pathologique? - in Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe n° 24, Éditions Érès, p. 142.***

[136] Le concept d»*urgence identificatoire*» a été proposé par A. Missenard 1972, pour rendre compte de la position du sujet lors de son arrivée dans un groupe, et des multiples sollicitations dont il est psychiquement l'objet.

vie du corps ; d'un corps qui dirait enfin le «vrai» ; d'un corps que l'on pourrait *faire parler* en ce lieu biologique insu du sujet, où toutefois il se profile et témoigne de sa présence au travers de ses altérations somatiques. Il s'agirait ainsi de trouver réponse - dans le registre du biologique - aux énigmes d'enfances restées en souffrance de sens ; soit de perpétuer l'ignorance et le non-sens de paroles non advenues, et dont les réponses seraient à entendre dans le bruyant silence des symptômes et des souffrances corporelles.

Nous émettons l'idée que **les soignants qui participent de ces choix professionnels requièrent des réponses à des questions qui n'ont pas réussi à se formuler en leur temps, à des confusions qui n'ont pas réussi à se différencier, et n'ont pu donner lieu à des identifications suffisamment apaisées**. L'actualisation incessante d'éprouvés émotionnels intenses peut alors (momentanément) «donner le change» à ces mêmes configurations psychiquement souffrantes - le milieu du soin, côté éprouvé émotionnel, se retrouvant aux «premières loges» -. Dans l'exemple cité, au travers de la multiplicité de liens qui courent entre féminin, maternel et blessures entrevues, s'esquisse le «roc de la castration », son abrasion infinie et se dessinent les contrées où chaque sujet engage ses pas au risque de l'errance.

B.3.3.4 Le terrain et la rencontre avec les figures énigmatiques

D'infirmier à médecin, de kinésithérapeute à sage-femme, le postulant à l'une des nombreuses professions du soin, outre les premières confrontations dans le cadre de la formation, va devoir parcourir un véritable trajet initiatique lors de ses rencontres avec «la réalité du terrain», entre «*horreur et beauté* [137] ». L'entrée dans le groupe des professionnels est communément proposée sous la forme d'une *double mise en scène* : d'une part dans une rencontre particulière avec une figure énigmatique, et d'autre part, dans un acte soignant, qui va venir sceller deux aspects antagonistes inhérents à la position soignante.

B.3.3.4.1 L'objet sidérant

«Le premier organe à réagir à la laideur est l'intestin.» (Malcolm de Chazal[138]).

Les rencontres particulières avec un malade (voire un groupe de malades) sont choisies par les professionnels accueillants pour confronter *de facto* le postulant à une configuration qui condense les questions les plus «épineuses» auxquelles le groupe se doit de faire face, et que simultanément il a réussi à «contenir», à rendre «suffisamment» silencieuses. Ce qui est visé par le groupe d'accueil, c'est que le «nouveau venu» ne soit précisément pas en mesure de regarder «*l'autre scène*» ; le fantasme qui sous-tend l'acte de soin et les positions jouées dans le scénario fantasmatique, en lien avec l'objet, doivent demeurer insues du sujet et opaques au groupe lui-même[139]. Il y a nécessité à ce que les «questions» côtoyées journellement, qui pourraient entrer en résonance avec l'organisation de la psyché (avec ses points d'incertitudes, ses lignes de fragilités, voire de

[137] Cette oscillation confusionnante sera reprise en ces termes par Annie Ernaux, dans la narration de son expérience.

[138] ***Malcom de Chazal (1937-1947), Pensées.***

fractures), ne puissent réellement se poser. Or, pour ce faire, il n'est de meilleure garantie que le précipité traumatique. La «sidération » caractérise ainsi les situations relatées par les soignants, produisant une «glaciation», une «anesthésie» des zones concernées de l'appareil à penser.

Une infirmière débutant sa pratique en hôpital général va ainsi se retrouver à faire la toilette d'une personne âgée, sans avoir connaissance, préalablement à son entrée dans la chambre du fait qu'elle est mourante. La patiente va décéder durant le soin.

Dans cette autre maternité, la première tâche pour une jeune élève sage-femme a consisté à «vider trois haricots», dans lesquels se trouvaient des foetus avortés, à différents stades de développements.

Le seul énoncé de ces scènes convoque la violence de la sidération. Elles donnent «à voir» le «blanc de la pensée», l'absentification du sujet qui peut alors constituer une ressource pour faire face à «ça». L'autre recours (ainsi que nous l'avons esquissé) réside en un précipité dans la jouissance. Les murs des salles de garde témoignent parfois de ces propos échangés entre «gens du cru», de cette autre violence de la dérision. On pourrait multiplier à souhait ces témoignages et croire qu'ils appartiennent à un temps révolu, celui où les cycles de violences se perpétuaient et dont nous autres, gens civilisés, serions depuis longtemps sortis, rompant avec cette reproduction à consonance mortifère. Or, il n'est que de solliciter différentes personnes exerçant dans le milieu du soin (et dans ces autres professions de la relation), sur leurs premiers souvenirs liés au contact avec l'hôpital (avec le social ...), pour que jaillisse une scène traumatique avec son cortège émotionnel intact. Tantôt est conservé sans un quelconque remaniement la violence de ce «choc» initial, tantôt c'est l'amnésie qui vient recouvrir ces expériences premières[140].

Le groupe autorise l'accès à un «certain savoir», pour autant que ce savoir demeure chevillé à *l'acte*, à l'immédiateté de la rencontre sans «après coup» ni dégagement. Le fantasme doit trouver à s'actualiser sans que l'excitation ne produise un trop grand débordement, et sans que la pensée consciente ne soit pleinement de la partie. Parmi les ingrédients requis pour faire partie du groupe des professionnels, on trouve une «certaine» dose de perversion conjointe à de la réparation, de la sublimation. Il est donc nécessaire que ces deux registres de la perversion et de la réparation-sublimation soient noués et que soit barrée pour le sujet toute velléité de pensée réflexive à leur endroit. Les «expériences inaugurales» (les rencontres avec les objets sidérants lors des expériences inaugurales) sont dès lors proposées comme des mises à l'épreuve au sein desquelles va

[139] Cette opacité ne nous semble pas requise d'une façon aussi absolue dans les domaines du travail social, du soin psychiatrique et de l'enseignement. Les risques vitaux rencontrés dans les soins généraux façonnent ces configurations muettes, là où dans ces autres secteurs l'émergence d'une pensée peut sembler moins «risquée». Il conviendrait d'aller plus avant dans cette mise à jour pour s'apercevoir que dans ces autres domaines la «pensée» ne relève (souvent) que du semblant, et que les positions professionnelles dans leur mise en place paralysent à l'identique des pans entiers du «pensable». Le registre du préconscient y semble toutefois potentiellement plus actif.

[140] Les destins du traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme oscillent entre amnésie et hypermnésie (A. Houbballah [1998], *Destin du traumatisme* - Paris, Hachette, 281p.

opérer ce «tricotage». Si le nouveau venu fait la preuve de sa capacité à la rencontre, il lui est alors proposé de s'identifier au groupe. Celui-ci conjoint dès lors la position sadique du persécuteur et celle du modèle de soignant suffisamment «bon soignant», de façon telle qu'il lui soit possible d'être maintenu dans la reconnaissance du «porteur de l'idéal soignant». Le postulant se doit de tendre en retour un miroir narcissique suffisamment ressemblant à ceux qui partagent cette identification.

Il revêt alors la parure du héros, s'assimile à celui qui a affronté «la chose», l'expérience emblématique, et peut se prévaloir «d'en être». Il peut ainsi se reconnaître «*parmi*», s'éprouver «*comme*» ces autres, arborer ses nouveaux attributs et jouir de leur possession (de la seringue, au stéthoscope, et autres colifichets).

La *rencontre sidérante* est proposée par le groupe d'accueil comme un «savoir», comme un simulacre de révélation. Il n'est de fait question que de «voir ça «. Toutefois à compter de cette expérience, le sujet partage cette méconnaissance, cette imaginaire possession d'un «en plus», supposé octroyé par l'expérience traumatique et détenu par les professionnels, via leurs fréquentations de situations «limites». Le récit d'Annie Ernaux que nous allons examiner plus loin nous permettra de préciser ce mouvement.

B.3.3.4.2 Le nouage de la «bienveillance « à la «composante sadique»,

Ces seules rencontres avec des figures sidérantes ne sauraient toutefois suffire. Il faut encore réaliser en acte des nouages, entre ces aspects antagonistes du soin ; construire une identification «suffisamment» à l'abri des menaces de déliaisons. Pour ce faire le sujet va se retrouver à devoir réaliser un acte soignant qui se trouve configuré une nouvelle fois en «*double contrainte*».

Au travers des actes proposés se trouve indiquée la *double face du soin,* soit le couplage omniprésent de l'idéal de la réparation, *et* de l'acte sadique, de même que la disjonction toujours potentielle entre ces deux aspects. On retrouve ainsi, dans nombres d'actes proposés au «nouveau», le *forçage d'un agir sadique*.

Lors de sa prise de poste auprès de personnes âgées, une infirmière se retrouve ainsi à devoir «gaver» une pensionnaire, manifestement en fin de vie, à l'aide d'un «ouvre-bouche».

En deçà de ces situations caricaturales, de multiples situations de soin réalisent cette collusion. La «piqûre» en étant le plus banal, la profession infirmière se trouve ainsi superbement emblématisée par la *seringue*, qui ne saurait mieux dire le couplage structural «intruser-soulager»[141].

Il s'agit de lier l'idéal prôné, l'altruisme revendiqué, - ces aspects qui servent de caution au choix de ces professions - *à la composante sadique, à la violence du soin*. L'ensemble des situations de soins comporte en effet des actes, et supposent des gestes, susceptibles d'induire une souffrance «supplémentaire» (quoique momentanée) sans

[141] À l'occasion d'une réflexion sur ce même sujet (dans le cadrenotion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre 171notion cadre notioncadre d'une intervention de formation), une infirmière témoignera comment lorsqu'elle était enfant, son désir «parlait» explicitement cette position. Elle voulait être «*infirmière - piqûrière*» ; ce qu'elle deviendra par la suite, avant de trouver une position professionnelle plus en dégagement du côté de l'enseignement.

même évoquer les configurations subjectives sollicitées, (notamment dans le registre de la régression, de l'objétisation ...). Une position qui ne voudrait savoir que l'adéquation avec la figure imaginaire du soignant altruiste, qui viendrait saturer la figure idéalisée du soignant, serait également perçue comme éminemment dangereuse pour le groupe d'accueil, et devrait de ce fait être mise à mal et délogée au plus tôt. Mettre le nouveau venu en position de réaliser des actes violents et transgressifs constitue ainsi un ébranlement de l'idéal du «bon soignant», et permet l'inclusion et le nouage entre le sujet et son nouveau groupe d'appartenance. À contrario une position qui clamerait haut et fort sa jouissance, ne serait pas non plus recevable par le groupe d'accueil. Si des configurations résolument perverses ne sont, bien entendu, pas à exclure, elles témoignent des «ratages» d'un processus, habituellement efficient qui aboutit à la *mise en place d'un renoncement pulsionnel partiel en une formation de compromis, sous l'égide de laquelle l'identification professionnelle va se stabiliser.*

B.3.3.4.3 La «première fois »

Le consentement du sujet à réaliser des actes violents bénéficie de la prime narcissique qu'il entrevoit à l'orée de l'épreuve, et qu'il revendiquera à son issue. Celle-ci est assurée dans le fait que ces rencontres confèrent au postulant un statut d'adulte. Dans les agirs proposés (sur le corps de l'autre) se retrouve une composante *transgressive* qui à l'instar de la «première cigarette», du «premier rapport sexuel», de par son statut de «*première expérience*», établi un *franchissement*, celui de la limite de ces territoires jusqu'ici réservé aux seuls adultes autorisés - que l'on songe un instant aux soins en gérontologie, en urologie, en bloc opératoire, ou en tout autre lieu, il n'est pas de soin qui ne convoque de configurations psychiques à résonances fantasmatiques puissantes et qui ne propose une transgression en acte (fouiller dans le corps [bloc opératoire], soigner des sexes [urologie, obstétrique], laver materner son parent [gérontologie], ...). Le fondement même de la médecine moderne au travers de la dissection des cadavres témoigne de ces franchissement transgressifs.

Le sujet ne pouvant anticiper (ou si peu) ce à quoi il va être confronté, se trouve réduit à s'identifier aux professionnels qui l'entourent - ces «autres» dont va dépendre sa stabilité moïque[142]. Pour survivre psychiquement dans ces confrontations avec les figures de l'archaïque, au travers notamment des figures du morcellement, de la béance induite par la vue de l'intérieur du corps et les actes dont ce corps est le théâtre, il n'est d'autres voies que de s'identifier, et s'identifier en urgence, ainsi que nous l'avons déjà pointé lors des rencontres avec des objets par trop séducteurs, persécuteurs et/ou énigmatiques à l'occasion des enseignements.

Nous reviendrons dans le chapitre suivant[143], sur ce temps de «*la première fois »* pour affiner le lien que ces expériences entretiennent avec la transgression et avec le travail d'appropriation subjectivante que le sujet réalise via ces actes «*transgressifs*»

[142] On peut penser ici au syndrome de Stockholm (L. Crocq 1997), relatif à ces mécanismes d'identification à l'agresseur, dès lors que la survie physique ou psychique dépende de cet autre, et qu'il n'en soit d'autres auxquels se référer.

[143] Au chapitre B.4.1.2.

professionnellement autorisés et balisés.

B.3.4 «La livre de chair»

«Petit à petit, chacun prend le corps de son métier» (Malcolm de Chazal[144])

La «*livre de chair*», c'est donc là le prix à payer pour se retrouver comme professionnel dans une de ces professions, au plus près de l'intensité de la vie, en ses contrées les plus archaïques, en ses tensions les plus dramatiques. L'accent a été mis au fil de ces pages sur ces moments particuliers où est en train de se jouer l'arrimage d'un sujet à une profession et au groupe professionnel qui l'incarne.

Dans ces professions l'intrication pulsionnelle se réalise en «double contrainte» et «double entrave». C'est ainsi le «tricotage» des antagonistes (sadisme-réparation), le «soudage» de leurs conflictualités, en un point de sidération qui constitue le «forçage », indispensable à la stabilisation des identifications professionnelles.

Ces moments initiaux, comme tout commencement, permettent d'entrevoir la mise en place de la trame dont procède l'histoire de l'institution ; trame où chaque sujet prend place et à la perpétuation de laquelle il vient contribuer.

B.3.5 Érotiser face à la «camarde»

La situation du couple d'infirmiers en psychiatrie nous a permis de souligner un aspect particulier de l'investissement professionnel, soit son lien avec l'excitation incestuelle-incestueuse. De par son choix d'exercice professionnel le «Je» s'engage dans une position paradoxale où il recherche simultanément dans le champ professionnel une excitation externe et la mise en oeuvre de défenses contre cette excitation, valant comme défense contre une excitation incestuelle-incestueuse.

En lien avec ces interrogations, nous venons de voir que le milieu hospitalier offre des configurations qui permettent de prolonger et d'élargir ces réflexions. Les situations *extrêmes* qui se déroulent dans ce milieu permettent en effet d'entrevoir la manière dont les professionnels composent avec les angoisses massives qui s'y déploient. En ce sens, certains services hospitaliers et les rencontres qu'ils prédisposent, composent des situations emblématiques. Il s'agit de ces lieux où se jouent des déliaisons majeures, où se produisent des oscillations et des bascules entre la vie et la mort : les *services d'urgence-réanimation*, et ces autres configurations hautement technicisées que sont les *blocs opératoires*.

La gestion de l'angoisse au sein de ces services, nous fournit quelques éléments de réflexion, sur la manière dont ceux qui oeuvrent professionnellement en ces lieux s'y prennent pour faire face aux mouvements de déliaison, de morcellement. Ces mouvements constituent le quotidien de ces services. En réanimation, la vie du patient n'est plus assurée dans la seule autonomie du corps ; elle se trouve maintenue dans le

[144] ***Malcolm de Chazal (1937-1947), Pensées.***

couplage entre ce corps et un ensemble de machines chargées de pallier différentes fonctions vitales (assistance cardiaque, assistance respiratoire, ...). En bloc opératoire le fantasme se tient à portée de scalpel. Dans de tels lieux, les soignants se retrouvent confrontés à des angoisses extrêmes, à des figures archaïques. Or dans ces services on assiste à de fréquentes phases d'excitation «maniaque», et c'est là que s'agissent les échanges libidinaux les plus intenses du monde hospitalier.

B.3.5.1 L'érotisation en réanimation

Énonçant son expérience de jeune infirmière en service de réanimation, une enseignante témoignait comment à l'occasion des soins d'urgence en réanimation, elle se retrouvait éprouver un intense climat érotique dans son lien avec le médecin anesthésiste-réanimateur. Une fois sortis de l'alvéole[145], les deux partenaires du soin se retrouvaient gênés de la proximité libidinale antérieure, et s'évitaient. Hors des temps de soin au chevet des patients, ces «couplages» se trouvaient donc de fait neutralisés. Bien entendu il fallut un certain temps à la jeune infirmière, pour se rendre compte que ce n'était pas le médecin (anesthésiste – réanimateur) qui en «*pinçait pour elle*» ; que ces éprouvés relationnels étaient fréquents parmi les collègues, qu'en cela ils relevaient d'une position psychique inhérente aux postures soignantes sur ces marges de la vie.

On se trouve là dans une situation de soin où la mort *rôde,* et où il importe de la *tenir en respect*, tout à la fois sur le plan de la réalité physiologique pour le patient, mais aussi psychiquement pour chacun des soignants. L'arsenal technologique, les gestes requis, et la vigilance extrême dont ces gestes sont assortis lors des crises, concourent à cette mise à distance. Ces appareillages, ces technologies, ne fournissent toutefois que le support opératoire à partir duquel le contact avec ce «no man's land» est rendu possible. Dans le lien entre les soignants, c'est très directement dans leur corps, que viennent alors s'inscrire les effets du fantasme, les défenses dont celui-ci est l'objet et l'assise, l'ancrage requis du côté des vivants. Cette configuration de soin : le couplage entre une infirmière et un médecin en réanimation, et «l'éprouvé relationnel», témoignent de la nécessité de mobiliser l'ensemble des forces de vie disponibles, pour être à même d'avoisiner aux portes de la mort. L»*érotisation*» de la relation, parle le désir dans les corps de chacun des soignants ; il fait *appel* entre les vivants et vient comme réassurance, comme défense opposée à la «Camarde». Ce «climat érotique» est dès lors à entendre comme la nécessité pour les deux partenaires du couple soignant, de s'éprouver désirant, et en cela de soutenir pour eux-mêmes ce plaisir «d'être» humain, dans la vie. Simultanément, ce «désir» fait *appel* au patient en ses territoires inconscients, dans le sens où Piera Aulagnier parle d'une fonction de «pare-désinvestissement ».

«On a beaucoup parlé de la fonction de pare-excitation tenue par le Moi maternel, pour reprendre la terminologie freudienne, or je pense que la première fonction de la mère (...) c'est d'agir en tant que «pare-désinvestissement « c'est-à-dire de s'opposer aux mouvements de désinvestissements de l'objet, du monde humain

[145] Les box de réanimations sont appelés alvéoles, dans le langage de certaines tribus hospitalières, peut-être en lien avec la fébrilité qui s'y déploie, et ces états «*entre*», états dont on ne sait si une nouvelle métamorphose saura s'y révéler, ou si le parcours d'un sujet y trouvera son terme.

qui entoure l'infans chaque fois qu'une expérience est source de souffrance, et contre cela nous continuerons à nous défendre du début à la fin de notre existence, du premier jour, au dernier jour de notre mort» (P. Aulagnier, 1991[146]).

Si Piera Aulagnier définit une telle fonction comme étant requise de la mère dans les premiers temps de la vie psychique de l'infans, on perçoit comment cette fonction se trouve aussi active aux derniers temps de la vie. Il y a lieu nous dit-elle, de se défendre du mouvement de désinvestissement que convie la souffrance, et ce jusqu'au dernier jour et aux derniers instants. Dans ce témoignage de soignant, l'érotisation joue aussi de sa séduction, de ce «tirer hors de soi», hors de la souffrance vers un plaisir d'être ensemble, qui à l'instar de la mère relativement à l'infans vient s'opposer aux mouvements de désinvestissement, sous l'égide de Thanatos. Cette érotisation permet aux soignants un évitement, celui d'une impossible confrontation à la souffrance du sujet en réanimation et de la bascule qui le menace, et simultanément représente un appel «originaire » au patient dans ces temps de vacillement, voire de «grand départ[147] »

B.3.5.2 S'assurer «à toutes forces» de la différence

B.3.5.2.1 Une image d'Épinal : les chirurgiens «caractériels» et leurs maîtresses

Considérons une autre contrée de ce même paysage hospitalier, là où les couplages sont aussi de mise, et où les relations sexuelles sont fréquemment agies. Il s'agit de l'activité du bloc opératoire et des relations entre personnels dans le cadre de cette activité. Les chirurgiens bénéficient auprès des autres professionnels hospitaliers d'une réputation qui frôle l'image d'Épinal - image qui toutefois est loin d'être sans fondements. Dans nombre de services de blocs opératoires on trouve des chirurgiens décrits par leurs équipes, et/ou par l'ensemble du personnel hospitalier, comme des «caractériels». Le symptôme qui serait commun à un grand nombre serait ainsi leurs capacités à faire «profiter» de leur état émotionnel leur entourage, et du coup de ne pas ménager la susceptibilité des autres acteurs, avec lesquels ils se trouvent devoir composer, et s'accorder. Le manque de respect dans les relations y est ainsi fréquemment dénoncé, et fait l'objet d'une plainte importante. Corrélés à cette représentation, les chirurgiens ont une réputation de séducteurs, «d'hommes à femmes». Or, dans la réalité de la vie des «blocs», force est de constater de très nombreux couplages, entre les chirurgiens hommes – la profession demeure dans une très large majorité masculine -, et les infirmières «panseuses», ou «instrumentistes».

Dans ce contexte du bloc opératoire, on se trouve avec une autre émergence de

[146] ***Piera Aulagnier (1991), Voies d'entrée dans la psychose - (Communication orale du 27 Janv. 1991, retranscrite par S. de Mijolla-Mellor & N. Zaltzman), in Topique, Revue Freudienne, n°49, Dunod, 1992, p. 7-29.***

[147] On songe ici à ces multiples témoignages des soignants ou des familles dont les proches sont «partis» au moment où plus personne ne se trouvait auprès du mourant, où cette position d'«appel», de «pare-désinvestissementnotion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement « n'était plus tenue par quiconque.

l'angoisse : la gestion qu'elle requiert y apparaît comme la tâche centrale de l'équipe opératoire, au niveau du travail psychique. À l'intérieur du bloc, c'est le geste du chirurgien sur/dans le corps du patient qui constitue le point d'aboutissement de l'ensemble de l'équipe opératoire ; le scalpel (ou ce qui le remplace et en tient lieu) est ainsi le point focal tenant lieu durant l'acte opératoire de nouage identificatoire autour duquel le groupe se coordonne. L'identification touche ici au «faire» et à l'assurance du geste, à un savoir du geste[148]. Celui-ci condense l'ensemble des dynamiques psychiques qui ont cours dans ces lieux – dynamiques qui emblématisent ce qui se joue dans le milieu hospitalier, soit le couplage réparation - sadisme[149]. Le geste opératoire consiste en une effraction corporelle qui, dans un certain nombre de situation, va «sauver», mais qui demeure toujours en potentialité de «tuer» – il n'est que de parler d'une ablation de «tumeur», pour entendre la puissance imaginaire à l'oeuvre, ou d'écouter les accents pathétiques et/ou jubilatoires des patients lorsqu'ils parlent de «*leur chirurgien*». Les fantasmes avoisinent à tel point le réel que la pensée semble le plus souvent impuissante à produire une liaison, à dégager un espace au sein duquel le «Je» va trouver à se configurer. Cet affleurement du fantasme dans le réel est ainsi épinglé par une blague de carabin : «*Savez-vous qu'elle est cette différence entre Dieu et un chirurgien ? Et bien, Dieu, Lui, ne se prend pas pour un chirurgien !*»

Dans la configuration d'un acte opératoire, le point d'identification groupal peut donc être assimilé à la pointe du scalpel (ou du laser), autour de laquelle s'agglutine le temps de l'intervention la psyché groupale. Dès lors, la construction d'une position de «suffisante» sécurité pour le chirurgien est l'équivalent de la construction de la sécurité de l'ensemble du personnel qui travaille au «bloc». La figure de la «maîtresse» est à entendre dans cette configuration groupale, comme celle qui participe à la mise en sécurité du groupe, à la «gestion» des tensions liées à l'activité et au travail psychique requis. Si elle est «l'élue» (momentanée) du chirurgien, elle est la plupart du temps plébiscitée par le groupe des soignants dans cette fonction de permettre la «décharge» des tensions du chirurgien. Pour qu'une «relation sexuelle» soit à même de se mettre en place, il y faut une «couverture» du groupe soignant, qui autorise alors certaines absences de l'élue, en lien avec le programme opératoire.

Bien entendu les relations entre hommes chirurgiens et femmes soignantes de l'équipe opératoire ne se limitent pas à ce seul schéma. Le couplage reste toutefois une modalité centrale de défense, soulignons ainsi que bon nombre de chirurgiens se trouvent «relativement» pacifiés, lors d'interventions importantes, quand ils peuvent avoir à leurs côtés une personne particulière ; il s'agit donc d'une dynamique où la «maman» peut donner le change à la «maîtresse».

[148] L'ensemble des soins généraux requiert des «modalités défensives» où la pensée est arc-boutée sur le «*faire*». On se trouve donc sous le primat d'une pensée «*opératoire*», dont on mesure la pertinence au travers de cette scène d'une équipe, tout entière fédérée autour de la main de l'officiant.

[149] Ce paradoxe a fait l'objet d'une explicitation au moment où nous avons exploré le «*forçagenotion forçage notion forçage notion forçage notion forçage notion forçage notion forçage notion forçage identificatoire*» requis lors de l'accession à ces positions professionnelles.

B.3.5.2.2 L'intrication des corps face à la désintrication radicale

L'intrication entre la Vie et la Mort se retrouve en ces lieux, déboîtée de la place qu'elle occupe habituellement pour l'ensemble des vivants. Les différentes configurations psychiques qu'elle ordonne questionne ainsi la limite de façon incessante. Les points de certitudes, la prévisibilité requise par tout sujet pour anticiper son devenir et pouvoir poser sa demande identificatoire, sont ici dans l'impossibilité de se pacifier.

C'est du côté des corps, dans une surchauffe érotique qu'une bordure est recherchée. Les émois corporels, l'orgasme, sont agis en ce qu'ils vont réintroduire une limite. La décharge pulsionnelle fournit un socle corporel de certitude à la psyché. Face aux corps effractés des salles d'opération, les agirs sexuels réassurent les professionnels de l'intégrité de leur corporéité. Face au prodigieux potentiel de destruction de l'acte opératoire (les découpes dans le corps), l'effraction phallique de l'accouplement opère comme réassurance. Elle se situe alors résolument du côté du vivant, et fait barrage aux morcellements que l'activité du bloc précipite. La «*petite mort*», cette pause momentanée dans la tension est alors un pied de nez, lancé à «*celle qui rôde*». La pause n'épuise pas le désir. Dans l'acte sexuel le sujet éprouve sa tension de *vivant et* de *désirant,* vivant *parce que* désirant d'un corps en émoi. L'excitation génitale et le coït sont une manière de *sursaturer sensoriellement* et *émotionnellement* la psyché et de tenter de bloquer l'émergence de l'angoisse. Le «Je» peut alors «*ne rien vouloir savoir*» de la scène psychique s'assimilant entièrement au sensoriel et s'absentifiant dans la brève et prévisible mais rassurante dissolution de la décharge orgasmique.

B.3.6 S'éprouver vivant

Dans les services de réanimation, si la pensée n'était toute ramenée à l'opératoire des actes techniques elle risquerait de se retrouver à errer autour de l'énigme du passage. Dans ces lieux la question de *l'investissement* se retrouve première, et apparaît comme organisatrice de ce champ d'activité. C'est alors l'intensité des éprouvés (émotionnels et sensoriels) vécus dans ces lieux du professionnel qui fournissent aux sujets dans leur place de professionnels l'assurance qu'ils sont bien vivants. Dans ce contexte ils ont à faire face à la dé-différenciation de l'une des bases fondatrices de la psyché, celle qui sépare la vie de la mort. Ces professionnels sont ainsi contraints de s'assurer (se réassurer) d'une différence. De ce point de vue la différence des sexes constitue «l'indice le plus radical de *l'altérité »* (E. Enriquez 1987[150]). La tension générée par l'érotisation est ainsi un puissant antidote à l'angoisse de la confusion.

Au niveau des activités chirurgicales l'érotisation aurait également pour fonction de *s'assurer que l'intrusion est du côté des forces de vie* [151]. On serait aux prises avec la

[150] E. Enriquez (1987), Le travail de la mort dans les institutions - in Kaës R. et alii, *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, p. 91.

[151] Nous trouvons ici des échos à ce que nous avons précédemment dégagé à propos des fonctions remplies par la position professionnelle, dont l'une consiste à «*s'assurer de sa consistance».*

tentative de teinter l'intrusion réalisée par l'acte opératoire à partir du fantasme d'une *bonne intrusion*, dont le coït serait le modèle. - Au travers d'une sexualité compulsive le «Je» n'a de cesse de vérifier qu'il est toujours en possession de son imaginaire puissance phallique, signant par là même son inquiétude, la castration étant quotidiennement agie dans le réel de l'acte. Ces agirs sexuels auraient aussi pour résultantes de permettre de différencier la jouissance sexuelle et orgasmique, de la jouissance sadique de l'acte.

Ces deux contextes hospitaliers, la réanimation et le bloc opératoire, permettent de souligner (une nouvelle fois) comment dans ces professions du soin «*l'objet professionnel »* garantit au «Je» une incessante *source externe d'excitation*. Il s'agit pour le «Je» simultanément de se retrouver dans des situations potentiellement traumatogènes, et de se réassurer de son existence même face aux destructions potentielles inhérentes aux situations confrontées au sein des blocs opératoires et/ou au sein des alvéoles des services de réanimation. Dans ces situations extrêmes, les professionnels ont à mobiliser l'ensemble des forces de vie pour avoisiner les portes de la mort, et à cet endroit le corps et ses éprouvés peuvent être investis comme un refuge offrant le leurre d'une assurance d'être.

B.4 Transgression, traumatisme et leurs configurations dans l'économie psychique du «Je»

«C'est pourquoi l'on peut dire que le savoir, fût-il le plus sublimé, est ce qui permet au sujet d'accepter l'inacceptable de la castration, en plaçant l'enjeu de son savoir en ce point précis où transgression et assomption engagent une partie jamais close.» (P. Aulagnier 1986[152]).

B.4.1

Nous allons nous arrêter à présent sur ce qu'il en est de l'économie psychique du «Je», relativement au *traumatisme* et à la *transgression*, ces expériences dont on vient de voir qu'elles sont requises des sujets aux fins d'obtention d'une position professionnelle. Nous allons considérer ces *agirs transgressifs et ces rencontres traumatiques* sous l'angle *intrapsychique*, à partir de la manière dont un sujet va configurer de telles expériences *énigmatiques*, et ce faisant, s'y configurer en retour.

B.4.1.1 Caractéristiques des expériences énigmatiques

Les expériences énigmatiques se caractérisent par la surcharge signifiante qu'elles revêtent pour le «Je» et par le mode de conservation que celui-ci va réaliser relativement à ces expériences.

[152] ***Piera Aulagnier (1967, 1986), Le désir de savoir dans ses rapports à la transgressionnotion transgression notion transgression notion transgression - in Un interprète en quête de sens, Paris, Ramsay, p 156.***

Lorsque le «Je» se retrouve à vivre une expérience qui entraîne une sursaturation des signifiants, un excès de sens, il se retrouve dans l'incapacité de l'insérer dans une trame signifiante, sous peine de subvertir les modalités identificatoires antérieures et de dévoiler les montages imaginaires par lesquels il se soutenait (le roman familial, les demandes identificatoires et leurs adresses, ...). Le «Je» conserve alors ces expériences dans leur éprouvé, sur un mode sensoriel et/ou émotionnel, hors liaison dans la représentation. Le témoignage d'une expérience de l'écrivain contemporain Annie Ernaux nous permettra de voir opérer finement cette dynamique et sa configuration par le «Je».

Toute expérience vécue par un sujet est destinée prendre place dans une trame qui fasse l'objet d'une historisation pour le «Je» lui-même, mais aussi pour les différents «autres» privilégiés auprès desquels le «Je» partage son sentiment d'existence (ces autres «Je» avec lesquels il se trouve en co-étayage). Elle doit faire l'objet d'une reprise symbolisante, génératrice de sens, et participer ainsi de façon continue au processus identificatoire du «Je». Toute expérience tend ainsi à trouver un «site» afin de ne pas se transformer en un «objet» psychique errant ou à se constituer en zone clivée. Elle peut ainsi être localisée par le «Je» comme «*énigmatique*», et trouver place au sein de la représentation au travers de ce statut «d'expérience énigmatique», même si durant un temps elle n'est insérée dans une chaîne signifiante que par cet artifice. Il s'agit de ces registres de la représentation qui sont la représentation que quelque chose échappe à la représentation (R. Roussillon, 1999[153]), octroyant de ce fait une «localisation» aux vécus énigmatiques. On peut établir ici une analogie avec les secrets de famille qui se révèlent d'autant plus pathogènes qu'ils habitent les sujets à leur insu. Lorsque ceux-ci ont connaissance du fait qu'il y a un secret dans leur histoire, celle de leurs parents et/ou de leurs familles, sans avoir connaissance du contenu, cela permet de calmer l'excitation. Ce savoir sur l'existence d'un secret garantit un temps futur, pour un dévoilement possible, et en cela fait barrage à la charge pulsionnelle qui sourd du secret. Cette pulsionnalité se trouve ainsi circonscrite en un lieu estampillé du sceau du secret.

Une des manières dont le «Je» peut tenter de lier les expériences énigmatiques à sa propre histoire, consiste à les extraire de ce même statut d'énigmatique, en s'engageant dans une quête sur l'énigme qu'il a rencontrée à l'occasion de l'expérience. Ceci suppose toutefois que le «Je» soit à même de circonscrire que quelque chose lui échappe, et de caractériser l'expérience comme sidérante. **C'est souvent à l'occasion d'une rencontre traumatique professionnelle «seconde» que cette quête est remise en route par le «Je».** Il s'agit alors de situations traumatiques et/ou sidérantes qui échoient au «Je» dans un temps où il se considérait comme à l'abri d'un tel débordement, protégé par son groupe de pairs et ses identifications professionnelles. La «livre de chair» que le «Je» avait sacrifiée à son affiliation au groupe lors du traumatisme initial, était censée le protéger efficacement des rencontres sidérantes et/ou traumatiques ultérieures. Les évènements effractifs qui ont cours lors de l'exercice de la profession rendent possible

[153] «...Notre appareil psychique peut représenter, non pas ce qui lui échappe, mais qu'il y a quelque chose qui lui échappe, et cette représentation de l'impensable elle, est facteur de vie.» (René Roussillon [1999], *Agonie, clivagenotion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage et symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation* - Paris, Puf, p. 221.)

une interrogation sur la manière dont le «Je» s'était dépossédé d'une part de lui-même dans l'arrimage de ses identifications professionnelles, au bénéfice d'une appartenance groupale. Ces expériences de débordement, d'étrangement, «*secondes*», précipitent un effondrement de la liaison imaginaire entre le professionnel et son groupe d'appartenance, autorisant le «Je» à réinvestir de la pensée[154].

B.4.1.2 Les expériences de «premières fois»

Dans l'ensemble des expériences, celles qui sont vécues par le «Je» pour la «*première fois »*, sont plus que d'autres susceptibles de produire un effet d*'étrangement* [155]. Le travail d'appropriation subjective que toute *nouvelle* expérience requiert, résonne avec une acuité particulière au niveau des expériences inaugurales vécues par le «Je» lors de l'émergence de sa subjectivité. La capacité d'auto-représentation, de reprise subjectivante du «Je», est en effet liée à ce qu'il en a été de la position occupée par son «porte-parole» (P. Aulagnier), à son endroit, des absences et/ou des empiètements de cet autre privilégié sur sa propre psyché d'infans. Le «Je» ne peut progressivement reprendre les «*énoncés identifiants*» à son compte, et s'y reconnaître, que pour autant que l'autre maternel a humanisé les différents vécus, les différentes expériences éprouvées par l'enfant et les a mises en langue[156].

«La particularité du Je fait qu'il a été effectivement d'abord l'idée, le nom, la pensée, parlée par le discours d'un autre : ombre parlée projetée par le

[154] De telles opérations consistant à produire un «choc» secondnotion second notion second notion second notion second notion second notion second notion second notion second pour défaire ce qu'un premier «choc» a précipité comme dysfonctionnement de la psyché, comme absentifications (...), ont longtemps été pratiquées de façon «magiques» (en référence à une croyance populaire), dans le milieu psychiatrique, au travers des électrochocs. Une illustration de cette croyance populaire nous est ainsi fournie par les non moins populaires auteurs R. Goscinny et A. Uderzo dans «Le combat des chefs» («*Les aventures d'Astérix le gaulois*»), au travers des différents «coups de menhirs» dont les druides vont être victimes. Si le premier «coup» assomme et prive le «Je» de sa conscience (et de son pouvoir réflexif), le second a (parfois) la vertu de remettre en route ce qui, du fonctionnement de la psyché, avait initialement été altéré. Les débordements «*seconds*» dans le champ du professionnel, opèrent selon un mouvement similaire, en permettant (parfois) aux professionnels de s'extraire du clivagenotion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage à partir duquel s'étaient configurés les identifications professionnelles, puisque potentialisant au bénéfice du «Je», une *déliaison* des pactes et de ses contrats groupaux.

[155] Le terme d'*étrangement* est l'une des traductions de l»*entfremdung*» freudien. Nous allons retrouver ce terme lorsque nous considèrerons «*Un troublenotion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble de mémoirenotion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire sur l'acropole*». Ce choix de traduction est celui qui a été retenu pour la traduction française intégrale des textes freudiens en lieu et place de l»*étrangeté*» : cf. «*Traduire Freud*«, Bourguignon A., et alii (1989), Paris, Puf, p. 245. Ce mot d'*étrangement* résonne à l'oreille comme un mot-valise, dans lequel *l'étrangeté* le dispute au *dérangement*, ce qui du reste le définit superbement, même si ce n'était pas là la visée première des traducteurs.

[156] Rappelons que pour désigner la fonction de l'autre maternel, en ce qu'elle va autoriser la progressive construction d'une position de familiarité, et de réflexiviténotion réflexivité notion réflexivité notion réflexivité notion réflexivité notion réflexivité notion réflexivité, W. Bion parle de *fonction « a*». Ce concept s'apparente étroitement à ce que Piera Aulagnier désigne comme la fonction de «*porte-parole*».

porte-parole sur une psyché qui l'ignore et dont elle ignore les exigences et la folle visée.(...). Le Je commence par investir les pensées identifiantes par lesquelles le porte-parole le pense et grâce auxquelles il lui apporte son amour, une fois effectué cet investissement il va pouvoir occuper la place de l'énonçant de ces mêmes pensées. Dès lors elles reviennent à sa propre écoute comme un énoncé dont il est l'agent et par lequel il s'impose à sa propre perception et à sa propre activité de pensée en tant qu'existant. Ces pensées font retour à l'énonçant sous la forme d'un identifié dans lequel l'énonçant rencontre le support nécessaire à son auto-investissement.» (P. Aulagnier 1979[157]).

Le mouvement de mise en représentation et d'arrimage des différentes expériences s'accomplit en résonance avec ces processus de transformation originaires. Toute expérience doit trouver place dans une chaîne signifiante, à partir d'une mise en représentation langagière[158], d'un processus d'auto-représentation, sous peine que perdure le statut *d'étrangement*, qu'une immobilisation n'ait lieu et que se mette en place des clivages plus ou moins conséquents.

B.4.1.2.1 Auto-investissement de ses pensées vs investissement de l'effet effractif

Le travail de symbolisation qui incombe au «Je» se joue habituellement selon les modalités d'une auto-représentation ; on rencontre toutefois des processus d'appropriation pour lesquels le traumatisme et/ou les expériences transgressives sont configurés selon une autre modalité. Lorsque le «Je» se trouve dans une demande identificatoire, l'expérience vaut alors non pour son contenu, mais pour son effet effractif. C'est l'effraction qui est configurée au sein de la psyché aux fins d'obtention d'une identification professionnelle. Nous allons donc nous centrer sur ce qu'il en est du mode d'appropriation subjectif dans lequel le clivage d'expériences traumatiques et/ou transgressives constitue un rempart contre l'envahissement de la psyché du sujet par la psyché maternelle et/ou parentale[159].

B.4.1.3 Empiètements maternels et agirs transgressifs - Hypothèses

On **rencontre un mode d'appropriation de la subjectivité qui procède de la transgression lorsque l'on se trouve en présence de processus d'empiétements de la psyché maternelle et/ou parentale sur celle de l'enfant**. Un certain nombre d'expériences qui sont vécues par le «Je» selon ce mode de la transgression octroie à l'expérience un statut singulier. Le «Je» peut ainsi ancrer imaginairement son identité à ces expériences, les considérer comme le témoignage du fait qu'il se situe hors de

[157] Piera Aulagnier (1979), Les destins du plaisir - Paris, Puf - p. 23-24.

[158] Si le langage demeure la condition même de l'appropriation subjectivante du discours énoncé par le «porte-parole» maternel, la danse, le théâtre, le mime, constituent autant de modalités de symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation auxiliaires de *mise en code du corps* - pour autant que le sujet se soumette à l'obligation d'un codage, aux fins de partage, et de représentation, au sein d'un groupe qui en propose et en partage les codes.

l'emprise de l'autre maternel et/ou parental, lors même que le statut transgressif le précipite dans le fantasme que cet autre se situerait en position de captation de la loi elle-même, et qu'il ne saurait y avoir d'espace qui lui échappe, sauf à se mettre «*hors-la-loi»*.

Le «Je» sera donc d'autant plus tenté de se précipiter dans de telles expériences transgressives, qu'il se vivra comme par trop proche de la psyché de l'autre maternel et/ou parental. Dès lors, pour préserver des expériences comme échappant à ce contrôle, il va leur octroyer un statut et un site qui les place hors d'atteinte. Une des solutions est alors la création de clivages plus ou moins conséquents de l'établissement de zones étanches au fonctionnement coutumier. Ces zones vont se constituer comme des zones de refuge interne, des territoires imaginairement préservés de l'intrusion de l'autre.

Il importe que ces expériences gardent alors leur potentiel *d'étrangeté* et de *dérangement*, de manière à assurer le «Je» qu'il y a bien en lui de l'étranger - de l'étranger au discours énoncé par la psyché parentale/maternelle, mis en place de discours unique -. Il s'agit ainsi de *fabriquer de l'étrangeté*, pour échapper à l'envahissement de l'autre (étranger-familier) en soi. Pour que ces expériences conservent tout leur potentiel d'émotions et de sensations, elles ne doivent faire l'objet d'aucun travail de pensée élaboratif, d'aucune assimilation avec les expériences antérieures du sujet. Tout travail de liaison par/dans la pensée est redouté comme étant à même précisément de faire passer ces expériences dans une chaîne signifiante que le «Je» subit comme s'y reconnaissant mal, comme lui étant imposée par l'autre - cet autre auquel il ne peut se soustraire. Une liaison de ces expériences au sein de sa propre psyché le mettrait imaginairement à la merci d'un décodage de l'autre.

On se trouve dès lors aux prises avec un refus de secondarisation, un refus de lier ces expériences à la continuité des expériences antérieures. Elles n'ont de valeur qu'à signer une *rupture*. Ces expériences participent ainsi de la création d'une néo-réalité, d'objets psychiques «*errants*», déliés de zones clivées, ... Le rapport à l'historisation en est dès lors profondément perturbé, dans la mesure où le processus identificatoire est indissolublement lié à ce processus d'historisation. Le «*temps passé»* doit se transformer au travers d'un «*temps parlé*». Une telle dynamique ainsi que le souligne P. Aulagnier, vaut comme source d'apaisement et de «relative» stabilité pour le «Je».

«Ce travail de transformation (transformer son passé pour en faire la source et la cause de son présent) devra - ou devrait - aboutir à cette composition

[159] Maternel et/ou parental : les deux instances parentales peuvent être l'objet d'un même «refusnotion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus « et se trouver combinées au travers de la figure «féroce et obscène» du Surmoi (selon l'expression de J. Lacan) ; ceci dans la mesure où «l'autre paternel» n'a pas réussi à faire «suffisamment» barrage à l'emprise de la psyché maternelle sur l'enfant, même si sa place n'est pas l'objet d'une forclusion. On se trouve avec la question de la transgressionnotion transgression notion transgression notion transgression notion transgression notion transgression notion transgression notion transgression notion transgression notion transgression en résonancenotion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance étroite avec la question de la perversionnotion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion . Cette composante «d'agirs transgressifs» concerne toutefois l'ensemble des «positions» psychiques, même si le «trait» transgressif, constitue l'apanage de la «position» perverse.

relativement stable grâce à laquelle le Je peut substituer à un temps passé [...], un temps parlé, c'est-à-dire un temps historisé, grâce auquel ce même Je peut préserver présente et vivante dans sa mémoire l'histoire qu'il s'est construite de sa propre enfance. Histoire qui protège de l'effacement des images d'un Je passé dans lequel doit pouvoir s'ancrer le Je présent, car aucun Je ne pourrait se saisir en tant que manifestation d'un présent éphémère qui n'a d'autre fonction que de ponctuer l'insaisissable passage d'un temps passé à un temps futur.» (P. Aulagnier 1991[160]).

En opposition à ce mouvement de passage à un «temps parlé», un temps «vivant» dans la «mémoire », la temporalité des expériences de transgression devient un temps «*hors temps*», un temps figé qu'il importe de conserver tel.

B.4.1.4 L'excitation transgressive en place de l'excitation incestuelle

Les expériences transgressives vont ainsi fournir au «Je» de nouvelles sources d'excitations. Le «Je» va s'approprier et transformer ces sources d'excitations en auto-excitations, quand bien même il les rencontrera comme extérieures à lui sous la forme du traumatisme. Ces nouvelles sources d'excitations pulsionnelles vont venir recouvrir l'excitation incestuelle, et ce faisant entraver le processus de différenciation, d'écart, requis par/pour le travail de la symbolisation (R. Roussillon 1999).

Les expériences transgressives condensent ainsi pour un sujet des nouages identificatoires, du fait même qu'elles acquièrent pour lui ce statut de «*transgression »* et de sortie de ce qui est éprouvé comme un engluement, une aliénation. L'expérience transgressive en ce sens est moins franchissement d'un interdit social (ce qu'elle est *aussi*), que violation de la tyrannique «*loi »* maternelle. La configuration engendre un registre paradoxal : *il s'agit de transgresser pour faire advenir la loi*, faire advenir une limite, une différenciation. Cet appel est donc appel à la *loi* en tant qu'elle serait à même de convoquer de l'altérité, d'énoncer une limite, d'enjoindre à la non-confusion.

Une boucle paradoxale se met alors en place, en ce que le «Je» se précipite dans l'expérience transgressive, escomptant que son agir transgressif convoque de l'altérité, s'assimilant simultanément tout entier à ses *éprouvés*, avec l'intention que cette expérience lui octroie un statut «*héroïque*», un statut d'exception. L'altérité est ainsi déniée sitôt que convoquée, puisque rabattue à l'intérieur de sa propre psyché. Le «Je» semble préférer se perdre dans la confusion de l'expérience transgressive en s'éprouvant comme acteur de ce choix[161], plutôt que de perdre l'expérience, en tant qu'expérience corporelle (sensorielle et émotionnelle), en la symbolisant. Symboliser une expérience

[160] Piera Aulagnier (1991), Voies d'entrée dans la psychose - (Communication orale du 27 Janv. 1991, retranscrite par S. de Mijolla-Mellor & N. Zaltzman), in Topique, Revue Freudienne, n°49, Dunod, 1992, p. 10-11.

[161] Il conviendrait de discuter plus avant la question du «*choix*» que fait alors le sujet, et plus spécifiquement pour ce qui est du «choix» dans les configurations psychiques extrêmes, notamment dans la psychose. Pour notre part nous suivons Piera Aulagnier lorsqu'elle affirme : «(...) *l'infans* peut parfaitement, malgré l'état de prématurité qui est le sien, décider de refuser la vie.» (Piera Aulagnier [1975], *La violence de l'interprétationnotion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation 171notion interprétation notioninterprétationnotioninterprétation*, Paris Puf, p. 131).

équivaut à la rendre partageable avec d'autres, et donc susceptible en cela de déloger le «Je» de cette place *d'unique* qui vaut alors comme «signe» de la séparation radicale qu'il revendique précisément au travers de l'expérience confusionnante. Dans une telle configuration, le «Je» joue *une position auto-sacrificielle*. Il s'octroie lui-même un statut de héros dans sa propre représentation, et se précipite alors dans un fantasme d'auto-fondation, d'auto-engendrement - Nous avons vu à propos des assignations professionnelles et du forçage, comment dans la mise en place des identifications professionnelles, c'est un groupe d'accueil qui convoque (contraint) à la transgression. Toutefois, avant que le groupe ne se constitue comme groupe de pairs, le «Je» va lui-même jouer du renoncement en contrepartie de la prime narcissique, et de l'identification professionnelle corrélée.

Conserver aux expériences leur charge d'étrangeté et d'excitation, signe la séparation imaginaire du «Je» d'avec l'autre maternel et/ou d'avec le surmoi parental (dans l'aspect archaïque du surmoi[162]) - la conservation de la charge érotique des premiers émois adolescents et des premières expériences sexuelles, exemplifie ce mouvement. L'excitation antérieure résultant de la proximité d'avec la psyché maternelle est remplacée par une autre excitation (par un nouveau cycle d'excitation) censée convoquer faussement de l'altérité. On se trouve alors aux prises avec une véritable *configuration paradoxale* : le clivage et la position incestuelle se renforcent mutuellement, alors même que le «Je» préserve ce clivage aux fins de se prémunir contre l'excitation incestueuse - incestuelle (P.C. Racamier) ; simultanément la limite est appelée dans le moment même où le «Je» en réalise le franchissement.

Soulignons que la configuration psychique qui résulte du *traumatisme* rejoint ici celle qui résulte *d'actes* vécus comme *transgressifs*. L'excitation qui résulte d'une expérience transgressive tout autant que d'une expérience traumatique peut être configurée par le «Je» dans un *retournement*, comme barrage opposé à l'excitation incestueuse, incestuelle. L'une est censé chasser l'autre dans une infinie fuite en avant, dans un incessant *déplacement* d'un *inélaborable* qui maintient la tension. Nous considérons que ce mouvement du déplacement d'un inélaborable se rencontre (notamment) dans l'exercice des professions du soin et du travail social[163], au travers des figures sidérantes qui vont devoir être confrontées de façon incessante via les différents «usagers». - Nous avons précédemment soutenu l'idée selon laquelle *c'est la fréquentation de situations*

[162] «*(Pour Lacan), les diverses figures (obscènes et féroces) du Surmoi viennent essentiellement manifester une limite, voire un échec du processus de la symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation . Elles constituent une modalité de régressionnotion régression notion régression notion régression notion régression notion régression notion régression notion régression notion régression formelle vers des images archaïques de Mère toute puissante, en raison du lâchage de l'arrimage par lequel le représentant paternel interne assure la fonction de support symboliquenotion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique (l'Idéal du Moi pour Lacan), permettant au sujet d'accéder à une puissance et une jouissance relatives certes, mais effectives et légitimes des biens de ce monde*». (B. Penot, [1995], L'instance du Surmoi dans les «Écrits» de J. Lacan - in *Monographies de la revue Française de Psychanalyse : Surmoi II,* Paris, Puf, p. 86.)

[163] Nous allons revenir sur cet aspect dans un chapitre intitulé «*Les trois sidérations*».

potentiellement sidérantes et traumatiques qui sont recherchées par les sujets au travers de leurs identifications professionnelles (du soin, du travail social, et de quelques autres).

B.4.1.5 La sacralisation et le suspens de la temporalité

Dans un certain nombre de cas le «Je» octroie à ces expériences transgressives et/ou traumatiques, un statut de *sacralité*. Il s'agit d'une manière de préserver ces expériences de tout travail de pensée, de les mettre hors de portée d'un travail de reprise seconde. Octroyer un statut de «*sacré »* place ces expériences sous le signe du tabou : il est dès lors interdit d'y «toucher». On assiste à la mise en place d'un véritable *fétiche* interne. Si dans les positions perverses le fétiche est cet objet externe que le sujet investit comme leurre pour tenter de masquer ce qu'il éprouve comme l'horreur de la castration (Freud 1927[164]), le «*fétiche interne*» réfère à des stades du développement antérieurs, à un en deçà du sexuel génital, au sein duquel le «Je» s'étaye sur ses éprouvés corporels (proprioceptifs et extéroceptifs) pour faire barrage à l'effondrement - ces éprouvés étant les soubassements archaïques pictogrammatiques (P. Aulagnier 1975) de la représentation.

Dans une telle configuration, il convient de préserver les expériences transgressives de toute altération par une mise *hors histoire,* par une non-inscription, un non-arrimage à la chaîne temporelle. C'est ce *suspens* de la temporalité, qui promeut la «sacralisation».

«Le sacré est un certain type de rapport des hommes à l'origine des choses, tel que, dans ce rapport, les hommes réels disparaissent et apparaissent à leur place des doubles d'eux-mêmes, des hommes imaginaires. Le sacré ne peut apparaître que si quelque chose de l'homme disparaît.» (M. Godelier 1996[165]).

L'expérience échappe au partage, dans l'illusion maintenue par le «Je» qu'elle lui échappe aussi, et lui confère un donné à vivre, dans l'ordre de la *révélation*. Le «Je» se précipite ainsi dans un fantasme d'*auto-engendrement* : il naît à ses propres yeux avec le trauma ; il se fait naître par le biais de l'expérience traumatique. Dès lors la réitération de l'expérience se trouve requise pour entretenir la position qui soutient le fantasme, et qui se soutient à travers lui. L'expérience traumatique, est alors assimilée à cet «*instant prodigieux où une réalité s'est pour la première fois pleinement manifestée*» - pour reprendre les termes par lesquels Mircea Éliade définit le temps de l'origine et par lesquels cet auteur dessine le mouvement de *sacralisation* dont ce temps de l'origine va désormais être revêtu.

«Puisque le temps sacré et fort est le temps de l'origine, l'instant prodigieux où une réalité a été créée, où elle s'est pour la première fois, pleinement manifestée, l'homme s'efforcera de rejoindre périodiquement ce Temps originel.» (M. Éliade 1959[166]).

[164] Freud (1927 b), Le fétichisme - Trad. franç., in *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 133-138.

[165] Maurice Godelier (1996 a), L'énigme du donnotion don notion don notion don notion don notion don notion don notion don notion don - Paris, Fayard, p 239.

[166] Mircea Éliade (1957), Le sacrénotion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré et le profane - Trad. franç. 1965 Paris, Gallimard, Folio, 1987, p. 73.

L'origine réfère au «sacré », en ce que précisément cela échappe au «Je» et inscrit l'incomplétude comme le signe de «l'humain». On entrevoit dès lors comment lorsque le «Je» sacralise une expérience confusionnante qui lui est advenue, il s'enchaîne au fantasme d'auto-engendrement. Il ne lui reste plus qu'à accomplir les rites lui permettant de perpétuer le leurre. Les éprouvés effractifs deviennent alors les objets d'un culte morbide.

«La déliaison a donc fonction de conservation de l'effraction dans un but d'auto conservation mais dans le registre de la survie plutôt que dans celui de la vie.» (M. Borgel 1999[167]).

B.4.1.5.1 Le sacré de transgression

Le «Je» procède, via l'expérience, à la mise en place d'un véritable *mirage* narcissique. L'effraction traumatique ne lui *échappe* en effet, que dans la mesure où il octroie à cette expérience la vertu de lui fournir précisément un statut d'exception et la possibilité de s'éprouver comme hors du commun-comme «*en-dehors*», à l'extérieur de cette représentation de sa propre psyché, qu'il éprouve comme régentée par un(e) autre. Il ne saurait y avoir paradoxalement de meilleure mise «*hors champ*» que celle de l'établissement *interne* d'un clivage, sous l'égide du «*sacré »*.

En lieu et place de se construire un *savoir* sur ce qui lui est arrivé, le «Je» s'interdit tout travail de reprise élaborative, tout travail de pensée, tout travail d'historisation. Le «sacré » est ici un sacré de transgression.

Dans l'expérience «habituelle» du «sacré », Mircea Éliade souligne comment celle-ci procède d'une identification à une figure extérieure au Je («*les Héros civilisateurs, les Ancêtres mythiques*»), dont le «Je» se sait le descendant. Le sacré fait lien et inscrit le «Je» dans une chaîne, qui le réfère à l'Origine, et celle-ci ne saurait qu'échapper à tout homme.

«Le primitif place son idéal d'humanité sur le plan surhumain. À son sens, 1'on ne devient homme complet qu'après avoir dépassé, et en quelque sorte aboli, l'humanité «naturelle», car l'initiation se réduit, en somme, à une expérience paradoxale, sur-naturelle, de mort et de résurrection, ou de seconde naissance ; 2° les rites initiatiques comportant les épreuves, la mort et la résurrection symboliques ont été fondées par les dieux, les Héros civilisateurs ou les Ancêtres mythiques : ces rites ont donc une origine surhumaine et, en les accomplissant, le néophyte imite un comportement sur-humain, divin. Ce point est à retenir, car il montre encore une fois que l'homme religieux se veut autre qu'il ne se trouve être au niveau «naturel» et s'efforce de se faire selon l'image idéale qui lui a été révélée par les mythes. L'homme primitif s'efforce d'atteindre un idéal religieux d'humanité, et dans cet effort se trouvent déjà les germes de toutes les éthiques élaborées ultérieurement dans les sociétés évoluées.» (Mircea Éliade1957[168]).

[167] ***Maurice Borgel (1999) Témoignages - in La résistance de l'humain (sous la direct° de N. Zaltzman), Paris, Puf, p. 59.***

[168] ***Mircea Éliade (1957), Le sacrénotion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré et le profane - Trad. franç. 1965 Paris, Gallimard, Folio 1987, p. 159.***

Dans la transgression et au travers des identifications corrélées, il y a bien tentative de sortie d'un état éprouvé comme «état de nature», dans la mesure où celui-ci est vécu sur le registre d'emprise de l'autre maternel (la mère-nature). La perspective du «Je» est bien celle de se retrouver humain –surhumain, mais en faisant l'impasse sur le lien aux Dieux, aux Héros et aux Ancêtres qui fait l'humain, et signe le manque. La revendication est simplement celle du statut d'exception, d'une sacralité hors lien.

B.4.1.6 L'abolition de la catégorie du temporel, le paradigme de la psychose

Au cours de ces expériences traumatiques et/ou transgressives, nous avons souligné comment le «Je» est aux prises avec une sursaturation signifiante. Il n'est pas dénué d'intérêt de souligner que ces moments présentent nombre d'analogies avec les expériences caractéristiques «*d'entrée en psychose*» (H. Grivois 1995), au sein desquelles «tout fait sens», où l'expérience est à ce point sursaturée de signifiants qu'il apparaît au «Je» comme superflu de la faire passer par l'appareil de pensée. Sens et expérience sont confondus dans une immédiateté qui abolit précisément la chaîne temporelle et la pensée qui aurait à en ordonner le cours. L'expérience se donne comme du sens instantané ; un «trop plein» qui ne permet pas au sujet d'occuper «une place». Il est à toutes les places, ce qui du reste caractérise le scénario d'auto-engendrement. L'auto-engendrement désarrime le sujet de sa condition humaine, de ce «montage de fiction» (P. Legendre 1985) qui le maintient dans une chaîne généalogique et temporelle, et de sa soumission à l'ordre du langage. À défaut d'ancrage, le «Je» se morcelle et se perd.

On retrouve de tels effondrements de la catégorie du temporel dans ces situations paradigmatiques de l'emprise maternelle/parentale mortifère, que sont les psychoses. Paul Claude Racamier parle à ce propos de «*désengendrement*», soulignant l'indissociable entre l'auto-engendrement et le «désengendrement».

«Qui s'est créé peut aussi bien se décréer ; qui s'est fait se défaire; et qui s'est engendré se désengendrer. La question fondamentale reste la même : il s'agit toujours pour le sujet de se conférer (en fantasme) la maîtrise de ses origines.». (P.C. Racamier 1989[169]).

HenriGrivois (1995[170]) façonnera deux néologismes pour s'efforcer d'appréhender les expériences qui submergent les sujets lors de ce qu'il nomme «*les entrées en psychose*» : il parle de «*centralité*» et de «*concernement*». Pour un patient aux prises avec ces états :

«L'antérieur et l'advenu ne se distinguent plus de l'actuel. Le temps tournoie entre anticipation et évocation. Effet et cause coexistent sans direction ni sens. Toute conscience de soi comme du monde s'allume chez le patient et chez les autres : fournit-il conscience, subjectivité et vie à tous les hommes ? Il en a malgré lui l'irrésistible certitude. Il ne perd pas le sentiment d'être lui, mais peu à peu, celui d'être différent.» (H. Grivois 1995[171]).

[169] ***Paul Claude Racamier (1989) Antoedipe et ses destins - Paris, Apsygée éditions, p. 69.***

[170] Henri Grivois (1995), *Le Fou et le mouvement du monde* - Paris, Grasset, 245p.

[171] ***Henri Grivois (1995), op. cit. p. 29.***

Dans les expériences que le «Je» érige en place de lui fournir un statut d'exception, on assiste à une revendication par les sujets d'un «indicible», d'un «non-transmissible». Ce non-partage est le corrélat du statut d'exception revendiqué par le «Je». Ces expériences sont refusées au partage puisque interdites de mise en représentation. Elles court-circuitent toute liaison dans la pensée car se donnant comme compréhension instantanée. À être partagées l'autre n'aurait toutefois aucunement la possibilité de comprendre, sauf à se situer dans une mêmeté, c'est-à-dire à avoir lui-même traversé une expérience identique et donc et à ne pouvoir jouer pour le «Je» qu'une position à l'«identique» (M. de M'Uzan), mettant en faillite l'altérité qui résulte habituellement de la mise en partage. La revendication du non-transmissible permet au «Je» de justifier son refus de partage, et de garder l'expérience par devers lui sans avoir à conduire un travail de pensée élaboratif.

B.4.1.7 Origine ou commencement ?

Les expériences qui présentent une forte potentialité de remaniement identificatoire (comme c'est le cas pour un certain nombre d'expériences de «premières fois», et pour certaines expériences de traumatisme et d'agirs transgressifs), peuvent être configurées par le «Je» et par son entourage, dans le registre du *commencement* ou dans celui de l'*origine*. La différenciation de ces deux registres, *origine* et *commencement,* est fondatrice de l'avènement du «Je», de la potentialité d'une appropriation de sa propre histoire (P. Aulagnier 1975, D. Vasse 1995). *L'origine* c'est précisément ce qui échappe, c'est le «*hors temps*», le temps d'avant que le temps ne se mette à couler pour le «Je» et de façon plus collective pour l'homme. Pour que la naissance prenne valeur de *commencement*, elle doit précisément faire l'objet d'un travail de différenciation d'avec *l'origine* du sujet qui s'incarne. L'origine réfère alors au désir de l'autre («de plus-d'un-autre[172] ») comme équivalent du mouvement de la vie elle-même. Elle échappe aux deux parents dans l'investissement libidinal par chacun de l'autre et dans le partage qu'il entraîne ; sauf précisément à ce que l'un des parents ne se prenne pour l'origine, précipitant une dynamique d'emprise mortifère.

Le lieu et le temps où s'inscrivent les rencontres (les différentes créations de liens) font l'objet d'un marquage temporel. La célébration des premières fois, les anniversaires deviennent autant de ponctuations, de partage du temps. Tout lien quelque peu pérenne célèbre la date de sa fondation (les couples fêtent ainsi l'anniversaire du jour de leur rencontre, et/ou celui de leur mariage, les groupes et les institutions celui de leur fondation, ...). L'inscription du lien fait l'objet d'un marquage dans la temporalité participant à l'inscription continue de chacun des sujets dans son histoire - histoire qui n'est autre que l'histoire de leurs liens -.

«C'est l'effet et lui seul qui peut donner un statut causal à l'événement. Or cet effet n'est pas fixé une fois pour toutes, il est lui-même l'effet d'une rencontre et sera repris, renégocié, réinterprété par l'expérience qui suit. Ce sera au cours de ce long et difficile travail de réinterprétation des expériences vécues et des traces

[172] L'expression est fréquemment usitée par René Kaës, pour indiquer l'inscription du «Je», dans la chaîne générationnelle et dans la chaîne culturelle qui soutiennent ses identifications.

du passé qu'un vécu actuel a le pouvoir de remobiliser, que le Je va transformer son passé pour en faire la source et la cause de son présent.»(P. Aulagnier 1991[173]).

Le «Je» est soumis à la nécessité de reprendre sans cesse les différents évènements qui lui sont advenus en vue de leur appropriation. Au fur et à mesure de l'éloignement de l'événement marquant dans le passé, et des moments de reprise, de constitution «d'après coup» (qui sont autant de célébrations de cet évènement), le «Je» peut ainsi déployer la condensation initiale et s'extraire (peu ou prou) des zones de confusion, des séductions initiales dans leurs excès ou leurs défauts.

Les anniversaires et les commémorations sont des occasions d'éroder cette charge émotionnelle qui a été activée dans certaines expériences de «premières fois». Il s'agit d'inclure progressivement l'évènement dans une chaîne signifiante. Un site est alors octroyé au commencement, qui inscrit le «Je» dans la chaîne temporelle.

«La tâche du Je c'est de devenir capable de penser sa propre temporalité : il lui faut pour cela penser, anticiper, investir un espace-temps futur alors même que l'expérience du vécu va assez vite lui dévoiler que ce faisant il investit non seulement un non-prévisible mais un temps qu'il pourrait ne pas avoir à vivre. En d'autres termes, il investit un «objet» et un «but» qui possèdent les propriétés dont le Je a le plus en horreur : la précarité, l'imprévisibilité, la possibilité de faire défaut.» (P. Aulagnier 1979[174]).

En procédant à un retour cyclique sur ces expériences dont les temporalités présentent une densité inhabituelle, le «Je» mesure la distance qui le sépare de ce point, et se mesure à partir de ces expériences ; il s'y régénère. À l'instar des anniversaires, les retours commémoratifs réalisent des symbolisations en acte ; ils permettent ainsi une assomption symbolique de l'événement par les remises en sens et les remises en lien qu'ils potentialisent. Ils construisent une série d»après coup» et socialisent les éprouvés.

«J'utilise le terme de récit, en fonction de l'homologie de forme, de structure, entre cette histoire intérieure, et une élaboration romanesque. Le premier récit, premier vrai passé de l'individu est élaboré au moment de l'OEdipe. C'est-à-dire quand toutes les étapes antérieures sont ressaisies, reprises dans le cadre d'un désir dès lors constamment médiatisé et de la problématique de la castration. Tout se passant donc comme si les évènements, une fois traversés, cédaient en importance au récit intérieur qui en est fait et refait. À partir de là, et tout au long de la plus grande partie de son existence, le sujet continue d'élaborer au jour le jour son passé, c'est-à-dire le précédent de vérité pour les temps à venir. Et il le fait en se fondant sur la description qu'il donne à travers le style de ses activités, de sa situation dans le monde en tant qu'être de désir. Tel serait le destin naturel des organisations normales ou névrotiques (...)» (M. de M'Uzan 1969[175]).

Ritualisation et commémoration font effet de bornage identitaire, construisent des repères

[173] ***Piera Aulagnier (1991), Voies d'entrée dans la psychose - (Communication orale du 27 Janv. 1991, retranscrite par S. de Mijolla-Mellor & N. Zaltzman), in Topique, Revue Freudienne, n°49, Dunod, 1992 p10.***

[174] ***Piera Aulagnier (1979), op. cit. p. 22.***

[175] ***Michel de M'Uzan (1969), Le même et l'identique - in : De l'art à la mort, 1977, p. 88.***

identificatoires.

B.4.1.8 Le trauma dérange la temporalité

A contrario dans les expériences traumatiques et dans certaines expériences de transgressions où le «Je» s'aliène, l'évènement initial, celui qui va faire l'objet de la commémoration, tend à être configuré comme point d'origine.

Ce que le traumatisme déjoue et que l'expérience transgressive s'efforce d'ignorer, c'est précisément la nécessité de mise en représentation. Le traumatisme ne fait que suivre la voie du retour de ces moments énigmatiques où se précipite une rencontre entre un sujet et ses «objets». À la différence de ces temps énigmatiques mais marqués du sceau de la symbolisation qui inscrivent le «Je», comme sujet du lien et comme sujet du sens, les traumatismes s'inscrivent sous la modalité de *l'errance*. Il n'y a pas place de commémoration et donc pas d'érosion de leur aspect énigmatique, indécidable (B. Duez 1999[176]).

Ainsi, dans ce qu'il est convenu de nommer des «névroses traumatiques», on se trouve aux prises avec un déraillement du temps, et l'on a alors affaire soit à une *amnésie*, un temps qui disparaît, qui s'absentifie, soit à une *hypermnésie* [177], un temps qui refuse de prendre place dans la chaîne temporelle, un temps qui vient occuper toute la psyché.

«Le traumatisme se transmet sans se représenter, ou se transmet pour ne pas être représenté.» (A. Ciccone 1999[178]).

On a donc affaire avec un effacement du temps, et de l'inscription d'une trace dans l'appareil de mémoire, ou bien à une actualisation incessante de ce qui ne trouve pas de place, ne parvient pas à être inséré dans une trame symbolique.

B.4.2 Traumatisme, identification, et appropriation subjectivante

Observer la mise en place des identifications professionnelles nous a amené à relever l'importance du traumatisme, en tant que point nodal, point de nouage entre les pulsions ; ceci, qu'il s'agisse d'un sujet dans sa tentative d'appropriation de son histoire (nous allons l'évoquer plus largement à partir d'un récit d'Annie Ernaux, et du «Trouble du souvenir»

[176] Bernard Duez propose de référer l'ensemble des dynamiques traumatiques à la catégorie de «*l'indécidable*» Dans la mesure où dans nombre de situations les sujets utilisent le traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme pour revendiquer un statut héroïque, on se trouve dans un mouvement simultané de «sortie» et «d'enfermement» paradoxaux, soit donc bien sous le primat de l'«*indécidable*». (B. Duez (1999), Le traumatisme psychique, de l'affect au modèle - in *Canal Psy* Lyon II, n°37, p. 5-6).

[177] Adnan Houbballah (1998), *Destin du traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme* - Paris, Hachette, p. 241.

[178] Albert Ciccone (1999), La transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission psychique inconsciente - Paris, Dunod, p 95.

de S. Freud), ou qu'il soit question des processus d'affiliations groupaux et des identifications corrélées à ces affiliations. Au travers des processus d'affiliations de groupe et d'affiliations professionnelles, le «Je» vise toujours (pour une part) l'appropriation de son histoire (R. Kaës). L'entrée dans une profession lui permet en outre de se signifier sur la scène sociale.

«Nous rejouons quelque chose de notre filiation dans notre affiliation à un groupe, il y a ce qui dans notre filiation fait question, comme si, par exemple, nous voulions y rejouer notre filiation imaginaire, rejouer notre origine, mettre en scène une nouvelle fois dans l'espace du groupe le roman familial qui nous a permis de nous dégager du lien familial et de nous constituer comme sujet d'une famille, en passant par la fiction que nous aurions une autre famille, idéale. Le groupe est l'espace où se rejoue cet enjeu, auquel le roman familial, à un moment donné, a permis de fournir une voie de dégagement.» (R. Kaës 1985[179]).

Nous avons également souligné comment les *agirs transgressifs* sont investis par le «Je» selon une modalité paradoxale. Ces transgressions sont donc censées lui permettre une sortie hors de l'engluement de l'archaïque et de la confusion incestuelle, et tout à la fois lui permettre de s'y maintenir.

B.4.2.1 «L'appétence traumatophilique»

Lors de la construction des identifications professionnelles et de l'accession à une position professionnelle, ainsi qu'à l'occasion de l'exercice de ces professions et des contacts qu'elles entraînent, on se trouve en présence d'un mouvement de *recherche* du traumatisme. Cette recherche vise à soutenir les identifications professionnelles (dans le soin et le travail social[180]) ; au travers des répétitions dont ces pratiques sont le lieu, elles génèrent une véritable «*traumatophilie »*. Nous devons à Jean Guillaumin d'avoir proposé le concept d'«*appétence traumatophilique* ou *traumatotropique*». Ce mouvement, s'il est manifeste chez les adolescents, existe aussi pour tout humain. Cet auteur propose ainsi l'idée que c'est autour de la recherche de l'excitation *et* de la recherche des limites de l'excitation que viennent se nouer ces dynamiques.

«Je fais l'hypothèse (...) que les particularités et les difficultés que présentent l'abord et le traitement psychanalytique des adolescents et de certains post-adolescents renvoient à l'existence – au moins chez ces patients et peut-être de manière générale chez tous les êtres humains – d'une sorte d'appétence ou besoin traumatophilique, ou traumatotropique, impliquant une recherche des limites de l'excitation.» (J. Guillaumin 1985[181]).

Une telle idée appliquée à l'adolescence était déjà énoncée par Peter Blos (1962). Cet

[179] ***René Kaës (1985), Filiation et affiliationnotion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation . Quelques aspects de la réélaboration du roman familialnotion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial dans les familles adoptives, les groupes et les institutions - Gruppo, 1, p. 29.***

[180] Au-delà de ces professions, objet de nos préoccupations, ce processus pourrait concerner un certain nombre d'autres positions professionnelles.

auteur posait alors l'exigence du concept de traumatisme pour pouvoir penser les identifications adolescentes. Le traumatisme est pour cet auteur ce «*principe opérationnel, ce concept dynamique qui gouverne le processus de consolidation propre à l'adolescence tardive et l'englobe sous toutes ses formes* [182] .».

L'appétence traumatophilique nous permet de corréler le fait que c'est dans des temps de trouble ou de remodelage des identifications, comme c'est le cas pour les sujets à l'adolescence, et comme c'est aussi le cas lors de la mise en place d'identifications professionnelles (dans lesquelles se joue également une accession à l'adultité), que le traumatisme va être utilisé par le «Je», et mis au service de son devenir identificatoire. Le traumatisme signe une imaginaire séparation, en ce qu'il convoque le franchissement d'un interdit, que celui-ci soit explicite (parce qu'en référence à des lois sociales), ou implicite (parce que relatif à des normes sociales, ou familiale).

«Inhérent aux instincts de vie, ce besoin (de traumatismes) serait générateur de déplacements impérieux des désirs d'objets (qui dépendent de son appui) et de mutations plus ou moins urgentes dans leurs modalités et finalités à certains moments de la vie, dont l'adolescence fournirait l'exemple le plus observable et le plus courant. Il s'exprimerait par la recherche active de situation de rupture dans l'équilibre pulsionnel, pouvant ou non correspondre à la perte volontaire ou à la destruction douloureuse et systématique de certaines relations, pour des raisons en quelque manière vitales, orientées par l'accomplissement des tâches majeures de la vie, dont la première est de devenir soi.» (J. Guillaumin 1985[183])

Au travers du choix professionnel, et avec son entrée sur la scène professionnelle, le «Je» rejoue quelques aspects des assignations dont il a été l'objet ; il tente de s'assigner lui-même dans une nouvelle place, en écart, ou en collage avec les assignations et les identifications antérieures.

L'*anesthésie* qui résulte de nombre de rencontres traumatiques (dont celles qui se développent à l'occasion de la construction des identifications professionnelles) s'apparente à une «*recherche active de situation de rupture dans l'équilibre pulsionnel».* J. Guillaumin souligne comment «*l'aspect pathogène du traumatisme, improprement défini et presque toujours envisagé, sous l'angle de son pouvoir désorganisateur ou déformant* (...)» a longtemps été surestimé, au détriment de cet autre aspect du traumatisme en tant qu'il est pourvoyeur d'identité nouvelle, et participe des processus d'appropriation (du «*devenir soi*» selon les termes de J. Guillaumin), de ce mouvement de différenciation, de séparation d'une modalité relationnelle qui caractérise une position psychique et simultanément une position au sein du système familial d'appartenance.

181 Jean Guillaumin (1985), Besoin du traumatisme171notion traumatisme notiontraumatismenotiontraumatismenotiontraumatismenotiontraumatismenotiontraumatismenotiontraumatismenotiontraumatisme et adolescencenotion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence - in Adolescence III, 1, p. 127. Le passage en italique est souligné par nous, pour marquer l'extension que propose Jean Guillaumin de son hypothèse.

182 Peter Blos (1962), *Les adolescents. Études psychanalytiques* - Paris Stock, p. 158.

183 Jean Guillaumin (1985), op. cit., p. 127.

L'arrivée sur la scène professionnelle, peut prendre, pour nombre de sujets, valeur d'un véritable passage hors de la dépendance parentale - Il est banal de souligner les évolutions sociales actuelles où les parents soutiennent financièrement de plus en plus longuement les études de leurs enfants, ce qui ne manque pas de pérenniser la dépendance. Le débouché sur la scène professionnelle marque ainsi la venue à une certaine autonomie (via l'autonomie financière), souvent vécue par les sujets eux-mêmes comme une sortie hors de l'utérus familial, et hors de la dépendance parentale et de son lot d'emprises. En ce sens les processus qui ont cours lors de l'entrée sur la scène professionnelle se trouvent en lien direct avec différentes tentatives, qui ont signé les revendications adolescentes. L'arrivée sur cette scène rejoue, dans la réalité de l'acte des «*effets de choc ou de violence spontanément utilisées à des fins personnalisantes, par l'appareil psychique*.» (J. Guillaumin[184]).

B.4.2.2 Identification et «névrose d'effroi»

Tobie Nathan (1987[185]) reprenant cette notion «*d'appétence traumatophilique*» établit des pontages entre les observations de la clinique du traumatisme et les descriptions anthropologiques de rituels d'initiation. Il propose l'idée que dans les rituels initiatiques, c'est le traumatisme qui permet une bascule dans les identifications.

«En considérant le fonctionnement de ces rituels d'initiation, l'on est naturellement conduit, à penser qu'il s'agit d'une organisation délibérée d'un traumatisme psychique. Ce qui est d'ailleurs fort compréhensible lorsque l'on considère les effets que les sociétés traditionnelles attendent de l'initiation : 1) Une métamorphose de l'identité de l'initié. 2) Une production de l'identique. Le nouvel initié devra être identique à son aîné - au moins sur le plan culturel - et sera conduit à produire à son tour des nouveaux initiés identiques (mimétisme). 3) Une modification de la mémoire (il devra oublier les expériences passées et reconstruire sa vie à partir du moment 0 de l'initiation). 4) Un oubli de la sensation traumatique du rituel. 5) Un certain effet résolutoire ou tout au moins restructurant. C'est pourquoi l'on pourrait aisément décrire les rituels d'initiation comme une tentative d'inscrire dans la mémoire et sur le corps des sujets, la discrimination des espaces logiques culturellement définis.» (T. Nathan 1988[186]).

Quoique dans une mesure moins radicale, les «rituels» de reproduction au sein des groupes professionnels correspondent aux critères évoqués ici par Tobie Nathan à propos des transformations attendues des «rituels initiatiques».

À propos des traumatismes, cet auteur souligne une observation de Freud (1920[187]),

[184] Jean Guillaumin (1985), op. cit., p. 128.

[185] Tobie Nathan (1987) Traumatisme, identification et mémoirenotion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire - in Aïn J. & alii *Adolescences, Miroir des ages de la vie* ; Toulouse, Privat p. 147-158.

[186] Tobie Nathan (1988), op. cit., p. 153-154.

[187] Freud (1920), Au-delà du principe de plaisir - in *Essais de psychanalyse*, Trad. franç. Paris, Éditions Payot, 1981, p. 50.

concernant *l'effroi*. Ce dernier avait en effet noté que l'effroi provoque non seulement la *répétition* de l'expérience traumatique mais aussi le *mimétisme*. Cette perspective est reprise et développée par l'anthropologue Martine Stassart.

«Si les rites sont efficaces, c'est parce que, plongeant le sujet dans l'effroi, ils créent artificiellement une névrose traumatique, plus précisément une «névrose d'effroi» (schreckneurose) dont l'issue espérée est conjointement avec l'abolition de la mémoire de l'enfance, la production d'un être complètement nouveau, sommé d'introjecter, «en quatrième vitesse» une série de figures identificatoires entièrement inédites.» (M Stassart1996[188]).

Cet auteur précise comment le traumatisme permet de comprendre la manière dont les rites et notamment les «*rites de passages* [189]« jouent de leur efficace. Elle en fait le «***moteur des transformations cruciales qui opèrent le passage à l'âge adulte en fixant le caractère définitif et original de l'individu, mettant ainsi fin, en principe, à la crise d'adolescence*** [190] .»

« Dans les deux cas (le passage à l'âge adulte et les rituels de passages archaïques) il s'agit de «fixer» le sujet dans une modalité d'exister spécifique traumatophilique, répétitive, «habitudinale» et limitative, à cette différence près que dans une culture moderne le processus de limitation ne saurait procéder que d'une auto-limitation.» (M. Stassart 1996).

À cette nécessité d'un *passage brutal*, soulignée par T. Nathan et M. Stassart, fait écho la notion d«u*rgence identificatoire*» (A. Missenard) à laquelle nous avons antérieurement eu recours.

Les postulants aux professions du soin et du travail social, de même que les nouveaux arrivants dans un nouveau groupe professionnel, se retrouvent donc dans une situation qui par bien des aspects s'apparente à celle décrite dans les *rites de passages*. L'entrée dans le monde du travail vaut souvent comme initiation, comme *rituel initiatique*, et donc comme accession à *l'adultité*. Les rencontres avec la maladie, la souffrance et la folie sont analogues à la recherche d'un *passage* qui dans les sociétés traditionnelles concerne le dévoilement des mystères, ainsi que le soulignent les propos de Mircea Eliade.

«L'initiation comporte généralement une triple révélation : celle du sacré, celle de la mort et celle de la sexualité. L'enfant ignore toutes ces expériences ; l'initié les connaît, les assume et les intègre dans sa nouvelle personnalité.» (M. Éliade 1957[191]).

[188] Martine Stassart (1996), Anthropologie de l'adolescencenotion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence notion adolescence - in Cahiers du C.E.P. n° 7, p. .22-23.

[189] Nous devons à l'anthropologue A. Van Gennep, la dénomination de «*ritenotion rite notion rite notion rite notion rite notion rite notion rite notion rite notion rite de passage*». Dans son ouvrage de 1909, *Les rites de passages* - Paris, Édit° Picard, (1981) cet auteur présupposait déjà que «*sous l'effet de contraintes spécifiques, il est possible de modifier durablement la psyché d'un sujet*» - cette idée est reprise et soulignée par Tobie Nathan, 1987.

[190] Martine Stassart (1996), op. cit. p. 23.

À ces propos font échos ceux de F. Ansermet et M.G. Sorrentino, qui notent comment, dans les professions du soin il s'agit ici de se retrouver au plus près de ce lieu mystérieux de l'humain.

«Dans l'institution et à travers le psychotique, le soignant semble ne plus pouvoir se soustraire à des choses évidentes et pourtant cachées depuis l'apparition de l'homme. Sexualité et fatalité de la mort, amour et coexistence de la haine, présence et absence du pénis, mémoire et oubli, infini et temporalité, c'est à cela qu'il aura affaire dans l'institution, peut-être pour la première fois d'une manière si cruciale. Mais, était il vraiment si naïf, ou a-t-il utilisé le déguisement du soin pour aller enfin à la rencontre de ces expériences redoutées mais désirables?» (F. Ansermet, M.G. Sorrentino, 1991[192]).

La recherche que le «Je « conduit au travers des positions professionnelles est celle «d'objets» susceptibles de lui permettre de revenir sur ses propres réponses relatives aux questions fondatrices de la psyché, et d'entretenir simultanément une excitation à cet endroit, en lien avec ses propres confusions, les défauts d'interdits qui les caractérisent, ... L'éprouvé traumatique est attendu en sa valeur de trace (d'un passage dans la profession), il devient le signe du fait que des rencontres capitales (rencontres avec la souffrance, la mort, et la folie) ont eu lieu. Les éprouvés fournissent ainsi au «Je» l'assurance qu'il est en position d'adulte. S'il porte des traces de brûlures, c'est qu'il est allé au feu, qu'il a été sidéré et qu'il a survécu ; c'est là sa gloire !

B.4.2.3 Se soumettre au trauma : la répétition

En 1939, Freud souligne la double polarité du traumatisme, soit la contrainte de répétition en ce qu'elle peut fixer le «Je» au traumatisme, ou, au travers de cette même contrainte, potentialiser un travail de remémoration, et d'élaboration de l'expérience, dans le transfert.

«Les effets du traumatisme sont de deux sortes, positifs et négatifs. Les premiers sont des efforts pour remettre en oeuvre le traumatisme, donc pour remémorer l'expérience oubliée ou, mieux encore, pour la rendre réelle, pour en vivre à nouveau une répétition, même si ce ne fut qu'une relation affective antérieure, pour la faire revivre dans une relation analogue à une autre personne. On réunit ces efforts sous le nom de fixation au traumatisme et de contrainte de répétition.» (Freud 1939[193]).

M. de M'Uzan reprendra cette double valence du traumatisme au travers de la différence qu'il établit entre la catégorie du «*même*» et celle de «*l'identique*».

«Il convient de distinguer nettement deux types de phénomènes parmi ceux que l'on rapporte classiquement à la compulsion de répétition. Les uns ressortissent à une reproduction du même et sont le fait de structures chez lesquelles la catégorie du passé s'est élaborée suffisamment. Les autres qui ressortissent à

[191] Mircea Éliade (1957), Le sacrénotion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré et le profane - Trad. franç. 1965 Paris, Gallimard, Folio, (1987), p. 159.

[192] François Ansermet et Maria Grazia. Sorrentino (1991), Malaise dans l'institution - Paris, Anthropos, p. 17.

[193] Freud (1939), L'homme Moïse et la religion monothéiste - Trad. franç. Paris, Éditions Gallimard, 1986, p. 181-182.

une reproduction de l'identique, sont le fait de structures chez lesquelles cette élaboration est défaillante. (M'Uzan M. de 1969[194]).

On retrouve une différenciation analogue chez Claude Janin (1996[195]) entre une «*répétition représentative*» et une « *répétition commémorative*».

Ce versant de la «*contrainte de répétition*» et du traumatisme que le «Je» met au service de sa propre subjectivation est également souligné par Paul Denis (1997), notamment sous les aspects de réassurances qui peuvent en résulter. Cet auteur fait ainsi référence à ces confrontations qui sont recherchées par les sujets, au travers des oeuvres culturelles. Dans leur fréquentation le «Je» se livre volontairement à une forme de «*traumatophilie* «, à un traumatisme mesuré, en se confrontant à des productions à partir desquelles il peut «jouer» sans risque avec ses propres éprouvés, hors de toute interaction avec un autre.

«Le pouvoir restaurateur de l'oeuvre d'art nous est à chacun familier comme à Marion Milner rapportant le sentiment d'apaisement éprouvé après avoir vu une toile particulièrement bouleversée de Picasso et se l'expliquant par la constatation qu'il était possible d'éprouver des impressions violentes de désorganisation tout en restant entier.» (P. Denis 1997[196]).

Dans la contemplation d'une oeuvre d'art et les confrontations qu'elles suscitent, on a donc affaire à un véritable *domptage* du traumatisme, hors réponse de l'«objet» - l'ensemble des productions culturelles, notamment le cinéma et ce qu'il permet d'expériences imaginaires, peut être interprété à cette lumière.

«Le tableau – mais aussi l'édifice, la partition, le livre ou la statue – peut alors être considéré comme un bouclier de Persée qui nous permet d'affronter la Méduse (...). Cette vision conduit à penser que toute oeuvre d'art renvoie à une représentation de la castration, élaboré par un tiers qui a vaincu la Méduse, lequel prend alors figure héroïque paternelle.» (P. Denis 1997[197]).

Dans ses propos P. Denis souligne ce qui rend possible de telles confrontations et qui les rapproche de celles qui nous occupent, soit l'arrimage qu'elles supposent à une figure identificatoire, un tiers qui a vaincu Méduse. Le héros est ici envisagé sur un versant paternel. Il est celui qui avant nous, a affronté et vaincu le monstre[198] - par où l'on retrouve cet indispensable arrimage aux ascendants et à la génération.

La réflexion de cet auteur sur *l'emprise* [199] infléchit le sens des conduites traumatophilique. «La *maîtrise »* qui se joue dans de telles conduites vise une externalisation constante pour «*maintenir inconsciente une expérience interne, effrayante*

[194] ***Michel de M'Uzan (1969), Le même et l'identique - in : De l'art à la mort, (1977), Paris, Tél. Gallimard, p. 88-89.***

[195] Claude Janin (1996, édition corrigée 1999), *Figures et destins du traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme* - Paris, Puf, p.48.

[196] ***Paul Denis (1997), Emprise et satisfaction - Puf, Paris, p. 195.***

[197] ***Paul Denis (1997), op. cit., p. 196.***

[198] Nous reviendrons sur cet aspect à propos du travail de J.J. Goux au § C.4.1.2.2.

pour le sujet et insuffisamment refoulée.» (P. Denis 1992[200]). C'est en appui sur ce travail de P. Denis sur l'emprise que Guy Laval reprend les différentes fonctions qui constituent selon lui «*l'essence du trauma »* :

Le traumatisme constitue donc - «une expérience limite bien sûr, c'est ce qu'on a toujours souligné ; - une forme défensive : c'est ce que l'on a peut-être pas toujours bien mis en évidence. En effet, le trauma a souvent été décrit comme une expérience vécue de danger externe ou le pare-excitation était débordé car le signal d'angoisse était manquant. Mais le danger externe n'est-il pas la projection d'un danger interne ? N'est-ce pas le principal enseignement de ce prototype qu'est l'objet de la phobie ? - enfin, il est intéressant de pouvoir reconstituer le mécanisme de cette expérience soi-disant passée qu'est le traumatisme : une expérience intérieure constamment présentifiée comme externe. L'objet externe est partiellement contrôlable, son internalisation le soumet à des remaniements lourds d'angoisse. À un moment particulier de l'histoire du sujet, il peut lui être plus commode d'exercer une emprise sur un objet réel que de l'internaliser, car c'est un processus aléatoire qui peut devenir conflictuel.» (G. Laval 1992[201]).

À l'occasion de la présentation de la situation de «Laure» et Adrien, nous avons vu la pertinence d'un tel éclairage, concernant l'utilisation par le «Je» de l'espace professionnel, aux fins de se donner à vivre en «*externe*» une modalité défensive, contre un danger «*interne*».

B.4.2.4 Le traumatisme comme nouvelle naissance sociale, dans le lien

«Le monde historique ne serait donc pas tant un monde où le processus d'initiation a disparu qu'un monde où personne n'en a jamais fini avec lui» (J.J. Goux 1990[202]).

Si dans nombre de sociétés traditionnelles l'initié c'est *celui qui est éveillé à la connaissance*, dans nos configurations culturelles, le statut d'*adulte* désigne celui qui occupe par rapport à l'enfant la position d'un sujet «*supposé savoir*». L'entrée dans les «professions de la relation» constitue donc un de ces passages-clefs en permettant au «Je» de se retrouver au plus près de réalités qui convoquent ces savoirs relevants «traditionnellement» d'un dévoilement. Il y a ainsi un «*avant*» et un «*après*» de la

199 Rappelons qu'en vu de clarifier les termes employés, nous préférons parler de *maîtrisenotion maîtrise notion maîtrise notion maîtrise notion maîtrise notion maîtrise 171notion maîtrise notionmaîtrisenotionmaîtrise* (F. Gantheret) pour désigner ce mouvement dont P. Denis fait un des pôle de *l'emprise*.

200 Paul Denis (1992), Emprise et théorie des pulsions - in *Revue Française de Psychanalyse Tome LVI, De l'emprise à la perversionnotion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion* .

201 Guy Laval (1992), Emprise et traumanotion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma - Revue Française de Psychanalyse, Tome LVI, p. 1469. Le passage en italique est souligné par l'auteur.

202 Jean Jacques Goux (1990), OEdipenotion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe philosophe - Paris, Aubier, p. 210.

rencontre.

Lors de ces moments organisateurs qui conjoignent *paralysie de la pensée et précipité identificatoire*, les risques d'aliénation sont doubles. Au niveau des individus, ces passages peuvent se jouer hors de toute inclusion dans un groupe réel (la situation d'Annie Ernaux, va en témoigner). Le «Je» se livre alors au *vertige de l'auto-fondation*, de l'*auto-engendrement*. Au niveau des groupes (et notamment des groupes professionnels) ces passages peuvent aussi précipiter un mouvement de clôture, où les groupes se pensent alors comme ceux qui permettent au postulant de *s'originer* de façon nouvelle ; le groupe à cet endroit se retrouve au plus près des dérives sectaires. Dans de telles utilisations des traumatismes professionnels, le *pari* du groupe c'est que le sujet va parvenir à retourner le traumatisme (les rencontres sidérantes et les actes transgressifs) en point *d'origine* (qu'il va «***reconstruire sa vie à partir du moment 0 de l'initiation*** », pour reprendre la formulation de T. Nathan). Le groupe tente de s'assurer en cela que «*l'origine ne saurait leur échapper*», lors même que c'est de se caractériser comme «*ce qui échappe* [203] *»* précisément, que l'origine libère le «Je» de l'emprise (de l'autre parental, et ici de l'autre social, qui dérobe cette même place). Le groupe tente alors de s'assurer de la mise en place d'une «*scène primitive*» (sidérante) valant comme *fantasme originaire,* ce qui va alors le garantir de toute déliaison ultérieure (fantasme dont les collages idéologiques portent la trace). Si le sujet consent à partager un tel fantasme de sa naissance à une nouvelle identité, alors il doit sa nouvelle vie au groupe[204], et ne saurait le trahir. L'aliénation est alors consommée.

B.4.2.4.1 Potentialités traumatiques et processus d'affiliation

En lien avec la position professionnelle, soulignons que non seulement les «objets» rencontrés dans ce cadre et les agirs requis par l'exercice professionnel sont sources de d'excitations constantes et sources potentielles de traumatismes, mais à ces dimensions il faut rajouter le fait que l'insertion dans un groupe produit elle aussi une actualisation traumatique.

«Une théorie du trauma est un des points d'appui de mes constructions théoriques sur le groupe. Le groupe est l'occasion de la rencontre pulsionnelle et intempestive avec plus-d'un-autre, rencontre potentiellement dangereuse en raison de la multiplicité des excitations que le moi des membres d'un groupe doit traiter et transformer : sa capacité de lier des représentations et des affects est une mise à l'épreuve de la qualité de sa vie fantasmatique.» (R. Kaës 1996[205]).

Les doubles liens sont inhérents à l'ensemble de ces professions, et induisent nombre

[203] Nous développerons cet aspect lors de nos considérations sur la «*ligature générationnelle*» dans la II° partie (partie «C») de ce travail.

[204] Ainsi de cet éducateur travaillant dans un centre pour «handicapés mentaux», disant de son directeur «*Je lui dois la vie !*». La direction qui arrivera par la suite dans cette institution aura affaire précisément avec des dérives en tout point semblables aux dérives sectaires, dans leurs attributs de déni massifs de la réalité, sous le couvert d'idéalisationnotion idéalisation 171notion idéalisation notionidéalisationnotionidéalisationnotionidéalisationnotionidéalisationnotionidéalisationnotionidéalisation de certains acteurs institutionnels-clefs et de leur parole sacralisée.

d'effets de paralysies de la pensée. Nous allons voir dans notre chapitre intitulé «*Fréquenter des «figures sidérantes et faire bord à la jouissance*», au travers de l'exposé de deux situations de cliniques institutionnelles, comment le maintien ou (plus souvent) la reconquête de la pensée devient un enjeu essentiel du travail dans les institutions du soin et du travail social.

B.4.2.5 Domptage du traumatisme ou maintien de l'excitation traumatique

«On peut s'attendre aussi à une mise en oeuvre de la répétition de l'expérience traumatique dans le groupe, soit à des fins de maîtrise de l'excitation, soit pour emboliser la jouissance dans la coexcitation désubjectivante.» (R. Kaës 1991[206]).

L'on se trouve donc avec cette question du traumatisme dans les professions du soin et du travail social avec cette double potentialité : soit cet aspect potentiellement élaboratif, et cathartique de la traumatophilie, et cet autre qui permet aussi au «Je» de se maintenir dans une excitation constante. Dans cette perspective, le champ professionnel permet de voir la mise en place de ces excitations sur le mode d'une fuite en avant sans trêve en une illusoire maîtrise : une excitation est alors censée chasser l'autre, chacune devant faire barrière à la précédente ; le travail de subjectivation et l'abaissement de la tension qu'il est en mesure de promouvoir sont ainsi constamment remis à *demain*. Les rencontres traumatiques poussent toujours plus avant l'excitation, et la jouissance s'en trouve préservée, sans qu'il soit possible de se poser, de se reposer. Dans un tel fonctionnement groupal sous le primat de la jouissance la pensée est alors exclue. Réintroduire un processus de pensée élaboratif en cet endroit, va supposer un «forçage » (nous allons le voir plus en détail à propos des espaces d'analyse de pratique), sans que le mouvement ne puisse être garanti en quelque façon.

B.5 Du traumatisme à la position héroïque - Annie Ernaux : «*L'évènement*», Freud : «*Le trouble du souvenir*»

«J'ai fini de mettre en mots ce qui m'apparaît comme une expérience humaine totale, de la vie et de la mort, du temps, de la morale et, de l'interdit, de la loi, une expérience vécue d'un bout à l'autre au travers du corps.» (A. Ernaux 2000[207]). «Castration et identification sont les deux faces d'une même unité, une fois le Je advenu, l'angoisse resurgira chaque fois que les repères identificatoires risquent de vaciller.» (P. Aulagnier 1975[208]).

[205] ***René Kaës (1996 c), Le groupe et le travail du préconscient dans un monde en crise - in Revue de Psychothérapie Psychanalytique de groupe n° 26, Éditions Érès, p. 48. Le passage en italique est souligné par nous.***

[206] ***René Kaës (1991), op. cité, p. 85.***

[207] ***Annie Ernaux (2000), L'événement - Paris, Gallimard, p. 112.***

Nous allons examiner à présent comment transgressions, traumatismes et «première fois » se conjuguent pour un sujet, et comment celui-ci s'y configure en retour. Nous considérerons successivement la narration par un écrivain d'un événement traumatique qui va prendre valeur de carrefour identitaire, - il s'agit de «*L'événement*» d'Annie Ernaux -, puis un court texte de Freud de 1936, «*Le trouble du souvenir sur l'Acropole*», dans lequel il est aussi question de première fois et de revendication d'un statut héroïque.

Chemin faisant cela nous amènera à différencier deux configurations du lien entre *transgression* et *pensée* :

.

La transgression contre la pensée : il s'agit de cette configuration où la transgression perpétue le collage incestuel en une tentative d'appropriation par le «Je» d'un espace en propre. Cette appropriation se réalise au prix du renoncement à la pensée. Le texte d'Annie Ernaux permet une explicitation de ce mouvement.

.

Et *la pensée comme transgression* : on se trouve alors dans une configuration où la transgression participe d'une appropriation subjectivante, et d'une (re)mise en route de la pensée. La courte narration freudienne de 1936, illustre au mieux ce mouvement.

B.5.1

B.5.1.1 L'engluement dans une expérience «extrême» - Annie Ernaux

«*L'événement*» : le titre de l'ouvrage d'Annie Ernaux indique dès l'abord l'importance conférée par l'auteur à ce qui va être relaté. Si cette écrivain est connue pour ses récits autobiographiques à l'écriture factuelle et acérée, et si cet événement-là mérite d'être appelé l'«*événement*», on se trouve donc devant une situation carrefour, un moment charnière, où s'est joué pour le «Je», une importante bascule dans ses identifications. Le singulier distingue cet «événement» de l'ensemble des évènements qui ont jalonné sa vie. Le statut psychique que cette situation revêt pour le «Je» est donc indiqué d'emblée, dans la manière même dont l'auteur se place face à l'expérience, lui octroyant un statut d'exception.

En «quatrième de couverture», le lecteur rencontre un court extrait du texte, qui annonce ce que l'ouvrage va engager :

«Depuis des années je tourne autour de cet événement de ma vie. Lire dans un roman le récit d'un avortement me plonge dans un saisissement sans images ni pensées, comme si les mots se changeaient instantanément en sensation violente. De la même façon entendre par hasard La javanaise, J'ai la mémoire qui flanche, n'importe quelle chanson qui m'a accompagnée durant cette période me

[208] ***Piera Aulagnier (1975), La violence de l'interprétationnotion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation -Paris, Puf, p. 199.***

bouleverse.»

Il est donc question d'une expérience et d'un récit d'avortement. Selon ces quelques lignes proposées à la lecture sans avoir à s'aventurer entre les pages, Annie Ernaux, donne à entendre qu'il y a du traumatisme, du bouleversement ; la seule évocation de l'événement la plonge «***dans un saisissement, sans images ni pensées, comme si les mots se changeaient instantanément en sensation violente*** *»*.

Avec cette expérience, on se trouve dans des configurations psychiques telles que nous les indiquons dans nos propositions théoriques : en présence d'expériences que le «Je» maintient hors liaison d'une chaîne signifiante, expériences auxquelles toutefois il s'assimile, leur attribuant la vertu d'octroyer un statut *héroïque*. Elles mettent dès lors le «Je» dans une solitude souffrante, où masochisme et jouissance sont à l'oeuvre. Le «Je» préserve, de telles expériences en ce qu'elles lui confèrent un statut d'exception, et qu'elles lui permettent (au prix du traumatisme et de la souffrance corrélée) de s'extraire de l'engluement maternel (et parental). A. Ernaux indique clairement que cette expérience n'a fait l'objet d'aucune métabolisation avant cette mise en écriture : les *mots* qui pourraient témoigner de l'expérience auprès d'un autre et humaniser ce trouble par/dans le lien, ces mots sont immédiatement rabattus dans l'ordre du sensoriel violent. Les *images* sont exclues en même temps que les *pensées* ; seul demeure le *saisissement*. C'est précisément ce statut octroyé par cette auteur à cette expérience qui nous a fait nous y intéresser, et prendre le temps de l'évoquer assez longuement.

«Les mois qui ont suivi baignent dans une lumière de limbes. Je me vois dans les rues en train de marcher continuellement. À chaque fois que j'ai pensé à cette période, il m'est venu en tête des expressions littéraires telles que «la traversée des apparences», «par-delà le bien et le mal» ou encore «le voyage au bout de la nuit». Cela m'a toujours paru correspondre à ce que j'ai vécu et éprouvé alors, quelque chose d'indicible et d'une certaine beauté[209].»

Le manuscrit de «*L'événement*» est daté de 1999 ; l'expérience traumatique s'est, elle déroulée en 1963. A. Ernaux reprend donc 36 ans plus tard, un vécu qui reste présent dans toute sa charge émotionnelle et sensorielle.

B.5.1.2 Le suspens du temps et le désarrimage du «Je» de la chaîne historisante

Dans l'expérience traumatique relatée, le rapport au temps est altéré : le «Je» cesse d'investir le temps futur, et tente, (en s'y perdant), de placer l'expérience dans un *hors temps* qui résonne avec le temps du *rêve*. Lors de l'écriture, Annie Ernaux sera ainsi ressaisie dans cet *épaississement* («*ce temps qui s'épaissi(ssai)t sans avancer)*», à l'identique avec ce qui s'est altéré des années auparavant. Où plutôt, elle recherchera activement l'actualisation de cet *épaississement*.

«(Je sens que le récit m'entraîne et impose, à mon insu, un sens, celui du malheur en marche inéluctablement. Je m'oblige à résister au désir de dévaler les jours et les semaines, tâchant de conserver par tous les moyens - la recherche et la notation des détails, l'emploi de l'imparfait, l'analyse des faits - l'interminable

[209] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 23-24. Le passage italique est souligné par nous.***

lenteur d'un temps qui s'épaississait sans avancer, comme celui des rêves)[210].»

Lors du vécu de l'expérience, c'est l'investissement du temps futur qui s'est trouvé altéré, interdit d'investissement. Investir le temps, dans son écoulement, équivalait alors à accepter la réalité de l'état de grossesse. Or Annie Ernaux témoigne comment toute son énergie a été précisément mobilisée autour de la négation de cet état. Elle s'est employée à arrêter magiquement le temps, à le nier. Le projet d'avortement ne lui permet pas cet investissement du futur, si ce n'est sous la forme de l'immédiateté d'une volonté destructrice «*que cela cesse*». S'inscrire alors dans la temporalité ç'eût été pouvoir parler avec d'autres, et dans une mise en représentation, confronter les questions auxquelles cette expérience conviait : considérer le corps dans sa féminité et sa maternité révélée, interroger la sexualité et les liens qu'elle présuppose avec le désir et la configuration oedipienne, interroger la volonté de mort à l'oeuvre. À la place de ces confrontations, le «Je» perd ses repères, devient *informe*, analogue à ce temps *refusé*, qui ne peut que s'«*épaissir*», «*devenir une chose informe*».

«Le temps a cessé d'être une suite insensible de jours à remplir de cours, d'exposés, de stations dans les cafés et à la bibliothèque, menant aux examens et aux vacances d'été, à l'avenir. Il est devenu une chose informe qui avançait à l'intérieur de moi et qu'il fallait détruire à tout prix [211].»

Le déni de la temporalité convoque une toute puissance imaginaire, sans qu'Annie Ernaux ne rencontre aucun autre «Je», en mesure de faire pièce à ce vertige. La pensée est alors investie sur un mode magique en tant que puissance de destruction, en tant que force d'emprise sur le corps du sujet, au service de la déliaison. S'autoriser à penser équivalait à donner une réalité au foetus, soit précisément donner consistance à ce qui est refusé : que *«cette chose là»* soit.

«Pour penser ma situation, je n'employais aucun des termes qui la désignent, ni «j'attends un enfant», ni «enceinte», encore moins «grossesse», voisin de «grotesque». Ils contenaient l'acceptation d'un futur qui n'aurait pas lieu. Ce n'était pas la peine de nommer ce que j'avais décidé de faire disparaître. Dans l'agenda j'écrivais : «ça», «cette chose là», une seule fois «enceinte [212] ».

Or c'est ce mouvement même de négation, d'effacement de cette «*chose là*», qui altère l'équilibre du «Je». S'engage ainsi une lutte pour la survie. Les pensées sont dangereuses, tout autant que le langage, en ce qu'ils donneraient corps à la réalité de l'état de grossesse, à cette vie en route, à la potentialité d'un enfant. Dans la violence de cette confrontation, la pensée se trouve paralysée, dans le même mouvement où le temps est suspendu : «*Ce n'était pas la peine de nommer ce que j'avais décidé de faire disparaître»*. Le «Je» s'interdit de nommer ce qui constitue sa réalité, il s'enferme alors dans un rapport paradoxal au langage et à la représentation.

Dans la négation par cette femme de son état de grossesse, le temps refusé attaque en retour l'inscription du sujet dans la chaîne temporelle ; il met à mal le processus

[210] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 44.***

[211] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 28.***

[212] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 28.***

d'historisation, fondateur du «Je» (Piera Aulagnier,1979,1984). Celui-ci s'en trouve amputé en retour, dans son impossibilité même de s'identifier, et de se représenter dans la pensée.

«La tâche du Je sera de transformer ces documents fragmentaires» (les traces et les récits de son histoire) «en une construction historique qui apporte à l'auteur et à ses interlocuteurs le sentiment d'une continuité temporelle.»(P. Aulagnier 1984[213]).

L'établissement d'une continuité est bien une condition requise pour prendre place comme sujet dans une histoire généalogique. Pour ce faire, le «Je» doit s'assurer d'une certaine prévisibilité, anticiper un temps futur.

B.5.1.3 Interdit de représentation, faute et culpabilité

Lors de cette grossesse, l'auteur s'interdit de s'auto-représenter. Elle se condamne au silence, et dans ce mouvement conserve par-devers elle, et isole les éprouvés sensoriels et émotionnels dans toute leur densité, en une jouissance *narcissique, phallique, mortifère»*, dont la culpabilité constituera la clef de voûte.

«Il y a une semaine que j'ai commencé ce récit, sans aucune certitude de le poursuivre. Je voulais seulement vérifier mon désir d'écrire là-dessus. (...) je résistais sans pouvoir m'empêcher d'y penser. M'y abandonner me semblait effrayant. Mais je me disais aussi que je pourrai mourir sans avoir rien fait de cet événement. S'il y a une faute, c'était celle-là[214].»

La «faute» est liée à cette clôture que la mise en écriture est censée faire chuter. Cette mise en récit permettra à A. Ernaux, au terme de la narration d'écrire :

«J'ai effacé la seule culpabilité que j'aie jamais éprouvée à propos de cet évènement, qu'il me soit arrivé et que je n'en aie rien fait. Comme un don reçu et gaspillé. Car par-delà toutes les raisons sociales et psychologiques que je peux trouver à ce que j'ai vécu, il en est une dont je suis sûre plus que tout : les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte. Et le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général, mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres[215] »

Dans ce paragraphe qui compte parmi les dernières pages du livre (p.112 pour un ouvrage de 115p.), on retrouve le même mouvement et les mêmes mots que ceux de la citation précédente (posée tôt dans l'écriture p.24), soit la *faute*, et la *culpabilité*, et la réitération du n'«*en avoir rien fait*». Si l'écriture de cette tranche de vie entraîne à nouveau un écoulement du temps, et permet au «Je» de réintégrer ces éléments clivés, en renonçant à la part de jouissance préservée dans le clivage, c'est précisément dans la socialisation de cette expérience : avoir pu en «*faire quelque chose*». L'écriture même produit de la liaison dans cette mise en mots et en image pour d'autres. L'auteur témoigne

[213] ***Piera Aulagnier (1984), L'apprenti historien et le maître sorcier - Paris, Puf, p. 196.***

[214] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 24. Le passage hors italique est souligné par nous.***

[215] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 112. Le passage hors italique est souligné par nous.***

que ces territoires psychiques n'étaient précédemment, que «*sensations violentes*», que «*saisissement sans images ni pensées» ;* la nomination elle-même était hors de portée.

B.5.1.3.1 La place faite au lecteur : entre appropriation et sidération

Au-delà du seul récit de l'avortement, c'est toute sa vie dont Annie Ernaux rend compte au fil de ses publications. C'est par ce passage de l'écriture et dans une revendication identitaire à être «*écrivain*», qu'elle tente de s'extraire de l'engluement dans l'expérience, de l'historiser, de la réintégrer dans une chaîne temporelle, et subjective. Exclusivement autobiographique, l'écriture est érigée en mode d'appropriation. Le statut d'écrivain combine alors les figures du «héraut» et celle du «héros ». Au travers de la mise en récit, elle devient le héraut de sa geste héroïque[216].

Avec ce récit autobiographique («L'événement»), comme avec l'ensemble de l'écriture d'Annie Ernaux, on se trouve en présence d'un double mouvement : une dynamique consiste bien dans cette visée d'humanisation de l'expérience ; un autre en une (nouvelle) visée de dépossession. Cette dernière trouve à se jouer dans une *exhibition* qui effracte et efface les frontières, détruit l'intime, et se donne comme agir violent.

B.5.1.3.2 L'humanisation

Concernant l'humanisation de l'expérience, les sentiments de *faute* et de *culpabilité* dont l'auteur fait état, exigent de lui qu'il les transforme en «*quelque chose d'intelligible et de général»* pour les *autres*. Une place est alors revendiquée : «*le véritable but de ma (*sa) *vie»,* celle d'en faire de l'écriture : «***que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture***». Dès lors l'auteur aspire non pas à la propriété, de ce corps, de ces pensées, de ces sensations et de ces affects, mais à une mise en partage, de sorte qu'ils deviennent «*intelligibles*» pour d'autres, qu'ils rejoignent «la *généralité*» de l'expérience humaine. On est bien là dans le registre de l'exigence : ce que le «Je» a expérimenté comme *préjudice*, il en réclame la reconnaissance par d'autres, et la violence en partage pour d'autres. Dès lors se profile un nouveau voilement. L'on se retrouve ainsi en présence de mouvements où l'exhibition le dispute à des agirs de haine.

B.5.1.4 L'exhibition : sidérer l'autre

On est donc *aussi* en présence d'une tentative de «*rendre*» à l'autre la violence vécue - subie - *l'autre* étant ici parfaitement indéfini, et se confondant avec socius ; cette mère société, qui n'a pas su protéger le sujet des épreuves et de la déshérence. Une des manières de composer avec le traumatisme consiste à transférer sur l'autre une part de cette violence vécue-subie, de la lui mettre littéralement (et littérairement) sous les yeux. Dans son écrit Annie Ernaux, énoncé ce mouvement en clair.

«Le désir qui me poussait à dire ma situation ne tenait compte ni des idées ni des jugements possibles de ceux à qui je me confiais. Dans l'impuissance dans

[216] Freud a souligné (1912) comment la figure du « *héraut*» jouxte, et s'intrique à celle du «*hérosnotion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros* «.

laquelle je me trouvais, c'était un acte dont les conséquences m'étaient indifférentes, par lequel j'essayais d'entraîner l'interlocuteur dans la vision effarée du réel[217].»

Elle fait état de la nécessité dans laquelle elle va se trouver (au moment des faits) d'«*effarer*», d'«*égarer*» l'autre, par la vision, de le sidérer dans l'exhibition de cette expérience traumatique.

«Plus tard, en mars, j'ai revu (...) l'étudiant qui m'avait accompagnée jusqu'au bus, quand je m'étais rendue pour la première fois chez le gynécologue. (...) Avec des détours, je lui ai fait comprendre que j'avais eu un avortement. C'était peut-être par haine de classe, pour défier ce fils de directeur d'usine, parlant des ouvriers comme d'un autre monde, ou par orgueil. Quand il a saisi le sens de mes paroles, il a cessé de bouger, ses yeux dilatés sur moi, sidéré par une scène invisible, en proie à une fascination que je retrouve toujours chez les hommes dans mon souvenir (ici est inséré une note de bas de page) . Il répétait, égaré, chapeau, ma vieille chapeau ! [218] »

Dans l'écriture de la rencontre avec cet étudiant en médecine, l'auteur inclura une note de bas de page pour souligner la violence des «hommes». Au travers de ce mouvement, elle opère une magnifique dénégation de sa propre violence, celle qu'elle avait alors agi auprès de «*ce fils de directeur d'usine*» (et du lecteur). La note se présente comme une «association libre», autour de cette fascination des hommes, face aux mystères du féminin et aux territoires de l'archaïque (où les mystères de la maternité voisinent avec le pouvoir de mort et de dévoration). L'auteur tente ici de recouvrir la puissance de mort à l'oeuvre dans l'expérience d'avortement, par «*la fascination*» des hommes pour les femmes. Elle efface les questions du meurtre et de la puissance de mort au moment où elles affleurent, les retournant immédiatement dans l'image de meurtres perpétrés par un homme sur des femmes et des foetus. La violence «agie» est transformée en violence «subie». L'impensable pouvoir de mise à mort du foetus est ainsi attribué à un personnage masculin tout droit sorti de la littérature ; la confrontation à l'exorbitant pouvoir du maternel et de la mère (de même que la confusion entre vie et mort qui s'y précipite) est à nouveau escamotée dans une assimilation à une position victimaire. L'association de pensée de la narratrice sur la fascination des hommes, dit ceci :

«Et que j'ai reconnue aussitôt, immense, chez John Irving, dans son roman L'oeuvre de Dieu, la part du Diable. Sous le masque d'un personnage, il regarde mourir les femmes dans des avortements clandestins atroces, puis les avorte proprement dans une clinique modèle ou élève l'enfant qu'elles abandonnent après l'accouchement. Rêve de matrice et de sang où il s'adjuge et réglemente le pouvoir de vie et de mort des femmes [219] .»

Il est d'autres moments dans l'écriture, où l'on perçoit comment une identification à «*la femme victime de la violence*» des hommes (ces derniers sont alors instantanément assimilés à des dominants), vient soutenir le mouvement d'effondrement psychique que le

[217] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 57. Le passage hors italique est souligné par nous.***

[218] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 109. Le passage hors italique est souligné par nous.***

[219] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 109.***

travail de remémoration de ce carrefour identificatoire (de l'avortement) fait redouter à son auteur. Les mouvements de revendications «féministes» et «politiques» viennent alors jouer les étais au cours de ce travail d'humanisation du traumatisme.

«Et si je ne vais pas au bout de la relation de cette expérience, je contribue à obscurcir la réalité des femmes et je me range du côté de la domination masculine du monde.) [220] ***».***

B.5.1.4.1 La haine différenciatrice, l'identification refusée à la mère

Le mouvement de haine adressé à «l'homme[221]« sert de rempart au «Je», et le constitue paradoxalement dans une différence : les hommes contre les femmes, les dominants contre les dominés. Il y a danger en effet à se rapprocher de ses identifications refusées à la mère.

«J'ai su que j'avais perdu dans la nuit le corps que j'avais depuis l'adolescence, avec son sexe vivant et secret, qui avait absorbé celui de l'homme sans en être changé - rendu plus vivant et plus secret encore. J'avais un sexe exhibé, écartelé, un ventre raclé, ouvert à l'extérieur. Un corps semblable à celui de ma mère [222] ***.»***

Au travers de cette expérience de grossesse et d'avortement, l'auteur se retrouve dans une obligation de se confronter à ses identifications féminines et maternelles. Elle est alors aux prises avec la figure d'une mère archaïque qui vient la menacer d'anéantissement. Retrouver en soi l'analogue du corps de la mère («*Un corps semblable à celui de ma mère»)* va s'effectuer au prix de la destruction de la dimension de l'intimité.

Le sexe en tant que lieu de l'intime devient le lieu du retournement («*ouvert à l'extérieur»)*. D'une appropriation corporelle de son sexe comme un lieu «*vivant et secret »*, et d'une sexualité que l'auteur désigne comme l'ayant rendue *plus vivant(e) et plus secret(e) encore,* lui permettant de sortir du contrôle maternel, le bouleversement de l'avortement transforme ce sexe en lieu de l'exhibition («*un sexe exhibé, écartelé»)*, objet de sévices («*écartelé, raclé*»), sous la domination et le regard de l'autre. Aussi pour nier la possible assimilation avec cette mère interne, la jeune femme d'alors se réfugiera dans le refus : celui de consentir à participer d'une mêmeté. Ce qui est habituellement source et créateur d'intimité va être retourné en exhibition[223]. C'est cela même dont l'écriture autobiographique témoigne.

[220] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 53.***

[221] De la violence à rendre il en est également explicitement question à propos de l'hospitalisation qu'elle nommera une «*prise en charge punitive de l'Hôtel Dieu*», et d'un interne de garde dont elle dit éprouver le désir de donner son nom en pâture, à ses lecteurs. «(*Si j'avais connu le nom de cet interne de garde pendant la nuit du 20 au 1er janvier 64 et que je m'en souvienne, je ne pourrais m'empêcher maintenant de l'écrire ici. Mais il s'agirait d'une vengeance inutile et injuste dans la mesure ou son comportement ne devait constituer que le spécimen d'une pratique générale).* - Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 100-101.

[222] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 98.***

[223] Durant ce temps de l'avortement l'exhibition est parfois littérale : «*Dans la salle d'opération, j'ai été nue, les jambes relevées et sanglées dans des étriers sous la lumière violente.*» (p. 77).

La dimension de l'intime est expulsée. S'il n'y a pas de place pour une imago positive de la mère (une imago suffisamment bienveillante) dans la psyché de l'auteur, elle se trouve dans la nécessité de s'inventer un arrimage identitaire réparateur et générateur d'intériorité. Si l'intimité est fantasmée comme étant l'objet de la curiosité maternelle - la mère surveille la sexualité de sa fille[224] - et source d'une possible jouissance maternelle, l'expérience d'avortement et la confusion des corps (corps *d'adolescente* et «***corps semblable à celui de ma mère** »),* font éprouver au «Je» la menace de perdre ce qui dans la sexualité lui constituait un territoire «*secret »*, préservant un espace psychique et corporel, hors de portée de l'emprise de la mère archaïque. C'est donc le «Je» qui se trouve menacé d'intrusion et doit s'inventer une nouvelle posture qui le situe hors de ces zones confusionnantes.

B.5.1.5 Le meurtre de la mère : trauma, confusion et nouveau point d'origine

«Je suis parvenue à l'image de la chambre. Elle excède l'analyse. Je ne peux que m'immerger en elle. Il me semble que cette femme qui s'active entre mes jambes qui introduit le spéculum, me fait naître.» J'ai tué ma mère en moi à ce moment-là[225].»

Ces phrases cinglantes condensent la terrible confusion dans laquelle le sujet va se précipiter. C'est à l'instant du geste meurtrier du foetus qu'Annie Ernaux arrime une nouvelle origine pour elle. C'est du geste intrusif pratiqué par une femme dans son sexe qu'elle *se fait naître*. Une femme tue le maternel en elle en tuant le foetus dans sa matrice - Au cours de la narration l'auteur réitèrera l'énoncé de ce collage identificatoire à ce moment confusionnant, allant jusqu'à rendre hommage à la femme qui l'a avortée (et souhaiter lui dédicacer l'ouvrage). Pour le «Je» c'est l'assimilation au moment sidérant qui l'«*arrache*» à la mère.

«Je n'ai jamais revu Mme P.-R. Je n'ai jamais cessé de penser à elle. Sans le savoir cette femme (...) m'a arrachée à ma mère et m'a jetée dans le monde. C'est à elle que je devrais dédicacer ce livre[226].»

On assiste au travers de ces quelques lignes à la validation d'un fantasme d'auto-engendrement. Pour le «Je» il y a lieu de se faire naître et que la mère meure. Il y faut de la mort. L'acte transgressif de l'avortement rejoint alors le fantasme du «matricide», et précipite le fantasme d'un auto-engendrement, dans la mort du foetus.

«Je ne me sentais pas différente des femmes de la salle voisine[227] (...) Dans les

[224] Parmi les rares occurrences de la figure de la mère, dans le texte de «*L'événement*» la première concerne la position de contrôle :»*Au week-end de la Toussaint, je suis retournée comme d'habitude chez mes parents. J'avais peur que ma mère ne m'interroge sur mon retard. J'étais sûre qu'elle surveillait mes slips tous les mois en triant le linge que je lui apportais à laver*». (p. 19).

[225] Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 77.

[226] Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 111. Le passage hors italique est souligné par nous.

[227] Il s'agit du service de gynécologie obstétrique de l'Hôtel Dieu, qui ne semble pas différencié du service de maternité. Les femmes de la salle voisine sont donc les jeunes mères qui viennent d'accoucher.

toilettes de la cité universitaire j'avais accouché d'une vie et d'une mort en même temps. Je me sentais pour la première fois, prise dans une chaîne par où passaient les générations.»[228].

Valse folle des places : «*J'avais accouché d'une vie*» (la sienne), *d'une (...) mort*» (celle du foetus, celle de la mère) «***J'ai tué ma mère en moi à ce moment-là*** .». Cet instant confusionne, en ses multiples équivalences : je tue l'enfant au-dedans de moi, je tue la mère en moi. Qui est alors la mère et qui est l'enfant ? Renversement chaotique des places, accomplissement d'un agir de haine, ... ; il ne saurait y avoir d'espace pour une mère *et* son enfant, pour elle *et* sa mère. La configuration aliénante réclame de la violence meurtrière, assimilé *enfin* à une séparation.

Dans la même phrase est aussi énoncé ce paradoxe de se sentir ***« prise dans une chaîne par où passaient les générations »***, au moment même de la destruction de la filiation, destruction psychique des ascendants et destruction psychique des descendants.

C'est désormais à partir de ce point traumatique que le «Je» va «s'originer».

«Pendant des années, la nuit du 20 au 21 janvier a été un anniversaire [229] »

B.5.1.5.1 L'écriture autobiographique : exhiber et détruire l'intime

L'écriture autobiographique apparaît pour le «Je» comme une issue viable face à la confusion. Tout ce qui pourrait relever de l'intimité, constituer de l'intimité, est transformé en matériel d'écriture, réalisant un double mouvement de reconnaissance et d'expulsion. L'expérience est reconnue par le «Je», mais soustraite à la «*toute vision*» du surmoi archaïque. Si le sujet se fait naître au moment sidérant, il s'assimile aussi identitairement au mouvement du passage entre éprouvé intime et exhibition publique dans l'écriture. C'est du reste ainsi qu'Annie Ernaux dira concevoir sa vie «***Et le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général, mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres [230] »***. Cette incessante transformation-expulsion de l'intime en matériel d'écriture, confère au «Je» une reconnaissance au travers du statut d'écrivain, et lui fournissant une seconde enveloppe, véritable matrice sociale. C'est du socius qu'elle réclame un nouveau statut identitaire, public celui-là.

B.5.1.5.1.1 Naître comme écrivain : l'arrimage au foeticide

Le lien entre la position d'écrivain et le traumatisme de «l'événement» (ce point d'origine auquel le sujet s'assimile) nous est aussi signifié par l'auteur elle-même. Faisant référence à cette chambre du logement de l'aide-soignante qui l'a avortée, et s'interrogeant sur l'énigmatique de la situation, elle écrit :

[228] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p 103. Le passage hors italique est souligné par nous.***

[229] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 111.***

[230] Dans ce passage déjà mentionné, est épinglé la position identitaire escomptée par l'auteur, au travers de l'écriture et de sa publication ; op. cit., p. 112.

«(Ce n'était donc pas le malheur. Ce que c'était vraiment serait peut-être à chercher dans la nécessité que j'ai eue de m'imaginer à nouveau dans cette chambre, ce dimanche-là, pour écrire, Les armoires vides, huit ans après. Dans le désir de faire tenir, dans ce dimanche et dans cette chambre, toute ma vie jusqu'à vingt ans.)[231] ».

«*Les armoires vides»*, c'est le titre qu'Annie Ernaux donnera à son premier ouvrage publié, qui donc l'établira dans une posture d'écrivain. Dans ce témoignage, elle ré-énonce comment le moment traumatique vient agglomérer, condenser *«toute (sa) vie jusqu'à vingt ans».*

B.5.1.5.1.2 Du signifiant paternel

Ce mouvement de violence qui dessine une configuration telle que : «*moi ou l'autre*», (elle ou l'enfant – elle ou la mère) n'est pas sans rappeler le concept de «*violence fondamentale*» proposé par Jean Bergeret (1984, 2000[232]). Nous ne mentionnons toutefois cette proximité que pour en pointer l'écart. Il nous apparaît qu'une configuration relationnelle dans laquelle se met en place une violence de «*moi ou l'autre*», procède d'une configuration familiale aliénante, d'un trouble de la filiation et d'un trait paranoïaque, qui ne saurait prétendre à un statut *fondateur* pour tous les sujets. C'est de l'aliénation[233] de la psyché de l'enfant par la psyché maternelle, dont le sujet va devoir s'extraire. Le mouvement qui mène l'auteur de «l'événement» à énoncer ce matricide psychique (tuer le tyran interne), est aussi appel à l'homme à ce carrefour, même si cet appel le convoque à l'endroit de la violence meurtrière (des femmes et des foetus). On a vu que cette convocation vient en effet voiler la violence du maternel archaïque, et jouer comme autorisation à une première mise en pensée de cette configuration chaotique. Ce mouvement est donc coloré d'une dynamique oedipienne, même si elle signe simultanément l'échec *partiel* de la mise en place du père pour faire barrage à la mère archaïque. La scène publique, la notoriété de l'écrivain promeuvent le patronyme paternel, à partir duquel cette femme se signifie.

B.5.1.5.2 Le statut d'exception, comme «enveloppe»pour le «Je».

Le mouvement de destruction de l'intime, de cette catégorie habituellement structurante pour les sujets, et l'expulsion, via l'écriture (toute expérience, tout éprouvé deviennent publics et publiables) témoigne d'une configuration en *emprise*. À défaut d'avoir été autorisé à se construire un territoire préservé de l'intrusion de l'autre, c'est dans le regard de cet autre que le «Je» se met à rechercher les effets du trouble. Il se met en position de «squatter» la psyché de l'autre, pour mesurer les effets produits, et/ou les exporter et s'en

[231] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 88.***

[232] Jean Bergeret (1984, 2000), *La violence fondamentale* - Paris, Dunod, 251p.

[233] Nous entendons ici le terme «*d'aliénationnotion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation* « comme catégorie structurelle, selon les propositions métapsychologiques de Piera Aulagnier (1984).

débarrasser. Les éléments qui vont demeurer déliés pour le «Je» trouvent à se lier dans la pensée et/ou le corps du lecteur.

Il s'agit dès lors de se soumettre au regard de l'autre, et de n'avoir de cesse de s'étonner de n'en être pas détruit : étonnante manière de composer avec un surmoi féroce et tyrannique, qui ne cesse de pousser à la jouissance. Dans un autre ouvrage : «*La honte*», en quatrième de couverture, on trouve cet énoncé qui indique clairement cette recherche de découvrir une posture d'écriture «***dont il (lui) soit ensuite impossible de parler, qui rende le regard d'autrui insoutenable***».

«J'ai toujours eu envie d'écrire des livres dont il me soit ensuite impossible de parler, qui rendent le regard d'autrui insoutenable. Mais quelle honte pourrait m'apporter l'écriture d'un livre qui soit à la hauteur de ce que j'ai éprouvé dans ma douzième année »

Cette recherche de l'écrivain illustre au mieux le mouvement que l'écriture autobiographique instaure. L'exhibition devient alors la violence imposée à l'autre comme un rendu des effractions vécues, de l'effacement (de la perte) de l'intimité. Le «Je» n'ayant pas pu s'éprouver comme étant respecté à l'endroit de son intimité, il va se donner à voir tout entier, en mes moindres replis. L'acte vaut alors comme énoncé : *Si mon intimité vous intéresse, (intéresse l'autre maternel), alors regardez. Peut-être ainsi apprendrais-je à saisir la limite qu'indique votre trouble* - discours interne que le «Je» adresse à ses persécuteurs (à la figure de la mère archaïque), dans une quête de limite à la confusion. Vers la fin de la narration de «*l'événement»*, cette même confusion fait dire à l'auteur : « *(...) j'ai remplacé mes lunettes par des lentilles dont l'ajustement sur l'oeil me paraît aussi difficile et hasardeux que celui du diaphragme au fond du vagin* [234] .» - par où s'entend la confusion entre le regard et l'intimité du sexe, oeil et vagin confondus. Dans cet énoncé se dessine aussi la volonté de se maintenir en un lieu de violence où demeure centrale la visée de sidération de l'autre : là où les images crues sont livrées, exhibées, à charge pour le lecteur de réaliser le travail de métabolisation de ces évènements et de ces tranches de vie, ou de s'y effarer.

B.5.1.5.2.1 «Voyage au bout de la nuit»

Travaillant sur la notion d'emprise, et sur ses manifestations dans la littérature Alain Ferrant (2001) écrit à propos de Ferdinand Céline : «***Céline s'efforce (...) de se loger dans la tête du lecteur afin de se confondre avec lui*** [235] ***»***, et de déconstruire le style célinien pour indiquer par quels mouvements d'écriture cette visée se réalise, déstabilisant systématiquement tous repères susceptibles de permettre au lecteur de demeurer tel (et de conserver une distance suffisante au travers de sa posture de lecteur habituelle). Annie Ernaux prétend explicitement à cette même visée de *dissolution* dans l'autre. Ce faisant elle dépose dans le corps du lecteur des éléments traumatiques. Ici le style tente de dupliquer les sensations et les image, au plus près de leur pouvoir de sidération initial. L'écrivain fait en sorte que les sensations acquièrent pour le lecteur la

[234] Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 111.

[235] Alain Ferrant (2001), *Pulsion et liens d'emprise* – Paris, Dunod, p. 172.

même portée qu'elles ont eue pour elle. Elle se livre ainsi à la description de scènes au plus près de leur vécu, dans une écriture d'autant plus crue que la pensée de l'auteur a été paralysée au moment des faits, et qu'elle en reconduit le mouvement.

B.5.1.5.3 Identifications, classes sociales et transgression

Il est donc des situations traumatismes qui éjectent le «Je» de ses repères identificatoires. Il s'agit alors de véritables situations-carrefours. Ce qui concourt à faire de «*l'événement*» un véritable traumatisme, c'est la *sursaturation signifiante* qu'il entraîne pour le «Je». L'auteur témoigne, comment dans cette expérience viennent se précipiter l'ensemble de ses repères identificatoires antérieurs. Elle convoque notamment dans son propos le vacillement dans lequel elle se trouvait alors, relativement à ce qu'elle nomme sa «*classe sociale*».

«J'établissais confusément un lien entre ma classe sociale d'origine et ce qui m'arrivait. Première à faire des études supérieures dans une famille d'ouvriers et de petits commerçants, j'avais échappé à l'usine et au comptoir. Mais, ni le bac, ni la licence de lettres n'avaient réussi à détourner la fatalité de la transmission d'une pauvreté dont la fille enceinte était, au même titre que l'alcoolique l'emblème. J'étais rattrapée par le cul et ce qui poussait en moi, c'était, d'une certaine manière, l'échec social [236] .»

Soulignons ici que l'un des ouvrages qui a largement contribué à la notoriété de cette écrivain a pour titre «*La place* [237] *»*. Cet ouvrage témoigne du cheminement social de l'auteur, qui «*fille d'ouvrier, devenu petit commerçant*», se retrouve seule de sa famille (et de son entourage) à entreprendre des études supérieures. Le livre décrit l'intériorisation des normes sociales et les incidences des appartenances de classes. Cet ouvrage a fait l'objet d'une reprise théorisante, de Vincent de Gaulejac, au titre d'illustration pour ses hypothèses concernant «*La névrose de classe*». Cette recherche est bien entendue connue d'Annie Ernaux, qui a elle-même signé quelques mots dans l'ouvrage de V. de Gaulejac[238]. Elle considère les déterminants sociaux, les *habitus* (P. Bourdieu 1982) comme de toute première importance. À l'occasion d'une émission littéraire télévisuelle lors de la sortie de «*L'événement*», elle témoignera de son désintérêt pour la psychanalyse, mettant une nouvelle fois l'accent sur les déterminants sociologiques. Nous émettons l'hypothèse que les travaux de V. de Gaulejac qu'Annie Ernaux reprend à son compte et l'insistance concernant cette dimension de classes sociales lui permet d'éviter une confrontation avec sa dynamique psychique (notamment du côté des identifications maternelles). Elle préserve ainsi le compromis identificatoire auquel elle est parvenue, notamment la place héroïque qu'un tel parcours lui octroie, et la place de «*dichter*», qu'elle se compose.

B.5.1.5.4 «Hors temps» et chaîne des générations

[236] Annie Ernaux,(2000), op. cit., p. 29.

[237] Annie Ernaux (1983), *La place* - Paris, Gallimard. Cet ouvrage a obtenu le «Prix Renaudot» 1984.

[238] Vincent de Gaulejac (1987), *La Névrose de classe* - Hommes et Groupe Éditeur, Paris, 308p.

À propos de la structure narrative de «L'événement», soulignons qu'elle nous conduit dès la première page, dans la salle d'attente d'un hôpital. C'est l'analogue entre deux situations qui réveille pour Annie Ernaux le souvenir enfoui de l'avortement. On est ici dans un effet de concordances, d'emboîtement. Une situation vient en réveiller une autre, et permettre de confronter à ce qui a été clivé, trente-six ans auparavant.

Dans le décours de la narration, le lecteur est progressivement informé que l'auteur se trouve dans un service hospitalier pour chercher réponse à un test de dépistage du «sida». Ce premier tableau, constitue le premier chapitre (quelques pages concises) ; il se conclut par le paragraphe suivant :

«Je me suis rendu compte que j'avais vécu ce moment à Lariboisière de la même façon que l'attente du verdict du docteur N., en 1963. Ma vie se situe donc entre la méthode Ogino et le préservatif à un franc dans les distributeurs. C'est une bonne façon de la mesurer, plus sûre que d'autres, même [239] .».

En ces lignes Annie Ernaux indique comment sa vie s'inscrit entre deux moments, deux passages en hôpital, qui convoquent les mêmes questions identitaires et fondatrices : la sexualité et la fécondité, s'y conjuguent avec la mort et le refus. Ces situations apparaissent donc comme des ponctuations, des bornages d'un temps psychique, un temps *hors temps*, que le «Je» va transformer en point d'origine, où il vient se perdre, en se coupant des identifications qui l'insèrent dans la chaîne des générations.

(Le contexte des lignes suivantes est celui d'une salle d'attente de l'hôpital) «J'avais fini de corriger mes copies. Je revoyais continuellement la même scène floue, d'un samedi et d'un dimanche de juillet, les mouvements de l'amour, l'éjaculation. C'était à cause de cette scène, oubliée pendant des mois que je me trouvais ici. L'enlacement et la gesticulation des corps nus me paraissaient une danse de mort. Il me semblait que cet homme que j'avais accepté de revoir par lassitude n'était venu d'Italie que pour me donner le sida. Pourtant je n'arrivais pas à établir un rapport entre cela, les gestes, la tiédeur de la peau, du sperme, et le fait d'être là. J'ai pensé qu'il n'y aurait jamais aucun rapport entre le sexe et autre chose [240] .»

B.5.1.5.4.1 «Jamais aucun rapport !»

Le souvenir de l'avortement va venir se superposer à ces mêmes interrogations. Le jeune homme dont elle s'est trouvée enceinte trente-six ans plus tôt n'est pas sans analogie, dans la place que l'auteur lui assigne, avec la place qu'elle accorde à «*l'homme venu d'Italie*» dans le paragraphe ci-dessus, et la *lassitude*, qu'elle attache à cette relation. Le clivage est énoncé, et posé dans le registre de la dénégation, en une phrase compactée : «*J'ai pensé qu'il n'y aurait jamais aucun rapport entre le sexe et autre chose*». Dans cette formulation, le lecteur bute sur la juxtaposition des négations : «*jamais*» «*aucun*», et sur l'enchaînement des termes : «*rapport*», «*sexe*», «*autre chose*». Si deux négations ont la fâcheuse manie de s'annuler, alors l'insistance induite par les deux termes dérange. De même la polysémie du mot de «*rapport*» parachève un énoncé dans lequel s'agglomère

[239] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p 16.***

[240] ***Annie Ernaux (2000), op. cit., p 14-15.***

un ensemble de résonances. La proximité des termes «*rapport*» «*sexe*», et leur articulation avec «*autre chose*», ne permet plus au lecteur d'assigner un sens unique à l'énoncé. Ce «*jamais aucun rapport*» signe le clivage, et c'est cela dont l'auteur retrouve la trace dans la conjonction des configurations : le présent du passage en hôpital, la sexualité qui vient se conjoindre à une menace de mort et la saison d'automne de la jeunesse, du temps de «La javanaise».

«Début octobre, j'avais fait l'amour plusieurs fois avec P., un étudiant de sciences politiques que j'avais rencontré pendant les vacances et que j'étais allé revoir à Bordeaux. Je me savais dans une période à risques selon le calendrier Ogino de contrôle des naissances, mais je ne croyais pas que «ça puisse prendre» à l'intérieur de mon ventre. Dans l'amour et la jouissance, je ne me sentais pas un corps intrinsèquement différent de celui des hommes [241] .»

La différence sexuelle est ainsi niée dès que convoquée. La sexualité déconnectée de la féminité et de la maternité potentielle. «*Il n'y aurait jamais aucun rapport entre le sexe et autre chose*».

B.5.1.6 L'appel au sacré sur les franges de l'abjection

Lorsque le «Je» a vécu des situations susceptibles de le détruire, il revendique le dédommagement du préjudice. Une des exigences fréquentes est alors celle de l'octroi du statut d'exception. L'expérience d'Annie Ernaux indique une des composantes de cet autre mouvement à l'oeuvre (toujours sur le registre du retournement) : il va s'agit de *sacraliser*, ce qui pourrait entraîner l'auteur à se vivre comme *hors humanité*, et courir le risque d'une déliaison majeure d'avec la communauté humaine. L'expérience qu'elle va s'efforcer de sacraliser l'amène à s'assimiler aux exclus, auxquels elle-même octroie un statut héroïque, à partir de l'idée qu'ils sont capables de se tenir debout, désarrimés du groupe. Une nouvelle fois on se trouve en présence d'une configuration qui implique l'éviction de la temporalité au travers de la sacralisation[242]. Le sacré vient précisément produire un suspens de la temporalité. Le mouvement de l'écriture en ce sens, parachève le mouvement, inscrivant l'expérience dans le registre de la «*vérité* - toute vérité étant dès lors «bonne à dire» contrairement au dicton populaire.

«Il se peut qu'un tel récit provoque de l'irritation, ou de la répulsion, soit taxé de mauvais goût. D'avoir vécu une chose, quelle qu'elle soit donne le droit imprescriptible de l'écrire. Il n'y a pas de vérité inférieure [243] .».

Ce qu'ambitionne Annie Ernaux c'est précisément d'inscrire son expérience comme une expérience «*sacrée*». Une nouvelle fois c'est le «*retournement »* qui prévaut. En plaçant cette expérience sous le sceau du «*sacré »*, un sacré de «*transgression »*, il s'agit pour le «Je» de se couper de ses origines, de rompre une filiation vécue comme emprise aliénante.

[241] Annie Ernaux (2000), op. cit., p 21. Le passage hors italique est souligné par nous.

[242] Nous aurons à revenir sur ce registre du «*sacrénotion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré* «, pour en préciser la dynamique.

[243] Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 53.

B.5.1.6.1 L'éprouvé traumatique et la dissolution du «Je»

Au travers de cette expérience d'avortement, Annie Ernaux témoigne de la part de confusion, d'*indécidable* [244] *,* liée à ces vécus «extrêmes» ; *indécidable* quant à savoir si l'expérience relève du registre «*l'horreur»* ou de celui de «*la beauté»*, si elle déloge le «Je» de sa place d'humain et le réfère à l'abjection, ou si elle lui confère un statut d'«exception», une place de héros.

«Je marchais dans les rues avec le secret de cette nuit (...) dans mon corps, comme une chose sacrée. Je ne savais pas si j'avais été au bout de l'horreur ou de la beauté. J'éprouvais de la fierté. Sans doute la même que les navigateurs solitaires, les drogués et les voleurs, celle d'être allé jusqu'où les autres n'envisageront jamais d'aller. C'est sans doute quelque chose de cette fierté qui m'a fait écrire ce récit [245] .»

Une telle narration permet d'épingler un ensemble de mouvements configurés selon la figure clef du *retournement,* au titre desquels celui qui transfigure l'expérience *confusionnante* en «*une chose sacrée»*. La *fierté* - prime narcissique à laquelle va prétendre le «Je» - signe l'identification imaginaire censée être conférée par ces incursions sur ces territoires expérientiels, là «*où les autres n'envisageront jamais d'aller*». En ces lieux pointent la transgression et la jouissance corrélée, dans leurs versants mortifères - transgression explicitement référée au travers de l'appel aux figures des *drogués,* et des *voleurs*. C'est ce même mouvement d'arrimage narcissique qui permet au «Je» d'ignorer ce qu'il joue de sa déshérence, lors même qu'il est entièrement assimilé à son éprouvé, dans le clivage.

Ces vécus expérientiels «exceptionnels» procèdent donc d'un mouvement paradoxal, de différenciation/indifférenciation, d'identification à la figure grandiose *et* désincarnée du héros. Annie Ernaux témoigne de cette précipitation hors des limites, sachant que c'est alors l'expérience d'écriture qu'elle met en place de bordure, et qui fait barrage à la tentation de dissolution énoncée. Une telle position d'écriture constitue précisément l'opposé d'un «hors limite», puisque produisant une trace, et faisant le renom de son auteur, en promouvant son patronyme (le «Nom-du-père»).

Dans la rencontre avec cette forme de narration, et cette écriture singulière qui caractérise cette écrivain, le lecteur se trouve devoir faire face à une étrange impression, résultant de la conjonction du désir (énoncé) de l'auteur de «*se perdre* [246]«, de ***«se dissoudre dans les mots, la tête et la vie des autres»*** via l'écriture, et d'une volonté

[244] «*Quelles que soient les théories freudiennes du traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme on s'apercevra que toutes s'inscrivent sous cette forme fondamentale de l'indécidabilité subjective qui constitue le paradigme de toute situation et de toute construction traumatique*.» Bernard Duez (1999), op. cit., p. 5-6.

[245] Annie Ernaux (2000), op. cit., p. 107.

[246] Un des derniers ouvrages de cet auteur paru en 2001, porte du reste ce titre : «*Se perdre*». Il relate une relation amoureuse, qui avait déjà fait l'objet d'une précédente écriture.

(souffrante) d'un enfermement, d'un refus de la perte. Il faudrait dès lors «*ne rien perdre*», que ne subsiste «*pas de reste*», dont l'auteur n'ait «*fait*» de l'écriture. C'est en ce sens que l'écriture autobiographique relève du symptôme.

Le «Je» *s'éprouve* vivant, corrélativement à la menace qu'il a *éprouvé* de «s'y perdre». Les confusions qu'il a affrontées ne lui permettent pas de prendre place dans le lien générationnel ; l'expérience est ainsi placée sous le sceau du «*sacrifice* [247] *»*. Ces expériences «*limites*» mettent précisément à mal les limites à partir desquelles le «Je» circonscrit sa résidence, notamment au travers de la destruction de la pensée ; celles-ci se trouvant aspirée dans la béance crée par le traumatisme.

Le récit de l'avortement, relaté de façon crue, «factuelle», n'épargne au lecteur aucun détail. L'appel au «*sacré »*, énoncé précisément sur ces franges de l'abjection, vient *noyer*, ce qui pourrait apparaître de la vie pulsionnelle et de l'organisation libidinale, et serait susceptible d'entraîner un travail de réflexivité, voire une perlaboration.

B.5.2 Traumatisme, transgression et auto-fondation

B.5.2.1 La revendication héroïque, comme issue au traumatisme

En son condensé, le récit d'Annie Ernaux donne de la lisibilité à certains destins du traumatisme, notamment à ces traumatismes auxquels le «Je» participe activement, où il met en acte son *appétence traumatophilique* (J. Guillaumin 1985). Un destin consiste pour le «Je» à s'arrimer au traumatisme et/ou à l'acte transgressif comme à un point d'origine en un mouvement d'auto-fondation, d'auto-engendrement. Le «Je» peut ainsi choisir de se saisir du traumatisme pour l'ériger en moment fondateur. Cette manière d'utiliser le traumatisme est certes une manière de l'intégrer, mais en s'y soumettant et en s'y perdant. Se met alors en place une *nouvelle* excitation qu'il va s'agir d'alimenter sans cesse. Le moment traumatique se transforme en point d'origine imaginaire. Cette prévalence de l'imaginaire dans lequel le sujet s'engouffre le désarrime de la chaîne symbolique et générationnelle. L'expérience traumatique devient *son* origine mystérieuse. Le sujet est seul à savoir qu'il est «né» à ce moment-là, ce qui dissout pour lui le lien d'inclusion dans une chaîne généalogique et signifiante, et le précipite hors de la temporalité. Dans le cas d'Annie Ernaux, ceci est d'autant plus aisé qu'elle expérimente le traumatisme et le vécu transgressif dans la *solitude*, ce qui potentialise l'exclusion qui va se donner comme la glorification du *hors la loi* et comme clôture auto-fondatrice. La visée de complétude recouvre ce qui dans le traumatisme est précisément la marque de la castration, et qui devient l'objet du refus.

[247] «*Nous sommes toutes les deux dans ma chambre. Je suis assise sur le lit avec le foetus entre les jambes. Nous ne savons pas quoi faire. Je dis à O. qu'il faut couper le cordon. Elle prend une paire de ciseaux, nous ne savons pas à quel endroit il faut couper, mais elle le fait. Nous regardons le corps minuscule, avec une grosse tête, sous les paupières transparentes les yeux font deux taches bleues. On dirait une poupée indienne. Nous regardons le sexe. Il nous semble voir un début de pénis. Ainsi j'ai été capable de fabriquer cela. O. s'assoit sur le tabouret, elle pleure. Nous pleurons silencieusement*. C'est une scène sans nom, la vie la mort en même temps. Une scène de sacrificenotion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice .» (Annie Ernaux, op. cit., p. 91. Le passage hors italique est souligné par nous).

L'expérience traumatique est conservée dans sa charge d'excitation valant paradoxalement contre l'excitation incestueuse-incestuelle. Le traumatisme est cadré par le «Je» comme signant une séparation jamais assurée, comme un refus identificatoire par crainte d'une aliénation totale à l'emprise maternelle[248]. L'issue est alors la revendication d'une position héroïque[249] comme dédommagement d'un préjudice *subi*.

B.5.2.1.1 Sidérer l'autre comme preuve de la traversée du carrefour identitaire

Corrélée à ce mouvement de prétention identitaire, une autre dynamique d'utilisation du traumatisme consiste à faire éprouver à l'autre une part de la sidération par soi-même éprouvée, et d'en jouir en retour. Le «Je» tente d'évacuer projectivement dans l'autre, la violence à laquelle il s'est trouvé confronté, d'exporter ce qui a fait trou dans sa psyché. C'est alors dans la sidération éprouvée par l'autre que le «Je» reconnaît qu'il a survécu, qu'il a réussi à supporter l'épreuve (recherchée et/ou subie). C'est un tel mouvement de sidération aperçu chez l'autre qui devient la preuve de son propre statut héroïque. Ce mouvement est une reprise *à l'identique* (M'Uzan M. de 1969[250]), et ne permet pas de déboîter de la position construite par le «Je». Il participe tout au contraire au renforcement de cette position, ce qui oblitère tout travail de reprise élaborative.

Il s'agit d'amener l'autre au point *énigmatique* que le «Je» a dû confronter ; cet autre est alors recherché dans sa «*potentialité thérapeutique*» et simultanément disqualifié, - par où se profile la part masochiste de telles configurations[251].

Au travers de l'écriture, A. Ernaux s'extrait de la sidération, du temps aggloméré (ce temps «hors temps») et, dans la mise en partage avec le plus grand nombre, au travers de l'édition, jouit à nouveau de la sidération qu'elle sait possible de faire éprouver à l'autre (le lecteur). À défaut de faire elle-même de «l'évènement» l'objet d'une élaboration psychique, il acquiert un statut «culturel», via la notoriété littéraire de l'écrivain. A. Ernaux tente ainsi de maintenir la satisfaction narcissique octroyée par le franchissement incessant d'une limite : cette destruction revendiquée de l'intime, dans la dépossession

[248] Le texte témoigne de la violence de ces confusions au travers notamment de ces énoncés qui ne sauraient s'exclure l'un l'autre :»*J'ai tué ma mère*», et «*j'ai le corps de ma mère*».

[249] Annie Ernaux face au traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme conjoint une double revendication : la place de *hérosnotion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros* et celle de *héraut*, en lien avec sa prétention au statut *d'écrivain*.

[250] Michel de M'Uzan (1969), Le même et l'identique - in : *De l'art à la mort,* (1977), Paris, Tél. Gallimard, p. 84-85.

[251] Les «divans» connaissent bien ces mouvements de disqualificationnotion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification de cela même que les sujets recherchent «désespérément». À propos du contre-transfertnotion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert , nous avions noté qu'une certaine pensée psychanalytique (historiquement datée) a même stigmatisé ce mouvement comme «*réaction thérapeutique négative*».

qu'en réalise le récit autobiographique. On est alors dans un registre d'exhibition : *l'autre doit savoir, moi, je ne suis plus que le héraut de cette geste*. Ce franchissement lui fait quitter un statut identificatoire mal différencié d'avec l'autre maternel, et en acquérir un nouveau via la transgression : diabolique issue à la solitude, qui renforce le clivage.

B.5.3 Transgression, identification héroïque et temporalité - Freud : «Un trouble du souvenir sur l'Acropole[252] »

Avec le texte de Freud de 1936 « *Un trouble du souvenir»,* on se trouve dans une reprise tardive d'une expérience de jeunesse. Freud alors âgé de 80 ans évoque une expérience d'un rapport altéré à la temporalité, vécue quelque 32 ans auparavant, alors qu'il était âgé de 48 ans. Le caractère «*d'étrangement*», terme donc il caractérise cette expérience, nous permet de poursuivre la mise à jour du lien entre *transgression*, *sacralisation*, et *identification* et le lien que ces expériences entretiennent avec la temporalité, au travers des *identifications héroïques* (le texte de Freud y faisant explicitement référence). Ces réflexions nous permettront d'inférer certains processus qui sont aussi de mise pour les «sombres héros » du quotidien des institutions.

Si le contenu de ce texte écrit en 1936, paru sous la forme d'une *lettre ouverte à Romain Rolland* trois ans avant la mort de Freud, résonne avec notre propos, le contexte de sa parution présente aussi un intérêt certain. Dans son introduction au texte Freud explicite lui-même les circonstances de l'écriture. Son courrier à l'adresse de Romain Rolland débute ainsi :

«Ami vénéré, Sollicité de façon pressante d'apporter une contribution écrite à la célébration de votre soixante-dixième anniversaire, je me suis longtemps efforcé de trouver quelque chose qui fût, en un sens ou un autre, digne de vous, qui pût exprimer mon admiration pour votre amour de la vérité, votre courage dans la profession de foi, votre bienveillance envers les hommes et votre propension à les aider. Ou qui témoignât de ma gratitude pour le poète qui m'a fait don de tant de jouissance et d'élévation. Ce fut en vain ; je suis de dix ans votre aîné ; ma production est tarie. Ce que j'ai finalement à vous offrir est le présent d'un appauvri qui «a connu jadis des jours meilleurs»[253].

Freud envoie donc ce texte à Romain Rolland à l'occasion d'un hommage public rendu à l'écrivain à l'occasion de ses 70 ans. Dans leur important travail sur cette relation entre les deux hommes, H. et M. Vermorel prennent soin de traduire un certain nombre d'échanges

252 Le titre de cette lettre à Romain Rolland est différemment traduit : soit comme «*Un troublenotion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble de mémoirenotion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire notion mémoire sur l'acropole*» - in *Résultats idées, problèmes II* ; Trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 221-230 ; soit comme «*Un trouble du souvenir sur l'Acropole*» H. et M. Vermorel *«Sigmund Freud et Romain Rolland correspondance 1923-1936»*, (1993), p. 410.

253 Pour l'ensemble des citations auxquelles nous allons recourir, nous utilisons la traduction d'Henri et de Madeleine Vermorel (1993), Sigmund Freud et Romain Rolland, correspondance 1923-1936 - Paris, Puf, p. 404.

de correspondances qui se sont déroulées durant la période de l'écriture du «*trouble »*. Nous retiendrons pour notre propos un extrait d'une lettre de S. Freud à Arnold Zweig, du 20.01.1936. Il permet de souligner la position transférentielle qui se joue entre Freud et Romain Rolland, et qui éclaire l'amertume du propos initial : «***ma production est tarie. Ce que j'ai finalement à vous offrir est le présent d'un appauvri qui «a connu jadis des jours meilleurs».*** Il convient aussi de se rappeler la fécondité de l'échange qui a antérieurement eu cours entre les deux hommes à partir de 1923. Celle-ci a donné en effet naissance en 1929 au texte du «*Malaise dans la Culture*», et s'est poursuivie au travers de l'ensemble de la réflexion freudienne autour du «*principe de Nirvana*» et de la visée de la pulsion de mort. Ce que le texte du «*Trouble*» fait apparaître c'est une poursuite de la réflexion freudienne suite à l'interrogation de Romain Rolland autour du «*sentiment religieux*», «hors de toute référence à un dogme». L'émergence du souvenir freudien de l'*étrangement* [254] est à entendre dans cette inscription transférentielle, au-delà de ce que Freud lui-même parvient à établir dans son élaboration consciente.

«J'ai été fort harcelé pour fournir une contribution écrite au 70° anniversaire de Romain Rolland, et j'ai fini par céder. J'ai mis sur pied une petite analyse d'un «sentiment d'étrangement» qui m'assaillit en 1904 sur l'Acropole d'Athènes, quelque chose de franchement intime qui n'a guère à voir avec Romain Rolland (sinon que celui-ci a exactement l'âge de mon frère, avec lequel j'avais fait alors le voyage d'Athènes). Mais combinez les deux proverbes du coquin qui donne plus et de la jolie fille qui ne donne pas plus qu'ils n'ont, et vous connaîtrez mon cas.» (Lettre de S. Freud à Arnold Zweig, du 20.01.1936[255]).

Le lien établi par Freud dans cette correspondance avec A. Zweig permet d'entrevoir la rivalité qui nourrit à ce moment-là, la relation de Freud à Romain Rolland. Le travail de H. et M. Vermorel éclaire cette rivalité en mettant en concordance cet anniversaire de Romain Rolland, dont ils précisent qu'il s'agit d'un événement public (en lien avec la notoriété de l'intéressé à l'époque), avec les mouvements de l'entourage de Freud pour lui permettre d'obtenir le «Prix Nobel». Il faut rajouter à ces circonstances le fait que Freud va avoir 80 ans quelques mois plus tard et que sa maladie est en pleine évolution (ce dont il fera explicitement état pour décliner l'invitation de se rendre à l'anniversaire de R. Romain).

L'analyse que Freud, réalise du «*trouble »* survenu sur l'Acropole, comporte plusieurs composantes que nous rencontrons à l'occasion des identifications héroïques, notamment celle du couplage entre l'*identification* à une figure *héroïque*, le statut d'une expérience de «*première fois »*, et le sentiment de *transgression* (considérée ici dans sa composante oedipienne).

«Quand on voit la mer pour la première fois, qu'on traverse l'océan, qu'on vit comme réalités effectives des villes et des pays qui furent si longtemps objets de

[254] Dans sa clarification du terme d»*entfremdung*», Freud le spécifie ainsi : «(ces *étrangements*») on les observe sous deux sortes de formes : nous apparaît comme étranger, ou bien un morceau de la réalité, ou bien un morceau du moi propre. (...) étrangements et dépersonnalisations sont intimement apparentés» (Freud (1936) - in H. et M. Vermorel, op. cit. p.408).

[255] Lettre de S. Freud à A. Zweig 20.01.1936 - trad. H. et M. Vermorel «Sigmund Freud et Romain Rolland correspondance 1923-1936», 1993, p 402.

souhaits lointains et inaccessibles, on se sent comme un héros qui a accompli des actes d'une invraisemblable grandeur.» (S. Freud 1936[256]).

En 1904, Freud s'éprouve donc en *héros*. Or on sait comment dès 1912-1913, dans «Totem et Tabou», il proposera d'éclairer la place du «*héros*» à partir de la place du dernier fils, le fils préféré de sa mère ; le «*jeune rival envié*» (H. et M. Vermorel). Dans ces liens existant entre l'identification héroïque et la position de «*fils préféré de la mère*» on se trouve face à une tentative d'échapper à l'historisation, à l'écoulement de la temporalité, et à celle de ses filiations. Le «hors-temps» se situe du côté d'un maternel nourricier éprouvé comme «*toute présence*» selon une évocation que nous empruntons à Pascal Quignard :

«Ma vie est un continent que seul un récit aborde. Il faut non seulement le récit pour aborder ma vie, mais un héros pour assurer la narration, un moi pour dire je. Il me faut une mélodie - chantonnement premier, cantus obscurius de la langue maternelle encore insignifiante, présence substantielle, nourricière - pour apaiser l'éventration du temps par le temps.» (P. Quignard 1987[257]).

Si le héros *dépasse le père* (voire le castre), il se trouve dans l'acte même, face au vertige de l'auto-engendrement et/ou à celui du couplage incestueux. Le mythe de «totem et tabou» place le «héros, à l'identique avec les premières figures de la mythologie grecque en position de se faire «le bras armé de la mère[258] ». Si à l'image de Cronos, ce geste ouvre la temporalité immobilisée, le fils se retrouve à devoir en retour affronter la question de sa propre castration, de son propre dépassement et de son inscription dans la génération. Au travers de l'identification héroïque, c'est avec la question que rencontre tout *fondateur* que Freud se retrouve aux prises.

Dès 1908 Freud avait entrevu le retournement potentiel entre la figure du héros participant à la civilisation de la pulsion, la transformant en un «*bien commun*», et la question de la transgression, en référence au «délinquant», à celui qui va se mettre hors-la-loi : l'«outlaw».

«Celui qui, de par sa constitution inflexible, ne peut prendre part à cette répression de la pulsion s'oppose à la société comme «délinquant», comme outlaw, dans la mesure où il ne peut s'imposer à elle comme grand homme, comme «héros », de par sa position sociale et ses aptitudes éminentes.» (Freud 1908[259]).

C'est cette même hésitation que Freud rencontre à l'occasion du «*trouble »*. Le

[256] Les passages en italique sont soulignés par nous.

[257] Pascal Quignard (1987), La leçon de musique - Hachette, Paris, p. 53. Les passages en italique sont soulignés par nous.

[258] Rappelons que c'est Gaïa qui arme le bras de son dernier fils Cronos, pour déjouer la toute présence d'Ouranos. Dans la généalogie171notion généalogie notiongénéalogienotiongénéalogienotiongénéalogienotiongénéalogienotiongénéalogienotiongénéalogie de l'Olympe ce sera ensuite au tour de Zeus de délivrer sa mère Rhéa de l'emprise dévorante de Cronos, de son refusnotion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus de la générationnotion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération .

consentement à la loi est consentement à la génération hors d'une captation narcissique. C'est en effet une telle captation qui caractérise cette même identification héroïque sous l'égide de la transgression, ainsi que la situation d'Annie Ernaux nous l'a révélée avec précision.

La suite de la narration du «trouble » dessine le lien que cette identification héroïque entretien avec la figure du Père et avec celle du dépassement.

«Et à présent nous sommes à Athènes, nous voilà sur l'Acropole ! Nous avons vraiment fait notre chemin ! Et s'il m'est permis de comparer de si petites choses à des plus grandes, Napoléon I° ne s'est-il pas tourné pendant le sacre à Notre-Dame vers l'un de ses frères (...) en faisant cette remarque : «Qu'en dirait Monsieur notre Père [260] s'il pouvait être ici maintenant ?» (...) à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin se rattache un sentiment de culpabilité ; il y a là quelque chose qui est injuste, qui de tout temps est interdit. Cela a à voir avec la critique enfantine à l'endroit du père, avec la piètre estime qui avait relayé la surestimation enfantine précoce de sa personne. Il semble que l'essentiel dans le succès soit de faire son chemin mieux que le père et qu'il soit encore et toujours non permis de vouloir surpasser le père. À cette motivation de valeur générale s'ajoute pour notre cas ce facteur particulier que dans le thème d'Athènes et de l'Acropole est contenue en soi une référence à la supériorité des fils. Notre père avait été commerçant, il n'avait pas reçu de formation au lycée, Athènes ne pouvait pas signifier grand chose pour lui. Ce qui nous troublait dans la jouissance du voyage à Athènes était donc une motion de piété [261] .»

Dans ce passage, Freud évoque la relation à son Père, en pensant (dans l'après-coup) à ce que lui-même en cet instant «*d'étrangement*» aurait pu dire à son frère. H. et M. Vermorel ont souligné la chaîne associative présente au travers des correspondances entre les prénoms du frère cadet Alexander, rival de Freud, substitut confusionné à l'image du père dans la rivalité, le nom des conquérants (Alexandre, Napoléon) ; celui du nom du frère de ce dernier, Joseph son lien à celui de Julius le frère mort ; et les correspondances entre l'âge de Romain Rolland et l'âge de ce même frère (ce que Freud lui-même souligne dans sa lettre à A. Zweig). Ce texte convoque donc via le nouage transférentiel la temporalité psychique, la question de la transgression, dans son lien avec le sacré.

B.5.3.1 Transgression et arrimage à la culpabilité

Dans la «lettre ouverte» les différentes associations émises par Freud concernent les propos de Napoléon à son frère d'une part, le site de l'Acropole d'autre part. Elles convoquent l'image du père, à partir de l'interdit de dépassement et du rapport au savoir (vs l'ignorance attribuée au père). Nous pouvons continuer à déplier le propos en regardant ce que dessine la scène du sacre de Napoléon telle qu'immortalisée dans la

[259] ***La morale sexuelle «civilisée» et la maladie nerveuse des temps modernes - in La vie sexuelle - Paris, Puf, 1969, p. 33.***

[260] ***En français dans le texte.***

[261] ***H. et M. Vermorel, (1993), op. cit. p. 410.***

peinture de David. Il est aussi possible de questionner ce que l'Acropole donne à entendre en tant que représentations psychiques dans son statut de temple, en lien avec le Panthéon grec et la généalogie.

B.5.3.1.1 Le sacre de Napoléon

Dans la peinture de David, ce qui se donne au spectateur comme le point focal organisateur du tableau c'est l'image d'un homme debout, une femme à genoux, tête basse à ses pieds, procédant à ce geste transgressif de s'octroyer lui-même l'emblème de la royauté, s'auto-couronnant, s'auto-proclamant «empereur». Avec ce tableau on est donc face à l'image du refus de Napoléon à ce que ce soit un prélat de l'église qui procède au geste d'investiture et qui pose la couronne «au nom d'un Autre». Cette mise en scène rituelle liant la royauté à la sphère du «sacré » caractérisait l'ensemble des représentations des couronnements royaux. Dans ces filiations, le pouvoir se légitimait dans une soumission-alliance du Roi à un «Autre». Un tel rituel avait pour lui de limiter celui en place d'y être, dans la tentation de se prendre pour celui qui «serait la totalité du pouvoir», dans une puissance sans «autre», dans un exercice du pouvoir en son seul nom - et partant à son seul profit. Dans le couronnement de Napoléon, les habituels représentants de la sphère du sacré sont relégués au rang de spectateurs, transformés en cautions du délire mégalomaniaque du tyran. C'est lui-même qui se fait «empereur» ; le couronnement ne convoque pas de symbolique limitative. Caricature de l'*auto-engendrement*, le tableau souligne en le glorifiant le refus de la transcendance et de la limite. Dans cette investiture nulle trace de soumission ; c'est un homme debout qui s'autoproclame, là où antérieurement le pouvoir se transmettait «genou en terre». Le geste de Napoléon signe le simulacre du sacre et le rapt de toute légitimité. On est là dans une tentative d'instaurer une nouvelle lignée[262].

Dans sa chaîne associative, Freud lie cette image du sacre aux propos de Napoléon à son frère, propos qui convoquent le père, en faisant vivre sa parole absente. Il s'agit pour Freud de considérer cet *impossible à dépasser le père*, dans ce même temps où vacille pour lui quelque chose de sa propre image. De fait avec l'épopée Freudienne s'instaure une «nouvelle lignée». En 1904 «L'interprétation des rêves», est déjà publiée depuis quelque temps, Freud est en position de *fondateur*, de père de la psychanalyse. Dans cet *étrangement* il rencontre la question de sa place dans la génération, ceci en un lieu où les grecs honoraient leurs dieux (mettaient symboliquement genoux en terre pour se lier à eux). On est ici dans le temple de Zeus. La chaîne associative freudienne le conduit à énoncer «*la supériorité des fils*», et en cet endroit «*l'étrangement»* signe le

[262] Nous éclairerons ultérieurement la notion de «*pouvoir*», et soulignerons le danger constant auquel sont soumis les «*représentants du pouvoir*», de se confondre avec la place par eux occupés, ainsi que la fresque de David le met en scène. Il serait intéressant d'interpréter cet épisode de l'exercice du pouvoir en France, ce passage par le sacre de Napoléon et la brève période du «premier empire», dans sons lien avec mouvement de culpabilité résultant du meurtre de Louis XVI, d'une part, et du mouvement de la «terreur» ayant suivi immédiatement le «moment révolutionnaire», d'autre part. Cette tentative de rupture dans l'histoire fait également écho à ce qui se joue avec moins d'éclat et de fastes, dans le quotidien des institutions, ou les *petits tyrans institutionnels* tentent d'établir une nouvelle lignée, dans la négation de toute histoire antérieure à leur venue. Nous reviendrons sur ces dynamiques.

danger de tenir le père pour «rien». La culpabilité vient faire ainsi office de garde-fou et préserver le sujet de la béance narcissique de ne se voir et de ne s'éprouver qu'en place de héros. Se transformer en héros, en celui qui aurait affronté des périls, et réalisé des exploits, fait courir le danger de se retrouver «fils préféré de la mère» dans une disqualification meurtrière imaginaire du père, et à l'identique avec la dramaturgie oedipienne de se retrouver couplé avec la mère et aux prises avec les rets mortels de l'archaïque. Freud est sensible dans le moment du sacre de cet autre «héros» fondateur d'empire, à ce mouvement de convocation du père - mouvement qui préserve Napoléon de la «folie» de la déliaison générationnelle. La remémoration du père vient ainsi faire barrage à la folie mégalomane. S'il possède le pouvoir, l'élu est *aussi* référé à un père, et à une lignée généalogique. Le danger de l'inceste dans son indissociable liaison à la mort, est dès lors tenu à distance respectable. En cet endroit d'un désarrimage potentiel, il y a du Père.

Nous supposons qu'une telle convocation du père (sa parole rendue vivante dans l'échange entre les frères et la culpabilité que Freud énonce comme traces du père) fait partie de la réponse à l'interrogation que Romain Rolland avait proposée à la perspicacité de l'entendement freudien au sujet du «*sentiment océanique*». Freud dans cette lettre ouverte poursuit la réponse, dont «*Malaise dans la Culture*» constituait une première partie : *il y a du père et il y a la Loi*.

Pour Freud, le «*sentiment océanique*», on le sait, n'est autre que la tentation régressive du retour au giron maternel. La culpabilité oedipienne et la parole échangée entre les frères fournissent une réponse complémentaire. Elles repoussent la tentation océanique-incestueuse, visée de la pulsion de mort sous l'égide de Thanatos. Au «*sentiment océanique*» en tant qu'il serait la trace d'un sentiment du «*sacré »* selon Romain Rolland, Freud substitue un travail de dépassement par la pensée et un sentiment de rivalité oedipienne. L'investissement de la pensée élaborative est proposé contre la tentation régressive, comme barrage face aux poussées de Thanatos et à l'arrimage au père face à l'inflation narcissique.

Le parcours freudien signe bien une *transgression*, mais celle-ci procède d'une mise en pensée, d'un parcours de dessillement de l'entendement. Elle s'inscrit dans l'ordre d'une appropriation subjectivante. La culpabilité liée au *dépassement* du *père* protége le héros de la folie de s'auto-engendrer (P.C. Racamier[263]). Celui-ci s'assure que son agir transgressif n'a pas tué le père. Le cheminement vers la connaissance du fils en place d'une certaine ignorance paternelle n'est pas un meurtre. S'arrimer au père permet ainsi de faire (partiellement) pièce à la noyade narcissique.

Contrairement à ce que Freud énonce, ce qui est *interdit*, ce n'est pas de «*dépasser le père*» ; l'interdit c'est l'effacement du père, l'effacement de l'histoire, et conjointement celui de sa propre filiation. Un tel mouvement redonne en effet consistance aux figures archaïques qui hantent les gouffres dans lesquels la fascination narcissique fait chuter ses victimes. Le *sentiment de culpabilité* dont Freud témoigne, apparaît ici comme ce qui, à l'occasion du vertige identitaire de l'éprouvé d «*étrangement*», lui permet de tenir en

[263] Paul Claude Racamier (1989), Note sur la pensée des origines - in : *L'oeuvre de Paul-Claude Racamier*, sous la direction de H. Vermorel et J. Dufour, Delachaux et Niestlé, 1997, p. 297-300.

respect une pareille inflation narcissique et les angoisses incestuelles corrélées, via la position héroïque. Convoquer le père c'est convoquer sa propre filiation et sa place contingente dans la génération.

La scène de *l'étrangement* se déroulant en outre sur l'Acropole, on est au plus près d'une mise en scène du sacré. Freud fournit à Romain Rolland dans ce souvenir la preuve de son ambivalence à cet endroit ; ce sacré qu'il a tenté de nier le rattrape dans son *trouble* éprouvé dans un lieu sacré qu'est le temple de Zeus. C'est du reste une des conclusions auxquelles parviennent H. et M. Vermorel (1993) dans leur travail.

«Dans les derniers travaux (...) Freud aborde la définition du sacré comme prohibition de l'inceste : ce serait ici la prohibition de l'inceste primordial, du retour à la monade mère-foetus, horreur non seulement de la castration, mais de l'anéantissement, prohibition qui est le fondement de la vie psychique des individus et des groupes. Par là la création de la psychanalyse s'inscrit dans une compréhension d'une dimension humaine fondamentale, le sacré, sur lequel, avec la sensation océanique, Romain Rolland avait attiré l'attention de Freud[264].»

L'évocation de Freud nous donne à entendre en clair le lien entre ce qu'il éprouve d'un sentiment oedipien reconnaissable, et l'émergence confuse d'un sentiment de *sacré*. En lien avec les propositions de Mircea Éliade (1959[265]) nous avons précédemment stipulé que cette dimension du *sacré* se caractérise comme «*ce qui échappe au «Je*», et le configure comme *humain* sous le signe de *l'incomplétude*, dans le lien à «*l'origine* [266]«. Freud déplace le sentiment du sacré «océanique» vers la sphère de la pensée et celui de la créativité de l'oeuvre[267]. Il ne saurait être pour lui question de se dissoudre dans une participation «nirvanienne». Tout au contraire, il pose et revendique sa marque, et sa participation à l'humaine émergence hors du chaos et de la barbarie incestueuse, mais ceci dans une génération reconnue. C'est ainsi une nouvelle fois la figure du Père qui signe l'incomplétude de chacun des fils, fussent-ils des créateurs de génie. Le danger est grand en effet pour ce fondateur de se placer dans une position de savoir vis-à-vis de ce

264 Henri et de Madeleine Vermorel (1993), op. cit., p.596. Les mots en italique sont soulignés par les auteurs.

265 Mircea Éliade (1957), *Le sacrénotion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré et le profane* - Trad. franç. 1965 Paris, Gallimard, Folio, 1987, 185p.

266 Nous nous référons ici à ce qui a été développé au chapitre intitulé : «*La sacralisation et le suspens de la temporalité*» (B.4.1.5.)

267 Dans le texte de 1908 cité dans les pages précédentes Freud indiquait que le «sacrénotion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré « procédait de la *part prélevée par la société*, sur la satisfaction et la jouissance du sujet, au travers du renoncement pulsionnel, et en faisait un «*bien commun*». «*D'une façon très générale notre civilisation est construite sur la répression des pulsions. Chaque individu a cédé un morceau de sa propriété, de son pouvoir souverain, des tendances agressives et vindicatives de sa personnalité ; c'est de ces apports que provient la propriété culturelle commune en biens matériels et en biens idéels. En dehors de l'urgence de la vie, ce sont bien les sentiments familiaux, découlant de l'érotisme, qui ont poussé les individus isolément au renoncement. Ce renoncement s'est fait progressivement au cours du développement de la civilisation ; la religion en a sanctionné les progrès séparés ; la part de satisfaction de la pulsion à laquelle on avait renoncé était sacrifiée à la divinité ; le bien commun acquis de cette manière était déclaré «sacrénotion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré «*. (Freud 1908, op. cit., p. 33).

qui jusqu'à l'invention de la psychanalyse échappait de façon radicale.

B.5.4 La transgression contre la pensée, ou la pensée comme transgression

À partir de la situation évoquée dans le chapitre précédent : la narration d'Annie Ernaux, nous pouvons à présent jouer de l'opposition de ses composantes avec celle du «*trouble »* freudien.

Pour A. Ernaux la *transgression* vaut comme fondement narcissique, traumatique, pour le refus-rupture qu'elle semble générer : refus d'identification (à la mère). Ce refus va se doubler de celui de tout travail de pensée élaborative afin permet de conserver intacte la charge émotionnelle et sensorielle comme sceau de l'auto-engendrement. On se situe donc bien à l'opposé du parcours que réalise le récit freudien dans la mise en travail psychique de l'expérience dans le transfert à Romain Rolland. Annie Ernaux s'en tient à un récit factuel, dont l'élaboration est laissée au lecteur, au point que l'on a pu se demander s'il ne s'agit pas pour cet auteur d'aller précisément chercher chez l'autre une reconnaissance de ce qui ne peut être trouvé en soi, à l'image de son récit de la sidération que son acte vient provoquer pour un étudiant de ses amis. Les sentiments et les éprouvés sensoriels qui se rattachent à l'avortement témoignent d'une féroce rivalité avec la mère. L'identification à son sexe dans la génération est refusée, là où l'on voit Freud s'identifier au père au travers de la culpabilité, en tant que celle-ci vient réduire un écart qui menace de précipiter le «*fondateur »* que Freud est en passe de devenir (en 1904), dans les affres de l'inflation narcissique.

On se trouve avec ce texte de Freud en 1936, dans un véritable travail de reprise historisante. Si l'expérience vécue durant le voyage à Athènes a été conservée durant trente-deux ans sans la moindre reprise, le transfert qui le lie à Romain Roland et les élaborations que leurs échanges ont générées sont l'occasion d'un travail de ressaisie, d'inclusion de ce trouble, de cet «*étrangement*» dans une chaîne signifiante. Le contexte de la maladie de Freud, son âge, le confrontent à la temporalité et à l'inéluctable de la castration, de la génération et du travail psychique de la sublimation qui fait de lui (selon ses propres termes de 1908) un «*grand homme*», un «*héros civilisateur*» (M. Éliade).

La *transgression* évoquée par Freud le lie de façon directe à la loi de l'interdit oedipien. Elle concerne le travail de découverte qui a caractérisé l'épopée freudienne. Le travail de pensée joue comme dépassement des identifications aliénantes, là où la transgression vient à se configurer contre la pensée lorsque prévaut l'auto-engendrement mortifère, ainsi que le récit d'A. Ernaux le donne à entendre.

B.6 La Jouissance et l'aliénation

«La jouissance (...) a toujours quelque chose à voir avec la démesure.» (D. Vasse 1999[268]). «Qu'est ce c'est (...) la jouissance ? C'est quelque chose qui est

l'escamotage de la limite, l'abolition de la limite.» (S. Leclaire 1968[269]).

Dans les pages qui précèdent nous avons eu recours au terme de «*jouissance*», il nous faut à présent nous arrêter quelque peu sur ce concept afin d'en dégager les différentes acceptions et en préciser quelque peu l'usage.

B.6.1.1 Lien entre «excitation » et «fantasme» dans la pensée freudienne

Nous pouvons établir une première proximité de concept, un premier pontage entre ce qui chez Freud apparaît sous le terme d'«*excitation »*, et qui lui sert de point d'appui dès 1915 pour définir la «*pulsion*». L'excitation est alors liée au scénario fantasmatique au sein duquel le «Je» se déplace sur la scène de l'inconscient. Dans son étude sur le fantasme «*Un enfant est battu*» (1919), Freud indique cette connexion entre la position inconsciente occupée par le «Je», et ses sous-bassements fantasmatiques. Les fantasmes secondaires, tel le fantasme prototypique «*un enfant est battu*», sont bien facteurs d'une excitation, qui n'a de cesse de se revivifier, au «feu» des fantasmes originaires.

«Si l'on conduit l'analyse à travers ces toutes premières périodes dans lesquelles est logé le fantasme de fustigation et à partir desquelles il est remémoré, elle nous montre l'enfant empêtré dans les excitations de son complexe familial.» (Freud, 1919[270]).

Rappelons que pour Freud, «***la jouissance ne fut rien d'autre qu'un vocable de la langue, jamais un concept de sa théorie***» (N. Braunstein 1990[271]). C'est à Jacques Lacan, que nous devons d'avoir mis l'accent sur ce concept de *jouissanc*e. Il en développera l'usage en s'appuyant sur les notions freudiennes de *pulsion* et de *libido narcissique*. Il fera ainsi explicitement référence au «mythe scientifique» freudien de «Totem et tabou», pour arrimer la *jouissance* à l'endroit de l'archaïque et de la mort.

Au cours du Séminaire de 1969-1970, suivant pas à pas le mythe freudien, Lacan pointe la mise en oeuvre d'une ouverture, d'une émergence hors de l'archaïque dans le mouvement de *renoncement* que réalisent les fils après le meurtre du père. Le *renoncement* est celui de s'emparer de la place de la jouissance. Pour se maintenir telle, cette place requiert précisément de prendre *toute la place*, et donc de convoquer une lutte fratricide en un cycle de violence sans fin - Lacan postule une telle place comme

[268] ***Denis Vasse (1999), La dérision ou la joie, la question de la jouissance - Paris, Seuil, p. 88.***

[269] ***S. Leclaire (1968), OEdipenotion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe à Vincennes, Fayard, 1999. - citation rapportée par N. Zaltzman (2001), L'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste est-il une notion psychanalytique?***

[270] ***S. Freud (1919 a), Un enfant est battu - Trad. franç. in Névrose psychose et perversionnotion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion , Paris, Puf, 1973, p. 226.***

[271] Nestor Braunstein (1990), *La Jouissance, un concept Lacanien* - 1992 pour la traduction franç., Paris Point Hors Ligne, p. 8.

celle de «*l'impossible*», qui n'acquiert ce statut que d'être référée au père mort. C'est dans la mort que le père de la horde incarne cette jouissance en tant que «*toute*», et c'est le meurtre qui promeut cette place.

«Que le père mort soit la jouissance se présente à nous comme le signe de l'impossible même.»(J. Lacan[272]).

Le mouvement de renoncement instaure une place vide au centre du groupe et en chacun des fils. Au cours du repas anthropophage chacun des frères va incorporer «un bout» de celui qui dès lors symbolise *l'impossible* de la jouissance, - ce que Lacan articulera ultérieurement avec la place du «*phallus »*. Le père archaïque devient dans sa mort le dépositaire mythique du «*phallus*». La jouissance, en tant que «*toute*», disparaît de la scène pour rejoindre la figure du père archaïque dans la mort. *L'interdit* est alors mis en partage par les frères : interdit d'occuper la place de celui qui possède toutes les femmes du groupe. Cette assomption symbolique promeut l'émergence de la Loi, cette loi qui «*troue*» la jouissance en tant que «*toute»*. Elle va alors se décliner dans la forme inaugurale de *l'interdit de l'inceste*. Au sein de la horde, le troupeau des *femelles* devient le groupe des *femmes* et des *mères*. Dès lors chacun des fils devra sortir du clan, de la tribu pour aller gagner à l'extérieur sa part de jouissance sexuelle, s'engager dans l'échange et dans l'aventure humaine. On assiste donc conjointement à l'émergence des frères dans leur singularité et leur alliance au groupe fraternel à un même mouvement d'émergence du côté des femmes. Chacune devient unique dans le couplage auquel elle va se trouver conviée ; dans le même temps chacune se trouve référée à une appartenance groupale, au clan, en tant que cette appartenance la frappe du sceau de l'interdit : celui du commerce sexuel intragroupal, autrement dit celui de l'inceste.

«L'interdit (de l'inceste) oeuvre à protéger chaque sujet de ce point de contact, qui n'est pas la rencontre de deux corps désirants, mais le point où sexe et mort deviennent inséparables.» (N. Zaltzman 2001[273]).

B.6.1.1.1 Le renoncement à la jouissance et l'émergence de la Loi

La jouissance est donc indiquée dans le mythe freudien dans sa dimension archaïque, en tant qu'elle épuise *l'objet* et vise à ne pas laisser de *reste.* Freud esquissera le couplage entre la jouissance et la mort, en faisant de l'abolition de toute tension la visée de pulsion de mort, ce qu'explicitera Lacan, en soulignant l'opposition entre cette visée de la jouissance avec la tension vive du désir qui caractérise et soutient le «Je». Ce mouvement de la pulsion, Freud le repère très tôt en le justifiant du côté de la biologie : ainsi ces propos extraits du texte de 1915 : «Pulsions et destin des pulsions».

«Le système nerveux est un appareil auquel est impartie la fonction d'écarter les excitations à chaque fois qu'elles l'atteignent, de les ramener à un niveau aussi bas que possible ; il voudrait même, si seulement cela était faisable, se maintenir dans un état de non-excitation.» (Freud 1915[274]).

[272] ***Jacques Lacan ((1969-1970), Le Séminaire livre XVII - L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991 b, p. 143.***

[273] ***Nathalie Zaltzman (2001), L'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste est-il une notion psychanalytique? - in André J. (sous la direction de.) Incestes - Paris, Puf, p. 69.***

Lorsque les frères renoncent aux luttes fratricides, chacun concède à chacun des autres une part de jouissance légitime, en le *reconnaissant* comme un morceau de la totalité à jamais perdue. De par l'ingestion du père au cours du repas totémique chacun participe du «principe du père», chacun «est» ainsi un *bout* du père qui est dès lors le représentant de la totalité à jamais perdue, et dont la commémoration retrouve un semblant, et fait ainsi vivre l'alliance entre les frères. Dans le même mouvement de l'ingestion c'est aussi le *meurtre* et la *Loi* qui sont ingérés par chacun des fils. La violence meurtrière dès lors appartient à chacun en parts égales, et dans le même mouvement la Loi émerge en ce qu'elle vient signifier simultanément la limitation de la jouissance (comme «toute»), et sa répartition dans l'alliance entre les vivants (comme jouissance «légitime»).

Le concept de «jouissance» fait ainsi référence à deux aspects complémentaires et antinomiques, celui de «*la jouissance en tant que toute*» (dont le «*phallus »* va devenir le symbole), et celui qui désigne la part qui revient à chacun, sous l'égide du partage, comme sortie de l'emballement meurtrier.

Dans son développement historique, l'acception lacanienne du concept de «jouissance» suivra ce mouvement indiqué dans le mythe freudien. Dans un premier temps, Lacan la considérera comme antinomique de la relation et du désir (sous le primat de la décharge et de la pulsion de mort) - ce qu'incarne la jouissance telle qu'attribuée au père de la horde, puis l'acception du terme évoluera dans la possibilité de faire coexister loi symbolique et jouissance.

À l'occasion d'un travail sur la pulsion de mort René Roussillon souligne pour sa part le lien entre le «*fond de la pulsion de mort*» et la question de la «*jouissance*». De fait, en rencontrant la question de la jouissance, on se trouve aux prises avec la répétition et le symptôme, le point où le «Je» se dé-subjective et s'aliène sous l'emprise de Thanatos.

«Il n'est pas de sexualité qui ne rencontre la question de la mort, celle-ci est inhérente au fonctionnement de la pulsion elle-même.(...) dans la pulsion, la mort exprime l'identité de perception, la réalisation hallucinatoire, le retour à l'identique. C'est le fond de la pulsion, l'expression du principe de Nirvana, la décharge absolue, radicale, la «jouissance» décrite par Lacan.» (R. Roussillon, 2000[275]).

C'est en ce savoir sur la jouissance que le masochiste se fonde pour marquer son emprise sur celui qu'il instaure en place d'être «son» sadique : de savoir que l'autre ne peut expérimenter la «jouissance» à laquelle il prétend et qu'il serait en mesure d'imposer à l'objet de son sadisme, sauf à rencontrer la mort (M. de M'Uzan 2000[276]). Ces positions

[274] ***S. Freud (1915 c), Pulsions et destin des pulsions - in Métapsychologie, Trad. franç. : Éditions Gallimard, (1968), p 11-44***

[275] ***René Roussillon (2000), Paradoxe et pluralité de la pulsion de mortnotion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort : l'identité de perception - in Guillaumin J. et alii, L'invention de la pulsion de mort, Paris, Dunod, p. 79.***

[276] Michel de M'Uzan (2000), Le masochismenotion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme pervers et la question de la quantité - in André J. (sous la direction de.) *L'énigme du masochisme*, Paris, Puf, 131-142

subjectives désignées sous la forme du sadique et du masochiste indiquent l'impossible de cette totalité de la jouissance, qui à se vouloir telle dessine l'emprise et convie les figures du totalitarisme. Au *fond* de la jouissance, il n'est d'autres horizons que la mort.

«Cette notion lacanienne désigne l'existence d'un horizon psychique où se produirait la chute de toute organisation fantasmatique dans sa fonction défensive et, partant, la chute de tout repère identificatoire, un temps où les pulsions sexuelles atteindraient un point de non-retour en accomplissant les buts de Thanatos.» (N. Zaltzman 2001[277]).

L'usage trivial du terme ne différencie pas les deux acceptions «jouissance mortifère et jouissance légitime». Il dit le lien avec la sexualité et se confond avec la notion de plaisir, ou plus précisément avec son acmé (selon la métaphore de la décharge sexuelle masculine). Cet usage permet d'entendre comment, dans la jouissance, il est question de s'épuiser dans l'objet et/ou d'épuiser l'objet, de venir momentanément (dans «*la petite mort*») à bout du désir. Dans le même temps se trouve indiqué ce plaisir auquel tout «Je» prétend : tirer une jouissance (partielle) de la possession (d'un objet, d'une chose) et/ou du partage avec «un autre désirant» (P. Aulagnier). «*La possession ou le libre usage de l'objet définit la jouissance*» (D. Vasse 1999).

C'est le renoncement à céder à *l'urgence de la satisfaction*, l'abstinence qui dès lors fait pièce à la visée de la décharge absolue, et fait barrage à la déliaison sous tendue par la pulsion de mort.

En venant à bout de l'objet d'une pulsion confondue avec le désir du sujet, l'homme se détruit dans une satisfaction à mort, ou du moins, il est livré à la décharge répétitive d'une tension organique douloureuse et il cède à l'urgence de la satisfaction. (D. Vasse 1999[278]).

Dans le domaine du droit, le «sujet juridique» est désigné comme pouvant légitimement «*jouir de ses droits*». Avec ce versant, on se trouve en présence de ce pan de la vie pulsionnelle qui se satisfait dans une *sublimation*, telle celle de «jouir de sa pensée». Cette satisfaction peut aussi trouver à se corréler à des agirs pulsionnels en un partage de «*jouissances légitimes*».

«Toute histoire relationnelle nous raconte l'histoire des positions que le Je a successivement occupées pour qu'une relation de désir se préserve entre lui et l'autre. À partir d'un certain moment, le Je va découvrir qu'il y a des positions dans son échiquier identificatoire qu'il ne peut occuper que s'il est prêt à abandonner cette première place de désiré qu'il pensait aussi légitime qu'assurée, que s'il est prêt à prendre le risque de situer dans le futur l'éventuelle rencontre avec un autre désirant, autre désirant avec qui il pourrait, cette fois, partager une jouissance devenue légitime.» (P. Aulagnier 1991[279]).

Cette proposition de Piera Aulagnier dessine le parcours du «Je» relativement à cette

[277] ***Nathalie Zaltzman (2001), op. cit., p. 69.***

[278] ***Denis Vasse (1999), La dérision ou la joie, la question de la jouissance - Paris, Seuil, p. 27-28.***

[279] ***Piera Aulagnier (1991), Voies d'entrée dans la psychose - (Communication orale du 27 Janv. 1991, retranscrite par S. de Mijolla Mellor & N. Zaltzman), in Topique, Revue Freudienne, n°49, Dunod, 1992 p11.***

transformation de la *jouissance* en «*jouissance légitime*». D'une jouissance escomptée par le «Je» sous le primat de l'archaïque, le parcours doit le mener à barrer la route au fantasme, celui-là même dans lequel il est «empêtré».

A contrario de cette *jouissance légitime,* se rencontre la *jouissance narcissique*, là, le «Je» se maintient sous le primat d'une excitation qui l'excentre du désir dans un effondrement narcissique (auto-érotique). Le «Je» ne consent pas à la castration ; il se met en place de valider l'interdit par lui-même, occupant simultanément toutes les places sur la scène du fantasme inconscient, au risque de s'y perdre. Une telle position n'est pas sans évoquer la position perverse, où le «Je» s'assure en permanence de la validité de son *déni*, au travers d'agirs transgressifs, de fétichisations, dans lesquels l'emprise vise à s'établir sur l'autre, et sur le désir de l'autre[280].

Au cours de notre rédaction nous avons pris soin de spécifier le concept de *jouissance* comme : **«** *jouissance narcissique, phallique, mortifère»* en le référant à Paul Laurent Assoun (1994[281]). Au vu de l'utilisation contradictoire de ce concept, une telle qualification nous permet d'en déterminer l'usage.

Nous énoncions alors[282] que : sur ce versant de la jouissance*, le «Je» se perd. Il se trouve* débordé, dépossédé de sa place de «Je» dans une décharge désubjectivante des motions pulsionnelles non liées. Avec cet aspect de la jouissance, on se trouve aux prises avec l'archaïque, avec la scène du fantasme et les agirs de la pulsion de mort.

B.6.1.1.2 Le maintien de l'excitation et les points d'impasse de la subjectivation

Sur ce versant, la jouissance est à rapprocher de la *contrainte de répétition*, contrainte émanant des parts indifférenciées, demeurées en collage avec la psyché de l'autre, en ses propres points d'indifférenciation, - par où l'on voit que la dynamique incestueuse / incestuelle, est ce mouvement même où le «Je» s'aliène à ses «objets internes» peu ou mal différenciés. Lorsque le «Je» se maintient dans une excitation qui l'excentre et l'aliène, on a donc affaire à la «jouissance».

L'excitation maintient le collage aux zones de confusions, maintient de l'indifférencié au sein de la psyché, là où précisément les «premiers objets» ont été défaillants, là où eux-mêmes se trouvaient en défaut de différenciation. Le «Je» n'a pu utiliser «l'objet» pour faire bord à l'excitation qui le submergeait, l'engloutissait : d'éprouvés de dissolution, en vertiges, en effondrements. Une des fonctions requises de la mère par l'infans est bien celle de «pare-excitation», de «porte-parole». Ne trouvant pas de bordure à ces éprouvés d'«envahissements» ou de «vidages», le «Je» va se fixer au mouvement même de

[280] Nous aurons à revenir sur ce mouvement à l'occasion de la narration d'une situation de directeur d'un institut de formation, dans sa relation à ses «objets» professionnels : l'institution et les étudiants. Cette situation a pour titre «Pygmalion intempérant».

[281] Paul Laurent Assoun (1994 a), La psychanalyse à l'épreuve du pouvoir, in *Analyse et réflexion sur le pouvoir*, Vol. II, Ouvrage collectif, Ellipses, Paris 1994, p. 59-71.

[282] Cf. le chapitre B.6.

l'excitation pour tenter de la maîtriser, ou tout au moins de la rendre prévisible, prédictible, et s'assurer d'un minimum de stabilité.

En nous référant à la situation du couple collègues-partenaires de Laure et Adrien, et à celle d'Annie Ernaux, il s'agit bien pour le «Je» de demeurer dans le scénario au sein duquel il occupe tour à tour, ou simultanément toutes les places. Ce mouvement spécifie la clôture narcissique, c'est donc bien le lieu où le «Je» se noie. Dans une telle configuration la pensée élaborative et historisante est rabattue dans le registre du «superflu».

B.7 Fréquenter des «figures sidérantes», et faire «bord» à la jouissance

B.7.1

«Nous avons reconnu que l'une des fonctions les plus précoces et les plus importantes de l'appareil psychique, est de «lier» les motions pulsionnelles qui lui arrivent, de remplacer le processus primaire auquel elles sont soumises par le processus secondaire, de transformer leur énergie d'investissement librement mobile en investissement en majeure partie quiescent (tonique).» (S. Freud 1920[283])

Une part essentielle du travail des groupes professionnels qui ont pour tâche primaire de «soigner, aider, accompagner, ...» consiste en un travail de liaison psychique relativement aux motions pulsionnelles non-liées - motions qu'ils rencontrent au travers des «symptômes» de la population auprès de laquelle ils exercent. Ces motions se trouvent également en résonance avec la propre psyché des professionnels dans ses aspects confusionnés et dans certains aspects non-liés, «restés» en souffrance[284] ». Le travail de liaison psychique apparaît donc comme un travail à la fois *externe* et *interne* pour les professionnels considérés individuellement, mais aussi dans leur configuration groupale.

Ce que Freud indique en 1920 comme le travail requis au niveau de la psyché individuelle : «*lier les motions pulsionnelles*», «***remplacer le processus primaire par le processus secondaire***», «***transformer leur énergie d'investissement librement mobile en investissement en majeure partie quiescent***», vaut également au niveau de l'appareil psychique groupal d'un groupe de professionnels. Pour aller plus avant dans la mise à jour de ces processus, nous allons centrer notre regard sur le travail de liaison

[283] ***Freud (1920) Au-delà du principe de plaisir - in Essais de psychanalyse, trad. franç. : Paris, Éditions Payot, 1981, p. 112.***

[284] L'expression «*resté en souffrance*» s'emploie à l'égard d'une missive (ou d'un colis) qui n'a pas trouvé son destinataire, et dans cette attente demeure «*lettre morte*». La métaphore vaut sur le registre de la souffrance psychique, de sa demande non portée, et/ou de son destinataire absent.

psychique tel qu'il s'expérimente au sein des espaces désignés sous les noms génériques «*d'analyse de la pratique »* (A. de P.) et de «*supervision* [285] *»*. Ces dispositifs constituent des espaces institutionnels localisables où peut s'expérimenter un travail psychique de transformation par la mise en oeuvre d'une pensée élaborative.

B.7.1.1 «Faire bord» à la répétition, réinscrire de la «différence»

«L'Univers pénètre en nous par les yeux, mais nous n'y comprenons rien, tant qu'il n'est pas descendu dans notre bouche.» (Paul Auster[286]).

Nous avons fait état des zones de confusion entre les professionnels et leurs «publics», des contaminations constantes de la psyché des professionnels par celles des «usagers», des «*résonances pathologiques*» (selon le concept proposé par Jean Pierre Pinel, 1996, 1999[287]), et avons mentionné le fait que ces zones sont sources simultanées de jouissance *narcissique, phallique, mortifère*, et de processus *sublimatoires* ; elles sont ces carrefours où se jouent un renforcement des *méconnaissances* et/ou la *révélation* des points souffrants.

Les praticiens du soin et du travail social doivent ainsi être constamment réinscrits dans une *différence*, sous peine de passages à l'acte destructeurs à l'égard des usagers et/ou de leur désinvestissement. Il y a lieu d'extraire les pratiques d'une répétition «à l'identique» (M. de M'Uzan) et de la réplétion narcissique dont elles sont le lieu. Tout groupe professionnel se doit de faire «bord» à la jouissance. Avec cette question de la jouissance (ainsi que nous l'avons spécifié), les professionnels se trouvent aux prises avec l'archaïque, avec la scène du fantasme et la fragilité, la faiblesse des interdits corrélés, soit donc avec les agirs de la pulsion de mort. Nous avons donc avancé l'idée que **la posture professionnelle, dans les métiers du soin et du travail social, ne se soutient que d'un travail de « forçage » permanent sous la forme d'une obligation constante à déconfusionner les professionnels d'avec leurs objets** - ce processus ne saurait en effet trouver d'achèvement, ni prétendre relever d'un acquis ; il n'a de cesse de

[285] Pour désigner le travail psychique d'une équipe autour de sa pratique avec les «usagers» en présence d'un tiers - ce tiers étant le plus souvent un «psychiste», il existe une pluralité de termes : «*analyse de pratique», «supervision», «groupes cliniques», «groupes d'élaborationnotion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration* «, ...,. Si ces différents vocables tentent de désigner différents ciblages dans le travail, nous considérons que l'appareillagenotion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage entre les psychés n'a de cesse de s'inscrire et de s'énoncer, en tout lieu et en tout lien. Nous suivons en cela les propositions de R. Kaës concernant la construction des appareillages de liens groupaux (1976, 1996). Quel que soit le niveau de travail visé dans ces espaces, c'est bien des avatars du lien dont il est question en permanence.

[286] Paul Auster - cité par Henry Bauchau (1999), Le Journal d'Antigone, Arles, Actes Sud, p40.

[287] «*La résonancenotion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance pathologique peut transiter par les failles personnelles d'un membre de l'équipe, révélant de manière particulièrement vive les points de nouage entre la problématique du cas et celle du professionnel.*» (J.P. Pinel 1999, Interventions clinique en institution et «nouvelles» problématiques pathologiques - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, 1999.1 n°32, Groupe et institution*, Editions Erès, p. 143-157).

devoir être soutenu. Ce forçage qui consiste à générer de la représentation, à produire de la mise en sens est requis en ce qu'il produit des effets d'arrimage symbolique et des renflouements identitaires, relativement à la position professionnelle occupée, et en cela protège des mouvements désubjectivants dont les institutions (du soin et du travail social) et, partant, les professionnels sont l'objet constant.

Pour mettre à jour les mouvements d'attaque dont les identifications professionnelles sont le lieu et les arrimages symboliques requis, nous allons évoquer successivement deux situations :

.

Une première que nous avons titrée «Les trois sidérations», concerne une séquence d'analyse de pratique et va nous permettre la mise à jour d'une véritable «économie de la jouissance» ; exemplaire en cela de ce qui se joue au sein des institutions du travail social et du soin psychique. Nous découvrirons le travail d'élaboration psychique qui s'y déploie, la tentative «faire bord» aux mouvements de jouissance mortifère au travers d'une de mise en sens.

.

Une deuxième situation clinique nous permettra «a contrario» de voir oeuvrer les «contaminations» dans lesquelles sont pris les professionnels, les éprouvés «extrêmes» auxquels ils sont soumis, et leurs devenirs – notamment lorsque le lien entre un professionnel et le groupe de ses pairs n'assure pas (n'assure plus) la protection nécessaire, et lorsque par ailleurs n'existe pas d'espace réflexif de pensée, pas d'espace de «décontamination [288] *« des attaques subies. Si le professionnel cherche à s'extraire de la confusion dans laquelle il ne manque pas de se retrouver, il lui faut alors découvrir un mode de traitement, hors institution, en prenant le risque de se désétayer de son groupe d'appartenance professionnelle. Nous avons intitulé cette seconde séquence* : «Le désir de meurtre et l'étrangement[289] ».

B.7.1.2 La «jouissance», ses excès et sa nécessaire liaison-transformation

Dans les groupes professionnels, les pairs se doivent de faire office de réassurance relativement aux troubles qui accablent chacun individuellement. Le «contrat narcissique » garantit chacun d'une prime de reconnaissance et de la bienveillance d'autrui, pour autant que celui-ci accepte de se reconnaître en chacun des autres et de les reconnaître en retour. La reconnaissance se fait alors messagère d'Eros.

Les espaces d'analyse de la pratique participent du travail d'équilibrage des investissements entre maintien de la cohésion groupale (celle qui procédant du narcissisme groupal autorise les identifications mutuelles) et maintien d'un lien «suffisamment» soignant avec les sujets (objets de la prise en charge[290]). Si des écarts trouvent à se signifier entre les professionnels dans un lien de conflictualité «tempéré», les «usagers» prennent/reprennent alors une place en tant qu'«objets» d'investissements.

La mise à jour des différences dans la groupalité institutionnelle, sur fond d'alliance, possède la vertu d'affaiblir la collusion groupale pathogène, celle que René Kaës désigne comme «*pacte narcissique »*, en opposition au *contrat narcissique*.

288 Paul Fustier nous invite à le rapprocher du «*pare-stimulation*» pour évoquer la toujours éventuelle *contamination* de l'institution par ses «*objets»*, et leur nécessaire traitement au sein de différents appareillages institutionnels. À ce titre il différencie les «*appareillages de contention de premier et de deuxième degrés»*. Les espaces d'A. de P. relevant des premiers ; les seconds référant aux dispositifs d'Analyse Institutionnelle : ces dispositifs qui se révèlent nécessaires au moment où les dispositifs habituels n'ont pas permis de faire pièce à la déliaison. (P. Fustier, 1987, L'infrastructure imaginaire des institutions - in Kaës R., et alii, *L'institution, et les institutions*, Paris, Dunod, p. 146). Soulignons en outre que la métaphore de la *toxicité* des éléments psychiques (les «éléments «ß»), et celle de leur «*décontamination*» (leur indispensable transformation en éléments «a»), réfère à l'approche de W. Bion.

289 Le terme fait écho à ce que le travail sur le «*Trouble du souvenir sur l'Acropole*» (Freud 1936) nous a révélé de ces moments de vertiges identitaires, et notamment de ce qu'ils témoignent d'un point de bascule dans les identifications.

«Une autre forme de contrat que j'appelle «pacte narcissique » est à prendre en considération comme forme pathologique du contrat narcissique. Dans ce cas de figure, aucun écart n'est possible entre la position assignée par l'ensemble et la position du sujet ; celui-ci ne peut que répéter inlassablement les mêmes positions, les mêmes discours, les mêmes idéaux. Ce sont là les dérives extrêmes des diverses formes d'abandon de pensée, de l'aliénation dans l'idéal. Cette forme particulière du narcissisme de mort est caractérisée (...) par le travail de désobjectalisation. Cet assèchement narcissique de l'investissement de l'objet, ce reflux du narcissisme sur les représentants imaginaires du Moi se produit lorsque l'institution ou le sujet ne parviennent pas à nouer leurs intérêts narcissiques dans un contrat identificatoire porteur d'un processus de subjectivation[291].»

Dans le quotidien du fonctionnement institutionnel le groupe professionnel en son entier se retrouve régulièrement *rivé* à de tels mouvements de clôture, à des positions de jouissance «*narcissiques, phalliques, mortifères* [292] *»*. Le travail d'A. de P. vise à permettre une réorientation de l'attention, vers les personnes accueillies et, partant, un réinvestissement de la libido, que la violence pulsionnelle fait refluer dans une auto-centration régressive et défensive vers le groupe ou vers les professionnels eux-mêmes, dans leur solitude. Le risque du «*pacte narcissique »*, dans de tels groupes demeure constant. Le «*contrat identificatoire*» (R. Kaës) dans ces institutions et ces professions est l'objet d'attaques constantes, et à entendre les échos de nombreuses institutions, force est de constater que le désinvestissement y est souvent de mise, ces mouvements pouvant aller jusqu'à la «*disparition des «sujets*» (C. Henri-Ménassé 2002),

[290] Piera Aulagnier désigne la fonction de «*pare-désinvestissementnotion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement notion pare-désinvestissement* « de «l'autre maternel» comme une fonction essentielle au»Je» dans son émergence. Elle souligne également la nécessité d'investissement relationnel auprès des patients se situant dans le registre de la psychose : «*Si dans le registre de la névrose nous pouvons nous permettre de laisser au sujet, pendant des moments courts il est vrai, le soin de soutenir affectivement la relation, dans la psychose notre rapport d'investissement est nécessaire pour que la relation se préserve*.». (Piera Aulagnier, 1984, *L'apprenti historien et le maître sorcier* - Paris, Puf, p. 191).

[291] René Kaës (à paraître 2002), La Psyché comme objet dans la formation des psychologues. investissement narcissique et investissement objectal - in Mercader P. et Henri. A.N. (sous la direction de), La psychologie : filiationnotion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation bâtarde, transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission incertaine», p. 148.

[292] Cette expression de Paul Laurent Assoun rejoint dans le mouvement qu'elle dessine, celui que René Kaës tente de circonscrire sous l'expression de «*pacte narcissique*« (ci-dessus). C'est en effet dans le retrait narcissique, le désinvestissement de «l'objet» ou sa disparition au profit d'un discours idéalisant que la *jouissance* sur la scène professionnelle révèle son caractère *phallique* et développe ses aspects *mortifères*. À ce titre elle se place sous le joug du «*narcissismenotion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme de mort*». L'onanisme métaphorise au mieux une telle jouissance (narcissique), en tant que celle-ci est préservée (prélevée) du partage, et met le fantasme en place d'être son seul partenaire, et/ou en tant qu'elle s'éprouve dans une sensorialité en un véritable repli autistique qui vaut comme négation de tout appel désirant.

jusqu'à l'abandon des «usagers», et leur meurtre psychique.

Dans un travail de recherche portant sur l'Analyse de la pratique, Catherine Henri-Ménassé souligne ce mouvement de «*disparition*» des usagers des institutions, évacués sous *«les oripeaux d'un* («usager») *parfait. Parfait, mais mort, à tout jamais momifié dans et par sa propre réitération discursive*» - le discours idéalisant de la fondation venant alors sceller l'accès à toute rencontre hors d'un «*discours de certitude*». Dans de telles configurations, l'institution se place sous le registre de l'aliénation[293].

«Celui qui semble au coeur des attentes de tous c'est l'usager de l'institution, c'est bien lui que la mise en abyme du discours va concourir à faire disparaître» (C. Henri-Ménassé 2002[294]).

Le travail d'A. de P. vise ainsi à permettre aux professionnels de «composer» avec la scène inconsciente (intrapsychique et intersubjective) les éprouvés extrêmes qu'elle convoque et la fantasmatique qui s'y déploie, sans se perdre dans la confusion ou le clivage, en un excès de jouissance mortifère. Le travail consiste dès lors en une mise en partage des émotions et une mise en mots des *troubles* qui ont affecté chacun. Dans une externalisation et une mise en représentations groupales, ces troubles peuvent être reconnus comme des parties constituantes de la relation aux «usagers», et donc comme le lieu même du travail de subjectivation requis par la tâche primaire de ces mêmes institutions. Les différents traumas éprouvés dans la rencontre sont alors déplacés de leurs seuls usages onanistes et la libido a dès lors quelques chances d'être réinvestie sur les sujets (patients, bénéficiaires, accueillis, ...). Ceci passe par une tentative de mise à jour, de mise en scène et mise en sens des symptômes dans lesquels se retrouvent enserrés les professionnels, individuellement et collectivement. La configuration groupale joue en effet, comme espace de projection-diffraction, dans la remise en jeu des souffrances que les accueillis n'ont de cesse de reproduire (ainsi que nous allons le voir au travers de la séquence que nous avons choisie de relater). Chacun des professionnels se trouve porteur et/ou témoin d'un aspect particulier, d'un «morceau» d'investissement, d'une part projective de l'usager. Le travail d'externalisation du trouble émotionnel, la mise en représentation et la mise en parole, en présence d'un autre (autre que le groupe lui-même) peut faire bord, si *les mots* parviennent à *«retrouver une fonction symbolisante*» (R Roussillon 1999), et permettent une sortie de la prévalence des seules dimensions émotionnelles et sensorielles, sources d'engluements.

B.7.1.3 S'exposer dans une limite

Le travail de symbolisation, de mise en histoire et de mise en sens, peut opérer au sein des espaces d'A. de P. lorsque les professionnels ont réussi à expérimenter qu'en *exposant* les difficultés qu'ils rencontrent au gré d'une prise en charge - et donc en *s'exposant* dans leurs difficultés -, ils ne se font ni «massacrer», ni disqualifier, mais qu'au contraire, ils se trouvent reconnus en tant que professionnels, participant à un travail de

[293] C. Henri-Ménassé (2002), *Analyse de la pratique : ombres et lumières* - Diplôme Universitaire de Recherche à Partir des Pratiques, Université Lyon II, p. 137.

[294] C. Henri-Ménassé (2002), op. cit., p. 134.

«subjectivation » groupal.

L'instauration d'un climat de «suffisante bienveillance » est générée dans/par le mouvement de reconnaissance des difficultés des liens aux «usagers» dans lequel tout professionnel ne peut manquer de se (re)trouver - nul ne saurait y échapper, sauf à se placer dans une position paranoïaque ou perverse. Le groupe peut alors reconnaître comme légitime et valider ce témoignage comme étant la preuve de la professionnalité : «*Est «professionnel» celui qui est à même d'interroger les difficultés relationnelles*» (et ce faisant, de progressivement prendre en compte une part des «zones d'ombres» dans le «jeu» relationnel). Un tel mouvement fait chuter l'oscillation «diabolique» entre «impuissance» et «toute puissance». Dans l'acte de parler *à d'autres, avec d'autres* de ces rencontres où le professionnel se trouve *démuni,* s'éprouve quelque chose d'une «*humanité*» en partage, et donc précisément un «au-delà» du professionnel qui fabrique de l'alliance, sur un fond de *semblable* irréductible. C'est une telle construction qui autorise les *différences* indispensables à une conflictualité vivifiante.

B.7.1.3.1 Le lien intervenant-groupe : entre complaisance et indulgence

Les processus psychiques qui se déroulent au sein des espaces d'A. de P. ne sauraient différer radicalement de ceux qui caractérisent tout processus transférentiel, là où le «patient» tente de rejouer ses modalités relationnelles souffrantes (celles qu'il reproduit, ou celles dont il reproduit l'absence), en «*usant*» du thérapeute. Au travers des «*corrélations de subjectivités*» le groupe des professionnels propose à l'intervenant (en A. de P.) de se retrouver lié aux scenarii fantasmatiques de façon analogue à celle dont eux-mêmes se sont trouvés «*saisis*» dans la rencontre avec les personnes avec lesquelles ils ont eu à composer. Le groupe s'efforce alors d'entraîner l'intervenant dans une *indulgente complaisance*.

La tâche de l'intervenant va dès lors consister à résister à cette double entrave (G. Bateson, P.C. Racamier). Certes du plaisir doit être mis en partage, mais cela suppose de refuser la complaisance et la fascination, et/ou la répulsion (qui en est une autre modalité), face à l'éclat des symptômes exhibés par les personnes accueillies. Dans la reconduction de son «*trouble »* dans l'espace d'A. de P., le groupe tente d'entraîner l'intervenant dans la confusion, et de barrer toutes voies d'accès au travail de déboîtement et de subjectivation. À cet endroit, les tentations sont nombreuses qui guettent l'intervenant et lui font éprouver des sentiments qui se spécifient en leurs caractères excessifs entre «*phallicisation triomphante, et fécalisation misérable*» (C. Henri-Ménassé 2002[295]).

[295] Catherine Henri-Ménassé souligne l'oscillation constante que les groupes d'A. de P. font éprouver aux intervenants et en dessine les pôles et la violence des renversements : entre «*phallicisation triomphante, et fécalisation misérable*». «*L'intervenant est confronté au risque redoutable du retour phantasmatique de la position de «moi tout seul». Position de toute puissance narcissique, prise dans la brillance phallique à laquelle serait accrochée la survie, qui a comme corollaire le renvoi à une radicale impuissance et au sentiment de n'être rien, déchet ou cadavre, relevant du registre de l'excrémentiel, de l'ab-ject. L'oscillation s'entend dès lors comme une tentative d'aménager le clivagenotion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage des représentations attaquant le Je. Tentative qui dès lors qu'elle opère, actualise des affects pris dans le double registre d'une phallicisation triomphante, et d'une fécalisation misérable.*» (C. Henri-Ménassé 2002, op. cit., p. 104).

B.7.1.4 L'abstinence et l'ancrage identificatoire

Une des manières de témoigner du travail qui s'opère dans de tels espaces peut donc s'énoncer comme la progressive construction d'une position *d'abstinence*. Dans tout groupe professionnel une telle position est potentiellement constituée à partir du travail de mise en représentation auquel est déjà parvenu le groupe à l'égard de «l'objet» et de ses liens à «l'objet». À l'identique avec ce qu'il en est pour le «Je» la mise en représentation de ses propres modalités relationnelles enclenche un travail d'appropriation subjectivant (P. Aulagnier). La capacité d'un groupe à s'auto-représenter dans ses liens, construit de l'ancrage identitaire et de la professionnalité, et fait sortir de l'emprise sidérante sous le primat de l'affect et de la sensorialité, sources de jouissances (solitaires ou collectivement solitaires).

B.7.1.4.1 L'indulgence

Dans sa mise en lien avec le groupe l'intervenant est convié à s'établir en alliance de façon telle que le groupe puisse entendre sa position comme un «*au-delà du jugement*». Il est attendu de lui qu'il reconnaisse la part de jouissance légitime et les incessantes confusions, comme relevant du registre de la «tentation», tel que : «*Vous avez droit d'aller y voir, de vous trouver là,* (dans ces zones cloacales, désubjectivantes) *sans vous y perdre*». À cette condition, sa position est dès lors susceptible de faire «tiers», de générer des écarts auxquels le groupe peut consentir.

Nous devons à Paul Fustier d'avoir réhabilité l'emploi du terme de «*tentation*» pour l'appliquer aux différentes positions professionnelles, élargissant ainsi son usage au-delà de son terroir d'origine. Un tel cadrage permet d'entendre (et de donner à entendre) que chacun de ceux qui exercent auprès d'une population particulière est en position d'être «*tenté*» par les sombres miroirs de la jouissance. Dans ce partage de la *tentation* le groupe des professionnels n'est pas dans une obligation de se défendre de tels scenarii, par l'exclusion de celui ou de ceux qui en témoigneraient par trop ouvertement, et/ou de s'abîmer dans le retrait et le désinvestissement de l'objet, conduisant à la mise en place d'un «pacte narcissique ». L'énonciation de la *tentation* (dans le mi-dire et la métaphore) permet précisément de construire de la place pour les fantasmes au sein de la représentation, d'amener leurs représentants (leur figuration) dans la zone du pré-conscient, et en cela procède à un véritable «déminage» de leur charge destructrice et mortifère.

Faisons l'hypothèse que dans les moments où l'intervenant en A. de P. s'expérimente sur le registre de la fécalisation et/ou de l'impuissance radicale, s'indique une position groupale dans laquelle le fantasme possède une telle charge destructrice que le groupe éprouve comme une condition de sa survie, de n'en «*rien vouloir savoir*», excluant, expulsant celui qui serait à même de dévoiler la jouissance dans laquelle il se tient, et niant dès lors tout représentant d'un possible travail de pensée.

A contrario, lorsque le groupe parvient à «*éprouver* [296] *»* l'intervenant comme autorisant une jouissance légitime et interdisant les excès mortifères, une alliance se construit qui permet alors aux professionnels de s'engager dans le travail de psychisation

nécessaire. Le groupe peut parler ses points d'engluement, la violence de ses rejets, ses propres jugements, et progressivement considérer la fonction différenciatrice de tels mouvements ainsi que la part de «*complaisance*» insue, que la situation est venue convoquer ou révéler ; ceci, dans la mesure où il a entendu un suspens du jugement. Il ne saurait en effet y avoir d'*en deçà* du jugement ; seule la perspective d'un *au-delà*, permet au «Je» de s'engager dans l'affrontement des inévitables points de confusion transféro-contre-transférentiels.

«Qu'il y ait dans ce «Parlêtre», régi par le déterminisme du principe de plaisir, un au-delà de ce déterminisme signifie que le sujet dispose de la capacité énigmatique du choix, entre le commandement surmoïque, qui le détermine radicalement, et le commandement symbolique, qui fait appel à ce qui en lui demeure indéterminé en tant que lié à l'«au-delà» du principe de plaisir.» (A. Didier Weill 1995[297]).

Dans ce travail de subjectivation, de «*décontamination*», que vise le travail de l'A. de P., il est donc question de s'extraire hors de la tyrannie du jugement, hors de l'emprise du «*commandement surmoïque*» qui dénonce le gouffre qui sépare le «Je» de l'idéal et le pousse à s'éprouver en sa *«radicale impuissance*» et à s'effondrer dans son masochisme, sous la férule de la culpabilité, en lieu et place d'une assomption symbolique, et du plaisir de partager de la pensée et de la mise en pensée relative et contingente avec d'autres.

B.7.2 « Les trois sidérations »

Pour donner quelque lisibilité à la situation que nous allons relater, précisons dès l'abord, que nous nous trouvons dans une structure que nous avons baptisée «Les Collines», qui accueille - souvent en urgence - des femmes (seules ou avec enfants), victimes de violences conjugales, et ce pour une durée de séjour limitée à trois mois. Le groupe des professionnelles accueillantes est constitué exclusivement de femmes - le seul professionnel masculin est le directeur qui dirige quatre petites structures d'accueil dont celle où nous nous trouvons. Les accueillantes : éducatrices spécialisées, assistantes sociales, ou psychologues, sont coutumières d'un travail «d'analyse de la pratique » ; différents cliniciens se sont succédés dans l'animation de cet espace au fil des années.

B.7.2.1 Une excitation peut en cacher une autre

Lors de l'arrivée de l'intervenant ce matin-là, un mouvement d'excitation agissait et agitait le groupe des professionnelles. Ce mouvement se révèlera (dans l'après-coup comme il se doit) comme ayant servi simultanément de masque et de témoin à l'adresse de l'intervenant, de la sidération auquel le groupe se trouvait confronté dans sa rencontre avec une mère et son jeune fils. Au cours de la séquence d'A. de P. différentes scènes sidérantes émergeront à partir de la mise en récit des situations relationnelles

[296] La polysémie du terme dit *l'épreuve* et *l'expérimentation* sous le primat des processus primaires et originaires qui se développent dans ces rencontres.

[297] Alain Didier Weill 1995), Les trois temps de la Loi - Paris, Seuil, p. 208.

expérimentées.

Le groupe démarrera donc cette séance d'A. de P. dans un état de forte agitation. Dans les bribes de phrases distinctement audibles durant ce premier temps cacophonique, il sera question de «*ces enfants et ces adolescents, précoces, délurés,* ...». Il sera simultanément fait état de deux familles, dont l'une venait d'être mise à la porte quelques jours plus tôt – une mère et sa fille adolescente. D'entrée de jeu le groupe parlera de façon emmêlée ces deux situations, avant que peu à peu l'attention ne se centre sur Madame Normand et son dernier fils, Thomas, pré-adolescent de onze ans, «*son petit homme*».

Les accueillantes relateront un jeu initié par Madame Normand dans lequel celle-ci désigne deux des plus jeunes et des plus jolies accueillantes, comme étant les «partenaires» potentielles de son fils. Cette femme avec moult sourires complices se disant «*choquée*» de l'intérêt de son fils à l'égard de ces jeunes femmes. «***Vous avez vu comme il vous tient la porte!...». C'est qui ce soir ? Ah, c'est formidable pour Thomas !».*** De cette mère d'une quarantaine d'années, il sera dit qu'elle même s'habille «*comme une adolescente*».

Ce garçon de 11 ans se retrouve donc dans un lieu quasi exclusivement féminin (à l'exception de quelques bébés et tout jeunes enfants), sans espace pour s'isoler de l'omniprésence des femmes et des mères. La structure d'hébergement est configurée en dortoir, ainsi, lorsque Thomas quitte les salles de vie commune, il se retrouve encore et toujours au milieu des mères et de leurs bébés à l'étage, assiste aux allaitements, aux changes, ..., ce qui maintient pour lui une excitation, dont on entrevoit déjà qu'elle étaye (et s'étaye sur) la mère dans une relation outrageusement érotisée. On apprendra ainsi que la lecture du soir, de ce «*petit homme*» de onze ans est celle d'un périodique se complaisant dans des récits sordides, et scabreux : «Détective». Il arrivera un jour au centre d'hébergement dans un état de forte agitation, ne pouvant que répéter : «*J'ai vu une prostituée ! J'ai vu une prostituée !*».

Après ces premières évocations dans l'espace groupal d'A. de P., somme toute «recevables» et presque banales au vu du contexte, arriveront la mise en mots de quelques fantasmes dans un aspect suffisamment *refroidi* [298] et donc susceptible d'être appréhendé par la personne qui l'énonce, puis peu à peu celle de représentations

[298] La notion de «*refroidissement*» est utilisée par Paul Fustier (1993, 1999, 2000), pour donner à entendre le travail psychique requis au niveau des groupes de professionnels (notamment dans ces espaces d'A. de P.). Il emprunte le terme à Georges Devereux (1956) «*qui l'utilise dans sa conception du mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe . Georges Devereux dit de celui-ci qu'il est comme une chambre froide pour des fantasmes qui y sont entreposés. En effet selon cet auteur, le mythe propose une expression générale et abstraite au fantasme ; en l'insérant dans le corpus général de la culturenotion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture , le mythe se retire de la «circulation intime» du sujet, qui ne saurait le reconnaître comme lui appartenant, parce que trop dangereux ou trop violent*» (P. Fustier, 2000a, Un traitement de l'écart entre individu et équipe - *Canal Psy*, n°44 Université Lumière Lyon II, p. 8). À propos du travail psychique dans les institutions, nous parlerons pour notre part plus volontiers de «*tempérament*», ce terme permettant de compléter la métaphore précédente : certains éléments devant bien être «*refroidis*», et quelques autres «*réchauffés»*, sortis de l'état de glaciation, dans lequel ils sont configurés. Le terme a de plus l'avantage de sa polysémique où vient entre autre résonner la notion *d'accordage* musical, et la *polyphonie* dès lors possible.

stupéfiantes et sidérantes.

Une première situation relationnelle sera ainsi relatée par une accueillante en lien avec un affect de colère, et donc aisément accessible à la conscience par le biais de cette émotion familière : il s'agit d'un moment proche du coucher, où en présence de l'accueillante, Thomas proposera son aide à une autre mère pour doucher des enfants plus petits, et essuiera un refus. Et l'accueillante de s'exclamer à propos de cette proposition : «*ça m'a fait fantasmer à mort !*», se gardant toutefois d'énoncer les représentations dont elle s'est trouvée envahie dans ces instants. Cette première séquence, elle aussi aisément accessible à la représentation, en son affect partageable, amènera par association l'une des jeunes accueillantes (celle à propos de laquelle la mère dit que «*son petit homme*» la *drague*), à relater à son tour une autre scène ayant entraîné pour elle un effet de *sidération* : «*ça m'a scotchée !*».

Se trouvant dans la salle commune près de Thomas, au milieu des enfants, celui-ci se mit à jouer avec un bébé, le faisant sauter sur ses cuisses dans un mouvement obscène de coït. Lorsque l'accueillante demandera à Thomas de cesser, celui-ci de lui répondre : «***C'est marrant ! C'est comme une poupée gonflable.***» L'accueillante ne parviendra alors qu'à parer à la prolongation de la mise en acte, au plus près de l'indécence des propos : «*Mais, ... , C'est un bébé, ... , Ce n'est pas une poupée gonflable*». Elle n'arrivera pas par la suite à se trouver en mesure de mettre quelque autre pensée sur ce qui se dessinait dynamiquement dans cet agir, des enfermements pathogènes de cet enfant dans une érotisation et une sexualisation outrancière de tous les instants. Elle est donc bien demeurée scotchée à cette scène.

Cette évocation «stupéfiante» entraînera à son tour le récit par une troisième accueillante d'une autre séquence confusionnante, et pour elle aussi source de *sidération*. Celle-ci relatera un épisode qui s'était déroulé dans la salle commune devant la télé, en présence d'un groupe de femmes accueillies. Lors du visionnage d'un film de «Rambo», au moment d'un passage explicitement érotique, dans une sorte de fascination et une invite pressente, le souffle tendu (l'accueillante le mimera à l'adresse du groupe et à l'adresse de l'intervenant), la mère conviera littéralement son fils dans l'image : «***Attention Thomas ! C'est là Thomas ! C'est là !***». Cette accueillante se retrouvera ainsi témoin de cette mise en scène incestueuse et publique ; une mère tout entière rassemblée dans son regard, captant son fils, dans la jouissance scopique d'une scène d'orgasme.

La troisième scène sidérante sera amenée par une autre professionnelle accueillante. Celle-ci se questionnera tout d'abord à voix retenue, de savoir si elle se permet d'énoncer ce qu'elle a appris des violences conjugales du couple de Madame Normand, si elle s'autorise à partager les images dont elle se sait la «dépositaire», ou si elle en préserve le groupe et les garde par-devers elle. Il s'agit d'une scène de violence paroxystique, où, alors que son mari avait jeté sa femme à terre, cet homme lui pissera dessus. À cet endroit cette accueillante parlera «d'*insulte suprême*». Ces images auront sur le groupe un intense retentissement - dans la violence conjugale relatée au-delà des mots et des coups, le passage à l'acte convoquant des extrêmes de la régression.

À l'évocation de cette scène, une autre accueillante «*se souviendra*» avoir eu, elle-aussi cette information, et l'avoir «*oubliée*», témoignant du refoulement dont le groupe

fait preuve à l'égard de ces zones cloacales, du cabrement des sujets face à ces frontières où la déstructuration le dispute au meurtre psychique. L'«oubli» sera justifié du fait que le récit-confidence de Madame Normand avait fait ré-émerger une situation plus ancienne restée pour l'accueillante à l'état de *sidération* muette. Il s'agissait alors d'une autre femme accueillie ayant vécu des sévices extrêmes sur ce même registre conjugal de fécalisation meurtrière.

B.7.2.1.1 La progressive socialisation des «irrecevables»

Au cours de cette séance d'A. de P. on se trouve donc en présence d'une pluralité de scènes, dont chacune comporte en elle-même des éléments déjà difficilement «contenables» et symbolisables, tant les affects qu'elles démutisent et les aspects régressifs qu'elles convoquent induisent de mouvement de défense contre la régression et contre ces éprouvés confusionnants. Avec ces «*trois sidérations*» l'on voit comment chacune des accueillantes s'est trouvée aux prises avec un «morceau» de la configuration psychique avec/dans laquelle se débattent cette femme et son fils ; comment chacune a été affectée et/ou effractée par un bout d'histoire, un mise en scène de ces irreprésentables[299] : ces jouissances exhibées aux fins paradoxales de s'en débarrasser, dans l'espérance de parvenir enfin à trouver une adresse, un autre capable d'entendre ce que le «Je» lui-même ne cesse de crier sans parvenir à ce que son propre cri soit à lui-même audible.

B.7.2.1.2 Blanc de pensée à propos d'une accueillie

Même si, rappelons-le, la violence conjugale spécifie la tâche primaire de ce groupe, puisqu'elle c'est elle qui «fait appel» et justifie la venue de ces femmes en ce lieu d'accueil, ces situations peuvent contraindre les professionnelles accueillantes à des refoulements massifs, et précipiter des mouvements de déni, de clivage, face aux effets sidérants et/ou morcellants, des dynamiques psychiques alors présentifiées. La configuration d'équipe entraîne un premier temps de fragmentation des conglomérats d'affects de ces éléments psychiques projetés par les femmes accueillies dans le cadre et dans les liens (notamment dans le lien aux professionnelles) ; dès lors que ces éléments sont mis en partage, que les différentes scènes où ils se sont donnés à voir ou à entendre sont ramassées en un seul espace (celui de l'A. de P.) l'accumulation des affects dessine alors un tableau dont le pouvoir d'horreur s'accroît. Il devient dès lors difficile de regarder (d'écouter) pareille configuration sans s'y abîmer. En plus de ses propres éprouvés, chacun des participants va se retrouver confronté aux affects de chacun des autres. L'intervenant est ainsi convié à faire advenir et à maintenir l'ensemble de ces scènes dans le registre de la représentation. Il s'agit de les conduire hors de la seule prégnance des

[299] Bernard Duez (1996) qualifie le mouvement de présentification de ces éléments psychiques pathogènes sur la scène institutionnelle comme mouvement d'«*obscénisation*». «*J'entends par «obscénité» : un complexe de faits psychiques nécessairement liés entre eux chez un sujet et qui se trouvent transférés comme éléments sur la scène de la groupalité, ou comme éléments d'une scène groupale.*» B. Duez (1996), Psychopathologie de l'originairenotion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire et traitement de la figurabilité – in Kaës R. et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p. 165).

affects engendrés par l'horreur (affects qui s'éprouvent dans une mise en faillite de la pensée en un continuum émotions - éprouvés corporels). Le mouvement qu'entraîne la fréquentation de telles situations produit une exclusion (expulsion) de la représentation et la préservation du seul affect expérimenté lors de la rencontre. Selon le degré de régression, des bribes d'images peuvent ou non subsister ; dans les régressions les plus extrêmes, seul demeure un éprouvé hors de toute représentation[300].

Le travail de liaison de ces masses d'affects, de ces bribes éparses de représentations, consiste, dans un «*forçage » du sens,* à les lier dans une interprétation[301] de façon telle qu'elles permettent de différencier une figure du monstrueux et celle de la personne accueillie - le monstrueux est alors entendu comme témoignant de ce qui n'a pas encore trouvé figure humaine, et qui vient se révéler dans les symptômes. Les éléments pathogènes peuvent alors être pensés comme cela même qui attaque l'usager, vient le tourmenter, le hanter ; et conduire le groupe à considérer ces éléments comme le lieu même du travail psychique auquel ils sont convoqués, et dans cette reconnaissance, s'imaginer qu'à partir de leur propre résistance face à la destructivité et mise en sens, la personne accueillie pourra elle-même en reconnaître un *bout*. Les éprouvés auxquels le groupe est soumis sont alors «envisagés» (ils prennent littéralement visage humain) comme permettant de «connaître» les symptômes dans lesquels sont enfermées les personnes accueillies (entre honte, dégoût, et déréliction).

B.7.2.2 Persée et la Gorgone

Le mythe de Persée et son combat avec Méduse métaphorise au mieux le travail qui est à l'oeuvre dans de tels espaces, là où les groupes professionnels affrontent les figures pétrifiantes de l'archaïque.

L'épreuve que Persée se doit de traverser, consiste à vaincre en combat singulier le monstre fascinant, sans être sidéré par le regard de la Gorgone. Le mythe[302] nous conte que pour traverser cette épreuve Persée va bénéficier de l'aide d'Athéna et d'Hermès. De la Déesse guerrière qui est aussi déesse de la raison et de la sagesse, il recevra le *bouclier*, d'Hermès, messager de Zeus l'aide nécessaire pour se procurer chez les

[300] Signalons que nous expérimenterons nous-mêmes de la difficulté à ne pas refouler, à ne pas faire «*glisser à la trappe*» une part de cette configuration, au vu de la crudité des énoncés et de la conjonction entre les éléments incestueux et la fécalisation meurtrière. Nous aurons du mal à faire tenir ensemble les *3 sidérations* dans une même représentation, avant qu'elles ne trouvent à se fédérer dans le mouvement interprétatif, et à se consolider dans la chaîne associative groupale qui s'en suivra.

[301] Celle-ci peut prendre les formes les plus diverses, mais trouve son efficace à la condition qu'opère un «dégagement», un «déplacement» générateur de symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation . Les espaces d'A. de P. favorisent les interprétations de type *théorisantes* et *métaphorisantes*, qui valent alors comme de véritables boucliers de Persée, face aux monstres médusants.

[302] Le mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe est ici repris en condensé à partir des mises en récit d'Edith Hamilton (1940), *La mythologie* - Paris, Marabout (1978), et de Robert Graves (1958), *Les mythes grecs* - Paris, Fayard (1967).

nymphes du Nord, au pays des Hyperboréens, le casque qui rend invisible, la besace magique qui recueillera la tête de Méduse, et les sandales ailées qui lui permettront d'attaquer les créatures marines. Hermès lui remettra aussi l'épée capable de sectionner les écailles dont se pare le corps du monstre.

Lors du combat, ce sera Athéna elle-même qui guidera le bras de Persée au moment de la décapitation de Méduse ; Persée dans sa vaillance guerrière ne regardant de *l'objet*, que le reflet dans le bouclier poli.

C'est ainsi la cohérence et le chatoiement d'une interprétation, qui permet d'affronter une part de la configuration monstrueuse - rappelons que les Gorgones sont trois. Les deux soeurs de Méduse sont, elles, immortelles. La capacité du bouclier à *réfléchir* (dans la polysémie) et donc à réduire la profondeur de l'image[303] est donc première. C'est elle qui va servir à dévier en sa surface polie le regard sidérant au cours de la rencontre. La confrontation avec ces figures monstrueuses, avec l'archaïque et son pouvoir de fascination, suppose de s'extraire d'une position de face à face insoutenable. Face au monstrueux, il y faut donc générer des biais, faire ricocher la charge sidérante. Il en faut *un autre* en place de faire don d'un miroir capable de diffracter l'image, d'outiller les guerriers et de guider leurs bras, permettant ainsi une sortie du danger mortel de la sidération.

B.7.2.3 La victime, le masochisme et l'organisation psychique institutionnelle

Une question se pose dans le travail avec ces institutions, eu égard au traitement des éléments «pathogènes» qu'elles accueillent ; il s'agit de celle du lien entre la capacité d'un groupe à traiter ces éléments, et la structuration psychique de ces institutions (les fantasmes inconscients et les imagos qui les organisent, leur rapport à la fondation et aux représentants du pouvoir et du cadre institutionnel). On a affaire avec ce type d'institution à des structures qui se sont fondées à partir de positions idéologiques. Dans la caricature, ces institutions se devaient de protéger «*les femmes victime*s» «*des hommes violents-violents* [304] *»*. On entrevoit ainsi comment un travail institutionnel est requis en rapport avec de telles fondations, afin que le travail d'accueil continue à demeurer possible. Des positions où du masochisme se révèle par trop crûment demandent pour être accueillies précisément une véritable *révolution* relativement aux fantasmes organisateurs de l'institution et aux imagos qui soutiennent les positions professionnelles,

[303] Francis Pasche a également proposé l'utilisation du mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe de Persée et de Méduse comme métaphore du travail subjectif qui incombe à l'analyste face aux figures de l'archaïquenotion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque . Il a notamment souligné cet élément de la réduction de la profondeur du réel par la théorie et l'activité théorisante. Dans la clinique groupale, cette métaphore nous est apparue comme des plus pertinente, (outre les différentes dimensions indiquées), dans la distribution des places et la pluralité des figures auxquelles la configuration groupale donne accès. F. Pasche (1983), Aspects de la mère archaïque dans la mythologie - in *Le sens de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1988.

[304] L'expression est d'Alain-Noël Henri (1991), Conférence AEMO Toulouse.

et donc d'une mutation de la configuration de l'appareil à penser. L'idéologie vaut initialement comme appareil de pensée, mais ne saurait suffire, à moins de basculer dans l'exclusion systématique de tout ce qui vient la déranger - pensée et militance, on le sait, ne font pas bon ménage.

La configuration de cette institution nous paraît en cela emblématique du travail requis concernant la mutation de la structuration psychique des institutions qui interviennent auprès de ces publics, et mérite que nous l'interrogions plus précisément. Nous allons donc revenir sur cette situation dans notre 2° partie.

B.7.2.4 L'évocation de fantasmes, la remise en route de l'appareil à penser

Revenons pour l'heure à la séance d'A. de P. ; c'est à partir du moment où les différents éléments sources de sidération pour les professionnelles seront précisément maintenus dans le champ de la représentation et arrimés à une fiction théorique, que le groupe trouvera une capacité de subjectivation, qu'il se retrouvera en mesure d'associer, et notamment de pouvoir énoncer un certain nombre de représentations fantasmatiques. La mise en partage de représentations, qui sont venues hanter la psyché de certaines des accueillantes, témoigne de la sortie de la glaciation sidérante, de la résistance (de la non-destruction) de l'appareil psychique groupal.

À partir du moment où les «*forçages» interprétatifs* seront parvenus à fournir au groupe un apaisement, un changement de registre dans le fonctionnement de l'appareil psychique groupal se fera jour. Il donnera lieu à de la remise en pensée sur un mode associatif. Celles-ci conduiront à évoquer un évènement relaté par Madame Normand les jours précédents : elle rentrera un soir racontant s'être affalée dans le bus, son *collant* s'étant alors *déchiré*, et témoignant alors d'un éprouvé de «*honte*». À partir de cette narration le groupe des accueillantes sera à même d'associer sur la relation de cette mère et de son fils, - mentionnant les ponctuations du récit de Madame Normand par les constantes recherches d'approbation : «*Hein Thomas ?*» - et questionnant cet étayage constant dans l'approbation recherchée par cette mère auprès de son fils. Le groupe sera alors à même d'interroger la *honte*, ce cloaque[305] où analité et génitalité se confusionnent ; celui-là même où elle convie incestueusement son fils[306]. L'épisode du bus apparaîtra alors au groupe comme la mise en scène d'une humiliation publique, permettant aux professionnels d'imaginer une potentialité de travail de reprise des effractions traumatiques que cette femme aurait pu traverser[307].

«Aussi dangereux ces comportements masochistes extrêmes soient-ils, leur visée n'en reste pas moins, in fine, anxiolytique et structurante, comme l'est d'ailleurs tout symptôme» (P. Decleck 2001[308]).

[305] «*La honte sent le cloaque*» [Alain Ferrant (2001], *Pulsion et liens d'emprise* - Paris, Dunod).

[306] Dans son évocation du mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe de Persée et de Méduse Freud note la rigidité phallique entraînée par le regard de la Gorgone. Dans la relation entre Thomas et sa mère s'indique ce mouvement, où face aux gouffres de la psyché et du regard maternel, l'assimilation phallique vient jouer le leurre d'une consistance, face aux risques de la néantisation. Freud (1922) La tête de Méduse - in *Résultats idées, problèmes II,* trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 49-50.

Lorsqu'elles sont évoquées, les images sidérantes ne s'énoncent qu'au travers de propos factuels. Les faits sont amenés, présentés et déposés à l'intervenant, en l'état où ils se sont trouvé présentés, déposés au professionnel. Dans la narration de ces énoncés traumatiques, il ne saurait y avoir de secondarisation. C'est en cela que la remise en route d'une pensée associative au sein du groupe témoigne d'une première réduction de la configuration monstrueuse et médusante. Les éléments éparts et grimaçants trouvent à se rassembler en la figure d'une souffrance permettant l'émergence d'un sujet. Celui-ci peut alors être rencontré ; il n'est plus pour le groupe alors seulement question de s'en protéger jusqu'à l'exclusion. Les gouffres entrevus, éprouvés initialement comme mettant en péril l'assise professionnelle des accueillantes, peuvent être liés à la personne accueillie, aux dangers psychiques de destruction encourue par cette femme et qui n'ont de cesse de revenir «à *l'identique*».

Soulignons qu'a contrario de ce travail de sortie de la sidération, la *jouissance* groupale des professionnels c'est ce moment de déni de l'autre, ce moment où «*les usagers*» *disparaissent* (C. Henri-Ménassé). Une situation vécue individuellement par l'une des accueillies comme effractive, comme «irrecevable» peut se trouver validée dans ce même statut par le groupe. Celui-ci quitte à son tour l'investissement professionnel de «l'usager» pour venir étayer le/la collègue, ce qui suppose la condamnation du fauteur de trouble. La préservation du groupe se joue alors en collage. C'est la centration narcissique groupale qui est alors imaginarisée comme protection face aux motions pulsionnelles vécues comme effractives et destructrices de l'équilibre de l'un des siens. «L'irrecevable» est alors mis en partage (mais à l'inverse de ce que nous venons de voir, sans qu'un quelconque travail psychique ne vienne déloger le groupe du «pacte narcissique ») et l'exclusion prévaut.

B.7.2.5 Le maintien de la position professionnelle comme travail de liaison

Les éléments qui font sidération dans le groupe des accueillantes sont ces éléments qui ne trouvent pas de «site». Ils viennent alors résonner avec des éléments ayant un statut comparable chez les professionnelles, et avec ceux qui ont précédemment acquis le même statut, ceci dans une véritable dépossession de la subjectivité. En nous référant à l'oubli-effacement dont l'une des accueillantes a pu témoigner, nous pouvons voir que les scènes évoquées par Madame Normand sont venues se superposer à ce qui avait antérieurement été rencontré par cette professionnelle auprès d'une autre femme, sans trouver à se lier, à se penser, et de ce fait ne pouvait qu'agir un effacement, une exclusion, dans le même temps où l'affect d'horreur et d'abjection conservait sa charge et son pouvoir de jouissance mortifère.

«La répulsion contrairement au dégoût est une passion douloureuse. Toute

[307] Du trajet de vie de Madame Normand, de ses origines, le groupe n'apprendra que bien peu, si ce n'est que cette femme aurait à un moment exercé le métier de «Poissonnière» - elle est par ailleurs décrite par les accueillantes comme «gouailleuse» ; de son père, on apprendra qu'il fut marin ; de sa mère qu'elle savait faire la cuisine ; de ses deux filles aînées qu'elles résident toutes deux au Canada : l'une y serait danseuse de cabaret.

[308] ***Patrick Declerck (2001), Les naufragés - Plon, Paris, p. 314.***

saveur est affaire de mesure et lorsque la coupe est pleine, tenter d'en rajouter soulève le coeur au bord des lèvres. À l'inverse, l'ignoble est excès en soi, nul besoin de le jauger à l'aune de quelque norme : il se révèle dans le saisissement qui, à la manière de l'horreur, pétrifie et fascine. Ce n'est pas un haut-le-coeur mais une contraction viscérale basse et profonde, angoisse d'une jouissance jusque-là ignorée, qui s'empare du sujet à la manière d'un raptus. » (S. de Mijolla-Mellor 1992[309]).

La mise en sens, le forçage signifiant fait chuter la prévalence de l'affect, et permet la sortie des engluements du «Je» dans la violence des affects où il demeure «*scotché*». En ces territoires confusionnants, meurtriers et mortifères un travail de liaison dans la psyché est requis, en vue de garantir une professionnalité. Les images de violences cloacales, les mises en actes incestueuses, menacent chacun dans sa position subjective. Ce qui s'exhibe des jouissances de Madame Normand et de son fils ne peuvent que venir, dans un premier temps, persécuter les professionnelles et les entraîner à se retrouver à leur tour en place de jouer une nouvelle mise en acte de la destruction, par rejets jugements, exclusion (rappelons que lors du démarrage de cette séance d'A. de P. il a bien été question de l'exclusion, agie d'une autre femme et de sa fille adolescente, situation en résonance étroite avec celle de Madame Normand et de son fils Thomas).

B.7.2.6 La pensée : une prime de plaisir

La situation de Madame Normand donne à entendre au groupe des professionnelles cette *énigme* d'un sujet se transformant en déchet de l'autre, et cette complaisance dans la régression ; celle-là même par où le masochiste joue son emprise sur celui qui le sadise. Face à un tel étalement de symptômes et face à la destruction agie du fils dans l'inceste, le groupe ne saurait reconstruire (à défaut de préserver) une position de «bienveillance suffisante», d'indulgence, et accéder à un «au-delà du jugement» hors d'un temps de partage groupal. Celles-ci peuvent être reconstruites à partir du moment où le groupe devient à même d'entrevoir les figures du *masochisme*, et en quoi celui-ci préserve paradoxalement le «Je» du gouffre du désêtre et de l'effondrement ; effondrement dont il témoigne qu'il a précédemment été l'objet. L'érotisation outrageuse de ce couple mère-enfant peut alors être entendu comme une manière de se soutenir dans le mouvement même de sa propre destruction.

«Ainsi le masochisme est au départ un moyen de maîtriser une menace identitaire et de dissolution du Moi, par le pouvoir d'emprise que procure à ce Moi fragilisé, sa capacité de reprendre un rôle actif et une maîtrise sur l'environnement par le recours toujours possible à la douleur. En cela il est bien le «gardien de la vie» dont parle Rosenberg (1991). Ultime défense d'un Moi débordé contre la reddition et l'abandon au pouvoir de l'objet (ne serait-ce que par son absence et l'attente qu'elle suscite) qui lui permet par l'autodestruction un dernier triomphe sur l'objet décevant.» (P. Jeammet 2000[310]).

[309] ***Sophie de Mijolla-Mellor (1992), Le plaisir de pensée - Paris, Puf, p. 90.***

[310] ***Philippe Jeammet (2000), L'énigme du masochismenotion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme - in André J. (sous la direction de.) L'énigme du masochisme, Paris, Puf, p. 66.***

Le travail psychique groupal requis relève bien d'un travail de liaison, de rassemblement de ces parts errantes où le sujet s'effiloche. C'est dans l'espace groupal d'A. de P. que sont ici venues se conjoindre les trois figures traumatiques-sidérantes. Les usagers ne peuvent conserver leur statut de «sujet» aux yeux des professionnels que si les derniers différencient la *jouissance* du *plaisir à penser* le psychisme et ses nouages ; que s'ils renoncent (ce que nous avons caractérisé comme «abstinence ») à ce que les sidérations acquièrent pour eux un statut *d'objet de jouissance* - lorsque la sidération et les traumatismes éprouvés acquièrent un tel statut, le professionnel ne fait alors que dupliquer le statut qu'ils ont déjà pour la personne accueillie : objets constants d'excitations et de «rejets-refus » (D. Vasse), étayant paradoxalement au travers de l'horreur convoquée. C'est donc l'excitation ressentie chez l'autre (à l'identique avec ce que nous avons pu apercevoir avec l'écrivain Annie Ernaux) que le «Je» trouve à faire bord à la sienne propre. Il s'assure alors d'une trace, celle qu'il imprime en la psyché de l'autre, à défaut de trouver en lui un bord à partir duquel il peut se reconnaître et se tenir.

Dans cette évocation de la situation de Madame Normand, nous avons suivi le trajet des représentations traumatiques, des sidérations auxquelles ont été soumises les accueillantes et leurs transformations en source de plaisir, dans/par la pensée. Ce plaisir de penser vient alors faire pièce aux jouissances qui n'ont de cesse de se déployer, dès lors que les charges traumatiques sont conservées, aux fins d'en éprouver l'horreur et/ou d'y noyer sa pensée.

Dans les dispositifs d'A. de P., il s'agit donc de lier dans la psyché groupale, ce que les usagers ne parviennent pas à lier dans leur propre espace psychique, et ce que le groupe à son tour ne saurait être à même de psychiser, sans un temps de reprise seconde. Ce «temps» opère alors un «forçage » visant la production d'un écart et d'une symbolisation. Lorsque les «décontaminations», les «tempéraments» ont été suffisants, l'excitation cède le pas à la pensée, et l'on assiste à un réinvestissement des «usagers» dans une bienveillance retrouvée.

B.7.3 Le désir de meurtre et l'étrangement»

En opposition avec le travail groupal dont fait état la situation précédente, celle que nous allons à présent considérer va nous permettre de voir comment les professionnels se retrouvent confrontés à la confusion dans l'isolement, lorsque face aux attaques émanant des «usagers», et des résonances de ces agirs destructeurs sur les professionnels (individuellement et collectivement), le travail de *décontamination* n'est pas réalisé. Le professionnel qui se trouve aux prises avec ces «agirs» n'a alors le choix qu'entre valider la disqualification dont il est l'objet, la position d'impuissance qu'il expérimente, au dessein de demeurer lié au groupe de pairs (à l'institution et à ses «pactes»), ou affronter sa singularité, au risque d'entrevoir la violence de l'enfermement de ces mêmes pactes groupaux inconscients, et de ne plus être à même d'y souscrire. Il va donc être question du fragile équilibre de l'étayage du «Je» sur la position professionnelle et de sa mise en porte-à-faux.

Dans cette situation la professionnelle du champ de l'éducation spécialisée, soumise à des attaques et à un processus de disqualifications et ne pouvant les confronter dans le

cadre de l'institution, s'est autorisée à «traiter» l'effraction hors de celle-ci. Un travail d'auto-réflexivité et une (re)mise en pensée ont ainsi pu avoir lieu, à partir d'un espace «intermédiaire» de transformation de ses identifications professionnelles, sous la forme d'un cursus d'études universitaires. On peut considérer que cette potentialité de travail d'élaboration n'est pas pour rien dans la survenue de l'événement effractif que nous allons relater. Le fait qu'un tel espace fasse partie des investissements du sujet nous paraît à même d'entraîner un affaiblissement des défenses professionnelles antérieures, telles qu'elles étaient mises en partage dans le groupe des pairs (notamment la part de ces défenses qui, pour garder leur efficace, doit rester en position de méconnaissance). Si le professionnel est déjà en quête d'un ailleurs pour mettre en travail sa position, il signe en cela qu'il ressent la faiblesse des étayages groupaux, et qu'il est en passe de réaliser un dé-couplage d'avec l'appareil psychique groupal[311].

Dans ces investissements externes au groupe professionnel et à l'institution, le sujet prend donc le risque d'un dés-étayage, d'avec ses liens groupaux antérieurs, dans le même temps où il tente de restaurer hors de son groupe d'appartenance, une professionnalité altérée. Il tente alors de s'extraire de ce qui se configure pour lui comme «enfermement», au moment où le plaisir trouvé dans la relation à «l'objet» professionnel se retourne en *persécution*. Le travail de pensée va ainsi être mis en route hors de l'institution, entérinant une séparation, voire une rupture des liens groupaux. L'institution se retrouve dès lors occuper la place imaginaire de la violence et de l'enfermement, dont elle n'a su préserver le sujet[312].

Dans ces configurations institutionnelles, la pensée du professionnel se remet en route à l'occasion de la déliaison, dans le franchissement des interdits habituellement maintenus par les pactes groupaux, ainsi que dans le retour de la part pulsionnelle initialement liée par/dans ces mêmes pactes et contrats. Cette part pulsionnelle rendue disponible, permet un mouvement d'attaque psychique de l'institution, qui autorise dès lors une pensée critique et peut initier un mouvement de pensée élaboratif.

B.7.3.1 Les parts insues du sujet se révèlent dans la rencontre

Nous avons précédemment évoqué le fait que dans le lien avec l'*objet professionnel* le «Je» venait aussi à la rencontre de parts insues de lui-même. Ainsi en est-il pour cette éducatrice spécialisée, Carole, qui dans un contexte d'études universitaires de

[311] À moins que la norme du groupe ne suppose précisément ces inscriptions dans des filières de recherche - et autres groupes d'affiliations : [groupes analytiques...] - comme un des signes de l'appartenance à partir duquel s'établit et se partage une prime narcissique.

[312] Lorsque nous aurons à traiter de la diachronienotion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie de l'institution, et spécifiquement de la fondationnotion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation , nous aurons à nous arrêter, sur la part de fondation qui s'établit «*contre*». Dans la situation présente, ce mouvement de clivagenotion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage indique déjà comment un mouvement de remaniement (et donc une nouvelle fondation) des identifications professionnelles se dessine selon le même mouvement, ce que René Roussillon (1987), en suivant D.W. Winnicott, spécifie comme un mouvement en «*détruit-créé*».

psychologie témoignera des effractions dont elle avait été l'objet dans l'exercice de sa profession quelque temps auparavant.

B.7.3.1.1 La situation de débordement

Nous nous trouvons dans une «maison d'enfants à caractère social», par une après-midi de printemps, Carole se retrouve seule avec un petit groupe d'enfants et de préadolescents, son collègue étant sorti avec une partie du groupe en vue d'une activité de plein air. Un des enfants, Serge, commencera à agresser d'autres enfants du groupe, puis à se battre violemment. Pour tenter de calmer le jeu Carole l'emmènera avec elle dans le bureau des éducateurs, ayant soin d'établir un espace clos, en fermant la porte. Elle décrira alors la transformation du visage de ce jeune, oscillant dans la perception de cette éducatrice «*entre le vide et la folie*», le regard chargé *«de haine*»... Ce jeune préadolescent se saisissant d'un feutre indélébile, se mettra à «barbouiller» le bureau des éducateurs. Carole lui demandera alors de cesser, puis d'effacer ces gribouillages. Après quelques instants, où rien ne se passe Serge semblera entendre l'injonction ; il fera même référence au fait que s'il n'efface pas, cela va «*s'incruster, dans le bois du bureau*». Il se mettra alors à tenter d'effacer, et ce faisant basculera dans un *hurlement*. Ce hurlement se maintiendra sans que Carole ne trouve d'autre recour que d'attendre que Serge se calme. C'est dans cet espace clos, dans cette temporalité ramassée sous l'assaut de ce hurlement, qu'un éducateur d'un autre groupe fera «*irruption*», déboulant dans la pièce hurlant lui aussi : «*Mais c'est le bordel !*»

Dans sa mise en récit Carole parlera à plusieurs reprises d'une «*limite atteinte chez elle*». Pour parer aux hurlements de Serge, elle s'est ainsi caparaçonnée dans le pari interne de «*tenir*», de résister. Fermer la porte, placer l'adolescent dans un lieu clos en sa présence était ainsi supposé faire «*contention*», faire bord à l'excitation.

Ces mises en oeuvre réfèrent à une théorisation implicite de la prise en charge qui organise les agirs groupaux. Une telle représentation des actes requis, est constituée d'un alliage entre la configuration inconsciente du groupe vis-à-vis de son objet (les différents organisateurs), les expériences qui se sont déposées au fil de l'histoire et se sont constituées comme légitimant les différentes procédures, tout ceci agrémenté de justifications «théorique-idéologiques» en fonction des théorisations disponibles «*sur le marché*», ainsi que le souligne Paul Fustier (1987), - décrivant précisément cette configuration de la structure institutionnelle comme «*zone intermédiaire : idéologico-théorique*»[313].

L'irruption du collègue se constitue dès lors comme une insupportable

[313] Paul Fustier (1987) a développé l'idée selon laquelle l'infrastructure imaginaire de l'institution va se constituer en allant chercher «*sur le marché*» les théories dont elle a besoin pour loger ses organisateurs et justifier d'une apparence de rationalité. «*Entre l'infrastructure et la superstructure existe une zone intermédiaire que nous appellerons «idéologico-théorique». Elle contient les transcriptions des systèmes théoriques et des référents idéologiques de l'extérieur et que l'institution va utiliser pour fonctionner selon un rationnel issu du système perception-conscience. En somme cette zone intermédiaire l'est (...), dans la mesure où elle met en lien l'intérieur institutionnel et les référents, dans l'instant disponibles, sur le marché social ; (...) Elle marque le «au nom de quoi» (...) la vie institutionnelle va promouvoir certaines orientations et organisations et en refuser d'autres.*» - in L'infrastructure imaginaire des institutions. À propos de l'enfance inadaptée - in Kaës R. et alii, *L'institution, les institutions*, Paris, Dunod, p. 131-132.

, puisque venant signer l'incompétence de Carole à apaiser, à faire barrage à la folie qui s'était alors emparée de Serge. Elle dira avoir dès ce moment, été envahie d'un «*désir de meurtre*» à l'égard de Serge. À cet instant, «quelque chose» basculera (à son tour) pour elle dans un registre de persécution. Elle se retrouvera aux prises avec des jugements internes tyranniques, mettant en cause sa position professionnelle, au travers d'une représentation selon laquelle le professionnel ne peut se prétendre tel, que d'être précisément à même de faire barrage à ce qui déborde les sujets dont il a la charge, que s'il est à même de se configurer selon ce qui est requis par l'imaginaire institutionnel, et qui viendrait en renforcer la légitimité, - «***Qu'est-ce-que tu fous là ? Tu n'es pas à ta place ; tu n'es pas faite pour ce métier !*** *»*.

Cette situation ne fera aucunement l'objet d'une quelconque reprise au sein de l'équipe, si ce n'est de la part du collègue censé «assurer» l'après-midi avec Carole, celui-ci demandant à Serge d'aller s'excuser après de sa collègue, - le jeune s'exécutera. Dès lors, l'épisode sera clos, et il n'en sera plus reparlé dans le cadre de l'institution.

Au sujet de Serge et de son histoire, Carole nous apprendra que les parents de ce préadolescent sont en passe de se séparer ; que le père disqualifie régulièrement son fils le traitant de «*Bon à rien*», et l'accusant d'être *celui qui par qui la destruction du couple advient*. Malgré le peu d'éléments dont on dispose dans cette situation, on devine toutefois l'appareillage des psychés qui s'est constitué entre ce préadolescent et cette éducatrice, là où le désir de meurtre viendra transiter, entre la figure grimaçante de Serge, et les accusations, les persécutions internes qui ont littéralement envahi Carole. Tous deux s'éprouvent comme *réduits* par/dans la parole *disqualifiante* d'un autre. Tous deux sont ceux «*par qui le bordel s'instaure*», ceux qui se retrouvent accusés de libérer la violence de la déliaison mortifère : celle qui vient détruire les différentes configurations groupales (le groupe familial, le groupe éducatif éducateur-jeune, et le groupe des professionnels éducateurs).

B.7.3.2 Le désir de meurtre et le vacillement du professionnel

C'est bien l'irruption du collègue qui précipitera un envahissement de Carole par la pulsion de meurtre à l'endroit de Serge. Elle témoignera comment cette situation a «*atteint*» chez elle «*une profondeur inouïe*». La polysémie des signifiants énoncés permet d'entrevoir que «quelque chose» a été *atteint*, attaqué, violenté ; ce faisant, le «Je» découvre un lieu insu de lui. Il connaît toutefois qu'il a abordé en un territoire d'«*étrangement*», en des strates profondes et «familièrement inconnues».

De la configuration groupale et institutionnelle où travaille Carole, nous ne saurons que peu de choses, sinon quelques éléments caricaturaux. Du groupe éducatif, il sera dit qu'il se configure dans le clivage*. «Il y a les «bons éducateurs» et les «mauvais» »*.

Une telle configuration ne permet pas d'envisager une quelconque «restauration» qui suppose que soit acquise une «suffisante» ambivalence. Elle n'offre que le recours de quêter une prime narcissique dans l'affiliation aux «*bons*» - à ceux dont on peut supposer (sans trop de risque d'erreurs) qu'ils s'arrangent pour verrouiller tout passage à l'acte des jeunes en leur présence, afin d'être dédouanés de la suspicion d'être ceux par qui «*le bordel*» fait irruption ; d'être ceux qui se montrent capables de «*canaliser*» les jeunes et

leur *pulsionnalité*. Dans une pareille configuration, seul un tel «savoir-faire» imaginaire est présenté comme fournissant une solide assise professionnelle - sans envisager que ce verrouillage pourrait lui-même conditionner les débordements en d'autres lieux et d'autres temps, et surtout auprès des autres éducateurs qui s'en trouvent assignés dans le clivage en position de «*mauvais*».

De la contamination psychique, de la configuration imaginaire et d'un travail de réflexivité, il ne saurait être question. Ces registres semblent étrangers à ce groupe professionnel qui vit sa professionnalité selon un mode *opératoire*, sous-tendu par une idéologie du «*faire face*» tenant lieu de justification théorique.

Durant cette crise, Carole tentait de se soutenir en s'arrimant à un tel imaginaire, s'évertuant à «*faire face*» : «*Il faut que je tienne*». Dans le même temps où *l'envie d'étrangler* Serge la saisissait, elle dira éprouver *en elle*, «*le regard des collègues*» (ce que, dira-t-elle *«je vivais le plus mal*»). Le désir de destruction, va donc ici de pair avec la survenue d'un surmoi archaïque totalitaire. Sous ce regard, le sujet n'a d'autres issues que de s'assimiler au mouvement même du *refus*, celui-là même qu'il érige à l'encontre de l'autre pour tenter de s'en protéger - *dans le cri, ou dans le meurtre, il faut que cela cesse*.

B.7.3.2.1 La contamination : une institution qui manque «cruellement» de bienveillance

Témoignant de cette «*envie de tuer*», Carole insistera autour de son éprouvé. Cette poussée meurtrière s'imposait dans l'ordre d'une nécessité vitale. Faire cesser le hurlement-refus de Serge, refuser le refus était alors le seul mouvement qui était vécu comme susceptible d'assurer une protection face au *jugement meurtrier* de ses collègues. Le geste meurtrier s'imposait comme le seul acte à même de lui permettre de s'extraire «*de ce que les collègues allaient penser*» (d'elle).

Le jugement qui semble caractériser la configuration de ce groupe de professionnels, et l'extrême de la violence des enjeux identitaires qui s'y noue, s'apparente dès lors à un «*meurtre de la professionnalité »* [314]. Cet éprouvé de jugement est ainsi confondu dans l'instant avec un éprouvé de meurtre par le «Je» lui-même en ce qu'il s'y trouve condamné dans son existence même. Au travers de ce qui est activé par le hurlement de Serge, Carole rejoue une part projective, clivée, errante, de la configuration familiale de ce préadolescent, cette *condamnation sans appel* dans laquelle elle se détruit elle–même en tant que professionnelle.

La professionnalité au sein de ce groupe ne semble assurée que par le «*tout pouvoir*» de validation (ou d'invalidation) de certains de ces collègues. Le clivage entre les *«bons»* et les *«mauvais»* éducateurs témoigne de ces configurations «*contaminées*» où l'archaïque fait régresser chacun jusqu'en des radicalités en «*tout ou rien*», mettant en jeu

[314] Nous allons revenir et développer cette notion, que l'on voit ici à l'oeuvre, soit cet agir meurtrier de la professionnaliténotion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité , équivalent à un meurtre professionnel. Cf. le chapitre «*Les disqualifications professionnelles comme agir meurtrier*» dans la II° partie.

l'identité même des sujets. Ces fonctionnements dupliquent les disqualifications que les enfants partagent au titre de leurs souffrances identitaires. Serge apparaît ici en tant que noeud émergeant, porteur de cette part souffrante en danger d'être, qui concerne plus largement l'ensemble des enfants accueillis, et mobilise les organisateurs inconscients de cette institution. Dans ces familles : «*On tue un enfant*» (S. Leclaire).

On a donc affaire à une institution qui manque «cruellement» de bienveillance. La part mortifère des pulsions infiltre le groupe des professionnels avec d'autant plus de violences destructrices que celui-ci se maintient dans une position de méconnaissance à leur endroit, qu'il dénie les vécus d'exclusion, voire les désirs meurtriers des familles à l'endroit des enfants accueillis - désirs et assignations qui verrouillent jusqu'à l'autorisation à s'identifier et interdisent d'être. Les pulsions destructrices se retournent en agirs meurtriers au sein du groupe professionnel lui-même, et s'actualise dans les clivages et les attaques de la professionnalité.

Dans le champ du soin psychiatrique et du travail social, nous avons rencontré à différentes reprises des témoignages similaires. Ainsi de cette configuration où, face à une jeune préadolescente, tout entière rassemblée dans un hurlement, des professionnels du social se découvrent éprouver ces mêmes désirs de *meurtre*. De façon identique à la situation vécue par Carole ils témoignaient de cette convocation urgente à *faire que «cela» cesse* ; à faire en sorte que ce cri cesse de vriller les tympans, et de forer au plus profond des corps. D'une telle expérience, les professionnels en ressortent hagards, courant alors le risque que, face à ces expériences «*extrêmes*», leurs identifications professionnelles se désarriment et partent à la dérive.

Ce qui est alors expérimenté c'est la survenue d'une rupture dans les repères, un *vacillement* de l'assise professionnelle. La professionnalité demande alors à être restaurée, re-qualifiée comme telle, sous peine que le sujet se confonde dans l'expérience, et ne s'effondre dans cet éprouvé du désir de meurtre- le désir de mort anéantissant en retour le sujet qui a expérimenté de telles violences pulsionnelles.

B.7.3.3 Transformation du traumatisme en «objet de recherche»

Suite à cet affrontement Carole dira son désir de quitter cette institution, signalant en cela que ce qui est venu se révéler (se réveiller) là, dans cette expérience, témoigne d'un des enjeux fondateurs, sous-tendant sa position professionnelle. Nous pouvons supposer qu'elle a alors «*rencontré*» une figuration, un *seuil*, un «*éprouvé limite*», qu'elle était venue chercher à révéler par le biais de cette configuration professionnelle ; mais simultanément que la déliaison d'avec le groupe, et le débordement qui la fait passer dans le clan des «*incompétents*» ne lui permet plus d'envisager de revivre de telles expériences, sans en être détruite. De telles rencontres précipitent parfois l'émergence d'éléments non-advenus dans la genèse du «Je», et dont le manque s'actualise à ces occasions, déliant une organisation psychique qui jusque-là se trouvait en position d'équilibre relatif

Le travail de décontamination qui autorise la sortie d'expériences confusionnantes, les différenciations, et la restauration narcissique qui permet la mise en pensée, n'ont pas eu lieu. Cette institution est dès lors envisagée comme incapable d'offrir une prime de

plaisir suffisante. Le plaisir résulte de l'élaboration d'une pensée en commun, au sein d'un groupe, susceptible de permettre à chacun de différencier ses éprouvés et de les lier au sein d'une chaîne signifiante, révélant les souffrances et les enfermements de la personne accueillie. Ce mouvement même de la reconnaissance des enfermements de l'usager peut alors permettre au professionnel d'y reconnaître ses propres terreurs, ses propres angoisses, tout en réduisant la charge destructrice et meurtrière.

Afin de rétablir ses équilibres identificatoires, Carole déclarera vouloir transformer les vécus énigmatiques et déstabilisants en un «objet» de recherche, s'inscrivant par ailleurs, dans de nouvelles affiliations, pour son bénéfice et celui de son nouveau groupe d'appartenance.

Paul Fustier (1996[315]) propose l'idée que toute recherche est mise en route par une rencontre, un «cas», qu'il désigne comme le «*cas déclencheur*». Si notre fréquentation de nombre de professionnels inscrits dans une recherche universitaire nous permet de valider aisément ces propositions, nous ajoutons que ce «*cas*» n'acquiert un tel statut que de rencontrer les failles identitaires du sujet, via les zones de fragilité du professionnel, ceci en articulation avec un champ d'exercice «choisi» comme susceptible de permettre de telles émergences. C'est ainsi dans le contexte universitaire que Carole viendra chercher à «entendre» les bouleversements, les débordements, induits par la situation qui lui a été donnée d'éprouver.

C'est au moment où les étayages habituels d'un professionnel sur/dans son groupe des pairs, se trouve mis en défaut, que les rencontres dérangeantes font crise, et opèrent comme déclencheurs de mise en travail, parfois, de mise en recherche. Cette subite confrontation du sujet à un «*ne pas / ne plus savoir y faire*» vient s'immiscer à l'endroit exact où, en tant que professionnel, il se trouvait pris dans une représentation antérieure de lui-même (en lien avec ses identifications professionnelles et son groupe de pairs), comme justement «*sachant / pouvant y faire*» avec la part de fragilité et de carence qui soutenait sa position à son insu ; soit «*sachant y faire avec son symptôme*.»

C'est le moment de la mise en faillite de l'étayage sur son symptôme qui caractérise l'entrée en analyse pour un sujet ; ce temps où : «*Le sujet ne sait plus y faire avec son symptôme*» (P.L. Assoun[316]). Celui-ci vient alors solliciter un «autre» qu'il instaure en place de «*supposé savoir*». Mais, lorsque la carence et l'effondrement sont vécus sur le versant de la position professionnelle, outre le divan et ses ersatz, le sujet trouve également d'autres adresses dans sa visée de restauration narcissique, dont celles qui empruntent le chemin de l'Université, «*lieu d'un savoir supposé* [317]«.

B.7.4 Pensée opératoire vs pensée élaborative

«Castration et identification sont les deux faces d'une même unité, une fois le Je advenu, l'angoisse resurgira chaque fois que les repères identificatoires risquent

[315] Paul Fustier (1996), Le cas fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur en recherche clinique - *Bulletin de Psychologie*, Tome XLIX n°425, p. 471-475.

[316] Paul Laurent Assoun : communication orale Séminaire Centre Thomas More - 11 Mai 1996.

de vaciller. Aucune culture ne peut protéger le sujet contre le danger de ce vacillement, de même qu'aucune structure ne peut préserver le sujet de l'expérience de l'angoisse.» (P. Aulagnier 1975[318]).

Ainsi que l'énonce Piera Aulagnier, le «Je» vacille en ses repères chaque fois qu'il se retrouve confronté à l'angoisse. Or le «Je» ne cesse d'espérer qu'il pourrait être un lieu, un savoir, un autre, à même de le protéger de cette expérience de «*l'angoisse*» ; de ce point de vue, la quête qui a lieu sous l'égide d'une position professionnelle participe de cette recherche paradoxale de protection.

Dans ces deux institutions, le Foyer «Les Collines» (*Les trois sidération*s), et la Maison d'enfants (où Carole éprouvera le désir de meurtre), on trouve une aimantation du fonctionnement psychique des groupes vers un mode opératoire, face aux gouffres identitaires, aux éprouvés «limites», qui s'y expérimentent. La nécessité d'un travail de reprise et de symbolisation n'en est que plus patente. Là où la pensée dans son aspect d'élaboration subjectivante, ne trouve pas à être investie comme partie intégrante du travail, le groupe des professionnels n'est alors plus lié qu'au travers de ses modalités de fonctionnement opératoires, qu'au travers de l'acte, comme c'est le cas dans la «Maison d'enfants». Chacun des professionnels n'est relié au groupe, que dans et par son «*savoir faire*», qu'au travers de l'acte (que l'on hésite dès lors à dénommer) «éducatif», - il s'agit ici de «savoir canaliser» le groupe d'enfant, de «savoir faire face» à la destructivité. La pensée n'a pas acquis le statut d'objet de partage, et seule l'idéologie est convoquée en place de pare-excitation mensongère et leurrante - on a pu en constater la faillite pour certains professionnels. Cette faillite devient alors la condition même pour que d'autres soient en mesure de parvenir à «canaliser» et à «faire face».

Si ces deux institutions n'ont rien à s'envier concernant les «extrêmes» de la violence qui est rencontrée dans ces lieux sous le couvert de la professionnalité, l'existence ou l'absence d'un travail de «retraitement» (de «décontamination», de «tempérament») différencie radicalement l'économie de la jouissance qui s'y déploie. Les professionnels se retrouvent dès lors dans un lien à leurs «objets» radicalement différent. Là où à la Maison d'enfants tout débordement se retrouve interdit, disqualifié et prend valeur disqualifiante pour le professionnel qui ne parvient pas à «canaliser», au Foyer d'accueil «Les Collines», le débordement dans la reconnaissance et la mise en sens qui peut en être faite, devient le lieu à partir duquel se restaure une professionnalité constamment

[317] Soulignons l'aporie qu'un tel parcours génère : l'Université (dans le cadrenotion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre de l'approche en psychologie clinique), attendue comme le lieu d'un «*savoir supposé*» se fait celui de la révélation d'un»*savoir qui ne se sait pas*» (J. Lacan, M. Mannoni), par le biais de la métapsychologie et de la cure qui sert alors la plupart du temps de référence pour l'élucidation du fonctionnement la psyché. Nous développons cette perspective dans une participation à un ouvrage collectif à paraître 2002 c, En savoir un bout - in Mercader P. et Henri. A.N. (sous la direction de), *La psychologie : filiationnotion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation bâtarde, transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission incertaine*», p 115-128.

[318] Piera Aulagnier (1975), La violence de l'interprétationnotion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation - Paris, Puf, p. 199.

attaquée, et une cohésion de groupe inclusive des «usagers». La Maison d'enfants ne peut qu'exclure et verrouiller (les professionnels, les enfants, et la pensée), sous peine de morcellement et d'explosion.

Les modalités de traitement de la jouissance, face à la déliaison mortifère, apparaissent ainsi comme une interrogation centrale dans la vie de ces institutions, et le travail d'accueil et d'accompagnement qui peut s'y réaliser. De sa prise en compte dans l'une des institutions, résulte une bienveillance en partage, là où dans l'autre on se trouve aux prises avec un surmoi archaïque persécuteur et meurtrier.

B.8 Conclusion Ière Partie

Rappelons succinctement ce qui a été notre cheminement au cours de cette première partie depuis nos hypothèses initiales :

Pour accomplir leur tâche primaire (soigner, aider, accompagner ...), les institutions du soin et du travail social doivent sans cesse composer avec les effets de déliaisons mortifères dont elles sont le lieu. Les postures professionnelles, ne se soutiennent que d'un travail de «forçage » permanent, sous la forme d'une obligation constante à déconfusionner les professionnels d'avec leurs «objets» (travail de liaison et de transformation dans et par la pensée : mise en représentation et mise en sens).

La structuration psychique de ces institutions suppose un investissement du pôle hiérarchique. Cette instance est «appelée» dans sa fonction de méta-organisateur oedipien, en tant que symbole et garant d'une différence toujours menacée de dédifférenciation autrement dit la structuration psychique des institutions suppose que le groupe des professionnels consente à ce qu'il y ait «du père», de la génération et de l'histoire (travail d'historisation).

Cette «Ière Partie» de l'écriture a donc mis en travail la première partie de ces hypothèses. Nous avons visé à mettre à jour l'ensemble des dynamiques relatives à la constitution des identifications professionnelles (dans les métiers du soin et du travail social) et à leur fonctionnement : Chapitre B.1***. «Les identifications professionnelles dans les métiers du soin et du travail social»***. Nous nous sommes ensuite intéressés au statut psychique des identifications professionnelles pour le «Je» et son économie psychique. La situation d'un couple de collègues-partenaires (Laure et Adrien), nous a permis de réaliser cette exploration : Chapitre B.2. «*Les défenses «externes» contre un danger «interne» une illustration*». Nous sommes alors allés observer les assignations institutionnelles et le tricotage pulsionnel nécessaire à la mise en place des pactes groupaux et à l'inclusion dans les institutions : Chapitre B.3. «*Assignations institutionnelles et forçages identificatoires*». Ce repérage des modalités de liaison au groupe étant réalisé, nous avons exploré les incidences du registre du «*traumatique*», pour le «Je» et son économie psychique : Chapitre B.4. «*Transgression, traumatisme et leurs configurations dans l'économie psychique du «Je» »*. Nous avons alors tenté de

regarder plus avant les identifications dans leur lien au traumatisme et aux identifications héroïques, au travers d'une illustration issue de la littérature (A. Ernaux), et d'un court récit freudien : Chapitre B.5. «*Du traumatisme à la position héroïque Annie Ernaux : «L'évènement» ; Freud : «Le trouble du souvenir*». Nous avons alors développé le concept de «jouissance», concept qui s'est révélé comme central dans notre éclairage et notre compréhension : Chapitre B.6. «*La jouissance et l'aliénation »*. Dans un dernier chapitre nous sommes allés au plus près d'une situation de clinique groupale institutionnelle pour suivre le travail psychique que ces configurations requièrent et ordonnent : Chapitre B.7. « *Fréquenter des «figures sidérantes», et faire «bord» à la jouissance*».

B.8.1 Mise en panne de la pensée ou plaisir de penser ensemble

«Renoncer à l'exercice de la pensée et aux plaisirs qu'on peut en tirer peut se comprendre de diverses manières : l'activité de pensée apparaît en soi menaçante parce qu'elle touche des zones douloureuses ou entraîne des conséquences fâcheuses, elle peut aussi être interdite et il devient alors plus avantageux d'y renoncer, ou encore elle peut devenir l'enjeu d'une rivalité telle que ce renoncement prend le sens d'un don ou d'une dette.» (S. de Mijolla 1992[319]).

Ce trajet nous a conduit à considérer l'importance centrale du registre du «*traumatique*» (dans le champ du soin et du travail social), son lien à la *jouissance*, ainsi qu'à *l'exclusion* de la *pensée* et à l'altération de la temporalité qui en découlent. Le travail psychique requis des groupes professionnels nous est apparu comme celui de *s'extraire de cette jouissance mortifère*, de *renoncer aux fascinations* exercées par ces territoires de la psyché qui n'ont pas trouvé à se lier dans une chaîne signifiante, de ces éprouvés bruts, qui n'ont pas été nommés et reconnus et qui, en se tenant hors de la symbolisation, préservent leur potentiel de destructivité et de mort.

Dans les institutions et au travers des dynamiques psychiques que les professionnels développent via leurs identifications professionnelles, nombre d'obstacles s'oppose à une mise en pensée subjectivante, et pousse à son *refus*, au profit du maintien d'une excitation pulsionnelle. Cette excitation source de jouissance mortifère est liée d'une part à leur propre économie psychique (*la situation de Laure et Adrien*), et d'autre part à celle de la co-excitation groupale, en lien avec la préservation des pactes groupaux (*«Les trois sidérations», «Carole et le désir de meurtre»*). Nous avons pu apercevoir comment les identifications professionnelles depuis leur constitution (à l'occasion des formations initiales, des premiers contacts et des premiers agirs auprès des «usagers»), jusqu'aux rencontres quotidiennes qu'elles orchestrent, sont aux prises avec *l'archaïque*, se placent sous l'emprise du *«traumatique»* et sous le sceau du *«transgressif»*.

La fréquentation des contrées qui avoisinent l'archaïque potentialisent un engluement dans la jouissance mortifère, via la sidération et/ou la violence meurtrière dont ces lieux sont coutumiers. Ces agirs meurtriers se jouent de façon prépondérante au travers des «disqualifications[320] », des exclusions des «usagers», et de celles des professionnels. Au

[319] ***Sophie de Mijolla-Mellor (1992), Le plaisir de pensée - Paris, Puf, p.75.***

travers de ces agirs d'exclusion les groupes tentent de préserver une norme groupale d'autant plus rigide qu'elle a pour fonction de préserver les identifications de toute ambivalence susceptible de se transformer en source de conflit, et d'entraîner un travail de questionnement réflexif. Dans l'exclusion de l'un des leurs transformé en «bouc émissaire», le groupe préserve ses scenarii et les imagos corrélées, en une distribution stable des places. Dès lors les déviants à la norme groupale et/ou ceux qui sont assignés à représenter un pôle contre-identifiant doivent être sacrifiés pour permettre à une autre partie du groupe de s'identifier de façon complémentaire (dans le clivage). Ces exclusions concernent aussi les «usagers», ceux dont les symptômes dérangent les places imaginaires où ils sont attendus par les professionnels et par l'institution. Rappelons que l'offre institutionnelle précède la demande des «usagers», qu'elle la préfigure, et que les places sont distribuées et assignées[321] à partir des fantasmes organisateurs,.

Lorsque les groupes institutionnels basculent dans le *refus*, le lien aux «usagers» se réifie ; l'autre est alors transformé en «objet de jouissance» concourant en cela à détruire une subjectivité déjà précaire et menacée.

À l'instar de la situation relatée par *Annie Ernaux,* les expériences traumatiques vécues par le «Je», de même que la fréquentation de situations traumatiques rencontrées à l'occasion de la profession, se sont révélées être recherchées en tant qu'elles fournissent au «Je» des éprouvés, source d'excitation et de jouissance. Au travers de telles confrontations il tente de s'affranchir d'une excitation incestueuse-incestuelle, en lui opposant une excitation dont il prétend maîtriser la source dans le statut d'extériorité qu'il leur accorde. Au travers des expériences auxquelles il octroie un statut transgressif, le «Je» (se) précipite (dans) un fantasme d'auto-engendrement Il configure alors ces modalités d'excitation comme signant une imaginaire et paradoxale position d'appropriation, hors emprise de l'autre (maternel/parental) - dans le mouvement même où il donne libre cours à la jouissance «narcissique, phallique et mortifère», se désarrimant de ses ancrages humanisants.

Nous avons tenté de rendre compte de cette intrication, de ces étayages, entre le «Je» et ses «objets professionnels au travers de deux axes. Dans l'énoncé que nous en avons proposé en B.1.1.3. (p.43), nous avions distribué ces dynamiques selon l'axe «représentation – symbolisation - appropriation», et axe «méconnaissance - jouissance». Nous avions proposé les cadrages suivants:

.

*L'axe «*représentation – symbolisation - appropriation*» : Les rencontres professionnelles permettent au «Je» de pouvoir rencontrer hors de soi, dans un statut qui s'appréhende comme «externe», des aspects insus et non-liés de sa propre psyché. Dans ces rencontres, on se trouve en présence de l'histoire du «Je», pour la part qui lui échappe,*

[320] Ce mouvement fera l'objet d'un travail de clarification dans la II° partie au chapitre C.3.2 : *Les disqualifications professionnelles comme agirs meurtriers*.

[321] Nous reviendrons également sur ce point dans notre chapitre C.9. : *Le scénario matricielnotion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel .*

celle qui, enserrée dans la trame de la génération, n'a pas pu faire l'objet d'une appropriation «suffisante». Les rencontres avec certaines «populations» et certaines institutions offrent ainsi la possibilité de pouvoir explorer et démêler de tels points de confusions psychiques, précisément du fait qu'ils se trouvent agis par un «autre». Il s'agit de révéler, de psychiser et de lier des composantes du «ça» qui cherchent à émerger et trouvent à se présentifier et à s'entendre dans les «symptômes» de certains des sujets qui font l'objet de «l'aide».

–
Pour un sujet, dans ses liens professionnels, il est également question d'avoir la possibilité de réparer «l'objet». En soutenant, en aidant, en soignant, en externe des sujets en souffrance ou en déshérence, le professionnel soutient et restaure simultanément ses propres objets internes, son propre enfant, son propre parent (et/ou ses premières figures identificatoires et identifiantes). Il s'agit ainsi de reconfigurer ses propres modalités relationnelles souffrantes. L'opération «restauration – sublimation » témoigne de cette mise en oeuvre de l'axe «représentation – symbolisation - appropriation».

–
Étroitement corrélés aux aspects précédents, la mise en représentation et le travail de symbolisation que nécessitent ces rencontres permettent de confronter professionnellement et de restaurer «quelque chose» de la loi. On se trouve alors en présence d'agirs qui poussent à l'assomption de l'interdit oedipien, sous la forme du méta-organisateur oedipien.

.

L'axe «méconnaissance – jouissance : *La position professionnelle permet aux sujets de continuer à méconnaître les points de clôture narcissique sources de leurs propres souffrances, tout en la contemplant chez l'autre, s'assurant ce faisant que «soi-même on ne s'y trouve pas». Il est donc question de la jouissance (narcissique, phallique, mortifère) qui résulte de l'actualisation incessante sur la scène de l'inconscient du fantasme qui soutient la position subjective du professionnel. Au travers de la rencontre permanente avec des éprouvés «extrêmes», les sujets sont aussi en mesure de «soutenir» leurs propres équilibres psychiques dans un «lien d'excitation » que suscite en permanence la rencontre avec l'objet, et ses agirs - ce «lien d'excitation» se joue dans le registre de l'excès, qu'il s'agisse de celui de l'empiètement, d'une sur-présence, ou dans celui de l'absence et de l'abandon. La fonction d'étayage témoigne de cette mise en oeuvre de l'axe «méconnaissance – jouissance», où les éprouvés (s'expérimentant la plupart du temps selon une modalité traumatique) servent alors de «peau», de «défense », contre des angoisses plus catastrophiques, sous l'égide du «surmoi».*

Nous avons également souligné (à propos du couple de professionnels-partenaires), comment ces positions professionnelles composent une limite, une bordure, fournissant au sujet un lieu, un site où rencontrer le «monstrueux» et les figures sidérantes, où les localiser, et dans cette délimitation prétendre ainsi à un certain repos - il est alors des

espaces où ces figures sont censées ne pas être. La visée consiste alors simultanément à exorciser et à circonscrire.

B.8.1.1 La pensée rabattue dans l'opératoire, ou l'ouverture à l'interprétation

À propos du mouvement de méconnaissance-jouissance, nous avons entrevu que la pensée se trouve alors conviée sous le primat de l'opératoire. Le rabattement de la pensée en une telle modalité a pour fonction de tenir hors représentation ce qui se révèlerait par trop souffrant et menaçant, et conjointement de préserver la jouissance. Une des manières de réaliser un tel abandon de pensée, consiste à se placer dans une obligation à *sur-investir du factuel*, pour faire barrage à la désintégration ou dans une moindre mesure au vacillement identitaire[322]. Dans une telle dynamique le travail de pensée réflexif et élaboratif que requiert le processus d'appropriation subjectivant (portant sur les liens et sur l'histoire), représente un danger dont il faut se protéger. Le primat d'une pensée opératoire dans le monde du soin somatique illustre au mieux ce processus, du lien entre la violence de la tâche, le sur-investissement du factuel et l'économie psychique des professionnels qui exercent en ces lieux. Si ces pratiques constituent les archétypes de ce mouvement de *méconnaissance*, le primat de l'opératoire, et l'éviction de la subjectivité se jouent ailleurs de façon plus subtile et pernicieuse, notamment au travers de la mise en place d'une pseudo-pensée qui se place dans le registre de l'aliénation et/ou celui des appartenances idéologiques. Les fantasmes héroïques et les identifications imaginaires qui en découlent, permettent aux professionnels de fréquenter le sordide et le monstrueux ; de telles configurations maintiennent toutefois à distance (de façon paradoxale) le travail d'appropriation subjectivante que les professionnels sont à même de mettre en oeuvre[323]. *Le sacrifice de la pensée (élaborative) constitue le prix de la méconnaissance et se paie d'un mouvement désubjectivant* (la livre de chair).

Pour les professionnels travaillant dans ces institutions, produire un travail de réflexion (sur les mouvements psychiques qui ont cours en ces lieux) c'est prendre le risque d'avoir à remanier leurs identifications, et de passer du statut de «sombre héros du quotidien» à celui de professionnel malhabile. Un tel risque suppose qu'ils découvrent de nouvelles solidarités, établies cette fois à partir du travail du manque, et celui du *plaisir* partagé dans la mise en forme d'une pensée, celui d'une élaboration commune. La sortie du primat de la jouissance passe par une reprise seconde des éprouvés (issus de

[322] «*Le surinvestissement de la réalité dans sa dimension factuelle*» est un «*moyen de combattre les effets dévastateurs de cette réalité sur le plan psychique.*» (Hélène Vexliard [1999], Sous l'emprise totalitaire d'Agota Kristof – in N. Zaltzman [sous la direction de], *La résistance de l'humain*, Paris, Puf, p. 102).

[323] Dans les propos posés en exergue de ce chapitre Sophie de Mijolla articule ces différentes dimensions : les souffrances qu'il y a lieu d'éviter et qu'un travail de subjectivationnotion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation risquerait de faire ressurgir, les pactes et les contrats qui interdisent le travail de pensée, notamment le travail de pensée auto-réflexif, les dettes (résultantes des fidélités dans les systèmes d'affiliations et des contre-parties identificatoires qu'elles maintiennent, et qui ne sauraient là aussi être pensées sans courir le risque d'un désétayage.

l'expérience de la rencontre avec les usagers), la mise en pensée et la mise en représentation de la scène psychique du fantasme. C'est au travers de leur interprétation que la violence inhérente à ces situations a quelque chance de trouver à être désamorcée.

B.8.2 Renversement de la synchronie dans la diachronie

La mise à jour de la centralité du *traumatique* et de la *jouissance* permet de poursuivre la compréhension des agirs de violences mortifères et meurtrières dont ces institutions sont le théâtre, la mise en panne, le *refus* de la pensée dont elles sont le lieu, de même que le travail de *renoncement* requis. Ce qui dans la structuration synchronique des groupes institutionnels demeure refusé, dénié, et ce qui de la violence de la tâche et des liens groupaux demeure en position d'impensé (configuré en dépôts dans le cadre et dans le lien), tout ceci va faire retour lors des déliaisons qui émaillent l'histoire institutionnelle. Les passages généalogiques comptent au nombre des déliaisons les plus conséquentes.

Lors des évènements qui ébranlent les organisations institutionnelles, ce que la synchronie a noué, se trouve démutisé ; ce qui se trouvait réduit au silence sous le sceau de la violence destructrice et mortifère ne manque pas de faire retour. À l'identique avec ce qu'il en est pour le «Je», chaque crise est l'opportunité de remettre en jeu des éléments configurés en étayage dans le lien. Elle constitue une tentative de différencier, de symboliser ce qui est demeuré en collage. Elle est l'occasion de convoquer *« du - père*», de faire appel au *méta-organisateur oedipien*. Depuis cet ancrage, il est alors possible de gagner de la subjectivité sur l'archaïque, de façonner de la culture en lieu et place de la «primitivité» et la barbarie.

Dans notre IIème Partie nous allons considérer les configurations institutionnelles, les avatars dont la généalogie est le lieu, et leurs incidences sur l'historisation et sur la pensée.

"Cyberthèses ou Plateforme" - © Celui de l'auteur ou l'autre

C. IIème partie L'institution et «l'invocation généalogique»

«L'énigme du meurtre renvoi à l'énigme du désir. En tant que tel, le meurtre comporte, en son noyau, l'invocation généalogique.» (Pierre Legendre 1989[324]).

C.1 L'institution et la «fabrique» des sujets

«Interprétation, institution, identité (...) sont comme trois versants d'une seule et même interrogation (...) pourquoi l'animal parlant doit-il être fondé pour vivre ?» (P. Legendre 1990[325]).

C.1.1

C.1.1.1 Visées de la société et «travail des institutions»

[324] *Ainsi que nous l'avons précisé dans notre introduction, nous empruntons l'expression d'«invocation généalogique» à Pierre Legendre (1989), Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père - Paris, Fayard, p. 117.*

[325] *Pierre Legendre (1990), Filiation - Fondement généalogique de la psychanalyse - Paris, Fayard, 221p.*

«*En Afrique nous savons fabriquer des sages*». Ces propos attribués à Amadou Hampâté Bâ[326] disent ouvertement ce qui se trouve voilé dans nos sociétés prétendument «*ouvertes*», où il n'est plus «politiquement correct» d'énoncer la visée éducative, la «fabrique[327] » des sujets qui la constituent et de ceux qui sont appelés à prendre place en son sein[328]. Or tout groupe social, joue de sa pérennisation et de sa reproduction, au travers de sa culture et de ses institutions. Ces dernières apparaissent ainsi comme l'expression et le prolongement d'une culture, réservoir d'«expérience accumulée[329] », matrice identitaire proposée-imposée aux nouveaux venus[330].

La tâche de la société, et partant, celle des institutions, consiste à proposer une matrice culturelle afin que chacun des sujets trouve à y inscrire son histoire singulière. Elles se doivent d'instituer les sujets, et d'assurer les règles de la filiation[331]. Pour ce faire il y a lieu de baliser les chemins de la différenciation, soit d'interdire l'inceste et de sanctionner (juridiquement) la confusion. Les institutions proposent des «bornages» entre licite et interdit, et clarifient les limites imposées à la jouissance des sujets - Il n'est que de penser à la fonction anthropologique du «juridique», pour entrevoir ce travail de bornage, de liaison psychique que doivent réaliser au bénéfice du socius, les différentes instances qui le représentent.

On entrevoit ainsi l'appareillage que toute société se doit de mettre en place et de soutenir pour aider au refoulement et à la sublimation de la destructivité et de la violence mortifère et meurtrière. Vivre ensemble requiert une canalisation, une liaison des pulsions. La société a ainsi pour tâche d'assurer une identité collective, de faire *lien et* de faire *tiers*

[326] Amadou Hampâté Bâ (1900-1991), de ce conteur et chercheur (de l'institut français d'Afrique noire) spécialiste de la culturenotion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture peule et des traditions africaines on connaît le cri d'alarme célèbre: «*En Afrique quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle*».

[327] Un essai de Pierre Legendre daté de 1996 porte le titre de : «*La fabrique de l'homme occidental»* (Mille et une nuits & Arte éditions). Soulignons que le travail de Pierre Legendre auquel nous aurons à nous référer, explore et met à jour cette corrélation entre la catégorie du juridique et les assises psychiques du sujet.

[328] Dans la période actuelle, tout énoncé de projet porteur d'une visée idenfiante est dénoncé par les tenants d'une certaine idée de la démocratie, comme une atteinte intolérable à la liberté confondue avec le narcissismenotion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme . Sous le couvert de la «*liberté*» des sujets, le *narcissisme* devient un absolu, la nouvelle aune de mesure de «l'avancée» de nos démocraties, dès lors dénommées «*démocraties avancées»* - par où l'on voit émerger une menace de déliaison radicale des agencements du vivre ensemble, tel que ces mêmes sociétés se sont efforcées de les construire et de les maintenir, au travers de la visée démocratique, en tant que modalité spécifique de lien groupal.

[329] René Roussillon parle du «*cadrenotion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre* « comme «*de l'expérience accumulée*» (communication du 17.03.2001 «*Rencontres ouvertes*» de Lyon II). On peut dire en ce sens que la «*culturenotion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture* « est un «*méta-cadre*». Elle représente ce bain dans lequel les sujets vont prendre leur coloration, et à partir duquel (dans un travail de reprise ultérieur) ils vont devoir se réapproprier leurs identifications.

[330] Cornélius Castoriadis (1975) parle à cet endroit de «*société instituante*» (*L'institution imaginaire de la société* - Paris, Seuil).

entre les sujets.

C.1.1.1.1 Les matrices identitaires

Ces fonctions psychiques attendues des institutions sociétales dans la «*fabrique*» des sujets concernent l'ensemble des institutions qui participent du processus identificatoire : depuis les institutions politiques, juridiques, éducatives, ..., jusqu'aux cellules de base de ce grand corps sociétal que sont les familles. Chacune des institutions et des instances où ces fonctions s'actualisent sont autant de matrices identitaires. Elles participent au «façonnage» des sujets et aux avatars de leurs devenirs. L'essentiel de ce «travail» consiste à générer de la *liaison* et d'interdire la *confusion*. Dans ces liens et ces interdictions, identifications, reconnaissances et appartenances vont constituer de l'identité - les sujets peuvent alors s'établir comme «*sujet du groupe* [332]« et «*sujet du lien*»- ou manquer à le faire.

C.1.1.2 La tâche des institutions et la»mésinscription[333] »

Les institutions du soin et du travail social se configurent à l'endroit où les processus d'inscriptions, de liaisons et de différenciations sont en défaut, voire en faillite (tout à la fois au niveau des usagers et au niveau des professionnels); là où le tissage ne s'est pas suffisamment constitué, là où les forces d'Éros n'ont pas réussi à se tresser solidement avec celles de Thanatos pour leur faire barrage. C'est alors la violence de la déliaison qui menace ces institutions. Le lien suppose l'introduction d'une différence, une sortie hors de la confusion originelle.

En Eden, il est «un» arbre dont il est interdit de consommer le fruit. C'est sous l'égide de ce premier interdit que le mythe biblique énonce le mouvement différenciateur,

[331] André Sirota (1998) développe une approche analogue lorsqu'il propose de définir la culturenotion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture (au sens anthropologique) comme *«ce qui équipe les individus de capacités de vivre, de penser et d'agir de façon adaptée au monde qui les environne et qui leur donne des capacités de transformations créatrices d'eux-mêmes et du monde. Par la culture, l'individu est doté d'un appareil à penser et se représenter ma société, sa place et son rapport à celle-ci ainsi que les relation des individus entre eux. La culture donne à l'individu la capacité de communication avec son environnement, et par un travail et des techniques partagés avec d'autres, elle lui permet une intégration sociale. L'être humain cherche l'autre, le groupe, la société, pour réaliser, par construction culturelle, ce qu'il ne peut produire seul étant donné son incomplétude, fondatrice de l'humanité.*» À propos de l'efficacité symboliquenotion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique de la culturenotion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture , il poursuit : «*La culture doit fournir à chaque individu une représentation non strictement fantasmatique de sa place de sujet, du sens de la distribution des places dans la générations et au sein de sa propre générationnotion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération , avec ses dimensions tant familiales que sociales et historiques.*» (A. Sirota [1998], Des espaces culturels intermédiaires - in *Revue internationale de Psychosociologie*, Vol.V n° 9, *La scène sociale : crise, mutation, émergence*, Paris, Éditions Eska, p. 93-94).

[332] Selon l'expression de René Kaës (1993).

[333] Nous empruntons ce terme à Alain-Noël Henri, et allons le reprendre ci-après.

fondateur de l'humain. L'homme est spécifié, dès son apparition comme n'étant pas «*tout*», n'étant pas «Dieu» ; comme marqué dans l'ordre du *manque*.

La tâche qui est dévolue aux institutions est alors celle de «traiter», de «réparer», ou pour le moins de «voiler» les «ratés» les «échecs», des inscriptions attendues des sujets dans le corps social. Il s'agit donc pour ces institutions de traiter centralement avec cette part de la société qui témoigne d'un *défaut d'inscription*.

Au travers des multiples pratiques il va donc s'agir de *lier* et de *transformer* cette part du socius qui ne parvient pas à s'y inscrire de façon suffisamment *narcissisante* pour l'ensemble, cette part de violence et de mort qui n'est pas parvenue à une «pacification suffisante», dans une soudure avec les forces de Vie. Les institutions «spécialisées» qui prennent le relais des institutions dites de «*premier niveau* [334]«, les institutions politiques, juridiques, éducatives, (...), ont pour tâche de participer à un montage leurrant qui donnerait à croire au socius que ceux qui se tiennent sur la marge ne s'y tiennent que le temps de «négocier» une nouvelle inscription à l'intérieur du groupe social de référence.

Cette même société ne parvient pas à *se reconnaître* dans cette part d'elle-même qu'elle désigne dès lors comme extérieure à elle. Ceux qui s'y tiennent signent «*leur inadaptation*» à demeurer en incapacité de s'insérer, voire de s'intégrer. Tout le monde se doit de participer à la mascarade de la «réalisation des individus» où, de «Viagra» en «Prozac», le bonheur est désormais assuré, l'éradication du «malaise» se trouvant dès «*demain*» à portée de molécules - au sens du rusé barbier qui afficha sur sa porte «*Demain on rase gratis!*».

Les sujets qui demeurent «sur la marge» témoignent d'un défaut d'inscription ; ils signent les ratés du processus. Ils représentent ainsi une part pulsionnelle non-liée ; ils incarnent la part non-civilisée, la part non-refoulée, et tiennent lieu d'exutoire social, dans l'analogie qu'ils représentent avec les parts clivées du moi des sujets.

«L'ordre politique ne tend-il pas de nos jours à déclarer malades, ceux qui ne souffrent que de lui ?» (M. Augé 1975[335]).

La peur que génèrent ces sujets «en marge» sert d'appui aux nouvelles idéologies sécuritaires[336]. La faillite et l'effondrement des systèmes idéologiques (du mur de Berlin aux «Twin Towers») nécessitent de trouver de nouveaux objets d'étayages en «rejet». La configuration mondiale en «deux blocs» qui a prévalu après «45», avait pour elle de servir de dépôt à l'inquiétude au travers d'une caricature du clivage (bloc de l'Est contre bloc de l'Ouest), et de l'expulsion de la faute du «*malaise*» sur la partie du monde autrement «colorée». Au travers des idéologies cet antagonisme parvenait ainsi à fédérer et à donner un site, une cause au malaise. Celui-ci, toujours en quête de nouvelles cibles

[334] La dénomination de «*premier*» et de «*deuxième* niveau» est issue du champ de la sociologie. Pour illustration, c'est le redoublement du terme qui transforme en «*ré-éducation*» ce qui était «*éducation*», et établit un nouveau champ censé «éduquer à nouveau», soit réaliser ce à quoi les institutions de premières instances, de premier niveau, ne sont pas parvenues.

[335] ***Marc Augé (1975-76), La déviance quotidienne et le totalitarisme ordinaire - in Revue Autrement n°4.***

[336] Un aspect inscrit dans la charte des «Droits de l'homme» qui était jusqu'ici peu souligné est actuellement repris dans nombre de discours politiques. Il s'agit du «Droit à la *sécurité*».

trouve dans les phénomènes de «violence» quotidiens et les peurs qu'ils engendrent, un nouvel appui, une nouvelle «cause» désigné à la vindicte, comme la source actuelle du «*malaise dans la culture »*.

À titre d'illustration de cette stigmatisation de «la violence», mentionnons les pratiques actuelles de «formation continue». Elles se présentent comme un bon indicateur de la manière dont le «*malaise social*» (et ses expressions dans les institutions), «*fait appel*», est nommé et spécifié. Nous assistons ainsi, depuis peu, à une «*nouvelle*» manière de solliciter la régulation du «*malaise*» des professionnels. De nombreuses demandes se font jour relativement à la «*gestion de la violence*». Le ministère de la santé du gouvernement Jospin a ainsi récemment débloqué des fonds publics afin de permettre l'outillage des professionnels, face à la «*montée de la violence*». Les demandes de formation et les attentes des instances décisionnelles (telles que spécifiées dans les «cahiers des charges»), sont tout à fait précises en termes opératoires : au terme des interventions de formation, les professionnels doivent «*savoir y faire*» : savoir y faire avec la violence, de manière à ce qu'elle soit réduite au silence, et ne vienne faire les «choux gras» des médias et ternir l'image de l'institution.

La société n'a dès lors de cesse de récupérer la prime de jouissance qu'elle prélève à l'endroit de la «*mésinscription*», en une opération qui consiste à «*farder d'idéal le préjudice*».

«L'institution façade de l'édifice social a pour fonction - non sans héroïsme, à l'occasion, de ses membres – de soutenir l'idéal social qui est, justement de «sauver la face», donc de faire silence sur le malaise de la Culture et de farder d'idéal le préjudice. Toute vérité ne saurait être «bonne à dire» – la société ne tolérant que la «dose de vérité» nécessaire et suffisante à sa reproduction. On comprend que l'institution soit placée juste «sur le front» de cette contradiction de la vérité du symptôme et du leurre social.» (P.L. Assoun 1999[337]).

C.1.1.2.1 La «mésinscription»

Les institutions qui travaillent auprès de ces «ratages» de la socialisation sont dès lors définissables comme les lieux de la «*mésinscription*». Alain Noël Henri à qui nous empruntons ce terme, le définit ainsi :

«Il s'agit de tout état de fait incarné par des acteurs sociaux réels, et qui, menaçant la structure syntaxique caractéristique d'une culture, enclenche par là même un ensemble de processus de restauration de l'ordre symbolique ainsi troublé. Définition très large puisqu'elle inclut des processus non imputables aux sujets qui en sont porteurs : ainsi s'y englobent par exemple la trisomie ou toute autre atteinte génétique, ou l'état d'étranger, ou encore l'appartenance à une culture ou une sous-culture déstabilisée par des mutations historiques trop rapides. (A.N. Henri 2002[338]).

C.1.1.3 L'intrication pulsionnelle préside aux configurations institutionnelles

[337] ***Paul Laurent Assoun (1999), Le préjudice et l'Idéal. Pour une clinique sociale du traumanotion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma notion trauma - Anthropos, Paris, p. 207.***

De la fréquentation de la «*mésinscription*» il résulte que les professionnels de ce champ se trouvent aux prises avec des objets *excitants, confusionnants* et *destructeurs*. Au-delà du seul travail de masquage requis des institutions du soin et du travail social, la tâche consiste pour les professionnels qui les composent, en un «travail psychique», qui consiste à maintenir et/ou à produire de l'*intrication pulsionnelle*, de manière à ce que la violence et la jouissance mortifère ne puissent agir leurs pouvoirs destructeurs.

Rappelons que si le travail de liaison est le propre du travail requis du sujet relativement à la pulsion, il est aussi celui «***imposé à la psyché sous l'effet d'une série de corrélations de subjectivité*** », selon les termes de R. Kaës (1999).

«La pulsion comme travail se définissait (dans les Trois essais) par les opérations de liaison ou de transformation exigées de la psyché pour réaliser son but de satisfaction ou de suppression de l'état de tension. De la même manière, des exigences de travail psychique (...) sont imposées à la psyché sous l'effet d'une série de corrélations de subjectivité. Ces exigences affectent la pulsionnalité, les processus de formation de l'Inconscient, les principes et les modalités de l'identification et de l'interprétation.» (R. Kaës,1999[339]).

Ainsi de la psyché individuelle à la psyché groupale institutionnelle, une même exigence est requise : différencier, lier, métaboliser, transformer, symboliser.

C.1.1.4 Le travail psychique imparti aux institutions : «Wo Es war, soll Ich werden»

La célèbre et saisissante formule de Freud (1933[340]) «*Wo Es war, soll Ich werden*» résume cet incessant mouvement d'émergence du sujet dans son travail de différenciation et d'appropriation subjectivante. La puissance de la formule freudienne résonne avec le mouvement fondateur, l'émergence hors de «*Chaos*», que content nombre de mythes de la création.

«Au tout début, ce qui exista en premier, ce fut Béance; les Grecs disent Chaos. Qu'est ce que Béance? C'est un vide, un vide obscur où rien ne peut être

[338] Alain-Noël Henri (2002 b à paraître), Le secretnotion secret notion secret notion secret notion secret notion secret notion secret notion secret notion secret notion secret de famille et l'enfant improbable - in Mercader P. et Henri. A.N. (sous la direction de), La psychologie : filiationnotion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation bâtarde, transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission incertaine», p.157. Cet auteur poursuit ainsi sa définition : «Qu'il n'y ait pas de mot usuel pour nommer cela, et que toutes les approximations qui apparaissent soient soumises à une obsolescence accélérée, ne doit rien au hasard. Car il s'agit par définition même de l'Innommable, - innommable parce qu'impensable -, qui n'apparaîtra du coup dans la langue que sous forme de ce que je nomme des «signifiants-balises» : signifiants qui au lieu de représenter un signifié en marquent la place en creux, et qui ainsi balisent dans le champ de la représentation les «trous» laissés par l'irreprésentable.»

[339] René Kaës (1999 a), Quelques reformulations métapsychologiques à partir de la pratique psychanalytique en situation de groupe - in Revue Française de Psychanalyse 3 Tome LXIII, Groupes, p. 756.

[340] S. Freud (1933), La décomposition de la personnalité psychique; XXXI° *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, (1984), p. 110.

distingué. Espace de chute, de vertige et de confusion, sans terme, sans fond.» [341] ***. «Infiniment, avant qu'il n'y eut un commencement, le Grand Esprit vivait dans le vide de l'Immense Nuit. Il n'avait pas été créé et ne s'était pas engendré lui-même*** [342] ***.» «À l'origine, tout était immensément ouvert et tout immensément obscur. Le néant s'évasait sans limites, imprégné, saturé, gorgé de toutes les formes confondues - en même temps, disponible, sans poids, démesurément vide de toutes les formes en attentes*** [343] ***.» «Au commencement, il n'y avait rien, des ténèbres sans rumeur et sans fin. Seuls dans l'obscurité du monde, vivaient Sâ, la Mort, sa femme et leur unique fille. Pour avoir un lieu où résider avec les siens au sein des ténèbres, Sâ, par des moyens occultes, s'était créé une immense mer de boue. Ils y vivaient obscurément tous les trois en famille, inutiles et paisibles, sans aucune notion du temps*** [344] ***». ...***

«Au début était «Chaos», au début était «l'Immense Nuit», au début était «Néant», l'absence du temps, ... Le mouvement de dégagement, la différenciation, l'introduction de la temporalité, sont les conditions et le travail même du «Je».

Nous postulons que **les institutions du soin et du travail social sont à même de faire barrage à la déliaison mortifère, tout en se maintenant vivantes et productrices de soin** [345] **, lorsqu'elles sont en mesure de générer (tout à la fois au niveau des usagers et au niveau des professionnels)**

.

un travail de liaison dans la pensée

.

un rapport à la temporalité qui permette que le temps devienne un temps historisé.

–

Le travail de liaison dans la pensée : la tâche est celle d'oeuvrer constamment à

[341] ***C'est en ces termes que Jean-Pierre Vernant fait débuter le récit grec de la création (1999), L'Univers, les dieux les hommes - Paris, Seuil, p. 15. Des propos analogues pourraient aisément se trouver dans la bouche de certains psychanalystes s'efforçant de rendre compte de l'émergence de la psyché.***

[342] ***L'écrivain Jean Pierre Otte s'est employé à mettre en récit (avec un certain bonheur d'écriture) de multiples mythes de la création. (1994 a), Les aubes sauvages - Les matins du monde vol. I, Paris, Seghers, 310p. et (1994 b), Les Aubes Enchantées - Les matins du monde vol II, Paris, Seghers, 292p. J.P. Otte selon les légendes de la création des Algonquins des Forêts,Vol II p. 86.***

[343] ***J.P. Otte selon le mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe de l'originenotion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine des Zoulous d'Afrique australe - op. cit., Vol II p. 219.***

[344] ***J.P. Otte selon le mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe de la création du Monde chez les Konos, de Guinée – op. cit., Vol I p. 181.***

[345] Le terme de soin est ici entendu dans son aspect générique, comme désignant l'ensemble des tâches primaires des institutions du «soigner, aider, accompagner, ...».

maintenir et à restaurer un appareil psychique groupal, une position subjective qui soit à même d'assurer les professionnels de leur «professionnalité », de leur appartenance au groupe des professionnels, soit de leur permettre de se déprendre de la confusion, et ce faisant de permettre que les différents «usagers» soient eux-mêmes considérés dans un inaliénable statut de sujet. Ceci passe par l'activation d'un travail de pensée élaboratif qui prenne pour objet les différents liens institutionnels, et centralement ceux qui lient les professionnels aux «usagers». Ce travail de mise en représentation suppose un travail identifiant d'auto-représentation, et génère de la liaison par/dans la symbolisation[346].

–

Le rapport à la temporalité suppose un rapport pacifié à l'histoire, et plus précisément à l'histoire des origines pour transformer le temps en un temps historisé.

Le travail psychique des institutions concerne donc un travail d'historisation, et un travail de liaison et de transformation dans et par la pensée.

En paraphrasant la formule freudienne et en l'appliquant aux institutions, nous pouvons dire : *Là où la déliaison mortifère est à l'oeuvre, symbolisation et historisation doivent advenir .*

C.1.2 Incidences de la subjectivité de «l'objet» sur la configuration psychique des institutions

C.1.2.1 L'institution suppose une tendance an-historique

Nous avons indiqué dès notre introduction, que le travail requis des professionnels au sein des institutions du soin et du travail social se heurtait à une tendance an-historique, *«chronique»* (R. Kaës 1980, J.C. Rouchy 1999[347]). L'ensemble des processus de *déliaison mortifère* avec laquelle ces institutions sont aux prises, altère le rapport à la *temporalité*, aboutit le déroulement de la trame temporelle.

En appui sur la métapsychologie de P. Aulagnier[348], nous considérons en effet

346 Ces deux aspects historisationnotion historisation notion historisation notion historisation notion historisation notion historisation notion historisation notion historisation notion historisation notion historisation et symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation sont étroitement liés, ainsi René a cessé de nous l'indiquer Piera Aulagnier au travers de l'ensemble de sa théorisation. La récente synthèse du R. Roussillon concernant le processus de la symbolisation, propose selon une autre modalité une articulation analogue (1999 d), Symboliser - in *Agonie, clivagenotion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage et symbolisation* - Paris, Puf, p. 236-241.

347 René Kaës (1980), *L'idéologienotion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie , Études psychanalytiques* - Paris, Dunod. À propos des institutions de soin Jean Claude Rouchy énonce une proposition qui va dans ce même sens : «*Lorsque l'on parle d'institution sur un modèle très globalisé, la différence entre institution et organisation reste dissimulée, et ce qui fonde les établissements, les centres, les équipes reste masqué, disparaît même complètement. En d'autres termes, cette condensation provoque une amnésie du sens donné autrefois à la maladie mentale, au soin, aux rapports soignants/soignés en fonction desquels le travail a été organisé. Il peut dès lors rester fondé, sur les mêmes principes, au temps présent. Une telle amnésie est source d'immobilisme, de rigidité, car l'institution apparaît comme un état «naturel», immuable, situé hors du temps. Elle n'est pas sujette à des variations. C'est là un des pôles de résistance les plus redoutables, car il fait disparaître (forclos du champ de l'analyse), ce qui peut constituer l'objet même du changement : le rapport entre l'institué et l'instituant.*» (J.C. Rouchy 1999, Analyse de l'institution et changement - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, 1999.1 n°32, Groupe et institution*, Éditions Erès, p. 23).

comme indissociables : historisation, travail de la pensée et processus identificatoires. C'est le refus, de consentir à l'histoire, de prendre place *parmi d'autres* [349] dans *la généalogie*, qui apparaît comme le facteur prépondérant de la déliaison mortifère, ceci tout autant au niveau des sujets individuellement, que des configurations inter et trans-psychiques que constituent les institutions et les groupes de professionnels. Tout «Je» est pris dans une telle oscillation entre *refus* et *consentement* à l'histoire, en lien avec le «forçage généalogique» (P. Legendre) et le travail d'appropriation subjective relatif aux différentes castrations[350]. Cette oscillation résonne avec les énigmes fondatrices[351], ces élaborations requises des *différences* qui permettent la structuration de la psyché et celle du «Je», à partir de la dramaturgie oedipienne. Ces dynamiques se rejouent dans le lien entre les professionnels et l'institution comme «objet», en fonction des différentes places professionnelles occupées (dans la double dimension synchronique et diachronique constitutive des institutions). Elles sont également sollicitées dans la rencontre entre les professionnels et les sujets «objets» de la prise en charge.

Les achoppements et les impasses du processus *d'historisation* concernent l'ensemble des niveaux institutionnels et l'ensemble des acteurs, ainsi que nous l'avons souligné précédemment :

[348] Piera Aulagnier (1975, 1984).

[349] L'expression résonne avec l'éclairage proposé par Denis Vasse, notamment avec le titre explicite de l'un de ses ouvrages : «*Un parmi d'autres,»* (1978), Paris, Seuil.

[350] Nous aurons à développer ultérieurement cet aspect à partir du regard sur la généalogienotion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie institutionnelle et la violence qui s'y déploie.

[351] À propos des énigmes fondatricesnotion énigmesfondatrices notion énigmesfondatrices notion énigmesfondatrices notion énigmesfondatrices notion énigmesfondatrices notion énigmesfondatrices notion énigmesfondatrices notion énigmesfondatrices et des interdits fondateurs et la forme qu'eles revêtent dans les institutions : la *différence entre la Vie et la mort* se donne à entendre dans le rapport à l'originenotion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine de l'institution, à la fondationnotion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation , et aux ancêtres-fondateurs ; la *différence entre les sexes et entre les générations* se rencontre au travers des questions de la généalogienotion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie dans son lien avec le pouvoir et les garants institutionnels, de même qu'au travers des liens aux différents «usagers» (les différents sujets autour desquels s'est bâtie l'institution). Les interdits fondateurs concernent la violence meurtrière, l'interditnotion interdit notion interdit notion interdit notion interdit notion interdit notion interdit notion interdit notion interdit de meurtre, et l'interdit de l'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste , et se jouent dans la confusionnotion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion dé-différenciatrice des places et des fonctions, et dans les disqualifications meurtrières de la professionnaliténotion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité , dont les attaques des garants institutionnels.

- les sujets qui font «l'objet» de la «prise en charge» (les «usagers») ;
- les professionnels individuellement, au regard de leur propre économie psychique ;
- ces mêmes professionnels au niveau des configurations groupales qu'ils composent (les pactes, les contrats) ;
- le groupe institutionnel en tant que totalité, dans son rapport à l'histoire et à la fondation de l'institution (au travers notamment des occultations dont les fondations et les re-fondations sont le lieu) ; ceci concerne donc :
  - le groupe dans son rapport au pouvoir ;
  - les représentants symboliques de l'institution, les directeurs, au travers de leur propre rapport au pouvoir, et donc aux modalités de liens dans lesquelles ils se tiennent à l'égard de l'institution comme «objet psychique».

C.1.2.2 La place et la «réponse de l'objet», et leurs incidences pour les institutions

Nous allons à présent nous attacher au premier de ces aspects : *la place et la réponse de «l'objet»*. Dans leurs incidences sur l'organisation de l'appareillage psychique institutionnel et sur les processus psychiques qui en découlent, elles s'imposent d'entrée de jeu comme une donnée centrale.

Dans son travail sur la «*déliaison pathologique*» J.P. Pinel (1996) repère trois «attracteurs»(R.Thom) qu'il place sous le sceau de la «*négativité*».

«Trois attracteurs me paraissent plus particulièrement impliqués dans les épisodes de déliaisons pathologiques des liens institutionnels. Ces attracteurs ont la propriété commune de relever de la négativité et d'engendrer ou de favoriser une catastrophe de la pensée, c'est-à-dire de produire de la désymbolisation. (...) Ces trois attracteurs de désymbolisation relèvent de l'économie des patients accueillis, de la négativité propre aux modalités du groupement et enfin du négatif radical (Kaës 1989) scellé dans les origines de l'institution.»(J.P. Pinel 1996[352]).

En tête de ces «*attracteurs de désymbolisation*», cet auteur place celui qui relève de «*l'économie des patients accueillis*». En accord avec cet ordonnancement spécifions d'ores et déjà que cette *«économie»* psychique *«des patients accueillis»* participe de la destruction du processus d'historisation au travers de la dédifférenciation qui a cours sous

[352] ***Jean Pierre Pinel (1996), La déliaison pathologique des liens institutionnels - in R. Kaës et alii : Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels, Paris, Dunod, p. 64.***

l'égide du traumatisme, entre la *scène du fantasme et la scène de la réalité*. Cette confusion entraîne une faillite des processus identificatoires et identitaires. L'histoire n'est alors plus à même de se déployer.

Pour explorer cet aspect un détour nous est nécessaire, du côté de la configuration psychique qui spécifie ces institutions, notamment de la place et du statut du *fantasme*, et la question *de l'organisateur* (concept qui s'est révélé central pour penser l'organisation des ensembles inter et trans-subjectifs, R. Kaës, D. Anzieu, ...).

C.1.2.2.1 Statut du fantasme et «organisateur »

Au niveau de la construction et de la configuration psychique des groupes, René Kaës a proposé l'idée selon laquelle c'est l'organisateur qui assure le «*passage de l'élément à un ordre, du lien*» (1993 a[353]). Est donc en position «*organisateur*» ce qui permet à la groupalité de se constituer[354].

«Les organisateurs psychiques du groupe sont constitués par les principes, les processus et les formes associés de la réalité psychique inconsciente qui opèrent dans l'assemblage, la liaison, l'intégration et la transformation des éléments composant un groupe.» «Ces formations inconscientes relativement complexes associent des émotions, des représentations, des scénarios et des schémas de transformation ; ils déterminent des places, corrélatives dans lesquelles peuvent s'identifier ou s'assigner le sujet, l'objet et l'autre de l'objet. Les organisateurs sont ordonnés à l'accomplissement du lien, soit en vue de sa seule propre fin, soit en vue de la recherche d'un objet du lien.» (R. Kaës 1993[355]).

J. Laplanche et J.B. Pontalis (1964, 1985[356]) octroient un statut organisateur aux fantasmes originaires, en ce qu'ils vont se constituer comme socle pour la pensée à partir de la réponse apportée par le «Je» aux énigmes de la différence (différence vie-mort, différence des sexes et différence des générations).

«Fantasme des origines : dans la scène primitive, c'est l'origine de l'individu qui se voit figurée ; dans les fantasmes de séductions, c'est l'origine, le

[353] René Kaës (1993 a), *Le groupe et le sujet du groupe* - Dunod, Paris, p. 190.

[354] Ces différentes définitions ont du mal à échapper à un mouvement de pensée tautologique. On verra au reste Didier Anzieu sacrifier à un tel pléonasme énonçant : «*L'organisateur organise*» (1980), *Le groupe et l'inconscient* - Paris, Dunod, p. 180. «L'objet groupe» comme «l'objet institution» n'ont de cesse d'encombrer la pensée de par la multiplicité des contradictions et des paradoxes qui s'y rencontrent, et des mouvements de retournements dont ils sont le lieu.

[355] René Kaës (1993 a), op. cit., p. 178, et p. 185.

[356] C'est dans ce travail de Jean Laplanche et de Jean Bertrand Pontalis sur cette notion de «fantasmes originaires» que nous trouverons la première mention du concept d'organisateur, dans le champ psychanalytique. Le concept a été en effet proposé par Spitz dès 1954-1959 qui l'importe alors du champ de l'embryologie vers celui de la psychologie. On trouve également un concept voisin chez Lacan dès 1938, soit celui «*d'organiseur*», à propos de son travail sur les complexes familiaux et sur la rivalité oedipienne comme organisateur de la famille. (J. Laplanche et J.B. Pontalis 1964-1985, *Fantasme originairenotion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire , fantasmes des origines, origines des fantasmes* - Paris Hachette, pour la version de 1985, p. 59).

surgissement de la sexualité ; dans les fantasmes de castration, c'est l'origine de la différence des sexes. Dans leurs thèmes, on retrouve donc, signifié de façon redoublée, le statut de déjà-là des fantasmes originaires. Convergence du thème, de la structure et sans doute de la fonction : dans l'indice qui fournit le champ perceptif, dans le scénario construit, dans la recherche modulée des commencements, se donne sur la scène du fantasme ce qui «origine » le sujet lui-même.» (J. Laplanche et J.B. Pontalis,1964-1985[357]).

René Kaës proposera à son tour l'idée que les *fantasmes originaires* sont des «*schèmes du lien*». En ce sens ils concernent donc aussi les configurations inter et trans-subjectives et ils constituent les «*paradigmes*» des «*organisateurs structuraux*». Il postule que ce sont eux qui accomplissent une «*double fonction organisatrice, centrale dans le processus psychique de l'appareillage de tout lien*.»(R. Kaës 1996[358]).

C.1.2.3 «Ça chauffe du côté du fantasme !»

«L'interdit n'est pas un donné, un déjà-là, un déjà-établi qu'il s'agirait pour chaque individu à travers son évolution libidinale de faire sien, d'accepter au sens où les lois de la nature on ne peut que les accepter, les reconnaître. L'interdit est une possibilité obligée.» (N. Zaltzman 2001[359]).

Dans les milieux du soin et du travail social où la pulsion de mort agit massivement sa poussée, où la déliaison est centralement à l'oeuvre, le *statut du fantasme* en tant que configuration inconscience fait problème. Ce qui ailleurs s'organise à partir du fantasme inconscient et de l'interdit qui lui est corrélé, ici opère mal ou n'opère plus. Les différents usagers de ces institutions sont aux prises avec une faiblesse des interdits, ou se trouvent dans une relation à ces interdits qui procèdent de la transgression. Les structurations psychiques de ces sujets et leurs agirs constituent les «*réponses de l'objet*» de ces institutions. L'on se trouve dès lors avec une impossibilité à ce que la scène psychique se configure, à partir de l'interdit et des renoncements corrélés - modalités somme toute «habituelles» hors du champ de la pathologie.

Les institutions sont donc aux prises avec des éléments confusionnants, destructeurs des stabilités psychiques antérieures, certaines différenciations structurantes, certains

[357] ***J. Laplanche et J.B. Pontalis (1964-1985), op. cit., p 68.***

[358] «*Le travail de liaison et de transformation psychique exigé par tout lien intersubjectif est ordonné par le processus de l'appareillagenotion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage des psychés. J'en ai proposé le modèle à propos des liens dans le groupe, en dégageant les organisateurs inconscients qui me paraissent être au principe de cet appareillage, notamment* les organisateurs structuraux dont les fantasmes originaires constituent le paradigme. *En raison de leur contenu et de leur structure les fantasmes originaires sont des schèmes du lien ; ils accomplissent une double* fonction organisatrice*, centrale dans le processus psychique de l'appareillage de tout lien.*» René Kaës (1996 b), Souffrance et pathologie des liens institutionnels, une introduction - in *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, R. Kaës et alii, Paris, Dunod, p. 14. (Les passages hors italique sont soulignés par nous).

[359] ***Nathalie Zaltzman (2001), L'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste est-il une notion psychanalytique ? – in André J. (sous la direct° de) Incestes, Paris, Puf, p. 65. Le passage en italique est souligné par l'auteur.***

processus de liaison pulsionnelle n'ayant pas trouvé à se constituer, et à frayer une voie à la pulsion dans l'ordre du refoulement, et/ou de la sublimation. C'est au reste à partir de ces «symptômes», de ces ratés de la symbolisation et de la visée de leurs transformations que se constituent les institutions. Celles-ci se caractérisent de fonder leur existence autour d'un projet de «réparation » spécifique de ces «troubles», de ces «ratés», de ces «*mésinscriptions»* (A.N. Henri).

Ainsi qu'on l'a vu dans la première partie de ce travail, on rencontre dans ces institutions des symptômes qui se spécifient sur le registre de la transgression, tout à la fois du côté des «usagers» et du côté des professionnels.

Du côté des «usagers»

Du côté des «usagers» l'on a affaire à des transgressions d'interdits majeurs, sources de confusions déstructurantes. Ces transgressions touchent en effet directement ou par ricochets, aux différences fondatrices et donc aux fantasmes originaires. Ils ne permettent pas aux sujets de (se) bâtir des identifications suffisamment apaisées et stabilisées, et donc de s'engager dans un processus d'historisation et d'appropriation subjectivante.

Faisons une nouvelle fois allusion aux exemples des structures d'hébergements qui accueillent des jeunes filles placées sur mandat judiciaire et qui ont la plupart du temps été aux prises avec des dynamiques de violences sexuelles incestuelles ou incestueuses. De telles configurations institutionnelles, placent ces institutions, au travers de ces souffrances et de ces «symptômes» particuliers, dans le registre du traumatique, là même où des fantasmes originaires, ayant valeur organisatrice ont été agis sur la scène de la réalité, et donc délogés de leur place de fantasmes, confusionnant ou détruisant du même coup l'organisation de la psyché du sujet.

Du côté des professionnels

Dans la fréquentation de ces jeunes filles aux prises avec la confusion générationnelle, et dans la «chaufferie transférentielle» qui s'y déploie, les professionnels se retrouvent donc au plus près de leurs propres fantasmes oedipiens, au risque de s'y perdre. La transgression de l'interdit est ainsi toujours présentifiée dans le fantasme et parfois dans la réalité des histoires de ces jeunes filles.

«Chaque fois qu'un fantasme originaire s'actualise dans la psyché d'un sujet, il y a eu traumatisme ou il y a potentialité traumatique. La scène primitive qui est un organisateur psychique du lien intersubjectif tant qu'elle reste discrète mais se présente, par exemple, dans la dimension traumatique des parents combinés lorsqu'elle se présente sous l'envers traumatique». (B. Duez 1999[360]).

Dans un autre contexte, celui des institutions pour personnes âgées, on peut voir comment ces transgressions fantasmatiques sont agies dans le présent de la prise en charge, dans un renversement permanent des générations, dont tout acte de «nursing» se fait le lieu[361].

On peut donc dire que dans ces institutions, «*ça chauffe du côté du fantasme*».

[360] ***Bernard Duez (1999), Le traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme psychique, de l'affect au modèle - in Canal Psy n°37, p. 6.***

C.1.2.3.1 Les usagers : une scène mal stabilisée

Les «usagers» des structures de soin et de travail social se caractérisent majoritairement dans le registre des positions «*limites* [362]« (antisocialité, toxicomanie, dépression, troubles somatiques, ...), ou présentent des troubles *psychotiques* avérés, (...). Dans ces configurations le fantasme ne parvient pas à être cantonné dans une position inconsciente. La pulsion non liée au sein de l'appareil psychique n'a de cesse de venir «contaminer», troubler et confusionner les identifications et l'identité de ces sujets, et de troubler et confusionner la psyché de chacun des professionnels qui se trouve en lien avec ces sujets (et en cela la psyché groupale institutionnelle). Dans les institutions du soin et du travail social, la scène du fantasme ne parvient pas à être stabilisée, suffisamment filtrée et transformée par la censure pour venir faire «bonne figure», et autoriser un travail de secondarisation au niveau de la représentation consciente. Elle ne trouve pas à être suffisamment «*tempérée*», dans la mesure où elle ne se corrèle pas de façon intrinsèque, à un interdit qui en garantisse la place dans le registre inconscient du fantasme au sein de l'appareil psychique, et permette une différenciation entre l'imaginaire et la réalité.

La pensée se déploie à partir de scenarii fantasmatiques ayant valeur d'arrière-fond stabilisé (suffisamment silencieux[363]) comme c'est le cas au niveau des groupes qui n'ont pas à composer avec la subjectivité de leurs «objets professionnels». Du tourneur

[361] Témoignant des soins de «nursing» (toilettes, ...), dans les institutions gérontologiques et gériatriques F. Jandrot Louka y décèle l'actualisation du fantasme «*être la mère de la mère*». Les actualisations oedipiennes dans le soin aux hommes âgés pourraient être également interrogées sur le registre de l'agir transgressif sous le couvert de la légitimiténotion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité professionnelle. Ces brefs rappels réfèrent à ce que nous avons évoqué dans la première partie de cette recherche, soit comment un ensemble de positions professionnelles donnent accès dans le réel à des actualisations de scènes fantasmatiques, à la réalisation d'agirs transgressifs. (Jandrot Louka F. (1980), *Être la mère de la mère* - Article résumé de la *Thèse de III° Cycle*, Centre d'Études sociologiques du CNRS UFRES Santé et Société, p. 16-26).

[362] Les positions psychiques regroupées sous le terme de «*limites*» font état d'un déficit des fonctions intermédiaires, notamment du filtre du préconscient. Ainsi Jean-Pierre Pinel parlant de ces adolescents qu'il désigne comme : «*les organisations intermédiaires à expressions comportementales*», écrit «*Le malfaçonnage de la première topique et notamment l'inélaboration du préconscient ne permettent pas à ce dernier d'exercer sa fonction d'intermédiaire, et de «sas psychique*». (J.P. Pinel [1995] L'institution soignante, un espace potentiel pour le traitement de la violence pathologique - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 24, Éditions Érès, p. 129).

[363] Alain-Noël Henri formule ainsi le lien entre «*identité et mise au silence du narcissismenotion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme* « : «*Dans les pratiques sociales contemporaines, la référence à l'identité est une tarte à la crème. Depuis trente ans, nous avons les oreilles rebattues de «l'identité de l'éducateur spécialisé», «l'identité du psychologue», «l'identité de l'infirmier psychiatrique», etc. Depuis trente ans je ne cesse de rappeler à mes interlocuteurs que je n'ai jamais entendu parler de l'identité du tourneur-ajusteur. Ce me fut un grand soulagement intime lorsque je trouvais enfin la définition convenable de cette identité-là, car le mot me paraissait résonner fort loin des concepts savants que recouvre le vocable dans la littérature ethno-psychologique.* L'identité c'est le silence du narcissisme - *au sens où la santé est le silence des organes.*» (Alain-Noël Henri [2002], op. cit., p. 177).

ajusteur et de ses pièces manufacturées[364], à l'expert-comptable et à ses «bilans», une multitude de professions et de professionnels ne sont pas inlassablement confrontés à l'énigme du désir de leur «objet professionnel » et directement questionnés par ces mêmes «objets», relativement à leurs propres désirs, à leur égard.

C.1.2.3.2 Les professionnels se prennent les pieds dans leurs fantasmes

Les professionnels sont ainsi amenés de façon incessante à *se prendre les pieds dans leurs fantasme*s, dans la mesure où ceux-ci se trouvent constamment présentifiés sur la scène de la réalité, puisque constamment agis en une incessante tentative d'abréaction du traumatisme, par les sujets faisant l'objet d'une prise en charge dans ces institutions (patients, résidents, usagers, ...). Les groupes de professionnels se retrouvent donc aux prises avec une configuration psychique qui *n'en finit pas de se déconstruire*. La scène du fantasme des professionnels ne peut donc pas être remisée en ses territoires d'ombres, et c'est dans sa crudité qu'elle vient sans cesse continuer à générer du traumatisme, et attaquer la psyché - la figure du traumatisme qui spécifie les populations prises en charge dans/par ces institutions, étant l'archétype de la dédifférenciation.

Ce qui dans l'histoire d'un sujet n'est pas parvenu à se différencier, à se lier dans la symbolisation, fait retour dans le réel. En s'occupant de ces sujets en souffrance et/ou en déshérence, les institutions ont donc à composer avec ces retours, ces répétitions qui témoignent des agirs de la pulsion de mort.

Lors de nos considérations sur la construction des identifications professionnelles de ces professions, nous avons pu voir à propos des nouages entre les nouveaux professionnels et le groupe d'affiliation (au travers des «baptêmes» et autres mises en position de sidérations) que ces traumatismes sont re-joués par le groupe des professionnels à l'endroit des nouveaux arrivants, dans une pérennisation des modalités de défense de l'appareillage groupal et institutionnel existant. Les professionnels rencontrent ainsi au décours des différentes «prises en charge», des échos des fantasmes qui se devraient de rester méconnus pour prétendre à un statut d'«organisateur psychique» et autoriser de la pensée dans son aspect élaboratif. Ces confrontations dans la réalité avec les agirs transgressifs des «usagers» produisent des déliaisons mortifères au niveau des professionnels, attaquant en permanence les cadres institutionnels.

«Ces fantasmes originaires, normalement organisateurs, deviennent des désorganisateurs institutionnels lorsque se produisent des «passages à l'acte», détruisant dans le réel, les éléments du cadre institutionnel qui sont les signifiants d'une problématique oedipienne. En effet les fantasmes originaires sont alors déconstruits et réduits à leurs composantes faites de violence, de sexualité et de folie. Se manifestent, en pleine page de la vie institutionnelle, les éléments béta, ainsi libérés par la perte du sens.» (P. Fustier 1987[365]).

[364] Convié par A.N. Henri.

[365] ***Paul Fustier (1987), L'infrastructure imaginaire des institutions. A propos de l'enfance inadaptée - in Kaës et alii L'institution, les institutions, Paris, Dunod, p. 155.***

De telles atteintes traumatiques donnent à entendre les structurations particulières que ces institutions vont avoir à construire, du côté de la prise en charge.

C.1.2.4 Incarnation de l'interdit

L'interdit corrélé au fantasme tient habituellement lieu de censure, et oblige la représentation scénarique du fantasme à un détour, avant de pouvoir venir se figurer et se représenter[366] - ceci constitue le socle même à partir duquel peut se développer la pensée.

«Le fantasme s'avère donc formé comme un scénario ou une série de scénarios pouvant se substituer les uns aux autres afin de passer la barrière du refoulement. Le désir inconscient n'y est pas directement lisible, car il peut avoir subi toutes sortes de travestissements défensifs lors de la mise en scène, laquelle devient alors acceptable et permet au fantasme d'être conscient.» (S. de Mijolla 1996[367]). «Le fantasme ne produit ses effets organisateurs qu'en raison des propriétés distributives, scénariques et permutatives qu'il tient de sa structure groupale, c'est-à-dire de son aptitude à mettre en scène des relations de désir entre un sujet et ses objets, d'y figurer les défenses contre leur réalisation. (R. Kaës, 1996[368]).

Le travail (psychique) de ces institutions va dès lors consister à se préserver de ces déliaisons, tout en maintenant une suffisante capacité de «soin», de centration sur les sujets qui agissent ces mêmes déliaisons mortifères.

N'ayant pas trouvé à se structurer et à se figurer en interne pour les sujets qui font l'objet de la prise en charge, «*l'interdit »*, et la *place de l'interdit* vont devoir se signifier, et se figurer dans une extériorité[369]. On a ainsi affaire à une topique qui re-duplique en externe un appareil psychique qui ne saurait être que fragile et menacé. C'est la structure externe, l'ensemble de l'organisation et du personnel, qui sont appelés à prendre la place d'un appareil psychique en défaut de contenance et de capacité de symbolisation.

C.1.3 L'appel au «méta-organisateur oedipien»

[366] Nous aurons à revenir sur la place de «*l'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago* «, dans son lien à la configuration scénarique du fantasme (cf. le chap. intitulé «*Scénario matriciel*»). Notons pour l'heure que *l'imago* ne participe au travail de transformation et de subjectivationnotion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation requis, que pour autant que le groupe parvienne à tolérer la double valence de *l'imago*. Lorsque les *imagos* positives et négatives parviennent à coexister à l'intérieur de la psyché groupale, elles autorisent alors un accès à une position d'ambivalence maturative. Elles ne se présentent plus comme des barrages hermétiques posés face au fantasme et au travail que celui-ci requiert et ordonne.

[367] Sophie de Mijolla (1996), Le statut de la représentation - in Mijolla de A. et Mijolla Mellor de S. (sous la direction de), Psychanalyse, Paris, Puf Fondamental, p. 371.

[368] René Kaës (1996 b), op. cit., p. 14.

«L'interdit est déjà là, dès la naissance, porté par les refoulements parentaux. Mais il est en même temps toujours passible de céder et, à ce titre, toujours en cours de création.» (N. Zaltzman 2001[370]).

Ce primat de la confusion, ces incessantes potentialités traumatiques entraînent *un forçage du côté d'une scénarisation oedipienne* dans la réalité. Elles produisent donc un *appel à* l'*assomption de l'organisateur oedipien*. La place des instances garantes des différences, des représentants du pouvoir et de l'interdit, est en cela tout à fait centrale.

Ces fonctions de garants institutionnels jouent dans la réalité en lieu et place de configurations internes défaillantes, voire inexistantes. Il n'est que de voir comment ces fonctions qui réfèrent à une position tierce sont l'objet de mouvements passionnels allant d'une idéalisation où se précipitent des positions d'aliénation[371] (entre professionnels et directions), à des agirs de violence destructrice et des mises à mort professionnelles[372].

Les déliaisons mortifères auxquelles les institutions ont affaire sont autant de différences niées, de confusions psychiques préservées et/ou mises en actes. Les différences doivent donc sans cesse être soutenues et restaurées, au travers notamment d'un incessant travail d'élaboration. Ceci sous peine que l'institution ne soit gagnée par les processus mortifères qu'elle a pour tâche de contenir et de transformer, qu'elle ne s'installe dans la confusion ou le clivage, et que son existence même n'en soit menacée.

On peut ainsi dire que les confusions au sein des institutions font *appel à l'assomption de l'organisateur oedipien*, au travers de l'appel sur la scène de la réalité aux instances garantes des différences, aux instances représentantes d'une place tierce, garante d'une altérité.

Nous proposons l'idée que : **la structuration psychique des institutions (du soin et du travail social) suppose un investissement du pôle hiérarchique. Cette instance est «appelée» dans sa fonction de méta-organisateur oedipien, en tant que symbole**

[369] Soulignons que l'un des axes de recherche de Bernard Duez consiste à penser des dispositifs thérapeutiques à même de prendre en compte cette externalisation des instances des usagers des institutions (instances en défaut de constitution et de figurations internes), de manière à ce que les dynamiques qui sont jouées par ces usagers dans les liens qu'ils développent à l'égard de l'institution trouvent une scène où se figurer, où venir «*s'obscéniser*», selon la terminologie de cet auteur, et deviennent potentiellement repérables et «traitables». B. Duez (1996), *Psychopathologie de l'originairenotion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire et traitement de la figurabilité* - in Kaës R., et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p. 161-203. Une des têtes de chapitre du travail de Jean Pierre Pinel autour de «La déliaison pathologique» (1996), témoigne d'une appréhension similaire. Il titre : «*L'institution une instance fragile*», op. cit., p. 53.

[370] Nathalie Zaltzman (2001), L'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste est-il une notion psychanalytique ? - in André J. (sous la direct° de) Incestes, Paris, Puf, p. 65.

[371] Dans une partie ultérieure, nous reviendrons sur le terme et l'acception que nous lui prêtons en accord avec celui que Piera Aulagnier lui confère comme position psychique, entre psychose et névrose (1979), *Les destins du plaisir* - Paris, Puf, 268p.

[372] Nous pouvons d'ores et déjà souligner comment en ces milieux les licenciements de directeurs sont des plus fréquents.

et garant d'une différence toujours menacée de dédifférenciation - *autrement dit la structuration psychique des institutions suppose que le groupe des professionnels constituant l'institution* **consentent à ce qu'il y ait « du père ».**

De ceci il ressort que **les directeurs et les responsables institutionnels réfèrent à cette place et participent de cette fonction de méta-organisateur oedipien. Ces places et leurs occupants se retrouvent sur-déterminés sur les registres imaginaires et symboliques. Ils vont dès lors servir de butées et simultanément constituer des points de convergence de la violence institutionnelle.**

C.2 Pouvoir, «phallus » et méta-organisateur oedipien

Le détour par la notion de «*pouvoir*», la mise à jour de ses résonances groupales et institutionnelles, et la clarification de la place qu'il occupe au sein de la psyché pour tout «Je», permettra de poursuivre l'éclairage des mouvements institutionnels relatifs à la *généalogie*, et les violences meurtrières dont elles sont le lieu.

C.2.1

C.2.1.1 Le «pouvoir» gouffre narcissique

«Dans la mesure même où le pouvoir est lié à l'amour, au travail et à la mort, (...) il se révèle comme le pivot indestructible autour duquel se tisse la dramatique individuelle et sociale.» (E. Enriquez 1991[373]).

De par la brillance qu'il entraîne et les «*emblèmes*» qu'il confère, le «*pouvoir*» apparaît comme lié à «*la*» question essentielle du «Je», la question du «*désir*». Dans les positions de pouvoir, la fascination narcissique se trouve potentialisée. Le pouvoir joue en effet comme un piège identificatoire, comme focalisation pour le désir des autres «Je». Dès lors la tentation est grande pour celui qui occupe une telle place de se lancer dans une poursuite (infinie) d'un «pouvoir» toujours plus conséquent. Le «Je» délaisse l'amour dont il pourrait légitimement jouir, au profit d'une toujours plus grande prestance, d'une toujours plus grande fascination et focalisation du désir d'autrui. C'est du désir d'être objet de désir, que se nourrit une telle quête. Il s'agit d'«*aimanter*» sur soi «*le désir du «Je» de l'autre*» (Piera Aulagnier). Toute conquête (amoureuse, de territoire, de prestige, ...), du «Je», réalisée au cours du périple est alors le signe qu'il n'est que le pouvoir qui vaille, de par l'aura qu'il octroie.

«Quelle que soit la richesse, le caractère hétéroclite, la mouvance des objets, que tout au long de son existence le Je va poursuivre, tous ces objets doivent leur brillance au pouvoir qu'on leur impute d'aimanter sur celui qui les possède le désir du Je de l'autre, et il en va de même pour les emblèmes identificatoires que le Je poursuit et convoite, emblèmes grâce auxquels l'autre reconnaîtrait en celui

[373] *Eugène Enriquez (1991), Les Figures du maître - Paris, Arcantère, p. 73-74.*

qui les possède celui qu'il désire. Je dirais que le désir est le seul objet circulant entre les Je, l'organisateur de ce champ relationnel et de ce champ identificatoire que chaque Je parcourt et remodèle tout au long de son existence.» (P. Aulagnier 1991[374]).

Un sujet qui s'est engagé dans un tel «défilé» peut aller jusqu'à faire de lui-même celui qu'il reconnaît comme possédant l'ensemble des emblèmes qui désignent l'objet désirable, et donc comme étant celui qu'il désire : par où se rencontre le gouffre narcissique, et sa folie[375].

C.2.1.2 Pouvoir, «phallus » et «méta-organisateur »

Au niveau de la psyché, le «*pouvoir*» avoisine avec la configuration imaginaire où se figure le «*phallus »*. Dans la terminologie lacanienne le «*phallus*» constitue le pivot du carrefour oedipien. Il est cet objet imaginaire qui va opérer un passage à l'ordre symbolique. Cet aspect d'opérateur symbolique lui confère une position de centralité dans la dynamique psychique d'émergence du «Je». Il vient alors représenter la place supposée visée par le désir de l'autre.

«Son statut étant de pur référent, le rôle symbolique du père est avant tout sous-tendu par l'attribution imaginaire de l'objet phallique.» (J. Dor 1985[376]).

La proximité entre *pouvoir* et *phallus*, s'éclaire dans la structuration symbolique que tous deux indiquent. Cette proximité précipite la confusion imaginaire. « ***Le «phallus» est un symbole, le signifiant du désir.***» (J. Hassoun 1997a[377]). Dans les institutions le pouvoir présentifie l'instance de la différence, il se fait en cela «*méta-organisateur »*. Il marque une *différence* en spécifiant celui qui est *supposé* en avoir un bout -un bout de plus que les autres ; ce dont témoigne le pouvoir performatif de sa parole, le pouvoir de nomination, ... Cette différence réfère métaphoriquement aux instances parentales à l'établissement d'une position tierce, position qui permet aux institutions de se maintenir et de faire face aux visées de Thanatos.

«Si le symbole vient remplacer l'objet du désir qui a dû être abandonné et qui se

[374] ***Piera Aulagnier (1991), Voies d'entrée dans la psychose - (Communication orale du 27 Janv. 1991, retranscrite par S. de Mijolla-Mellor & N. Zaltzman), in Topique, Revue Freudienne, n°49, Dunod, 1992, p. 18.***

[375] Il n'est pas inutile de souligner la corrélation (en passe toutefois de devenir un poncif), selon laquelle les postes de direction agissent comme de véritables «*pièges à narcissismenotion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme* « - les situations que nous aurons à développer en témoigneront explicitement. Signalons dans ce sens un travail de recherche, mené autour de la fonction de direction dans les milieux des établissements sociaux, par P. Dosda, H. Journet, D. Barin, P. Fustier, (1995), *Les Directeurs dans le travail social, par eux-mêmes et par nous* – Lyon, Publications du C.R.I.. Plusieurs articles font ainsi du *narcissisme* une des dynamiques essentielles dans la recherche et l'occupation de cette place de direction. Cf. notamment une des contributions de Paul Fustier intitulée «*Narcissisme et direction*» (p. 133-154), et celle de Danièle Barin, à qui nous empruntons l'expression de «*piège à narcissisme*» : «*La fonction de Direction et les pièges à narcissisme du lien social*» (p. 97-132).

[376] ***Joël Dor (1985), op. cit., p. 94.***

[377] Jacques Hassoun (1997 a), *L'obscur objet de la haine* - Paris, Aubier, p. 48.

trouve être de près ou de loin, remplacé par un substitut, les garanties offertes a priori par l'institution en font un substitut possible aux figures parentales» (L. Ridel, 1995[378]).

Le pouvoir se trouve donc convoqué en tant qu'opérateur structural au sein des configurations institutionnelles sous le double registre de l'imaginaire et du symbolique. Les termes de «*phallus »* et de «*pouvoir*» désignent tous deux une place vide, un objet imaginaire, qui va se constituer comme objet d'échange. C'est à partir du «jeu» créé par cette place vide, par ce point d'absentification que le pouvoir génère une structuration symbolique de la groupalité institutionnelle, à l'identique avec le rôle et la place du «*phallus*» au sein de la configuration oedipienne.

«Dans une société, la référence mythique fonde le pouvoir comme principe de différenciation et permet de parler la différenciation.» (P. Legendre 1985[379]).

Pour le «Je» le «*phallus »* est cet élément qui autorise son émergence tout en se constituant comme le lieu de son allégeance. Il est selon Lacan la condition de la subjectivation ; et il en est de même dans la dynamique institutionnelle. C'est en cela qu'il est possible de parler du pouvoir comme «*méta-organisateur oedipien»*.

«La primauté du phallus, en tant qu'objet imaginaire, va jouer un rôle fondamentalement structurant dans la dialectique oedipienne dans la mesure où la dynamique phallique, elle-même, promeut une opération symbolique inaugurale qui se résout avec l'avènement de la métaphore du Nom du Père.» (J Dor 1985[380]).

C'est par glissement métaphoro-métonymique que *la place vide* - le lieu du manque -, se trouve référée au «*phallus »*. Cet «objet» se constitue comme objet imaginaire en ce qu'il est supposé par le «Je», être cet objet susceptible de combler le manque (de l'autre). Au cours de la psychogenèse, c'est au travers d'équivalences imaginaires que l'enfant donne existence à cet objet séparateur, représentant momentané de l'Autre de l'autre (maternel), représentant de cette différence qu'est le père, selon l'équivalence du jeu du désir sous-tendu par la visée de complétude : désir -> pénis -> phallus. Dans le développement de ces équivalences, il devient le signifiant du manque, et introduit l'enfant à la dynamique du lien dans la différence (la triangulation), à la constitution d'une place suffisamment différenciée.

«Les trois protagonistes (Père Mère Enfant) ne parviennent à se discriminer dans cette triangulation que pour autant qu'ils sont tous référés à un quatrième élément : «le phallus ». Seul ce quatrième élément constitue le paramètre fondateur susceptible d'inférer l'investiture du Père symbolique à partir du Père réel, via le Père imaginaire (...) le quatrième étant l'Unité : le Un qui n'est pas un nombre à proprement parler, mais l'embrayeur de la construction de tous les

[378] ***Luc Ridel (1995), Violences institutionnelles et somatisations - in Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, n° 24, Éditions Érès, p. 180.***

[379] ***Pierre Legendre (1985), L'inestimable objet de la transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission – Paris, Fayard, p. 129.***

[380] ***Joël Dor (1985), Introduction à l'oeuvre de Lacan, Tome I - Paris, Denoël, p. 94-95.***

autres.» (J. Dor 1992[381]).

Dans nos systèmes démocratiques le pouvoir se caractérise selon le mythe inaugural de l'organisation de *l'agora* athénienne comme «*la place vide au centre*» le lieu de la parole et du débat, qui fédère la cité dans une conflictualité contenue dans une ritualité - la violence, s'y trouvant liée et transformée par/dans la parole. Au travers de ce fondement de la démocratie : la «conflictualité ritualisée», il s'agit de s'assurer en permanence que celui qui est censé «l'avoir» ne se prend pas pour celui qui «l'est». L'occupation de cette place momentanée est ainsi soumise aux attaques incessantes des autres rivaux, en place de désirer «l'être» et/ou «l'avoir». Pour autant en désignant des places *d'exceptions*, signifiantes d'une différence, le groupe consent à ce que ça lui échappe ; il accepte qu'il soit un lieu, une place un «au-delà des sujets» singuliers qui «signifie» cet inappropriable fédérateur, parce qu'accessible à chacun de façon intermittente, et qu'inaccessible à tous de façon définitive.

La désignation de ces mouvements fait écho à cette bascule structurale qu'est pour l'enfant le passage entre se mettre en place «*d'être le phallus »* - de se faire «*le désir du désir de la Mère*» (J. Lacan) - puis dans un premier mouvement de déprise, imaginer «*l'avoir*», avant que d'aller en chercher confirmation chez celui qui est alors en position d'incarner cette altérité dans l'identification et/ou la demande (selon le sexe de l'enfant). Aussi nul ne saurait prétendre «l'être» sauf à basculer dans la mégalomanie et s'y engloutir («*Le plus souvent, le sujet s'identifie à cette place qui le tue et dont il ne veut rien savoir; sinon en jouir.*» D. Lachaud 1998[382]). Le sujet ne se développe en humanité que d'être référé à l'ordre du manque[383].

«Bataille proposait de se demander devant chacun : Par quelle voie apaise t-il en lui le désir d'être tout ?» (D. Sibony, 1998[384]).

Rappelons combien ces mises à jour doivent à l'élaboration de la fiction freudienne de «*Totem et Tabou*» (1912-1913[385]), ainsi que nous l'avons énoncé à propos de la «jouissance». Selon cette «mythologie», la fonction du Père n'émerge qu'en place de «Père mort». C'est la mort donnée qui génère la «*place du père »* dans sa vacance. Les

[381] Joël Dor (1992), op. cit., p. 22-23.

[382] Denise Lachaud (1998), *La jouissance du pouvoir* - Paris, Hachette, p. 18. Cet ouvrage de D. Lachaud porte le sous-titre explicite : «*De la mégalomanie*».

[383] Nous avons précédemment souligné à propos du «*Trouble du souvenir sur l'Acropole*» comment cette tentation revient pour Freud lui-même, au travers de l'image du sacre de Napoléon. Celui-ci se donne à voir comme nouveau tyran, procédant à un raptnotion rapt notion rapt notion rapt notion rapt notion rapt notion rapt notion rapt notion rapt de la légitimiténotion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité , allant jusqu'à se couronner lui-même, hors référence à l'ordre du manquenotion manque notion manque notion manque notion manque notion manque notion manque notion manque notion manque , (représenté dans ce contexte historique par les prélats de l'église, à qui il dénie le pouvoir de l'investir au nom d'un Autre).

[384] Daniel Sibony (1998), Violence - Paris, Seuil, p. 137.

[385] Freud (1912/1913), *Totem et tabou* - Trad. franç., Paris, Éditions Gallimard, 1993, 353p.

frères vont alors renoncer à occuper au sein de la horde une telle place, en ce qu'elle est frappée du sceau de la mort. Ils vont accepter de se déprendre de la position de captation et d'emprise qui consiste à avoir «toute la jouissance», en ce que cette place ne saurait être que celle du tyran mort. Chacun est alors renvoyé à la représentation de sa propre frustration, celle à laquelle en tant que jeune mâle, il a été contraint face à la puissance du tyran. Le collectif des frères naît dans la représentation de cette castration partagée. Ce faisant le signifiant «*père*» émerge en place de signifiant du renoncement, soit en place de signifiant de la jouissance interdite comme «*toute*». La visée de «*totalité*» est ainsi liée à la mort dans le destin du père. - Freud développera ces intuitions au travers du concept de «pulsion de mort » en sa visée radicale d'abolition, d'épuisement du désir, du désir de non-désir.

Dès lors la figure du *tyran* s'articule jusqu'à s'y confondre avec *l'imago maternelle archaïque*. Elle en constitue l'actualisation dans l'emprise absolue exercée sur la horde, et dans la jouissance incestueuse, référée au maternel archaïque, dans la jouissance comme «*toute*». Ce n'est que dans le renoncement, dans la séparation d'avec l'aimantation de l'imago de la mère archaïque que la place du père se métamorphose en une place «*vide*» au centre, sous le primat de la castration et du renoncement des frères dans l'alliance. La référence partagée lors du repas totémique (ingestion d'un bout du père par chacun des fils selon la perspective dessinée par le mythe freudien) consiste en un partage du *«père*» dès lors intériorisé comme *« du père*» en soi, constituée comme place tierce, inappropriable. C'est la mort, la castration, la limite imposée à la jouissance, qui sont ainsi ingérées par chacun, et mises en partage. «*À savoir que quelque chose y manque - et c'est bien ce qui caractérise d'abord le sujet.*» (J. Lacan 1969-1970[386]). L'alliance entre les frères est scellée sous le sceau de la finitude, de la mort advenue du père, dans la promesse simultanée de la finitude de chacun (individuellement), et de la perpétuation du cycle des générations, chacun des fils se retrouvant investi de la promesse de devenir à l'instar du père, fécond. La jouissance (en tant que *toute*) constitue dès lors l'apanage du père mort.

Le concept de «*phallus »* renvoie (paradoxalement) à cette centralité du «*manque »*, à ce qui fait trou, et permet l'organisation subjectivante, par l'assomption symbolique qu'il promeut.

C.2.1.3 Le pouvoir dans les institutions

Sur la scène du lien social, les jeux relationnels, groupaux et institutionnels entretiennent la confusion selon laquelle le pouvoir serait le lieu supposé de la complétude. L'institution n'a en effet de cesse de raviver une telle visée de complétude dans les modalités relationnelles archaïques qu'elle sollicite de la part des sujets. Au niveau des institutions, le «phallus » renvoie donc tout à la fois à une place vide, et à une place toujours «déjà occupée». Le *complexe d'OEdipe* se trouve donc réactivé, «remis en chauffe», dans le jeu des places institutionnelles et dans la conquête du pouvoir. Se profilent alors les impasses oedipiennes du meurtre et de l'inceste - et en ce point s'ouvre la question du prix à payer sur le registre de la culpabilité.

[386] Jacques Lacan (1969-1970), *Le Séminaire livre XVII* - «*L'envers de la Psychanalyse*», Seuil, Paris, 1991, p. 145.

«Mieux vaut le pouvoir que baiser !»

Ce proverbe napolitain rapporté par Massimo Tomassini (1992[387]) témoigne en sa trivialité, comment pour le «Je», le *pouvoir* peut aisément venir se substituer au *désir*. Si le désir place le sujet face à son manque, et le livre aux risques de l'altérité, le pouvoir en sa tentation extrême est bien ce miroir narcissique tendu au sujet, dans lequel tout autre peut s'effondrer.

Sous la plume de P.L. Assoun, on trouve une affirmation qui, quoique moins lapidaire, dessine ce même mouvement.

«L'amour du pouvoir» est donc bien effectif, mais il fait symptôme, plus fondamentalement, à une stratégie «érotique», tout en lui fournissant une «échappatoire» : celui qui aime passionnément le pouvoir rend en quelque sorte son désir superflu, puisqu'il produit une «jouissance» (narcissique, phallique, mortifère) qui le place au-delà même du désir. L'objet de cette «pulsion de pouvoir» est donc bien imaginaire, en ce qu'il fait écran au désir, mais il peut revendiquer par là même toute sa place, comme affirmation de soi et par ses effets destructifs. Le désir de pouvoir est en ce sens déni du désir de l'autre.» (P.L. Assoun1994[388]).

De se référer à une place vide, l'imaginaire de la «dynamique phallique», va promouvoir le signifiant des «*Noms-du-Père»*. L'émergence de la métaphore des «Noms-du-Père» est une opération de substitution «*au cours de laquelle l'enfant substitue au signifiant du désir de la mère, le signifiant Nom-du-Père*» (J. Dor 1992[389]).

C'est d'être référé à l'institution comme «instance maternelle» que la métaphore se met à fonctionner. La dynamique d'élection dans laquelle se précipitent et/ou sont précipitées dès lors qu'elles sont nommées, les personnes qui occupent des postes de direction, atteste de ce gouffre narcissique dans lequel il est désormais possible de s'engloutir. Une confusion peut à tout instant s'instaurer dans cette aimantation dans le désir de l'autre, et la visée de possession imaginaire et d'emprise mortifère que cette position fait miroiter.

En cela les positions de dirigeants et de responsables réfèrent à la fonction paternelle. Or c'est bien le fait d'occuper une fonction, d'être «*en place de*», qui garantit aux personnes placées sous la responsabilité d'un autre, que celui-ci se situe au lieu de cette instance qui témoigne d'une possible altérité, *sans s'y confondre*. Autrement dit que pour eux aussi il y ait *« du père »*, il y ait de l'Autre. C'est du moins là, pour celui qui vise à occuper une telle place et pour les institutions, un enjeu essentiel.

[387] Massimo Tomassini (1992), dans la *Revue Française de Psychanalyse Tome LVI, (1992), De l'emprise à la perversionnotion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion .*

[388] Paul Laurent Assoun (1994), La psychanalyse à l'épreuve du pouvoir - in Analyse et réflexion sur le pouvoir, Volume II, Ouvrage collectif, Paris, Ellipses, p. 71.

[389] Joël Dor (1992), *Le Père et sa fonction en psychanalyse* – Paris, Point Hors ligne, p. 24.

C.2.2 Consentir à ce qu'il y ait «du père », à ce qu'il y ait «de l'origine »

Consentir *à ce qu'il y ait « du père »*, c'est consentir *à ce qu'il y ait « de l'origine »*. *L'origine* désigne le lieu même de l'alliance entre l'homme et femme, et d'être cet *entre deux* de la rencontre, il se spécifie comme échappant à chacun, comme ne pouvant être approprié par aucun. Le processus de subjectivation du «Je» en ses errances, peut être éclairé à la lumière de ce rapport à l'origine (D. Vasse[390]) entre «*refus »* et «*consentement à ce que ça échappe.*» Désignant ce mouvement au-delà de l'emprise, l'origine devient le lieu même où la «*tentation*» d'emprise mortifère vient se jouer. Elle se révèle comme le refus de la castration, et celui de la génération, le refus de «*l'entre deux*» (D. Sibony 1991[391]). C'est donc dans le rapport du «Je» à ce point, à ce qui ne saurait que se dérober, qu'émerge la question du meurtre, en tant que celui-ci témoigne de l'agir de l'emprise sur la génération. Ce lieu de l'origine Pierre Legendre (2001[392]) le spécifie comme «*l'originaire »* et le définit comme «*le lieu de l'absolu indisponible*». C'est de rencontrer cette présence absente, cet espace qui n'existe que dans / et par la rencontre, cet «*absolu indisponible*», que l'humain se fonde en son humanité manquante, en désirance d'alliance.

En ce sens la question «*du père* [393] *»* introduit à la temporalité, et donc à la généalogie - elle devient «l'embrayeur de la structure» (J. Dor 1992[394]). À suivre Freud et

[390] C'est cette dynamique du rapport à l'originenotion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine et ses incidences au niveau des positions psychique occupées par le «Je» que tente d'éclaire r le travail de Denis Vasse (cf. notamment [1995 a], *Inceste et jalousie* - Paris, Seuil.

[391] Daniel Sibony (1991, revu, et augmenté pour l'éd. de poche 1998), *Entre-deux. L'originenotion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine en partage* - Paris, Point Seuil, 399p.

[392] Pierre Legendre (2001), *De la société comme texte* - Paris, Fayard, p. 126.

[393] L'expression lacanienne des «*Noms-du-pèrenotion Noms-du-père notion Noms-du-père notion Noms-du-père notion Noms-du-père notion Noms-du-père notion Noms-du-père notion Noms-du-père notion Noms-du-père* « désigne cet ensemble de signifiants qui font appel et *signent* pour le sujet le registre du symboliquenotion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique . La reprise de l'expression lacanienne «les Noms-du-Père», (à partir du mouvement dont elle est le lieu) au travers de la seule spécification «*du pèrenotion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère «* nous permet une ré-appropriation - redécouverte de ces concepts-charnières. Si ces concepts sont censés faire office de balises en ces territoires mouvants, il est des moments où à vouloir suivre par trop fidèlement les repères élaborés par d'autres, le voyageur s'égare et se confond plus aisément qu'il ne garantit sa route. «*Ce qui s'articule à la Loi, ce qui s'organise comme tiers et qui est désigné par Noms-du-Père est un ensemble de signifiants. Un seul signifiant (...) ne peut totaliser cet ensemble. Pourquoi, sinon que cette fonction paternelle - effet de discours maternel - vient entrer en composition avec l'Autre.* C'est même cette fonction qui constitue le maternel en Autre, l'Autre du sujet j'entends.» (Jacques Hassoun [1996], Du père de la théorie psychanalytique (de Freud à Lacan) - Godelier M. et Hassoun, J. (sous la direction de), *Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualiténotion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité* , Paris, Arcanes, p. 63).

la lecture lacanienne de «Totem et tabou», la relation au père révèle/produit «les signifiants des «*Noms- du -père »* et introduit à l'ordre de la *différence*. Cette relation aux signifiants *du père*, sous-tendue par la relation à *l'origine*, conjoint alors les dimensions du *meurtre* et du *renoncement* - ce mouvement du renoncement que J. Hassoun (1996[395]) désigne comme le «*sacrifice du sacrifice*». Le renoncement concerne la sortie de la tentation de l'emprise meurtrière du père sur le fils. Dans une telle dynamique «*le père est en position d'être à la fois meurtrier de l'enfant et celui qui le gracie*» (P. Legendre 1989[396]).

C.2.2.1.1 La ligature d'Isaac

En écho et en contrepoint au mythe freudien de Totem et tabou, et à la dramaturgie OEdipienne, la scène sacrificielle de la «*ligature* d'Isaac» constitue à l'intérieur de nos cultures une figuration mythique du *renoncement* et de l'instauration de la primauté de la Loi. Dans Totem et tabou le meurtre du père est accompli (nous dit Freud), et c'est la mort donnée qui promeut le signifiant *père*, qui génère «*du père »* dans les fils, et entraîne le *renoncement* à la perpétuation de la violence meurtrière de tous contre tous, dans «*l'alliance des frères*», initiatrice du contrat social. Avec «le sacrifice d'Abraham », cet autre mythe fondateur, on se trouve dans une toute autre configuration. C'est alors de liaison générationnelle dans la temporalité, sous l'égide de «la Référence[397] » (P. Legendre) et de la Loi, dont il est question.

Le peuple juif se constitue dans la descendance d'Abraham, rappelons-le, la «*ligature »* d'Isaac est donc un moment charnière où la temporalité est en danger de se clore et la filiation de se rompre de façon radicale. Dans cet épisode biblique Abraham est âgé, sa femme Sarah s'est révélée stérile, or c'est dans sa vieillesse qu'elle enfantera Isaac, selon la «promesse» de Yaveh, et de cette descendance sortira la «multitude» du peuple hébreux.

De nombreux auteurs ont souligné l'importance de ce mythe et sa place parmi les figures fondatrices qui témoignent dans nos cultures du processus d'humanisation ;

394 Joël Dor (1992), op. cit., p. 22-23.

395 «*Le sujet ne tente-il pas de produire dans ce sacrificenotion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice notion sacrifice du sacrifice ce qui se pense en termes de* signifiants du Nom-du-Père ?» (J. Hassoun [1996], op. cit., p. 7).

396 Pierre Legendre (1989), *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père* - Paris, Fayard, p. 32.

397 «La Référence est une place, et la légitimiténotion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité notion légitimité la reconnaissancenotion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance de cette place qui met la *figure du Tiers fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur* (...) *en position apodictique*, c'est-à-dire d'évidence de droitnotion droit notion droit notion droit notion droit notion droit notion droit notion droit notion droit , non de fait.» (Pierre Legendre [2001], op. cit., p. 153).

mentionnons notamment M. Balmary 1986, P. Legendre 1989, D. Sibony 1992J. Hassoun 1996, ...

Abraham incarne «*la*» figure de «l'Ancêtre fondateur » pour le peuple juif, mais il occupe aussi une place d'importance pour l'Islam au travers d'Ismaël fils aîné d'Abraham, cet enfant qu'il a conçu avec Agar la servante égyptienne ; Sarah, en sa stérilité lui en ayant offert la couche. La figure paternelle d'Abraham est ainsi partagée par les trois monothéismes, figure dans laquelle chacune des trois religions se reconnaît. Cette figure se trouve donc aussi en position de carrefour dans les filiations et les revendications identitaires dont elles sont le lieu. Rappelons que c'est à partir du geste premier d'Abraham signant l'alliance «entre Yaveh et son peuple» que le corps des hommes sera marqué de la soumission à l'ordre du manque, dans la circoncision (Genèse 17) - autre marque dans le réel du corps de la séparation, celle qui va se rejouer dans la filiation d'Isaac, sur le bûcher sacrificiel (Genèse 22). Cette demande de circoncire a ainsi été donnée à Abraham dans le même temps où lui était annoncée la naissance à venir, celle d'Isaac.

«La ligature signifie l'articulation de toutes les places généalogiques sur la référence absolue. La scène est fondamentale : Abraham vient d'attacher, ficeler son fils Isaac (...) à l'autel du sacrifice pour l'égorger selon l'ordre divin ; touché par la soumission d'Abraham, Yaveh le dispense d'accomplir le meurtre, et un bélier remplace la victime. Ainsi Isaac se trouve-t-il successivement lié et délié par son père.» (P. Legendre 1989[398]).

Dans la mise en scène sacrificielle Pierre Legendre souligne la double opération qui établit *du* fils, et *de* la génération. Il y faut ce double mouvement du *lier et délier*. Le fils doit être initialement lié à la génération, faire l'objet d'une reconnaissance et c'est dans le pouvoir de mort potentiel du père à l'égard du fils et sa retenue, sa non-exécution, qu'une telle liaison opère. C'est dans cette possibilité d'agir sa violence meurtrière que le père va devoir se manifester comme tel, soit à reconnaître sa propre violence meurtrière et de consentir à sa propre finitude, et à la perpétuation de la vie dans la génération, et dans son fils. C'est le mouvement même qui le fait père. «***Un père c'est celui qui cède sa place d'enfant à ses enfants***» (P. Legendre 1989[399]). - Ce même auteur relève comment dans la Rome antique c'est une mise en scène du renoncement à l'abandon du fils nouveau-né qui valait comme reconnaissance de paternité ; le père devait ainsi soulever l'enfant de terre, où l'y laisser demeurer, ayant à choisir entre un geste d'adoption liante et l'actualisation de son pouvoir de mort. - Ce double pouvoir *: pouvoir de «liaison-séparation*» caractérise l'efficience des signifiants du «*Noms- du -père »*. C'est au travers de l'appel créé par ces *signifiants* que l'infans est conduit à questionner *l'origine* et le *désir*, ces *entre-deux*, que ni la mère, ni le père ne sauraient dérober, sauf à entraîner perversion ou paranoïa. C'est dans cet *entre-deux* que le fils va trouver à s'approprier son histoire, dans la reconnaissance de sa différence *et* dans sa filiation.

Si «*Totem et tabou*» énonce comment les fils fabriquent *du* père dans la mort donnée, «*le sacrifice d'Abraham »* témoigne comment un père fabrique *du* fils, dans le

[398] ***Pierre Legendre (1989), op. cit., p. 31.***

[399] Pierre Legendre (1989), op. cit., p. 36.

renoncement à son pouvoir de mort[400]. La tragédie grecque et l'abandon d'OEdipe sur le Cithéron a contrario du sacrifice d'Abraham mettent en scène le pouvoir de mort du père sur son fils.

C.2.3 La «ligature généalogique» dans les institutions

Pour tout humain les questions de *l'origine*, de la *mort* et de la *différence*, ont fonction fondatrice. Toutes trois s'inscrivent dans le registre de «*ce qui échappe*» ; elles convoquent le travail du manque et de la séparation et partant celui de la subjectivation. Dès lors le «Je» doit composer sa route entre consentement à cette *origine*, en tant qu'elle est *ce qui* lui «*échappe*», et fourvoiement dans une emprise mortifère toujours teintée d'inceste - R. Dorey souligne ainsi que la relation d'emprise «*témoigne aussi de ce qui subsiste inaltérable, en chacun de nous, comme part de la relation archaïque à l'objet primordial.*» (1988[401]) -. La réponse à ce «*choix*» inscrit le «Je» dans une position subjective au travers de sa relation à *«l'objet*» et à «*l'au-delà de l'objet*». Elle définit sa place sur «l'échiquier identificatoire» (P. Aulagnier) entre névrose, psychose et aliénation.

Ce positionnement à l'égard de «*ce qui échappe*» concerne également les institutions. En référence au «*sacrifice d'Abraham »*, et à ce mouvement d'émergence du fils dans son arrimage au père : «*être lié et délié par son père*», Pierre Legendre parle de «*ligature généalogique*». Dans ce carrefour, dans cette double liaison, se donne à entendre qu'au travers des mouvements d'émergence : « *du père »*, et « *de l'origine »*, se trame de la liaison pulsionnelle[402]. - Dans une étude portant sur *le pouvoir* dans l'oeuvre de Freud, P.L. Assoun[403], repère la présence d'une telle articulation dans la pensée freudienne entre le pouvoir et la dualité pulsionnelle. La «*pulsion de pouvoir*» est ramenée, «*dans la hiérarchie pulsionnelle (freudienne) à un statut intermédiaire*», ce qui va dans le sens d'en faire un des points du nouage pulsionnel à l'identique avec la place «*du père*», et «*de l'origine»* dans la psyché de l'enfant.

La violence est nouée au renoncement dans le tissage de la génération. S'établissent

[400] Par où l'on voit ce que le mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe freudien doit à la tradition hébraïque.

[401] Roger Dorey (1988), *Le désir de savoir* - Paris, Denoël, p. 147.

[402] Paul Laurent Assoun souligne la dynamique de ce nouage dans le processus identifiant de l'enfant en ces termes : «*Si à l'essence de la relation paternelle appartient l'ambivalence, le Père se désigne comme cette «personne « très particulière qui tolère d'être à la fois aimée et haïe - ce qui ouvre la voie de l'identification -, mais permet aussi bien à l'amour et à la haine de se «fréquenter» en quelque sorte. Lorsqu'on sait qu'ils sont étrangers l'un à l'autre, le complexe paternel fournit l'occasion majeure de les faire «cohabiter», non certes pacifiquement - c'est une véritable bataille qui alors fait rage -, mais c'est d'en «découdre» que les deux principes en viennent à entrer «en commerce» l'un avec l'autre.*» (P L Assoun, [1995 b], Portrait métapsychologique de la haine : du symptôme au lien social - in *La Haine, la jouissance et la Loi - Psychanalyse et pratiques sociales II* - sous la direction de P.L. Assoun et M. Zafiropoulos, Anthropos, Paris, p. 146).

[403] Paul Laurent Assoun (1994 a), La psychanalyse à l'épreuve du pouvoir - in *Analyse et réflexion sur le pouvoir* - Volume II, Ouvrage collectif, Paris, Ellipses, p. 61.

alors simultanément de la *différence générationnelle* et du *lien entre* les générations - Ce travail de «*ligature générationnelle*» concerne donc aussi les institutions ; il constitue un aspect essentiel de l'établissement des liens inter et trans-subjectifs, et passe par les modalités de rapport au pouvoir ; ce pouvoir qui se caractérise d'être aussi un pouvoir de mort (B. Duez 1998[404]). C'est dans le lien entre les différentes générations au sein des groupes professionnels que passe le flux de l'histoire de l'institution, en son renouvellement incessant - les générations en institutions se caractérisant par leurs liens à la figure des différents directeurs qui ont effectué les recrutements et les nominations.

C'est alors une «*ligature »*, un double mouvement de lier-délier (marque de la finitude et du renoncement à l'emprise), qui est attendu de l'institution. En tant qu'elle participe aux processus identifiants, elle se doit d'assurer les sujets d'un lien généalogique, et de mobiliser leurs investissements, dans la différence.

C.2.3.1 «Ligature généalogique» et assomption symbolique - Hypothèses

Dès lors **la configuration psychique institutionnelle suppose l'actualisation de différents mouvements dynamiques, qui sont autant de déclinaisons de l'assomption des signifiants des «Noms- du -père », ou en d'autres termes de l'assomption symbolique du méta-organisateur oedipien.** Cette configuration suppose donc :

- un rapport à *l'origine* où s'indique un consentement à ce que «*ça échappe*».
- un *investissement suffisant* du «garant institutionnel» par le groupe des professionnels - ce qui s'énonce aussi sous la modalité de la *légitimation*. Ceci implique la *reconnaissance* qu'en cette place qui *signifie* la *différence*, il y ait «*du père »*, et donc que celui en place d'y prétendre et /ou de s'y tenir est lui aussi marqué des «*signifiants des Noms- du -père »* (marqué d'un rapport à sa finitude et à la continuité générationnelle).
- une relation aux ancêtres et à la fondation suffisamment *tempérée*, suffisamment pacifiée, qui soit à même de faire *histoire*.
- un *renoncement au meurtre*, dans la génération : renoncement au *filicide*, renoncement au *parricide*.

[404] B. Duez développe une telle perspective de «*l'actualisation du principe de mort*», comme ce qui caractérise le pouvoir du «cadrenotion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre «. »*Toute relation de pouvoir contient (...) l'actualisation du principe latent du cadre à savoir de différencier, désigner et éventuellement d'exclure. Ceux qui sont en charge du pouvoir sont donc symboliquement pourvus d'un droitnotion droit notion droit notion droit notion droit notion droit notion droit notion droit notion droit potentiel d'actualisation du principe de mort.*» (Bernard Duez [1998 a], Un destin de thanatos : la relation de pouvoir - in *Le pouvoir, Cahier de Psychologie Clinique* n°10, Bruxelles, De Boeck Université, p. 85.

Nous pouvons corréler ces mouvements à ce que Piera Aulagnier (après Lacan) indique comme la «*fonction symbolique »*. Elle souligne l'indispensable repérage pour le «Je», dans son processus identificatoire, de connaître sa place 1) comme lui échappant dans *l'universel* de la *loi* et du *système relationnel*, 2) comme étant sa propriété momentanée à laquelle il va devoir *s'identifier*, 3) comme insérée dans la génération, soit que cette place est une fonction qui a été occupée par d'autres avant lui, et d'autres après lui. Cette perspective rejoint le mouvement de reconnaissance qu'en lui «il y a *du père »*.

«La fonction symbolique dans le champ psychanalytique, devrait désigner trois fonctions propre au signe linguistique appartenant au système de parenté : - relier chaque terme à une loi et à un système relationnel, universel pour une culture donnée ; - énoncer une désignation qui s'oppose en tant que signification universelle à la singularité nécessaire des repères identificatoires et imaginaires du Je, singularité sans laquelle l'individu ne pourrait se différencier d'un ensemble, espèce, classe de parenté, classe sexuelle, dans laquelle il ne se verrait plus que comme un élément interchangeable avec n'importe quel autre ; - permettre au Je de trouver place entre un avant et un après dans lequel il puisse se reconnaître : ceux qui l'ont précédé, qu'il les connaisse ou non, occupaient une même fonction dans le système, ceux qui le suivront reprendront une même place et exerceront une même fonction. Entre ces deux bornes se déploie le champ imaginaire, sur la scène duquel va se dérouler l'identification au sens strict.» (P. Aulagnier 1975[405]).

C.2.3.2 L'investissement du garant institutionnel

Revenons sur quelques-unes de nos assertions pour les déplier.

Les garants de l'institution ne sont pas eux-mêmes «*garants de la différence*» mais en leurs fonctions, garants qu'*«il y a une différence* [406] *»*. On voit dès lors comment ces places jouent d'essentiel dans l'équilibre dynamique institutionnel, si les personnes qui les occupent parviennent pour eux-mêmes et pour le groupe à maintenir un tel écart ; et a contrario comment *l'emprise* à laquelle elles peuvent donner lieu, constituent comme potentialités pathogènes du fonctionnement de ces mêmes institutions.

À se tenir hors de la dérive de l'emprise ces places peuvent autoriser un jeu d'investissements mutuels suffisamment libres, suffisamment souples -« ***Le pouvoir ne peut exister sans consentement*** .» (E. Enriquez 1991[407]) - entre les professionnels, entre ceux-ci et les «usagers», et entre les professionnels et la structure ; ceci dans la mesure où les jeux de la *différence* trouvent place entre les professionnels et leur propre direction, et s'y trouvent garantis. Le climat de *confiance* et les *reconnaissances* mutuelles caractérisent alors une telle organisation psychique.

[405] ***Piera Aulagnier (1975), op. cit., p. 207-208.***

[406] Par commodité, nous avons dans l'écriture utilisé l'expression : «*garant de la différence*», et en conserverons l'usage dans la suite du texte.

[407] Eugène Enriquez (1991), op. cit., p. 66.

C.2.3.2.1 La reconnaissance que cette place est marquée des signes des «Noms-du-père »

Ce qui dans les relations professionnelles vaut comme *investissement* du/des responsables prend la forme de «*légitimations*». «*Le pouvoir cherche toujours sa légitimité*.» (E. Enriquez 1991[408]). Les reconnaissances mutuelles et de la confiance en partage résultent d'un investissement suffisamment tempéré. À l'inverse lorsque l'institution bascule dans les excès du «*pacte narcissique »*, cette confiance se fige en aliénation, sous les figures de l'aliénation idéalisante, ou du dépit ; ce sont les *disqualifications* mutuelles (meurtrières) qui prévalent alors.

«Le besoin de confirmation narcissique (...) consiste dans la reconnaissance par l'entourage et d'abord par la mère, de la qualité du travail du moi de l'enfant (parfois implicite, ou non verbale, mais toujours capitale). Il y a blessure et frustration de ce besoin, dès lors qu'à la place de la reconnaissance attendue l'enfant ne reçoit que désaveu, discrédit et disqualification.» (P.C. Racamier 1991[409]).

Les jeux relationnels dans les institutions n'échappent pas à ces mêmes effets de la reconnaissance ; chaque professionnel ne cessant de réclamer sa part de confirmation narcissique.

Mentionnons une figure paradoxale du retournement des investissements qui se jouent entre direction et groupe professionnel, celui qui prend la forme d'une idéalisation massive relevant de l'aliénation pouvant aller jusqu'à tuer ce qui dans le «garant des différences» convoque *« du père »*« en chacun, - P.L. Assoun parlant à ce propos de «*meurtre par idéalisation*». Ce qui est attaqué et tué dans une telle modalité relationnelle c'est une nouvelle fois la *différence*.

«S'il faut qu'un ersatz de père se prête à l'idéalisation, c'est pour que les sujets puissent s'identifier réciproquement. Cette pratique du meurtre du père par idéalisation confirme le destin du père d'être employé et réinventé sans cesse pour que le sujet croie à son désir : ce n'est ici que la pointe sociale d'un processus qui a sa racine dans le sujet inconscient.» (P.L. Assoun 1989[410]).

Nous avons vu au travers du «Sacrifice d'Abraham » que c'est d'être référé au pouvoir potentiel de mort du père que *« du père*», et du rapport à la Loi se construit. Le dépôt de confiance suppose donc un investissement de celui en place d'y être, dans un rapport partagé à la Loi et à la parole. Le consentement suppose une mise en dépôt, mise en

[408] Eugène Enriquez (1991), op. cit., p. 66.

[409] Paul Claude Racamier (1991), Blessure du moi et narcissismenotion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme - in Bulletin du groupe lyonnais de psychanalyse, (1991) n° 21, repris dans L'oeuvre de P.C. Racamier, Delachaux et Niestlé (1997) p 225. Les passages en italique sont de l'auteur.

[410] Paul Laurent Assoun (1989), Fonctions freudiennes du pèrenotion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère - in : Le Père, Textes du Colloque «Rencontres avec la psychanalyse», Mai 87, Paris, Denoël, p. 46.

repos, qui procède d'un acte de foi où le «Je» peut accepter de se déposer-se reposer en son père, en la garantie que le père lui-même a consenti au «*sacrifice du sacrifice*» (J. Hassoun 1996).

C.2.3.2.2 Double légitimité

S'établir comme responsable institutionnel «garant de la différence» suppose de se trouver lié en une double légitimité : par les instances décisionnaires (légitimation descendante), et par le groupe des professionnels (légitimité ascendante). La première légitimation requise est bien entendu celle que le responsable a dû obtenir des instances administratives qui procèdent aux choix et à la nomination du directeur (directions générales, tutelles et autres Conseils d'Administrations). Lors des créations d'institutions, ces procédures ne se déroulent pas comme elles le feront à l'occasion des recrutements ultérieurs[411].

La seule légitimation «descendante» par les instances administrativo-politiques (caractéristique des systèmes totalitaires) dans les systèmes politiques où subsistent les formes de la démocratie, ne suffit plus. Celui qui occupe la place de pouvoir va ainsi devoir se faire reconnaître et légitimer dans sa place et son rôle, par le groupe des professionnels dont il va devenir le responsable. Ceci suppose qu'il soit à même de générer un mouvement *d'investissement* où chacun des professionnels (peu ou prou) et le groupe dans sa configuration groupale, identifient et/ou déposent en lui «quelque chose» *« du père »*, consentent à cette assomption symbolique[412].

C.2.3.2.3 La chefferie et la parole

Dans ses recherches d'«*anthropologie politique* [413] », P. Clastres indique le mouvement de légitimation de ce qu'il nomme «la *chefferie*» par le groupe, comme la manière dont

[411] Lors des *fondations* d'institutions, les différentes administrations de tutelles vont bien entendu, avoir à se prononcer, mais ceci, a contrario de ce qui se joue habituellement dans les renouvellements de directions là où ce sont elles qui vont *élire*, *nommer* le directeur. Dans les temps de fondations, elles ont à acquiescer, ou à refuser le projet présenté par celui ou ceux qui se posent en place de «fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur (s)», et ce faisant d'accepter ou de refuser les personnes qui «portent» ce projet, et souhaitent le soutenir depuis la place de garants institutionnels. - Notons au passage que dans le mouvement de création des *lieux de vie* (dans les années 70), ces lieux se constituaient «*avec les moyens du bord*», et ne revendiquaient des reconnaissances institutionnelles que quelque temps plus tard, après avoir fait leurs preuves. Le *temps de la fondationnotion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation* et le *temps de l'institutionnalisation* ont été de ce fait très différenciés au sein de ces institutions. Ceci a (souvent) entraîné des mouvements d'idéalisations des temps «glorieux» de la fondation, dont ces institutions ont eu par la suite bien du mal à s'extraire. Nous examinerons une telle situation - nous avons baptisé cette institution «*Les Terrasses*». Paul Fustier (1999a) a travaillé sur la structuration de «*ces lieux de vie»*, et leur transformation *crisique* en «*institution*».

[412] Ce mouvement de «*consentementnotion consentement notion consentement notion consentement notion consentement notion consentement notion consentement notion consentement notion consentement* « se met en acte quotidiennement, il n'est que de se référer aux dynamiques qui se déroulent autour des prises de *décisions* au sein des institutions. Toute décision convoque en effet ces rapports au garant institutionnel, et aux fantasmes d'emprise.

celui-ci contrôle celui à qui il octroie de le représenter, son «chef». Si en effet c'est le groupe qui le légitime, ce même groupe peut tout autant le délégitimer, le disqualifier, - c'est du reste ce que nous voyons mis en acte, dans la violence des crises de successions au sein des institutions, soit précisément avec des directeurs qui ne sont pas en position de fondateurs. Le groupe des professionnels peut alors développer le fantasme que celui-là «le leur doit».

«C'est le corps social lui-même qui détient (le pouvoir) et l'exerce comme unité indivisée. Ce pouvoir non séparé de la société s'exerce en un seul sens, il anime un seul projet : maintenir dans l'indivision l'être de la Société, empêcher que l'inégalité entre les hommes installe la division dans la société. Il s'ensuit que ce pouvoir s'exerce sur tout ce qui est susceptible d'aliéner la société, d'y introduire l'inégalité : il s'exerce entre autre sur l'institution d'où pourrait surgir la captation du pouvoir, la chefferie.» (P. Clastres, 1974[414]).

Dans le lien groupe professionnel-responsable, se trouve donc dans une double potentialité, celle qui joue du *contrôle*, et celle qui joue du *consentement*, (consentement à ce que celui en place d'être le garant de la différence et le représentant du groupe, soit à même d'incarner «quelque chose» *« du père »* et de la loi, et de protéger chacun de la dédifférenciation).

Ainsi, lorsque le mouvement de : «*consentir à ce que ça échappe*» parvient à se mettre en place dans les institutions, il ne saurait être que fragile et menacé. Tout groupe est en potentialité d'exercer un contrôle sur la «*chefferie*», et de veiller aux aliénations toujours possibles. Les dérives perverses et paranoïaques[415] sont ainsi en permanence susceptibles d'être déployées et de conduire au parricide ou au filicide. La dérive paranoïaque signe une obturation de *l'origine - il ne saurait y avoir de place pour un fils* - là où la dérive perverse joue le leurre de s'octroyer un savoir sur cette *origine*, ce qui supprime toute référence à un père et à ce qui à cet endroit «*échappe*» - *Il ne saurait donc y avoir de place pour un père*.

C.2.3.3 La parole, la mise en débat et le traitement de la conflictualité

Le corollaire nécessaire aux arrimages symboliques indispensables à une configuration institutionnelle suffisamment «tempérée», concerne le statut institutionnel de la parole et du débat, et le travail de la conflictualité.

La configuration psychique institutionnelle dans son déploiement en organisation requiert une structuration formelle des instances et des lieux de *traitement de la conflictualité*, soit des espaces et des temps où la parole soit à même de faire débat, et de produire de la différence ; ceci de façon à ce que la part de violence nécessaire aux jeux de la différence (dans les configurations institutionnelles), trouve à se mettre en scène et à s'actualiser de façon suffisamment ritualisée[416].

[413] Le travail de Pierre Clastres peut se définir *selon le titre de son ouvrage de* 1980, comme «*Recherches d'anthropologie politiquenotion politique notion politique notion politique notion politique notion politique notion politique notion politique notion politique notion politique «,* Paris, Seuil, 248p.

[414] Pierre Clastres (1974), La société contre l'état - Paris Minuit, p. 172.

Si la *parole* réfère fondamentalement «à *ce qui échappe*» (en ce qu'elle relève en sa structure et son origine de *l'entre-deux)*, si elle est génératrice d'*écarts, de différences,* dans les institutions, elle court toujours le risque d'être rabattue en *discours*, et que soit effacé, dénié ce lien au symbolique, sous une inflation d'imaginaire - celle-ci revêt alors les formes grimaçantes ou sucrées de l'idéologie. Le pouvoir est toujours suspect d'être en mesure de s'emparer de la parole, de la confisquer. Si ce mouvement est flagrant au niveau des instances du pouvoir, il est toutefois le propre de tout acteur institutionnel ; chacun est en mesure de confisquer la parole dans sa transformation en discours, et dans un verrouillage de la parole des autres sous le couvert de l'idéologie.

Là où l'idéologie prime, s'esquisse l'ombre des systèmes totalitaires. Le fonctionnement de ces organisations nous éclaire sur ce rapt qui se déroule dans de telles organisations sous le couvert du «*bien commun*» et sa toujours possible actualisation dans les institutions.

«Une civilisation se caractérise par des organisations régies dans leurs conceptions, leurs principes, leurs critiques, leurs actes politiques, par le souci du bien commun, public et privé. Ce bien commun se caractérise à son tour par la recherche d'une alliance, d'une compatibilité entre les buts de l'intérêt général et ceux de l'intérêt individuel. Le totalitarisme délie le bien individuel du bien commun. Seul le bien collectif public relève du bien commun. Le bien privé

[415] Eugène Enriquez fait la dérive paranoïaque l'une des deux dérives qui menacent sans cesse les institutions, situant l'autre comme étant la dérive perverse. Il les spécifie alors comme «*les deux formes du pouvoir mortel*» (1991), *Les Figures du maître* - Paris, Arcantère, p. 95-109. Otto Kernberg titre pour sa part son article de 1996 : «*L'évolutionnotion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution paranoïaque dans les institutions»*. Il y souligne comme causes de ces dérives qui menacent en permanence les systèmes institutionnels : - les ruptures qui affectent le système des tâches de l'organisation (surcharges, et autres mauvaises organisations), relatives à la tâche primairenotion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire , - la régressionnotion régression notion régression notion régression notion régression notion régression notion régression 171notion régression notionrégressionnotionrégression dans des conditions de «*dysfonctionnement*», liée à l'être en groupe, - et la «*prédisposition latente à la régression paranoïde*» des individus (dans une perspective kleinnienne). Il prend soin de rajouter dans sa synthèse de ces causes des dérives paranoïaques : une «*direction défaillante*» comme cause majeure des «*ruptures du système de tâches de l'organisation*». (O. Kernberg - in R. Kaës, et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p. 86). Si les propos d'O. Kernberg soulignent cette menace permanente des dérives paranoïaques et s'ils font échos à l'importance que nous accordons à ce qui se joue au niveau des directions d'institutions, ils ne prennent pas en compte ce qui de la violence institutionnelle prend place dans le lien générationnelnotion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel . On va voir qu'il s'agit là d'un des lieux (l'investissement des dirigeants) et des moments (le passage générationnel) où la paranoïa est la plus manifeste dans ses agirs meurtriers de l'altériténotion altérité notion altérité notion altérité notion altérité notion altérité notion altérité notion altérité .

[416] Ainsi de ces prises de position de directeurs énonçant des interdits de parole relativement à des situations conflictuelles, ne permettant pas en cela que les conflictualités agissantes puissent se déployer. La confusionnotion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion notion confusion est alors mise au rang des «stratégies managériales», et n'autorise pas les sujets à se différencier et à s'éprouver dans la confrontation d'une limite référée à une loinotion loi notion loi notion loi notion loi notion loi notion loi notion loi notion loi , dans un éventuel arbitrage.

devient lettre morte.» (N. Zaltzman 1998[417]).

L'éclairage à partir de ces organisations totalitaires qu'élabore N. Zaltzman (la déliaison entre « l'intérêt général et l'intérêt individuel») contribue à rendre compte de l'agir de la déliaison mortifère. Les attaques disqualifiantes[418] viennent ainsi dérober «la Référence» qui en cet acte même se trouve détruite puisque refusée en tant quelle «*échappe*».

«Le rapport au Père mythique consiste fondamentalement à mettre l'absolu à distance, en faisant précisément de ce Père l'indice de la Référence absolue, de sorte que tout père concret se trouve ipso facto sous statut limité, de n'être pas, lui, l'absolu.» (P. Legendre 1989[419]).

C.2.3.3.1 La parole et la reconnaissance

La parole, dans son lien avec «la chefferie» et les dynamiques de pouvoir, représente donc une des voies (royale) d'une toujours possible aliénation du groupe. Au sein de la configuration psychique institutionnelle, elle tend à se confondre avec le discours - discours susceptible d'énoncer le vrai, dont l'interprétation univoque prendrait valeur de vérité et d'absolu[420]. Elle peut donc être l'objet d'une captation par ceux-là mêmes en place de garantir qu'elle *échappe* à tous et ne saurait être qu'un objet de partage, ce qui ouvre à une recherche en commun d'une vérité relative, momentanée et plurielle. La captation procède au travers de cette confusion (entretenue) entre discours et parole. La parole se caractérise d'être polysémique, d'ouvrir la pluralité des interprétations ; en ce sens elle s'oppose à la vérité d'un discours susceptible de dire le «vrai».

Le mouvement de rabattement aliénant est particulièrement sensible dans les institutions dont le fondateur demeure en place de garant institutionnel. C'est en effet son interprétation qui dans la trivialité du quotidien valide ou disqualifie tout acte relationnel, qui énonce la conformité ou la non conformité à «l'esprit maison» qu'il incarne, et donc légitime ou disqualifie. Ce mouvement s'il est excessivement prégnant dans les configurations proches de la fondation (ou d'une refondation), concerne (même si la mesure en est moindre) tout responsable, en tant que celui-ci se trouve en place statutaire de nommer, d'assigner, de noter, soit de renforcer ou de disqualifier la légitimité des différents professionnels, par la consistance de sa fonction et les effets performatifs de sa parole. Il est le «porte-parole» (P. Aulagnier) de l'institution.

Ainsi le responsable est en devoir de parole. Il se doit de marquer l'existence de chaque professionnel dans la singularité de sa place et de sa différence, tout autant qu'il se doit de redire l'appartenance à une communauté de travail, à une production collective.

[417] ***Nathalie Zaltzman. (1998), De la guérison psychanalytique - Paris, Puf, p. 15.***

[418] Nous allons revenir sur les mouvements qui caractérisent les attaques disqualifiantes au sein des groupes professionnels et des institutions.

[419] ***Pierre Legendre (1989), op. cit., p. 131.***

[420] «*Les paroles du détenteur du Pouvoir, seraient-elles vraies, seront toujours soupçonnées de viser un but poursuivi par lui et ignoré par celui auquel elles s'adressent, et donc de vouloir le tromper*». (Piera Aulagnier (1984), *L'apprenti-historien et le maître-sorcier*, Paris, Puf, 1984, p. 241-242).

Il n'a ainsi le choix qu'entre tenter d'occuper cette place «*impossible*» (selon le mode Freud[421]) dans la parole, ou être contraint de discourir.

Si l'échange de parole est la manifestation du lien, le témoignage d'une mise en circulation subjectivante, lorsque cette parole prend pour cadre les espaces officiels (les diverses réunions en présence d'un représentant institutionnel), elle réalise des effets valant comme reconnaissance des sujets et de leur place, de leur participation à la tâche de l'institution[422]. Une parole d'appréciation sur le travail d'un professionnel (à moins que ce ne soit sur le professionnel lui-même) quel que soit l'espace à l'intérieur de l'institution où cette parole est proférée, lorsqu'elle émane d'un responsable, opère un effet potentiellement structurant ou disqualifiant. Le responsable confondu avec l'institution, en présentifie une instance (Surmoi, Idéal du moi...) ; de plus au sein des institutions importantes les sujets ne sont pas différenciés de leur fonction, et se trouvent représentés par leurs actes. Dès lors reconnaître l'acte, c'est reconnaître son auteur ; ignorer l'acte, c'est l'ignorer. L'acte demande à être reconnu et validé dans la parole[423].

«Le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet (du désir de l'homme) est d'être reconnu par l'autre.» (J. Lacan 1953[424]).

Dans l'ouverture à la parole, la déprise n'est jamais que potentielle, pour autant que chacun des partenaires peut jouer d'une captation narcissique ; toutefois hors de la parole, toute déprise se révèle fort improbable.

La place du «Chef» peut ainsi être appréhendée comme celle qui autorise à prendre place et à prendre la parole. La captation du pouvoir renvoie fondamentalement à la captation de la parole, celle donnée et celle reçue.

«Parole et pouvoir entretiennent des rapports tels que le désir de l'un se réalise dans la conquête de l'autre. Prince, despote ou chef d'État, l'homme de pouvoir est toujours, non seulement l'homme qui parle, mais la seule source de parole légitime.» (P. Clastres 1974).

Ce qui vaut pour la «chefferie», vaut également pour chaque sujet. En parlant, le sujet tente de se déprendre d'une assignation aliénante dans le discours de l'autre. En lieu et place d'être «assigné», il cherche «à signer» sa place dans l'échange. Prendre la parole

421 Il s'agit des trois fonctions sociales désignées par Freud comme «impossibles».

422 Pour illustration, citons ce qui se joue au sein des réunions institutionnelles dans les modalités de mise en circulation de la parole, ainsi que les multiples demandes émanant des différentes personnes et des différents groupes socio-professionnels. Ceux-ci requièrent que leur parole soit qualifiée, et/ou que soient disqualifiées celle des rivaux potentiels, celle des autres acteurs procédant d'une autre fonction et d'une autre logique.

423 À cet égard les revendications de certaines catégories de personnel à l'occasion des grèves apparaissent comme autant de demandes de reconnaissancenotion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance de l'importance du travail fait, des actes accomplis.

424 Jacques Lacan (1953), Fonction et champs de la parole et du langage en psychanalyse - in Écrits, Seuil, Paris, 1966, p. 268..

c'est s'abstraire d'une position de seule soumission, soutenir sa singularité et révéler sa différence dans l'échange.

«Toute prise de pouvoir est aussi un gain de parole» (P. Clastres 1974[425])

Nous nous trouvons là dans le registre de l'énonciation performative[426]. La parole est acte.

Cette place de qualification ou de disqualification est celle dévolue au responsable, dont les modalités relationnelles et les règles de fonctionnement politique qu'il agit (son «*management*»), vont caractériser l'être en groupe, pour autant que le groupe soit co-constructeur, co-signataire du jeu relationnel proposé.

C.3 L'arrachement de «l'évolution humaine à l'attraction du meurtre»

«La reproduction humaine est aussi la reproduction des enjeux de meurtre. On ne peut traiter des apports de la généalogie à l'ordre politique sans l'évoquer. Mais il est aussi difficile d'étudier les accès sacrificiels du fonctionnement généalogique, que de reconnaître l'attache institutionnelle du meurtre dans l'humanité, par conséquent son attache aux montages de légalités dont procèdent les systèmes d'institutions. (...) l'interrogation radicale dont il s'agit : qu'y a-t-il de spécifiquement humain sous la question du meurtre, en dehors de ses effets visibles, et qu'est-ce-qui autorise à la rapporter à la problématique de la reproduction humaine ?» (P. Legendre 1985[427]).

C.3.1

C.3.1.1 Intégrer l'effondrement de la civilisation face au meurtre

Si nous examinons les enjeux de meurtre au niveau collectif, en un temps récent de l'histoire de la civilisation occidentale, quelque chose s'est rompu, quelque chose s'est

[425] ***Pierre Clastres (1974), op. cit., p. 133.***

[426] «*Nous avons toujours discerné deux plans sur lesquels s'exerce l'échangenotion échange notion échange notion échange notion échange notion échange notion échange notion échange notion échange de la parole humaine - le plan de la reconnaissancenotion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance en tant que la parole lie entre les sujets ce pacte qui les transforme, et les établit comme sujets humains communiquants - le plan du communiqué* (...).» (J. Lacan 1953/54, *Le Séminaire livre I* : *Les écrits techniques de Freud* - Paris, Seuil, 1975, p. 126).

[427] ***Pierre Legendre (1985), L'inestimable objet de la transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission - Paris, Fayard, p. 193.***

perdu. *Évolution* ! *Progrès* !, les mots résonnent désormais à vide, et l'inflation techniciste s'efforce dans son ivresse de recouvrir les cendres de cet effondrement. Le mythe psychanalytique de «Totem et tabou», indique le meurtre et le renoncement à la perpétuation de la violence à l'intérieur du groupe des frères comme fondateur du lien social ; le mythe biblique du «*Sacrifice d'Abraham »* dessine quant à lui le renoncement de la violence des pères à l'égard des fils et celle des fils en retour à l'égard des pères, comme garantissant la génération. Or ce dépassement n'a de cesse de devoir se rejouer, en tout sujet, en tout groupe, en toute institution. Il n'a de cesse de tourmenter la «civilisation», en son «malaise». *L'arrachement de «l'évolution humaine à l'attraction du meurtre*» (N. Zaltzman) constitue la butée constante à laquelle tout groupe humain doit se confronter. Si au travers de la Shoa l'homme s'est révélé comme «*tuable*», l'humanité a désormais pour tâche d'intégrer les «*conséquences* (de cet) *événement majeur, collectif et individuel,* l'écroulement *advenu de la civilisation occidentale dans sa fonction de rempart de l'individu contre le règne du meurtre*.» (N. Zaltzman 1999). Nous sommes donc conviés, collectivement, individuellement à faire oeuvre de «Kultur», et à savoir la précarité extrême de toute construction.

«La Kultur est cet ensemble de représentations inconscientes qui intercèdent entre l'homme et lui-même, entre chacun et les autres. Elle est ce que chaque histoire singulière transforme et ce qui traverse chacun. Elle est ce qui élabore le pulsionnel anhistorique, dans sa poussée constante vers la vie et la mort, et le constitue comme une réalité possible à habiter. Elle est la force de médiation qui oeuvre à arracher l'évolution humaine à l'attraction du meurtre. Ce mouvement s'est effondré dans les organisations totalitaires et concentrationnaires.» (N. Zaltzman 1999[428]).

De fait, avec le déploiement des planifications morbides des totalitarismes tout au long du XX° siècle, la croyance dans l'évolution et le progrès s'est trouvée éconduite ; même si les années d'après guerre ont tenté de dénier ce qui venait de se produire sous le couvert de la reconstruction qui s'imposait alors. La technologie en ses avancées spectaculaires, ses «progrès» précisément, s'est alors trouvée mise au service du refoulement des évènements qui venaient de se produire, sous le régime nazi, et de ce qui était en train de se jouer sous une forme apparentée, des goulags sibériens aux jungles cambodgiennes, ...

Les totalitarismes interrogent le quotidien de la vie institutionnelle en ce que toute institution est menacée de clôture idéologique, même si en la matière il y faut toutes proportions garder. Ce que les régimes totalitaires ont mis en place, entre «Auschwitz» et «Kolyma[429]« n'est en rien comparable, à ce qui se trame comme violences meurtrières au sein des institutions ; il n'en est pas moins vrai que ces expériences *extrêmes* témoignent de ces moments cauchemardesques de bascules collectives dans la folie, sous le couvert des idéologies les plus diverses. Or toute institution dans sa constitution même participe d'un mouvement idéologique, qu'elle parvienne à le traverser où s'y établisse à demeure -

[428] ***Nathalie Zaltzman (1999 b), Préface - in N. Zaltzman (sous la direct° de) La résistance de l'humain, Paris, Puf, p. 1-2.***

[429] Ce nom de «Goulag» est devenu célèbre par le biais des écrits témoignages de Varlam Chalamov, notamment : (1990), Les récits de la Kolyma, Quai de l'enfer - Le livre de poche.

il ne saurait en être autrement. De telles «*phases idéologiques*» sont selon Didier Anzieu (1980, 1999[430]) des temps structurants de la vie dans les groupes, et dans les institutions, des «*moments identitaires*» (B. Chouvier 1982[431]). On a pu souligner comment les assises identitaires dans les professions du soin et du travail social, sont en permanence menacées, attaquées, et combien ces institutions sont des lieux soumis à la violence de la déliaison mortifère entraînant des mouvements de violences extrêmes, puisque à même de mettre en péril les assises narcissiques des sujets ; on voit par là que le recours à l'idéologie pour servir d'étais à ces identités défaillantes, constitue au sein de ces institutions la ligne de moindre résistance.

C.3.1.1.1.1 La «civilisation» de la pulsion

P. Fédida (1982[432]), propose l'idée que dans la constitution du sujet, «*le primitif est au centre*». Il assimile alors le devenir du sujet à un «*processus de civilisation*». Une telle formulation n'est au reste pas très éloignée de ce que va proposer Freud en 1916-1917[433], lorsqu'il émet l'idée que chaque sujet humain doit dans sa psychogenèse répéter l'histoire de l'humanité dans son cheminement évolutif. Ce processus de civilisation est donc requis de tout sujet par toute institution, ce qui met celle-ci dans la position d'avoir à élaborer en permanence les *enjeux civilisateurs*, au titre desquels les *enjeux de meurtres* - ces enjeux dont elle préfèrerait «*ne rien en savoir»*.

«Au fondement de l'institution, comme de la civilisation serait la culpabilité. L'institution prendrait forme du refoulement d'une destructivité fondamentale, constitutionnelle, propre à l'humain. Issue de l'hostilité réprimée à l'égard du père, de l'autre, de soi-même, elle cherche à ne rien savoir de cette origine.» (P.L. Assoun 1991[434]).

Toutes les institutions participent au travail identifiant des sujets, et donc au travail de liaison sociale, et plus encore celles dont la tâche affichée consiste dans un remaillage de l'ordre symbolique, en ses parties les plus altérées, les plus déchirées. Or dans ce même mouvement elles n'ont de cesse de perpétuer l'évitement et de «*ne rien* vouloir *savoir de cette origine »*.

Le *renoncement au meurtre* est donc bien le travail imparti à chaque humain, et à chaque groupe humain. Dans ce «combat», les institutions du soin et du travail social se

[430] Didier Anzieu (1980), *Le groupe et l'inconscient* - Paris, Dunod, 234p. ; D. Anzieu & E. Enriquez (1999), La rencontre du groupe - in *Revue Française de Psychanalyse*, 3, *Groupes,* Tome LXIII, p. 737-749.

[431] Bernard Chouvier repère une même dynamique, et use des mêmes termes (1982), *Militance et inconscient* - Presses Universitaires de Lyon - 160p.

[432] Pierre Fédida (1982), Le transfertnotion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert notion transfert génétique - in *Le genre humain, La Transmission,* n°3/4.

[433] S. Freud (1916-1917), *Introduction à la psychanalyse* - Paris, Payot & Rivages (2001), 566p.

[434] Paul Laurent Assoun (1991), Freud, la psychose et l'institution - Postface à : Ansermet F. & Sorrentino M.G., Malaise dans l'institution, Paris, Anthropos, p. 95.

retrouvent aux premières loges, elles se convoquent «*au feu*».

Les situations relatées dans la partie précédente nous ont familiarisé (s'il en était besoin) avec ces dynamiques disqualifiantes et meurtrières : ainsi de ces meurtres à bas bruit que nous avons évoqués, et qui témoignent d'un abandon, d'un désinvestissement des différents «usagers» jusqu'à perpétrer leur effacement. Au travers de la situation de Madame Normand on a pu voir comment pour un groupe de professionnels (dont la tâche primaire est précisément celle de servir de lieu d'accueil à des femmes vivant des situations caractérisées par la violence conjugale), résister à *l'exclusion* physique ou à l'effacement psychique (en ses multiples modalités, dont celle du jugement disqualifiant) relève d'une exigence, qui s'apparente (bien souvent) à un «*arrachement à l'attraction du meurtre»* (N. Zaltzman).

Si cette violence se joue entre les professionnels et les différents «usagers» (résidents, patients, et autres bénéficiaires), elle se déploie aussi entre les professionnels, - les différents pactes évoqués (dénégatifs et narcissiques) nous ayant révélé leur lot de destructivités mortifères.

Nous avons à différentes reprises énoncé que des *meurtres professionnels* se perpètrent au sein des institutions, précisons à présent ce mouvement. Dans la situation de l'éducatrice «*Carole*» et du désir de meurtre que cette jeune femme va rencontrer auprès d'un jeune pré-adolescent, nous avons souligné comment ces éprouvés «*extrêmes*» venaient s'actualiser de façon paranogène sous le «*commandement surmoïque*» (A. Didier Weill). Ce jugement *disqualifiant* a valeur de *meurtre de la professionnalité* (dans des lieux où celle-ci n'a de cesse de devoir être confortée et soutenue dans un ressourcement qualifiant groupal). Les professionnels doivent en effet se retrouver en capacité de résister aux assauts des motions pulsionnelles destructrices et mortifères émanant des «usagers[435]« (enfants, ...). La différence qu'il va falloir regagner, afin de se déprendre des confusions induites par le travail, ne saurait être garantie ailleurs que dans le lien aux pairs, le partage de pensée et la relation aux interdits institutionnels.

Dans le cours de notre narration nous avons pu dire que «*la reconnaissance est le serviteur d'Éros »*. Soulignons à nouveau comment, dans les groupes, la reconnaissance est le témoin de l'investissement à partir duquel chacun peut s'inscrire dans le lien, dans une sécurité suffisante, et faire barrage aux foudres de la paranoïa, et aux mirages de la perversion.

C.3.2 Les disqualifications professionnelles comme agirs meurtriers

C.3.2.1.1 Le meurtre de la professionnalité

Dans le fonctionnement habituel d'une institution, une part de la violence institutionnelle

[435] Rappelons que dans la situation à laquelle nous nous référons, il s'agit d'une Maison d'Enfant à Caractère Social (MECS), et que l'enfant auprès duquel Carole éprouvera cette pulsion meurtrière se trouvait écrasé dans une configuration familiale destructrice ; le père assignant cet enfant (en son existence même) en place de meurtrier du couple parental.

non liée s'exerce à l'encontre des usagers, et une part à l'encontre des professionnels eux-mêmes. Cette dernière opère le plus souvent à bas bruit - dans la mesure ou l'institution n'en est pas directement menacée dans son existence (à l'image de l'institution où exerce Carole), - et prend le biais d'attaques *disqualifiantes* qui visent à détruire la *professionnalité*, cette identification indispensable à l'exercice professionnel. Les passes d'armes se jouent à coup de phrases assassines : « ***Dans ta relation avec tel «usager», lorsque tu fais ceci, lorsque tu dis ce que tu dis, ..., Tu n'es pas professionnel !***». Les attaquants s'érigent alors dans leur superbe, usurpant toute la légitimité, et distribuant qualifications et disqualifications. Les implicites de ces assignations renvoient «l'accusé» à l'ensemble de ses incertitudes, à son in-situable «position professionnelle», à ces liens emmêlés que sont les relations éducatives et/ou soignantes. Le professionnel visé par ces attaques peut ainsi ne pas être en mesure de faire face à cette exclusion, et quitter la place, ou s'y effondrer.

Au travers de ces *disqualifications professionnelles*, on se trouve donc en présence d'*agirs meurtriers* de la professionnalité, en présence de la part de la violence dont l'institution ne parvient précisément pas à se saisir et à transformer en un objet de travail, au travers d'une liaison dans la pensée et dans l'histoire. Les attaques *disqualifiantes de la professionnalité* tendent à disjoindre, à délier. Elles portent précisément sur les intrications entre identification professionnelle et identité du sujet, ainsi que sur les étayages entre le sujet et le groupe professionnel d'appartenance. Ces attaques rabattent alors toutes dynamiques intersubjectives sur des dynamiques intrasubjectives ; elles tendent à isoler le professionnel et à le déloger de cette place de professionnel à partir de ce qui est alors épinglé comme ses «*incompétences relationnelles* «, dans la perpétuation d'un déni portant sur les corrélations de subjectivités.

Toute position professionnelle doit en effet se trouver garantie, légitimée par le corps social (diplômes, ...) et par le groupe (affiliations). Tout «Je» requiert ce *crédit* qui fait de lui un sujet participant aux pactes groupaux, et partageant le fond *syncrétique* à partir duquel s'établissent les échanges : «*Être légitime c'est avoir le droit de faire et d'être en sécurité*». P. Fustier (1995, 1999) établit le lien entre meurtre et disqualification à partir précisément de la forme que revêt l'interdit de meurtre au sein des institutions :

«De façon générale on pourrait dire que l'interdit de meurtre prend normalement la forme d'une reconnaissance de la légitimité professionnelle. (...) Il faut considérer que la légitimité dans la sphère professionnelle permet d'exercer une pratique de droit (et non pas seulement de fait) sans être à la merci d'une réaction violente (hiérarchique ou collégiale), qui condamnerait cette pratique. La légitimité c'est voir sa formation, ses diplômes reconnus comme donnant le droit d'exercer; c'est voir des pratiques professionnelles reconnues comme participant à la réalisation de la tâche princeps de l'institution (...). Être légitime c'est avoir le droit de faire et d'être en sécurité.» (P. Fustier 1995, 1999[436]).

À suivre cet auteur on voit comment dans des périodes suffisamment *tempérées* la légitimité garantie par les contrats et les pactes groupaux, sert de rempart au déferlement de la violence. À l'inverse lors des périodes de crise, où l'insécurité et la préservation

[436] ***Paul Fustier (1995), Violences en équipe - in Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe n° 24, Éditions Érès, p. 151. Article repris dans l'ouvrage de 1999a, (op. cit., p. 159). Le passage en italique est souligné par l'auteur.***

narcissique de chacun dominent, c'est la place de professionnel qui précisément n'est plus garantie. Chacun doit alors faire sans cesse la preuve de sa compétence[437], jusqu'à s'y épuiser ou à venir coller aux diktats idéologiques qui font alors florès.

A. Sirota (1995) propose la notion de «*disqualification perverse »* pour caractériser ces agirs disqualifiants. Il met l'accent sur cette corrélation entre disqualification et attaque de la légitimité à laquelle chacun arrime sa position professionnelle. Celui qui agit la disqualification opère un véritable *rapt de la légitimité* et donc d'une déstabilisation des nouages identificatoires professionnels des autres acteurs - c'est du reste ce que nous allons voir opérer au sein des différentes situations que nous développons ci-après.

A. Sirota nomme «disqualification perverse » une conduite verbale par laquelle quelqu'un, sur une scène sociale quelconque, désigne l'autre ou ses idées et ses propos, un objet, un groupe, une instance, comme illégitimes ou indignes, au nom d'une norme irruptive érigée en loi de façon transgressive. L'auteur de cette conduite prête à l'autre ou aux autres, sans argumentation, de façon péremptoire, diffamante et affabulatoire, des pensées, positions ou motivations médiocres, mauvaises ou inavouables. Il suggère que ceux-là ne seraient pas ici à leur place, ou auraient commis des actes répréhensibles dont ils seraient les seuls capables à l'exception de tout autre, de tout autre véritablement être humain, ou de tout autre digne membre d'une communauté considérée, dont l'attaquant s'octroie l'autorité supérieure et exclusive de définir le profil et d'attribuer le label.» (A. Sirota 1995[438]).

À propos des systèmes totalitaires, nous avons souligné le rapt de toute légitimité comme l'un de des attributs majeur qui spécifie leur fonctionnement. Si c'est l'état en ses représentants et lui seul qui définit ce qu'est le «bien commun», si «***seul le bien collectif public relève du bien commun***» et dénie aux individus leur «*bien privé*», alors toute position, tout comportement d'un sujet peut être dénoncé comme incompatible avec «*les*

[437] Certains systèmes de management ont même fait de ces preuves constantes que les employés ont à fournir, leur modalité privilégiée de «gestion du personnel». Ils proposent ainsi une relation aliénante, à laquelle les employés sont invités à s'identifier. Il n'est que de penser à ce que l'actualité du printemps 2002 nous a appris du «management» de l'entreprise américaine «Enron», dont la faillite retentissante a entraîné une interrogation du *contrat de confiance* de l'ensemble de la sphère boursière mondiale. À l'occasion de cette faillite, les employés ont témoigné de leur indéfectible foi dans cette entreprise, jusqu'au crash final. Toutes les semaines ils se trouvaient notés sur leurs compétences (supposées), et se retrouvaient dans une classification hebdomadaire désignant les meilleurs salariés du groupe; sans un «bon» classement leur disqualificationnotion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification était imminente, et leur exclusion se profilait à terme. Une nouvelle fois on retrouve ce «pacte narcissique« (R. Kaës) qui aliène les sujets «*à l'insu de leur plein gré*» (selon la plaisante et pertinente formule de Coluche). Cet exemple donne consistance, si besoin était, aux hypothèses proposées par Pagès M., Bonetti M., de Gaulejac V., Descendre D. et publiées sous le titre évocateur : *L'Emprise de l'organisation* ((1979/1982), - Paris Puf), ouvrage dans lequel les auteurs montrent le système d'intériorisation des valeurs proposées par l'entreprise. L'aliénationnotion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation est le prix payé par les salariés contre la prime narcissique qui leur donne à croire que participer à cette entreprise les place parmi les «*meilleurs*».

[438] André Sirota (1995 a), Agressions perverses dans les groupes de formation et leur endiguement - in Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe n° 24, Éditions Érès, p. 157.

buts de l'intérêt général » (N. Zaltzman1998[439]). La «*disqualification perverse »* joue, de cet air là.

C.3.2.1.2 Confiance, reconnaissance et disqualification

Si nous avons fait de la *confiance*, fruit de la reconnaissance partagée, et témoin d'un accès à l'altérité, le trait qui spécifie une organisation psychique institutionnelle simultanément *suffisamment apaisée* et *suffisamment conflictualisée*, - apaisée, parce que dans l'acceptation de la conflictualité inhérente à l'être en groupe - indiquons qu'un tel équilibre demeure d'une extrême précarité. Le rapport hiérarchique est susceptible de violents mouvements de retournement dans les investissements. Ces investissements du pôle hiérarchique, en leurs excès et leur passions n'ont de cesse de rejoindre les dérives paranoïaques et perverses. Piera Aulagnier spécifie ces investissements des instances du pouvoir, comme menacés de dérives constantes. L'une étant les disqualifications potentielles sous la modalité de suspicion de *tromperie*, où donc le pouvoir apparaît comme l'instance dont il faut se prémunir ; l'autre dérive étant le collage et l'effacement des écarts, l'abolition des différences entre l'individu et la structure précipitant une aliénation sous le joug de l'idéal. Ces spécifications de P. Aulagnier s'apparentent aux tentations relevées par E. Enriquez, de la séduction aliénante où pointe le «trait» pervers, et de la méfiance absolue du «trait» paranoïaque.

«Faute d'un quantum de confiance réciproque entre les locuteurs, confiance d'autant plus assurée que les énoncés ne concernent pas directement l'expression des sentiments qu'ils se portent mutuellement, le discours serait impossible. Or, cette relation de confiance subit un sort tout à fait particulier, quand le rapport entre les deux locuteurs repose sur une relation de pouvoir asymétrique. Plus cette asymétrie est grande, et plus on se rapprochera de deux positions extrêmes et antinomiques : les paroles du détenteur du Pouvoir, seraient-elles vraies, seront toujours soupçonnées de viser un but poursuivi par lui et ignoré par celui auquel elles s'adressent, et donc de vouloir le tromper; quoi que dise cette voix - le mensonge serait-il apparent pour tout témoin impartial - elle sera crue en tant que parole énoncée par le possesseur d'un savoir idéal et idéalisé.» (P. Aulagnier 1984[440]).

Lorsque les agirs disqualifiants concernent des professionnels qui n'incarnent pas des positions professionnelles-clefs, ils se jouent alors (relativement) discrètement, et quoique pathogènes, peuvent concourir à maintenir des équilibres institutionnels. Au moment où ils sont mis en oeuvre sur la personne qui occupe la fonction de direction, ils se font patents, se rendent visibles de l'extérieur de l'institution, et font *crise*. On n'attaque pas les garants institutionnels impunément. Toute éviction d'un directeur s'apparente par trop bruyamment au «*meurtre du père »*, et attaquent les arrimages symboliques indispensables à une stabilisation et une pacification de la psyché institutionnelle.

Regardons pour l'heure ce qu'entraîne pour le «Je» l'occupation d'une telle place de

[439] Nathalie Zaltzman. (1998), op. cit., p. 15.

[440] Piera Aulagnier (1984), L'apprenti-historien et le maître-sorcier - Paris, PUF, 1984, p. 241-242. Le passage en italique est souligné par nous.

garant institutionnel.

C.4 Les directeurs d'institution : une inévitable aliénation ?

«L'aliénation présuppose l'idéalisation de la force aliénante par le sujet mais aussi par plusieurs autres : elle n'est donc jamais un phénomène singulier. L'excès d'idéalisation nécessaire au basculement de la pensée dans un état d'aliénation à la pensée d'un autre exige la sommation sur un seul d'un certain nombre d'idéalisations singulières.» (P. Aulagnier 1979[441]).

C.4.1 Les directeurs : part du cadre institutionnel

Les changements qui touchent à la structure des institutions déclenchent d'importants mouvements de violence et entraînent (la plupart du temps) une mise en crise de l'institution. La violence qui se trouvait précédemment liée dans/par le cadre institutionnel (dans les liens entre les sujets, dans l'organisation et dans la structure) se transforme en attaques meurtrières. Ces débordements procèdent de la «libération» de la violence que les pactes antérieurs avaient stabilisé par une mise au silence d'une part du «négatif».

Si les changements généalogiques sont les archétypes des changements structuraux, les changements de positionnement psychique des directeurs en place (lorsqu'ils sont «suffisamment» importants), entraînent également des désorganisations et déclenchent des mouvements de violence au sein des institutions, même s'ils ne relèvent pas d'une même évidence[442]. Ces changements ne sauraient entraîner de telles mises en crise, s'ils n'affectaient *aussi* la structure dans sa configuration psychique, au-delà des seuls aspects organisationnels. Cet aspect nous conduit à considérer la personne même du directeur comme partie intrinsèque du cadre institutionnel, aspect qui demeure habituellement voilé, ou fait l'objet d'un déni consensuel.

Dans son étude sur «*l'infrastructure imaginaire des institutions*», Paul Fustier (1987) défend la proposition selon laquelle : «***Les organisateurs psychiques ne remplissent plus leur fonction d'infrastructure pour les échanges institutionnels et deviennent des «désorganisateurs institutionnels» lorsque se produisent des ruptures dans certains constituants du cadre, qui renvoient à une problématique oedipienne*** [443] ***»***. Cette perspective permet de considérer les mises en crises liées à des changements de positionnement des directeurs, sans qu'il n'y ait de changement de personnes. De par sa

[441] ***Piera Aulagnier (1979), op. cit., p. 38.***

[442] Nous en verrons une illustration au travers de la situation d'une Maison d'Enfant «Les Terrasses».

[443] Paul Fustier (1987), L'infrastructure imaginaire des institutions. À propos de l'enfance inadaptée - in Kaës R. et alii *L'institution, les institutions*, Paris, Dunod, p. 142. Le passage hors italique est souligné par l'auteur.

position qui renvoie à une «*problématique oedipienne*», le directeur est assimilé au cadre institutionnel. *Il est une part du cadre mise au silence*.

C.4.1.1 Les directeurs : «être seul» face à une mère archaïque

Pour aller plus avant dans la compréhension de la part que jouent les directeurs (et que les différents professionnels jouent via les directeurs) dans les crises institutionnelles et dans les mises à mal, les évictions, les écrasements de la temporalité, une autre dimension est à prendre en compte, celle du lien à «l'objet» développée par ces directeurs - par où se rencontrent les dynamiques de *l'emprise* et de»*l'aliénation* au sens de P. Aulagnier.

«L'état d'aliénation : Je définis par ce terme un destin du Je et de l'activité de penser dont la visée est de tendre vers un état a-conflictuel, d'abolir toutes causes de conflits entre l'identifiant et l'identifié, mais aussi entre le Je et ses idéaux, ce qui revient à espérer l'abolition de tout conflit entre le Je, ses désirs et les désirs du Je de ces autres par lui investis. Ce rêve et cet espoir d'une voie qui, en abolissant toute situation conflictuelle, abolirait par là toute cause de souffrance sont partagés par tout sujet : je dirai donc que l'état d'aliénation représente l'extrême limite que peut atteindre le Je dans la réalisation de ce désir, s'il faisait un pas de plus il aboutirait à la mort effective de la pensée, et par là de lui-même.» (P. Aulagnier 1979[444]).

Les personnes qui sont en place de direction ont souvent occupé d'autres fonctions avant d'accéder à celle de directeur. Cela est particulièrement vrai dans le secteur du travail social où la plus grande partie des directeurs est issue des professions éducatives. Ils ont donc oeuvré précédemment dans des institutions analogues à celles dont ils ont pris la direction. Cela est moins vrai dans le secteur médical, pour ce qui est des directeurs des structures hospitalières[445]. Ces directeurs sont régulièrement issus de filières plus administratives, et se tiennent donc à distance des pratiques de soin que dispensent ces institutions. Ces trajectoires demeurent toutefois valides pour des structures de petite taille, de même que pour les médecins responsables qui, avant de se retrouver sur ces postes, ont eux aussi partagé le travail soignant.

Nous allons considérer la perspective selon laquelle les personnes qui arrivent en position de responsables ont précédemment exercé d'autres fonctions plus directement

[444] ***Piera Aulagnier (1979), op. cit., p. 37.***

[445] Les structures hospitalières sont configurées à partir d'une double hiérarchie : administrative et médicale. Dans la mesure où la tâche primairenotion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire est constituée par le soin, les figures identificatoires sont en ces lieux occupées par les médecins et les chirurgiens. Aussi, à défaut de bénéficier de l'une des composantes essentielle de la gratification narcissique (inhérente à la position de directeur), celle qui se joue au travers des identifications et de la prime narcissique qui en résulte, il ne reste (parfois) aux directeurs administratifs que la *jouissance de la «casse*». Une telle jouissance permet alors de s'éprouver dans sa puissance phallique. La *jouissance de la «casse*» correspond donc à une modalité de *raptnotion rapt notion rapt notion rapt notion rapt notion rapt notion rapt notion rapt notion rapt du pouvoir*, là où précisément le pouvoir n'est pas consenti (n'est pas donné). Nous aurons l'occasion de revenir sur ces dynamiques notamment à propos de la figure du «*parricidenotion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide* «.

liées à la réalisation de la tâche primaire. Ainsi il était un temps où le groupe les soutenait et où ils se soutenaient dans le groupe. Ils vivaient, agissaient (et élaboraient parfois), leur relation entre déni et séduction, avec les représentants hiérarchiques d'une part, et avec l'institution comme «objet» d'autre part, non sans une certaine envie dans laquelle pouvait (parfois) se faire entendre une visée meurtrière. Les dynamiques dessinées par ces trajectoires peuvent par analogie éclairer des trajets qui en diffèrent.

C.4.1.1.1 Les seconds hiérarchiques épuisés par leurs fantasmes meurtriers

Il est en effet des situations où des professionnels en position de *second* dans la hiérarchie institutionnelle (chefs de service, directeurs adjoints), se retrouvent aux prises avec un fantasme qui les épuise. Ils sont alors la conviction de pouvoir *tuer le directeur en place* (leur supérieur hiérarchique), d'être à même de lui ôter sa légitimité et d'être ainsi en mesure de précipiter sa destitution et son exclusion.

Or, tuer le père relève d'une dynamique suicidaire pour le «Je» lui-même, ainsi que l'épingle l'aphorisme de P. Legendre (1989[446]) : «***Quand un père est tué, c'est un fils qui meurt***». Se trouver aux prises avec le fantasme d'être à même de destituer professionnellement le garant institutionnel, confronte le «Je» au vertige de la déliaison générationnelle et de la dé-différenciation qui n'est autre que le vertige de l'inceste. Le «Je» s'épuise dès lors à tenter de «contenir» ce qui se révèle pour lui source d'une excitation qui le déborde de toute part, et que «signe» *l'épuisement*.

Au cours de nos pratiques «d'analyse des pratiques» auprès de directeurs et de chefs de services, nous avons rencontré de telles configurations, un nombre non négligeable de fois. Les composantes communes à l'ensemble de ces configurations, résident dans le fait qu'il s'agit de professionnels en position de *seconds hiérarchiques* (Chefs de services éducatifs, directeurs-adjoints, ou cadres intermédiaires hospitaliers) qui ont été nommés sous l'égide d'un autre que celui avec lequel ils se retrouvent au moment du témoignage des «*épuisements*». La «tentation» du pouvoir est également présente pour ces personnes. Outre ces aspects une partie de ces personnes ont aussi en commun de dire avec insistance, ou d'agir leur «*déception*» - mouvement qu'elles reconduisent dans l'espace groupal d'A. de P. Nombreux sont ceux qui témoignent de ce sentiment de déception relativement au travail d'élucidation qu'ils viennent solliciter et qui est mené avec l'aide du groupe et de l'intervenant en rapport avec les problématiques institutionnelles, inhérentes à leur position et à leur fonction. Les présentations mobilisent le registre de la plainte ; ce qui est attendu par ces «seconds» dans de tels espaces, c'est une confirmation par le groupe de leur propre condamnation du directeur de leur institution pour son incompétence avérée, sa toxicité et sa pathologie. Dans le récit de leur situation on a affaire à une accumulation de détails aux fins d'acculer le groupe et l'intervenant à la seule validation de ce qu'ils présentent comme leur conviction. Au vu du tableau ceux-ci doivent reconduire «en deuxième instance» la condamnation initiale : ce directeur est (selon) *« **franchement nul», «redoutablement incompétent», «fou», «pervers», «paranoïaque», et vous ne pouvez dès lors que me plaindre de devoir travailler auprès de lui/elle, et supporter pareille infamie***».

[446] Pierre Legendre (1989), *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père* - Paris, Fayard, p.172.

Cette présentation comme toute demande - puisque demande il y a - ne saurait faire oublier qu'elle est d'autant plus insistante que celui qui l'énonce souhaite dans le même mouvement où il conduit une telle validation, à ce qu'un autre l'aide à sortir des impasses où il se fourvoie, ce que soulignent les propos de B. Jacobi :

«Quand un patient propose un sens (ou une origine, une valeur, une nécessité,...) à sa souffrance, il occupe une posture d'imposition. Affirmer qu'il tente de faire partager la signification attribuée à son auditoire est limiter la portée de ce discours. La signification reconnue à une plainte est d'abord au service de celui qui cherche à l'imposer. En levant l'impôt du sens, il offre une contribution à la patrie du langage Parce que l'effort d'une parole s'applique à celui qui l'énonce, elle n'est pas seulement limitation mais également ouverture» (B. Jacobi 1998[447]).

Il va s'agir de permettre à ces personnes d'entrevoir ce qu'elles-mêmes sont en train de jouer pour le compte de leur groupe d'appartenance institutionnelle, et pour leur propre compte, de blocage de la *temporalité*, de *refus* de quitter les *filiations* à l'égard du directeur précédent (et d'une qualité de liens et de pratiques antérieures). Pareilles interventions ont de fortes chances de transformer (dans un premier temps) l'intervenant en *bourreau*. Il est alors lui aussi recherché aux vues d'une nouvelle déception, celle-là même où le «Je» vient se soutenir, dans une mise en acte de propre conflictualité oedipienne, tout en escomptant une délivrance de ces enfermements.

«C'est parce qu'un sujet ne peut accomplir les réaménagements pulsionnels et fantasmatiques exigés par la situation qu'il devient - ou se révèle - thanatophore.» (E. Diet 1996[448]).

C'est de fantasme de meurtre et de visée de destitution dont il s'agit dans ces situations. On est ainsi avec un représentant institutionnel qui va mettre en oeuvre de telles visées de mort sur la scène professionnelle, aussi suivons nous Emanuel Diet, lorsqu'il définit une position qu'il qualifie de «*thanatophore*» au sein les dynamiques institutionnelles comme celui qui n'est pas à même de réaménager et d'adapter sa propre économie psychique, face aux changements exigés par les modifications structurelles, - en soulignant qu'une telle position procède d'une fonction phorique attribuée par le groupe, et ne saurait se réduire à la seule dimension intra-subjective, ou à la seule dimension inter-subjective. Tout acteur au sein de la groupalité dans laquelle il prend place joue une *fonction «intermédiaire» topique, dynamique et/ou économique* (R. Kaës).

«Les recherches sur le groupe rencontrent nécessairement le problème des modalités des passages et des articulations entre les espaces psychiques. Une attention particulière doit être portée aux fonctions intermédiaires qu'accomplissent certains sujets dans la topique, la dynamique et l'économie du lien. Ces fonctions sont requises dans l'agencement de n'importe quel lien : dans la famille, dans un couple, dans un groupe ou dans une institution ; elles sont nécessaires au processus d'appareillage psychique intersubjectif.» (R. Kaës 1999[449]).

[447] ***Benjamin Jacobi (1998), op. cit., p.58.***

[448] ***Emmanuel Diet (1996), Le thanatophore - in R. Kaës et alii, Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels, Paris, Dunod, p.129.***

Ces situations où des «seconds hiérarchiques» «*s'épuisent*» à contenir leurs fantasmes meurtriers soulignent (s'il en était besoin) la tentation du pouvoir et l'envie corrélée, celle qui se développe à l'égard de cette place marquée des «*signifiants des Noms-du –père*». «*L'épuisement signe la jouissance.*» (D. Vasse 1999[450]).

C.4.1.2 Être seul face à l'objet, face à ses fantasmes et à la potentialité d'emprise

Revenons plus directement sur les dynamiques des directeurs : à leur niveau, la plainte qui porte sur «la *solitude* éprouvée» dans leur fonction tend à se transformer en poncif. Lorsque la trajectoire professionnelle mène ces sujets dans des places de responsables, ils se retrouvent en effet *seuls face à «l'objet*», *seuls face à leurs fantasmes*, *seuls face aux potentialités d'emprise*, et *aux fascinations de la désormais possible aliénation* du désir des autres au profit de leur propre narcissisme. Du fait que la place de garant institutionnel réfère à l'imago paternelle, les fantasmes incestueux et parricides se trouvent réveillés et mis en scènes au travers de l'institution considérée comme «objet». L'occupation de cette nouvelle place de garant oblige dès lors les responsables à ré-interroger, et à potentiellement reconfigurer leur propre position au sein de leur scénario oedipien. Elle contraint à une modification radicale des étayages antérieurs du «Je». Les plaintes portant sur les éprouvés de *solitude* témoignent de la confrontation des responsables fraîchement promus, à la position imaginaire dans laquelle ils *se* tenaient à l'égard de l'institution en tant qu'«objet», du temps où un autre (père) occupait cette place, et des remaniements qui résultent de la position dans laquelle ils se tiennent à présent à l'égard de cette même institution. Ainsi pour l'ensemble des directeurs qui ne sont pas en position de fondateurs, l'institution en tant qu»«objet» déjà *référé* à un autre, vient très directement entrer en résonance avec la rivalité oedipienne, et ses apories.

La confrontation à «*l'être seul*» concerne tout sujet dans son assomption comme sujet (D.W. Winnicott 1958, P.L. Assoun 1998, E. Enriquez 1998, R. Roussillon 1999[451]).

[449] ***R. Kaës poursuit : « Pour des raisons qui leur sont propres, mais aussi sous l'effet d'une détermination intersubjective à laquelle ils sont assujettis, certains sujets viennent occuper dans le lien cette fonction : de porte-parole, de porte-symptôme, de porte rêve, de porte-mort, de porte-idéalnotion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal , etc. J'ai proposé le concept de fonction phorique pour spécifier ces emplacements et ces fonctions.» (1999 a), Quelques reformulations métapsychologiques à partir de la pratique psychanalytique en situation de groupe - in Revue Française de Psychanalyse; Groupes - 3 Tome LXIII , p.768.***

[450] Denis Vasse (1999), *La dérision ou la joie, la question de la jouissance* - Paris, Seuil, p. 61.

[451] Sur cette question de «*l'être seul*» et de l'appropriation subjectivenotion appropriationsubjective notion appropriationsubjective notion appropriationsubjective notion appropriationsubjective notion appropriationsubjective notion appropriationsubjective notion appropriationsubjective 171notion appropriationsubjective qui en est le corollaire, outre l'article de référence de D.W. Winnicott (1958 a), La capacité d'être seul - in *De la pédiatrie à la Psychanalyse*, Paris, Payot (1976), p. 205-213), on peut également se référer à ceux de P.L. Assoun (1998 b) Métapsychologie de la solitudenotion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude : clinique de l'être seul, et de E. Enriquez (1998), De la solitude imposée à la solitude solidaire - in *Topique* n°64, ainsi qu'à R. Roussillon (1999 b), La capacité d'être seul en face du groupe - in *Revue Française de Psychanalyse, Groupes,* 3 Tome LXIII, p. 785-800.

Les professionnels qui partagent leur fonction avec d'autres dans l'institution, ceux que P. Fustier (1998[452]) désigne comme les «*multiples»*, sont habituellement protégés de la radicalité de cette confrontation à l'«être seul» par leur appartenance au groupe de pairs, par leur relative interchangeabilité au sein d'une équipe, et les solidarités nécessaires au maintien des pactes groupaux. Ils en sont également protégés par une distinction entre scène privée et scène professionnelle[453], plus nette, et plus aisée que celle qui a cours dans les positions de responsables. Ils peuvent (pour partie) désinvestir momentanément «l'objet», ne pas avoir à soutenir une préoccupation à cet endroit, puisque quelque autre (semblable en sa fonction) est là pour le faire. Les directeurs, eux, demeurent en positon de responsabilité - la responsabilité juridique métaphorise le lien de permanence qui existe entre le directeur et l'institution, à partir du moment où ils en deviennent les «*responsables*». Ils sont ainsi tenus à assurer des «astreintes» sous la menace constante de s'assimiler ou d'être assimilés à être «*indispensables*». - Ainsi de cette directrice qui ne s'autorisait pas à éteindre son téléphone portable. Le contrat (formalisé) qui la liait à l'institution ayant stipulé qu'elle se devait d'habiter le logement de fonction situé sur l'établissement, et simultanément d'être «toujours joignable». C'est tout au moins en ces termes qu'elle parlera de la «*sinécure*» à laquelle elle avait consenti.

C.4.1.2.1 La flambée des fantasmes : aliéner – s'aliéner

Dans ses rencontres avec les institutions le «Je» ne manque pas de se confronter aux imagos maternelles et au registre de l'archaïque, tels qu'évoqués par F. Pasche (1983). Si toute période de transformations de remaniements dans les identifications entraîne pour le «Je» d'importants désétayages, ces désétayages fragilisent en retour les modalités défensives. Ces périodes laissent donc (ré)apparaître des mouvements régressifs avec leurs cortèges de peurs et d'angoisses archaïques. «*Désir anéantissant d'y retourner, de s'y engloutir et, puisqu'il s'en nourrit, d'en être envahi»* - toutes traces précoces de ce que le «Je» a dû «*affronter*», se trouvent ainsi évoquées, voire réveillées.

«Après la naissance, après la séparation du corps de la mère, et même au cours du maternage le plus satisfaisant, l'enfant aura tout d'abord à affronter sous forme de cauchemars, plus rarement d'angoisses vigiles, le désir anéantissant d'y retourner, de s'y engloutir et, puisqu'il s'en nourrit, d'en être envahi[454]. Désirs plus ou moins projetés, mais toujours raccordés aux fantasmes inconscients de la mère. Il devra triompher de ses désirs pour conquérir son identité, autrement dit son existence, existence distincte de celle d'une dyade dont il serait la moitié

[452] Paul Fustier a mis l'accent sur cet élément différenciateur des places et des fonctions : dans une institution il y a ceux qui sont les «*uniques*» (uniques à occuper une fonction), et les «*multiples*», ceux qui sont plusieurs à occuper une même fonction et qui de ce fait ont un statut d'interchangeabilité. P. Fustier (1998 c) Travail d'équipe et dispositif institutionnel - in Blanchard-Laville C. et Fablet D. (ouvrage coordonné par), *Analyser les pratiques professionnelles*, Paris, L'Harmattan.

[453] Nous trouvant au coeur d'une période de réduction du temps de travail significative (les 35 heures), nous n'avons pas encore pris la mesure des incidences de cette nouvelle répartition du temps sur l'investissement du champ professionnel, et sur la modification de la place des identifications professionnelles dans l'économie psychiquenotion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique notion économiepsychique des sujets, qui vont en résulter.

constituante. Nous avons tous eu à lutter avec le Monstre, à aborder la mère archaïque.» (F. Pasche 1983[455]).

Lors de ses rencontres initiales avec les institutions, le professionnel s'est trouvé aux prises avec de telles figures de la dévoration. Lorsque ce même professionnel parvient en position de responsable, il est de façon nouvelle et radicale, confronté aux fantasmes inhérents à cette place. La position d'élection qui est la sienne réveille alors l'ensemble des peurs et des angoisses comme autant d'échos de ces batailles menées pour se différencier d'avec la mère archaïque, ceci de façon concomitante avec la reviviscence d'expériences de fusion et de possession de «l'objet» convoité. Le sujet se retrouve donc face à la rivalité oedipienne et à une nouvelle élaboration de sa place dans la génération. L'éprouvé de solitude s'en trouve radicalisé.

Une des lectures du mythe d'OEdipe permet de dessiner une telle perspective. Le mythe est alors considéré comme mythe d'investiture royale, et mythe d'initiation masculine (D. Anzieu 1975, J.J. Goux 1991). L'affrontement au monstre femelle (aux figures de la dévoration et/ou de la séduction) constitue dès lors un ingrédient majeur de l'épreuve[456]. La position de solitude éprouvée (dans la fonction de direction) fait écho à cette question de l'investiture et au cortège de fantasmes (oedipiens) qui lui sont attachés[457]. Dans le même temps le «Je» rencontre un changement de statut qui le réfère à une position d'adulte, position qu'il peut vivre comme «*un isolement tragique*», ou comme une «*indispensable solitude*» (M. Bonnet 1998a[458]). Au travers de l'accroissement

[454] Francis Pasche souligne en notes que ces «expériences sont en quelque sorte l'envers d'autres expériences de fusionnotion fusion notion fusion notion fusion notion fusion notion fusion notion fusion notion fusion notion fusion , béatifiques elles, avec «l'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago «.

[455] Francis Pasche (1983), Aspects de la mère archaïquenotion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque dans la mythologie - in Le sens de la psychanalyse, Paris Puf, 1988, p. 110. Le passage en italique est souligné par nous. Si nous nous accordons avec F. Pasche dans le mouvement qu'il dessine de la confrontation avec le «Monstre» référant au maternel archaïquenotion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque , nous ne le suivons pas dans la dénomination d'«imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago « qu'il lui confère dans son texte. Dans notre manière de concevoir la structuration de la psyché groupale institutionnelle, «l'imago» positive nous paraît constituer un pôle imaginaire et identificatoire défensif pour les professionnels, dans une défensenotion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense notion défense contre le fantasme. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette intrication entre l'imago et le fantasme, que nous proposons de désigner comme «scénario matricielnotion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel «. Nous trouvons chez Didier Anzieu la même distinction dans ses réflexions de 1980 à propos de l'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago : «Faut-il rajouter à cette liste (des imagos) une imago de la mère phallique ? La mère phallique et la mauvaise mère sont incontestablement deux réalités psychiques différentes par leur contenu et leurs effets. Mais la première me semble être plutôt un fantasme originaire qu'une imago.» (Didier Anzieu (1980), Le groupe et l'inconscient - Paris, Dunod, p. 188). - étant entendu que nous amalgamons ici ces deux aspects du maternel archaïquenotion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque 171notion archaïque notionarchaïquenotionarchaïque : «mère phallique» et «mère archaïque».

456 L'affrontement avec le monstrenotion monstre notion monstre notion monstre notion monstre notion monstre notion monstre notion monstre notion monstre constitue l'épreuve majeure des parcours initiatiques (tels que relatés dans la mythologie grecque) qui transforment les fils en rois, à leur tour garants de la *cité*. J.J.Goux (1991), comparant la structure d'un ensemble de mythes, a mis en évidence un ensemble de séquences (un monomythe) qui dessinent le parcours initiatique des hérosnotion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros (tels Persée, Bellérophon, Jason, ...). Cette structure énonce les filiations et les arrimages à un père (à un roi), comme nécessaires à l'affrontement avec le monstre. Dans ce parcours mythique le héros y rencontre trois rois (un roi persécuteur [qui redoute la puissance naissante du fils], un roi mandateur [celui qui désigne l'épreuve], et un roi donateur [celui qui offre sa fille, la princesse, en mariage]). Il s'agit selon les termes de J.J. Goux d'accomplir le «monstricide» pour délivrer la «jeune fille», cette part du «féminin», différenciée de l'archaïquenotion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque , que le héros va épouser au terme de la série d'épreuves. L'épreuve centrale consiste donc en un affrontement avec un monstre femelle d'originenotion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine marine - L'historienne des religions Marie Delcourt met elle aussi l'accent sur ces figures du monstrueux comme caractérisées dans le registre du féminin (M. Delcourt 1944) -. Il pourrait être intéressant de s'interroger plus avant sur les conditions nécessaires à l'occupation de la place de référant institutionnel, dans le lien que ces professions entretiennent avec l'excitationnotion excitation notion excitation notion excitation notion excitation notion excitation notion excitation notion excitation notion excitation , les positions héroïques et les affrontements aux figures du monstrueux. En lien avec les propositions de J.J. Goux on pourrait interroger le rapport que ces représentants institutionnels vont développer à l'égard de leur «*cité*», dans son lien avec leur sortie de la sidérationnotion sidération notion sidération notion sidération notion sidération notion sidération 171notion sidération notionsidérationnotionsidération et de la captation incestueuse qu'elle maintient. Sont-ils parvenus à accomplir le «monstricide» avant d'accéder à leur poste de direction ? Ou l'institution se trouve-t-elle en place de figure archaïque maternelle, en place d'objet incestueux, et sont-ils au travers de cette rencontre, livrés au risque de l'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste avec son cortège de destruction et de mort ? Le mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe d'OEdipenotion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe est analysé par cet auteur comme un dérèglement de la structure du monomythe où le hérosnotion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros est habituellement protégé des tentation de l'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste et du meurtre, au travers de son lien aux pères et aux «rois», et de son inscription dans une généalogienotion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie . Le dernier roi rencontré (le roi donateur), celui qui offre sa fille en mariage, est donc celui qui consent à la générationnotion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération , à la temporalité, et à sa propre finitude, au bénéfice du futur roi. (Jean Jacques Goux (1991), *Oedipe philosophe* - Paris, Aubier, 223p. et (1996 a), Le mythe d'OEdipe comme initiationnotion initiation notion initiation notion initiation notion initiation notion initiation notion initiation notion initiation notion initiation esquivée - in Godelier M. et Hassoun, J. (sous la direction de), *Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualiténotion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité* , Paris, Arcanes, p. 69-78).

457 Nous avons pu voir ce vertigenotion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige , caractérisé par Freud comme *étrangement* à propos du «*Trouble du souvenir sur l'Acropole*», cf. l'association freudienne autour du sacre de Napoléon et la convocation du pèrenotion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère en cet endroit de risque de noyage narcissique, sous le sceau de l'auto-engendrementnotion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement .

458 Selon le titre de l'article de M. Bonnet (1998 a), De l'isolement tragique à l'indispensable solitudenotion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude - in *Topique n°64, «Solitudes*», L'esprit du temps, p. 101-118. Rappelons ce que nous avons précédemment souligné (dans le chapitre «Assignations») du lien entre les professions du soin et du travail social (et quelques autres), et l'entrée imaginaire dans une position *d'adultenotion adulte notion adulte notion adulte notion adulte notion adulte notion adulte notion adulte* , du fait de l'accès à des savoirs «*secrets*», à des agirs *transgressifs*, voire *tabous*.

des marges d'actions, des potentialités imaginaires et réelles d'agir sur l'autre, d'agir l'autre - la relation d'autorité permet de «*faire faire à l'autre*»-, le «Je» rejoint les imagos parentales. Une telle place confère une plus grande maîtrise vis-à-vis de l'institution comme «objet», via l'organisation, les nominations, et donc une plus grande maîtrise sur les professionnels et les «usagers» - les nominations permettent ainsi d'établir un système de filiations, et d'y jouer des fantasmes généalogiques.

C.4.1.2.2 La tentation régressive : l'aliénation aux figures de l'archaïque

Face aux éprouvés de solitude qui «travaillent» le sujet, une tentation régressive se présente à lui sous la forme d'une double aimantation qui convoque les figures de *l'aliénation* et de *l'emprise*, en leurs aspects radicaux.

.

Le «Je» peut ainsi vivre imaginairement l'institution comme «objet» à posséder, à placer sous emprise. Il se situe alors dans une dynamique de : *assujettir*, *posséder, aliéner*.

.

Il peut aussi se mettre en place de se faire l'«objet» de l'emprise de l'institution : *s'assujettir*, *être possédé, s'auto-aliéner*.

Un des pôles de l'aimantation conduit à poursuivre «*l'odyssée conquérante*», soit à demeurer dans la fascination héroïque des affrontements. Dans cette voie, le jeu oscille entre dévorations, engloutissements, meurtre et *possession de* l'institution en place «d'objet» maternel. Sur le pôle opposé-complémentaire, le «Je» peut jouer de *sa dépossession par* l'imago maternelle identifiée à l'institution ; soit jouer son assujettissement à cette imago, au registre de l'archaïque, et aux délices de captation et d'emprise qui en sont escomptés.

«L'institution est (...) ordonnée à des fonctions psychiques, elle mobilise nécessairement des formations archaïques et oedipiennes de la vie psychique.» (R. Kaës 1996[459]).

«***Etre seul, c'est être seul face à ça !***». Les différentes tentations se présentent au «Je» en un «jeu» d'aliénation : posséder - être possédé, aliéner - s'auto-aliéner, assujettir - s'assujettir, en une volonté d'«*exclusion de toute cause de doute, de toute cause de conflit, de toute cause de souffrance*» (P. Aulagnier 1979[460]), de toute instance susceptible de faire brèche, de faire tiers.

[459] ***René Kaës (1996 b), Souffrance et psychopathologie des liens institués, une introduction - in Kaës R. et alii, Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels, Paris, Dunod, p. 47.***

[460] «*Le désir d'aliéner comme le désir d'auto-aliénationnotion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation n'ont pas comme seule motivation l'espoir de rendre moins insistante, moins fréquente, moins dramatique, l'épreuve du doute et le conflitnotion conflit notion conflit notion conflit notion conflit notion conflit notion conflit notion conflit notion conflit qui en résulte entre le Je et ses idéaux (...) ce que visent ces deux désirs, le signe de leur démesure, est l'exclusion de toute cause de doute, de toute cause de conflit, de toute cause de souffrance.*» Piera Aulagnier (1979), op. cit., p. 15.

«Pour préserver cette exclusion le Je est alors dans l'obligation de prendre en charge la mise à mort de ces parties de sa propre activité de pensée qui permettent de la différencier de ce qui ne serait plus qu'une activité de répétition, de mémorisation, de reprise en écho d'un déjà pensé par un autre et pour toujours.» (P. Aulagnier 1979[461]).

C'est à la lumière des violents remaniements oedipiens que précipitent ces places de direction qu'il nous est possible de comprendre un certain nombre de décompensations psychiques de directeurs peu de temps après leur arrivée dans leurs nouvelles fonctions. Lorsque des sujets aux prises avec une problématique oedipienne mal pacifiée se retrouvent en place d'être l'objet *élu* de l'institution, le fantasme incestueux envahit la scène en un véritable incendie. L'interdit oedipien inscrit dans la configuration hiérarchique préservait jusque-là le sujet. Lorsque ce verrou saute, le «Je» se perd, se désarrime de ces butées qui lui servaient d'amarrages externes. Il s'engloutit dans son fantasme et se morcelle[462].

«La confrontation à l'OEdipe est susceptible d'entraîner une re-sexualisation

[461] ***Piera Aulagnier (1979), op. cit., p. 15.***

[462] Ainsi de cette directrice en soins infirmiers Madame «L» qui (à l'occasion d'un séminaire de formation) reconsidérait les relations qu'elle avait entretenues avec ses supérieurs hiérarchiques au temps où elle-même était en fonction de cadrenotion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre de santé et qui décrira sa réaction face à l'autorité de sa directrice de soins d'alors. Lorsque celle-ci lui enjoignait la réalisation d'une tâche définie, elle se plaçait dans un «*souverain*» dédain, énonçant intérieurement : «*Chante, beau merle, tu m'intéresses !*». Ce qu'une telle position donne à entendre c'est le *refusnotion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus* qui vient se nouer à une *rivalité meurtrière*, - refus qui est ici celui de l'autorité d'une autre femme. À partir de cette configuration on ne sera pas étonné d'apprendre que pour l'obtention de son propre poste de directrice, cette personne évincera une de ses collègues alors en place, celle-là même qui l'avait informée d'une vacance de poste et l'avait invitée à poser sa candidature dans l'institution, de manière à venir la seconder. Ce poste d'adjointe représentait une promotion importante pour Madame «L». Dès son arrivée en cette nouvelle fonction et cette nouvelle institution, elle n'eut alors de cesse de manoeuvrer afin de se retrouver dans la fonction occupée par sa collègue. C'est du «haut» d'un tel succès qu'elle témoignera de son *épuisementnotion épuisement notion épuisement notion épuisement notion épuisement notion épuisement notion épuisement notion épuisement notion épuisement* . À nouveau ce qui s'impose ici c'est la question de la jouissance sous le primat d'un narcissismenotion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme de mort. De par son «*succès*» cette directrice se retrouvait aux prises avec une dynamique incestueuse agie sur la scène professionnelle. Elle tentait alors, quelque peu désespérément d'ignorer la culpabilité qui venait poindre en sa fatigue. Sa dénégation ira jusqu'à énoncer dans le groupe de formation une plainte portant sur la *non-coopération de sa «collègue»*, celle dont elle venait de ravir la place, déniant (par trop) ouvertement l'existence d'une quelconque rivalité. Or de se retrouver dans une telle place, elle se trouvait à devoir faire face aux figures grimaçantes de son propre *refusnotion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus* et de ses manoeuvres destructrices. C'est elle désormais qui se trouvait en place d'être en ce lieu où viennent se focaliser les visées meurtrières, cible de l'envie destructrice (dont elle connaît la violence). Elle se retrouve dès lors potentiellement promise à une mise à mort professionnelle. La position incestueuse lui interditnotion interdit notion interdit notion interdit notion interdit notion interdit notion interdit notion interdit notion interdit tout accès à une position de repos, et peut précipiter une dérive paranoïaque. C'est alors un hyper-contrôle «épuisant» qui s'offre comme leurre d'une protection face au désarrimage du «Je» d'avec ses ancrages symboliques dans la générationnotion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération notion génération , celui que l'accès à cette position a généré.

régressive des positions masochistes antérieures, mais qui seront d'autant plus prégnantes qu'existera ce défaut dans les assises narcissiques.» (P. Jeammet 2000[463]).

Un autre symptôme témoigne de ces éclatements, ou de façon moindre, de ces égarements du «Je» : ainsi de l'ensemble de ces comportements sexuellement et/ou financièrement déviants. Les licenciements de directeurs pour dérives frauduleuses sont pléthoriques, et procèdent de cet effondrement des interdits sous la poussée du remaniement psychique que génère la fonction. N'étant plus «soumis» à une instance extérieure représentante surmoïque de l'autorité, n'étant plus «contraints» par un père interdicteur, les sujets n'ont de cesse de pousser plus avant les limites du licite. Ils s'engagent alors dans la recherche d'un nouveau signifiant de l'interdit (toujours extérieur au «Je») et ce faisant s'égarent dans les dédales de la jouissance - La situation «*Pygmalion intempérant*» (dans la suite du texte) nous permettra de clarifier ce mouvement et de voir oeuvrer une telle déviance sur le versant d'une confusion générationnelle.

C.4.2 «C'est mon problème !»

«Nous sommes partie intégrante des organisations et (...) les organisations font partie de notre personnalité.» (J. Bleger 1971[464]).

C.4.2.1 Revendiquer sa subjectivité face à l'institution

Les nominations dans des places de responsabilité d'institution ne sont pas sans évoquer les dynamiques d'investiture, et «l'excès d'emprise» qui caractérise ces places (M. Bertrand & B. Doray 1989[465]). Dans un tel mouvement se précipite une assimilation de la personne du directeur à la structure, il est désormais celui qui la représente[466] ; il en est le «responsable» (tout autant sur le plan juridique que sur la scène psychique institutionnelle). Ainsi que nous venons de le voir, ce mouvement peut donc susciter des vécus de dépossession radicale (par la mère institution dans son double aspect : celui de mère archaïque et celui des figures paternelles auxquelles s'affrontent les prétendants) et précipiter des fantasmes incestueux, et leurs cortèges de désolations. Face à de tels vécus on assiste assez régulièrement de la part de ces différents directeurs à des revendications d'une part de subjectivité, qu'ils requièrent aux fins de s'y s'éprouver comme sujets différenciés de l'institution qu'en leur fonction ils représentent. Ainsi de la situation que nous allons considérer, baptisée pour la circonstance *«C'est mon*

[463] ***Philippe Jeammet (2000), L'énigme du masochismenotion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme notion masochisme - in André J. (sous la direction de), L'énigme du masochisme Paris, Puf, p. 66.***

[464] ***José Bleger (1971), Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions - in Kaës R. et alii, L'institution et les institutions, (1987) Paris, Dunod, p. 59.***

465 «*Les souverains et les fondateurs» se trouvent désignés dans «un excès d'emprise de l'histoire d'une communauté sur leur histoire propre.*» (Michèle Bertrand et Bernard Doray (1989), Psychanalyse et sciences sociales - in *Le Père*, Paris, Denoël, p. 518).

, dont la directrice face à une tentative de clarification de la dynamique institutionnelle éprouvera le besoin de revendiquer une part qui lui serait propre.

Au moment où il occupe la place de directeur le «Je» n'est en effet jamais assuré de ne pas être englouti par l'institution dont il constitue une figure d'élection. Il n'est jamais assuré de ne pas être réduit en objet de dévoration et/ou enserré dans la violence meurtrière des filiations refusées. Or nous allons voir qu'au sein de cette institution c'est précisément la personnalité du directeur qui sert de masque à de l'impensé, à une fixité de l'histoire ; certains pans de la dynamique institutionnelle sont ainsi réduits au silence, *dans* la personne du directeur en tant que part du cadre institutionnel, ceci via le *jugement d'attribution.* Les *corrélations de subjectivité* qui spécifient le champ de l'inter-psychique et du trans-psychique ne trouvent à se penser que dans l'intervention d'un élément tiers, dans la création d'un écart producteur d'une mise en représentation du système.

Dans cette institution la violence nécessaire aux prises en charges proposées va se trouver exclue de la représentation et du représentable, et se trouver voilée sous le prétexte du «*respect*». Ce terme et la dynamique institutionnelle qu'il recouvre servent en effet de point de fusion-confusion, à l'impensé du lien. Ils condensent et préservent une configuration qui se révélera comme un carrefour où se noue le pacte fondateur de la groupalité institutionnelle, et notamment celui où cette directrice s'est configurée quelques quinze ans auparavant, dans son lien avec la présidente-fondatrice.

C.4.2.1.1 Un voilement des pactes groupaux : «C'est mon problème!».

Au cours de séances «*d'analyse de pratique*», auprès de directeurs d'institutions sociales et médico-sociales, la réitération de certaines formules nous a «chahuté» l'oreille. Ainsi de celles qui a un certain point de la mise en histoire et de la mise en sens venaient tenter de clore l'élaboration en cours, à partir de la formule : «*C'est mon problème !*».

Cette «petite phrase» renvoie en effet à la constitution de la personnalité de celui qui l'emploie, et à ses points de butées. Elle vient marquer la limite du travail entrepris dans un tel dispositif groupal. Cet énoncé sous-entend : «*ça* !» (ce qui est en passe d'apparaître dans le travail d'élaboration), «*C'est mon symptôme»* (*tel qu'il s'actualise dans la place que j'occupe) ;* et le propos d'insister selon une équation indubitable *: «Pour preuve que j'aie bien un problème avec ça, il s'est actualisé aussi ailleurs*» (ailleurs que dans l'institution, et/ou ailleurs que dans la fonction).

[466] On est donc ici dans des glissements métaphoro-métonymiques tels ceux qui avaient cours entre le roi et son peuple, ces assimilations dans lesquelles se tenaient les souverains à l'égard de leurs royaumes. Ainsi dans le cycle arthurien issus de la mythologie celtique, le corps du roi *est* la terre. Lorsque le roi tombe malade, la terre devient «gaste». La «queste du Graal» débute par cette assimilation entre le suzerain et son royaume. Cette assimilation entre les figures de royauté, les représentants du groupe et du royaume ou de la cité, se retrouve dans nombre de traditions. Dans l'OEdipenotion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe Roi, la peste qui sévit à Thèbes, procède de cette même constitution. Le représentant de la communauté *est* la cité, en son corps et en sa psyché. La peste dès lors va se révéler comme la «punition» pour la «faute» du Roi. C'est au travers de la quête de cette nouvelle énigme, du fléau qui pèse sur Thèbes que se révèlera à OEdipe sa place incestueuse et parricidenotion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide .

Le «*problème*» est alors mis en place de trait de caractère spécifiant le sujet à ses propres yeux. On est ainsi aux prises avec une identification à valeur de symptôme, puisque posée comme «*faisant problème* [467]«. En cela le «trait» de caractère (supposé) échappe à toute investigation dans le cadre du dispositif d'analyse de pratique. Il renvoie à ce qu'il en est (ou ce qu'il en serait) d'un travail «personnel» (à visée thérapeutique), donc à un autre dispositif et à une autre autorisation que celle qui a cours dans le travail engagé[468].

C.4.2.1.1.1 Le cadre comme «planque»

Dans le dispositif de la cure, c'est dans le cadre et dans le pré-contre-transfert de l'analyste (J.B. Pontalis, 1975) - soit donc dans l'analyste en tant que partie du cadre -, que l'analysant va tenter de «mettre à l'abri» (de mettre au chaud ou de congeler, selon les configurations), un certain nombre de processus psychiques, de manière à pouvoir les reprendre en l'état en sortant, et/ou de manière à ce que la déglaciation ne concerne pas certains aspects, certains pans de la psyché. Dans tous les cas il s'agit pour l'analysant de tenter de mettre hors de portée du travail d'élaboration un certain nombre d'éléments qu'il éprouve indistinctement comme le constituant et/ou au travers desquels il s'éprouve[469]. Il va alors tenter de «*planquer*» au sein du cadre ces éléments, largement inconscients, de les «cacher» à l'analyste dans l'analyste, de manière à ce que celui-ci ne puisse les entendre, qu'il ne puisse les questionner, et l'amener à s'en déprendre. - À ce titre le choix que l'analysant fait de l'analyste participe déjà de ce processus d'évitement, conjointement à la volonté de se défaire des souffrances éprouvées et avec lesquelles le sujet ne parvient plus à composer.

La meilleure des «*planques*» est bien le point aveugle pré-contre-transférentiel de l'analyste[470]. La tentative de l'analysant est alors de voiler et/ou de dissoudre dans le

[467] L'on peut même parfois entendre dans cette limite mise au travail d'élaborationnotion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration notion élaboration l'authentification du «trait de caractère», par le sceau du divan. Dans certains cas les sujets donnent ainsi à savoir qu'ils réalisent, où ont réalisé un travail analytique. Le symptôme est alors légitimé comme appartenant en propre au sujet, verrouillant toute interrogation.

[468] Le cadrenotion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre de ces dispositifs «d'analyse de pratique» suppose une autorisation des participants à se laisser questionner au titre de la «professionnaliténotion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité «. De tels dispositifs n'engagent pas le même travail pour les participants, selon qu'il s'agit d'un dispositif relatif à des participants inscrits individuellement dans des cadres extérieurs aux institutions (groupes dits «inter»), ou qu'il se déroule avec une équipe constituée à l'intérieur d'une institution (groupes dits «intra»). Dans cette dernière configuration, la dimension groupale de la «professionnalité» est présente *de facto* dans l'espace de travail, alors que dans les groupes dits «inter», elle va être jouée (scénarisée) dans l'espace du groupe, et se constituer comme un premier travail de secondarisation.

[469] Il est ici fait référence à des pans du psychisme qui n'appartenant pas en propre au sujet, sont désignés comme parts syncrétiques [J. Bleger]. Ces parts constituent «l'arrière-fond» sur lequel émerge la psyché [R. Kaës], et participent des configurations inter-psychiques et trans-psychiques, auxquelles prend part le sujet.

cadre (et dans l'analyste, en tant que partie du cadre) ces éléments. Nous avons vu lors du travail sur la «professionnalité », que le sujet va se configurer dans les institutions de façon similaire, soit venir masquer, noyer ces éléments constitutifs, dans le cadre et dans les liens au sein desquels il prend place ; éléments qu'il maintient dès lors en position de méconnaissance.

La personnalité des directeurs est une part du cadre institutionnel. L'institution utilise cette personnalité comme un élément du cadre et la rend muette. Ce qui de «*l'infrastructure imaginaire de l'institution*» (P. Fustier) est mis au silence, collectivement voilé, refoulé, clivé, dénié, va en effet (pour une part) pouvoir prendre place sous l'aspect de «traits de personnalité» du directeur (modalités de rapport à «l'objet», modalités de rapport à l'histoire et à la génération, modalités de penser, ...). Le directeur lui-même les considérant comme un aspect le caractérisant ne saurait en effet interroger ces aspects comme étant *aussi* des aspects institutionnels qui lui sont échus en héritage. La «*planque*» est «fiable» !

C.4.2.1.1.2 Le paradoxe de l'auto-représentation et la mise à mal de l'historisation

C'est la revendication du «Je» à s'y reconnaître, la nécessité de s'auto-représenter, qui participe au déni de l'historisation, en un véritable paradoxe épistémologique. La place que toute personne en fonction de directeur (autre que les fondateurs) va occuper, comporte une large part d'héritage (en actif et/ou en passif). Un autre occupait antérieurement la place et l'institution se configurait à partir de cet autre. Le groupe des professionnels et des usagers considérait la personnalité de cet autre sujet comme étant (dans le registre de l'évidence peut-on dire) sa personnalité. On se trouve ici dans une impossibilité à penser les *corrélations de subjectivités* (R. Kaës*)*. Ces «éléments» qui sont attribués par le groupe comme spécifiant la personnalité d'un sujet, et revendiqués par lui comme des traits de caractères le spécifiant (modalités de rapport à «l'objet», modalités de rapport à l'histoire et à la génération, modalités de penser, ...), ne sauraient en effet être pensés par les acteurs eux-même comme part du cadre et part de l'institution auxquels chacun participe.

La place que prend un directeur, de même que la manière dont il va se mettre en relation avec l'objet institution et avec les différents acteurs est donc *aussi* déterminée par l'histoire et par la dynamique antérieure de cette institution. Les pactes groupaux trouvent ainsi un nouveau lieu de constitution d'une zone de méconnaissance, de non-pensée, un lieu de mise au secret.

Aucun «Je» ne saurait échapper à la mise en acte de son jugement *d'attribution*. C'est précisément cette dynamique qu'emprunte la voie de la méconnaissance. Nombre d'éléments présents dans de multiples situations relevant du fonctionnement de l'institution sont ainsi quotidiennement épinglés comme des «traits» de caractères. Les pactes groupaux sont dès lors préservés.

[470] Outre le choix de l'analyste, l'analysant va également convoquer un certain nombre de points d'occultations de cela même dont il dit vouloir se débarrasser, dans le choix d'une école, d'un référentiel théorique (lorsqu'il en a quelques notions, quand bien même celles-ci sont pour lui des plus floues, ...), la quête d'une prime narcissique imaginaire étant toujours à l'oeuvre.

Nous retrouvons ici une des difficultés épistémologiques à penser les dimensions de l'inter-psychique et du trans-psychique, soit donc les «*corrélations de subjectivités»* propres aux dimensions groupales et institutionnelles. Ainsi que le souligne R. Kaës (ci-dessous), il n'est «*pas aisé*» d'arriver à considérer que les «éléments» de la psyché individuelle qui participent de l'*appareil psychique intersubjectif* sont *aussi* des «éléments» de la psyché groupale, et plus spécifiquement dans le cas des directions, des éléments qui vont s'assimiler au cadre institutionnel, actualisant les risques de l'aliénation - dans le double mouvement d'aliéner l'autre et/ou de s'aliéner dans l'autre.

La «prise en considération de ce que nous pourrions nommer des corrélations de subjectivités n'est pas aisée ; le risque est double : il peut conduire à déplacer du côté de l'autre ce qui appartient en propre au sujet, à déposer en lui ce qui doit être expulsé, de telle sorte qu'en retour cet autre est constitué comme la cause de ce qui ne peut être reconnu en lui-même par le sujet. D'un autre côté lorsque l'incidence de l'autre (ou d'un groupe d'autres) est telle qu'elle efface ou aliène la part qui revient en propre au sujet, celui-ci ne peut souvent ni la reconnaître pour ce qu'elle est ou aura été en lui, venant de l'autre, ni s'y reconnaître comme l'ayant habitée ou encryptée.» (R. Kaës 1999[471]).

Tout au long de sa mise à jour des *appareillages intersubjectifs*, cet auteur n'a eu de cesse de souligner l'indication freudienne selon laquelle *«L'individu, effectivement, mène une double existence : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujetti contre sa volonté ou du moins sans intervention de celle-ci.»* (S. Freud 1914[472]). Or à considérer son assujettissement à la *«chaîne intersubjective et intergénérationnelle dont il est tout à la fois le maillon, le serviteur, l'héritier et le bénéficiaire.*» (R. Kaës 1999) le sujet «se cabre». Ce délogement n'est pas pour satisfaire à son insatiable quête narcissique.

C.4.2.1.2 Une illustration : «confier à d'autres», ou «poser sa marque»

De manière à affiner notre propos, nous allons considérer à présent la situation de Madame «D». Celle-ci est en place de directrice d'une structure d'hébergement et de soutien accueillant des femmes et leurs enfants en ruptures familiales, et/ou en déshérence. Au cours d'un travail «d'analyse des pratiques de direction» elle va témoigner d'une caractéristique de fonctionnement qu'elle va déclarer comme lui appartenant en propre. Or à y regarder d'un peu près, il s'avère que le fonctionnement dont elle se réclame[473] indique une modalité relationnelle qui ressort d'une logique institutionnelle et témoigne du «contrat narcissique » (P. Aulagnier), qui structure cette institution «Les Rosiers», depuis sa (re)fondation.

Un aspect de ce fonctionnement consiste en ce que Madame «D» impulse régulièrement des initiatives vers son Conseil d'Administration (CA), et spécifiquement vers la présidente. Par la suite elle laisse à cette dernière l'entièreté des choix

[471] ***René Kaës (1999 a), Quelques reformulations métapsychologiques à partir de la pratique psychanalytique en situation de groupe - in Revue Française de Psychanalyse, 3 Tome LXIII, Groupes, p. 755.***

[472] Freud (1914), Pour introduire le narcissismenotion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme notion narcissisme - Trad. franç. in *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 85.

décisionnels et la ré-appropriation du bénéfice narcissique issu des améliorations, ou des créations, qui résultent des nouvelles orientations.

Cette directrice est en place de *première* directrice d'une structure qui s'est constituée il y a plus de quinze ans. L'institution de référence dans laquelle cette structure s'insère témoigne d'une longue histoire remontant au milieu du XIX° siècle. C'est suite à la fermeture d'un précédent établissement pour adolescentes dans un contexte de violence clastique que la nouvelle structure verra le jour. L'histoire chaotique de la fermeture du précédent établissement est donc toujours présente dans les murs et en creux, en «négatif» dans le projet et la structure actuelle.

Avec cette institution, l'on se trouve dans un cas de figure où le projet est pensé, avant que ne soit réalisé le choix d'une directrice. Celle-ci n'est donc pas en place «classique» de fondatrice, au sens où ce n'est pas son désir et ses fantasmes qui ont servi de matrice et donné naissance à la structure actuelle. Madame «D» est ainsi en place de première directrice, sans pouvoir ni vouloir revendiquer une position de fondatrice. Le signifiant de cette position sera manifeste dans le nom choisi pour la nouvelle structure, Madame «D» se trouvait en désaccord avec le nom choisi par la présidente.

Cette configuration est ainsi tout à fait exemplaire d'une potentialité de différenciation entre le temps de la fondation (à partir duquel émergera le mythe institutionnel) et le temps du commencement. L'impulsion initiale, le désir et le projet qui ont donné vie à la nouvelle structure échappent d'entrée de jeu à celle qui est choisie pour en devenir la garante.

Nous avons souligné comment les institutions se trouvent sous la menace constante de dynamiques d'emprise. Un des ressorts de cette emprise potentielle réside en ce que les fondateurs sont (la plupart du temps) tout à la fois «gros» de leurs fantasmes, et en mesure de les concrétiser ; ceci sans que puisse s'établir un écart, qui placerait l'institution hors de la visée de leurs fantasmes fondateurs, et hors de leurs désirs qui tangentent alors avec une «toute puissance» imaginaire. Il faut attendre des mises en crise pour que cette différenciation ait alors quelques chances de se mette en place. Parfois ce n'est qu'à l'occasion des passages généalogiques que les confusions entre le fondateur et son «objet» se font jour, et que la sortie d'une position d'emprise se dessine, au moment où l'institution, via les professionnels en place, sacrifie au «*meurtre professionnel*» d'un directeur en position de «second », et se retrouve alors face à son

[473] Le dispositif d'analyse de pratique est ici un dispositif dit «inter». Un tel dispositif ne permet pas à l'intervenant d'être aux prises avec la manière dont se déclinent dans une institution les modalités (de rapport à l'objet, modalités relationnelles, modalités de penser, ...). Celles-ci ne sont questionnées qu'à partir de ce qu'il en est dit, et rejouées par un directeur au sein de l'espace groupal. Nous aurons à nous intéresser dans le cours de cette recherche à d'autres configurations institutionnelles à partir de dispositifs d'intervention dits «d'analyse institutionnellenotion analyseinstitutionnelle notion analyseinstitutionnelle notion analyseinstitutionnelle 171notion analyseinstitutionnelle notionanalyseinstitutionnellenotionanalyseinstitutionnellenotionanalyseinstitutionnellenotionanalyseinstitutionnelle« qui nous permettrons de poursuivre cette exploration soit de voir comment le positionnement du directeur procède de l'appareillagenotion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage notion appareillage groupal, et en détermine largement la tonalité.

propre consentement à une position d'aliénation.

«L'aliénation présuppose l'idéalisation de la force aliénante par le sujet mais aussi par plusieurs autres : elle n'est donc jamais un phénomène singulier. L'excès d'idéalisation nécessaire au basculement de la pensée dans un état d'aliénation à la pensée d'un autre exige la sommation sur un seul d'un certain nombre d'idéalisations singulières.» (P. Aulagnier 1979[474]).

Dans la situation de Madame «D» on se trouve donc avec l'arrivée d'une directrice au sein d'un projet déjà rêvé par d'autres. C'est cet aspect qui va se révéler déterminant du positionnement ultérieur. Nous référons donc le supposé «trait de caractère» de la directrice consistant à s'effacer, à se vivre comme celle qui exécute, à ne pas revendiquer son *empreinte* sur l'organisation et la transformation de la structure, à ce temps initial de la mise en place de la structure, et de la différenciation initiale. Cette configuration, cet écart initial existant entre Madame «D» et l'institution, en tant qu'«objet», va favoriser un positionnement dans lequel elle va *continuer à ne pas se prendre pour la fondatrice*, et résister à se confondre avec son «objet».

Le «contrat narcissique » entre la présidente du C.A et cette directrice spécifie les places. Madame «D» est en charge de s'occuper, de donner forme à ce qui procède initialement de la pensée et du désir d'une autre. La manière dont elle va se configurer dans une telle place est d'entrée de jeu placée sous une telle modalité : il en est une autre qui revendique son empreinte sur «l'objet», voire sa possession.

Si une telle configuration institutionnelle a de quoi séduire, dans le contraste qu'elle offre avec nombre d'autres institutions, les points de confusions vont toutefois se révéler à partir de cela même qui constitue la «vertu» d'une telle configuration. L'idéologie fait en effet son nid de ce qui apparaît comme un gage de différenciation. L'impensé se loge toujours dans ces postures imaginaires que le «Je» s'efforce de pérenniser en vue de la préservation d'un lien et de l'étayage narcissique que ce lien est censé octroyer.

La situation concrète évoquée dans l'espace d'analyse de pratique à partir de laquelle se développera la réflexion sur la place de Madame «D», et son lien avec «l'objet institution», sera celle d'une jeune femme partie brutalement de son logement et des «Rosiers», sans avoir fourni de signes avant-coureurs décelables par les professionnels. S'il n'y a là rien que de l'ordinaire pour ce type de structure, ce qui l'est moins c'est qu'au moment où les professionnels pénètreront dans l'appartement occupé par cette jeune femme, ils se trouveront devant un spectacle dont le seul vocable que Madame «D» trouvera pour le désigner sera celui d'«*innommable*». Lors de l'ouverture des placards, la «merde» laissée par cette jeune femme et ses enfants leur dégringolera littéralement dessus. Cette jeune femme avait en effet entassé les couches sales de ses très jeunes enfants dans les placards durant toute une partie de son séjour. L'ensemble du mobilier et de l'appartement avait été traité à l'avenant, donnant à penser aux professionnels que les appareils ménagers allaient se trouver irrécupérables.

Outre le choc de la découverte de cette fécalisation des lieux, (la pire qu'il lui avait été donné de voir) ce qui questionnera Madame «D» sera le fait qu'aucun des professionnels n'avait pressenti l'état de délabrement psychique et la «détresse» de cette femme. Dans

[474] ***Piera Aulagnier (1979), Les destins du plaisir - Paris, Puf, p.38.***

des cas analogues, l'odeur vient, la plupart du temps alerter les travailleurs sociaux qui ont en charge le suivi de ces femmes. Là, personne n'avait été en position d'anticiper et de mesurer l'ampleur du délabrement. Sous le couvert du «respect» cette équipe de travailleurs sociaux considèrent que les personnes hébergées sont chez elles, et ne s'autorisent l'accès aux logements que si les personnes y consentent, et en leur présence.

C.4.2.1.2.1 Le «respect», point émergeant de l'idéologie institutionnelle

Cette position de «*respect*» est donc la «*valeur*» de l'établissement. De là à ce qu'elle en devienne la bannière, il n'est qu'un pas vite franchi, tant il est vrai que ces positions professionnelles requièrent de l'idéalisation pour restaurer un narcissisme toujours battu en brèche. Ce «respect» a donc également été matérialisé dans le soin que les professionnels ont porté à l'agencement des studios. Ils les ont réalisés *comme si* eux-mêmes devaient y vivre ; et Madame «D» de dire explicitement «*On pourrait y loger !*». C'est en ce point que la (très respectable) question du «*respect*» indique comment elle se sert de voilement à l'idéologie de la structure.

Une des dimensions qui jusqu'ici avait été évacuée par cette (ces) structure(s) (sous le couvert notamment des textes qui régissent ces institutions) est celle du soin psychique. Cette question se pose en effet actuellement avec de plus en plus d'insistance et d'acuité. Cette autre institution de dernier recours qu'est l'hôpital psychiatrique ne joue plus le rôle d'«asile» qu'elle a longtemps tenu pour un certain nombre de sujets qui parvenaient à trouver en ces lieux un abri contenant. Nombre de personnes qui actuellement se retrouvent à errer de structures d'accueils en lieux d'hébergement, analogues à celui que nous évoquons, auraient suivi antérieurement une «carrière hospitalière[475] ».

Au centre d'hébergement «Les Rosiers» l'équipe a mis en place un échange qui se veut symbolique. Ce contrat porte précisément sur la participation au ménage. Chaque femme accueillie doit s'acquitter d'une demi-heure de ménage au niveau des locaux collectifs, et cet acte donne lieu à un rituel de signature : les femmes s'étant acquittées de ce «temps de ménage», valident de leurs signatures, donc de leur nom, cette participation à la restauration, au «respect» des espaces collectifs.

Cette proposition faite aux femmes de faire trace, à partir de leur participation au «vivre ensemble», à une tâche des plus éphémères, le nettoyage, vient donc rencontrer la souillure comme trace - par où l'on voit que la situation évoquée résonne avec une problématique institutionnelle, en ce qu'elle vient par son excès en interroger un «trait»caractéristique. En lieu et place d'attester de son nom, cette jeune femme fait trace littéralement avec «sa merde». À la tâche choisie par cette institution comme la modalité où l'échange se fait explicite et vise à une mise en partage humanisante (aux espaces collectifs à nettoyer), fait écho l'«innommable» dégradation de ce lieu (pseudo) privé, par lequel les professionnels ont dû se rendre à l'évidence qu'ils étaient «passés à côté».

[475] Selon les termes utilisés par Madame «D»

C.4.2.1.2.2 L'identification amoindrit (voire gomme) les différences

La situation évoquée marque la limite du projet en cours. Il en révèle la *faillite*, par l'importance des «symptômes» rencontrés, et celle de la régression pathologique qui s'y donne à entendre. De telles situations, qui excèdent largement les bornages d'une «prise en charge», telle qu'elle spécifie dans un temps donné une institution, sont cela même qui permet de remettre en chantier une pensée anesthésiée, immobilisée dans le confort relatif d'une accoutumance à un certain «savoir faire» relatif à un type de population.

La dimension du «respect» et partant celui de «l'intimité» censée participer à restaurer ces femmes, était signifiée institutionnellement dans l'interdit que se donnaient les travailleurs sociaux de pénétrer dans les studios en dehors de la présence et de l'autorisation des femmes. Or, la rencontre avec ces monceaux de déchets fécaux vient prendre à contre-pied les modalités de prises en charge professionnelles. La souffrance identitaire qui s'y donne à entendre témoigne en creux, du lieu de la prise en charge actuelle. Le «respect» en son excès, révèle sa dimension d'évitement : évitement d'aller se coltiner à cela même que cette femme gardait en ses armoires, là où personne n'est *venue la chercher* et *l'aider à évacuer*. En cela se repose à cette institution la question de l'interprétation et de la demande : aller chercher quelqu'un en ces territoires décrétés par l'institution comme privés, est-ce encore dans le registre du respect ? Le lieu fabriqué par l'institution comme «privé» renvoie à l'intime, et ici, à la question du soin psychique. Ce soin relève de l'intime et c'est la perspective de ce soin qui permet alors «d'aller y voir», dans la mesure où la demande est interprétée dans cette perspective de soin, et non pas seulement ou prioritairement sous celle de la «réinsertion sociale», et de l'autonomisation de la résidente.

Dans les pratiques de soin, d'accompagnement, de relation d'aide, il est banal d'entendre dire que travailler en de tels lieux suppose qu'une identification minimale soit possible de la part des professionnels vis-à-vis des sujets accueillis. Cette identification relève (pour partie) des points de confusions que chaque professionnel vient soigner à l'extérieur de lui, et qui réfère à ses propres «objets» internes, et au scénario qu'il développe à l'égard de ces mêmes «objets»[476]. Cette identification des professionnels aux usagers doit toutefois s'accompagner de l'assurance d'une différence radicale, sous peine d'épuisement.

Dans la situation qui nous occupe, ce qui se tient en ligne de mire, c'est donc la question du soin ; soit l'intérêt qu'il y aurait à considérer plus directement les souffrances psychiques de ces femmes, au risque qu'une telle dimension du soin ne vienne emboliser la prise en charge éducative et sociale, sur laquelle repose pour l'heure le travail de l'institution. L'offre d'un toit, celle d'un hébergement personnel (studio), d'une relation dans un collectif suffisamment bienveillant, et d'une visée d'échanges symboliques, (...), tels sont les «ingrédients» qui servent actuellement de point de ralliement à «l'idéologie du respect» et aux effets escomptés de cette visée[477].

C.4.2.1.2.3 L'empathie contre l'élaboration

[476] Nous avons tenté d'en esquisser la configuration notamment à partir de la situation du «couple de Laure et d'Adrien», chap. B.2

Cette mise en contexte permet de recentrer notre réflexion sur la personnalité des directeurs comme *part du cadre*, et notamment sur ce qui dans la situation de cette directrice et de cette institution «Les Rosiers» permet d'entendre la double face de tout «trait» de caractère du directeur, soit le lien entre le positionnement du directeur et l'idéologie institutionnelle, qui constitue une part de «l'infrastructure imaginaire de l'institution». Un «trait de caractère» «caractérise» le «Je» en tant que point identificatoire, mais il «appartient» tout autant à la configuration psychique institutionnelle, dès lors que le directeur participe du cadre, et de l'infrastructure psychique de l'institution.

L'idéologie dont on a perçu qu'elle participait de la dynamique de liaison du pacte groupal, porte ici la trace institutionnelle des identifications souhaitées entre professionnels et accueillis. Elle se retrouve dans la bouche de la directrice, à propos des femmes accueillies : «*Ce pourrait être moi !*» On se trouve donc ici aux prises avec une légitimation des pratiques institutionnelles et de l'occupation de la position de direction à partir du «*semblable*» avec les personnes accueillies, qui se déclinent dans une position de «respect», censé fabriquer de «l'écart», là où précisément cette même position constitue le point d'effondrement de cet écart.

Au travers du studio engorgé d'immondices l'usage idéologique du trait identificatoire dévoile son excès et son aspect mensonger. La représentation imaginaire d'une telle «similitude» se déclinait au travers des affirmations : «***Nous pourrions y vivre!***[478]***« «Ces femmes, ce pourrait être nous !*** *».* Dans l'écart radical introduit par le témoignage de l'état de dégradation du studio, et ce que cette situation oblige à considérer de la position psychique de cette femme (et de façon plus large d'autres femmes qui présentent des troubles similaires), cette représentation chute. Maintenir un tel leurre impliquerait

[477] Bien entendu ces quelques réflexions autour de l'institution «Les Rosiers» ne disent rien du travail réel qui s'y développe. Observé depuis la lucarne de «l'analyse des pratiques de directions», il n'est en effet pas loisible d'en saisir l'accompagnement spécifique et l'expérience que ces professionnels mettent en oeuvre. Ce travail avec la directrice permet juste de saisir comment depuis cette place la personne qui se trouve en position d'être le garant et le référent de l'institution, participe d'une occultation, et concourt à paralyser la pensée, de l'appareil psychique institutionnel.

[478] Au cours d'une autre intervention en institution prenant en charge des enfants et adolescents présentant des «troubles grave du comportement et de la personnalité» (dans un contexte de crise dans lequel le projet était dans l'obligation d'être repensé), nous avons entendu un éducateur insister auprès de ses collègues pour faire valoir ce qui selon lui relevait d'un critère de qualité de leur institution, et de professionnaliténotion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité notion professionnalité dans la prise en charge : «Est ce que nous pourrions y mettre vos enfants ?». L'idéologienotion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie prônée au travers de tels propos se situe bien dans l'ordre d'une dédifférenciation. Une telle question sous-entend «Ces enfants sont semblables à nos propres enfants, et ce lieu (de l'exercice professionnel) ne saurait être différent de nos foyers respectifs (l'espace privé). Nous devrions pouvoir mettre nos enfants dans cette institution, cela serait la meilleure preuve du «bon» travail que nous y réalisons. Au-delà des seuls jeux que tout professionnel développe à l'égard de ses «objets» internes, l'identification peut aussi s'établir entre pairs, sur une humanité partagée à partir des difficultés rencontrées au décours des prises en charges, et minimiser ainsi les efforts défensifs que les professionnels mettent en oeuvre pour ne pas «se perdre» dans les points d'identifications qui seraient par trop directement en lien avec leurs propres souffrances d'enfance.

d'exclure l'énigmatique que le groupe des professionnels rencontre au travers de cette situation, sous le prétexte de cette femme relèverait d'une autre structure, et ne ressortirait pas des prises en charge au centre d'hébergement «Les Rosiers». Pour ce faire, il s'agit de déposséder cet acte de sa valeur signifiante, de sa valeur d'appel à l'adresse des professionnels ; il suffit donc que ceux-ci ne se qualifient pas comme destinataire d'un tel acte. Dès lors l'acte ne saurait interroger la prise en charge[479]. A contrario cette institution saura se saisir de cet incident, et le qualifiant comme «évènement signifiant», en fera le lieu d'un travail élaboratif groupal. À quelque temps de là Madame «D» témoignera du cheminement dans lequel s'est engagée l'institution suite à cette situation, attestant de la remise en route d'une pensée sur un point d'indifférenciation jusque-là préservé. Il sera dit de la jeune femme et de quelques autres (relativement à leurs agirs extrêmes et aux souffrances qui s'y donnent) que ces femmes se vivent elles-mêmes comme des «*déchets*» et des «*pourritures*». Ces perspectives génératrices d'une création d'écart dans la représentation, enclencheront une réflexion sur les prises en charge requises face à de telles détresses sur fond de conduites masochistes.

C.4.2.1.3 Le pacte entre la présidente et la directrice

Si le «respect» est bien un trait de caractère que nous pouvons partiellement reconnaître à Madame «D», il apparaît que cette directrice témoigne en ce trait de sa fidélité à la présidente-fondatrice, aux fins de pérenniser le contrat initial qui l'a faite advenir en position de première directrice d'une nouvelle structure, dont la tâche primaire touche à l'hospitalité. Ce pacte, au-delà de ces deux partenaires, sous-tend l'organisation psychique de cette institution.

Dans le respect des places. Madame «D» ne cesse de témoigner à la présidente que c'est bien elle, la présidente fondatrice qui donnant forme à son fantasme génère la structure, et que Madame «D» ne saurait occulter cette place, et l'en déposséder. Pour ce faire, il faut donc fournir régulièrement la preuve que ce pacte ne saurait être rompu, ce que réalise Madame «D» en ne posant sa marque qu'en creux, en s'effaçant, et en témoignant de sa non-confusion avec l'institution comme objet. Cet excès de respect des rôles et des places imaginaires, conduira à passer à côté de sa détresse de la jeune femme au studio «encombré». On se trouve ainsi en présence de positions d'altérité imaginaires au service d'identifications qui se prennent pour des repères symboliques.

Ce que le pacte entre directrice et présidente prétend préserver et qui ne saurait être remis en cause, c'est le point idéologisé à partir duquel s'est établie la fondation. L'idée mise en oeuvre procédait en effet d'une «terrible simplification» qui donnait à croire que fournir un toit à ces personnes allait leur permettre de retrouver de la dignité. Celle-ci devait commencer à s'exprimer dans le respect à développer à leur égard. L'accès à un logement représente dans l'imaginaire social une première étape préalable à une insertion - le milieu qui promeut une telle idée se dénomme lui-même : l'insertion par le

[479] De telles évictions sans le moindre questionnement conjoint demeurent une modalité fréquente d'évacuation des «usagers» qui interrogent et tendent à déranger les positions idéologiques dans lesquelles se tiennent les institutions. Il sont alors mis dehors sous le prétexte qu'ils ne relèvent pas des compétences de l'institution.

logement -. Le travail requis consiste, dans une telle perspective, à offrir une contenance maternante et respectueuse, l'accueil équivalant alors à un acte de réparation. La place du «respect» dans ce cadrage est entendue comme ce qui a manqué à ces personnes et dont elles ont besoin pour «se remettre d'aplomb». L'évènement du studio encombré, vient dénoncer le leurre à partir duquel se sont construits de tels scenarii.

Les directeurs ne sauraient échapper à cette confusion partielle entre leur personne et l'institution, quand bien même ils parviennent à ne pas s'y confondre totalement. Ils ne sauraient non plus échapper à cette nécessité de poser leur marque, et d'accepter qu'à partir d'eux s'établissent des jeux identificatoires et des filiations professionnelles, pour autant qu'une pensée sur les liens trouve à se développer. Quel que soit le positionnement choisi par le responsable le silence va venir recouvrir ce que l'institution dans ses développements initiaux n'est pas à même de confronter. Ce n'est que progressivement que l'utopie fondatrice perd potentiellement de sa puissance d'occultation de certains aspects de la pensée liés à la tâche et aux «usagers» auxquels elle s'adresse. De telles transformations sont possibles pour autant que le groupe n'exclue pas ce qui déborde la prise en charge telle qu'elle est rêvée depuis la fondation. Si ce rêve du (des) fondateur (s) impulse un nouveau champ d'action, encore faut-il que la réalité des rencontres avec le «public» concerné entraîne un remaniement du scénario rêvé, et de l'organisation psychique qui en est issue. Si les professionnels prennent en compte les évènements tel celui que nous avons relaté, ces évènements font alors histoire.

C.4.2.2 La polysémie et les jugements d'attributions

Les *jugements d'attributions* au sein des institutions sont déterminés par l'organisation psychique qui spécifie le groupe des professionnels à l'égard des «usagers», notamment par les positions imaginaires que ces professionnels prétendent occuper à cet endroit[480]. Ces *jugements d'attributions* peuvent être appréhendés comme des indications des points de masquages où l'idéologie et ses impensés font leur nid. La revendication : «*c'est mon problème*» a permis de voir comment le «trait de caractère» que cette directrice spécifiait comme lui appartenant, servait de masque au maintien d'une position hors temporalité au travers des corrélations de subjectivités - il s'agissait ici notamment de préserver un impensé sur le lien entre la directrice et sa présidente d'association ; lien par lequel Madame «D» tentait de se préserver d'une confusion avec son institution. Cet aspect participait massivement à une limitation du champ d'intervention des professionnels de ce centre d'hébergement, de sorte que l'institution (dans le fantasme) n'échappe pas à la présidente-fondatrice et ne se situe dans un dépassement de l'impulsion initiale, et de la ligne de travail qui en était résultée .

À regarder de près on s'aperçoit que c'est en de tels «impensés» (en ces parts que les professionnels tentent de soustraire à la réflexion) que se loge l'idéologie et se nouent

[480] Nous reviendrons sur cette configuration pour clarifier la place de l'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago dans ces organisations groupales institutionnelles - cf. le chapitre C.9 : «*Le scénario matricielnotion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel notion scénariomatriciel* «.

les pactes dénégatifs. Tout lien à l'intérieur des institutions est en potentialité de servir de voilement à l'impensé groupal ; partant, tout lien est en possibilité de révéler ces parts préservées du travail de subjectivation (pour autant qu'est gardée en ligne de mire le double usage constant de toute relation qui se déroule au sein d'une institution : à l'usage du groupe, et à celui des sujets). Les *jugements d'attributions* masquent ce double usage dans le cadrage univoque de la «réalité» qu'ils opèrent ; ils méconnaissent ainsi le «bénéfice» que l'institution tire de toutes les configurations, ou celui que les sujets en leur singularité tirent de ces mêmes configurations. Dans la corrélation de subjectivité qui spécifie les scènes groupales et institutionnelles, si la polysémie règne, elle se trouve réduite dans l'idéologie que sécrète ces configurations intersubjectives. Le travail de remise en route de la pensée sur ces parts masquées et déniées, commence donc par la réintroduction d'une pluralité des sens, en lieu et place d'un jugement univoque (celui-là même qui caractérise au reste les «disqualifications perverses» [A. Sirota] et les «dérives paranoïaques» [E. Enriquez]).

C.5 La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation : entre filicide et parricide

«Une idée essentielle à la généalogie : il n'y a pas d'auto-fondation. Pour que l'espèce soit reconnue, il est nécessaire d'organiser la certitude de la descendance, autrement dit d'instaurer le principe de filiation comme principe garanti. Avant de dire : il y a du père, la paternité fonctionne en tant que principe légal de séparation, etc., il faut dire : il y a de l'ascendant.» (P. Legendre 1985[481]).

C.5.1 Passages généalogiques et confrontation des institutions à la temporalité

Les chapitres précédents nous ont permis d'esquisser un certain nombre de mouvements dynamiques qui caractérisent les appareils psychiques groupaux institutionnels (dans le champ du soin et du travail social), et de configurer un certain nombre d'appareillages de liens inter-subjectifs et trans-subjectifs. Nous voici donc en mesure de reprendre quelques unes des hypothèses que nous avons profilé dans notre introduction. **Lors des passages généalogiques, les institutions ne sauraient se dérober à choisir entre emprise et « consentement à ce que ça échappe », entre rendre captif le mouvement de l'histoire ou laisser ouvertes les potentialités du futur au travers des transformations que seraient en mesure de mettre en oeuvre les héritiers**.

Lors des temps de passages générationnels les dynamiques d'arrimages symboliques qui se jouent à partir de la personne du directeur sont en obligation d'être

[481] ***Pierre Legendre (1985), L'inestimable objet de la transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission - Paris, Fayard, p.156.***

remaniées. Le flux de l'histoire est alors en péril d'être rompu ou écrasé. - Nous avons souligné au cours du texte comment certains autres évènements présentent des potentialités de déliaisons tout aussi conséquentes : ainsi des nouvelles constructions, des changements dans les affiliations et les structures administratives des institutions (fusion, assimilation dans des associations plus larges, ...). L'ensemble de ces évènements joue de façons analogues aux changements générationnels de directeurs, en tant que *ruptures* valant comme *marqueurs temporels*. Ces évènements produisent aussi un remaniement dans le positionnement imaginaire et les arrimages symboliques des groupes institutionnels. Ils ré-interrogent les fondements, potentialisent un bouleversement dans la relation à l'idéal institutionnel, (...).

.

Nous allons en voir une illustration dans la suite du texte par le biais d'une situation baptisée pour la circonstance : «***L'angoisse d'une transmission catastrophique - Les Terrasses***».

Avec le changement de la personne en place de garant institutionnel, un mouvement de remaniement a lieu dans l'économie psychique de l'institution, au travers notamment d'un remaniement des investissements qui se tramaient à partir de ce représentant du méta-organisateur oedipien. Une telle déliaison peut entraîner une «réaction en chaîne», le groupe professionnel (au travers de certains de ses membres) refusant de consentir à cette temporalité, à la marque du manque qu'elle dévoile. Le groupe peut ainsi refuser de faire de la place à toute nouveauté, et s'opposer au flux vital, au travers du renouvellement des générations. Durant ces temps de déliaisons des configurations existantes, les angoisses antérieurement liées dans les étayages mutuels, refont surface ; les mouvements *d'emprise* révèlent alors leur potentiel de violence et de mort, et leurs attaches *incestueuses* : *plutôt détruire (ou se détruire) que de se séparer*.

Ces refus (potentiels) peuvent prendre divers biais et se jouer à partir de la personne du directeur et/ou à partir du groupe des professionnels. Toutefois, quelle que soit la manière dont la violence mortifère se met en acte, elle procède d'un désarrimage du symbolique et se trame donc à partir de la personne du garant institutionnel. Ainsi de ces groupes qui au moment du départ d'un directeur font refluer la libido sur le groupe lui-même, clôturant dès lors toute voie d'accès au successeur. Dans ce cas de figure nous nous trouvons avec une emprise du directeur partant, mise en acte dans et par le groupe, sur la personne du successeur.

.

Nous allons développer cette perspective dans notre chapitre intitulé : Passage générationnel, écrasement de la temporalité et filicide, notamment au travers d'une institution baptisée : «Un directeur fondateur casse son «objet» en son départ» ; puis de celle intitulée «Bruno Bettelheim et son successeur».

Nous allons donc nous centrer sur les mouvements qui se jouent à partir des garants institutionnels. L'histoire doit tout à la fois *échapper à* celui qui part - puisqu'il en est d'autres qui le suivent-, et à celui qui arrive - d'autres l'ayant précédé[482].

Cette perspective sera développée à partir de différentes situations :

.

«Un nouveau directeur d'hôpital réformateur et terroriste»,

.

«Le révolutionnaire et le règne de l'arbitraire»,

.

«Pygmalion intempérant, un «révolutionnaire» et la dérive perverse.

Or ces places de directions sont marquées par la problématique du *pouvoir* ; de ce fait les enjeux oedipiens viennent s'y développer entre «*assomption symbolique de l'organisateur oedipien »* et captations mortifères. Lors des passages généalogiques, il est question de transmission, et plus spécifiquement de transmission du pouvoir, soit de cette possession imaginaire du «phallus » censé octroyer «la jouissance», combler le manque[483].

C.5.2 Le filicide inclut le parricide

C.5.2.1 Ouranos, Cronos, Laïos, OEdipe : le refus d'entrer dans la temporalité

D'Ouranos à Cronos, jusqu'à Laïos et OEdipe, le panthéon grec n'a eu de cesse de scander comment le *refus* d'entrer dans la temporalité et la filiation, précipite la violence à l'égard du «fils» et à l'égard du «père» en retour : entre castration non consentie et meurtre. L'écoulement temporel, la filiation et la limite refusée constituent les ingrédients du drame. En ce sens le filicide engendre le parricide[484]. C'est dans ce creuset culturel que Freud ira puiser le drame oedipien, cette configuration où la place de l'enfant refusée au sein du couple Laïos et Jocaste, disposera la trame pour le drame à venir[485].

C.5.2.2 Hypothèses : La violence en acte des directeurs contre la temporalité

[482] Rappelons que c'est en ces termes que Piera Aulagnier spécifie un des trois aspects de la fonction symboliquenotion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique . «*Le «Je» est dans la nécessité de trouver place entre un avant et un après dans lequel il puisse se reconnaître : ceux qui l'ont précédé, qu'il les connaisse ou non, occupaient une même fonction dans le système, ceux qui le suivront reprendront une même place et exerceront une même fonction.. Entre ces deux bornes se déploie le champ imaginaire, sur la scène duquel va se dérouler l'identification au sens strict*» (P. Aulagnier [1975], op. cit., p. 208).

[483] Nous avons précédemment établi cette équivalence imaginaire entre «*pouvoir*» et «*phallus*«, et les mouvements d'assomption symboliquenotion assomptionsymbolique notion assomptionsymbolique notion assomptionsymbolique notion assomptionsymbolique notion assomptionsymbolique notion assomptionsymbolique notion assomptionsymbolique notion assomptionsymbolique s requis, au chapitre intitulé «*Pouvoir, «phallus» et méta-organisateurnotion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur oedipien*».

Nous avons proposé de caractériser les dynamiques institutionnelles à partir des *agirs meurtriers* qui se jouent sous les modalités de l'*éradication de l'histoire* (écrasement, immobilisation, effacement), et de la «*disqualification de la professionnalité »* ; ceci, soit vis-à-vis de la *filiation* - ce qui réfère à la figure du «*filicide »*, soit vis-à-vis des *ascendants* - ce qui réfère alors à celle du «*parricide »*.

Ces dynamiques procèdent à partir des positions subjectives occupées par les directeurs des institutions et les effets instituants et/ou destructeurs qu'elles opèrent à partir :

.

du rapport que les directeurs entretiennent à l'égard des directions qui les ont précédés et à l'égard des *ancêtres* et de la *fondation* (entre refus, emprise, et consentement),

.

[484] J. Bergeret a abondamment développé cette perspective du primat du filicidenotion filicide notion filicide notion filicide notion filicide notion filicide notion filicide notion filicide notion filicide dans le mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe d'OEdipenotion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe , (voir notamment (1984, 2000)*, La violence fondamentale*, Paris, Dunod). Cet auteur extrapole la configuration qu'il décèle dans ce mythe, soit la mise en acte du pouvoir de mort du pèrenotion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère , et en arrive à l'hypothèse d'une «*violence fondamentale*» caractérisée comme «*Ou lui, ou moi* !». Dans le rapprochement que l'on peut esquisser entre cette dramaturgie qui conduira OEdipe à être «*le parricidenotion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide notion parricide d'un filicide*» (J. Bergeret), et le mythe du «*Sacrifice d'Abraham*«, il nous apparaît que, l'hypothèse de la «*violence fondamentale*» que propose J. Bergeret pourrait n'être qu'un avatar de *l'emprise* mortifère : sous la forme d'un non-consentementnotion consentement notion consentement notion consentement notion consentement notion consentement notion consentement notion consentement notion consentement à la générationnotion génération 171notion génération notiongénérationnotiongénérationnotiongénérationnotiongénérationnotiongénérationnotiongénération, et à la finitude, «*à ce qui échappe*». Nous avons précédemment souligné (à propos d'un mouvement de refusnotion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus notion refus de toute identification à l'autre maternel chez Annie Ernaux), combien la perspective d'une «*violence fondamentale*» au fondement de toute structuration psychique nous paraît révéler un trait paranoïaque, un troublenotion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble notion trouble de la filiationnotion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation , et relever du registre de la psychose. Les mouvements d'exclusion radicale dont la psyché de l'enfant est le lieu apparaissent comme liés à la rencontre de la psyché de l'autre maternel (cf. les pictogrammes auxquels ces rencontres donnent lieu P. Aulagnier). Nous ne saurions dès lors reconnaître ce trait comme fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur pour l'ensemble des sujets. Ce que nous retrouvons dans le meurtre générationnelnotion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel nous paraît confirmer la présence de ce trait paranoïaque, lors des mises en acte du filicide.

[485] La mise en récit de la mythologie grecque que Jean Pierre Vernant a proposée (1999, *L'Univers, les dieux les hommes* - Paris, Seuil), permet de revisiter l'émergence du Panthéon grec, comme ce cheminement qui va du chaos à mise en place de l'Olympe, et à la stabilisation du pouvoir, via la captation opérée par Zeus. Du coté des immortels la lutte pour le pouvoir va ainsi être interrompue avec Zeus. Les mortels eux n'auront de cesse de perpétrer le meurtre. En ce sens la tragédie OEdipienne constitue un aboutissement avec la disparition de la lignée des Labdacides.

du rapport qu'ils entretiennent à l'égard de l'institution comme «objet»,

.

en corrélation avec la configuration dans laquelle le groupe professionnel s'établit à l'égard de ces mêmes «objets»,

.

à la manière dont il s'établit à l'égard de la personne même du garant institutionnel.

Formulons sous forme d'hypothèses, ces mouvements dont la diachronie institutionnelle est le lieu.

La violence que les directeurs mettent en acte se joue massivement sous la forme d'une éviction de l'historicité , selon deux modalité essentielles :

.

Une captation par les *fondateurs* (et les *refondateurs*) qui ne permet pas un déploiement ultérieur de l'histoire et agit la violence du *meurtre de la filiation (filicide)*.

.

Une captation par les *successeurs* dans des configurations institutionnelles que nous désignons comme des «*tentations révolutionnaires*» soit des tentatives d'instauration d'une «*tabula rasa*» qui agissent la violence d'une disqualification, d'une négation de l'histoire antérieure. On se trouve alors en présence d'*agirs meurtriers* qui portent sur les *ascendants* et la *généalogie (parricide)*.

–

Les fondateurs «confondus» avec leurs objets et le meurtre de la filiation : l'écrasement de l'histoire. *Certains fondateurs développent une modalité de lien (entre le groupe, l'institution et leur personne) qui ne permet pas un déploiement de la temporalité. Ils se mettent en place d'incarner le «projet identificatoire» (P. Aulagnier), «l'idéal du moi» (freudien), des professionnels. À l'occasion des départs de ces directeurs-fondateurs, ou lors de changements structuraux (qui empêchent l'illusion groupale et la complétude narcissique de se pérenniser [486]), la violence des enfermements antérieurs, et celle incluse dans la fondation, font retour et viennent se déployer dans le groupe, attaquant les identifications professionnelles. On peut alors assister à la disqualification meurtrière des directeurs qui sont historiquement en position de successeurs, souvent en position de «directeurs seconds».*

–

Les héritiers et la «*tentation révolutionnaire*» : l'effacement de l'histoire. *La «tentation révolutionnaire» consiste à déclarer «nulle et non avenue», toute pratique antérieure. Le nouveau directeur se présente comme celui à partir duquel s'instaure une «nouvelle ligne», une nouvelle «légitimité». À l'identique avec toutes les configurations révolutionnaires, le nouveau disqualifie l'ancien et propose une «révolution culturelle», et un cheminement vers des «lendemains radieux». Les disqualifications et les agirs meurtriers portent sur les ancêtres, et le «temps d'avant», le temps des pères.*

[486] René Kaës a souligné l'équivalence entre idéalisation, utopie, hidentification, notion, utopie, notion, utopie, notion, utopie

C.6 Passage générationnel, écrasement de la temporalité et filicide

«L'aliénation concrétise une tentation qui (...) a été et reste présente dans l'activité de pensée de tout Je : retrouver la certitude, exclure et le doute et le conflit.» (P. Aulagnier 1979[487]).

Tout «Je» qui se prend pour *l'origine*, se met simultanément en place (vertigineuse) d'avoir à *diriger sa propre destinée* et celle de son oeuvre. Le rapport à *l'origine* n'est structurant et producteur d'humanité, que d'être ce lieu où *ça échappe* [488]. Au moment où un directeur d'établissement se confond avec *l'origine*, au moment où il confusionne *création* et *origine*, il ne n'est plus à même de consentir à ce que l'institution lui «*échappe*». Il s'efforce alors d'être le «*maître de la destinée*», opération censée lui garantir une position d'immortalité, au travers de son oeuvre. Pour ce faire il lui faut suspendre la temporalité et viser «la fin de l'histoire», qui n'est autre que la fin de la génération. Il ne saurait dès lors y avoir de successeur, à moins que celui-ci ne duplique le modèle initial et se transforme en clone. Pour fournir au fondateur cette immortalité imaginaire, «son» oeuvre se doit de continuer «*sans aucune interruption après (son) départ*» ; elle se doit «*de fonctionner de la même manière que par le passé»* (B. Bettelheim[489]).

Nous allons observer successivement deux situations où il est question de passages généalogiques. Dans une première, on va voir la mise en oeuvre de l'écrasement de la temporalité, sous la forme d'une (tentative de) destruction de l'institution. Le directeur-membre fondateur de «son» institution va jouer une dynamique de casse, à l'occasion de son départ. Nous irons ensuite regarder le point de vue d'un directeur-fondateur Bruno Bettelheim, au travers des propos écrits durant la période où se jouait sa succession à la tête de l'École Orthogénique de Chicago. On assiste au travers de ces propos à une tentative d'effondrer la temporalité sous le poids de l'idéal ; le fondateur se transformant alors en statue du commandeur. La temporalité est immobilisée et fait l'objet d'une tentative de glaciation.

Dans les deux situations sous des modalités différentes, on assiste à une tentative de rapt de «l'âme» de l'institution. Dérober l'âme, c'est ôter à l'institution la source de sa vitalité, et mettre en cela un terme à son évolution ; c'est dérober la temporalité.

Dans la première situation au «Foyer La Rivière», c'est au travers d'une dynamique

[487] ***Piera Aulagnier (1979), Les destins du plaisir - Paris, Puf, p. 37.***

[488] Nous avons avancé des propositions en ce sens dans notre chapitre : «*La ligature générationnelle*».

[489] Ces propos sont ceux de Bruno Bettelheim, fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur charismatique dont nous allons examiner la situation ci-après. Ces expressions sont celles qu'il utilise pour parler de sa succession à la tête de l'École Orthogénique.

de «casse» et de la mise en place d'une succession «impossible», que ce vol et cette dynamique de meurtre ont lieu. À l'École Orthogénique, c'est au travers d'une tentative d'immobilisation que celle-ci va entraîner la disqualification du successeur, son expulsion, puis dériver vers un fantasme de clonage. Dans ces deux institutions, il n'y a de ce fait pas de place pour le futur, et donc pas de place consentie au successeur dans la différence. Lors de ces temps de passages généalogiques, les deux directeurs, en leurs départs, agissent la violence meurtrière du filicide.

C.6.1 Un directeur-fondateur casse son «objet», en son départ

C.6.1.1

«Un exemple frappant (de l'envie destructrice) est celui où le fondateur d'un groupe, ou l'équipe fondatrice, préfère parachever la mise à mort du groupe et de ses activités ou de ses accomplissements plutôt que de se retirer et de passer la main. Le groupe est bon à «mettre à la casse». L'action des fantasmes de casse est là déterminante. La tentation du créateur est de se faire le meurtrier de sa création ; c'est là un des destins des fantasmes de casse.» (D. Anzieu 1999[490]).

L'institution pour adultes handicapés «La Rivière» a vu le jour à l'initiative de quelques personnes militantes et de personnes touchées dans leurs propres familles par la question du handicap, dix-huit ans auparavant - ces modalités de création étaient fréquentes dans le secteur du handicap, notamment à une époque où les parents se heurtaient à un manque de structures. On peut entendre dans ces créations d'institutions par les parents, la tentative de réparation d'une parentalité blessée, la difficulté de confier à d'autres, le soin de s'occuper de leur enfant, hors d'un contrôle direct. Il s'agit de l'une des manières de pactiser avec les fantasmes d'exclusions et de meurtre qui se trouvaient réactualisés à l'occasion du placement de ces enfants - certains de ces parents se retrouvaient ainsi à des postes de responsabilité administratives (référant à des places parentales), notamment à la présidence des associations gestionnaires des institutions (où se trouvait leur enfant), et donc en position de contrôle direct et de pouvoir à l'égard de l'institution et du personnel (à défaut de trouver une confirmation narcissique dans la génération de leur enfant). Ces configurations ont pu donner lieu à des positions d'ingérences et à des rivalités massives[491].

L'institution «La Rivière» s'est progressivement développée en répondant aux besoins des résidents au fur et à mesure de leurs apparitions et notamment de leur vieillissement. Elle a ainsi joui d'une large autonomie sous l'égide d'un directeur-membre fondateur, sans subir de crise majeure dans son développement.

Peu de temps avant le moment où nous allons croiser la route, cette institution a vécu une période de forte turbulence, qui s'est rapidement muée en crise (entraînant grève du personnel, lettres aux tutelles administratives, ...). C'est ce conflit qui a fait appel à une intervention extérieure, à partir de la pression du groupe des professionnels sur la

[490] ***Didier Anzieu & Eugène Enriquez (1999), La rencontre du groupe - in Revue Française de Psychanalyse ; 3, Groupes, Tome LXIII, p.748.***

direction.

C.6.1.1.1 Le décès d'un résident et la fin de l'uchronie

À ce moment-là certains résidents commençaient à atteindre l'âge de la retraite, et un premier décès de l'un des «*résidents-ancêtres* [492] » avait eu lieu quelques mois auparavant. Ce décès, présenté lors du travail de groupe de façon banalisée, apparaît rétrospectivement comme une confrontation de cette institution à la temporalité, une sortie de ce temps paisible et suspendu dans lequel elle semblait vivre. La mort rencontrée dans le réel vient faire trace, poser la marque d'une finitude. Un des «*résident-ancêtre*» décédant, c'est la fondation et le développement du projet qui se sont trouvés convoqués. C'est du reste dans ce contexte de vieillissement généralisé de la structure que les administrateurs souhaiteront s'extraire de la gestion de cet établissement, et «*passer la main*». Aussi ont-ils organisé le rattachement de leur association locale, indépendante et «*familialiste*», à une association régionale gérant un ensemble d'établissements dans le milieu du handicap - association elle-même regroupée dans une fédération nationale faisant référence dans son secteur, de par son importance, et sa position militante (en vue d'une moindre discrimination sociale des personnes atteintes de handicap).

Le directeur de «La Rivière» verra ainsi «*son institution*» perdre l'autonomie dont elle avait joui depuis la création - création à laquelle cet homme avait largement contribué. Ce rattachement fera l'objet d'un déni consensuel de la part du groupe professionnel, alors même que c'est à partir de cette «*rupture*» que la dynamique de «*casse*» sera mise en acte, et deviendra le lieu d'un débordement conflictuel.

Au niveau de l'ensemble des professionnels, cette perte d'autonomie structurelle sera

[491] Ainsi de cet autre foyer de handicapés dont le *fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur* est lui-même *père d'une fille lourdement handicapée*. Ce *président-fondateur-père* de la «première résidente» procèdera au recrutement d'un premier directeur lui-même père d'une fille présentant un léger handicap physique qui se définissait toutefois en ces termes : «*Je suis un père boiteux*». On a donc affaire à une institution où un père blessé embauche un père boiteux pour s'occuper de sa fille. Le fondateur-président va passer de très nombreuses années à nier la part de handicap mental de sa fille, et pour ce faire, va devoir disqualifier abondamment le travail des professionnels, afin de justifier de l'absence de progrès de sa fille. Le directeur se fera alors lui-même évincer par sa chef de service, et licencier 5 années à peine après la fondationnotion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation , avec l'aval du président-fondateur-père. L'institution dans les dérives conflictuelles auxquelles cette exclusion a donné lieu, se retrouvait dès lors aussi souffrante que le fondateur-président-père, qui avait ainsi mis en oeuvre son envie disqualifiante et meurtrière à l'endroit de cette institution qui ne lui permettait pas de maintenir l'espoir d'une possible «évolutionnotion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution « de sa fille.

[492] Les premiers «usagers» des institutions occupent une fonction de co-fondateurs, étant présents très tôt, parfois même dès avant la fondationnotion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation , notamment dans le monde du handicap ou les institutions sont souvent créées (à l'exemple de l'institution mentionnée dans la note ci-dessus) pour accueillir ces résidents. R. Kaës nomme ces patients les «*malades ancêtres*«, en référence à la notion «*d'Enfant ancêtre*» proposée par Tobie Nathan. René Kaës (1992), Pacte dénégatif et alliances inconscientes - in *Gruppo* n° 8, 1992, p. 123.

donc littéralement *annulée*, (en un consensus tacite) et recouverte par le conflit. Dans la structuration des institutions, l'on a souvent affaire à une mise en cohérence interne à partir de la mise en place d'un ennemi (repérable et repéré) à l'extérieur (tutelles, maison-mère, ...) ; face aux changements du «Foyer La Rivière», on assiste à un *retournement* masochiste de cet étayage défensif plus habituel. Ce retournement est à mettre en lien avec les organisateurs fantasmatiques, et les positions psychiques inhérentes au travail avec le handicap. L'institution se trouvait alors atteinte dans sa singularité imaginaire, et son unicité. Cette *dépendance* sera alors déniée sous le conflit qui viendra emboliser l'ensemble des relations, et réclamer, à l'instar de tout conflit institutionnel, la totalité de l'énergie disponible.

Sitôt que l'institution aura changé de statut et perdu son autonomie administrative, le directeur va s'employer à casser «*son* objet». Sur une période de quelques mois, il va se mettre à multiplier les passages à l'acte, attaquant et détruisant l'ensemble des liens et des équilibres relationnels antérieurs entre les différents professionnels, et entre les professionnels et les «usagers», - soit ces mêmes configurations qui étaient le fruit des pactes et des contrats largement stabilisés au cours de ces dix-huit années d'existence, sous sa direction. En quelques mois, il accumulera des transformations relationnelles majeures.

.

Il radicalisera une différence au sein du groupe éducatif, celle-là même que le groupe était parvenu à neutraliser, dans une illusion «*familialiste*» partagée, entre moniteurs éducateurs et éducateurs spécialisés - démobilisant en cela une large part de ces personnels, et déclenchant de vives jalousies et de solides rancoeurs. Il changera les affectations de la quasi-totalité des personnels éducatifs, les obligeant à travailler, tout à la fois, auprès de nouveaux résidents, de nouveaux collègues, et en de nouveaux lieux. Certains professionnels étant toutefois parvenus à résister aux diktats du directeur, à justifier leur non-changement, et à demeurer dans leur place antérieure, ces exceptions accentueront encore les clivages au sein du groupe éducatif. Ceci donnera lieu à une nouvelle dualité (en sus de celle qui venait d'émerger entre les éducateurs spécialisés et les moniteurs éducateurs,), soit celle qui viendra partager le groupe entre «soumis» et «insoumis», chacun justifiant de son positionnement en suspectant l'autre de collusion avec le directeur - celui-ci se trouvant en passe d'émerger comme «*tortionnaire*», ne tardera pas à se retrouver l'ennemi commun de l'ensemble du groupe éducatif ; les professionnels éducatifs retrouvant momentanément par ce biais, leur cohésion perdue.

.

Parmi les transformations entraînant des équilibres relationnels, le directeur procèdera également (sur candidature externe) à l'embauche d'un nouveau «chef de service éducatif», différenciant encore davantage les niveaux de responsabilités au sein du groupe éducatif - le précédent «chef de service» dans la configuration antérieure où les différences de statut étaient gommées au niveau du personnel éducatif, était, comme il se doit, issu du groupe et n'avait de la fonction «que le titre[493] ». C'est alors un climat de

[493] Ainsi qu'il sera dit à l'occasion de la mise en récit de la crise.

suspicion généralisée, teinté d'un zeste de paranoïa qui colorera l'institution, aboutissant à un état de crise avérée.

Le directeur s'emploiera à justifier rationnellement chacune de ces transformations, sous le prétexte d'une «mise aux normes», sans qu'à cet endroit (tout au moins avant l'instauration de l'intervention institutionnelle) ne soit fait mention d'un quelconque rattachement structurel à l'association régionale. C'est la loi qui se trouvait ainsi convoquée dans le discours du directeur, dans une soudaine urgence à mettre cet établissement en conformité avec les textes régissant ces professions et ces structures. Qu'il soit question de rendre cette institution «*familialiste*» conforme à sa nouvelle appartenance, face à une dépossession imaginaire entraînant une comparaison-rivalité inassumable, ne parvenait pas à être pensé. À mettre en oeuvre l'ensemble de ces transformations, hors négociations avec le groupe, (tout au moins avant que du morcellement ait été obtenu), on entrevoit comment le directeur s'est mis à transformer «son» institution pour tenter de rétablir masochistement un narcissisme battu en brèche. Ce changement structurel entraînait alors une véritable surchauffe des fantasmes organisateurs autour desquels la groupalité institutionnelle s'était distribuée.

C.6.1.1.1.1 La départ-confidentiel et la mise en abîme

Précisons ici quelques éléments relatifs à l'intervention et à sa dynamique, ils permettront de mieux entendre le mouvement de déni à l'oeuvre, et le rapport à la temporalité. Nous avons laissé entendre que l'intervention «institutionnelle» avait été imposée par le groupe des professionnels au directeur, afin de médiatiser la violence née du chambardement organisationnel auquel celui-ci se livrait dans l'institution. Nous avons également souligné que le changement structurel (rattachement à une association regroupant un ensemble d'établissements) faisait l'objet d'un déni consensuel. L'objet de l'intervention semblait donc défini : *aider ce groupe à traverser cette crise identitaire, et procéder aux réaménagements psychiques requis* - la négociation préalable avait défini les choses en ce sens.

Or, vers la mi-parcours de l'intervention, au cours d'une pause-café, en aparté et sur le mode de la confidence, le directeur annoncera à l'intervenant, son départ de l'établissement, avec un terme prévu quelque trois mois plus tard. Cette »donne» venait à ce moment-là déstabiliser le travail de façon tout à fait conséquente, produisant (là aussi) un *retournement* des intentions que nous prêtions à ce directeur, en ouvrant des perspectives de transformation radicales de la configuration des appareillages psychiques groupaux, et donc une mutation du travail lui-même.

Dans un premier temps ce qui nous semblait prévaloir, c'étaient des dynamiques identitaires prenant la forme de féroces rivalités entre le directeur et la nouvelle association de rattachement ; la mise aux normes était alors entendue par l'intervenant et cadrée comme une manière de *faire face* à ces bouleversements, et à la «*perte d'autonomie*» - le directeur se voulant irréprochable au regard de ses nouveaux contrôleurs et de ses collègues. La perspective restait toutefois celle du maintien du lien entre cet homme et le groupe qu'il avait mis en place au fil des duit-huit années. L'intervention visait de la re-liaison.

La perte d'autonomie résonnait ainsi avec la question posée par les résidents handicapés, du côté de la *dépendance*, et de leur propre statut d'adulte. La «*minoration »* de ces adultes (P. Fustier 1999) est une des modalités dont ces institutions sont coutumières, aux vues de désérotiser les relations d'intimités qu'entraîne la prise en charge au quotidien ; cette proximité étant toujours susceptible de confusionner les scènes. Avec sa mise en position de *dépendance*, cet établissement rencontrait une configuration en *«abîme*». Les professionnels se retrouvaient dans une soudaine analogie avec les résidents agissant dans un en deçà de la représentation, qui ne les préservaient plus du fantasme : «*des enfants* (des adultes-enfants) *sont rejetés par leurs parents, et placés en institution»* - une telle formulation si elle vaut dans le fantasme pour le résident vaut ici pour l'institution.

Avec le départ masqué du directeur on se retrouvait non plus seulement avec cette question du *placement*, mais avec celle d'un *abandon* de ces mêmes enfants dans les mains anonymes d'une grande institution. La *dédifférenciation* venait ainsi menacer les équilibres identificatoires de chacun.

C.6.1.1.1.2 Une résidente et sa marraine

Une analogie sera du reste évoquée au cours du travail institutionnel, au travers de l'évocation de la situation d'une résidente. Celle-ci s'était retrouvée «sans famille» et avait fait l'objet d'une «*adoption symbolique »* par une ancienne professionnelle du travail social lors de sa cessation d'activité (sans lien toutefois avec à cette institution). Cette femme s'occupait donc de cette résidente, et avait fait promettre au directeur du «Foyer La Rivière» qu'à sa disparition à elle, il s'assurerait qu'il y ait quelqu'un en place de prendre le relais auprès de la résidente «orpheline». Elle avait donc obtenue la promesse d'une poursuite d'une adoption, pour le cas où elle-même ne serait plus à même d'assumer sa place de «marraine» - terme qui la désignait aux yeux des professionnels et de la résidente elle-même.

C.6.1.2 L'abandon d'un enfant abîmé et la crise de succession

Lors de cette «tasse de café-confidence» du directeur, l'impression qui a prévalu pour l'intervenant fut celle d'être littéralement «*pris en otage*», et de se retrouver instrumentalisé, au service de la perpétuation de la destruction de l'institution. À y regarder de près, ce directeur était réellement en train de prendre l'institution en otage, sous la contrainte d'une atteinte narcissisme inassumable, qui l'amenait à quitter la place et à détruire «son objet».

À propos du départ, il faut encore préciser, qu'il se jouera sous la forme d'un *faux «vrai-départ*». Sous le prétexte de la préservation de son propre statut de salarié, ce directeur ne parvenait pas à dire qu'il partait réellement pour prendre la direction d'un autre établissement. Il commença par annoncer au groupe une «mise en disponibilité» d'un an. Il voulait en effet préserver sa place, «*au cas où !*» ; soit donc se garder la possibilité de revenir, si d'aventure dans son nouveau poste, ça ne fonctionnait pas. Pris dans une dynamique meurtrière, et empêtré dans son *fantasme de casse* (D. Anzieu) il ne se trouvait donc pas en mesure d'affronter une véritable *séparation*, et pour lui-même de

prendre un risque réel dans la confrontation à une autre institution - celle-ci allait immanquablement être l'institution d'un autre, du seul fait d'exister avant son arrivée. Avec la visée de prendre une autre direction, il se retrouvait en place d'être lui l'étranger ; de devenir celui dont il rejetait la place dans sa propre institution. Il lui fallait donc conserver la possibilité fantasmatique et régressive de revenir vers l'institution qu'il avait lui-même façonnée et qui l'avait promu directeur, afin de se préserver de sa propre violence venant l'atteindre en un mouvement projectif dans son propre futur. Se mettait ainsi en place pour lui-même un paradoxe inextricable qui l'amenait à s'arrimer imaginairement à ce dont il cherchait à se séparer. En rendant sa propre succession impossible et donc en mettant en place un *rapt de la légitimité*, et l'exclusion programmée de son successeur, il se retrouvait submergé à son tour par l'angoisse d'être lui l'objet d'une telle mise en acte mortifère de la part du directeur précédent (dans l'institution qu'il allait rejoindre sous peu). Ceci générait une véritable confusion relative à sa place dans la génération. Il s'apprêtait à succéder à un autre, tout en refusant à son propre successeur d'occuper la place.

C.6.1.3 Sceller le narcissisme au temps révolu de la fondation

Au niveau du «Foyer La Rivière» ce qui était apparu dans un premier temps comme une crise identitaire, se doublait donc d'une *crise de succession*, caractérisée par ce départ du directeur-fondateur. La transformation structurelle ne lui permettait plus de maintenir le fantasme qui sous-tendait sa place : «être le *seul maître à bord*», et le nourrissage narcissique auquel il donnait lieu. Face à la position de «*dépendance »* et de contrôle requis par le nouvel organigramme il choisira de «casser» son «objet» plutôt que de le voir se transformer en «objet» gratifiant, *au bénéfice d'un autre*. La dynamique se révélait ainsi comme une tentative d'*écrasement du passé, et de rapt de la temporalité*.

«Le fondateur, ou le refondateur militant vit en symbiose avec «son» établissement ; il constitue avec lui une monade. D'où les phénomènes décrits sous le nom d'identification institutionnelle (Fustier 1993) : l'absence de recul, de séparation, l'indifférenciation entre le moi du fondateur et l'établissement dont il a la charge. Quand cette problématique est active, on sent bien que mettre en cause, même superficiellement, l'établissement, c'est atteindre dans sa chair le fondateur ou le refondateur militant, c'est le blesser car c'est une partie de lui-même qu'on attaque.» (P. Fustier 1999[494]).

Même si ces propos de Paul Fustier réfèrent à des personnages charismatiques, ils concernent, dans une mesure moindre, tout fondateur. La *casse*, révèle l'impossibilité pour ce directeur d'assumer l'image de son institution, au regard de sa nouvelle appartenance structurelle. Après dix-huit ans d'existence, il n'a pas pu procéder au remaniement requis de ses identifications. L'inacceptable pour cet homme c'est de se retrouver non plus directeur-fondateur, seul garant du «Foyer La Rivière», mais directeur parmi un ensemble de directeurs, anonymes, soumis à la comparaison entre ces mêmes positions professionnelles occupées par d'autres (à la poursuite leurrante de «l'excellence[495]«) vs sa propre institution «*familialiste*».

[494] ***Paul Fustier (1999 a), op. cit., p. 37.***

Dans sa «rage», il lui faut mettre à mal et/ou détruire tout ce qui dans le futur pourrait être source d'un fonctionnement gratifiant, et donc susceptible de fournir à d'autres une prime narcissique. L'illusion d'une complétude doit être *attachée* à sa personne, et *fixée* au *passé* ; ce passé marqué de son «empreinte». D'extensions en créations, le «Foyer La Rivière» était parvenu à alimenter le narcissisme groupal, tout au long de ces dix-huit années. Cette illusion d'accomplissement doit demeurer l'apanage de ce directeur, et demeurer inaccessible, enfouie à l'intérieur d'un temps désormais révolu. Il ne saurait dès lors y avoir d'héritier à même de reconduire un contrat narcissique groupal, dans la chaîne des générations.

L'héritage est refusé, dans une rupture avec le «*bon*» fonctionnement antérieur. Ne doit demeurer dans les mains des nouveaux responsables que la violence issue des déceptions et des rancoeurs. Celui qui tout au long de ces années était parvenu à mettre en place et à préserver un fonctionnement somme toute «suffisamment» gratifiant, est celui-là même qui va s'employer à détruire, à déstabiliser l'ensemble des solidarités groupales.

Ce qui doit disparaître avec le directeur-fondateur c'est précisément «l'âme» de l'institution. Si on lui a volé «son» institution, dans la casse il en dérobe l'âme. S'il est inévitable qu'il y ait un héritier, celui-ci est convié à n'être qu'un «*gestionnaire»* (P. Fustier 1999) à même de faire tourner une machinerie «*sans âme*». Ne reste au mieux qu'une coquille sans valeur. La tentative est celle d'enchaîner le narcissisme dans un temps désormais révolu, dont il ne reste que les ruines [496].

C.6.1.3.1 Le dernier sabotage à l'adresse de l'héritier

Soulignons qu'une fois réalisée la destruction des étayages groupaux antérieurs, au moment où cet homme quittera l'établissement, il aura soin d'en laisser la direction par intérim au chef de service qu'il avait lui-même engagé peu de temps auparavant. Ce dernier acceptera cette place et se retrouvera aussitôt violemment attaqué et disqualifié par le groupe éducatif. Celui-ci l'accusera par courrier officiel adressé aux tutelles : d'«*abus de pouvoir*», de «*harcèlement*», de «*maltraitance*», et ce, moins de deux mois

[495] Georges Dumézil dans un entretien accordé à la revue «Autrement», peu de temps avant son décès, finissait son intervention titrée «*L'excellence introuvable*», sur ces mots : «*Pour moi, au fond, l'idéalnotion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal de l'homme c'est le contraire de l'homme excellent ; l'homme qui sent son provisoire et ses limites, à savoir qu'il n'est pas excellent.*» On se trouvait alors (1986), (mais la mode est encore en cours) dans cette période où le vocable faisait florès, et notamment dans la formation des «nouveaux» directeurs. Sur un mode «entreprenarial», ceux-ci en arrivaient à oublier qu'il était tout de même question de handicap et de quelques autres «limitations». (G. Dumézil [1986], L'excellence introuvable. Entretien avec Georges Dumézil - in *Autrement , l'Excellence*).

[496] Paul Fustier dénomme ce passage celui de la transformation d'une «*fondationnotion fondation notion fondation notion fondation notion fondation notion fondation* « en «*institution*». Il s'agit bien de cette transformation d'une institution *unique* (création collective des anciens et des fondateurs), en une institution «comme il en est tant d'autres». Dans ce mouvement, le futur est condamné en tant qu'il ne sera jamais plus cet heureux temps où chacun s'est vécu comme *créateur*, se rapprochant en cela d'une dimension de «*sacrénotion sacré notion sacré notion sacré notion sacré notion sacré* « (dimension attachée à toute création ainsi que le souligne M. Éliade 1957). Voir P. Fustier 1999a, op. cité, notamment p. 16-40).

après sa prise de poste. Le directeur-fondateur avait pris soin de poser un dernier acte, qui jouera le rôle de «bombe à retardement», au travers du refus de l'embauche d'une jeune professeur qui venait de réaliser plusieurs contrats à durée limitée et de partager le quotidien de bon nombre d'éducateurs. Ce dernier acte de «*sabotage*» du directeur-fondateur sera attribué par le groupe des professionnels à l'intérimaire. Ce qui est alors *cassé,* dans ce refus d'embauche, c'est le processus des *affiliations* au sein du groupe des professionnels. Cette procédure faisait en effet jusqu'alors office de règle tacite de recrutement, et l'ensemble des professionnels avait suivi cette procédure.

Au travers de cet acte, la *filiation* est signifiée comme échappant au groupe. Les configurations et les processus qui auraient pu permettre à ce groupe d'établir des transitions et de survivre au départ de son directeur-fondateur en s'appropriant le projet antérieur, sont entachés de violence et/ou détruits, ne permettant pas à une pensée de se déployer, au travers des affects mobilisés ni à l'histoire de se poursuivre.

À partir de ce refus de recrutement, une tentative de meurtre professionnel du chef de service directeur par intérim, sera donc orchestrée par les plus anciens des éducateurs ; ceux-ci revendiquant leur place d'héritiers à cet endroit, et ne pouvant reconnaître à cet «étranger» nouvellement arrivé d'occuper la place de la référence. Ce mouvement des anciens parachève l'enfouissement de la légitimité dans le passé, et donc ne prise à la visée mortifère de la déliaison. Dans ces positions les anciens revendiquent la prime narcissique, «au nom» du passé, soit «au nom» d'une imaginaire origine, dont ils tentent à leur tour de s'emparer.

Dans cette institution, tout s'est déroulé comme si ce directeur avait voulu écraser lui-même la temporalité. *Écraser le passé permet alors de tuer le futur*. Dans la casse, il s'agit de transformer l'institution en une structure anonyme, de la priver de son «âme». Le directeur en son départ-abandon tente de dérober cette âme en s'y assimilant, refusant dans l'agir destructeur que quelque autre puisse prétendre en incarner «un bout» (dans la mesure où il n'est pas en capacité de détruire l'institution elle-même). S'il a été le «projet identificatoire» (P. Aulagnier) de l'institution, ce projet doit s'effondrer avec son départ. C'est donc bien un «***écrasement de la temporalité*** » auquel on assiste dans ce départ. Et, n'eut été la présence d'un intervenant dans les parages de ce passage [497], et la mise en parole de la dynamique en cours, le meurtre du suivant avait toutes les chances d'être consommé, en un véritable *filicide* institutionnel.

C.6.2 Dérober l'idéal du groupe à l'occasion du départ

A contrario de ce que s'est joué dans cette institution «La Rivière», où le directeur part dans la haine et le ressentiment, sans même un rituel festif, après dix-huit ans de fonctionnement, on rencontre plus fréquemment des directeurs (notamment des directeurs en position de fondateurs, mais aussi l'ensemble de ces prétendants au titre de refondateur et/ou de nouveau leader charismatique[498]) qui s'arrangent pour incarner jusqu'au jour de leur départ «*l'idéal du groupe*». De ce fait, il ne reste à celui qui arrive

[497] Quelques mois après la fin du contrat initial, et suite aux attaques en règle du Chef de service-directeur par intérim, l'institution demandera une reprise de l'intervention institutionnelle pour quelques mois.

qu'à hériter du deuil et de la violence issue de la déstabilisation des étayages, violence antérieurement liée, mise en dépôt dans la structure et dans les liens ; lors de ces temps de passages, ces dépôts se démutisent. Le nouvel arrivant est refusé par le groupe, mis en position de *voleur*, voire de *meurtrier* imaginaire de son prédécesseur. Il devient le destinataire de toutes les déceptions et de la violence issue de la dépression, elle aussi refusée. Dans ces cas de figure, on assiste alors à de fréquents licenciements de ces successeurs refusés, de ces «*directeurs-seconds».* Toute dynamique de «*don* [499]», de consentement à la temporalité, «*à ce qui échappe*» est absente : ni le directeur partant, ni le groupe ne sont à même de réaliser le moindre consentement à l'octroi du «don du pouvoir» au nouvel arrivant. Toute la légitimité a fait l'objet d'une captation par celui qui *dans son départ s'installe à demeure*. On rencontre alors dans ces institutions des fonctionnements «sacralisés», intouchables. Tout élément organisationnel devient «signifiant» de l'illusion antérieure que le groupe se refuse de quitter ; certaines pièces, certains lieux se transforment en mausolées, certaines organisations en commémorations permanentes.

Un exemple des plus caractéristiques de cette configuration institutionnelle ou un directeur-fondateur ne parvient pas à quitter «*sa création*», nous est fourni par la situation de Bruno Bettelheim lors de son départ à la retraite, et de sa position à l'égard de l'École Orthogénique de Chicago, école qu'il venait de diriger pendant près de trente ans[500]. Nous proposons de conférer à cette situation le statut d'*archétype de ce passage généalogique*, où se joue une disqualification professionnelle du successeur, équivalent à un *filicide*, au travers des traits caricaturaux qu'elle comporte.

[498] Paul Fustier note combien existe dans ces institutions une attente messianique, celle-là même auquel le leader qui se veut charismatique va tenter de s'associer. (P. Fustier 1999a), op. cit.

[499] Le «*donnotion don notion don notion don notion don notion don* « au sens où nous l'entendons ici est précisément cet investissement de l'autre en une place, au travers de laquelle le donateur consent à ce que «*cela lui échappe*» (pour un bout) - par où l'on voit que cette question du *don* convoque fondamentalement celle de *l'altériténotion altérité 171notion altérité notionaltériténotionaltériténotionaltérité*, et de la générationnotion génération notion génération notion génération notion génération notion génération. Dans une approche plus anthropologique, l'*échangenotion échange notion échange notion échange notion échange notion échange notion échange notion échange notion échange par le donnotion don notion don notion don notion don notion don notion don notion don notion don* (M. Mauss 1923-1924, C. Levi-Strauss 1950) correspond à une modalité d'échange social (sociabilité primaire tramée dans nos sociétés à la sociabilité secondaire de l'échange marchand [A. Caillé 1994, J. Godbout 1992, 1994, J. Starobinski 1994, M. Vaillant 1994]). Ce regard anthropologique est une autre manière de témoigner de la *circulation* des flux, et notamment de la circulation *libidinale* entre les sujets. Les notions de pactes et de contrats groupaux, sont dans cette approche, considérés du point de vue de obligation au «*contre-don*« ou de la mise en position de «*dette*«. Nous avons nous-mêmes proposé une différenciation entre ces deux mouvements dynamiques lors de notre travail de Dea (1997), *Transmissions et dons légitimants en institution - entre violence et reconnaissancenotion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance «*. Paul Fustier développe une approche référée à la question du don dans un croisement entre métapsychologie psychanalytique et anthropologie clinique, en une centration sur les cycles d'échanges au sein des institutions (2000 b, *Le lien d'accompagnement - Entre don et contrat salarial* - Dunod, Paris). Soulignons également autour de ces mêmes questions du *don* et de la *dette*, et de leur tramage avec l'approche clinique référée à la métapsychologie psychanalytique le travail de Benjamin Jacobi (B. Jacobi [1992], L'intérêt de la dette - *Cliniques Méditerranéennes*, *De l'argent à la dette (clinique de la dette),* n° 33/34, Éres, p. 117-124.

C.6.3 Bruno Bettelheim et son successeur

«Il n'y a (...) pas lieu de dire que plus l'objet absorbe de libido, plus la libido narcissique s'appauvrit, mais que plus l'objet attire de libido à lui, et plus il déséquilibre le statut relation libido «intra-ego»/ libido «extra-ego», plus il exige l'augmentation de l'investissement purement narcissique de l'image du sujet dans l'objet, ce qui dans les cas extrêmes, peut provoquer une véritable translation du Moi dans l'objet.» (M. de M'Uzan 1974[501]).

Nous allons nous référer aux quelques pages rédigées par Bruno Bettelheim comme préface à l'ouvrage de Geneviève Jurgensen «*La folie des autres* [502]«, ouvrage qui a contribué de ce côté-ci de l'Atlantique à faire connaître au grand public l'École Orthogénique. Cette courte préface a ceci de précieux qu'elle donne à entendre le mouvement de *filicide* professionnel énoncé, «innocemment» depuis la place du fondateur. - Il est plus fréquent d'avoir les échos de ces agirs disqualifiants de la professionnalité, par ceux-là mêmes qui en ont été l'objet.

C.6.3.1 Une mise sous tutelle du directeur «second » bien orchestrée

Ainsi donc un fondateur témoigne de sa succession, et des avatars dont elle a été le lieu.

« (Geneviève Jurgensen, l'auteur du livre) est venue à l'École Orthogénique à une époque pendant laquelle je prenais à dessein toujours plus de distance à l'égard du travail, des enfants et du personnel, afin de donner à mon successeur une meilleure chance de prendre en main les choses alors que j'étais encore là pour l'aider à le faire.»

Voici donc «en toute naïveté[503]« comment B. Bettelheim énonce la manière dont il a envisagé son départ : dans la mise en place d'une tutelle sur celui qui était pressenti pour lui succéder, afin qu'il puisse «*prendre les choses en main*», tout en étant «*aidé à le faire*». La position est «vertueuse» et c'est depuis une telle «bienveillance » meurtrière

[500] Paul Fustier à qui nous devons d'avoir attiré notre attention sur ce texte, propose lui-même une lecture du modèle de la prise en charge et de la position éducative proposée par B. Bettelheim, au fil de ces quelques pages (ainsi qu'à partir du témoignage de Geneviève Jurgensen, au travers de l'ouvrage dont la préface de B. Bettelheim est issue). P. Fustier souligne la position «*sacerdotale*» (que l'on verra émerger sous la plume de B. Bettelheim) comme partie constitutive des modèles d'accompagnement dans le secteur de l'enfance inadaptée (et du travail social). L'autre imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago (clivée de la première) qui sous-tend la prise en charge éducative est définie par lui comme la figure du «*mercenaire*», de celui qui ne connaît pas la gratuité. P. Fustier (2000 b), op. cit., p. 16-18.

[501] Michel de M'Uzan (1974), S.j.e.m. - in De l'art à la mort - Paris, Tél Gallimard, (1977),p.162.

[502] L'ensemble des citations qui vont suivre sont extraites de ce court texte de Bruno Bettelheim. Précisons que l'ensemble des passages en *italique* au fil des citations, sont soulignées par nous. Le texte-préface de B. Bettelheim en son entier, figure en annexe. B. Bettelheim (1973), Préface à «*La folie des autres*» de G. Jurgensen - Paris, Robert Laffont, p. 9-14.

[503] L'on ne saurait prêter cette position à un analyste, sinon comme c'est précisément le cas dans ces pages, d'y voir jouer de la méconnaissance.

que B. Bettelheim énonce la situation, sans l'once d'une réflexion sur la configuration groupale des professionnels à son égard, sans même parler d'une auto-réflexivité concernant sa propre position à l'égard de «*son objet*», et à l'occasion de ce passage générationnel.

Si B. Bettelheim parle de «*prise de distance*», on va voir que celle-ci est éminemment paradoxale, comme du reste l'ensemble des propositions où dans le mouvement même la dénégation et les formulations paradoxales s'entend le renforcement de sa propre visée de méconnaissance.

(...) «J'étais en train de me retirer de la scène tout en restant présent.»

L'on ne saurait mieux dire le projet du créateur de l'École Orthogénique. Il s'agit pour lui littéralement de se retirer en restant présent. Quelques lignes plus loin il va insister :

«Si je prenais ainsi de la distance avec le personnel, les enfants, l'institution, ce que je n'avais jamais fait auparavant, c'était par souci que l'École puisse continuer sans aucune interruption après mon départ.»

Il faut ainsi éviter la rupture, se départir de la séparation. Dans ce mouvement B. Bettelheim prête alors au groupe des professionnels de l'École Orthogénique une impossibilité de penser ce que lui-même se refuse précisément à faire advenir à la représentation ; soit qu'avec son départ, il puisse y avoir ré-aménagements, transformations, ruptures, appropriation de l'oeuvre par un autre. Son départ ne peut pas, ne doit pas, faire rupture. Or la seule manière de mener à terme pareil projet consiste à trouver une modalité de «présence dans l'absence», et donc à «rester présent». La filiation ne saurait alors être envisagée autrement qu'à *l'identique* (de M'Uzan).

«Il m'apparaissait que la meilleure manière d'y parvenir était de me retirer pas à pas, et de donner ainsi à mon successeur la chance de prendre peu à peu les choses en main. (...) J'avais espéré que de cette façon, mon successeur serait plus apte à assurer ses fonctions parmi les membres du personnel et les enfants, étant donné que les uns et les autres auraient eu le temps, au jour de mon départ, de se familiariser avec lui et de compter sur lui plutôt que sur moi.»

La lecture des paragraphes qui précèdent nous ferait presque oublier que B. Bettelheim est dans cette place depuis près de 30 ans au moment où il dit se retirer pas à pas, et qu'il énonce sans écarts, cette visée de transfert (ce transfert de «transferts»), ce changement dans les investissements, qui apparaît dès lors comme un véritable marché de dupe de la transaction libidinale.

«Peut-être était-ce une erreur, bien que j'en doute, même rétrospectivement, et continue de croire que cette manière de procéder a donné à mon successeur la meilleure chance de réussir.»

Si le projet est ainsi bien orchestré, si B.Bettelheim ne saurait en changer, il ne reste plus qu'à démontrer le bien fondé de la démarche, et donc à dénoncer ce *successeur* et son incompétence. Il n'a pas su être à la hauteur de la tâche exceptionnelle à laquelle il avait prétendu. À partir de cette nouvelle validation de son propre diagnostic, et comme pour mieux exorciser tout *doute* quand au bien fondé de la position adoptée à l'égard de ce *successeur*, B. Bettelheim va alors se livrer à une attaque en règle, démontrant la pertinence de sa propre assertion.

«Malheureusement ce n'est pas ce qui s'est produit (la réussite du successeur).

Autant il avait souhaité devenir directeur de l'École, autant il a trouvé la tâche exigeante et difficile dès après mon départ, l'été 1971. En l'espace de quelques mois, il a éprouvé que ce qu'il avait tellement désiré réclamait trop de son temps et de sa personne. Six mois après mon départ, Bert décidait de se retirer dès que possible. «

Il aura donc fallu six mois pour que l'éviction du fils soit consommée.

«Heureusement malgré cette crise les prédictions de Geneviève Jurgensen et ma propre conviction se révélèrent fondées : l'institution était beaucoup plus grande qu'un seul homme, quel qu'il soit, et le personnel allait se montrer capable d'en assurer la marche quoiqu'il arrive. En dépit des sérieuses difficultés entraînées par le découragement de Bert et sa démission, l'École Orthogénique a continué de bien fonctionner pour les enfants, comme pour le personnel.»

À aucun moment B. Bettelheim n'interroge sa place dans la structure, autrement que dans sa «*toute présence*». L'oeuvre «*plus grande qu'un seul homme*» ne saurait dissimuler l'assimilation de l'auteur à sa création. C'est donc le personnel qui va «se montrer» aux yeux de B. Bettelheim, «capable» de soutenir le projet, lors même qu'il pointe le découragement du successeur, les difficultés qui lui sont imputables, et dont il s'avère dès lors coupable.

C.6.3.1.1 Le sacrifice du «second », hommage du groupe au père-fondateur

Le mouvement dont témoigne cet écrit en sa concision est exemplaire. Quel plus bel *hommage* à un directeur fondateur peut en effet offrir le groupe des professionnels, que de lui signifier qu'il a intégré les valeurs de l'oeuvre, se les ait appropriées, et se trouve en mesure de les faire vivre, en son absence ; ceci dans le même temps où il signifie au directeur-fondateur qu'il ne reconnaît pas ces valeurs dans le «*second »*. En ce sens, le *filicide* est mis en acte par le groupe des professionnels et se constitue comme un *hommage* adressé au *père* par le groupe.

C'est donc non pas de *l'absence* dont le groupe témoigne mais cette «*toute présence*», dans l'identification, et l'introjection de la figure charismatique.

Le «directeur-second » est sacrifié sur l'autel de l'institution, et du narcissisme du fondateur - qui se dévoile alors en père narcissique (H. Faimberg 1993[504]), le sacrifice est le gage de la fidélité du groupe professionnel à la figure du fondateur. On assiste là à la mise en place d'un clivage, où préserver en l'état l'image de celui qui part, suppose que la dépression consécutive à l'abandon soit recouverte par l'omniprésence et l'idéalisation - soulignons qu'à l'école B. Bettelheim connaissait intimement chaque membre du personnel. Tous les soirs, lors de la réunion qui se tenait autour d'une tasse de thé (et qui

[504] Haydée Faimberg propose de voir en «Laïos» «*le paradigme du pèrenotion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère narcissique*», sachant que ce qui caractérise et acteur-clef de la dramaturgie oedipienne c'est précisément d'être un *filicidenotion filicide notion filicide notion filicide notion filicide notion filicide notion filicide notion filicide notion filicide* . (1993 b), Le mythenotion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe notion mythe d'OEdipenotion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe revisité - in Kaës et alii : *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, p. 161.

par infusion en prendra la dénomination «le Thé»), le fondateur «supervisant» le travail fait par chacun durant la journée. Le modèle professionnel exige une implication «totale», «***la différence entre vie privée et vie professionnelle n'existe plus*** .» (P. Fustier 2000[505]).

Lors des difficultés «dues» au «second », l'appel du groupe au fondateur charismatique sera tel que B. Bettelheim ne résistera pas à la tentation qui lui sera faite, et c'est ainsi à un retour du père-fondateur dans son institution qu'on aura affaire, même si dans son propos B. Bettelheim en prête l'initiative aux tutelles par les tutelles de l'École[506].

«Toutefois, l'Université de Chicago m'a demandé de revenir pour une brève période afin de soutenir la nouvelle direction dans ses débuts. C'est ainsi qu'au moment où j'écris ces lignes, j'occupe de nouveau mon ancienne place. Mais ce n'est que pour quelques semaines. En juillet 1972 j'ai interrompu ma retraite pour une année scolaire qui prend fin.» «Conformément à mon souhait, le docteur Jacqui Sanders a été nommé à la tête de l'institution. Son histoire est très différente de celle de Bert, et il n'est pas douteux que sous sa direction, l'École continuera de fonctionner de la même manière que par le passé car à maints égards le docteur Sanders incarne l'esprit de l'École Orthogénique.»

Après le meurtre sacrificiel, il devient possible d'envisager la présence d'un(e) autre, celle-ci ayant la chance d'être femme et d'avoir les faveurs de B. Bettelheim. Il prendra soin de nous dire comment cette femme procède de lui, comment elle est née (professionnellement) de lui. S'il y a une filiation, celle-ci se doit d'être sans écart, et B. Bettelheim de reprendre la formule précédemment employée à propos de la poursuite de l'oeuvre, «l'École» se doit de «*continuer de fonctionner de la même manière que par le passé*». L'assignation est claire, et si le fondateur se résout à «passer la main», il s'est au préalable assuré du «clonage» : «*Le docteur Sanders incarne l'esprit de l'École Orthogénique»*.

Elle (le docteur Jacqui Sanders) y est venue comme éducatrice tout comme Geneviève Jurgensen, mais elle y a passé 16 années, et elle a été mon assistante pendant les trois dernières.

Plus avant dans ce même texte B. Bettelheim revendiquera en toutes lettres une place de maïeuticien à l'endroit des «*membres de* son *équipe*».

«Ma récompense à moi a été d'être capable de jouer le rôle d'accoucheur auprès des membres de mon équipe, en les aidant à atteindre un plus haut niveau d'intégration dans leur personnalité, à mesure qu'ils amélioraient leurs compétences professionnelles.»

Le propos prend du reste, à cet endroit des accents lyriques :

«Le fait de participer à l'entreprise commune que représente l'institution conduit les membres de l'équipe à une évolution encore plus intense que celle des

[505] P. Fustier note à propos de la position professionnelle à l'École Orthogénique «*la différence entre vie privée et vie professionnelle n'existe plus. L'éducateur-thérapeute devait être totalement immergé dans l'institution*.» (Paul Fustier (2000 b), op. cit., p. 16).

[506] En l'espèce l'Université de Chicago.

enfants dont le développement est plus lent et retardé par encore plus de vicissitudes, (...) le travail est dur et exigeant, mais aussi combien grandes sont les récompenses».

C.6.3.1.1.1 La position charismatique seule légitime

Les professionnels sont donc ramenés dans le rapport au fondateur-initiateur - maïeuticien sur le même plan que les enfants accueillis : «il est une école où des enfants, sous le regard et la guidance d'un père-mère, s'entraident «*à devenir meilleurs»*. Le fondateur charismatique définit en clair sa position dans laquelle se combinent les deux parents, offrant le leurre fantasmatique d'une complétude dont les éducateurs-thérapeutes procèderaient en une reproduction parthénogénétique[507].

«Geneviève Jurgensen a bien compris comment le fait de travailler avec ces enfants réveille chez le thérapeute de vieux problèmes encore irrésolus et l'oblige à les affronter pour les résoudre et, de cette manière à atteindre un plus haut niveau d'intégration. Le thérapeute est reconnaissant à l'enfant qui lui offre cette occasion, et cette gratitude donne à l'enfant, en général pour la première fois de sa vie, un sentiment de valeur personnelle, puisqu'il est capable, directement ou indirectement d'aider un membre du personnel à devenir meilleur.»

Dans un tel contexte le «*successeur*» devient celui qui révèle le manque ; ceci au regard de la stature de celui qui a accouché et façonné ceux qui oeuvraient dans cette institution. Non seulement chacun des professionnels était en dette à l'égard de B. Bettelheim de sa position professionnelle et de l'ensemble de ses apprentissages de thérapeute, mais il «devait» aussi à l'ordonnateur de la «réunion du Thé» ce parcours initiatique qui le conduisait à être révélé à lui-même, d'«*intégrer sa personnalité*», et de se vivre parmi les élus qui ont réussi le trajet sans faillir. En effet B. Bettelheim aura soin de préciser que seuls certains professionnels ont trouvé grâce à ses yeux et ont été jugés aptes à «*contribuer*» à l'oeuvre.

«Une autre observation que je voudrais souligner : toute personne qui s'est vraiment incorporée à l'École – par opposition à y avoir seulement passé son temps à travailler, ce qui a toujours été le cas de certains, qui après une brève période, ont été priés de s'en aller parce que leur contribution était inexistante devient bientôt d'avantage elle-même.

Être «incorporé» à l'école, suppose donc de reconnaître comme seule position légitime la position charismatique. À l'instar du fondateur, il faut s'y oublier, s'y sacrifier : une telle position n'entend et ne va reconnaître chez autrui que son équivalent.

Dans le moment B. Bettelheim annonçait le «successeur troisième» il aura soin, en quelques dernières petites phrases assassines, de poursuivre la mise à mal de l'homme :

[507] Il pourrait être intéressant de repenser cette dynamique au regard des modalités des déliaisons mortifères particulières auxquelles cette institution se confronte au travers de sa tâche primairenotion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire notion tâcheprimaire . Les enfants accueillis présentent d'importants troubles psychotiques, et ni cette institution, ni son fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur ne sauraient échapper à la «contagion» par les pathologies accueillies. Rappelons que la seule possibilité en la matière consiste à se déprendre des confusions, et non à s'en protéger, quel qu'en soit le biais.

qui a failli mettre l'oeuvre en déroute «*les difficultés dues au bref passage de Bert*», n'eusse été « *l'esprit qui anime son personnel*» ; soit cet esprit que lui-même a réussi à insuffler, et qui est «l'âme» de l'institution, celle dont il vise à ce qu'elle continue, hors sa présence, témoignant ainsi de la réussite des identifications.

«Après une absence de sept ans, qui lui a donné la chance d'étendre son expérience professionnelle, de prendre de la distance par rapport au travail immédiat et quotidien dans le cadre de l'institution et d'acquérir de nouvelles perspectives, elle revient comme directrice. Elle a de l'École une connaissance bien meilleure que Bert n'en a jamais eu, et elle comprend beaucoup mieux quelle direction il lui faut. Aussi, après avoir si bien supporté les difficultés dues au bref passage de Bert, puis à un deuxième changement de direction quand le docteur Sanders a succédé à celui-ci après une absence de sept années, l'institution n'aura pas grand mal à repartir du meilleur pied ; elle continuera à progresser grâce à l'esprit qui anime son personnel et que Geneviève Jurgensen a bien capté pendant le peu de temps où elle en a fait partie.»

C'est «au nom de» ce même «esprit» que le «second » sera évincé - par où s'entend ce *rapt de l'âme*, cette assimilation du fondateur au «*projet identificatoire*». «*C'est toujours au nom d'une «bonne cause» qu'on aliène sa pensée.*» Au postulat de Piera Aulagnier (1979[508]), nous pouvons rajouter : *c'est toujours au nom d'une «bonne cause» qu'on assassine à bas bruit dans les institutions.*

C.6.3.2 Le filicide

La part de violence et l'aliénation que suppose un projet comme l'École Orthogénique, ne saurait être que dénié. La légitimité se trouve toute entière rassemblée dans les mains d'un seul. Chacun des professionnels construit et nourrit son narcissisme à partir de lui, dès lors il devient impossible d'interroger son exigence et son arbitraire. À l'occasion du départ du fondateur-charismatique cette violence passionnelle qui soude chacun des professionnels au fondateur charismatique est rendue à chacun.

«Ce qui est refoulé ou dénié chez les fondateurs se transmet et se représente dans le groupe, et l'organise symétriquement : ce qui n'est pas analysé et demeure refoulé, ou dénié fait l'objet d'une alliance inconsciente pour que les sujets d'un lien soient assurés de ne rien savoir de leurs propres désirs.» (R. Kaës 1999[509]).

C'est à partir de la légitimité de la violence incarnée par le pouvoir, que le successeur est destitué. «***Le pouvoir est l'usage légitime de la violence***» selon l'aphorisme de Max Weber. En ce sens c'est bien le père fondateur qui tue un fils, (ou celui qui aurait l'audace de prétendre à une telle place). Cette place se caractérise alors de disparaître en chacun des membres du personnel, dans la mesure où chacun prétend à se reconnaître et à être reconnu comme l'enfant du père ; la place est alors occupée par tous et refusée à chacun. En cela elle est déniée au «second » qui prétend se placer dans une différence, dans ce

[508] Piera Aulagnier (1979), op. cit., p. 37.

[509] René Kaës (1999 c), Une conception psychanalytique de l'institution - in Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, 1999.1 n°32, Groupe et institution, Erès, p. 16. Le passage en italique est souligné par l'auteur.

temps de reflux narcissique. Pour survivre au départ du fondateur charismatique, dans le dé-nouage des étayages et le remaniement de leurs identifications, les professionnels ne peuvent que revendiquer leur place d'héritiers légitimes, s'identifiant à l'exigence de leur modèle et disqualifiant à leur tour les nouveaux qui n'accepteraient pas de se ranger dans un apprentissage dont ils sont désormais les dépositaires du «brevet».

L'éviction du «second » est donc bien en ce sens un «*hommage*» du groupe à l'adresse du fondateur. Son éviction atteste de la puissance du premier : le successeur ne peut soutenir la comparaison avec le pouvoir créatif du fondateur. Il témoigne en sa présence de sa petitesse, de sa limitation, de sa castration ; soit de cela même dont le fondateur-charismatique avait réussi à préserver le groupe, maintenant en sa présence une illusion de complétude. Dans le temps du départ le groupe ne veut rien savoir de la limite. Accepter un «second» constituerait le témoignage de la sortie de l'idéalisation et de l'aliénation qu'elle suppose. Un tel mouvement résonnerait alors comme une trahison, un meurtre de *l'âme du père*. Le groupe refuse donc, en l'excluant le «second», d'entrer dans une position dépressive, seule à même de faire pièce à la violence meurtrière qui fait d'autant plus rage qu'elle ne veut rien savoir de la perte de son objet. Accepter un mouvement dépressif apparaîtrait alors comme le témoignage de la confrontation par chacun de sa propre finitude, et un renoncement à la position glorieuse de leur participation au «Grand OEuvre». Au travers d'un «directeur-second» l'oeuvre revêt l'apparence d'une oeuvre parmi d'autres, et de cela il ne saurait être question. La disqualification meurtrière tente du moins d'en retarder l'échéance.

C.6.4 Se prendre pour le Père, ou consentir à procéder «du père »

«Chaque fois que nous commençons, nous continuons.» (P. Ricoeur 1960[510]).

Le fantasme dans lequel se noie le père, c'est ce moment de clôture où il se met en position d'emprise et occulte l'entre-deux de l'origine. S'il se prend pour le Père, il ne saurait participer *« du père »*, et indiquer un «au-delà» de lui. Ce que les fils interrogent c'est précisément cela. Existe-t-il de la place dans la génération ? - Les directeurs qui vont agir la violence du parricide sont eux-même pris dans un fantasme en miroir (à celui des filicides), soit qu'il ne saurait y avoir de place et qu'il faut «prendre de force».

Ces disqualifications meurtrières de la professionnalité du «second » empruntent donc différentes voies, elles ont en commun d'attaquer la temporalité, de tenter de mettre le temps sous emprise. Au «Foyer La Rivière», le futur est refusé dans la mesure où il était sur le point d'échapper à son directeur-fondateur. C'est alors lui-même qui jouera à détruire son oeuvre, la transformant en une institution anonyme, plutôt que de la voir se transformer en objet source de plaisir et de jouissance au bénéfice d'un autre. Le directeur fondateur tente de *sceller le narcissisme aux temps révolus de la fondation*, et du mouvement créatif qui s'y trouvait mis en acte.

À l'École Orthogénique, celui qui imaginait en être le fondateur, emporte l'institution en son départ. Le fondateur charismatique *scelle le narcissisme à sa personne* confondue avec son oeuvre, et à l'âme du lieu. Se transformant en statue du commandeur, il écrase

[510] ***Paul Ricoeur (1960), Philosophie de la volonté, Finitude et culpabilité I ; l'homme faillable - Paris, Aubier Montaigne.***

le temps, et paralyse son déploiement. Corrélativement le groupe consent à cette aliénation et la demande.

«L'état d'aliénation du Je s'appuie sur deux supports essentiels : une idéalisation massive de celui qui exerce à son égard la fonction de la force aliénante et qui est donc le support d'un désir d'aliéner, et la reprise par le sujet aliéné de ce même désir et de cette même fonction à l'égard d'autres sujets, mais cette fois, en tant qu'adepte, combattant, partisan d'une «cause» dont il attribue à la puissance aliénante le pouvoir d'en démontrer et d'en garantir la vérité, la suprématie, la «bonté». C'est toujours au nom d'une «bonne cause» qu'on aliène sa pensée.» (P. Aulagnier 1979[511]).

Nous avons proposé de considérer ce passage de génération à l'École Orthogénique en tant qu'archétype de ces *refus* de passages dans la génération, de cette mise sous emprise de l'historisation, qui conduisent au refus des «seconds» et au «filicides».

Dans ces configurations l'auto-réflexivité est absente et la conflictualité n'a pas de place. Le directeur est seul à même de mesurer les progrès de ses enfants-thérapeutes, qui nourrissent leur narcissisme à la grandeur de l'oeuvre. Les primes offertes en contre-parties du sacrifice de la vie personnelle, ce sont ces aspects initiatiques de révélation de soi, sous la conduite d'un fondateur - initiateur - maïeuticien. Ce qui est évité, c'est la séparation avec celui qui est mis en place d'idéal et auquel on s'aliène «*au nom d'une bonne cause*», celle qui permet «*d'exclure le doute, et le conflit »* (P. Aulagnier). S'il en est un en place de détenir la Vérité, il n'est alors nul besoin de chercher plus avant dans une relance du désir, et celle de ses interrogations, - par où se profile Thanatos, en sa visée d'abolition du désir. En ce sens l'aliénation, procède d'un collage incestueux.

Si l'ensemble des institutions où se perpétuent le meurtre professionnel des directeurs -»seconds» n'ont pas l'aura de l'École Orthogénique, on retrouve toutefois régulièrement cette tendance à la glorification héroïque et narcissique. Nous avons précédemment souligné combien la figure du héros a partie liée avec les identifications professionnelles dans ces secteurs du soin et du travail social, aussi est-il ainsi coutumier de rencontrer des configurations groupales d'où émergent de telles identifications[512].

Au niveau des directeurs procéder *« du père »*, c'est renoncer à se prendre pour le Père, voire pour le Père-Mère (rejoignant un fantasme de parent combiné, en une scène primitive sans autre) ; c'est renoncer à se rendre présent dans une omniprésence - «*se retirer tout en restant présent*» disait B. Bettelheim. Celui qui est en position de garant institutionnel, référant au méta-organisateur oedipien, doit être à même de procéder au «*sacrifice du sacrifice*» (J. Hassoun) ; or, pour ce faire, il n'est d'autres voies que d'accéder à la connaissance de la puissance de mort que confère cette place, de se savoir meurtrier potentiel, et à partir de cette place, de renoncer à porter la mort, et consentir par ce biais à la temporalité, à la finitude et à la génération.

[511] ***Piera Aulagnier (1979), op. cit., p. 37.***

[512] Cf. notamment le chap. B.4.

C.6.4.1 La voix du «père» mort

Consentir à la finitude c'est précisément ce qu'un autre créateur d'institution ne parviendra pas à faire, jouant de sa démesure, au delà même de sa propre mort. Dans l'anecdote qui en témoigne, le grotesque le dispute au macabre. Ainsi, à son décès et à l'occasion de la messe mortuaire, en lieu et place d'une oraison funèbre énonçant les mérites du «grand homme», ce que les participants à la cérémonie auront à entendre, sera la voix du mort. Cet homme avait prévu de s'adresser aux vivants par delà son décès, au delà de sa finitude, en un dernier message. Sa volonté fut respectée «à la lettre» par ses héritiers (avec le secours d'une bande magnétique).

Quelques années avant son décès ce fondateur avait fait paraître un texte relatif au travail réalisé par l'institution. Il s'agit d'un écrit à l'allure de testament-projet qui témoigne d'une véritable confusion temporelle. Nous plaçons ce texte en annexe[513] afin de fournir encore un peu de relief à cette perspective d'omnipotence et d'immortalité qui vient confusionner les créateurs et signe le vacillement mégalomane. De tels fondateurs d'institution se mettent en place de refaire le monde depuis le microcosme où ils exercent leur pouvoir souverain. Le texte énonce en clair la visée d'emprise sur la temporalité et sur les «usagers» de l'institution où «règne» ce médecin-directeur-fondateur.

C.6.4.1.1 Le testament d'un directeur–fondateur : la temporalité suspendue

Les écrits désignés comme «*projets institutionnels»* contiennent nombre d'indications quant aux organisateurs psychiques conviés lors de l'édification d'une institution. Ces écrits dessinent, de façon plus ou moins explicite les emplacements intersubjectifs auxquels vont être conviés les professionnels (Paul Fustier, 1987, 1999). Ce texte[514] de P. Stagnara bien que se présentant comme de facture analogue à celle d'un projet, se situe dans un «après-coup» de vingt années de pratique. Il aurait pu/du consister en une mise en histoire, en une évaluation critique du chemin parcouru ; or, curieusement il présente l'ensemble des caractéristiques d'un projet institutionnel.

Nous nous trouvons donc (à l'identique avec les fondateurs que nous venons de côtoyer dans les pages précédentes) en présence d'une temporalité suspendue, uchronique, en présence de cette relation au temps qui définit le «*temps du fondateur »*, spécifiquement lorsque celui-ci est confondu avec ses objets. Capture temporelle, écrasement du déploiement historique, négation de tout écart, de toute transformation, sont la marque d'une telle relation à la temporalité.

Édité dans une revue professionnelle médicale, ce texte a pour titre : «*Réflexions sur*

[513] P. Stagnara (1980), Réflexions sur la réadaptation fonctionnelle - in *Annales de Médecine Physique*, T. XXIII, n 1, p.57-70. Le texte en son intégralité figure en annexe.

[514] Nous devons remercier ici l'étudiante qui a porté ce texte à notre attention. Lors de sa propre découverte de cet écrit, elle tentait de s'extraire de la violence et de la rigidité des dispositifs institutionnels, plusieurs années après le décès du médecin-fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur .

la réadaptation fonctionnelle par P. Stagnara », et pour sous-titre : «*20 ans au centre de réadaptation fonctionnelle des Massues » .* On se trouve donc en présence de ce qui s'annonce et pourrait se donner comme la perspective d'un «*fondateur »*, de mettre à distance après vingt années, le parcours de l'institution en ses aléas. C'est cette situation temporelle d'*après-coup*, qui nous est apparue mériter quelque attention. On y voit ce fondateur qui, après cette longue pratique, continue de dessiner la perspective de travail qui *est* la sienne – non pas celle qui *a été* la sienne, mais bien celle qu'il conjugue au présent, dans une temporalité immobile qui ne cesse d'énoncer ce que cette institution *se doit* idéalement de réaliser auprès du public qui la fréquente. S'y dessine le lien spécifique qui relie ce chirurgien à «*ses objets*» en l'occurrence les «*clients*/*patients*», et à son oeuvre la «rééducation[515] ». Explicitement dans les mots, en creux dans le style et la construction du texte, cet écrit témoigne d'une configuration psychique, au travers d'énoncés qui s'y donnent comme autant de scenarii fantasmatiques afférents à la position occupée par les professionnels, notamment (noblesse oblige) celle des médecins à l'égard de leurs patients/clients.

Véritable catéchisme, le texte énonce le *dogme*. On peut ainsi lire cet écrit tout à la fois comme *projet* et, dans un court-circuit temporel, comme *testament* professionnel. Ce médecin-fondateur quittera le centre peu de temps après cet écrit-conférence et décèdera quelques années plus tard. S'y trouve exposé le *fantasme* qui est bien celui que ce directeur a tenté de mettre en oeuvre pendant vingt ans et qu'il continue de décliner, en le ré-énonçant pour ses collègues et ses successeurs[516]. On y entend la perspective d'immortalité propre à tout fondateur : il s'agit de s'assurer que son «esprit», sa *doctrine* continueront d'animer le centre, après son départ. Aucune mention de retrait et de départ à terme ne se laisse entrevoir dans le texte.

Il aurait été intéressant d'analyser plus avant ce texte en ses accents lyriques et son style parfois saugrenu, et de voir comment il agit sur le lecteur en une véritable «douche écossaise». Un même paragraphe induit un certain nombre d'éprouvés : le lecteur peut ainsi se trouver chahuté entre une adhésion au propos sans réserve et des glissements de sens où il devient extrêmement délicat de localiser le locuteur. Les phrases sont alors construites de façon telle qu'il faut supposer un sous-entendu, un deuxième degré ; se dessinent alors des chausse-trappes dans lesquelles des sous-entendus de sous-entendus jouent de l'emprise sous la coloration de mouvements émotionnels entre rejet et fascination.

[515] Dans le vertigenotion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige notion vertige mégalomane que dessine ce texte, rehaussé par la mise en scène macabre de l'oraison funèbre, se donne à entendre la dérive paranoïaque. Ce contexte de la rééducation, et son fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur se met dès lors en résonancenotion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance notion résonance avec cet autre prophète de la santé et de la tonicité des corps, Moritz Schreber, qui s'est rendu doublement célèbre ; d'une part au travers du mouvement d'éducation physique qui porte son nom, et d'autre part au travers de son fils Daniel Paul Schreber et de ses écrits.

[516] Suite au départ de ce médecin-fondateurnotion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur notion fondateur la pérennité de l'institution a été assurée par la famille. C'est l'un des enfants du fondateur qui a pris la direction de l'établissement en appui sur d'autres membres la famille.

Une autre dimension aurait aussi mérité que l'on s'y attarde : celle du parcours de rééducation qu'énonce ce médecin-directeur-fondateur. Celui-ci exerce son contrôle sur l'ensemble de la vie de ses clients (qu'il distribue entre clients actifs et clients passifs), en une visée de reconstruction de l'ensemble de l'être («*corps et âme*»). Véritable thaumaturge il propose de faire passer les clients infirmes au travers d'un véritable processus d'humanisation dont il énonce et décrit les différentes étapes : de «*l'homoerectus*», à «*l'homofaber*», puis à «*l'homosapiens», et enfin à* «*l'homosociabilis».*

«Maïeutique : (...) pour parler un autre langage, devrons-nous emprunter à l'obstétrique l'art d'aider notre client à accoucher de sa nouvelle personnalité tenant compte des handicaps qui l'ont conduit dans notre Centre de réadaptation ? La maïeutique n'est pas d'aujourd'hui et les démarches psychothérapeutiques de Rogers n'ont-elles pas une certaine parenté avec les dialogues péripatéticiens ?[517]«

Les propos se nouent en un véritable paradoxe, où l'emprise transforme les paralytiques[518] en *homoerectus*, en un projet d'autonomie du médecin-maïeuticien sur ses «clients».

C.7 La «tentation révolutionnaire» et l'effacement de l'histoire

«Nier l'histoire, la refuser, n'est-ce pas maintenir ouverte une plaie béante que le sujet ne cesse voluptueusement de hanter ?» (J. Hassoun 1996[519]).

Avec le parricide, *les disqualifications et les agirs meurtriers portent sur les ancêtres, et le «temps d'avant», le temps des pères*. On a là affaire à un processus qui se rencontre de façon répétitive en de nombreuses histoires d'institutions : un directeur tente de s'emparer de l'histoire, dans le déni des ascendants et la mise en faillite de l'ensemble des processus de filiations antérieures. Ces directeurs se présentent la plupart du temps comme des *réformateurs* qui vont oeuvrer à la gloire de l'institution. Ils se muent alors en *révolutionnaires*, et ne tardent pas à se révéler comme des *tyrans*. Ils se précipitent dans un fantasme de décrochage générationnel et mettent en acte leurs fantasmes de «casse». C'est dès lors de la fascination de cette béance (comme le souligne Jacques Hassoun) qu'ils tirent leur jouissance mortifère.

[517] ***P. Stagnara (1980), op. cit., p. 62.***

[518] «*Mettre debout un paralysé, un infirme est une entreprise qui a une odeur de miracle :»Lève toi et marche !» Qui pourrait sous-estimer la portée de cette reconquête lorsqu'elle est victorieuse ? La chirurgie, l'orthopédie et la rééducation y contribuent.*» (P. Stagnara [1980], op. cit., p. 62).

[519] ***Jacques Hassoun (1996), Correspondances - Godelier M. et Hassoun, J. (sous la direction de), Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualiténotion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité , Paris, Arcanes, p. 16.***

Les mouvements qui ont cours dans les institutions, potentialisent les *excès*, aussi dès lors qu'il s'agit de composer un tableau, les traits en paraissent forcés. Nous allons esquisser ces dynamiques en quelques touches au travers de deux institutions ayant été aux prises avec de pareils «casseurs». Dans un deuxième temps nous nous arrêterons plus en détail sur une des innombrables variantes, de manière à voir opérer ce vertige du désarrimage générationnel qui saisit celui qui ne rencontre pas d'opposition à sa folie emprise. Une telle position relève par bien des aspects, d'une dynamique incestueuse, où le fantasme d'auto-engendrement fait entendre la déchirure qu'il met en oeuvre.

C.7.1 Un nouveau directeur d'Hôpital : réformateur et terroriste

L'institution que nous allons considérer à présent est un centre hospitalier dont le directeur vient de partir en retraite après avoir «fini sa carrière» dans l'établissement veillant essentiellement à ce que le climat social demeure suffisamment paisible, et ne vienne pas troubler ses dernières années d'exercices. Ce directeur est décrit par des soignants comme «laissant couler», comme fermant les yeux sur des dysfonctionnements, comme n'activant pas certaines réformes ou réorganisations nécessaires au maintien d'une dynamique vitale. L'hôpital est alors en perte de vitesse, et certains services comme celui de la maternité sont menacés. C'est dans ce contexte qu'est recruté un jeune directeur, la quarantaine fringante, dont c'est le premier poste en tant que directeur d'établissement. Ce nouveau directeur est attendu par le personnel comme susceptible d'impulser les réformes nécessaires et de redonner un peu de «punch», un peu de tonus à cet établissement.

Et de fait c'est ce que cet homme va s'employer à faire au-delà des espérances les plus audacieuses du personnel. S'il était attendu comme un «réformateur», il se transformera rapidement en révolutionnaire zélé, à tel point que l'hôpital se retrouvera pris sous un régime de labeur forcené. S'installera alors un «*règne de la terreur».* Le nouveau contrat sera énoncé clairement, et le personnel (soignant) gardera en mémoire les premières phrases de cet homme : ***«Il y a tout à faire ici !» «Il faut que les gens se mettent au travail ! Je veux faire de cet établissement «le meilleur».*** Et de se mettre à agir un management qui sacrifie à l'idéologie «bougiste». C'est *la valse des personnes :* ainsi de ces cadres soignants qui revenant de leurs jours de congés se retrouvent changés d'affectation sans en avoir été le moins du monde avertis, ..., de ces groupes de projets qui se multiplient, et des personnels qui croulent sous la charge de travail (tableaux, bilans, et comptes-rendus en tout genre) sous le couvert de l'accréditation. Dès lors les arrêts maladie et les départs (volontaires ou suscités) se multiplient, toute opposition est verrouillée à coup de menaces et de promotions.

À l'occasion d'une réunion officielle le groupe des cadres soignants sidérés, entendra ce directeur lui dire : ***«... Et n'oubliez pas que je peux vous tuer !».*** Au travers d'un tel propos, il se pose alors comme celui qui joue de cette posture de tyran, sans le moindre embarras, faisant travailler ses esclaves soumis, séduits et/ou corrompus (à grand renfort de primes narcissiques).

C.7.1.1 Le pouvoir et l'envahissement fantasmatiques

Ces dernières menaces énoncent crûment l'envahissement fantasmatique dans lequel s'englue ce directeur, sans parvenir à trouver d'opposition à sa puissance phallique. Il semble qu'à ce moment-là ne se soit trouvé aucun groupe à même de faire barrage à sa «folie d'emprise» et à la puissance de mort mobilisée. Une rumeur s'est alors mise à circuler dans l'établissement attribuant au pouvoir de mort de ce directeur un accident cardio-vasculaire survenu à l'un des responsables syndicaux. La puissance imaginaire du tyran est alors validée dans le fantasme des personnels : il est en capacité de porter la mort dans le corps des professionnels.

Ce que ce tyran zélé dit explicitement de son pouvoir de mort, concerne, bien entendu, le pouvoir de nomination dans le contexte de l'établissement qu'il dirige. Il est donc question des différentes attributions de postes, et ce pouvoir est donc toujours contingent au regard du droit du travail. Or ces propos sont entendus par le groupe non pas du côté des rôles professionnels, mais bien comme contrainte et meurtre sur les sujets - la profession n'est plus pensée dans un écart, mais vaut ici comme identité en soi. La pensée est mise hors-jeu. Dans une telle mise en scène un seul est habilité à penser, et s'y emploie transformant toutes les capacités de penser des différents personnels en force de travail, au service de «son projet d'établissement». Les résonances que les stupéfiantes menaces de mort proférées trouvent dans la psyché groupale témoignent clairement des équivalences imaginaires entre les évictions qui ont cours dans le champ institutionnel, et les menaces vitales, telles qu'un tyran est à même de les faire peser sur un groupe social. - Ces dynamiques de meurtre trouvent d'autant plus d'échos qu'elles concernent des personnes occupant des postes à responsabilité, soit des postes pour lesquels elles ont eu elles-mêmes à jouer de la rivalité, et donc à s'approcher de fantasmes d'évictions, voire de meurtres professionnels des autres candidats à ces postes ; les enjeux oedipiens, et leurs lots de violences sont alors saillants.

C.7.1.2 «Du passé faisons table rase !»

Ce qu'énonce ce directeur, cette volonté de refaire le monde : «*du passé faisons table rase*», s'entend couramment dans la bouche de tous ces directeurs qui se trouvent assignés (et qui prétendent) à réformer les institutions. Celles-ci sont alors immédiatement diagnostiquées et considérées comme vieillissantes ou moribondes. La menace de fermeture ou de déclassement de l'institution une fois énoncée, sa re-fondation s'impose comme indispensable, et le tyran peut se grimer en sauveur magnanime. L'alibi posé, il ne reste plus qu'à tuer les pères et à disqualifier l'ensemble du personnel qui n'a pas eu la correction de les attendre pour exister et savoir comment travailler.

Lors de ces arrivées de jeunes (et parfois moins jeunes) directeurs qui se vivent comme de «*nouveaux conquérants*», il est presque banal d'assister à une hémorragie du personnel, et en tout premier lieu, du personnel d'encadrement et du personnel de direction. Parfois ces dirigeants arrivent avec leurs corps d'élite, ou font rapidement appel à leurs anciens collaborateurs (directeur des ressources humaines, directeur des services de la comptabilité, directeur des services de soins infirmiers, ...). Ils font alors main basse sur l'institution, se mettent en position d'en verrouiller toutes les instances décisionnaires et les instances de contrôle. L'institution est alors leur possession, et se doit d'être toute disponible à leur jouissance.

"Cyberthèses ou Plateforme" - © Celui de l'auteur ou l'autre

Dans ces équipes de directions renouvelées, *de facto* il n'est plus de témoin du passé. Une nouvelle temporalité est proposée : le temps doit dès lors être pensé à partir de l'arrivée du «réformateur».

Le *révolutionnaire* a donc une manière bien à lui de dérober le temps. Procédant à un nouvel ordonnancement de la temporalité, il remet les horloges (et le calendrier) en route à partir de lui. Il lui faut alors *effacer* tout ce qui constitue la marque des générations précédentes. Il rejoue dans son microcosme ce que l'histoire nous a appris de ces rapts du temps et des terreurs qu'elles accomplissent pour parfaire la mise en place du «bien commun» (N. Zaltzman) contre une économie de la jouissance telle qu'elle était antérieurement distribuée. Le rêve de l'instauration de l'ère du bonheur pour tous, d'une fraternité sans pères, commence par la liquidation de tous les opposants susceptibles de rappeler la cause du sujet singulier («le bien privé») et se poursuit au fil des «purges» avec la mise en place d'un nouveau tyran, détruisant toutes traces de l'histoire antérieure et des filiations, et des liaisons qui s'y tramaient.

C.7.2 Le révolutionnaire et l'arbitraire : «Je ne veux voir qu'une seule tête !»

À l'occasion de nos interventions de clinique institutionnelle, il nous a été donné de voir de plus près les effets de ces *révolutionnaires* zélés dans les groupes qui se retrouvent sous la coupe de ces petits despotes. Une intervention a ainsi été mise en place auprès d'un groupe de professionnels exerçant dans un Centre Médico-Social afin précisément de tempérer les affrontements passionnels qui avaient cours au sein de ce service ; ceci, suite à l'arrivée d'un *réformateur* fraîchement émoulu de son école de cadres administratifs, assuré de ses choix et de ses alliances politiques.

Les travailleurs sociaux de ce service venaient de subir une restructuration, ayant eu pour visée clairement énoncée de «*casser les différences*». Ces professionnels seront ainsi taxés de travailleurs indépendants, et le nouveau directeur de vouloir «remettre au pli» ces salariés de la fonction publique qui jouent aux libéraux. Ce que nous avons vu en acte de la dynamique de «casse» au «Foyer La Rivière», se rejouera ici avec un nouvel arrivant et constituera sa politique à l'égard des professionnels. D'une équipe pluri-professionnelle composée de médecins, sage-femmes, puéricultrices, psychologues, éducateurs, infirmiers, assistants sociaux, de tous les personnels, il a été exigé un même travail, tous devaient se mettre à exercer certaines mesures de prises en charge auprès de «usager» sous le diktat : «*Je ne veux voir qu'une seule tête !*».

On retrouve ici les outils de la casse que l'on a déjà vu à l'oeuvre dont le principal en est la disqualification distribuée en abondance : «***Avant il ne se faisait que de la «merde» !». «Il faut arrêter avec le travail social libéral.» «Les gens ici ne sont pas bons***». Cette équipe basculera brutalement dans un climat de suspicion généralisée. Chacun s'efforçant dans la tourmente de tirer la couverture à lui, et reprochant à l'autre sa réaction face à ces négations des différences et de l'histoire singulière de ces pratiques en ce coin du département, qui venaient mettre à mal les rôles et les places de chacun. On retrouve à nouveau dans cette configuration la mise en place d'un clivage, selon une

ligne de faille où il est de fait aisé de le faire advenir, soit entre les «anciens» et les «nouveaux». Ces derniers ont alors mission, au travers de leur recrutement d'amener la «bonne parole», et de défendre le «bien fondé» des nouvelles prises en charge.

Le conflit flambera donc entre les anciennes et les nouvelles. Les anciennes reprochant aux nouvelles de se couler dans la demande des instances (sans position critique), ces instances qu'elles éprouvaient précisément comme les mettant à mal, comme leur faisant violence. Les «nouvelles» sont alors utilisées par les «*révolutionnaires»* comme «fer de lance» du changement visé. Les «nouvelles» elles reprochaient aux «anciennes» de se cramponner à leur passé, à une organisation «caduque», et de «résister aux changements».

Témoignage des abus de pouvoir du révolutionnaire dans son costume de tyran : il sera tout bonnement interdit aux différents professionnels de se réunir au sein de leurs corps professionnels - nombreuses ayant été les personnes mises en demeure de «*se taire ou de partir*» (parmi celles pouvant avoir quelque poids dans la dynamique d'équipe, et les mises en place de contre-pouvoirs éventuels). On a ainsi assisté à la mise en place du règne de l'arbitraire.

Les nominations professionnelles entraînant les dynamiques de dettes et de fidélités, cette équipe se retrouvera vivre un climat paranogène, et un véritable morcellement, avec la mise en place de boucs émissaires tournants. Les anciennes solidarités établies à partir des différences de place et de fonction, se transformeront dès lors en disqualifications permanentes et en replis corporatistes. À défaut d'avoir accompli son oeuvre de «rénovation» le tyran -révolutionnaire avait agi la jouissance de la «casse». Dans de tels contextes, ainsi que le pointe J. Hassoun, les identifications se transforment en lutte pour l'identité, et la passion envahit la scène.

«Le sujet est impliqué dans un ensemble de fidélités, qui mises à mal par l'autre, l'obligent à se retourner vers ses propres identifications. (...) Les phénomènes d'identifications ne relèvent de l'identité qu'en temps de crise, de vacillement des repères ou d'irruption de la barbarie et de l'affect ou de la passion, sur la scène du politique.» (J. Hassoun[520] 1994).

C.7.2.1 Se prendre pour un fils sans père

On assiste au travers de cette situation à un *enfouissement du passé sous les décombres du conflit*. La révolution peut alors poursuivre son oeuvre «rénovatrice» avec ceux qui sont (encore) en mesure de marcher, ce qui n'est alors le cas que des plus jeunes et des moins exposés. Aussi, on ne sera pas étonné d'apprendre que les mouvements du personnel et les changements d'affectations, seront nombreux.

Ce sont l'ensemble des signifiants de la différence qui dans cette institution se sont trouvés attaqués et détruits : les différences dans les fonctions et les statuts singuliers référant à des identifications professionnelles spécifiques, les relations hiérarchiques et fonctionnelles. En son emprise sur l'histoire et les ancêtres le *révolutionnaire* se fait *négationniste* : le temps et l'histoire sont déniés.

[520] ***Jacques Hassoun (1994 a), Le sujet, entre appartenance et différence - Revue Turbulence, L'autre N° 1, Éditions du Serpaton, p. 55.***

«Il s'agirait au travers d'un acte (la révolution) de mettre fin à tous les désordres du «symbolique » » (P.L. Assoun 1994[521]).

Le tyran se légitime à partir de deux «prétextes» : celui du désordre antérieur, ou celui d'un ordre rigide qui n'offrirait plus d'espace pour la mise en oeuvre du «bien commun». On a une nouvelle fois affaire à un rapt.

Dans un rapt de la légitimité sous le prétexte du désordre, le révolutionnaire délégitime ce qui procède du temps des pères, et de leur impossibilité manifeste à «*mettre fin à tous les désordres du symbolique »*. Il se met en place de réaliser la complétude narcissique que tous sont supposés attendre, et va ainsi oeuvrer à faire le «bonheur de tous», avec ou contre leur gré.

Lorsque l'on a affaire au»prétexte» du refus de la jouissance, les pères sont alors mis en place de la jouissance barrée : par où se profile le rapt de «*toute la jouissance*» qui ne manque pas alors de se produire, soit la transformation du *révolutionnaire* en *tyran*. Le meurtre des pères et/ou de ses signifiants redouble la dimension transgressive incestueuse qui vient au jour dans cette «conquête», là où le révolutionnaire rêve d'être un fils sans père - place qui n'est autre que celle du fils incestueux, tout entier occupé à s'assimiler à l'imaginaire du phallus (de la mère institution).

C.7.3 «Pygmalion» intempérant - Un «révolutionnaire» et la dérive «perverse»

«Pour S. Freud, l'organisation oedipienne est une impasse libidinale, et l'issue de cette impasse est dans la destruction de cette organisation, c'est-à-dire dans son refoulement réussi, l'instauration définitive, stable, des interdits de l'inceste et du meurtre.» (N. Zaltzman 2001[522]).

Dès lors que les groupes institutionnels, au travers de leur tâche primaire, ont à participer au processus identifiant des sujets, le «rangement généalogique» et «l'*instauration définitive et stable des interdits de l'inceste et du meurtre*» (N. Zaltzman) demandent à être reconduits. On est là aux prises avec la «fabrique[523]« incessante de l'humanisation.

Nous allons considérer à présent la situation d'un petit institut de formation de travailleurs sociaux, afin de voir opérer les nouages d'emprise tels qu'ils se mettent en place entre un directeur et une institution *hors du temps de la fondation*. Il s'agira d'en dégager quelques composantes : soit de voir comment cet institut s'est précisément trouvé en défaut de «rangement généalogique», et comment les *interdits majeurs de*

[521] ***Paul Laurent Hassoun (1994 a), La psychanalyse à l'épreuve du pouvoir - in Analyse et réflexion sur le pouvoir, Volume II, Ouvrage collectif, Paris, Ellipses, p. 70.***

[522] ***Nathalie Zaltzman (2001), L'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste est-il une notion psychanalytique ? - in André J. (sous la direct° de) Incestes, Paris, Puf, p.70.***

[523] L'usage de ce terme fait directement écho à la terminologie utilisée par Pierre Legendre pour caractériser ce même processus de l'humanisation : P. Legendre (1996), *La fabrique de l'homme occidental* - Mille et une nuits & Arte éditions, 49p.

l'inceste et du meurtre, n'ont pas trouvé à s'instaurer. En lieu et place d'une telle organisation, on va rencontrer le rapt de la légitimité et l'écrasement de toute position tierce ; ingrédients par lesquels le directeur va se transformer en *tyran,* et se faire le maître de la jouissance.

Avec cette configuration, on se trouve donc dans l'une des variantes de la position que nous caractérisons comme celle du «*révolutionnaire*» : celle d'un directeur qui dérobe la fondation dans un temps second de la vie institutionnelle, et qui se précipite dans le fantasme que le monde (le petit univers de son institution) procède de lui.

Recruté initialement comme enseignant Monsieur «C»[524] apporte avec lui une expérience de travailleur social diplômé, possédant une solide expérience du terrain, ainsi qu'une expérience de la formation. Moins de trois ans après son arrivée il va, de manière irrégulière avoir à assurer l'intérim de direction de cet institut - la directrice en titre étant cycliquement arrêtée pour cause de maladie grave. Quelques temps plus tard lors du départ de cette dernière, il sera nommé sur le poste de direction avec l'aval de ses collègues.

Ces glissements rapides entre les fonctions sont à entendre dans le contexte particulier de la mise en place de cet institut. Celui-ci s'est en effet créé à partir d'une ancienne structure formant une catégorie de travailleurs sociaux peu valorisée socialement. Dans la mouvance de soixante-huit, les administrateurs de ce centre en accord avec les tutelles vont décider de la création d'une nouvelle école chargée de la formation de travailleurs sociaux au statut défini, valorisé et reconnu au sein des institutions censées les employer à terme. Avec cette nouvelle orientation cette école est donc refondée et requalifiée. Or parmi le nouveau personnel recruté pour mettre en place ce nouvel institut, la majorité ne sont pas eux-mêmes qualifiés au titre de la profession et des diplômes auxquels ils vont préparer les étudiants ; plusieurs ne sont pas issus du champ du travail social concerné, et n'ont donc pas l'expérience du travail auquel ils préparent les étudiants. On se trouve ainsi avec une première équipe de cinq personnes, qui va développer un projet où convivialité et proximité affective soixante-huitiste vont primer et occuper une place centrale dans le projet de formation. Les «ateliers de création» vont dès lors constituer le fleuron des programmes initiaux de formation, signifiant en clair que les étudiants sont attendus préférentiellement dans cette place de créateurs, et non dans celle d'héritiers, de délégués de la génération précédente - les institutions de «formation initiale» se placent habituellement dans une telle perspective de poursuite d'un cycle générationnel. Ils jouent avec les nouveaux venus la poursuite d'une visée idéalisée, celle que les enseignants ne sont pas eux-mêmes parvenus à actualiser, et qu'ils soutiennent alors via la génération.

Dans sa fondation, cet institut et le groupe d'enseignants qui nous occupent, manquent cruellement de *légitimité*, tout à la fois au regard des labellisations des enseignants, et au niveau de la reconnaissance des structures dans lesquels les étudiants, futurs travailleurs sociaux vont devoir être recrutés et exercer. Monsieur «C» va

[524] Dans le choix de la lettre qui sert à désigner l'acteur principal de cette dramaturgie, nous nous sommes surpris à entendre l'émergence de la chaîne signifiante qui sous-tend la lecture de la dynamique en cours. À baptiser cet acteur *Monsieur «C»*, nous nous trouvons en train d'énoncer en clair le symptôme abordé : «*Monsieur sait !*».

être celui à qui il incombe de légitimer la fondation dans l'après-coup. Il est assigné à occuper la place d'*héritier convoqué à étayer* (secondairement*) la fondation*. Or, une telle place donne consistance au fantasme de l'inversion des générations, déstabilisant une des différences structurales pourvoyeuses d'assises pour le sujet.

C.7.3.1 L'emprise et la mise en acte de la séduction

Monsieur «C» se retrouve investi comme «*supposé savoir*», «*supposé*» connaître le trajet identifiant qui doit permettre aux étudiants de devenir les travailleurs sociaux que cet institut a pour tâche de former. Il est en effet un des rares (il en est une autre) à pouvoir prétendre bien connaître les attentes des professionnels du terrain. En cherchant à se légitimer au travers de ce recrutement, le groupe des formateurs se disqualifie dans les places qu'il occupait jusque-là. C'est le nouvel arrivant qui incarne «la *professionnalité »*. Le groupe des enseignants va dès lors s'offrir à la séduction et à la main-mise de cet homme. Il va se faire le premier «objet» que cet homme va *modeler* avant de progressivement en devenir le tyran.

Monsieur «C» basculera dans la confusion, à partir du fantasme qu'il est en droit de *posséder* l'institution, que celle-ci est son oeuvre, qu'il en est l'âme, et le Pygmalion[525]. Il est celui qui «sait». Et de fait, cet homme donnera prise au vertige de la possession, jusqu'à mettre en acte sa séduction effaçant et effractant les limites différenciatrices et structurantes entre élève et enseignant, entre intimité et professionnalité, entre savoir et jouissances sexuelles. Il agira son intempérance «*possédant*» un certain nombre d'étudiantes, et renouvelant ses proies à chacun des changements de promotions dans une «*implacable exigence de consommation*» (M. Armellino 1986[526]). Pygmalion se transforme alors en père incestueux, confusionnant à son tour les générations, ainsi que lui-même l'avait été dans l'assignation à étayer, à légitimer ses prédécesseurs et sa directrice lors de son arrivée dans l'institution.

C.7.3.1.1 La confusion générationnelle

[525] Les figures de Pygmalion et de Frankenstein (auxquelles il faut adjoindre le non moins célèbre Gepetto) nourrissent l'imaginaire du champ de la formation. (Didier Anzieu (1975/1984), La fantasmatique de la formation psychanalytique - in : R. Kaës, D. Anzieu & L.V. Thomas : *Fantasmes et Formation* - Paris, Dunod, p. 93-123. René Kaës (1975/1984 pour la 2° édition), Quatre études sur la fantasmatique de la formation et le désir de former - id. p. 1-75.

[526] Michel Armellino souligne l'amplification que la dimension institutionnelle confère aux imagos maternelles archaïques et aux agirs confusionnants sollicités dans le registre de la possession. Il souligne également la corrélation entre «*se perdre dans*» (dans l'archaïquenotion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque) et «*posséder*» «*consommer*» (ce gigantesque corps institutionnel dans lequel le sujet prend place). «*L'institution apparaît (...) dans sa complexité et son immensité comme un gigantesque corps dans lequel chacun se perd, corps labyrinthique (...). À côté des images paternelles parfois en opposition, souvent en complémentarité, se révèlent des images maternelles, toutes puissantes, toutes bonnes, dans une implacable exigence de consommation.*» Michel Armellino (1986), Représentation maternelle archaïquenotion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque notion archaïque et institutions - in Aubert N., Enriquez E. & de Gaulejac V., *Le Sexe du Pouvoir*, Paris, Épi, p. 333-334.

Le vécu «*d'insuffisante*» légitimité qu'éprouvait le groupe (re)fondateur de cet institut n'a pas permis que s'opère un «*rangement généalogique*», cette différenciation des places dans la génération institutionnelle et dans la fratrie (constituée alors par les différents enseignants). Le contexte historique de la fondation et des années soixante-huit a participé à cette dé-différenciation, puisque proposant à partir de l'idéologie disponible «*sur le marché* [527]« de quoi se rassurer sur le bien-fondé des indifférenciations conviviales, et du primat de la créativité, hors de tout rapport d'autorité et de filiation (les deux registres étant au reste amalgamés). Cette institution est en cela, rattrapée en sa fondation même, dans le lien disqualifiant qu'elle a généré à l'égard de la structure de formation antérieure.

Lorsque Monsieur «C» parvient en place de directeur, il n'a pas souscrit aux pactes groupaux d'une façon qui lui barre la voie de la jouissance (mortifère). Sa liaison au groupe n'est pas parvenue à nouer son fantasme d'emprise à celui du groupe dans l'interdit. Même s'il va occuper historiquement une place de «second », sa place n'est donc pas une place habituelle de «second». Celui-ci est en effet voué à se situer en position «d'allégeance» à l'égard du groupe ; ceci de manière à ce qu'il ne puisse occuper la place réservée au «fondateur », avec la charge d'idéalisation et d'enflure narcissique correspondante. Dans une généalogie «habituelle», il importe que le «second» soit amené à expérimenter une «certaine impuissance» et soit alors contraint à requérir l'expérience antérieure des aînés[528].

La configuration particulière de cette institution de formation n'a pas permis aux niveaux individuel et collectif, de faire barrage aux fantasmes organisateurs liés aux champs de la formation, à ces points de confusions (relatifs aux différences organisatrices) que tout sujet vient agir (révéler et méconnaître) dans une position professionnelle. L'interdit différenciateur n'a pas trouvé à s'énoncer dans sa consistance.

C'est un symptôme de confusion générationnelle analogue qui va constituer le lieu du débordement de la contenance individuelle et groupale : les relations sexuelles entre le directeur et les étudiantes. Dans l'histoire de cet institut, il faudra toutefois attendre une nouvelle configuration du groupe des professionnels enseignants pour qu'une butée soit

[527] Nous avons précédemment fait référence à cette proposition de Paul Fustier (1987) selon laquelle, dans son besoin de loger ses organisateurs inconscients et de justifier d'une apparente de rationalité, l'institution va cimenter son infrastructure imaginaire à partir des théories ambiantes. Ceci conduit a un usage réifiant de la théorie - cf. notre chapitre «*Fréquenter des figures sidérantes*», et la narration de la situation intitulée «*Désir de meurtre*,...».

[528] Au cours de l'intervention, dans cet institut de formation nous assisterons à l'arrivée d'une nouvelle enseignante. Peu jours après son arrivée, elle se retrouvera en train de crouler sous la charge de travail, et se verra donc contrainte à requérir l'aide du groupe, afin de parvenir à se repérer dans le dédale institutionnel, et dans les monceaux de documents pédagogiques qui lui seront remis. Cette modalité d'accueil, somme toute banale, sous une façade de bienveillancenotion bienveillance notion bienveillance notion bienveillance notion bienveillance notion bienveillance notion bienveillance notion bienveillance notion bienveillance et de collaboration (inattaquables), masque la demande (et la violence) habituelle de souscription aux pactes et contrats groupaux. La nouvelle venue se retrouve alors à devoir «demander de l'aide» sous peine de noyade, tout en se retrouvant «coupable» d'ajouter à la «charge de travail» des autres enseignants. On retrouve ici la modalité de «double lien» («double entrave») habituelle qui spécifie ces inclusions (pseudo-rituelles) dans les groupes.

mise à ces fourvoiements ; le groupe précédent avait lui composé avec ces passages à l'acte, au cours des années antérieures, non sans casse.

«L'intervention institutionnelle» s'enclenchera sous le prétexte d'une demande de «médiation» entre le groupe d'enseignant et le directeur. Elle sera portée par les enseignants nouvellement arrivés qui trouveront le climat quelque peu étouffant, leurs marges de manoeuvre par trop étroites et la charge de travail écrasante.

C.7.4 Le contrat pervers : «aller jusqu'au bout»

«*Aller jusqu'au bout !, les révéler à eux (à elles)-mêmes*». Tel est le contrat proposé par ce directeur aux jeunes étudiant(e)s, sachant (selon la configuration des places telles que les détermine le contrat pervers), que le directeur est le seul à avoir quelque idée du «*bout*» où il va conduire les étudiant(e)s. - pour être mené à bien ce contrat suppose de se tenir dans l'ignorance des perspectives développées par le grand théoricien du «*bout*» qu'est Raymond Devos (1991[529]). Celui-ci a dévoilé l'évidence selon laquelle un « *bout ça à toujours deux bouts*», proposition qui s'agrémente d'une proposition complémentaire : *«il y a toujours un bout au bout du bout*». Or, c'est cela même que le pervers initiateur méconnaît, lui qui prétend connaître le «*bout*» et y conduire sa «*proie*». Jouer à ce jeu incestuel suppose d'établir un climat relationnel plus proche de celui de la tragédie que de celui de la comédie. L'humour est en effet introduction d'un léger décalage, d'un dégagement, et ceci ne sied pas aux scenarii d'emprises joués dans le registre de la «*révélation initiatique*»[530], là où le savoir est rabattu dans l'ordre de la jouissance, sous le prétexte du primat de l'expérience.

«Cette séduction (du pervers) prend valeur de fascination ; toute la stratégie du pervers consiste à aborder tel type de désir érotique qui le caractérise et à tenter de révéler chez l'autre un désir équivalent ou d'obtenir de lui la réponse la plus adéquate à son exigence, traduisant donc l'émergence d'un désir complémentaire du sien.» (R. Dorey 1988[531]).

La victime-complice du pervers est conviée à l'investir lui, comme nanti de «*la connaissance sur le désir*». Le pervers propose à sa «victime-partenaire» de croire que l'autre connaît ce qu'elle-même ne sait pas qu'elle désire - le contrat s'énonce alors sur le mode : «*Je sais ce que tu désires et que tu ignores*». Il fait miroiter la promesse d'une jouissance dans l'ordre de la révélation (et du sacré), d'une jouissance sans manque, qui dès lors ne peut être que «narcissique, phallique et mortifère[532]«. Une telle visée de

[529] Raymond Devos (1991), Le bout du bout - in *Matière à rire*; Paris, Olivier Orbam, p. 328.

[530] On a pu souligner combien les formations à ces professions prédisposaient à une telle attente. Dans l'institution qui nous occupe, la dramatisationnotion dramatisation notion dramatisation notion dramatisation notion dramatisation notion dramatisation notion dramatisation notion dramatisation notion dramatisation , et le registre sexuel qui va être agi, met en scène une véritable mascarade.

[531] Roger Dorey (1988), Le désir de savoir - Paris, Denoël, p. 123.

[532] Selon les termes de Paul Laurent Assoun.

complétude[533] lorsqu'elle est agie dans l'ordre de la jouissance se doit d'épuiser l'objet, et en cela précipite les sujets dans une régression mortifère, hors de la parole.

C.7.4.1 L'idéologie du dépassement

Ce directeur va promouvoir dans l'institut une véritable «*idéologie du «dépassement*». Il prétend permettre aux étudiant(e)s de *se révéler en se dépassant*, *d'aller au bout de leurs limites*, *de se découvrir* [534].

«La jouissance serait ce point de contact total entre Éros et Thanatos, quand toute prohibition du toucher se trouve abolie.» (N. Zaltzman 2001[535]).

Dans le temps où ce directeur sera malmené dans sa fonction (suite à une expérience collective de randonnée[536]), il y aura ainsi plusieurs étudiant(e)s pour témoigner en sa faveur, et valider la puissance initiatique du trajet formatif proposé par cet homme.

Ainsi dans cet institut et sous la férule de Monsieur «C» il était de coutume de réaliser à chacune des promotions une aventure de type randonnée en ski de fond. La dernière en date avait tourné au fiasco. On peut au reste tenir cet épisode comme déclencheur de la «mise en crise». Cette situation aura un effet d'alerte pour le Conseil d'Administration qui jusqu'à ce que cet épisode concernant l'institut (et son image) soit porté sur la place publique par les journaux locaux se contentait de sommeiller. Elle constituera la composante centrale de la première séance de travail «institutionnel». C'est à partir du comportement du directeur durant cette aventure que les enseignants commenceront à lui demander de justifier ses actes. Ce sera donc à partir des attaques portant sur un épisode collectif que la parole et la pensée groupale commenceront à se déployer. Le comportement sexuel de ce directeur envers les étudiantes, ne sera confronté qu'à partir de la séance suivante.

Pour camper le décor et pour témoigner de l'ambiance qui avait présidée à cette expédition, l'une des enseignantes récemment arrivée, relatera comment malgré le fait qu'elle était loin d'être inexpérimentée en matière de montagne, elle se trouvera anticiper cette aventure de ski sur un mode très anxiogène. Au cours de la semaine précédant «l'expédition», différentes étudiantes viendront trouver cette formatrice pour donner à entendre l'angoisse dont elles étaient envahies, au vu de cette échéance, et nombre d'entre elles se feront «porter pâles». Lors de la narration de cet épisode, il sera souligné

533 Lacan défini par l'expression : «*celui qui en sait un bout»* la position moïque, et dénonce la duplicité qui va se constituer à partir de ce savoir dans une visée de clôture qui donnerait au «moi» à croire en sa consistance. Lacan (1969-1970), Le Séminaire livre XVII - *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, (1991 b), p.32.

534 La polysémie convoquée au travers du : «*se découvrir*», témoigne tout autant des mouvements de connaissance et de découverte que d'exhibition - par où s'entendent les renversements toujours potentiels.

535 Nathalie Zaltzman (2001), L'incestenotion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste notion inceste est-il une notion psychanalytique ? - in André J. (sous la direction de), Incestes, Paris, Puf, p. 69. Le passage en italique est souligné par l'auteur.

536 Relatée ci-après.

comment les étudiants avaient eu à gagner eux-même l'argent nécessaire au montage de l'expédition, mettant en place une «spirale de l'engagement».

Sous l'autorité de Monsieur «C», le groupe partira par une après-midi d'hiver, malgré une importante chute de neige, sans que, au vu des conditions climatiques les appels à différer le départ aient pu être entendus. À la tombée de la nuit ce seront les secours de montagne qui viendront à la rescousse de deux des trois sous-groupes perdus dans la neige, et incapables de rejoindre leur lieu de bivouac. Suite à deux appels téléphoniques non concertés, celui d'un étudiant et de celui d'une enseignante, pas moins de sept héliportages seront nécessaires à la mise en sécurité des étudiants en détresse. L'enseignante avait alors affaire à des étudiantes épuisées, qui incapables d'avancer déchausseront leurs skis et se retrouveront plongées jusqu'à la taille dans un mètre de neige fraîche. S'ensuivront des crises de panique de certaines filles, et la nuit tombant, deux des sous-groupes se retrouveront submergés par l'angoisse.

La demande d'intervention institutionnelle sera activée peu de temps après cet épisode, et l'intervention elle-même débutera quelque trois mois après ces évènements. Le groupe d'enseignants n'avait, entre-temps, jamais reparlé collectivement de ces évènements, et le directeur ignorait le double appel à l'adresse des secours en montagne, et donc le positionnement de l'enseignante à cette occasion.

Au cours du travail institutionnel, Monsieur «C» aura à faire face aux questions des enseignants et à répondre de son attitude au cours de l'équipée à ski ; il revendiquera «avoir eu la situation en main». Lui «*savait où ils étaient* !». «*Ils n'étaient pas perdus !*». Il critiquera sévèrement les étudiants qui ont téléphoné aux secours en montagne, et qui ont donc fait «capoter» l'entreprise, tout en butant sur la question : «*Pourquoi les élèves n'ont-ils pas fait appel à lui ?*» La réponse sera alors fournie par une enseignante : «*Les élèves savaient que tu dirais «Non» pour les secours !*».

Lors d'un périple hivernal analogue, l'année précédente, avait eu lieu une intervention des secouristes (quoique d'importance bien moindre). Côté anxiété, le climat groupal était donc largement «préparé». La réitération de l'expérience dans des conditions extrêmes peut ainsi être entendue comme la mise en acte du symptôme dans lequel l'institution se trouvait engluée. Dans une telle configuration la pensée est mise hors jeu, et le mouvement opératoire «*jusqu'au boutiste»* tente alors de masquer la dynamique psychique institutionnelle en cours et les souffrances corrélées. «*Les choses se faisaient et ont été reconduites*».

Cet épisode de la vie de l'institution apparaît dans l'après-coup comme une magistrale mise en scène du nouage contractuel proposé par Monsieur «C» : il «*pousse à l'extrême*» dans le même temps où il place l'autre dans la position de devoir «*s'accrocher*» à lui. On est donc là face à un véritable «forçage identificatoire», qui n'est pas sans échos avec la figure de «l'otage» et sa «*modalité de liaison paradoxale dominée par le couplage séduction/aliénation »* (P. Roman 2002[537]).

Relire rétrospectivement les séances introductives de ce type d'intervention permet d'entendre les analogies et les métaphores sous lesquelles viennent se donner à lire et simultanément se voiler les souffrances groupales. C'est la plupart du temps au travers d'un discours de la plainte[538] que les symptômes sont proposés à la sagacité de

l'intervenant. Les énoncés témoignaient ici superbement de la thématique à l'oeuvre. Ainsi la plainte centrale que le groupe fera entendre lors de la première intervention portait sur «l'accès à l'institut». Ce directeur avait en effet fait changer l'ensemble des serrures des portes d'accès à l'institut, refusant (sous de multiples alibis) de «délivrer» les clefs aux enseignants. Seules les secrétaires avaient droit d'ouvrir et de fermer le bâtiment hors de la présence de Monsieur «C».

Il semble difficile de trouver une illustration plus explicite du verrouillage et de la dépossession agie par ce directeur à l'endroit des enseignants. Cet institut est son royaume, et lorsque cet élément est mis en regard de ce qui s'apparente à un «*droit de cuissage*», il deviendra clair qu'interdire l'accès aux enseignants en dehors des heures de bureau, relevait d'une commodité des plus triviales.

L'intempérance du directeur trouvera à se mettre en mots à partir de la deuxième séance, et dès que ces comportements seront «officialisés» [il y avait bien eu quelque «fumée»], les administrateurs gestionnaires de l'association, prononceront une mise à pied immédiate. De tels agirs institutionnels ne trouvent leur statut de réalité que dans la reconnaissance formelle qu'entraîne leur énoncé dans un cadre ayant fonction instituante.

À la suite de la séance qui verra la levée du «pseudo-secret », une élève viendra officiellement se plaindre auprès d'une enseignante du comportement de Monsieur «C», témoignant ainsi de la capacité groupale des enseignants à entendre ce qui jusque-là faisait l'objet d'une surdité sélective de la part des anciens, tout autant que des membres du bureau du C.A.

C.7.4.2 Le rapt de la légitimité

En début de narration de cette situation nous avons souligné la corrélation entre le comportement de Monsieur «C» et l'organisation psychique du groupe des professionnels, relativement à leurs «objets» (l'institut de formation et la tâche primaire qu'il est en devoir de réaliser). Nous avons mis l'accent sur les *failles* de la *fondation*, au niveau de la légitimité. On se trouvait, à cet endroit, dans un climat des plus fragiles. Un des anciens enseignants (et l'un des plus souffrants) témoignera ainsi comment (dans le contexte de la fondation) il a été choisi par la directrice de l'époque, alors que fraîchement émoulu de l'université, il avait le même âge que les étudiants qu'il était censé former ; et comment ce choix a été réitéré à l'occasion d'une crise (les déséquilibres budgétaires ayant conduit à un licenciement). La directrice préfèrera garder cet homme (sans formation directement en lien la tâche de cet institut), et exclure un professionnel plus

[537] Pascal Roman fait de la figure de «*l'otage*», un des modes de «*suture*» de la violence en institution, caractérisée par «*une modalité de liaison paradoxale dominée par le couplage séductionnotion séduction notion séduction notion séduction notion séduction notion séduction notion séduction notion séduction notion séduction /aliénationnotion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation notion aliénation* «. (2002), La figure de l'otage : les organisateurs inconscients de la violence en institution - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, n°38,* Erès, p.18.

[538] Explorant la dimension de la *plainte* dans la clinique individuelle, Benjamin Jacobi (1998) souligne ce double mouvement où dans la plainte («se plaindre de» et «se plaindre à») le sujet vient simultanément dire et méconnaître sa souffrance (*Les mots et la plainte* - Érès, Ramonville St Agne).

directement impliqué dans la profession mais plus opposant et plus critique à son endroit. Ce témoignage souligne l'exclusion de la conflictualité, dont on a vu que Monsieur «C», se fera le «champion» sous la modalité de l'emprise, et de l'éradication de toute position tierce, à même de produire des écarts entre lui et son/ses «objets».

Lors de son arrivée Monsieur «C» s'est donc retrouvé en curieuse posture d'avoir à légitimer dans l'après-coup la fondation. Chemin faisant, il finira par *se prendre pour* celui qui incarne la légitimité de cette institution, se confondant avec le rôle qu'il était censé jouer, et procédant à un véritable rapt de la légitimité, la déniant dès lors à tout autre. Il revendiquera alors un statut *d'élu* et tentera de façonner les étudiants à son image, jusqu'à s'y confondre dans la jouissance mortifère de la dédifférenciation. Les relations sexuelles qu'il développera avec différentes étudiantes représentent ainsi un des avatars où ce Pygmalion intempérant a mis en acte son trouble agissant la dé-différenciation dans la transgression. Ce directeur va ainsi se transformer en tyran et se faire le maître de la jouissance.

C.7.4.2.1 L'idéologie du dépassement et le primat de l'expérience

On a pu entrevoir au fil de la narration comment le projet, porté par cet homme était sous-tendu par une *idéologie du dépassement*. Dans une telle visée il s'agit d'amener l'autre à «*se connaître*» en l'amenant à «*dépasser ses limites*», et en le conduisant «*au bout*». Dans ce contexte, les limites sont déniées et cadrées alors uniquement comme des défenses dont il conviendrait de se défaire. Ceci suppose de se livrer à la dépendance de celui qui est «supposé» détenir un/le savoir sur la pertinence et l'utilité des limites et des défenses, en lien avec les remaniements identificatoires et identitaires inhérents au processus formatif et à la posture professionnelle visée. Soulignons qu'en deçà de la position perverse dans laquelle Monsieur «C» va se fourvoyer, ce projet a dû recevoir l'accord du groupe des enseignants. C'est donc bien *aussi* à une actualisation (transgressive) du fantasme groupal à laquelle ce directeur s'est livré.

Cette idéologie du dépassement, ce directeur va en devenir l'ordonnateur et le grand prêtre, sous la revendication (pédagogique) du *primat de l'expérience*. Nous retrouvons là ce que nous avons pu éclairer (dans la partie précédente) à propos du choix et de la fonction psychique de ces professions pour ceux qui s'y engagent, ainsi que ce que nous a révélé le travail sur l'ouvrage d'Annie Ernaux. Il s'agit de la revendication d'un *statut d'exception*, et d'une identification «*héroïque*», *sous le couvert de l'indicible de l'expérience*. Les expériences vécues comme extrêmes et/ou comme transgressives sont «imaginarisées» comme donnant accès à un statut d'exception, un temps hors temporalité, hors historicité que le sujet va transformer en arrimage identificatoire. Afin de préserver ce statut d'exception, il n'est alors d'autres voies que de verrouiller la pensée, d'interdire la perlaboration de l'expérience, de manière à préserver une zone hors représentation qui garantisse au sujet que paradoxalement elle lui appartient en lui échappant. Ce mouvement fournit au «Je» l'assurance qu'ainsi l'expérience échappe aussi à l'autre de l'emprise maternelle. C'est alors la charge pulsionnelle qui demeure première et maintient le sujet au plus près de l'excitation du fantasme, dans le franchissement d'un interdit, potentialisant son effondrement dans le fantasme (ainsi que Monsieur «C» en témoigne).

Cet homme va progressivement occuper toutes les places au sein de cet institut jusqu'à se prendre pour l'incarnation du projet formatif ; ceci l'amènera à jouer l'ensemble des rôles au sein du scénario fantasmatique. On peut ainsi parler de *rapt* visant à s'approprier l'institution à partir de l'appropriation de son *fantasme organisateur*, ceci dans la mesure où il s'imaginarise comme maîtrisant l'ensemble du scénario, où il en devient le metteur en scène, sur la scène de la réalité, jusqu'en ses passages à l'acte sexuel avec les étudiantes. Ainsi à propos de la randonnée à ski de fond, on voit comment il est celui qui propose une expérience, comment il se place comme le seul guide, ceci dans une demande d'investissement sur le mode d'un véritable «forçage identificatoire» (P. Legendre), opérant une véritable «prise d'otage». Par ailleurs au niveau du cursus de formation, de façon plus habituelle, il conduit des «***groupes centrés sur la dynamique de groupes», «un travail centré sur la personne», et un travail de sensibilisation «à l'entretien d'écoute», «à l'Analyse de situations»***. Dans ces différents espaces où de la pensée pourrait être potentiellement mobilisée et mise en route, il est encore et toujours là, soit donc une nouvelle fois en place de guider la pensée, d'apprendre à analyser, en place d'exercer une véritable mainmise sur le processus de psychisation des étudiants.

Soulignons que par rapport à ces espaces formatifs («analyse de situations», «groupe centré sur la dynamique de groupe», (...), une autre enseignante a exercé durant un temps conjointement avec lui, puis le travail sera conduit en parallèle au sein de deux sous-groupes. Se développera alors une rivalité féroce : ces deux-là rivalisant dans la position d'initiateur, et jouant à savoir qui des deux mènerait «son» groupe «*le plus loin*» - ces lieux ayant alors pour fonction de révéler les étudiants à eux-mêmes. Leur position de responsabilité institutionnelle et pédagogique se doublait d'un regard sur la dynamique psychique des étudiants, via ces groupes[539]. Une telle rivalité porte témoignage de la participation de l'ensemble des acteurs institutionnels au scénario fantasmatique que l'un d'entre eux va mettre en acte.

Dans ce contexte les passages à l'acte sexuel du directeur avec des étudiantes, ne sont que l'acmé d'une mise en scène dans laquelle on retrouve l'ensemble des éléments caractéristiques de la *perversion narcissique* (A.Eiguer 1989,1994 ; Racamier 1992), éléments qui sont aussi soulignés par A. Sirota (1995) au travers de sa notion de «*disqualification perverse »*, ainsi que par E. Diet (1996) sous le concept de «*thanatophore*».

C.7.4.2.1.1 Paralyser la pensée des partenaires

Dans sa dynamique d'emprise et sa transformation en *tyran*, ce directeur n'aura de cesse de paralyser la pensée critique des autres enseignants. La modalité centrale de cette paralysie consiste à river la pensée de l'autre à un fonctionnement sous le primat de l'opératoire au travers d'une surcharge de travail. La sur-occupation interdit tout

[539] Dans les centres de formation de ces professions du social, il est fréquent de différencier (tant soit peu) les espaces pédagogiques, des espaces touchant au positionnement des étudiants à l'égard de leurs «objets», soit donc aux remaniements psychiques dont ces périodes sont l'occasion. Une des manières de différencier ces aspects est alors de convier des «psychistes» extérieurs, signifiant alors institutionnellement que côté dynamique psychique précisément, les enseignants consentent à ce que quelque chose leur échappe de la vie psychique de leurs «étudiants-enfants».

mouvement de pensée réflexif, et donc toute conflictualité qui serait à même de parvenir à une secondarisation suffisante et serait alors en mesure de mettre en cause le système relationnel établi. Dans ce mode d'exercice du pouvoir, les critiques auxquelles le directeur s'expose sont alors cantonnées aux revendications concernant des conditions de travail, et ne portent pas sur la relation instaurée et la mainmise tyrannique. Dans cet institut une telle dynamique de verrouillage s'est développée jusqu'en sa mise en acte dans la réalité, du verrouillage de l'accès à l'institution.

C.7.4.3 Éviction du directeur et place du méta-organisateur oedipien

Suite au renvoi du directeur, le groupe des enseignants va se retrouver aux prises avec la tentation de conserver, en la déplaçant, la *charge d'excitation incestuelle*. Ces enseignants se tenaient à l'égard des agissements de Monsieur «C» dans une position de *secret*, position qui génère une certaine excitation - ainsi que le souligne A. Eiguer : «*le secret est excitant*» (1997[540]). Le mode confusionnel antérieur (directeur - institution - étudiants [mis en place d'«objets» phalliques et narcissiques»]) peut être potentiellement conservé en s'arrogeant la place du «*meurtrier du père »* (parricide). Plusieurs enseignants énonceront : « ***Nous sommes désormais les tueurs de directeurs !***». À l'occasion de l'éviction de Monsieur «C», le temps de déliaison de la configuration groupale (et des pactes qui la soutenaient) que doit affronter le groupe, se révèle être un passage particulièrement délicat. La tentation est intense de demeurer dans une négation du méta-organisateur oedipien en tant qu'instance garante de la loi, et garante d'une différence. Prétendre s'identifier comme «les *meurtriers*», c'est tenter de s'arroger le privilège d'énoncer la loi (alors même que cette identification se propose «au nom de la loi», dans la dénonciation de la transgression). La disqualification de celui qui réfère à une place parentale propulse les enseignants dans une place analogue à celle qu'ils s'efforçaient de quitter. Au travers de ses agissements le directeur ayant fourni la preuve de la toxicité de sa position, la tentation consiste alors à attaquer la place même de garant, en se donnant à croire que du fait que celui qui l'occupait a jeté le discrédit sur cette place, elle ne «compte» pour rien - en quoi la fondation, son contexte de contestation soixante-huitiste de l'autorité, et les fantasmes qui ont présidé à la fondation et à la mise en oeuvre du projet, sont toujours à même de refaire surface durant les temps de crise.

Lors de la mise en place de l'intervention, un contrat initial avait été passé avec les membres du bureau du conseil d'administration (C.A.). Ce dernier stipulait que si des éléments institutionnels se révélaient nécessiter leur présence, celle-ci serait requise. C'est ce qui fut fait. C'est donc bien l'administrateur délégué qui énoncera la position du C.A. à l'égard du directeur, et qui prononcera son exclusion. Cette intervention peut être entendue comme une tentative d'interdire au groupe d'enseignants de basculer dans le fantasme de l'inversion confusionnante des générations, et comme restauration (partielle)

[540] Alberto Eiguer (1997), La part maudite de l'héritagenotion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage - in Eiguer A. et alii : *Le générationnelnotion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel notion générationnel ,* Paris Dunod, p. 14- 68.

d'une instance en place de méta-organisateur oedipien. S'il existe une instance «décisionnaire» qui «décide», le groupe est «a minima» protégé de la confusion imaginaire que c'est lui qui agit l'exclusion légale. La réalité de cette présence des membres du bureau du C.A. peut faire barrage à une migration du fantasme du rapt. Il s'agit ici du rapt de la loi, qui met une nouvelle fois en péril la différenciation générationnelle. Si les enseignants donnent prise et donnent foi au fantasme qu'ils ont accompli un parricide, ils actualisent alors à nouveau un «*dérangement générationnel* ». L'intervention du C.A. donne à entendre au groupe qu'un autre que lui est représentant et garant de la loi, que d'autres sont en place de leur interdire la confusion, et qu'ils sont eux-mêmes soumis à la loi.

C.7.5 Du fondateur filicide au tyran, un même fantasme

«La figure révolutionnaire, dès l'instant où elle triomphe et s'établit pour gouverner, se transforme en une caricature. C'est qu'il y a passage de la communion libératrice à la domination instituée, de l'acte sacrificiel qui efface un pouvoir à l'acte fondateur qui en établit un autre» (G. Balandier 1992[541]).

Au travers de cette «variation» sur la figure du «*révolutionnaire*» nous retrouvons ces confusions mortifères entre la personne en place de directeur et «son objet». Cette confusion précipite les sujets dans le fantasme qu'ils sont ceux qui donnent vie, qu'ils sont l'âme de l'institution, rejoignant en cela le fantasme qui caractérise les fondateurs au moment où ceux-ci agissent l'emprise mortifère qui les conduit à devenir des *filicides*. Une telle inflation narcissique et imaginaire ne permet plus de faire barrage au fantasme qu'ils possèdent (ou qu'ils sont en droit de posséder) l'institution.

Cette proximité entre les deux positions est liée à la surchauffe incestuelle-incestueuse qui se donne à entendre dans chacune, sous le primat d'un «*rangement généalogique*» manquant ou défaillant. Le fondateur peut jouer une telle position : prétendre à un statut d'exception, et en sa place de créateur détruire son propre lien à ses ascendants dans la génération, se mettant alors dans la posture (imaginaire) de s'originer de façon nouvelle. Avec ce formateur-Pygmalion, on retrouve ce même vertige, issu du dérangement des légitimités et des processus d'affiliations groupaux.

Dès lors que l'interdit de l'inceste ne trouve pas à se figurer de façon suffisante, les agirs meurtriers s'ensuivent. Dans les institutions, ils revêtent la forme du filicide et celle du tyran.

C.8 L'angoisse d'une transmission catastrophique - »Les Terrasses»

«C'est à partir de ce qui est non seulement faille et manque que s'organise la transmission, mais à partir de ce qui n'est pas advenu, ce qui est absence

[541] ***Georges Balandier (1992), Le pouvoir sur scène - Paris, Balland, p. 20.***

d'inscription et de représentation, ou de ce qui, sur le mode de l'encryptage, est en stase sans être inscrit.» (R. Kaës, 1993[542]).

C.8.1 Passages générationnels et changements structuraux

«***De quel désir sa naissance a été l'aboutissement, quels projets ces «désirants» espéraient réaliser par sa venue au monde***». C'est la mise en route d'une telle interrogation qui conditionne l'émergence d'une capacité de symbolisation pour le «Je», et enclenche le mouvement d'appropriation subjectivante de son histoire (P. Aulagnier 1984[543]). Chemin faisant le «Je» va progressivement rencontrer les différentes énigmes fondatrices, et se constituer dans un rapport aux différences structurantes. Les propos tenus par ceux qui sont «*déjà là*» sont interprétés, «décodés» par l'enfant comme «un récit» lui permettant de savoir s'il est une place où il a été désiré et s'il en est une où il est désiré ? Ces interrogations sur le désir, n'ont de cesse d'être réitérées par tout «Je» à l'occasion de son arrivée au sein d'un groupe constitué, préexistant à sa venue. Les nouveaux arrivants au sein d'une institution sont amenés à se confronter à ces énigmes. Qu'en est-il du désir des personnes qui les recrutent, de ces «autres» qui lui permettent de participer à un projet en cours ? Et plus précisément : «*Qu'espèrent-ils réaliser»* au travers la convocation des «*nouveaux*» sur une scène institutionnelle spécifique? L'arrivée dans une institution convoque ainsi irrésistiblement des questionnements régressifs, tout «Je» devant s'assurer d'une nouvelle stabilité de son assise narcissique lors de ces temps de passage et de remaniements dans les identifications. Or une telle assise suppose une confirmation par «l'autre», ces préexistants à sa venue.

C.8.1.1 L'accompagnement d'une institution dans un temps de remaniement structural

Il nous a été donné d'accompagner une petite institution dans un temps où elle se trouvait aux prises avec un projet d'agrandissement tout à fait conséquent. Il s'agissait alors de doubler la capacité d'accueil existante. Les projets d'agrandissement et la construction de ce qui était présenté et désigné comme une *deuxième maison,* se trouvaient alors en attente d'agréments du côté des tutelles.

Cette mutation mobilisant de très fortes anxiétés et de l'angoisse, a justifié un travail institutionnel d'accompagnement. On se trouvait ainsi dans un temps *«de réflexion, autour de la transmission »*. Sous l'impulsion du directeur-fondateur, le groupe des

[542] ***René Kaës (1993), Le sujet de l'héritagenotion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage notion héritage - in Kaës R. et alii : Transmission de la vie psychique entre générations, Paris, Dunod, p. 12. À ce texte de R Kaës fait écho cette réflexion de Jean Guillaumin, ce qui témoigne, s'il était besoin de le souligner, du processus de continuité /contiguïté de la recherche et des héritages : «(...) comme si certaines identifications n'avaient été transmises que sur le mode négatif, en quelque sorte par absence, et n'avaient repris leur travail interne que par le renfort de nouveaux apports identifiants» J. Guillaumin (1988) Le devenir des identifications et des objets internes au cours de la vie - in Études Psychothérapiques 71 / 19 année n°1, Toulouse, Privat, p. 11.***

[543] Piera Aulagnier (1984), *L'apprenti historien et le maître sorcier* - Paris, Puf, p. 206. Il est dans ce passage question de la *naissance* du «Je».

professionnels a souhaité réfléchir à ce qui constituait la singularité du lieu, à ce qui spécifiait la prise en charge des enfants et des préadolescents accueillis. Le doublement de la capacité d'accueil supposait l'embauche de personnel en nombre équivalent (voire légèrement supérieur) au nombre des professionnels qui composaient l'institution, à ce moment là.

Cette institution «Les Terrasses» accueille une population d'enfants et des préadolescents présentant des «troubles graves de la personnalité» et, pour une majorité d'entre eux des troubles psychotiques. La prise en charge y est fortement individualisée, bien que la structure se place dans un héritage communautariste. Dans l'esprit du directeur-fondateur, les professionnels en poste avaient à s'approprier «*quelque chose*» du projet qui identifie l'institution des Terrasses, de manière à anticiper l'ouverture de la deuxième maison, et à se retrouver à même d'assurer la transmission de «*l'esprit maison*», de ce «savoir être» et de ce «savoir faire» particulier, censé les caractériser. Ce déploiement de l'institution fit alors redouter une *rupture catastrophique* dans la continuité temporelle et dans les modes de prise en charge des enfants. Apparut alors la crainte d'un effondrement des repères identitaires en une contamination de l'institution par son «objet» (R. Kaës 1987, P. Fustier 1987, J.P. Pinel 1996, B. Duez 1996, 1998), dans une analogie entre les mouvements psychiques qui affectent l'institution et les avatars du processus identificatoire avec lesquels se débattent les enfants accueillis.

«Les institutions s'organisent le plus souvent à leur insu sur le modèle des pathologies qu'elles prennent en charge. (...) Il existe une identification nécessaire au patient qui permet qu'on le prenne en charge (...). Il existe une identification «projective» au patient qui a pour fonction de permettre au soignant de faire l'économie du conflit psychique et de l'affrontement avec la folie du semblable. Le patient devient alors le maître inconscient de la figuration institutionnelle. L'institution devient dépendante du patient dans les modes de figurations qu'elle instaure.» (B. Duez 1998[544]).

Au vu de la taille du projet : doublement des capacités de la structure initiale, on se plaçait alors dans un temps qui venait faire directement écho à la fondation et réveiller la conflictualité déniée, la négativité enfouie. Si toute institution se bâtit aussi «*contre*» (contre une autre manière de prendre en charge une population d'«usagers» P. Fustier 1987, 1999), la réorganisation éveille l'anxiété que les nouveaux venus ne se placent à leur tour dans la *rupture* ; soit au niveau du scénario fantasmatique, à l'endroit où le groupe fondateur s'est lui-même situé de façon fantasmatique lors du mouvement de la fondation (datant ici des années soixante-dix).

Dans cette situation il s'agit de *changements structuraux,* qui affectent une institution, hors période de la fondation. Au travers d'une telle dynamique nous allons retrouver nombre de modalités analogues à celles qui ont cours lors des «*changements généalogiques*». De telles situations permettent ainsi d'affiner les propos énoncés autour des dynamiques de *passages généalogiques*, pour les étendre à un ensemble de *changements structuraux*.

[544] Bernard Duez (1998 b), Préliminaires à la construction d'un dispositif psychanalytique dans une institution - in Revue Psychanalytique de groupe n° 29, Éditions Érès, p. 32.

Tout *changement structural* induit au sein de l'institution des dynamiques paradoxales. Les fantasmes de création, de régénération se trouvent convoqués, conjointement avec la nécessité de mise en continuité du *nouveau* avec l'idéal fondateur, de manière à ce qu'il ne déroge pas aux pactes existants. Lors de ces temps de réaménagement, la «tentation» de l'*écrasement de la temporalité*, sous la modalité de la «*tabula rasa*», se font prégnantes, et potentialisent des agirs *d'emprise* aliénants et destructeurs, à l'instar des changements générationnels.

Le regard sur cette institution permet de mesurer une nouvelle fois l'importance des dépôts muets, de la stabilité et de la sécurité requis par les professionnels, qui se trouvent aux prises avec d'importants troubles psychiques, comme c'est ici le cas avec la prise en charge d'enfants et d'adolescents présentant des troubles psychotiques.

C.8.1.2 L'architecture : marqueur de la temporalité

Puisqu'il est ici question de transformations architecturales, soulignons que la configuration architecturale d'une institution s'impose comme témoignage des différentes temporalités et comme traces projectives du travail de «l'appareil psychique groupal » (R. Kaës) d'une institution. En 1929[545] Freud aura recours à la métaphore de la ville de Rome pour dessiner la configuration de la psyché, au sein de laquelle s'intriquent, se recouvrent, se juxtaposent différentes temporalités en des traces tangibles ou indéchiffrables, en des vestiges énigmatiques. À l'identique avec ce qu'il énonce de la non-inscription de la représentation de la mort au niveau du psychisme, Freud octroie un statut d'éternité à la «*ville éternelle*». Les bâtiments, leur architecture et leur (relative) permanence réfèrent ainsi à une temporalité qui déborde celle des sujets individuellement, et donc à une pérennité qui convoque une visée d'immortalité ; simultanément ils jouent comme marqueurs temporels, datables, au travers de leur aspect, et de leur inévitable dégradation.

L'inscription temporelle et le «*processus identificatoire»* (P. Aulagnier 1975), demeurent pour les institutions, à l'identique avec ce qu'il en est pour les sujets, une construction à jamais en chantier (pour autant que la structure se maintienne vivante). L'institution est en permanence menacée de l'uchronie dont procède la mise en oeuvre de l'utopie (R. Kaës[546]). Or la constitution spatiale et l'apparence architecturale des institutions témoignent des différentes temporalités. Les dynamiques psychiques institutionnelles qui sous-tendent les projets (conscients et inconscients) et la construction de bâtiments nouveaux sont autant de tentatives de régénération de *l'idéal* institutionnel, idéalisation indispensable à la réalisation de la tâche primaire. Dès lors se profile le *paradoxe* qui découle de la création spatiale de *nouvelles configurations* dans la réalité. Ce qui se dessine de façon indubitable (à l'identique avec ce que nous avons pu souligner du passage générationnel, notamment celui qui se joue lors du départ du fondateur, c'est

[545] Freud (1929), *Le malaise dans la culturenotion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture notion culture* - Trad. franç. Paris, Quadrige/Puf, 1995, p. 10-13.

[546] René Kaës (1980), *L'idéologienotion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie notion idéologie , Études psychanalytiques* - Paris, Dunod, 284p.

un marquage *temporel*, la trace d'une limite qui vient rompre une temporalité «suspendue» ; or le projet mobilise l'idéal, et vient en cela ranimer la visée de complétude narcissique inscrite dans la fondation. Le travail d'appropriation subjectivante requis de la part des professionnels, se met dès lors à osciller entre *refus* et *consentement*.

C.8.1.2.1 Le leurre du progrès et les effets de mode

Tout «*nouveau*» relègue l'existant dans un statut *d'ancien*, ravivant l'éternelle et toujours actuelle rivalité des «*anciens* et des *modernes*». L'existant peut alors se découvrir «*vieillot*» voire «*caduc»*. Toute «*transformation*» peut se donner comme «*nouveauté*», et toute «*nouveauté*» être confondue avec une «*avancée*» sous l'étendard du «*progrès»*. L'institution en ce sens n'échappe pas aux effets de mode : il ne serait de progrès que dans le *dernier* projet*,* la *dernière* réalisation, la *dernière* théorisation, qui donneraient à croire qu'enfin, dans ces lieux où la visée de complétude est sans cesse malmenée, et sans cesse renaissante : «*Cette fois est la bonne !*». La transformation de la forme se fait leurre d'un changement, d'une avancée décisive et radicale[547]. Les groupes institutionnels tout autant que les sujets, ont du mal à admettre que «*l'histoire ne garantit aucun franchissement irréversible de seuils progressistes*.» (F. Guattari 1992[548]).

Si *l'idéalisation* est précisément le travail requis des institutions (du soin, de l'aide et de l'accompagnement) par le corps social, alors il s'agit bien de «*farder d'idéal le préjudice*»[549], et de donner à croire aux promesses des «*lendemains radieux*». La tentation de la «fin de l'histoire» (autre manière d'énoncer son *éradication*) demeure omniprésente en toute institution. La confrontation quotidienne à la détresse et à la folie humaine, ne sauraient se départir de cet espoir, réconcilier en l'autre ces clivages, et ce faisant rassembler en soi, les parties de sa propre psyché, mettre un terme à sa propre conflictualité interne.

Participer de la création d'un «*nouveau*» (quel que soit ce «*nouveau*») génère une forte prime narcissique. Toute création enclenche une illusion de fécondité et donne lieu à sa mise en scène symbolique. Le *nouveau* [550] est supposé permettre de rejoindre l'image idéalisée, qui est toujours censée «*restaurer l'ordre symbolique»* (A.N. Henri 2002[551]).

C.8.1.3 Les deux tentations

Au delà des seuls temps de passages généalogiques, l'institution est donc en permanence aux prises avec les deux «*tentations*» du passage de la maîtrise à l'emprise :

[547] Dans notre expérience nous n'avons pas encore rencontré de transformations architecturales, de créations de nouveaux locaux, à l'intérieur des institutions, qui ne mobilisent dans un premier temps une intense idéalisationnotion idéalisation notion idéalisation notion idéalisation notion idéalisation notion idéalisation notion idéalisation notion idéalisation notion idéalisation de la part du personnel, et que celui-ci n'en vienne assez rapidement à témoigner de sa déception, et de l'inadaptation de la «forme» au «projet». La réalisation idéalisée n'ayant de cesse de s'éloigner vers «demain».

[548] Félix Guattari (1992), Pour une refondation des pratiques sociales - in : *Le monde diplomatique*, repris in : *Manière de voir n°52*, (2000), p 90.

[549] L'expression est de Paul Laurent Assoun (1999, op. cit., p. 207) ; nous y avons précédemment eu recours.

emprise aliénante des «*anciens*», et *emprise révolutionnaire* des «*nouveaux venus*». À retrouver ces «*tentations*» on rencontre aussi les agirs de disqualifications qui permettent d'en accomplir la dynamique. Aux «Terrasses», la transmission anticipée comme catastrophique révèle dans son excès, ce mouvement qui se joue ailleurs dans des intensités moindres (les nouveaux arrivent habituellement moins massivement). Les liaisons ente les générations mobilisent pour chacun des protagonistes des angoisses d'emprise, qui cherchent à s'exorciser dans l'affrontement permanent entre les «*anciens*» et les «*modernes* [552]«.

- Au niveau des *anciens* professionnels de cette institution, la «*transmission »* va donc être confondue avec *l'emprise*. Le groupe n'aura alors de cesse de *disqualifier* les nouveaux arrivants, dans la perspective de les rendre *conformes* à l'existant, de tenter de préserver en l'état l'utopie fondatrice, et donc d'inhiber tout mouvement qui donnerait à croire que les pratiques antérieures pourraient être infléchies, et qu'elles auraient pu être différentes -leur narcissisme trouvait en effet à se ressourcer dans l'idée du travail «unique» qui se réalisait dans de tels lieux[553].

- Au niveau des *nouveaux* arrivants, *l'emprise* va là aussi se déployer en lieu et place d'une *maîtrise* escomptée. La crispation des anciens et l'accueil angoissé qui va s'en suivre, ne permet pas un «*don de confiance*» suffisant. Ils seront ainsi renvoyés à une position infantile, qui viendra attaquer leurs identifications professionnelles, dans un insupportable rabattement de l'écart indispensable au fonctionnement professionnel, entre eux et les enfants. Les nouveaux pousseront alors à la *révolution*, disqualifiant les anciens et attaquant le directeur-fondateur.

[550] Un exemple banal nous est fourni par les «*nouvelles*» conditions de travail en centre d'hébergement, où il est possible de voir ce que déclenche le passage entre une structure à l'habitat collectif (dortoirs, chambres à plusieurs lits), et une structure de chambres individuelles. Cette transformation vient mobiliser des images de «*respect*» de la personne, masquant les processus de déliaisons que ces nouvelles configurations entraînent comme contre-parties immédiates pour les «usagers», dont les modalités d'étayages et de confrontation à la solitudenotion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude notion solitude , pourraient être préalablement interrogées, comme «n'allant pas de soi».

[551] Alain-Noël Henri (2002 à paraître), Le secretnotion secret notion secret notion secret notion secret notion secret notion secret notion secret de famille et l'enfant improbable - in Mercader P. et Henri A.N., (sous la direction de), *La psychologie : filiationnotion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation notion filiation bâtarde, transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission incertaine*», p. 156.

[552] Les rimes légères d'un poète-chanteur épinglent cette disqualificationnotion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification notion disqualification inhérente à la liaison générationnelle. «*Quand ils sont tout neuf, / sortent de l'oeuf, / Du cocon, / Tous les jeunes blancs-becs / Prennent les vieux mecs / Pour des cons. / Quand ils sont d'venus / Des têtes chenues, / Des grisons / Tous les vieux fourneaux / Prennent les jeunots / Pour des cons.*» (Georges Brassens (1961-1966), «Le temps ne fait rien à l'affaire»).

[553] Nous avons souligné ce mouvement lors des considérations sur l'École Orthogénique et l'illusion (potentiellement motrice ou aliénante) de participer à une oeuvre unique, voire au «Grand OEuvre», et d'être l'un des hérosnotion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros notion héros de cette moderne croisade.

Dans ces configurations, ce qui est attendu du directeur, c'est qu'il octroie rapidement une reconnaissance à «chacun» pour son apport, qu'il permette d'accéder à la part de jouissance légitime garantie par le label professionnel du diplôme. C'est lui qui au travers de la procédure de recrutement a «choisi» ces nouveaux professionnels comme partenaires possibles de *son nouveau projet*. S'il n'octroie pas cette reconnaissance, alors il y a lieu de l'évincer et de rejouer le meurtre d'un père narcissique vécu comme un tyran qui ne permet pas aux fils d'avoir accès à une part de jouissance légitime, et d'exercer à leur tour leur pouvoir fécondant - les échos de la horde mythique parviennent alors jusqu'à eux via le père métamorphosé en tyran.

C.8.1.4 «L'histoire ne m'intéresse pas !»

Au cours «d'interventions institutionnelles» au sein de différentes institutions se situant (a contrario des «Terrasses») en dehors du temps de la fondation et en dehors de la présence d'un fondateur, à diverses occasions, le travail s'est trouvé émaillé d'affirmations péremptoires : «*L'histoire ne m'intéresse pas !*» .

Ce «*vouloir ne rien savoir de l'histoire*» de l'institution se constitue pour les nouveaux comme *gage de fidélité* envers celui qui les a choisis. Ce sont en effet les derniers arrivés qui énoncent de telles positions. En elles-mêmes, elles disent la violence des liens d'emprise redoutée, et de l'attaque qui se met en place défensivement à l'égard des anciens. «*Ne rien vouloir savoir*», c'est également ne rien vouloir savoir de ces autres qui ont partagé cette histoire et s'y sont construits. Ces nouveaux arrivants imaginent que s'ils commencent à regarder le passé, ils ne pourraient plus tenir leur place dans ce qu'ils imaginent du contrat narcissique qui les a revalidés dans leurs identifications professionnelles, au travers de leur recrutement.

À leur propre niveau, éradiquer l'histoire équivaut alors à nourrir le narcissisme du directeur, qui au travers des nouveaux professionnels joue du renouveau de l'institution et de son empreinte. Les personnels embauchés sous son «règne» sont à même de devenir ses hommes liges. Les nouveaux ne veulent pas *s'encombrer* [554] du poids qui vient immédiatement leur recouvrir les épaules, dans les différentes assignations qui sont, elles, le fruit de l'histoire précisément [555].

Un paradoxe se noue alors pour eux : s'ils accèdent à l'histoire, ils ne sont plus les nouveaux (imaginaires) à même de régénérer l'institution, soit de souscrire au pacte qui les lie à celui qui les a engagé, celui qui a reconnu leur expérience comme valide, et qui a souhaité faire bénéficier la structure de leur expérience et de leur compétence. Dans leur refus de l'histoire ils tentent de préserver ce qu'ils peuvent éprouver comme leurs forces vives, celles des nouveaux chevaliers, qui prennent à leur tour leur place dans la lutte

[554] À d'autres moments cette même revendication de méconnaissance se joue autour de l'histoire des «usagers». Les nouveaux venus ne veulent savoir ni leur histoire familiale, ni celle que ces «usagers» ont partagée au sein de l'institution, et avec leurs collègues plus anciens.

[555] Ainsi de ce groupe de professionnels où à l'occasion d'une intervention institutionnelle, et d'une évocation de la structure, trois personnes se découvriront simultanément dans une même assignation imaginaire, toutes trois croyant occuper la place d'une professionnelle ayant marqué l'histoire récente du groupe.

contre le monstre.

C.8.2 Le nouveau copie de l'ancien

Avant de poursuivre, précisons d'avantage le cadre de l'institution, et dessinons le contexte des transformations. Rencontrer l'institution «Les Terrasses», c'est en premier lieu découvrir un pays de verdoyantes collines. Toute de pierre façonnée, différents corps de bâtiments resserrés autour d'une cour intérieure, la bâtisse qui abrite l'institution a conservé l'apparence d'une ancienne construction typique du «pays». Depuis la cour, la vue porte sur un horizon où alternent champs, vergers et garrigue. Cette solide bâtisse est ancrée là depuis de nombreux siècles ; les différentes transformations, n'ont entamé ni l'âpreté, ni la robustesse, ni l'harmonie du lieu. La couleur de la pierre fait écho à la terre ; ici le temps semble se reproduire de façon cyclique au fil des saisons, à la mesure de l'a-temporalité de la nature alentour.

Lorsque les nouvelles constructions seront terminées, elles se retrouveront visuellement fondues dans la configuration générale. La «*deuxième maison*» viendra se loger dans un ancien corps de ferme, de façon telle que l'unité de l'ensemble n'en sera pas fondamentalement altérée. Le *nouveau* se doit de ressembler à *l'ancien*, puisque l'on se trouve non pas dans la mobilisation d'une «nouvelle donne», mais bien dans une tentative de transmission sans rupture, sous l'égide d'un directeur-fondateur. La configuration architecturale dit en acte une part du projet ; il s'agit d'une extension, non d'une révolution.

Il faut ici noter que l'ancienne maison avait été restaurée par les fondateurs, et littéralement imprégnée de leur sueur. Pour la construction des nouveaux bâtiments, l'institution va faire appel à des maçons professionnels. La rapidité de réalisation du chantier opposée à la lenteur de la construction initiale (et des incessantes rénovations) façonnée par les fondateurs en présence et avec l'aide des premiers enfants et adolescents accueillis, donne à croire que le temps de l'appropriation n'est pas respecté. Le travail des artisans professionnels signe, dans la matière, la fin d'une «illusion groupale» (D. Anzieu).

Les dynamiques d'emprise qui vont alors se potentialiser témoignent du deuil de l'utopie fondatrice. Ceci va produire un forçage supplémentaire, au travers de la mise en oeuvre d'une volonté que les nouveaux arrivants soient mis en place *d'héritiers* et non pas en place de *partenaires* d'un nouveau projet - c'est cela même qu'ils revendiqueront avec passion, lors des premières tensions institutionnelles.

C.8.2.1 Les identifications refusées

Suite à la mise en place des nouveaux groupes (nouvelle distribution des professionnels entre les deux «maisons», accueil de nouveaux enfants), de violents conflits éclateront au sein de *l'ancienne* maison. C'est en effet dans ce lieu que les dynamiques d'emprise joueront de la violence de la dépossession. Là, les murs ont leur histoire ; chaque chose possède une place, témoignage des compromis qui ont permis en son temps à un groupe d'assurer les fonctions indispensables au vivre ensemble. Les lieux sont psychisés

antérieurement à l'arrivée des nouvelles personnes. Dans ce temps de restructuration, aux «Terrasses», on est dans une configuration proche de ce qui se joue dans le renouvellement de tout groupe : les nouveaux professionnels ont à composer avec une configuration bien établie. Dans ce cas de figure, il s'agit pour les anciens d'initier les «nouveaux» à «*la manière de faire*». Or dans ce contexte de transformation, et au vu de leur nombre, les nouveaux arrivants vont s'identifier à la *rupture*, au changement (ils sont les «*agents du renouveau*»), alors même que leurs anciens collègues visent à une continuité du projet institutionnel, et vont tenter de jouer une fidélité d'autant plus rigide qu'elle se sent menacée, et doute d'elle-même. C'est le *refus* qui dès lors s'érige en règle relationnelle : *refus des identifications proposées par chacune des composantes groupales à l'autre partie*.

C.8.2.2 «Où range-ton les pantoufles ? L'élaboration du «collectif

Lorsqu'un nouveau venu prend place dans une configuration groupale existante, il est invité à occuper une des places demeurée vacante au sein du scénario fantasmatique qui organise le groupe. Tout groupe institutionnel se configure relativement à des sujets avec lesquels il se propose de composer, et à des symptômes spécifiques ; les assignations y sont ainsi très largement contingentées, dans une corrélation des subjectivités (R. Kaës 1985[556]). A contrario de ce qui s'est joué dans l'ancienne maison, dans des locaux neufs, il faut «habiller les murs», répartir l'espace. Dans ce contexte, le travail d'appropriation est l'affaire de tous (anciens et nouveaux professionnels). Au niveau du quotidien, il y a lieu de décider en commun la place de chaque chose, et au travers d'un tel mouvement se dessinent et se négocient les places de chacun. C'est le trivial travail de rangement et d'aménagement qui contraint au partage et à l'appropriation. La *place des pantoufles* va dès lors devenir métaphorique de la stabilisation et d'une certaine pacification atteinte dans le vivre ensemble et donc dans l'appareil psychique groupal de cette équipe[557]. Rappelons que les bâtiments donnent sur une cour intérieure, et plus loin, sur la campagne ; la place des chaussures est donc un des détails les plus à même de marquer le passage du singulier au collectif, de l'extérieur à l'habitat collectif, et ce faisant d'un «dehors» à un «dedans», signant la transition et l'intégration.

Le groupe des professionnels qui a eu à s'approprier le nouvel espace a donc du apporter une réponse collective à cette «importante» question : «*Où range-ton les pantoufles ?*». La place attribuée aux *chaussures* va ainsi s'offrir dans le discours institutionnel comme réponse au travail psychique requis, signant l'accord, pour la mise en dépôt et la mise au silence d'un certain nombre de dynamiques (relations entre les

[556] René Kaës (1985), Filiation et affiliationnotion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation notion affiliation . Quelques aspects de la réélaboration du roman familialnotion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial notion romanfamilial dans les familles adoptives, les groupes et les institutions - *Gruppo*, 1, p. 23-46.

[557] À propos de «*pantoufles*» Paul Fustier use d'une métaphore similaire dans son ouvrage de 1993, et en fait un signifiant du «familialisme» - différence notable entre ces approches : chez lui les *pantoufles* relèvent de la catégorie des «*chaussons*» ! (Paul Fustier [1993], Les chaussons de service : l'allégeance au familial - in *Les corridors du quotidien*, Lyon, Pul, p. 71-72).

différents professionnels, entre les différentes fonctions, entre le groupe des professionnels et le groupe des jeunes accueillis, ...). La stabilité des places est assurée dès lors que chacun sait où se trouvent ses «*pantoufles*» et ses «*baskets*». Au travers de cette métaphore, le groupe signe le fait qu'il est parvenu à obtenir une dose de confort «suffisant[558]«. La stabilisation des places suppose *l'acceptation* d'identifications mutuelles ; ces identifications à leur tour, rendent possible une centration sur la tâche primaire.

C.8.2.3 Le changement de place du directeur

Il convient de souligner un autre aspect de la structuration de l'espace aux «Terrasses». Il s'agit de celui qui reflète les modifications de la configuration du directeur-fondateur vis-à-vis de son objet, et partant de sa place dans l'institution. Ces dynamiques intrasubjectives ont été assorties d'un changement spatial du bureau du directeur. Cet homme avait antérieurement son bureau aux étages supérieurs de la maison-mère, et tout déplacement de sa part l'entraînait à rencontrer les jeunes et les professionnels. Il était ainsi concerné ou avait accès à la majorité des évènements qui se jouaient au quotidien dans la maison. Dans la nouvelle configuration son bureau est venu occuper un espace médian entre les deux maisons, et se situe en extériorité vis-à-vis de tout ce qui peut se dérouler dans chacune. Dans cet éloignement, ce directeur manifeste qu'il quitte à son tour le temps de la fondation, ce qui laisse entendre le travail de séparation (du deuil de l'utopie) en train de s'opérer et les effets de cette position sur l'ensemble de l'institution.

C.8.3 Savoir où pouvoir ranger, et retrouver ses pantoufles

Le processus d'historisation institutionnel suppose une psychisation des espaces qui autorise leur appropriation et permette à chacun des professionnels de s'éprouver simultanément comme *créateur*, et *héritier* inclus dans une chaîne générationnelle. C'est une telle insertion dans la génération qui fait en effet barrage à l'éradication de l'histoire (de la tentation révolutionnaire à l'illusion de la «*tabula rasa*», et aux agirs destructeurs corrélés).

Un tel processus suppose des mouvements dynamiques de la part de chacun des acteurs professionnels, dont en premier lieu un «échange de reconnaissances».

Il va s'agir pour les «anciens» d'entrer dans le deuil et les renoncements. Parmi ceux-ci soulignons le renoncement nécessaire à être les enfants (seuls) élus, de ce père fécond, de ce directeur qui a réussi à faire de cette petite institution un modèle de prise en charge éducative. De la place est alors rendue disponible pour ceux qui arrivent. Les «anciens» sont ainsi appelés à se situer comme des maillons, partie prenante du processus créatif et du processus de transmission, en lieu et place de l'enfermement dans le dilemme de l'une de ces dynamiques à l'exclusion de l'autre.

Pour les nouveaux, le mouvement est celui du consentement à être *aussi* des héritiers. C'est à cette condition que des transformations pourront être impulsées, au-delà

[558] Quand bien même il ne s'agit pas de «charentaises».

de la négation de l'histoire et des agirs de violence que ce mouvement précipite.

Pour celui en place de père symbolique, il va être question de s'extraire de la nostalgie. La hantise des pères-fondateurs est bien souvent que les enfants ne dévoient le projet, et n'effacent le travail antérieur. Lorsque ce mouvement est redouté, la crispation se transforme alors en emprise mortifère.

Le déploiement de tels mouvements de renoncements requièrent un certain travail d'auto-représentation. Ceci de manière à ce que chacun des acteurs institutionnels puisse appréhender les corrélations entre ses propres mouvements dynamiques (crispation, exigence de reconnaissances, ...), et les positions complémentaires qui en procèdent au niveau des autres groupes professionnels.

C.8.3.1 Emprise sans écart ou maîtrise appropriante ?

La potentialité adaptative d'une institution est liée à sa capacité comme groupe, de permettre à chacun des acteurs d'exercer une *maîtrise appropriante*, en lieu et place de les (main)tenir dans une *emprise sans écart*. Cette tentation de l'emprise est manifeste dès que la stabilité des identifications est menacée. L'emprise précipite les violences mortifères, voire meurtrières de la professionnalité ; le nouveau professionnel, tout comme l'ancien se trouvent alors conviés à devenir des héritiers uniquement habilités à reproduire l'héritage, sans possibilité de le malmener, de le questionner et partant de le transformer. Dans ces configurations, il n'y a dès lors pas de possibilité de réelle appropriation. On se place sous le régime de la copie, et l'institution dérive peu à peu vers des fonctionnements in-questionnables, intouchables, voire paranoïaques.

C'est l'acceptation du *désordre* (momentané) qui permet à chacun des partenaires d'accéder à une «maîtrise suffisante».

«Dans la maîtrise il n'y a aucune action d'appropriation ou de destruction du désir de l'autre. Dans le sens le plus précis que Freud lui donne en parlant de Reizbewältigung, il s'agit d'une maîtrise de l'excitation à l'intérieur de l'appareil psychique afin d'éviter une situation traumatique ou afin d'y faire face. C'est une action de liaison de l'excitation (...). Contrairement à l'emprise, la maîtrise n'est pas déni du manque d'objet, elle est bien au contraire reconnaissance et acceptation de ce manque, tout comme elle est reconnaissance et acceptation de l'Autre en tant que sujet désirant.» (R. Dorey 1992[559]).

Chacun des sujets (professionnels et enfants accueillis dans le cadre de l'établissement) peut alors s'approprier les nouveaux lieux, savoir «*où ranger ses pantoufles et où les retrouver»,* assuré de ce fait de sa place singulière et d'une sécurité suffisante, au sein d'un collectif.

[559] ***Roger Dorey (1992) Le désir d'emprise - in Revue Française de Psychanalyse «De l'emprise à la perversionnotion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion notion perversion «, tome LVI, p. 1428.***

C.9 Le «scénario matriciel » et le méta-organisateur oedipien

C.9.1 Corrélations entre différentes scènes institutionnelles

À suivre la diachronie d'une institution on rencontre des alternances de phases. Il est des «temps» où règne un certain équilibre pulsionnel ; les *contrats de confiance* prévalent alors sur les «*pactes narcissiques*» au sein des groupes, ainsi qu'entre les différents groupes et les représentants de l'institution ; la liaison entre Éros et Thanatos est alors suffisamment stable et permet un jeu des différences, dans une mise en acte suffisamment tempérée de la violence - elle emprunte alors les voies d'une conflictualité ritualisée -. Durant ces «temps», la *professionnalité* et la *pensée* parviennent à se régénérer, à trouver des espaces où se déployer ; les refoulés fondateurs, les pactes dénégatifs et les contrats narcissiques remplissent leurs offices. L'arrimage symbolique qui se trame via les représentants oedipiens autorise alors une centration sur les différents «usagers».

Mais ces «temps» ne durent pas ; le dispositif se trouve immanquablement attaqué, les dépôts délogés, les pactes dérangés. L'ensemble des évolutions sociales vient retentir à l'intérieur des institutions, sous la forme de contraintes organisationnelles, et y porter la crise[560]. Toute évolution importante de la structure et/ou de l'organisation est inductrice de mise en crise (dans le sens que René Kaës confère à ce terme).

«La crise est le dérèglement dans les articulations des éléments d'un ensemble ou dans les rapports entre plusieurs ensembles : ce qui était articulé, passage, réduction d'antagonisme (...), cela désormais est séparé, opposé, désorganisé. C'est exactement là l'essence de la crise : disjonction, distinction, séparation.» (R. Kaës 1994[561]).

Le tricotage pulsionnel n'est assuré que pour autant que le cadre soit «suffisamment» silencieux, que du «*non-processus»* autorise les «*dépôts syncrétiques»* (J. Bleger), que les repères identificatoires individuels et groupaux ne soient pas délogés trop brutalement, et ne viennent détruire les équilibres qu'ils maintenaient, au niveau des psychés groupales et individuelles. À l'occasion des transformations de la structure, les refoulés fondateurs du lien et la violence inhérente aux pratiques (du soin et du travail social) et à la fréquentation de l'archaïque, se mettent alors au service de la déliaison

[560] Citons pour exemple la récente conjoncture de la modification de la législation du travail et de la mise en place actuelle des 35 heures, qui oblige à une mise à plat de l'ensemble de l'organisation du travail. La renégociation des contrats sur le plan législatif et celle de l'ensemble de la distribution des tâches au niveau organisationnel, bouleverse l'ensemble des pactes et des dépôts silencieux, requis par la vie psychique institutionnelle.

[561] ***René Kaës (1994), La parole et le lien - Paris, Dunod, p. 235.***

dans l'attaque des liens, «séparant, opposant, désorganisant[562]«.

Afin de clarifier au mieux la manière dont opèrent ces désorganisations, nous allons poursuivre l'investigation de ces organisations psychiques institutionnelles et groupales qui permettent que l'investissement des différents «usagers» demeure possible, malgré l'ensemble des éléments qui s'y oppose. Nous allons donc observer les corrélations entre *fantasme*, *imago* et *méta-organisateur oedipien* ; soit donc entre le registre de la jouissance, celui des identifications imaginaires et celui de l'arrimage du côté du garant symbolique de la différence et de l'interdit. Pour ce faire, nous allons nous ancrer à une situation clinique, qui permettra de clarifier ces nouages entre les registres, à partir du travail spécifique qu'elle a convoqué.

C.9.2 D'une scène l'autre - «Le Foyer Les Collines»

Au cours des chapitres précédents le lecteur a déjà rencontré l'institution que nous allons donc considérer à présent. Il s'agit de ce centre d'hébergement que nous avons désigné sous le nom du «Foyer Les Collines», et où ont eu lieu «*les trois sidérations*». Au travers de ce travail le lecteur a donc eu accès à une représentation de la tâche primaire de cette institution, et a pu entrevoir les fantasmes et les imagos avec lesquels cette institution s'efforce de composer. Il s'agit de cette structure d'accueil pour des femmes seules ou avec enfants, victimes de violences conjugales, offrant des durées de séjour limitées à trois mois.

Au moment où cette équipe s'est mise en quête d'un nouvel intervenant susceptible d'animer un groupe «d'analyse de la pratique », des perspectives de restructurations de cette institution se dessinaient, et des menaces de licenciements «planaient» dans l'association. Aussi, lors des rencontres préalables à l'intervention, la demande de ce groupe fut-elle double : que le travail régulier procède d'une centration sur le lien aux personnes accueillies, et que lorsque cela se révèlerait nécessaire, la dimension institutionnelle puisse être considérée.

Au vu du contexte l'intervenant (que nous étions alors potentiellement) accepta le contrat, en proposant que, si nous nous trouvions aux prises avec des problématiques institutionnelles qui le nécessitaient, il soit possible de solliciter la présence du directeur et de la chef de service éducatif ; ceci de manière à ce que le cadre de travail autorise le traitement des questions et des dynamiques rencontrées. Les deux personnes de la direction, et l'équipe acceptèrent cette définition du cadre de travail[563].

Après une année de fonctionnement, à l'occasion d'un temps de bilan avec cette

[562] Ainsi que René Kaës le spécifie.

[563] Ce contrat relevait donc de l'exception. Les interventions sont habituellement clairement définies sur le registre d»Analyse de pratique» *ou* sur celui de «l'écoute institutionnelle». Ainsi que J. Bleger le souligne, c'est dans les temps de ruptures dans le cadrenotion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre notion cadre que les parties habituellement silencieuses, ou masquées se font plus aisément pressentir, voire se révèlent. Ce sont ici les transformations du cadre interne de l'intervenant, celui qui lui sert habituellement d'assise lors des rencontres et des confrontations avec les différents groupes et les différents institutions, qui s'est trouvé dérangé et a permis un déplacement de l'axe de l'écoute.

équipe et en présence du directeur, force fut de constater que la modification du dispositif et la sollicitation des membres de la direction n'avait pas été requise. Le groupe était donc parvenu à se centrer sur sa tâche primaire, sans que les angoisses concernant leur propre devenir et celui de l'association, ne viennent emboliser cet investissement. Il n'y eut donc pas lieu de recourir à un remaniement du dispositif. La configuration groupale réunissant les professionnelles accueillantes, et l'intervenant psychiste s'était donc révélée suffisante.

Prenons soin de préciser dès à présent, que le directeur avait tout de même été convoqué par le groupe, dans la réalité (pour une intervention auprès du mari de l'une des personnes accueillies). Cette convocation et la réponse obtenue ont réussi à produire la *réassurance* que ce groupe attendait : la métaphore fut opérante. Cet épisode de la vie institutionnelle a constitué un *appel, au méta-organisateur oedipien*, et c'est à partir de cet ancrage que la scène institutionnelle est parvenue à retrouver une «certaine» quiétude.

Cet incident que nous allons reprendre et déployer, permet de mettre à jour le nouage entre le *méta-organisateur oedipien* et la *tâche primaire* de l'institution. Cet incident et son contexte permettent de souligner l'importance dans la dynamique et l'économie psychique des groupes institutionnels de ce mouvement que nous avons spécifié comme *l'appel* à ce qu'il y ait *« du père »* ; le groupe était alors dans la nécessité d'entendre cette *réassurance* à savoir que quelque chose «*échappe*». La situation d'un foyer composé de professionnelles femmes, s'occupant de femmes («victimes» de la violence des hommes), et d'un seul homme en position de directeur, permet dans le grossissement du trait d'exemplifier ce qui se joue ailleurs de façon moins distincte.

Dans la sollicitation d'une intervention de ce directeur, il s'agissait pour les professionnelles du «Foyer Les Collines» de s'assurer que l'institution n'allait pas être dévorée par ses propres fantasmes, et qu'il en était «*un*» en place de rappeler la différence, et d'interdire la confusion. Les désorganisations induites par les changements structuraux, et les menaces de licenciements, avaient fait écho pour les accueillantes, par trop directement aux dynamiques d'exclusion et de violence des femmes accueillies, et avaient en cela entraîné une dé-différenciation confusionnante. La reprise et l'interprétation des incidences dynamiques des évènements joués sur la scène du quotidien institutionnel a donc permis d'établir des pontages, entre la mise en scène des accueillantes (dans laquelle le directeur avait été appelé à témoigner qu'il était à même de tenir sa place) dans une mise en représentation seconde du jeu groupal au sein d'un espace d'élaboration, autorisant en cela des effets d'appropriation.

La configuration rencontrée dans cette institution et le double versant explicite de sa demande témoignent ouvertement de l'intrication des *deux niveaux de travail psychique au sein des institutions* et de la modalité de liaison requise pour que la tâche primaire continue d'être réalisée. Toute institution se doit mener un double travail d'investissement (ainsi que l'avons précédemment évoqué) : celui qui concerne le lien d'investissement entre les professionnelles et les différents «usagers»', et celui entre les professionnels et la structure, spécifiquement ce lien qui relie les professionnels aux instances dirigeantes.

Ce qui est flagrant avec cette intervention, c'est l'économie pulsionnelle et sa distribution entre les scènes, le tissage qui s'opère entre les deux registres. Les

évènements qui se déroulent sur la scène «accueillants - accueillis», se mettent en résonance «sympathique» avec ceux qui se jouent sur la scène de l'organisation structurale, en ses processus - à l'identique de ce qui opère pour les instruments à cordes dont un accordage précis amène d'autres instruments à vibrer lorsque l'un d'eux est «joué».

La clinique nous renvoie sans cesse au constat que l'une des composantes majeures du travail psychique consiste à élaborer des *écarts* et à établir une toujours fragile *alliance dans la différence* entre accueillants et accueillis, et simultanément une *alliance dans la différence* entre professionnels et direction, représentant la structure, et convoquant «*du père »*. Cette convocation constitue un *appel maintenu à la différence* via l'instance qui la présentifie.

C.9.2.1 Migrations entre les scènes institutionnelles

On assiste ainsi à des déplacements de scènes ; chacun des niveaux se présente comme une actualisation - et donc comme une nouvelle opportunité de traitement - de ce qui n'a pas trouvé à se lier et à se signifier sur l'autre. Ces mouvements de «migration» des éléments déliés, non-liés, ont été soulignés par différents auteurs ayant oeuvré à penser ces configurations institutionnelles. Différentes hypothèses proposées dans ce sens par R. Kaës, B. Duez, et R. Roussillon nous paraissent dessiner une perspective similaire, à partir d'angles de vue et de terminologies quelque peu différents.

Dans la perspective de ces articulations entre les scènes, R. Kaës propose pour sa part de considérer que :

«Ce qui ne parvient pas à être signifié / interprété / symbolisé du désordre psychique, dans la relation entre les sujets d'une institution, dans les relations de chacun d'entre eux avec l'ensemble et ses représentants, revient dans l'institution sur une scène où se lient d'une manière intriquée et confusionnante la réalité psychique et d'autres ordres de la réalité.» (R. Kaës 1996[564]).

Ces propositions entrent en résonance avec la situation que nous considérons, et donnent à entendre ces «*inextricables*» qui vont se mettre en place dans l'organisation des institutions à partir de ces intrications des divers «*ordres de réalité»*.

Lors des périodes de turbulences et de déstabilisation ces intrications peuvent donner lieu à d'importants mouvements d'évitements. En quelque lieu que soit portée la tentative d'éclairage, et par quelque acteur que cela soit tenté, les professionnels ont la possibilité constante de *disqualifier* la non-pertinence du propos sous le prétexte, que «*les choses sont bien plus compliquées que ça !*». Lors de l'intervention au titre de «l'analyse de la pratique » ou à celui de «l'intervention institutionnelle», l'on voit ainsi fréquemment ces glissements de scènes, qui sont une modalité coutumière de refuser le travail, ou tout au moins de s'en défendre ; le prétexte, est alors que «*ce n'est pas le type d'intervention qui correspond à la problématique rencontrée par l'institution*». L'intervenant peut ainsi être acculé à occuper la position du coupable : quelle que soit la place occupée, il se retrouve coupable de *ne pas être* à la «*bonne place*». Bien entendu de tels mouvements

[564] ***René Kaës (1996 b), Souffrance et pathologie des liens institutionnels, une introduction - in Kaës R., et alii : Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels, Paris, Dunod, p. 46-47.***

sont de précieux indicateurs sur le degré de déstabilisation qui caractérise alors ces groupes et ces institutions et qui sont autant de recherche d'issues face à la confusion, aux morcellements ou aux clivages. L'intervenant est alors soumis à cela même qui constitue le point de butée souffrante et jouissante des professionnels.

Dans les termes de B. Duez :

«Les effets d'obscénité sont liés à «l'effacement» d'une figuration du ou des conflits psychiques qui fondent les institutions. Les «obscénisations» individuelles viennent se substituer à ce lien figural manquant.» (B. Duez 1996[565]).

B. Duez porte ici l'accent sur le déplacement des scènes mais aussi sur ce déplacement dans la diachronie institutionnelle, depuis le temps de la fondation, et sur l'effacement, sous le primat d'une conflictualité déniée[566]. Le «*lien figural manquant*.» serait ainsi un défaut d'arrimage (une non-figuration) par où viendraient transiter les attaques de la pulsion de mort, au travers des éléments déliés.

Cette même problématique de l'intrication des scènes fait dire à R. Roussillon :

«Aucun système psychique ne peut, à lui seul, métaboliser le mouvement pulsionnel, le lier. C'est dans ce qui est non symbolisable pour un système, ce qui est en reste de liaison, qui représente pour un autre système une exigence de travail psychique, qui «pulse» l'autre système intrapsychique. Une psyché à elle seule ne peut lier l'ensemble de la vie pulsionnelle, c'est pourquoi elle doit se lier aux objets. Ce qui ne peut se métaboliser dans la dialectique des pulsions intrasystémiques de la psyché va devoir trouver au-dehors, dans la relation à l'objet, une autre modalité de liaison. Ici s'ouvre le problème de l'utilisation de l'objet, c'est-à-dire celui de la manière dont l'exigence de travail imposé au psychisme par l'objet reste compatible avec la relation à l'objet. L'intrapsychique s'ouvre à l'intersubjectif.» (R. Roussillon 1999[567]).

Outre la réitération de la proposition concernant les mouvements dynamiques des migrations de scènes, R. Roussillon pose les questions que tout intervenant en institution ne manque pas de rencontrer : celle de la compatibilité entre les dispositifs de traitement et la tâche primaire, et celle de la compatibilité entre le lien aux «usagers» («*la relation à l'objet*») et l'économie psychique des professionnels («*l'utilisation de l'objet*»). La réflexion

[565] Bernard Duez (1996), Psychopathologie de l'originairenotion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire notion originaire et traitement de la figurabilité - in Kaës R., et alii : Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels, Paris, Dunod, p. 165.

[566] Le regard que nous portons sur la généalogienotion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie notion généalogie institutionnelle et sur les dynamiques meurtrières qui s'y précipitent, rejoint par un autre biais ces propositions ; soit de souligner l'importance de la diachronienotion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie notion diachronie , de ce qui cherche à s'y faire entendre et des effacements dont elle est immanquablement le lieu.

[567] René Roussillon (1999 b) Symboliser - in Agonie, clivagenotion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage notion clivage et symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation , Paris, Puf, p. 236-237.

sur les dispositifs d'interventions ici proposée participe de ces interrogations.

C.9.2.2 La tâche primaire et la nécessité d'un arrimage symbolique

Revenons au plus près de la clinique afin de poursuivre la mise à jour de ces glissements de scènes, de leurs corrélations et de l'organisation psychique qui les sous-tend.

Le fait qu'en tant qu'intervenant nous ayons été convoqué sur deux registres simultanés (et qu'au vu du contexte de bouleversement et de désétayage institutionnel une telle possibilité de mobilité entre les deux registres nous soit apparue comme recevable), nous a mis dans l'obligation d'*écouter les glissements de scènes*, soit précisément la corrélation et les étayages qui s'y soutiennent. Ce qui se dessine alors avec netteté ce sont les conditions institutionnelles requises (les conditions «suffisantes») pour que le lien d'investissement des professionnelles accueillantes auprès des femmes accueillies, soit possible. La garantie de *différenciation* est en cela première. C'est bien à partir de la réassurance que «*ça tient ailleurs*» (que du côté d'un *père* institutionnel, il y a *« du père »*) que le groupe peut s'aventurer à aller voir ce qu'il en est des fantasmes avec lesquels il compose - aller voir de ce côté suppose une prise de risque qui n'est possible qu'après avoir expérimenté qu'il en est «un» en place de résister à la sidération, à la confusion et à la destruction.

Cette demande de réassurance (s'assurer que «*ça tient*») est aussi rejouée par les différents groupes lors de la mise en place des temps d'analyse de la pratique. Un tel travail conduit à interroger le rapport aux fantasmes, que ce soit au travers de la puissance de refoulement dont ils sont le lieu et/ou au travers des jouissances mortifères qui viennent s'y nicher. L'analyse que nous avons précédemment proposée d'une séance de travail avec ce même groupe («*Les trois sidérations*») nous a permis de mettre en évidence ce mouvement. Pour se retrouver en mesure de confronter ces dynamiques, la première démarche du groupe de professionnels va être de rejouer cette interrogation à l'adresse de l'intervenant : *Peut-on occuper les places qui sont les nôtres et aller y voir, sans s'y perdre ?*».

Pour les professionnels travaillant au plus près de configurations archaïques, hormis les possibilités de trouver ces réassurances du côté institutionnel dans une mise en représentation et une mise en sens, ils ne peuvent que se défendre face aux rencontres avec l'archaïque, face aux processus primaire, et aux mises en actes dont ces institutions sont le théâtre.

C.9.3 Le «scénario matriciel »

Sous les termes de «*scénario matriciel »* nous proposons de désigner le couple constitué par le *fantasme* qui tient lieu d'organisateur groupal (pour un groupe professionnel, travaillant auprès d'une population donnée), et *l'imago* [568] dont nous postulons qu'elle constitue un pôle imaginaire identificatoire défensif, un attracteur en prise directe avec les instances où se construit l'idéal, dans une défense contre le fantasme[569]. Lorsque en tant qu'intervenant extérieur on rencontre une institution, on se trouve face à un jeu de voilement des fantasmes par *l'imago* - il s'agit pour les groupes professionnels de

dissimuler les mouvements afférents aux fantasmes (à leurs propres jouissances mortifères), et en tout premier lieu ceux qui ont trait aux «fantasmes organisateurs». On a donc affaire à des jeux de masquages qui tendent à donner à voir les «bonnes intentions» (à faire entendre le discours qui en tient lieu), et qui s'offrent comme une figuration de l'imago. Ces deux aspects de la psyché groupale et institutionnelle se rencontrent donc en une configuration indissociable.

L'imago porte la marque de. Celui-ci vient se figurer en elle sous forme de «*cliché statiques*», de quelque trait idéalisé issu des «*premières relations intersubjectives*», et appartenant donc à l'un ou l'autre des personnages de «*l'entourage familial* [570]«.

Ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de cet écrit, c'est à partir de la recherche d'une identification imaginaire nécessaire à leur économie psychique que les professionnels viennent s'inclure dans des positions professionnelles. Les dimensions de «*collage à l'idéal »* et à *l'imago positive* qui en porte la marque, sont d'autant plus prégnantes que l'on se trouve proche des premiers temps d'existence de l'institution (d'un moment «*d'illusion groupale»* D. Anzieu[571], «*d'obsession de la plénitude*» E. Enriquez[572])

[568] Nous entendons ce terme selon la définition qu'en proposent J. Laplanche & J.B. Pontalis (1975) : L'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago est un «*prototype de personnages qui oriente électivement la façon dont un sujet appréhende autrui ; il est élaboré à partir des premières relations intersubjectives, réelles et fantasmatiques avec l'entourage familial, (...) On définit souvent l'imago comme «représentation inconsciente» ; mais il faut y voir, plutôt qu'une image, un schème imaginaire acquis, un cliché statique à travers quoi le sujet vise autrui. L'imago peut donc s'objectiver aussi bien dans des sentiments et des conduites que dans des images*. (Jean Laplanche et Jean Bertrand Pontalis (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse* - Paris, Puf, p. 196).

[569] La perspective de considérer *l'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago* comme une *instance de régulation groupale* a été proposée par Didier Anzieu. «*Les imagos inconscientes, de même qu'elles sont régulatrices du Moi individuel, apparaissent être aussi régulatrices d'un groupe en évolutionnotion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution notion évolution . (...)* À la suite de Freud D. Anzieu souligne la «*bivalence*» des imagos, les renversements potentiels dans les dynamiques groupales, et l'ambivalence qui peut venir en émerger : *«L'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago qui permet au groupe de sortir de la stase de l'illusion groupale est l'imago paternelle, image ambivalente c'est-à-dire l'image inconsciente d'un père bon et aimé, ainsi que d'un père sévère et détesté*.» (Didier Anzieu (1980), *Le groupe et l'inconscient* - Paris, Dunod, p. 186 et189).

[570] En écho à la proposition de définition qu'en ont donné J. Laplanche et J.B. Pontalis.

[571] Didier Anzieu fait de «*L'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago* « le secondnotion second notion second notion second notion second notion second notion second notion second notion second *organisateur psychique inconscient du groupe*» ; le premier étant du «*fantasme individuel*» ; les «*fantasmes originaires*» constituent le troisième, le complexe d'OEdipenotion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe notion OEdipe occuperait une place qu'avec R. Kaës il désigne comme celle du *méta-organisateurnotion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur notion méta-organisateur oedipien*. Il rajoute enfin un 5ème organisateur : «*l'image du corps propre et l'enveloppe psychique de l'appareil groupal»* - «*L'illusion groupale*» étant selon lui un «*contre fantasme originaire*« ([1980], op. cit., p. 180-205).

et/ou lors des périodes régressives qui convoquent de fortes idéalisations. *L'imago* se situe pour partie dans une représentation préconsciente, et demeure ainsi partiellement accessible à la représentation. Ces identifications imaginaires à *l'imago*, recherchée par le «Je», permettent de ne *rien vouloir savoir du fantasme* dans la mesure où les *imagos* sont précisément mises au service de la méconnaissance et servent de masque à la jouissance. Elles ouvrent ainsi la voie à *la charge d'excitation* particulière que le «Je» vient requérir au travers de ses identifications professionnelles.

Dans sa réflexion sur le lien d'accompagnement dans le champ professionnel du soin et du travail social et sa structuration psychique, Paul Fustier (2000[573]) recours à ce terme *d'imago*, dans une désignation des représentations à valeurs identifiantes qui sont porteuses d'une part de l'idéal professionnel. Il mentionne ainsi ces représentations qui se sont fondées au fil de l'histoire de ces professions, dont l'*imago bienveillante*, figure bénévole et dévouée, en lien avec le passé religieux et militant de ces institutions, ces «*schèmes imaginaires*» (J. Laplanche et J.B. Pontalis) qui ont largement prévalu dans l'émergence de ce champ en tant que champ professionnel. Il souligne aussi à l'opposé de cette *imago*, cette autre, d'un froid professionnel «*comptable de son temps*» et de son investissement, correspondant à une tentative de professionnalisation en renversement avec «l'*imago de la mère bienveillante»*, et sa coloration religieuse et militante. Nous soulignons en ces deux *imagos* leur versant défensif. En tant qu'elles participent d'un même mouvement identificatoire, elles apparaissent comme deux tentatives d'évitement de la confrontation avec les violences qui s'actualisent dans ces lieux, avec les configurations psychiques des «usagers», avec celles incluses dans les «fantasmes organisateurs» autour desquels l'institution s'est construite, et avec celles qui logent dans la psyché des professionnels individuellement.

La situation du «Foyer Les Collines» permet de percevoir cette indispensable structuration défensive et sa mise en faillite à l'occasion de la restructuration institutionnelle, ayant entraîné un débordement du fantasme - soulignons toutefois que ce mouvement de mise en faillite du «scénario matriciel » potentialise un accès à des positions plus ambivalentes, à l'identique avec l'ensemble des crises, dans leurs aspects maturatifs. Penser la dynamique des groupes professionnels en ces termes permet de suivre l'évolution de ce couple fantasme-imago, et son progressif assouplissement ou de sa rigidification idéalisante. Le travail de subjectivation groupal consiste à développer une capacité à *dépasser ces identifications massives à des imagos positives*, pour progressivement *s'affronter au fantasme*, dans la pensée et sortir de la méconnaissance que *l'imago* a pour fonction de maintenir. Les «usagers» ont dès lors quelques chances

[572] Eugène Enriquez met en concordance son concept d'«*obsession de la plénitude*» (concept qu'il a abondamment développé au cours de son travail de recherche) avec celui d'«*illusion groupale*», au cours de sa confrontation avec D. Anzieu de 1999. Didier Anzieu & Eugène Enriquez (1999), La rencontre du groupe - in *Revue Française de Psychanalyse*; 3, Tome LXIII, *Groupes,* p. 742.

[573] Paul Fustier définit à la suite de R. Kaës «*l'organisateur psychique*» comme une «formation inconsciente», et précise qu'il s'agit «*par exemple d'une imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago ou d'un fantasme qui «organise» la prise en charge institutionnelle, lui donne certaines caractéristiques, la «colore» de façon particulière, l'infléchit en favorisant telle ou telle forme d'exécution des objectifs visés.*» (P. Fustier [1999 a], op. cit*.,* Paris Dunod, p. 94).

de ne pas être évacués ou abandonnés.

C.9.3.1 Dédifférenciation et mise en abîme

Dans cette institution le débordement est donc lié à un changement structural ayant généré une crise. C'est une modification dans les modes de financement des différentes structures de cette association qui a mis en mouvements les angoisses, par démutisation du cadre[574].

La première séance de travail sera largement occupée à parler les angoisses qui agitent le groupe, sous le mode de l'exclusion et de la mise à mal professionnelle : *Qui va chasser qui ? Quelles sont celles qui vont pouvoir continuer à exercer, et qu'elles sont celles dont le statut les rend susceptibles d'être licenciées ?*». La configuration induit donc une représentation imaginaire telle que «*Il y a des personnes en trop»*. Au vu de la crise financière, pour que certaines professionnelles continuent à exercer, à vivre professionnellement (au niveau de l'ensemble de l'association), d'autres doivent être exclues, violentées professionnellement.

À énoncer la dynamique en ces termes, l'analogie se fait des plus évidentes avec les femmes qui, lorsqu'elles sont amenées à demander un hébergement en urgence au «Foyer Les Collines», se trouvent elles aussi dans cette position «*d'être en trop»*, et/ou dans une nécessité (parfois vitale) de s'extraire de la violence agie dans le couple. Elles se présentent alors comme les *victimes* d'un *persécuteur* qu'il y a urgence à fuir[575].

Avec ce contexte institutionnel et les menaces d'exclusion qui s'y déploient on se retrouve ainsi dans une mise en *résonance* entre la situation éprouvée par les professionnelles et les situations vécues par les femmes accueillies, auxquelles elles ont à faire au quotidien. La configuration dessine alors une «*mise en abîme »* confusionnante, l'une pouvant se voir en miroir dans le miroir que lui tend l'autre. - La mise en abîme constitue une des figures du morcellement confusionnant, à l'identique avec un objet qui, placé entre deux miroirs qui se font face, voit son image se démultiplier à l'infini. Au travers de cette figure se rencontre la mise en faillite du processus identifiant qui suppose la constitution d'une limite unifiante (celle du corps, celle du groupe, celle de l'institution,

[574] Une modification dans les attributions de compétences entre l'état et la région entraînera donc la mise en crise de l'association - une rivalité politiquenotion politique notion politique notion politique notion politique notion politique notion politique notion politique notion politique se jouait entre ces deux tutelles, chacune cherchant à se faire le champion des restrictions budgétaires, au détriment de l'autre. Une part des budgets qui assurait le fonctionnement habituel s'est ainsi trouvé supprimé brutalement. Ce qui historiquement avait été considéré comme *nécessaire* et s'était trouvé financé par l'une des tutelles, se révélait pour l'autre *superflu*. C'est ainsi que l'activité de l'une des 4 structures de l'association se retrouva délégitimée, et des licenciements s'y révéleront inéluctables.

[575] Sans minimiser, ni nier la violence agie par leurs compagnons ou leurs maris dont ces femmes sont parfois victimes, les scenarii qu'elles agissent ne sauraient, bien entendu, se confondre avec cette seule place et son inflation imaginaire. Certaines femmes développent des positions de chantages masqués à l'égard de leurs conjoints, d'autres des identifications victimaires qui les protègent de décompensations plus graves ; d'autres agissent la violence de la castrationnotion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration , privant les hommes de leurs positions paternelles (quand bien même celles-ci sont-elles des plus boiteuses), etc.

...).

Durant cette période où la précarité éprouvée par les accueillantes les rend identiques aux accueillies, les différences organisatrices vacillent et le vertige s'installe.

C.9.4 L'appel à «du père » face à la dévoration

On se trouve avec ce centre d'hébergement en présence d'une institution établie sur une fondation militante, historiquement marquée par la «Cause des femmes». «*Des femmes protègent des femmes des hommes, violents-violeurs* [576] *»* : tel pourrait être l'énoncé du fantasme autour duquel s'est fondée l'institution[577]. La question de la «victimisation» des femmes et de ses incidences, constitue donc une question centrale.

Une telle formulation du fantasme convoque immanquablement l'imago complémentaire, celle du «*sauveur*», face aux victimes et à leurs bourreaux. Dans la mise en place du scénario, ce qui va être massivement occulté, c'est la part de masochisme et/ou de sadisme agie par ces femmes par le biais de telles relations, leur propre part de destructivité et de violence mortifère - ces agirs pulsionnels que nous avons aperçus dans la situation de Madame Normand et de son fils Thomas, notamment lorsque se dévoile à l'entendement du groupe la part de destruction agie de cette femme au travers de leur propre sidération (de leur propre mise à mal), et à l'égard de son fils (à l'endroit où cette femme transforme cet enfant en objet phallique pour s'y soutenir). Dans cette situation le groupe ne peut plus occuper la place prédéfinie dans le scénario militant initial. Le groupe se vivra même comme toxique par rapport à cet enfant, dans la conscience de ne pouvoir le soustraire à la toute fascination des mères et au tout pouvoir de sa mère, au travers desquels il maintenait son excitation (et ce déjà dans la réalité de la configuration des locaux).

La dénomination de «scénario matriciel » trouve sa justification à partir des aspects scénariques qui se distribuent au sein de ces groupes (entre les différents partenaires professionnels et «usagers»). Par ailleurs une même configuration scénarique caractérise le fantasme (Freud 1919). La pulsionnalité qui se met en scène dans le fantasme et vient distribuer des rôles dans la relation, suppose pour s'y maintenir «à l'identique» une reconduction de la méconnaissance, une immobilisation de la temporalité qui préfigure en permanence l'endroit où la réponse de l'autre est attendue, dans un imaginaire qui n'a besoin que d'images pour s'auto-valider.

Ce que vise le scénario matriciel c'est à demeurer stable, inchangé, dans une configuration des places qui suffit à nourrir le narcissisme groupal et celui des fondateurs. Ceux-ci voient leur projet validé et accèdent en cela au statut d'a-temporalité convoité.

Ce couplage entre le fantasme organisateur du groupement institutionnel et l'imago qui tient lieu de figuration défensive, peut trouver à se régénérer et jouer de la méconnaissance de toute position qui viendrait l'ébranler, dans l'exclusion des «usagers»

[576] Nous avons proposé cette formulation lors de la précédente évocation de cette institution.

[577] La dernière des scènes sidérantes dont il a été fait état, convoquait au reste une scène primitive sadique-anale.

qui ne «joueraient pas le jeu[578] ». C'est la rencontre avec des situations qui prennent les professionnels «à contre-pied» (ici dans l'évidence de l'agir masochiste vs la position victimaire), là où le groupe des professionnels se trouve mis en défaut, qu'il peut entrevoir son enfermement défensif et mensonger[579].

Ce qui est convoqué en creux dans la situation de Madame Normand, comme par nombre de ces femmes c'est bien la place des hommes en ce qu'ils incarnent la différence, et que s'y indique *« du père »*. Ils permettent de supposer un «au-delà» de la puissance confusionnante de l'archaïque maternel. Certaines des femmes accueillies ne s'y trompent pas et font de l'attribut phallique l'ultime rempart qui les protègent de l'engloutissement - au risque d'une érotisation de tous les instants, et une irrésistible consommation des hommes.

Ainsi de Madame Normand et de la place qu'elle préfigure pour son fils Thomas. C'est elle aussi qui énonce crûment la place de l'homme et sa propre place à leur égard : «*Ce n'est plus avec moi qu'il couche*». Ce mouvement d'une recherche d'excitation prenant l'allure d'une excitation sexuelle de tous les instants est en effet à même (dans certains cas) de protéger ces femmes des mouvements autophages et auto-destructeurs, qui sans ce rempart risqueraient de les engloutir. Nous retrouvons un cadrage analogue chez Claude Janin dans ses considération sur le traumatisme.

«J'avancerai l'idée que ces mouvements dans lesquels inlassablement et de façon répétitive, certains patients tentent de transformer du traumatique (du non sexuel) en quelque chose de sexuel, témoigne d'un échec primaire des processus d'étayage des pulsions sexuelles sur les pulsions d'autoconservation, et notamment d'une faillite du «double retournement » pulsionnel» (C. Janin 1996[580]).

Lors d'un autre accueil, une femme n'avait de cesse de se convaincre de la passion meurtrière dont elle disait être l'objet énonçant à propos de «son homme» : «*Il viendra me chercher pour me tuer au bout du monde* !» : autre manière de témoigner de cette excitation qui dans la violence de la passion et le lien de haine destructrice vient soutenir la fragilité du «Je».

Ce qui pour un certain nombre de ces femmes est par-dessus tout angoissant c'est de voir le garant de la différence (le père) en position d'impuissance et/ou régressivement confusionnée à la mère phallique. Pour un certain nombre de ces femmes mieux vaut une puissance violente et tyrannique qu'un père réduit (dans le fantasme) à être ouvertement castré par la mère qui se transforme en mère archaïque - les professionnelles pouvant

578 On voit ainsi comment les «usagers» qui ont une habitude certaine de la compagnie des travailleurs sociaux, ont un discours qui s'accorde au mieux avec cette place en creux ; celle où ils se savent attendus.

579 Nous retrouvons au travers de cette configuration un processus analogue à celui qui est apparu dans la situation intitulée «*C'est mon problème*» (chap. C.4.2).

580 Claude Janin (1996, édition corrigée 1999), Figures et destins du traumatismenotion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme notion traumatisme - Paris, Puf, p.40. Le passage en italique est souligné par l'auteur.

dire à propos de certaines de ces femmes : «*Quoi que l'on fasse elles vont retourner se faire battre !*». Dans les institutions qui se trouvent aux prises avec de tels agirs de violence, ce qui est redouté c'est la surpuissance de l'archaïque maternel, sous le couvert de la violence des hommes. Ceci se dévoile dans les rencontres avec des pathologies où le masochisme clame son triomphe, ultime rempart posé face à la menace de mort psychique.

C.9.4.1 Le directeur du «Foyer Les Collines» et la protection demandée

Ce que le groupe des professionnelles va demander directeur, c'est qu'il vienne sur la scène de la réalité pour dire en ses actes qu'il est à même de faire barrage à la violence et l'intrusion qui menace le groupe, et précipite de l'indifférenciation. Il s'agissait de restaurer une protection, à l'endroit où ce directeur pouvait être imaginarisé par le groupe comme impuissant à les protéger des angoisses de morcellements qu'entraînent les menaces de licenciements et les redistributions de postes qui devaient en résulter. - En lien avec cette demande de réassurance qu'il en est «un» qui résiste, soulignons pour la compréhension de la situation que c'est de leur propre groupe-fondateur que les professionnelles étaient alors aussi en train de se protéger. Les femmes (militantes) ayant fondé cette institution, se trouveront dans l'incapacité de s'adapter aux modifications structurales qui affectaient alors l'institution (au niveau de son mode de financement) et à se positionner face aux tutelles et aux orientations à prendre, se sentant victimes du narcissisme de ce groupe fondateur. C'est dans ce double contexte que les scènes ont pu jouer de leur analogue.

La scène institutionnelle se présentera sous les traits du mari de l'une des femmes accueillies qui viendra intruser et menacer les professionnelles, et où il y avait lieu de restaurer une sécurité mise à mal.

C.9.4.2 Le fantasme : s'en défendre ou s'en déprendre ? - Hypothèse

En résumé, dans ces configurations institutionnelles le fantasme ne tire son pouvoir mortifère (confusionnant ou morcelant) que d'être tenu (faussement) à distance, tout en tirant jouissance de sa proximité. C'est la rigidification dans les identifications et notamment des identifications aux imagos, en tant qu'elles ont à voir avec les instances de l'idéal d'où les sujets tirent un nourrissage narcissique, qui permet de maintenir une telle position. Pour être à même de se perpétuer, cette configuration scénarique a besoin de se rigidifier. Dès lors tout ce qui déborde de façon trop radicale de la préfiguration des places doit être exclu.

C'est l'arrimage à un représentant «*du père »*, à un garant institutionnel qui va permettre au groupe de se déprendre de ces cramponnements à l'image, pour oser regarder ce qui de leur jouissance les met à mal, et ce qui des exclusions par trop violentes des «usagers» ne leur permet plus de maintenir les identifications à des figures résolument positives.

Assuré qu'il en est «un» qui, au vu de sa place, pourrait être à même de jouer une position incestuelle-incestueuse et qui s'abstient, il est alors possible au groupe de s'approcher du fantasme, et d'en faire le lieu d'un travail de mise en représentation, de

mise en pensée et de mise en sens. L'assurance complémentaire requise c'est que «le garant d'une différence» assure le groupe des professionnels de leur non-confusion avec les «usagers»[581].

Les imagos et les identifications corrélées peuvent alors évoluer vers *l'ambivalence*, (*l'ambiguïté* au sens de P.C. Racamier) celle qui va permettre de tolérer les déviances des «usagers» par rapport au scénario initial, générant une position à partir de laquelle un travail d'accueil devient véritablement possible. Assuré d'une différence et soutenu par l'interdit de s'y confondre (porté par le groupe et par le garant institutionnel), il est alors envisageable de s'approcher des redoutables contrées de l'archaïque, sans s'y engloutir, ni en jouir en excès.

Dans la situation institutionnelle évoquée on a pu voir comment le groupe se laisse gagner par l'angoisse au moment où il n'est plus assuré de sa différence de façon suffisante. Il n'aura alors de cesse de requérir le représentant du méta-organisateur oedipien, afin de retrouver une sécurité à cet endroit.

Le travail de subjectivation (le travail de la pensée dans son versant élaboratif) **requis des groupes professionnels dans la réalisation de leur tâche primaire peut être considéré à partir de la transformation du rapport au fantasme et à l'imago**[582] **et de leurs liens à la généalogie. Partant d'une position de méconnaissance-jouissance relativement au fantasme et à la pulsionnalité qui le nourrit, ce processus travaille à la révélation-sublimation. Le lien au méta-organisateur oedipien, nous paraît seul à même d'autoriser un tel travail (de subjectivation) dans la protection qu'il offre contre la dé-différenciation, pour autant que ce garant** (porteur de la marque «*du père »*) **soit lui-même référé à l'ordre des générations et soumis à la loi.**

La reconnaissance d'une ascendance et la promesse d'une génération à venir établissent un ancrage symbolique. C'est depuis cet arrimage et à partir de la marque du manque que la généalogie participe au travail de la pensée, et aux travail humanisant de la subjectivation.

[581] Un tel mouvement fait dire à Patrick Guyomard et Alain Vanier : «*Le père est néanmoins en position d'imposture quand il profère le commandement. Car çà parle d'au delà de lui, de ce point de Réel qu'est le Nom du Père. Dans cette imposture, c'est la figure du Maître qui émerge devant celle du Père au sens du pèrenotion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère notion dupère symboliquenotion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique , en ce sens, le pouvoir est toujours lié à la parole.*» (Guyomard P.& Vanier A. [1988] Les Formations de l'institution - in Mannoni M., *De la passion de l'Être à la «Folie» de savoir*, Denoël, Paris, p. 194.).

[582] Rappelons que nous faisons de l'imagonotion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago notion imago est le retournementnotion retournement notion retournement notion retournement notion retournement notion retournement notion retournement notion retournement notion retournement et le complément défensif du fantasme.

C.10 Conclusion IIème Partie

Reprenons le cheminement réalisé en cette deuxième partie, dans son lien avec nos propossitions initiales.

Pour accomplir leur tâche primaire (soigner, aider, accompagner ...), les institutions du soin et du travail social doivent sans cesse composer avec les effets de déliaisons mortifères dont elles sont le lieu. Les postures professionnelles ne se soutiennent que d'un travail de «forçage » permanent, sous la forme d'une obligation constante à déconfusionner les professionnels d'avec leurs «objets» (travail de liaison et de transformation dans et par la pensée : mise en représentation et mise en sens).

La structuration psychique de ces institutions suppose un investissement du pôle hiérarchique. Cette instance est «appelée» dans sa fonction de méta-organisateur oedipien, en tant que symbole et garant d'une différence toujours menacée de dédifférenciation - autrement dit, la structuration psychique des institutions suppose que le groupe des professionnels consente à ce qu'il y ait « du père », de la génération et de l'histoire (travail d'historisation).

Dans l'histoire des institutions, le refus en sa radicalité prend les formes d'une captation de l'histoire. Ce qui est alors refusé, c'est la génération. Du côté d'une génération refusée aux descendants, on rencontre la figure du filicide et du côté d'une génération refusée aux ascendants, on rencontre celle du «parricide ».

Cette «IIème Partie» de l'écriture a mis en travail la seconde partie de ces hypothèses. Pour ce faire, nous avons interrogé en premier lieu les fonctions psychiques requises des institutions, et notamment la place occupée par le fantasme et l'interdit : Chapitre C.1. «*L'institution et la «fabrique» des sujets*». Pour avancer dans notre compréhension de ces configurations, nous sommes allés explorer le rôle et la place du pouvoir, sa fonction organisatrice et sa fonction d'ouverture : Chapitre C.2. «*Pouvoir, «phallus » et méta-organisateur oedipien*». Le meurtre s'étant révélé intrinsèquement lié à la question du pouvoir et à celle du père, nous nous sommes interressés aux modalités selon lesquelles il était agi dans les institutions : Chapitre C.3. «*L'arrachement de «l'évolution humaine à l'attraction du meurtre*»«. Nous avons ensuite observé la manière dont les directeurs sont assimilés à l'institution qu'ils représentent. Nous avons alors fait appel à une première situation clinique pour explorer ce mouvement (Centre d'hébergement «Les Rosiers» Madame «D» directrice «*C'est mon problème*») : Chapitre C.4. «*Les directeurs d'institution : une inévitable aliénation?*» Nous sommes ensuite revenus sur notre axe de réflexion central à partir des agirs meurtriers de la génération : Chapitre C.5.»*La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation : entre filicide et parricide »*. À la suite de cela nous avons regardé comment les mouvements du «*filicide*» prennaient forme dans les institutions à partir de différentes situations cliniques (Institution pour adultes handicapés «La Rivière» ; L'école Orthogénique de Chicago et B. Bettelheim ; et plus succintement P. Stagnara : «Centre de réadaptation fonctionnelle des Massues») : Chapitre C.6. «*Passage générationnel, écrasement de la temporalité et*

filicide». Nous avons poursuivi ces exposés de clinique institutionnelle à partir du mouvement du «*parricide*», et de différentes situations («Un hôpital et son directeur d'hôpital «révolutionnaire» ; « Un service social en morceaux» ; Un institut de Formation «Pygmalion» intempérant», Monsieur «C») : Chapitre C.7. «*La «tentation révolutionnaire» et l'effacement de l'histoire*». Nous avons ensuite exploré le fonctionnement d'une institution en dehors d'une période de changement de directeur, ceci de manière à dégager les constantes concernant le rapport des institutions à la temporalité : Chapitre C.8. «*L'angoisse d'une transmission catastrophique - »Les Terrasses*»«. Puis revenant à une institution dont il avait été question dans la première partie, nous avons tenté d'établir un modèle de compréhension du travail psychique requis des institutions et notamment du lien entre la pensée et le méta-organisateur oedipien : Chapitre C.9. «*Le «scénario matriciel » et le méta-organisateur oedipien*».

Au cours de ce trajet, nous avons été amené à affiner les hypothèses initiales et à formaliser le travail psychique des institutions dans les termes suivants en C.1.1.4.

Les institutions du soin et du travail social sont à même de faire barrage à la déliaison mortifère, tout en se maintenant vivantes et productrices de soin, lorsqu'elles sont en mesure de générer (tout à la fois au niveau des usagers et au niveau des professionnels)

.

un travail de liaison dans la pensée,

.

un rapport à la temporalité qui permette que le temps devienne un temps historisé.

–

Le travail de liaison dans la pensée : la tâche est celle d'oeuvrer constamment à maintenir et à restaurer un appareil psychique groupal, une position subjective qui soit à même d'assurer les professionnels de leur «professionnalité », de leur appartenance au groupe des professionnels, soit de leur permettre de se déprendre de la confusion, et ce faisant de permettre que les différents «usagers» soient eux-mêmes considérés dans un inaliénable statut de sujet. Ceci passe par l'activation d'un travail de pensée élaboratif qui prenne pour objet les différents liens institutionnels, et centralement ceux qui lient les professionnels aux «usagers». Ce travail de mise en représentation suppose un travail identifiant d'auto-représentation, et génère de la liaison par/dans la symbolisation.

–

Le rapport à la temporalité suppose un rapport pacifié à l'histoire, et plus précisément à l'histoire des origines pour transformer le temps en un temps historisé.

Le travail psychique des institutions concerne donc un travail d'historisation, et un travail de liaison et de transformation dans et par la pensée.

À propos du pôle hiérarchique et afin de travailler nos énoncés initiaux, en C.1.3. nous avons avancé que : **les directeurs et les responsables institutionnels réfèrent à**

cette place et participent de cette fonction de méta-organisateur oedipien. Ces places, et leurs occupants se retrouvent sur-déterminés sur les registres imaginaires et symboliques. Ils vont dès lors servir de butées et simultanément constituer des points de convergence de la violence institutionnelle.

En C.2.3.1. nous avons proposé de considérer que : **la configuration psychique institutionnelle suppose l'actualisation de différents mouvements dynamiques, qui sont autant de déclinaisons de l'assomption des signifiants des «Noms- du -père », ou en d'autres termes de l'assomption symbolique du méta-organisateur oedipien**. *Cette configuration suppose donc :*

.

un rapport à l'origine où s'indique un consentement à ce que «ça échappe».

.

un investissement suffisant du «garant institutionnel» par le groupe des professionnels - ce qui s'énonce aussi sous la modalité de la légitimation.

.

Ceci implique la reconnaissance qu'en cette place qui signifie la différence, il y ait» du père », et donc que celui en place d'y prétendre et /ou de s'y tenir est lui aussi marqué des «signifiants des Noms- du -père » (marqué d'un rapport à sa finitude et à la continuité générationnelle).

.

une relation aux ancêtres et à la fondation suffisamment tempérée, suffisamment pacifiée, qui soit à même de faire histoire.

.

un renoncement au meurtre, dans la génération : renoncement au filicide, renoncement au parricide.

En C.5.2. nous avons repris les hypothèses posées en introduction, et souligné le fait que **lors des passages généalogiques, les institutions ne sauraient se dérober à choisir entre emprise et «consentement à ce que ça échappe», entre rendre captif le mouvement de l'histoire ou laisser ouvertes les potentialités du futur au travers des transformations que seraient en mesure de mettre en oeuvre les héritiers**.

En C.5.2.2. nous avons interrogés la violence en acte des directeurs contre la temporalité et avons proposé de *caractériser les dynamiques institutionnelles à partir des agirs meurtriers qui se jouent sous les modalités de l'éradication de l'histoire (écrasement, immobilisation, effacement), et de la «disqualification de la professionnalité » ; ceci, soit vis-à-vis de la filiation - ce qui réfère à la figure du «filicide », soit vis-à-vis des ascendants - ce qui réfère alors à celle du «parricide ».*

Nous avons vu que ces dynamiques procèdent à partir des positions subjectives occupées par les directeurs des institutions et les effets instituants et/ou destructeurs qu'elles opèrent à partir :

.

du rapport que les directeurs entretiennent à l'égard des directions qui les ont précédés et à l'égard des ancêtres et de la fondation (entre refus, emprise, et consentement),

.

du rapport qu'ils entretiennent à l'égard de l'institution comme «objet»,

.

en corrélation avec la configuration dans laquelle le groupe professionnel s'établit à l'égard de ces mêmes «objets»,

.

à la manière dont il s'établit à l'égard de la personne même du garant institutionnel.

Nous avons alors reformulé ces mouvements dont la diachronie institutionnelle est le lieu.

La violence que les directeurs mettent en acte se joue massivement sous la forme d'une éviction de l'historicité, selon deux modalité essentielles :

.

Une captation par les fondateurs (et les refondateurs) qui ne permet pas un déploiement ultérieur de l'histoire et agit la violence du meurtre de la filiation (filicide).

.

Une captation par les successeurs dans des configurations institutionnelles que nous désignons comme des «tentations révolutionnaires» soit des tentatives d'instauration d'une «tabula rasa» qui agissent la violence d'une disqualification, d'une négation de l'histoire antérieure. On se trouve alors en présence d'agirs meurtriers qui portent sur les ascendants et la généalogie (parricide).

Au terme du chapitre C.9. (en C.9.4.2.) nous avons éprouvé la nécessité de rassembler notre compréhension du lien entre la pensée et la fonction du méta-organisateur oedipien :

Le travail de subjectivation *(le travail de la pensée dans son versant élaboratif)* **requis des groupes professionnels dans la réalisation de leur tâche primaire peut être considéré à partir de la transformation du rapport au fantasme et à l'imago et de leurs liens à la généalogie. Partant d'une position de méconnaissance-jouissance, relativement au fantasme et à la pulsionnalité qui le nourrit, ce processus travaille à la révélation-sublimation. Le lien au méta-organisateur oedipien, nous paraît seul à même d'autoriser un tel travail (de subjectivation) dans la protection qu'il offre contre la dé-différenciation, pour autant que ce garant** *(porteur de la marque « du père »)* **soit lui-même référé à l'ordre des générations et soumis à la loi.**

La reconnaissance d'une ascendance et la promesse d'une génération à venir établissent un ancrage symbolique. C'est depuis cet arrimage et à partir de la marque du manque que la généalogie participe au travail de la pensée, et aux travail humanisant de la subjectivation .

C.10.1 Le mégalomane et la «fin de l'histoire»

«Entre le Je et son projet doit pouvoir persister un écart : ce que le Je pense être doit faire preuve d'un «en moins», toujours là par rapport à ce qu'il souhaite devenir.» (P. Aulagnier 1975[583]).

Au cours des chapitres précédents nous avons souligné comment l'instauration des *différences* est pour le «Je», au fondement de l'émergence de la subjectivité, et comment ce processus d'appropriation identifiante est poursuivi tout au long du trajet de vie au travers de ses différentes rencontres. - À ce titre la 1ère partie du parcours d'écriture nous a permis de voir l'importance de la fonction d'étayage des «objets professionnels».

Dans ce trajet d'assomption symbolique du «Je», c'est la confrontation aux énigmes fondatrices qui met en route le processus de la subjectivation, au travers d'un ordonnancement du chaos, d'un «*rangement* [584] » déconfusionnant. C'est cette confrontation qui confère au «Je» une place (parmi les vivants, dans la généalogie et dans la sexuation) - un travail de séparation, de différenciation est requis afin d'assigner une place à la *mort*, une place dans la génération et dans la division sexuée (mettant en route l'investissement désirant). Il s'agit de permettre aux vivants de se savoir tels, d'être établi dans l'ordre du manque et celui de la génération. Ces différences sont liées aux interdits qui les structurent via un «forçage » généalogique -. Au sein des professions (du soin et du travail social), de façon analogue, ce *travail de la différence* constitue la condition même de l'investissement de la tâche primaire et celui des «usagers». La confusion, tout autant que le morcellement (et le clivage) sont au service de Thanatos. À travers eux, celui-ci est en mesure de porter sa destructivité sur l'ensemble des niveaux institutionnels. L'élaboration des différences (dans la reconnaissance) constitue donc l'exigence de travail requise des groupes institutionnels[585]. Ces différences portent sur les liens et résonnent avec les interdits fondateurs. Il s'agit des différences entre «usagers» et professionnels, entre garants de l'autorité et de la loi et groupe des professionnels, entre les sujets (individuellement) et leurs groupes d'affiliations, entre les sujets et l'institution comme «objet» psychique, et entre les différentes générations au sein des groupes des professionnels eux-mêmes. Chacun de ces niveaux concourt à référer les sujets à la continuité généalogique et à l'infini déroulement de l'histoire, stabilisant (individuellement et groupalement) les identifications - ou manque à le faire.

La fréquentation des «usagers», les appartenances groupales et institutionnelles et

583 ***Piera Aulagnier (1975), op. cit., - Paris, Puf, p. 197.***

584 Le terme est utilisé par Pierre Legendre à propos du «*rangement*» généalogique.

585 Dans son ouvrage de 1999, Paul Fustier propose «*trois axes de travail : l'originenotion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine notion origine , l'incompatibilité et l'écart*», comme constituant «*le travail qu'une équipe réalise sur elle-même, sur l'institution, et sur les personnes dont elle a la charge.*» Si dans notre approche l'accent est mis sur l'aspect structural des différences, on entrevoit la proximité de ces éclairages. Les trois axes de travail proposés par P. Fustier procèdent en effet tous trois de ce même travail de la *différence*. (P. Fustier [1999 a], *Le travail d'équipe en institution - Clinique de l'institution médico-sociale et psychiatrique* - Paris Dunod, p. 205)

les enjeux psychiques des professionnels eux-mêmes (leurs propres parts psychiques confusionnées, les parts errantes et non-liées de leur propre psyché) produisent en permanence de la dé-différenciation et/ou précipitent des clivages ou du morcellement. Nous avons souligné comment les liens entre les représentants institutionnels et les professionnels autorisent ou interdisent la création d'écarts : ces écarts indispensables à l'établissement et à la régénération des différences. L'existence d'une figure référant au pouvoir (d'«un» en place de garant institutionnel), induit pour chacun des sujets du groupe un travail d'élaboration de cette instance où s'indique la différence - cette place est marquée de l'attribut phallique, et c'est par cet intermédiaire qu'un arrimage symbolique est promu, à partir du mouvement où s'indique «du père » -. Ce mouvement conditionne les appartenances groupales au travers des liens imaginaires et symboliques qui se distribuent autour et à partir de ce représentant.

Simultanément le rapport à l'histoire est lui aussi en potentialité de produire des différences, notamment au travers de la différence générationnelle et du travail des écarts qui se génèrent ou qui s'effacent à partir de lui, pour autant que l'histoire échappe, et ne fasse pas l'objet d'une emprise (par le garant institutionnel ou par le groupe).

Les changements de directeur au sein des institutions sont des équivalents de passage généalogique. À ces occasions la tentation d'emprise atteint alors son apogée. Elle signe la sur-détermination imaginaire des places qui accompagne les effets de structuration symbolique liés au pouvoir et la fragilité des montages fictionnels de ces constructions sociales (P. Legendre, G. Balandier[586]).

C.10.1.1 La déliaison mortifère ou vivifiante

La violence destructrice et meurtrière qui ressurgit à l'occasion des changements généalogiques et au travers des inévitables *déliaison*s qui se produisent alors, se trouve *potentialisée* ou *amortie* dans son pouvoir mortifère selon les modalités de rapport à l'histoire et à l'institution (en tant qu'«objet») que les différents directeurs développent - corrélativement à la dynamique de l'ensemble du groupe des professionnels. C'est *l'emprise sur l'histoire (son écrasement, son effacement) qui potentialise les aspects mortifères de la déliaison.*

L'accent que nous avons mis tout au long de ces pages sur ces aspects mortifères du processus de déliaison ne doit pas occulter la potentialité vivifiante de ce même processus de déliaison, et le fait qu'il est aussi au service d'Éros, au travers de la régénération des formes, et du remaniement des liens qu'il suppose.

Eugène Enriquez[587] conditionne le passage d'une déliaison mortifère à une déliaison vivifiante, à la capacité auto-réflexive des groupes institutionnels. Si nous nous accordons à cette perspective, nous avons souligné toutefois la corrélation entre la capacité de mise en pensée et les arrimages symboliques. Il y a en effet un risque dans la mise en pensée, notamment celui d'y rencontrer les parts qui font l'objet d'une méconnaissance-jouissance, mais aussi celui de se trouver aux prises avec une

[586] Georges Balandier propose en ce sens, de considérer le pouvoir comme une «*théâtrocratie*», comme «*la forme suprême du jeu dramatique*». (G. Balandier [1992], op. cit., p.13).

dés-idéalisation et le mouvement dépressif qui lui est corrélé, (notamment au travers de la nécessité d'avoir à prendre en compte la part de masochisme [où s'arrime la jouissance] qui préside au tricotage pulsionnel [B. Rosenberg]. Le passage de l'aspect mortifère à l'aspect vivifiant nous paraît à même de se dessiner à partir de la figure du référant institutionnel lorsque celui-ci a fait la preuve qu'il «tient», et simultanément qu'il a fourni le témoignage de son abstinence à l'égard de son pouvoir de mort - en écho à la figure mythique d'Abraham[588].

C.10.1.2 Conquérir, conserver

«Conquête et conservation indéfinie de cette conquête en avant de nous qui murmure notre naufrage, déroute notre déception.» (René Char[589])

L'inflation imaginaire liée aux places de directeurs dessine deux «*tentations*», deux *écueils* majeurs. Ces «tentations» concernent toute personne qui occupe une telle place en sa singularité, mais aussi l'ensemble des professionnels qui composent l'institution, au travers de leurs représentants. Les temps de passage précipitent dès lors un véritable paradoxe.

Conserver : telle est la tentation des pères - les directeurs-fondateurs sont les archétypes de telles positions (nous l'avons vu au travers de différentes illustrations) -. Dans cette emprise, il s'agit de ne pas laisser son oeuvre bâtie avec force sueur, aux mains d'un *fringant prétendant*. Se joue alors le fantasme et la violence du *filicide*, la négation des descendants. Avec le départ de ces directeurs (de ces pères enlisés dans le vertige narcissique qui se révèle à l'occasion du désétayage d'avec leur «objet»), l'oeuvre

587 «*Le travail de la mort en tant qu'il délie ce qui est trop fortement lié et qui est devenu résistance compacte, qu'il brise les identités défensives, qu'il secoue les structures établies, qu'il empêche la fixité, oblige l'organisation à identifier ses problèmes, à essayer de les traiter, à exiger de ses membres des conduites nouvelles. La mort favorise alors la déstructuration-restructuration, l'auto-organisation, l'ouverture du système. Elle favorise la naissance de nouvelles représentations et d'un autre univers symboliquenotion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique notion symbolique . Le travail de la mort, en tant qu'il remet en cause les fausses identités, ouvre sur la vie. Mais (...) il aboutit bien souvent à la destruction et à l'homogénéisation. Seules les organisations capables de prendre conscience et d'analyser son oeuvre seront en mesure de minimiser de telles conséquences, et de ne pas donner à la pulsion de mortnotion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort notion pulsiondemort , dans ses aspects négatifs, tout l'espace à occuper.*» (Eugène Enriquez (1992), *L'Organisation en analyse* - Paris, PUF, p.144-145).

588 Nous trouvons sous la plume de B. Penot l'indication d'un mouvement équivalent «*La reconnaissancenotion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance notion reconnaissance du manquenotion manque notion manque notion manque notion manque notion manque notion manque notion manque parental est au principe de toute symbolisationnotion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation notion symbolisation réussie*» (Bernard Penot [1991], La psychose subjectivée ? – in *Adolescence Tome 9, n°2 Avatars de la subjectivationnotion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation notion subjectivation* , Paris, Éditions GREUPP, p. 229).

589 René Char (1947-1949), Rougeur des Matinaux XIII - in OEuvres complètes, Paris, Nrf-Gallimard,1983, p. 332.

(l'institution) ne peut que s'entacher de deuil, et jouer la mise à mort professionnelle du successeur, afin d'éviter toute confrontation à un mouvement dépressif (voire de se déprendre d'une position mélancolique).

Conquérir: telle est la tentation des successeurs - illustrée au mieux par les directeurs «*révolutionnaires*» -. Il s'agit là de «prendre de force», de «posséder» l'institution, d'imposer son nom et sa présence, là où il en était d'autre en place de père symbolique. Se joue alors le fantasme et la violence du *parricide*, le déni des ascendants, et s'instaure le temps de la terreur, via les disqualifications professionnelles.

Occuper une fonction de directeur ne se fait pas sans visées de «faire trace», de faire oeuvre, de laisser son nom[590]. En ce sens la captation et la mise sous emprise de l'institution, l'aliénation, l'asservissement, constituent des «tentations» permanentes.

À l'occasion d'un travail de réflexion, mené avec un groupe de directeurs d'établissements, s'efforçant de penser les nouages institutionnels et les enjeux de cette place singulière, l'un d'entre eux aura ce questionnement lucide et radical : «*Est-on condamné à être mégalomanes ?*»

C.10.1.3 Mettre fin à l'histoire ou «quitter le passé pour mieux le retrouver»

Une telle interrogation de l'enflure narcissique signe un mouvement de dévoilement de ce point, maintenu habituellement en position de méconnaissance. L'ensemble des professionnels (au sein des institutions) se nourrit en effet de la brillance de ces directeurs qui briguent une visibilité et une prestance sociale, au travers de la renommée de l'institution à la destinée de laquelle ils s'imaginent présider.

Là où le sujet s'enferre dans son narcissisme, il ne veut rien savoir de la généalogie, de la génération et de la limite qu'elles viennent lui signifier. Composer avec l'histoire, c'est consentir aux héritages qui s'y déploient, au vu de se les approprier et de les transformer (J. Hassoun 1994[591]). Se différencier et se relier, se savoir héritier et père fécond : c'est à ces conditions que les groupes de professionnels prennent place de façon suffisamment pacifiée, dans la génération. La complétude doit se dérober et rester la visée inaccessible qui aiguillonne le désir.

C'est à partir du manque que les générations précédentes tentaient de réduire (de

590 Paul Fustier (1999), souligne comment lors des temps de mise en place des premières structures du travail social les institutions étaient désignées par le nom de leurs directeurs. (P. Fustier [1999], *Le travail d'équipe en institution* – Paris, Dunod, p.26-28). Cette assimilation de l'institution au patronyme de son directeur, est toujours valide pour beaucoup de structures de petites tailles.

591 «*Une transmissionnotion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission notion transmission réussie offre à celui qui la reçoit un espace de liberté et une assise qui lui permettent de quitter (le passé) pour (mieux) le retrouver. Quitter les pesanteurs des générations précédentes pour retrouver la vérité subjective de ce qui comptait vraiment pour ceux qui avant nous ont aimé, désiré ou souffert pour un idéalnotion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal , n'est ce pas ce que nous pourrions appeler un parcours de transmission réussi ?*» (Jacques Hassoun (1994 a), Le sujet, entre appartenance et différence - *Revue Turbulence, L'autre* N° 1, Éditions du Serpaton, p. 55).

l'écart entre le «Je» et son idéal, prêté à ses «objets»), que les nouveaux venus sur la scène (institutionnelle) vont avoir à soutenir leur visée. Le trajet consiste à se rapprocher de ce point de coïncidence que d'autres avant eux ont poursuivi, et dont l'atteinte ne saurait être que différée, indéfiniment (P. Aulagnier[592]), ne saurait se situer qu'«*en avant de nous*» (R. Char). C'est ce mouvement que le mensonge narcissique recouvre de sa clôture. D»'illusion groupale» en «obsession de la plénitude», il donne alors à entendre que la complétude a déjà eu lieu, que c'est le passé qui a réalisé ce qui dès lors n'incombe plus aux générations futures. Il ne reste plus à ces générations qu'à se transformer en épigones de ces pères parvenus en position de sacralité. C'est là le mouvement même de la violence du *filicide* : dérober le futur aux générations qui montent.

Du fondateur (dont l'attachement narcissique à «son» institution comme «objet» et la violence d'emprise se révèlent à l'occasion de son départ) au fils tyran et révolutionnaire (meurtrier de ses pères au travers de son déni), une même folie tenaille les directeurs : celle d'être celui qui va parvenir à faire cesser la tension désirante (et le conflit dont elle se fait le lieu entre satisfaction narcissique et investissement objectal). Un même fantasme les menace, et menace les groupes professionnels avec eux : celui qui prétend *mettre fin à l'histoire*.

592 «*Entre le Je futur et le Je présent doit persister une différence, un x représentant ce qui devrait s'ajouter au Je pour que les deux coïncident. Cet x doit rester manquant : il représente l'assomption de l'épreuve de castrationnotion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration notion castration dans le registre identificatoire et il rappelle ce que cette épreuve laisse intact : l'espoir narcissique d'une auto-rencontre, toujours différée, entre le Je et son idéalnotion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal notion idéal qui permettrait la cessation de toute quête identificatoire. C'est donc un compromis que le Je signe avec le temps : il renonce à faire du futur ce lieu où le passé pourrait revenir, il accepte ce constat, mais il préserve l'espoir qu'un jour ce futur lui redonnerait la possession d'un passé tel qu'il le rêve.*» (Piera Aulagnier (1975), *La violence de l'interprétationnotion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation notion interprétation* - Paris, Puf, p. 197).

D.Conclusion Renoncer à la jouissance du trauma et à la jouissance du meurtre

«Donner n'est pas ce que nous donnons, mais ce que nous aimerions donner, mais cela nous ne le donnons jamais, car nous ne le possédons pas.» (Antonio Porchia 1943[593]).

S'extraire (de), et renoncer à la jouissance du trauma et à la jouissance du meurtre, telles sont les deux exigences de travail psychique requises des groupes professionnels et des sujets en leur singularité. Le trauma et le meurtre détruisent le déroulement temporel, ce flux indispensable aux humains pour inscrire leur trace, s'approprier leur histoire et poursuivre leur trajet identifiant. Les professionnels qui composent les institutions (du soin et du travail social) sont cycliquement confrontés à ce choix : succomber à la jouissance ou y renoncer.

D.1.1 La tentation de l'auto-engendrement

Chaque institution au travers de sa tâche primaire se doit de concourir au processus de civilisation de la pulsion, à l'infini renouvellement de la constitution du lien social et du

[593] ***«Dar no es lo que damos, sino lo que quisiéramos dar ; y esto no lo damos nunca, porque nunca lo poseemos.» Antonio Porchia (1943), Voix abandonnées - Trad. franç. 1990, Le Muy, Éditions Unes, p .110.***

processus d'humanisation. Ce processus suppose un consentement du «Je» aux interdits du meurtre et de l'inceste, ces interdits fondateurs qui n'ont de cesse de devoir être reconduits, notamment en ces lieux ayant fonction instituante où *l'altérité* demeure éminemment fragile et menacée. Un l'ensemble de mouvement psychique tend en permanence à la réduire, à l'assimiler, à la détruire. Le retrait narcissique constitue dans ces configurations une constante menace de clôture et se génère à partir du fantasme (groupal) d'auto-engendrement - fantasme qui compose la figure même du *refus*.

Nous avons vu que le «Je» établit ses identifications professionnelles autour/à partir des évènements traumatiques et sidérants qui lui sont advenus, de même qu'autour et à partir des agirs transgressifs dans lesquels il s'est engagé. Ces agencements «traumatiques» font trou dans la temporalité. En un mouvement auto-identifiant le «Je» s'assimile à ses éprouvés et les configure en une nouvelle naissance[594] se dés-arrimant de la chaîne des générations, et se précipitant dans la jouissance de l'errance. Ce fantasme (individuel) d'auto-engendrement porte le mouvement *d'emprise* à son acmé.

Tentation majeure et constante pour tout sujet et tout groupe, l'emprise se potentialise dans son lien au pouvoir et, de façon moins ostentatoire, mais tout aussi fondamentale, dans son lien avec le trauma.

Dans le contexte du soin et du travail social, placé sous le primat du *traumatique* et de *l'archaïque*, l'«ouverture», le travail de *subjectivation* et le travail *d'historisation*, sont ainsi corrélés aux modalités d'arrimages symboliques des professionnels au pôle hiérarchique (en tant que méta-organisateur oedipien, en tant que pôle est marqué des «signifiants des Noms-du-père »), et à la généalogie institutionnelle. Ce travail requiert «du père », de la génération et de l'histoire.

Si, au travers de ces organisations psychiques il est question de renoncement, celui-ci n'est nullement lié à un interdit social repérable[595]. Ce n'est qu'au travers des échos psychiques qu'engendre pour le «Je» son lien aux figures de l'autorité, et aux composantes groupale et institutionnelles dans leurs résonances maternelles archaïques, que les mouvements se signifient dans le registre oedipien. En ce sens le renoncement réfère donc à une auto-limitation face à un «objet» désigné à tous comme enviable et appropriable. Les mouvements de renoncements ne trouvent à se générer que de référer au «rangement généalogique» et par ce biais de référer aux arrimages symboliques où le «Je» se structure. Le consentement à ce qu'il en soit «*un*» qui les représente permet dès lors aux professionnels de mettre en scène leur configuration oedipienne et son possible réaménagement.

[594] Cette mise en place d'un fantasme d'auto-engendrementnotion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement notion auto-engendrement est à même de se jouer quels que soient les éprouvés :qu'ils soient dans l'ordre d'une assimilation grandiose, ou dans celui d'une destruction honteuse. En des modalités d'appels opposées, on a vu comment Annie Ernaux se fait naître (s'engendre elle-même) à partir de «*L'évènement*», et comment Freud convoque le père, pour se préserver d'un vacillement mégalomaniaque et s'inscrire dans une lignée, refusant en cela de céder à ce même fantasme.

[595] Pour illustrer cette proposition il n'est que de se reporter à «Pygmalion intempérant», où ce directeur, au regard des différents codes juridique, était inattaquable.

Un tel consentement suppose la contre-partie d'une prime de *plaisir* sous la forme d'un gain de pensée et de reconnaissance. Consentir à la génération, s'inscrire dans une «limite», permettent l'investissement de la pensée, et la mise en oeuvre d'un processus de subjectivation, là où dans le refus et une modalité d'organisation sous le primat de l'auto-engendrement, la pensée était mise au service de la jouissance.

De même, faire advenir de la pensée en commun (sur les liens et sur l'histoire) permet d'expérimenter une confrontation partagée à la limite et de construire simultanément un lien de reconnaissance. Une telle confrontation amène chacun des professionnels à revendiquer l'aide du groupe pour se dégager des confusions dans lesquelles il se retrouve emmêlé. Le temps fait alors l'objet d'un travail d'«après-coup» entraînant un véritable processus d'appropriation identifiant.

D.1.2 Le renoncement au meurtre et la question du don - »Le sacrifice du sacrifice[596] »

Au terme de ce parcours il nous faut constater que l'on rencontre fréquemment des dynamiques institutionnelles où le pouvoir est captif, la temporalité entravée, les identifications mises à mal, et les visées meurtrières agies. Nous avons toutefois aperçu au cours de notre réflexion que les sujets dans leur relation à l'errance traumatique, tout comme les groupes professionnels dans leur relation au pouvoir, n'ont de cesse de faire appel au méta-organisateur oedipien. Hors de cet arrimage leur délire mégalomaniaque leur enfermement dans l'auto-engendrement les livre en effet à l'angoisse d'une «toute puissance» abyssale.

L'angoisse étreint également les groupes professionnels, lorsque celui qui est censé occuper la fonction de garant de la loi, et de la différence se met en position de *dérober* la place, et d'occulter le mouvement qui à travers lui réfère l'ensemble des personnes qui participent de ces institutions, à l'ouverture symbolique, vers «*du* père », et vers la filiation. Une telle ouverture requiert la prise en compte de l'histoire en tant qu'elle échappe à chacun, et qu'il est requis de tous d'y prendre place aux fins de la poursuivre et de la transformer.

En ces institutions le travail de la subjectivation nécessite la reconnaissance des éprouvés confusionnants et/ou morcellants, traces des agirs de la jouissance mortifère. Simultanément ce travail requiert une mise en représentation et une mise en sens interprétative du fantasme. En de tels mouvements les éléments sources de jouissance sont alors l'objet d'un travail d'assomption symbolique, au double service des «usagers» et des professionnels

596 **L'expression est de Jacques Hassoun (1996), Correspondances - in Godelier M. & Hassoun J. (sous la direction de),** ***Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualiténotion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité notion sexualité*** **, Paris, Arcanes.**

D.1.2.1 En est-il «un» en place de renoncer à la possession ?

Si «*Totem et tabou*» énonce comment les fils fabriquent *du* père dans la mort donnée, «*le sacrifice d'Abraham »* témoigne comment un père fabrique *du* fils dans le renoncement à son pouvoir de mort.

Au travers de son histoire et du processus d'historisation dont elle est le lieu, l'institution pose cette même question de *l'emprise* ou du *consentement* à la génération. Celle-ci réfère à la question du «*don »*, de la limite et de la loi. Le travail de la subjectivation se trouve corrélé à la réponse à ces interrogations.

Il n'est aucune place dans la structuration psychique des institutions, ni dans le déroulement diachronique qui soit en mesure de préserver les sujets de la confrontation à la tentation incestueuse. Si les changements généalogiques sont l'opportunité d'une ouverture, d'une redistribution des configurations antérieures, à l'occasion de ces bouleversements la jouissance phallique et narcissique et la violence mortifère peuvent être entrevus et se trouver en potentialité de remaniement et de transformation. À chaque génération - de même que lors des changements structuraux qui touchent aux arrimages symboliques et agissent comme des marqueurs de la temporalité - un même questionnement refait surface : *En est-il «un» en place de renoncer à se prendre pour l'origine ? En est-il «un» à même de garantir l'interdit de la confusion incestueuse ?*

En analogies avec ce qu'il en est pour le «Je» dans son cheminement subjectivant, les groupes professionnels ont à composer avec la mort, à se confronter à leur propre finitude et à consentir à l'assomption humanisante de la castration. Dans le travail de la civilisation reconduit en toute structure institutionnelle, Thanatos réclame sa part de l'ouvrage. Tout groupe institutionnel se trouve ainsi face au choix de perpétuer le «*sacrifice meurtrier*», ou de mettre en oeuvre le «*sacrifice du sacrifice*», de choisir entre la jouissance (du trauma et celle du meurtre), ou le renoncement et le consentement à la temporalité.

Au sein des institutions et au travers des changements qui émaillent leur histoire, l'enjeu majeur demeure celui d'autoriser le flux de l'histoire, de consentir à la temporalité et à la généalogie. *L'emprise* peut alors céder le pas à la *maîtrise*, *l'origine* échapper à chacun, l'histoire et la pensée se déployer et se donner en partage.

E Tables et Index

E.1 Indes des situations évoquées

- Laure et Adrien, ’Les défenses externes contre un danger interne’ - B.2 p. 62-77
- ’La formation et le dévoilement :
- les soins infirmiers en Gynécologie’ - B.3.3.2.2 p. 86
- Les services de réanimation et de blocs opératoires
- ’L’érotisation face à ’la camarde’ - B.3.5 p. 93-98
- Annie Ernaux ’L’événement’ - B. 5.1 p. 123-141
- Freud ’Le trouble du souvent sur l’Acropole’ - B.5..3 p. 141-149

.
Le Foyer ’Les Collines’: ’Les trois sidérations’ (analyse de la pratique
.
Madame Normand et son fils Thomas - B.7.2 p. 164-168
.
Maison d’enfants de Carole ’Désir de meurtre et étrangement’ - B.7.2 p. 174-181
.
Centre d’hébergement ’Les Rosiers’ Madame ’D’ directrice
.
’C’est mon problème’ - C.4.2. p. 246-259
.
Institution pour adultes handicapés ’La Rivière’ - C.6.1. p. 266-274
.
L’école Orthogénique de Chicago et B. Bettelheim - C.6.3. p.276-282
.
P. Stagnara : ’Centre de réadaptation fonctionnelle des Massues’ - C.6.4. p.285-287
.
Un hôpital et son directeur d’hôpital ’révolutionnaire’ - C.7.1 p. 288-291
.
Un service social en morceaux - C.7.2. p. 291-293
.
Un institut de Formation ’Pygmalion’ intempérant’ : Monsieur ’C’
.
Un ’révolutionnaire’ et la dérive ’perverse - C.7.3. p. 294-306
.
Foyer d’enfants ’Les Terrasses’
.
L’angoisse d’une transmission catastrophique - C.8 p. 308-317
.
Le Foyer ’Les Collines’: ’Le scénario matriciel’
.
(éclairage de la dynamique institutionnelle) - C.9 p. 320-331

E.2 Index des Notions

.
abstinence
.
adolescence
.
adulte
.
affiliation
.
agressivité
.
aliénation
.
alliance
.
altérité
.
analyse de la pratique
.
analyse institutionnelle
.
ancêtres
.
angoisse
.
appareil psychique groupal
.
appareillage
.
appropriation subjective
.
aprés-coup
.
archaïque
.
ascendant
.

ascendants

- assignation
- assomption symbolique
- attaque voir déliaison
- auto-engendrement
- bienveillance
- cadre
- castration
- charismatique
- clivage
- commencement
- conflictualité
- conflit
- confusion
- consentement
- contenance
- contrat narcissique
- contre-don
- contre-investissement

.
corrélations de subjectivité
.
crise institutionnelle
.
culpabilité
.
culture
.
dé-différentiation
.
défense
.
déliaison mortifère
.
démocratie
.
dépendance
.
dépossession
.
dépôt
.
dépression
.
descendants
.
désir de mort
.
dette
.
deuil
.
diachronie
.
disqualification perverse
.

disqualification
. don
. dramatisation
. droit
– du père
. échange
. économie psychique
. élaboration
. énigmes fondatrices
. épopée
. épuisement
. Éros
. étayage
. évolution
. excitation
. expérience (primat de)
. fantasme de casse
. fantasme organisateur
. fantasme originaire

.
fascination
.
fécondité
.
filiation
.
filicide
.
fonction alpha
.
fonction phorique
.
fondateur
.
fondation
.
forçage
.
fusion
.
généalogie
.
génération
.
générationnel
.
héritage
.
héros
.
hiérarchie
.
historisation
.
idéal
.

idéalisation

- identification professionnelle
- identité (part professionnelle de)
- idéologie
- imago
- inceste
- indifférenciation
- individuation
- initiation
- instituante (fonction)
- interdit
- intergénérationnel
- interprétation
- intersubjectivité
- intrication pulsionnelle
- intrusion
- irreprésentable
- jouissance mortifère
- jouissance phallique

.
jouissance phallique
.
légitimité
.
liaison pulsionnelle
.
libido
.
ligature
.
loi
.
maîtrise
.
manque
.
masochisme
.
mémoire
.
méta-organisateur
.
meurtre du fils
.
meurtre du père
.
minoration
.
mise en abîme
.
monstre
.
mythe
.
narcissisme
.

Noms-du-père

- objet amoureux
- objet de la pulsion
- objet professionnel
- OEdipe
- organisateur oedipien
- organisateur
- organisations totalitaires
- originaire
- origine
- pacte dénégatif
- pacte narcissique
- paralysie de la pensée
- paranoïa
- paranoïa
- pare-désinvestissement
- parricide
- paternité
- pensée élaborative

.
perversion
.
phallus
.
politique
.
première fois
.
professionnalité
.
progrès voir évolution
.
pulsion de meurtre
.
pulsion de mort
.
pulsion de savoir
.
pulsion scopique
.
rapt
.
reconnaissance
.
réflexivité
.
refondateur
.
refus
.
régression
.
réparation
.
répétition (compulsion de)
.

résonance

- retournement
- rite
- roman familial
- sacré
- sacrifice
- sadisme
- scénario matriciel
- scénario matriciel
- second
- secret
- séduction
- sensorialité
- sexualité
- sidération
- signifiants énigmatiques
- solitude
- souffrance institutionnelle
- souffrance narcissique

.
souffrance psychique
.
subjectivation
.
sublimation
.
suicide
.
symbolique
.
symbolisation
.
synchronie
.
tâche primaire
.
Thanatos
.
totem
.
transfert
.
transgression
.
transmission
.
trauma
.
traumatisme
.
traumatophilie
.
trouble
.
uchronie
.

utopie
.
vertige
.
violence mortifère

E.3 Index des Noms

.
Abraham
.
Aisenstein
.
Amado
.
André
.
André-Fustier
.
Ansermet
.
Anzieu
.
Armellino
.
Assoun
.
Aubert
.
Augé
.
Aulagnier
.
Ausloos
.

Balandier
.
Balint
.
Balmary
.
Baranes
.
Barin
.
Barral
.
Barus-Michel
.
Bateson
.
Bauchau
.
Baudrillard
.
Beauchard
.
Beauvois
.
Béjarano
.
Ben Slama
.
Berger
.
Bergeret
.
Bertrand
.
Bettelheim
.
Bion

- Blanchard-Laville
- Bleger
- Bloch
- Blos
- Boccara
- Borgel
- Boszormenyi-Nagy
- Bourdieu
- Bourguignon
- Bouvier
- Brassens
- Braunstein
- Bril
- Caillé
- Caillois
- Canguilhem
- Carel
- Castoriadis
-

Cazotte
.
Célérier
.
Chalamov
.
Char
.
Chasseguet-Smirgel
.
Chazal
.
Chouvier
.
Ciccone
.
Cifali
.
Clancier
.
Clastres
.
Clavreul
.
Clément
.
Clerget
.
Conseil
.
Cordié
.
Correale
.
Cosnier
.
Crocq

- Crosier
- Cyrulnick
- Dayan
- Declerck
- Dejours
- Del Volgo
- Deleuze
- Delrieu
- Denis
- Devereux
- Devos
- Dewitte
- Didier-Weill
- Diet
- Dolto
- Dor
- Doray
- Dorey

Dosda
.
Douglas
.
Duez
.
Dumézil
.
Eckhart
.
Eiguer
.
Éliacheff
.
Éliade
.
Enriquez
.
Ernaux
.
Faimberg
.
Faure-Pragier
.
Favre
.
Fédida
.
Ferrant
.
Filloux
.
Fixot
.
Flahaut
.
Fornari

- French
- Freud
- Fustier
- Gantheret
- Gardaz
- Gauchet
- Gaulejac
- Gendreau
- Girard
- Giust-Desprairies
- Godbout
- Goddard
- Godelier
- Goffman
- Gori
- Goscinny
- Goux
- Grange-Ségéral
-

Granjon
.
Granoff
.
Graves
.
Green
.
Grivois
.
Guattari
.
Guillaumin
.
Guillebaud
.
Guillerault
.
Guyomard
.
Haddad
.
Hall
.
Hamilton
.
Hassoun
.
Henri
.
Henri-Ménassé
.
Hergé
.
Héritier
.
Houbballah

- Hurstel
- Imbert
- Israëls
- Jacobi
- Jandrot Louka
- Janin
- Jaques
- Jeammet
- Joule
- Kaës
- Kaufmann
- Kernberg
- Kipman
- Koren
- Kristeva
- Lacan
- Lachaud
- Lagache
-

Laplanche
.
Laval
.
Leclaire
.
Legendre
.
Levi-Strauss
.
Levy
.
Lipiansky
.
Lourau
.
Machado
.
Mannoni
.
Mauss
.
Mc Dougall
.
Meirieu
.
Mellier
.
Mendel
.
Ménéchal
.
Mijolla-Mellor
.
Milgram
.
Missenard

- Morin
- Munier
- M’Uzan
- Nachin
- Nasio
- Nathan
- Neri
- Neyraut
- Nicolas
- Ollivier
- Otte
- Oury
- Pagès
- Panoff
- Papageorgiou-Legendre
- Pasche
- Penot
- Pigott
-

"Cyberthèses ou Plateforme" - © Celui de l'auteur ou l'autre

Pinel
.
Pontalis
.
Porchia
.
Porge
.
Pragier
.
Pujet
.
Quignard
.
Racamier
.
Rand
.
Resnick
.
Ricoeur
.
Ridel
.
Roman
.
Rosenberg
.
Rosenhan
.
Rosolato
.
Rouchy
.
Roudinesco
.
Roussillon

- Russ
- Safouan
- Sapir
- Schaeffer
- Schneider
- Searles
- Serres
- Sibony
- Simmel
- Sirota
- Soler
- Sophocle
- Stagnara
- Starobinski
- Stassart
- Taillandier
- Talpin
- Tcherkézoff
-

Thomas
.
Tisseron
.
Torok
.
Troisier
.
Vaillant
.
Valabrega
.
Van Gennep
.
Vanier
.
Vasse
.
Véga
.
Vermorel
.
Vernant
.
Vexliard
.
Vidal
.
Viderman
.
Villier
.
Watzlawick
.
Weber
.
Winckler

- Winnicott
- Zafiropoulos
- Zaltzman

E.4 Annexe 1 Bruno Bettelheim, Préface à : «La folie des autres»[597].

Préface

Le livre de Geneviève Jurgensen n'a pas besoin de mon introduction. Ni son auteur. L'un et l'autre se présentent bien d'eux-mêmes au long de ces pages. Je me sens donc plutôt disposé à donner à cet ouvrage un simple coup d'envoi pou le lancer dans le monde avec mes meilleurs souhaits.

Il m'est difficile d'être objectif à propos d'un livre dans lequel je joue un grand rôle. On ne peut pas se voir dépeint soi-même ainsi que l'oeuvre de s vie sa s réagir d'une façon qui vous influence à tous égards. Mais si je ne suis pas apte à juger dans quelle mesure est exacte la description que Geneviève Jurgensen donne de moi, si elle est conforme à la réalité ou beaucoup trop flatteuse, en revanche, la sincérité du ton ne laisse aucun doute. C'est ainsi que Geneviève Jurgensen m'a vu, c'est ainsi qu'elle à vu l'École au moment où, après avoir été responsable de son destin pendant près de trente ans, j'étais sur le point de la quitter. Ce livre est le compte rendu véridique de la façon dont une personne extrêmement intelligente et sensible a vu l'École Orthogénique à cette période.

J'aurais aimé que Geneviève Jurgensen ait passé davantage de temps avec moi et que nous ayons travaillé ensemble à un autre moment. Elle est venue à l'École Orthogénique à une époque pendant laquelle je prenais à dessein toujours plus de distance à l'égard du travail, des enfants et du personnel, afin de donner à mon successeur une meilleure chance de prendre en main les choses alors que j'étais encore là pour l'aider à le faire. Son expérience et la description qui en dérive se ressentent donc du fait que j'étais en train de me retirer de la scène tout en restant présent. Si je prenais ainsi de la distance avec le personnel, les enfants, l'institution, ce que je n'avais jamais fait auparavant, c'était par souci que l'École puisse continuer sans aucune interruption après mon départ. Il m'apparaissait que la meilleure manière d'y parvenir était de me retirer pas à pas, et de donner ainsi à mon successeur la chance de prendre peu à peu les choses en main. Le processus avait commencé quelques mois avant que je n'aie rencontré Geneviève Jurgensen et il était déjà bien avancé quand elle s'est jointe à nous.

597 **Bruno Bettelhaim (1973), Préface à «*La folie des autres*» de G. Jurgensen - Paris, Robert Laffont, p. 9-14.**

J'avais espéré que de cette façon, mon successeur serait plus apte à assurer ses fonctions parmi les membres du personnel et les enfants, étant donné que les uns et les autres auraient eu le temps, au jour de mon départ, de se familiariser avec lui et de compter sur lui plutôt que sur moi.

Peut-être était-ce une erreur, bien que j'en doute, même rétrospectivement, et continue de croire que cette manière de procéder a donné à mon successeur la meilleure chance de réussir. Malheureusement ce n'est pas ce qui s'est produit. Autant il avait souhaité devenir directeur de l'École, autant il a trouvé la tâche exigeante et difficile dès après mon départ, l'été 1971. En l'espace de quelques mois, il a éprouvé que ce qu'il avait tellement désiré réclamait trop de son temps et de sa personne. Six mois après mon départ, Bert décidait de se retirer dès que possible. Heureusement, malgré cette crise les prédictions de Geneviève Jurgensen et ma propre conviction se révélèrent fondées : l'institution était beaucoup plus grande qu'un seul homme, quel qu'il soit, et le personnel allait se montrer capable d'en assurer la marche quoi qu'il arrive. En dépit des sérieuses difficultés entraînées par le découragement de Bert et sa démission, l'École Orthogénique a continué de bien fonctionner pour les enfants, comme pour le personnel ainsi qu'il apparaît à travers ce livre.

Toutefois, l'Université de Chicago m'a demandé de revenir ici pour une brève période afin de soutenir la nouvelle direction dans ses débuts. C'est ainsi qu'au moment où j'écris ces lignes, j'occupe de nouveau mon ancienne place. Mais ce n'est que pour quelques semaines encore. En juillet 1972 j'ai interrompu ma retraite pour une année scolaire qui prend fin. Conformément à mon souhait, le docteur Jacqui Sanders a été nommé à la tête de l'institution. Son histoire est très différente de celle de Bert, et il n'est pas douteux que sous sa direction, l'École continuera de fonctionner de la même manière que par le passé car à maints égards le docteur Sanders incarne l'esprit de l'École Orthogénique. Elle y est venue comme éducatrice tout comme Geneviève Jurgensen, mais elle y a passé 16 années, et elle a été mon assistante pendant les trois dernières. Après une absence de sept ans, qui lui a donné la chance d'étendre son expérience professionnelle, de prendre de la distance par rapport au travail immédiat et quotidien dans le cadre de l'institution et d'acquérir de nouvelles perspectives, elle revient comme directrice. Elle a de l'École une connaissance bien meilleure que Bert n'en a jamais eu, et elle comprend beaucoup mieux quelle direction il lui faut. Aussi, après avoir si bien supporté les difficultés dues au bref passage de Bert, puis à un deuxième changement de direction quand le docteur Sanders a succédé à celui-ci après une absence de sept années, l'institution n'aura pas grand mal à repartir du meilleur pied ; elle continuera à progresser grâce à l'esprit qui anime son personnel et que Geneviève Jurgensen a bien capté pendant le peu de temps où elle en a fait partie.

C'est une perte pour moi de ne l'avoir pas connue aussi bien que j'ai en général connu tous les membres du personnel avant de prendre de la distance avec l'institution. J'ai éprouvé le vif regret de n'avoir pu me lier aussi étroitement avec elle que je l'ai été avec le personnel et les enfants les sept années précédentes. Mais ce que je sais de sa personne et de ses prometteuses qualités de thérapeute me suffit pour être sûr qu'il est dommage pour l'École qu'elle n'en ait pas fait partie durant au moins les quatre ou cinq années généralement nécessaires à un débutant pour apprendre à fond ce que signifie le

métier de thérapeute d'enfant dans le cadre de l'École Orthogénique. Durant le temps relativement court où j'ai connu Geneviève Jurgensen J'aurais aimé travailler plus longtemps avec elle et de plus près. Je pense que dans son livre elle a bien présenté les problèmes, les angoisses et les joies d'un débutant au sein de notre équipe. Sa sensibilité aux besoins des enfants, si caractéristiques de quiconque devient un de nos thérapeutes compétents, éclate à la lecture de ces pages, du moins pour moi, qui connais si bien quel prix il faut payer pour sauver la vie des autres. J'espère seulement que les lecteurs mesureront la compassion dont témoigne chaque ligne de ce livre.

Geneviève Jurgensen décrit extraordinairement bien et avec la plus grande sincérité comment le fait de participer à l'entreprise commune que représente l'institution conduit les membres de l'équipe à une évolution encore plus intense que celle des enfants dont le développement est plus lent et retardé par encore plus de vicissitudes, combien le travail est dur et exigeant, mais aussi combien grandes sont les récompenses. Ma récompense à moi a été d'être capable de jouer le rôle d'accoucheur auprès des membres de mon équipe, en les aidant à atteindre un plus haut niveau d'intégration dans leur personnalité, à mesure qu'ils amélioraient leurs compétences professionnelles. Geneviève Jurgensen a bien compris comment le fait de travailler avec ces enfants réveille chez le thérapeute de vieux problèmes encore irrésolus et l'oblige à les affronter pour les résoudre et, de cette manière à atteindre un plus haut niveau d'intégration. Le thérapeute est reconnaissant à l'enfant qui lui offre cette occasion, et cette gratitude donne à l'enfant, ne général pour la première fois de sa vie, un sentiment de valeur personnelle, puisqu'il est capable, directement ou indirectement d'aider un membre du personnel à devenir meilleur.

Certaines de choses que Geneviève Jurgensen décrit, certains évènements qui se sont produits pendant son passage, certaines des expériences qu'elle a vécues, j'aurais pu les voir d'un oeil différent comme il se doit. C'est en effet cette différence des points de vue qui m'a permis d'aider les membres de l'équipe. Si nous avions toujours vu les choses de la même façon, nous n'aurions pas été à même d'apprendre beaucoup les uns des autres.

Parmi tant d'observations judicieuses rassemblées dans ce livre, je voudrais seulement relever quelques-unes parce qu'elles sont au coeur du travail dans l'institution ici décrite. Tout d'abord, cette prise de conscience, ce choc de découverte heureuse pour les débutants : ils apprennent plus des patients que les patients ne bénéficient d'eux. Avec le temps la balance de la relation patient-thérapeute se rétablit : le patient tire de cette relation un bien plus grand bénéfice que le thérapeute. Mais même le thérapeute le plus expérimenté doit continuer à bénéficier de sa relation avec le patient. Sinon la thérapie ne sera pour lui qu'un exercice intellectuel et non pas un enrichissement de l'âme.

Une autre observation que je voudrais souligner : toute personne qui s'est vraiment incorporée à l'Ecole - par opposition à y avoir seulement passé son temps à travailler, ce qui a toujours été le cas de certains, qui après une brève période, ont été priés de s'en aller parce que leur contribution était inexistante –devient bientôt d'avantage elle-même. Elle cesse de feindre d'être quelqu'un d'autre et commence à s'accepter pour ce qu'elle est réellement, parce qu'elle a appris que, dans l'École personne ne profitera du fait qu'elle dévoile ses faiblesses? Or celui qui est capable de dévoiler ses faiblesses peut

être franchement lui-même.

Magali, qui importe à Geneviève Jurgensen, comme celle-ci importe à elle s'est transformée en une jeune fille charmante, intelligente et sensible, car elle s'est modelée sur l'image de Geneviève Jurgensen, dont elle continue à chérir le souvenir. Quelques instants avant de me mettre à écrire ces lignes, j'ai bavardé avec elle et j'ai dit que j'étais en train de lire ce livre. Elle m'a répondu qu'un jour elle aimerait le lire aussi, mais pas tout de suite. Ses rapports avec Geneviève, comme nous l'appelons, resteront toujours, dit-elle les plus importants de sa vie. Magali est décidée à rendre un jour visite à Geneviève, mais elle sait qu'elle doit s'accorder plusieurs années de maturation ici, pour être devenu au jour de sa rencontre avec «Geneviève», la personne qu'elle veut être.

J'espère que cette expérience de Geneviève Jurgensen dans notre institution aura enrichi sa vie, tout comme sa présence ici a enrichi la nôtre et particulièrement celle des enfants auprès desquels elle a travaillé. Je répète que je regrette vivement de n'avoir pas pu travailler plus étroitement et plus longuement avec elle, car elle appartient à cette espèce d'étudiants dont tout professeur rêve. Il est grand dommage que je n'ai pu le faire davantage, mais j'apprécie la chance de l'avoir connue au moins quelque temps et d'avoir eu avec elle quelques échanges significatifs dont je lui suis reconnaissant.

Je ne vois rien d'autre à ajouter car le livre parle de lui-même, comme il se doit. Ce livre, je le salue, ainsi que Geneviève, à la distance de deux années, et d'un autre continent. Et tous mes voeux les accompagnent, l'un et l'autre.

À l'École Orthogénique, Chicago, le 25 juin 1973.

Bruno Bettelheim.

E.5 Annexe 2 Réflexions sur la réadaptation fonctionnelle par p. stagnara[598]

1- 20 ans au centre de réadaptation fonctionnelle des massues

Vingt années au centre des Massues valent la peine d'un temps de réflexion sur la réadaptation fonctionnelle ... d'autant plus que les conditions de cette expérience ont été privilégiées.

La Mutualité Agricole et son Président nous ont laissé une très large possibilité d'initiatives : ainsi nos échecs ne peuvent guère trouver de causes que dans nos propres insuffisances.

598 **STAGNARA P. (1980), Réflexions sur la réadaptation fonctionnelle ; in *Annales de Médecine Physique*, T. XXIII – n 1, p 57-70.**

2- Les clients

Il ne reste plus face à face que les soignants, médecins et auxiliaires et les clients. Permettez-moi de garder cette désignation plus vague que handicapés, patients, malades. Le choix de ce terme a déjà son importance. Nous y reviendrons plus tard.

Dans notre clientèle nous pouvons distinguer deux catégories. (La division est certes arbitraire mais elle est utile à condition d'en connaître l'artifice).

2.1 - Clients actifs

Certains clients ont une demande bien structurée. Appelons-les des clients «actifs». Ils ont un motif défini. Cette fille de 16 ans a une scoliose qui s'est aggravée. Ses parents et elle-même se sont informés, ils ont eu les conseils des instances médicales les plus proches. Ils choisissent de faire traiter la déformation vertébrale au Centre de Massues

Le colloque a été aussi honnête que possible - Non, la colonne ne sera pas tout à fait droite. - Oui, le traitement aura une certaine durée. - Oui, il y a quelques risques mais, dans le cas présent ils sont minimes.

Il y a quelques larmes mais, en réalité, la décision était déjà prise au moment de la demande de rendez-vous. C'est un contrat pour une certaine durée. Pendant ce temps, la cliente et sa famille nous font confiance. Ils peuvent légitimement s'en remettre à nous. La soumission confiante peut aller jusqu'à son expression la plus radicale : une opération chirurgicale sous anesthésie générale.

Mais au terme du séjour, ce sont deux parties égales qui peuvent sanctionner la fin du contrat qui a couvert la période d'hospitalisation.

Nous avons de notre mieux dispensé nos prestations techniques. Le client a versé ses redevances (que ce soit directement ou par l'intermédiaire de cotisations accumulées, le résultat est le même). Nous sommes quittes. Le client est en général assez satisfait du résultat... Si le pourcentage des mécontents augmentait nous perdrions notre clientèle.

Lorsque nous nous revoyons à longue échéance, lorsque la cliente pour un contrôle des résultats revient traînant dans son sillage son mari et ses enfants, la relation est très gratifiante pour tous.

2.2-Clients passifs

Combien différente peut être l'autre catégorie : cette clientèle que j'appellerais passive nous est envoyée par des voies plus ou moins complexes :

2.2.1 Itinéraires aliénants

Lorsque le client arrive il a déjà toute une histoire. Accident, maladie ou détérioration progressive ont transformé cet homme actif, ce citoyen, en un être dont on ne sait plus que faire. Après un long pèlerinage auprès de hauts lieux de l'orthopédie, de la rhumatologie, de la neurologie, de la psychiatrie, le patron de l'ultime service demande à

l'interne de faire de la place «faire des lits».

Après un colloque rapide avec l'infirmière cheftaine, la liste des condamnés est établie et transmise à l'assistante sociale pour qu'elle s'en débrouille... Elle entreprend une exploration téléphonique tous azimuts et, là où il y a de la place, on transfert ce paquet de viande, d'os et de viscères qui a eu le tort de ne pas guérir suffisamment pour réintégrer la vie dite «normale».

Il s'est fait autour de lui et en lui une structure contraignante.

2.2.1 1. Statut sociologique

Autour de lui : qu'il soit en «maladie» ou en «accident», son statut s'est constitué sans qu'il y ait un mot précis pour le définir. Pas encore un infirme, un peu plus qu'un malade, qu'un convalescent.

Mais, que ce soit en famille, dans son métier ou dans la cité, il a bien fallu apprendre à se passer de lui. «Ce pauvre Monsieur Durand, il est bien touché». : Père de famille, image de sécurité pour son foyer, il est devenu personne à charge qu'on doit aller visiter en week-end. Dans son entreprise il a bien fallu que son travail soit assuré et son remplaçant ne fait pas si mal que ça... Quant à la société, elle essaye de trouver une catégorie adaptée à son incapacité qui va permettre de compenser légalement et financièrement le préjudice.

Notre client est devenu un assisté : on a un peu honte de la déchéance où on le voit, c'est un «objet de pitié». Cette locution banale est chargée de sens : pour ne pas être traumatisé par cette image de l'autre... qui un jour pourrait être notre propre image, nous le traitons solidairement, comme un objet et nous nous défendons de son contact dangereux par une vaporisation de pitié...

Pour être franc cette situation n'est pas la seule conséquence de l'instinct de conservation de l'entourage. Elle nécessite le consentement, quand ce n'est pas une complaisance de l'intéressé.

2.2.1 2. Statut psychologique

En lui aussi s'est constituée une structure psychologique, régressive, agressive ou dépressive.

2.2.1.2.1. Comportement régressif

Régression : quand on a goûté au cours d'une maladie courte les plaisirs enfantins de la démission confiante dans ceux qui nous soignent on peut, quand beaucoup de choses ne vont pas autour de soi, être tenté de consentir à la maladie qui passe ou à l'accident qui survient afin de retrouver la chaleur du berceau, les encouragements au biberon et les satisfactions réitérées de la toilette périnéale. Pour peu que le personnel soignant trouve aussi quelque satisfaction à s'occuper ainsi de ces grands bébés, la situation peut durer et incorporer les caprices, méchancetés... Tout ce qu'on supporte d'enfants difficiles.

2.2.1.2.2. Comportement agressif

Agressivité : D'autres clients ayant à leur disposition un tempérament plus réactif, vont s'orienter vers la revendication. «D'abord on ne veut pas les guérir». - «Si on faisait ce qu'il faut, si on s'occupait d'eux convenablement, il y a longtemps qu'ils auraient repris leur travail». - «Avec le prix de journée qu'on paye, on devait être mieux soigné».

Ils ont déjà un dossier d'expertises et de contre-expertises. À travers les formules stéréotypées se lisent les avatars de ces rencontres avec nos collègues qui ont la mission impossible de transformer en chiffres la douleur, la perte de métier, la déchéance, l'insécurité et le reste.

Comme on parle de chiffre le client répond par d'autres chiffres et quand le jugement est tranché ils ont le recours suprême d'être un échec insupportable pour leur famille, leurs concitoyens... leurs médecins.`

De pouvoir culpabiliser tout ce beau monde n'est pas une mince compensation... Comme certains prisonniers de Nantes installés sur le trône, il peut rendre insupportable toute relation avec les gendarmes, la maréchaussée et le reste de la société.

2.2.1.2.3. Comportement dépressif

Dépression : Le client peut éventuellement se rendre odieux à lui-même et l'évolution de ce sentiment intolérable peut l'amener à sa propre destruction brutale ou plus souvent progressive. Qui lui refusera de se consoler avec quelques bouteilles de vin : dans son ivresse, libéré de ses contrôles il va pouvoir vociférer ce qu'il a sur le coeur ; d'étape en étape il en arrivera à la délivrance pour lui et pour les autres.

Encore une fois c'est une évolution limite et bien peu de nos clients offrent ce tableau majeur... mais nous avons tous en connu de ces cas pour admettre que certains comportements plus banaux sont de même nature.

Régressif, revendicatif ou dépressif, notre client a constitué avec la société une relation très structurée : c'est une véritable impasse pour toute réadaptation fonctionnelle et c'est là que commence notre tâche.

3- ITINÉRAIRE DE RÉADAPTATION

Nous avons donc à intervenir pour aider notre client à retrouver une place personnelle dans son monde habituel.

Raisonnons ce problème : nous pourrons ainsi distinguer pour mieux comprendre et pour mieux agir, ce qui est un peu l'application de la règle : diviser pour régner.

3.1 - Théorique

En s'inspirant quelque peu de Marcuse nous pourrons proposer pour cet homme unidimensionnel, trois étapes dans la reconquête d'un peu d'autonomie : Contestation – Projet – Morale - Politique.

3.1.1. : Contestation

Le client et son médecin doivent prendre un peu de recul vis-à-vis de la situation qui s'est faite : il ne faut plus la considérer comme inéluctable, fatale, allant de soi.

3.1.2. : Projet

Clients et médecin sont amenés à faire le bilan des facultés (facultés restantes et facultés à développer), ceci fait, ils ont à établir ensemble un projet de reconstruction de la personne et de réinsertion sociale. Il faut aborder cette étape dans les mêmes dispositions qu'un chef d'entreprise obligé de reconvertir son industrie.

3.1.3. : Morale et politique

Morale pris au sens étymologique, c'est-à-dire la conduite des moeurs à l'ordre d'un projet.

Politique, c'est-à-dire l'utilisation des institutions voire même l'action sur les institutions pour que le projet personnel devienne plus probable.

3.2 - Obstacles et impasses

Or le contexte social et psychologique ne facilite pas cette entreprise. Nous rencontrons des obstacles ou des impasses.

3.2.1. : Structures d'assistance

Impasse : La structure de l'aide aux handicapés peut faciliter une mentalité «d'assisté». Nous dirons par ailleurs l'immense progrès que représentent les organisations du type de la Sécurité Sociale, mais nous savons d'expérience que les institutions humaines ne sont que des instruments ; elles valent par l'usage que nous en faisons.

3.2.2. : Thérapeutes possesifs

Obstacle : dans le même temps la mentalité médicale reste encore possessive et dispensatrice de bienfaits. Nous attendons que notre malade accepte avec confiance les thérapeutiques mystérieuses qui doivent le guérir. Le «miraculé» donnera au médecin la reconnaissance à laquelle il a droit. Si la maladie ou l'infirmité résistent, c'est un mauvais malade qui n'est plus digne de faire partie de notre clientèle.

3.2.3. : Accumulation technique

En effet il semble anormal que tout l'arsenal thérapeutique d'un Centre de rééducation ne permette pas la conversion d'un handicapé assisté en un homme conscient et organisé.

L'accumulation des techniques d'examen, la possibilité de traiter rationnellement les informations, la multiplicité des méthodes thérapeutiques devraient aboutir à des progrès plus substantiels.

Il semble bien que cette richesse puisse devenir un handicap. Combien d'indications orthopédiques ou chirurgicales sont décidées après la consultation d'un seul dossier radiologique. Combien de méthodes de rééducations sont appliquées à des maladies diagnostiquées une fois pour toutes. Le sujet malade est devenu un porteur d'étiquettes et le médecin et ses collaborateurs : dispensateurs de techniques.

Avec Bergson nous pouvons réclamer devant cette accumulation de science et de techniques, un supplément d'âme pour ne pas être oppresseurs ou esclaves.

4 - PROJET GLOBAL

4.1 - Théorique

Bien souvent le projet de réadaptation se résume à une hypothèse un peu courte.

Deux fonctions de l'homme sont privilégiées : Homoerectus – Homofaber.

Pourquoi ne pas poursuivre notre propos au-delà pour rencontrer l'homosapiens et l'homosociabilis - Pour cela la réadaptation fonctionnelle doit être plus ambitieuse, plus globale, au point où nous convertissons notre prestation de service en une sorte de compagnonnage temporaire avec le client.

4.1.1. : Maïeutique

Ou bien, pour parler un autre langage, devrons-nous emprunter à l'obstétrique l'art d'aider notre client à accoucher de sa nouvelle personnalité tenant compte des handicaps qui l'ont conduit dans notre Centre de réadaptation ?

La maïeutique n'est pas d'aujourd'hui et les démarches psychothérapeutiques de Rogers n'ont-elles pas une certaine parenté avec les dialogues péripatéticiens ?

4.1.2. : La communication

D'autres part, n'êtes-vous pas frappés comme nous par le fait que les inadaptations les plus rédhibitoires sont dominées par des difficultés de communication avec les autres, avec l'environnement pour utiliser un terme plus large et à la mode ? Nous pouvons ainsi adopter la hiérarchie des fonctions que Bleck propose dans ses programmes pour le cerebral palsy. Dans son projet, la *communication* a la première place. C'est un bon critère pour l'évaluation des résultats de nos thérapeutiques.

Avec cette boussole nous allons parcourir les chemins et sentiers de la réadaptation que nous organisons dans nos centres. Nous rencontrerons sur notre chemin l'homoérectus, l'homofaber, l'homosapiens et l'homosociabilis.

4.2 - Pratique

Le premier temps logique est de lever les obstacles à la communication.

4.2.1. : Homoerectus

Mettre debout un paralysé, un infirme est une entreprise qui a une odeur de miracle :»Lève toi et marche !» Qui pourrait sous-estimer la portée de cette reconquête lorsqu'elle est victorieuse ? La chirurgie, l'orthopédie et la rééducation y contribuent.

4.2.1.1 : Chirurgie et son ambiguïté

La chirurgie moderne nous a doté d'un large éventail d'opérations réparatrices. Encore faut-il les programmer opportunément. Il nous paraît regrettable qu'on conteste l'équipement chirurgical des Centres de Réadaptations. Traiter le patient (O combien !) en boule de billard allant çà et là chaque fois qu'une action directe est utile, traiter l'acte chirurgical comme un «en soi» magique sans relation, sans intégration dans le plan global de restructuration de la personne, ma paraissent très dommageables pour tous, aussi bien pour les soignés que pour les soignants, chirurgiens compris.

Une meilleure liaison permettrait d'éviter les effarantes listes s d'opérations qui visent chacune un segment de l'organisme, qui, ensemble, peuvent desservir et faire régresser le sujet tout entier.

4.2.1.2. : Orthopédie et son ambiguïté

L'orthopédie : tractions, appareils plâtrés, orthèses, semble moins agressive. Elle peut devenir redoutable lorsqu'elle s'étend sur de nombreux mois. Chacun de nous a connu les régressions de certains enfants de 18 à 24mois, plâtrés en grenouille et demeurant au lit sans autre communication que nourriture et soins de propreté dispensés par un personnel changeant.

L'appareillage des membres inférieur et du tronc peut être nécessaire pour une remise debout...Mais est-on sûr que ce soit le problème le plus urgent à résoudre ? Certains grands appareils sont des prescriptions de démission : «si avec ça, ça ne va pas mieux c'est qu'il n'y a rien à faire».

4.2.1.3 : Rééducation et son ambiguïté

La rééducation classique a pu conduire à des excès du même genre. Séjours démesurés et réitérés pour la reconquête d'une verticalité ou d'une déambulation précaire. La poliomyélite assurait une clientèle très fidèle et une docilité exemplaire. «Avec beaucoup de rééducation, je vais me mettre à marcher»

4.2.2. : Homofaber

Le second temps logique est la remise au travail.

4.2.2.1. : Activités, ergothérapie et leurs ambiguïtés

Faire quelque chose de ses mains est une étape très importantes dans la reconstruction de soi-même et de sa relation avec l'autre et les autres.

Dès la première rédaction de sa thèse sur l'Action Blondel donnait une admirable vision du dynamisme de l'agir : «L'action est e ciment dont nous sommes façonnés.» Et

plus loin : «Comme le spectre solaire plus ample que les rayons colorés, l'action est à la fois lumière et chaleur obscure. Elle va plus loin que notre vue ne porte». Dans la plus élémentaire de nos actions nous pouvons peut-être retrouver un peu de notre âme au sens de ce qui anime notre vie.

Ouvrons donc très grandes les portes de l'ergothérapie : là nos clients pourront réconcilier leur corps et leur âme en fabriquant quelque chose, en rétablissant l'admirable mariage de la main et de l'esprit ; l'une informant l'autre et l'autre formant le projet que réalisera l'étoile à cinq branches que nous portons sur le monde.

Mais encore une fois l'ergothérapie ne se justifie pas en elle-même : les plus beaux ateliers peuvent être le support de mystifications, lorsqu'on se contente de belles expositions des «travaux réalisés dans nos ateliers». La poterie et le tissage ont peu de place dans le marché du travail.

Pour la réinsertion sociale l'importance du travail professionnel est telle qu'il nous faut y apporter toute notre attention. La critique et la correction des postures et conditions de travail de nos clients sont une des tâches les plus nécessaires. Pour cette secrétaire dactylographe qui, depuis plusieurs années, doit interrompre son travail du fait de dorsalgies insupportables, la réalisation de corbeilles de vanneries est sans doute un temps positif de son traitement, mais il faut, très tôt, faire passer au premier plan l'étude de son siège, de la hauteur de sa machine, de ses gestes et lui apprendre à aménager autant que possible ses conditions de travail et, dans le même temps, à corriger sa position de crispation en cyphose.

Tout ceci est classique et nous avons déjà tous fait ces cheminements essayant d'ajuster nos services à ces perspectives.

4.2.3. : Homosapiens

Progressons quelque à la rencontre de l'homosapiens.

4.2.3.1. – PLEIN EMPLOI DE LA JOURNÉE

L'accumulation de cers techniques de rééducation est telle que la journée du client est bien remplie. Ceci est un progrès considérable par rapport aux hospitalisations passives, où les temps thérapeutiques sont un faible pourcentage de la durée de l'hospitalisation.

Le plein emploi de la journée d'hospitalisation est un facteur très positif pour la journée du client... et une honnêteté vis-à-vis de la société qui consent des prix de journée onéreux pour que nous dispensions au mieux les sons nécessaires.

Cela suffit-il de remplir jusqu'à la satiété la journée de nos clients ? on risque tout juste l'indigestion !

Nous avons jusqu'ici fait l'inventaire des conditions nécessaires pour la réadaptation fonctionnelle... sont-elles suffisantes ?

En poursuivant notre réflexion, toujours orientée par notre souci de rétablir de bonnes aptitudes à la communication positive avec le monde, je voudrais souligner les aspects qui me paraissent déterminants : L'accord avec soi-même - La communication orale et

écrite.

4.2.3.3. – ACCORD AVEC SOI-MÊME

Nous avons pris par la main notre client pour le mettre debout, le faire marcher et le remettre au travail. Je pense que nous pouvons l'aider à plus d'autonomie, si nous entreprenons avec lui une révision de la banalité de sa vie quotidienne : je veux parler de la nourriture et du sommeil.

4.2.3.2.1. – *Diététique*

Profiter de ce temps de retraite, de déconditionnement qu'est le séjour hospitalier pour proposer au client plus de discernement dans la manière dont il se nourrit paraît un investissement utile... Même si ces nouvelles habitudes devaient être caduques dans la plupart des cas, c'est à partir de ces impulsions réitérées qu'on a quelques chances d'éviter que l'amputé diabétique ne consomme, dans le même repas, son régime et le repas commun.

4.2.3.2.2. – *Sommeil*

Ne peut-on souhaiter que les infirmières abandonnent leurs habitudes de distributrices de «pilules pour dormir». Nous sommes pendant la nuit aussi démunis que le petit enfant qui a des cauchemars. Ce pays mystérieux que nous traversons dans divers états d'inconscience est source d'angoisse. Si nous en connaissions mieux la carte, les routes, les montées, les plateaux et les descentes nous pourrions mieux éviter les détresses, les recours aux intoxications plus ou moins bien mesurées.

Dans ces deux domaines, diététique et sommeil, nous sommes très largement informés. Pourquoi ne pas en faire profiter nos clients et, à l'occasion, pourquoi pas nous-même...

4.2.4. : Homosocialis

Abordons maintenant l'homme dans sa relation à autrui, l'homosocialis.

4.2.4.1.. – COMMUNICATION AVEC LES AUTRES

J'imagine que notre client retournant chez lui va devoir se refaire une place. C'est une véritable candidature qu'il va devoir soutenir, à la maison, au travail, dans les réunions, au café.

4.2.4.2.1. – Communication verbale

S'il n'est pas capable d'utiliser efficacement son matériel verbal, il est aussi handicapé qu'un bègue cherchant à acquérir des suffrages pour être député à l'Assemblé Nationale.

4.2.4.2.2. – Communication écrite

S'il n'est pas capable d'écrire comme il faut, il risque fort d'être l'éternel dépendant de l'Assistante Sociale, ce qui ne coïncide pas avec notre projet d'autonomie.

Sachons donc utiliser le temps de réadaptation pour augmenter ses chances.

Caulier, conseiller d'orientation, depuis longtemps nous avait dit que le rattrapage scolaire le plus utile était celui qui visait la culture générale. L'investissement polyvalent qui perme des acquisitions nouvelles est une meilleure préparation aux situations de rupture, licenciement en particulier.

4.2.4.2. – ASSIMILATION CRITIQUE DE L'INFORMATION

Dans le même esprit, en constatant que les activités culturelles de nos concitoyens sont au minimum de lire un journal ou de regarder la télévision, pourquoi ne pas donner l'occasion de discuter de ce que l'on a vu ou lu ?

Toutes ces informations sont reçues telles quelles sans élaboration : particulièrement celles qui parviennent directement à la rétine, véritable prolongement du cerveau.

Un animateur, à la disposition du client à la veillée, peut être l'amorce d'une moindre dépendance. Au lieu d'être une éponge imbibée de la sauce des mass média, on peut souhaiter que chaque homme passe cette bouillabaisse au crible de sa sagacité, qu'il en choisisse les bons morceaux, qu'il les apprécie, qu'il les assimile et qu'il en fasse de la bonne viande bien à lui.

4.2.4.2. – COMMUNICATION AVEC L'AUTRE

Et si dans ce temps de retraite il peut prendre un peu de recul pour réfléchir à sa vie affective, pourquoi ne trouverait-il pas l'occasion d'en parler... Mettre en parole un problème donne déjà plus de chances de les résoudre.

Faisons halte dans nos propositions à l'usage du client. En continuant sur cette voie n'ai-je pas encore accumulé de techniques sur la tête du patient ? ou bien faut-il considérer le Centre de réadaptation comme un self service où le client doit se fournir auprès de l'étalage le plus séduisant.

Il est temps de réfléchir sur la condition de son partenaire : le Médecin de Réadaptation Fonctionnelle.

5 - MÉDECIN DE RÉADAPTATION FONCTIONNELLE

5.1 -Médecine générale

Plus j'y réfléchis, plus je pense qu'il doit connaître fort bien la médecine générale. S'il l'a pratiquée quelques peu cela ne peut que lui servir, lui et ses clients.

Ne pouvant être compétent en toutes disciplines, il doit programmer examens et traitements en recourant aux spécialistes. Je parle de spécialistes j'y inclus aussi bien les neurologues, les chirurgiens, les fabricants orthopédistes, les psychologues, les médecins du travail, les psychotechniciens etc ...

5.2 -Médecine de synthèse

Son rôle est essentiellement de faire la synthèse et de transformer ces multiples informations en un projet de réadaptation qui comportera des échéances, des rectificatifs possibles, des temps de vacances thérapeutiques s'il le faut ; pendant ces vacances, le client retournera chez lui pendant quelques jours ou quelque semaine, il pourra apprécier concrètement les obstacles qu'il aura à affronter lors de son retour définitif. Il reviendra au Centre afin d'apprendre, si possible à les surmonter.

Là encore si ce programme est un projet médical plaqué sur le client, le risque est de rendre celui-ci plus dépendant et plus passif.

5.3 -Temps passé avec le client

Mes collègues du centre de s Massues sont convaincues que tout notre attirail ne peut avoir d'utilité pour le client que si celui-ci en fait son affaire. Et pou cela rien ne remplace le temps passé avec le partenaire handicapé en tête à tête d'abord, puis avec les autres membres de l'équipe soignante.

5.3.1. : Interrogatoire – Examen

Rien ne remplace dans un premier temps l'exercice rigoureux de notre profession, c'est-à-dire un interrogatoire médical très précis, un examen comportant inspection, palpation, mensuration... Une fois pour toute la maladie ou l'infirmité est définie, prise en charge, inscrite et rien de ce trésor ne sera perdu.

5.3.2. Interlocuteur privilégié

Étant assuré de ces bases, étant assuré qu'on l'a pris au sérieux, le client peut aborder avec son médecin une conversation d'homme à homme. C'est avec l'aide inconditionnelle de tous ceux qu'il rencontre chaque jour qu'il doit prendre à son compte le projet de réadaptation qui a été élaboré avec lui. Le médecin est du fait de sa fonction de synthèse l'interlocuteur privilégié dans cette élaboration.

Plus que jamais nous adoptons la proposition de Balint : «Le premier médicament que donne un médecin, c'est lui-même.»

Au cours de ses entretiens chaque médecin, selon son tempérament, a une action psychologique. Pour un bon usage de soi-même dans cette relation, les réunions des équipes thérapeutiques avec un psychothérapeute extérieur à l'établissement, nous semble très utiles. Nous les avons pratiquées pendant trois ans... Depuis plusieurs années, nous nous sommes laissés encombrer par d'autres tâches contraignantes. La plupart d'entre nous sont convaincus de l'utilité de cet investissement qu'il soit pour l'équipe médicale ou pour l'équipe thérapeutique pluridisciplinaire rassemblant tous ceux qui s'occupent de clients : médecin, assistante sociale, infirmière, kinésithérapeute, aide soignante, psychologue, et, pourquoi pas, secrétaire médicale.

5.3.3. Clients et non patients

Dans cet esprit il me semble invraisemblable que des Centres de Réadaptation fonctionnelle ne soient pas dotés de consultations externes. Admettre que le recrutement d'un Centre soit fait des seuls transferts de patients privés de toute initiative, me paraît un contre-sens. Chaque fois qu'il est possible que la démarche initiale soit celle d'un client qui vient nous consulter, les conditions de réadaptations sont beaucoup plus favorables.

Bien que je m'en sois défendu j'ai l'impression qu'au terme de ces réflexions, le client se présente encore comme l'objet de notre sollicitude et le bénéficiaire de notre assistance sociale.

6 -sociologie et psychologie des handicapés

On peut radicalement retourner le propos et s'apercevoir que le malade, le handicapé, l'infirme est un élément de structuration des sociétés.

6.1 - Sociogénie

Imaginons la *contre épreuve* : Un monde providentiel qui n'aurait pas à s'affronter à ces adversités, une sorte d'immense *Club Méditerranée* où moyennant une prestation productive de revenus reversés à l'organisation, chacun aurait vivres, logement, santé, bonheur, épanouissement. Aldoux Huxley véritable prophète du progrès technique nous a décrit ce meilleur des mondes et sa critique reste indélébile.

Tant que l'autre (qui un jour sera peut-être moi-même) reste vulnérable, une obligation de fraternité solidaire s'instaure. On peut mesurer l'humanité d'une civilisation à la condition qu'elle donne à ses handicapés et, en général à tous ceux qui sont dépendants.

La dépendance est une réalité sociale. Je dirai même sociogénique si vous autorisez ce néologisme. Notre Sécurité Sociale, au travers des ses avatars, est un exemple très significatif des efforts de notre société française. Un important corpus d'institutions, de lois, de règlements a été constitué. Comme toutes les instances humaines il est ambigu, chaque progrès entraîne dans son sillage des abus et des récessions. Encore une fois nous ne sommes pas sur la terre comme au ciel... Nos institutions doivent se modeler par des ajustements successifs et être utilisés avec intelligence.

6.2 - Personnalité des handicapés

Mais en revenant en deçà de nos propos ambitieux retournons sur notre expérience quotidienne. Chacun de nous connaît parmi les handicapés quoi nous ont fait confiance, des personnalités remarquables. Avec des infirmités flagrantes, des corps pitoyables, des fonctions détériorées, ils nous offrent des exemples d'humanité rayonnante. Il est même fréquent que de très grands handicapés atteignent des dimensions spirituelles admirables (...).

Par contre une demoiselle de bonne famille en parfaite santé, qui réussit bien dans ses études et a beaucoup de succès auprès de ses admirateurs, peut se trouver très malheureuse parce que le mauvais temps ne lui a pas permis d'amortir son forfait des

remontées mécaniques pour le ski. A la limite elle risque d'être plus infirme dans sa relation avec le monde, d'autant plus qu'elle n'a aucune raison valable d'être malheureuse.

Au contraire, celle qui ont combattu contre l'adversité savent ce que survivre et vivre veulent dire. Dans une mesure certaine, ils peuvent trouver là une richesse de personnalité qu'aucune indemnité ne pourrait remplacer.

Aux travers des épreuves et des adversités ils ont parcouru cet itinéraire vers l'autonomie, ils se sont construits eux-mêmes, ils ont été, avec notre aide temporaire, architectes et maçons. Et si je voulais résumer l'itinéraire de la reconstruction de soi-même que cela représente, j'emprunterais volontiers à Saint Augustin la proposition qu'il nous donne dans son commentaire de l'épître de saint Jean, non pas «Ama et fac quod vis ...» comme on le cite habituellement mais, selon la sentence originale, dans toute sa force percutante : *Dilige* (choisis) *et quod vis* (et ce que tu veux) *Fac* (fais-le)».

Travail du Centre de Réadaptation Fonctionnel des Massues. Lyon.

"Cyberthèses ou Plateforme" - © Celui de l'auteur ou l'autre

E.6 Bibliographie

ABRAHAM N. (1987), L'écorce et le noyau - in Abraham N. et Torok M. *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, p. 203-226.

AISENSTEIN M. (2000), Douloureuse énigme, énigme de la douleur - in André J. (sous la direction de), *L'énigme du masochisme* Paris, Puf, p. 109-129.

AMADO G. (1997), De l'intérêt de la psychanalyse pour comprendre les organisations : une discussion avec Elliott Jaques - in *Revue internationale de psychosociologie*: *Psychanalyse et organisation*, Vol. IV, n°6/7 - Éditions Eska Paris, p. 15-22. (1999), Groupes opérationnels et processus inconscients - in *Revue Française de Psychanalyse* 3, Tome LXIII, *Groupes,* p.905-916.

ANDRÉ J. (2000), Le masochisme immanent, Introduction - André J. (sous la direction de), *L'énigme du masochisme* Paris, Puf, p. 1-18. (2001), Le lit de Jocaste, Introduction - in André J. (sous la direction de), *Incestes,* Paris, Puf, p. 9-28.

ANDRÉ-FUSTIER F. (1987), L'approche psychanalytique de la famille à l'épreuve de l'institution - in André-Fustier F. et alii, *Parents famille, institution*, Publications du CRI, Lyon II, p. 5-50.

ANDRÉ-FUSTIER F. & CETTIER A.M. (1987), Clinique du trans-générationnel et espace groupal institutionnel - in André-Fustier F. et alii, *Parents, famille, institution*, Publications du CRI, Lyon II, p. 285-303.

ANSERMET F. & SORRENTINO M.G. (1991), *Malaise dans l'institution* - Paris, Anthropos, 82p.

ANZIEU D. (1975/1984), La fantasmatique de la formation psychanalytique - in R. Kaës, D. Anzieu & L.V. Thomas, *Fantasmes et Formation,* Paris, Dunod, (1984 pour la 2° édition), p. 93-123. (1980), *Le groupe et l'inconscient* - Paris, Dunod, 234p. (1982), Le psychodrame en groupe large (...) - in Kaës R. et alii, *Le travail psychanalytique dans les groupes*, t 2 Les voies de l'élaboration, Paris, Dunod, p. 56-84. (1985), *Le Moi-Peau* - Paris, Dunod, 254p. (1987), Les signifiants formels et le Moi-Peau - in *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, p. 1-22. (1994), *Le Penser* - Paris, Dunod, 174p. (1996), *Créer, détruire* - Paris, Dunod, 280p. ANZIEU D. & ENRIQUEZ E. (1999), La rencontre du groupe - in *Revue Française de Psychanalyse* 3, Tome LXIII, *Groupes,* p. 737-749.

ANZIEU D. & MARTIN J.Y. (1968 révisé 1990), *La dynamique des groupes restreints* - Paris, Puf, 396p.

ARMELLINO M. (1986), Représentation maternelle archaïque et institutions - in Aubert N,, Enriquez E., & de Gaulejac V., *Le Sexe du Pouvoir*, Paris, Épi, p. 329-336. (1991), Enveloppe, fantasme et énergie dans la crise : entre symbolique et imaginaire - in *Processus de crise dans les organisations, Revue Psychologie Clinique,* n°5, Éditions Klincksieck, p. 84-92.

ASSOUN P.L. (1982), Trouble du penser et pensée du trouble selon Freud - in *Nouvelle revue de Psychanalyse n°25, p.77-106.*. (1986 a), L'exemple est la chose même, Clinique et métapsychologie - in *Bulletin de Psychologie*, t. XXXIX, n° 377, p. 777-782. (1986 b), La femme «symptôme» de l'organisation sociale - in Aubert N. et alii, *Le Sexe du Pouvoir*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 394-409. (1989), Fonctions freudiennes du père - in *Le Père - Textes du Colloque «Rencontres avec la*

psychanalyse», Mai 87, Paris, Denoël, p. 25-51. (1991), Freud, la psychose et l'institution - Postface à Ansermet F. & Sorrentino M.G., *Malaise dans l'institution*, Paris, Anthropos, p. 83-97. (1993 a), *Introduction à la métapsychologie freudienne* - Paris, Quadrige/Puf, 280p. (1993 b), *Freud et les sciences sociales* – Paris, Armand Colin, 181p. (1994 a), La psychanalyse à l'épreuve du pouvoir - in *Analyse et réflexion sur le pouvoir*, Volume II, Ouvrage collectif, Paris, Ellipses, p. 59-71. (1994 b), Le dérèglement passionnel ou la société inavouable - in *La règle sociale et son au-delà inconscient - Psychanalyse et pratiques sociales I,* sous la direction de Assoun P.L. et Zafiropoulos, M., Paris, Anthropos, p. 11-37. (1994 c), Transfert institutionnel et transfert ininstituable. Freud et l'institution thérapeutique - in *Les cahiers de l'IPPC, Nouveaux lieux, Nouvelles pratiques : la clinique ré interrogée,* n°14, p.13-35. (1995), Portrait métapsychologique de la haine : du symptôme au lien social - in *La Haine, le jouissance et la Loi - Psychanalyse et pratiques sociales II,* sous la direction de Assoun P.L. et Zafiropoulos, M., Paris, Anthropos, p. 129-163. (1996 a), Métapsychologie - 4° partie de *Psychanalyse,* de Mijolla A. et de Mijolla S. (sous la direction de)Mellor, Paris, Puf Fondamental, p. 235-322. (1996 b), *Le pervers et la femme* - Anthropos, Paris (2° Édition, 1° Édition 1989), 287p. (1997 a), *Leçons psychanalytiques sur Corps et symptôme* - Anthropos, Paris - Vol 1, 111p, Vol 2, 112p. (1997 b), *Psychanalyse* - Paris, Puf, 763p. (1998 b), Métapsychologie de la solitude : clinique de l'être seul - in *Topique n° 64 «Solitudes*», L'esprit du temps, p. 75-86. (1999), *Le préjudice et l'Idéal, Pour une clinique sociale du trauma* - Paris, Anthropos, 253p. (2001), Le Préjudice inconscient et ses plus-values sociales - in Assoun P.L. et Zafiropoulos M. *(*sous la direction de)*, Les solutions sociales de l'inconscient*, Paris, Anthropos, p. 12-25.

AUBERT N. (1986), Pouvoir et féminité dans les organisations - in Aubert N. et alii, *Le Sexe du Pouvoir*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 301-314.

AUGÉ M. (1975-76), La déviance quotidienne et le totalitarisme ordinaire - in *Revue Autrement* n° 4. (1977), *Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Paris, Flammarion, 216p.

AULAGNIER P. (1967), Le «désir de savoir» dans ses rapports à la transgression - in *L'inconscient,* n°1, repris dans *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, (1986), p. 145-160. (1973), Temps de parole et temps de l'écoute : remarques cliniques - in Topique n°11-12, p.41-69, repris dans *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, p. 117-142. (1975), *La violence de l'interprétation*. *Du pictogramme à l'énoncé* - (cf. Castoriadis-Aulagnier P.) Paris, Puf, 363p. (1979), *Les destins du plaisir* - Paris, Puf, 268p. (1983), Le potentiel, le possible et l'impossible, catégories et repères du champ clinique - in *Topique, Revue Freudienne* n°62, 1997, p. 7-29. (1984), *L'apprenti historien et le maître sorcier* - Paris, Puf, 276p. (1986), *Un interprète en quête de sens* - Paris, Ramsay, 425p. (1989 a), Le temps de l'interprétation - (Conférence d'Octobre 1989 au Forum de Rio de Rio de J., transcription) in *Topique, Revue Freudienne* n°46, Dunod, 1990, p. 174-185. (1989 b), L'interprétable et l'interprété - (Conférence d'Octobre 1989 au Forum de Rio de Rio de J., transcription) in *Topique, Revue Freudienne* n°61, Dunod, 1996, p. 391-401. (1991)*,* Voies d'entrée dans la psychose - (Communication orale du 27 Janv. 1991, retranscrite par de Mijolla-Mellor S. & Zaltzman N.), in *Topique, Revue Freudienne*, n°49, Dunod, 1992, p. 7-29.

AUSLOOS G. (1983), Modalités de contrôle des déviances - in Ausloos G. et Second P. (textes choisis par) *Marginalité, Système et Famille*, CFRES Vaucresson, IES

Genève, p.124-141.

BALANDIER G. (1992), *Le pouvoir sur scène* - Paris, Balland, 173p.

BALINT M. (1964), Des médecins se forment - trad. fr. in Missenard A. et alii, *L'expérience Balint*, Paris Dunod (1982), p. 11-31.

BALMARY M. (1979), *L'homme aux statues* - Paris, Grasset, 283p.

(1986), *Le Sacrifice interdit* - Paris, Grasset, 293p.

BARANES J.J. (1993), Devenir soi même : avatars et statut du transgénérationnel - in Kaës R. et alii *Transmission de la vie psychique entre générations*, Dunod, Paris p. 170-190.

BARRAL W. (1991), *L'ordre symbolique et la loi dans la fonction de direction* - Doc. Ronéo, Paris, Assoc. La Harpe, 15p.

BARIN D. (1996), *La fonction de direction et les pièges à narcissisme du lien social* - in Dosda P., Journet H, Barin D., Fustier P., *Les Directeurs dans le travail social, par eux mêmes ... et par nous*, Lyon II, Publications du CRI, p. 97-132.

BARUS MICHEL J. (1991 a), *Pouvoir : mythe et réalité* – Paris, Klincksieck, 333p. (1991 b), Relations de pouvoir et scénario de crise - in *Revue Psychologie Clinique n°5 Processus de Crise dans les organisations*, Paris, Klincksieck, p. 55-81. (1994), Unités sociales, unités signifiantes - in *Revue internationale de psychosociologie Vol. I n°1*, Paris, Éditions Eska, p. 37-43. (1998), Les racines subjectives de l'innovation - in *Éducation permanente n° 134/1998-1*, p. 91-98.

BARUS MICHEL J., GIUST-DESPRAIRIES F., RIDEL L. (1996) *Crises* – Paris, Desclée de Brouwer, 315p.

BATESON G. (1972) *Vers une écologie de l'esprit* (2 t.) - Paris, Seuil, 1977/1980, t1: 282p, t2: 278p. (1979), *La Nature et la pensée* - Paris, Point Seuil 1984, 236p. (1991), *Une unité sacrée* - Paris, Seuil 1996, 462p.

BAUDRILLARD J. (1976), *L'échange symbolique et la mort* - Paris, Gallimard, 347p.

BEAUCHARD J. (1984), L'action sociale : de l'intégration à la réduction des exclusions - in *Revue Actions Sociales et Recherches Sociales*, Juin 84, n° 2.

BÉJARANO A. (1982), L'analyse du contre transfert comme source de créativité - in Kaës R. et alii: *Le travail psychanalytique dans les groupes*, t2 *Les voies de l'élaboration* - Paris, Dunod, p. 85-102.

BEN SLAMA F. (1989), La question du contre-transfert dans la recherche - in Revault d'Allonnes C. et alii, *La démarche clinique en sciences humaines*, Paris, Dunod, p. 139-153.

BERGER M. (1993), *La folie cachée des hommes de pouvoir* - Paris, Albin Michel, 163p.

BERGERET J. (1984, 2000), *La violence fondamentale*- Paris, Dunod, 251p.

BERTRAND M. & DORAY B. (1989), Psychanalyse et sciences sociales - in *Le Père*, Paris, Denoël, p. 503-554.

BETTELHEIM B. (1973), Préface - in G. Jurgensen, *La folie des autres*, Paris, Robert Laffont, p. 9-14.

BION W. (1961), *Recherche sur les petits groupes* - Paris, Puf, (1965), 140p.

BLANCHARD-LAVILLE C. (1998), L'apport du groupe d'inspiration Balint aux enseignants et aux formateurs d'enseignants / Travail psychique et professionnalité - in Blanchard-Laville C. et Fablet, D. (ouvrage coordonné par) *Analyser les pratiques professionnelles*, L'Harmattan, Paris, p. 27-55.

BLEGER J. (1966), Psychanalyse du cadre psychanalytique - in Kaës R. et alii, *Crise rupture et dépassement*, (1979) Paris, Dunod, - p. 255-274.

(1971), Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions - in Kaës R. et alii, *L'institution et les institutions*, (1987) Paris, Dunod, p. 47-61.

BLOCH F. & BUISSON M. (1991), Du don à la dette : la construction du lien social familial - in *La revue du M.A.U.S.S. N°11*, p. 54-71. (1994), La circulation du don entre générations, ou comment reçoit-on? - in *Communications* N° 59, p. 55-72.

BLOS P. (1962), *Les adolescents. Essais de psychanalyse* - Paris, Stock 1971, 282p.

BOCCARA M. (1994), *Le trou noir du social ou Les fondements mythiques de la société humaine* - in Assoun P.L. et Zafiropoulos, M. (sous la direction de), *La règle sociale et son au-delà inconscient*, Psychanalyse et pratiques sociales I Paris, Anthropos, p. 167-190.

BOILLEAU J.L. (1995), *Conflit et lien social* - M.A.U.S.S., Paris, La Découverte, 204p.

BONNET M. (1998 a), De l'isolement tragique à l'indispensable solitude - in *Topique n° 64 «Solitudes»*, L'esprit du temps, p. 101-118.

BOURGUIGNON A., COTET P. LAPLANCHE J., ROBERT F. (1989), *Traduire Freud* - Paris, Puf, 379p.

BOURGUIGNON B. (1998), *Les rapports de pouvoir dans l'institution* - in *Le pouvoir*, Cahier de Psychologie Clinique n°10, Bruxelles, De Boeck Université, p. 207-234.

BORGEL M. (1999) Témoignages - in Zaltzman N. (sous la direction de) *La résistance de l'humain*, Paris, Puf, p. 53-74.

BOURDIEU P. (1982), *Ce que parler veut dire* - Paris, Fayard, 244p. (1994), *Raisons pratiques* - Paris, Seuil, 252p.

BRAUNSTEIN N. (1990), *La Jouissance, un concept Lacanien* - 1992 pour la traduction franç., Paris, Point Hors Ligne, 330p.

BRIL J. (2000), *Le meurtre du fils. Violence et générations* - Paris, In-Press, 127p.

CAILLÉ A. (1994), *Don dettes et désintéressement : Bourdieu, Mauss, et quelques autres* - M.A.U.S.S., Paris, La Découverte, 304p.

CANGUILHEM G. (1966), *Le normal et le Pathologique* - Paris, Quadridge, 218p.

CAREL A. (1992), L'intime, le privé et le public - in *Gruppo* n° 8, p. 23-38.

CASTORIADIS AULAGNIER P. voir AULAGNIER P.

CASTORIADIS C. (1975), *L'institution imaginaire de la société* - Paris, Seuil, 498p. (1997 b) Pour un individu autonome - in *Parcours, Les cahiers du GREP n°15-16,* repris in *Manière de voir n°52*, (2000), p. 14-17. (1998), Contre le conformisme généralisé - in *Sur l'insignifiance*, Éditions de l'Aube, repris in *Manière de voir n°52*, (2000), p. 18-21.

CÉLÉRIER M.C. (1989), *Corps et fantasmes* - Paris, Dunod, 174p. (1998), Le masochisme (primaire) en héritage - in *Topique 67*, p. 83-90.

CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1995), Le Surmoi et l'Idéal du Moi - in *Monographies de la revue Française de Psychanalyse, Surmoi II*, Paris, Puf, p.35-53.

CHOUVIER B. (1982), *Militance et inconscient* - Presses Universitaires de Lyon, 160p.

CIFALI M. (1994), *Le lien éducatif : contre jour psychanalytique*, Puf, 297p. (1999), Entre psychanalyse et éducation : influence et responsabilité - in *Revue Française de Psychanalyse 3*, Tome LXIII, Groupes, p.973-982.

CICCONE A. (1997), Empiètements imagoïque et fantasme de transmission - in Eiguer A. et alli, *Le générationnel,* Paris Dunod, p. 151-185. (1999), *La transmission psychique inconsciente* - Paris, Dunod, 204p.

CLANCIER A.& KALMANOVITCH J. (1984), *Le paradoxe de Winnicott* - Paris, Payot, 245p.

CLASTRES P. (1974), *La société contre l'état* - Paris, Minuit, 186p. (1980), *Recherches d'anthropologie politique* - Paris, Seuil, 248p.

CLAVREUL J. (1978), *L'ordre médical* - Paris, Seuil, 284p.

CONSEIL I. (1990) *La personnalité de l'infirmière et son incidence sur ce choix professionnel* - Paris, Editions Lamarre, 158p.

CORDIÉ A. (1998), *Malaise de l'enseignant* - Paris, Seuil, 439p.

CORREALE A. (1996), L'hypertrophie de la mémoire comme forme de pathologie institutionnelle - in Kaës R. et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p.105-119.

CROCQ L. (1997), Incidences psychologiques de la prise d'otage - in *Psychologie Française*, 42-3, p. 243-254.

CROSIER M.& FRIEDBERG E. (1977), *L'Acteur et le système* - Paris, Point Seuil, 437p.

DAYAN M. (2000), L'autre cruel, Paradoxe du principe de plaisir - in André J. (sous la direction de), *L'énigme du masochisme* Paris, Puf, p. 69-87.

DECLERCK P. (2001), *Les naufragés* - Paris, Plon, 455p.

DEJOURS C. (1993), *Travail, Usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail* - Paris, Bayard, 263p, (1995), Analyse psychodynamique des situations de travail et sociologie du langage - in Boutet J., (sous la direction de), *Paroles au travail*, Paris L'Harmattan, p.181-224.

DELEUZE G. (1967), *Présentation de Sacher-Masoch* - Paris Minuit, 275p.

DELRIEU A. (1993), *Lévi-Strauss lecteur de Freud* - Paris, Point Hors Ligne, 215p. (1994), *L'interdit de l'inceste «freudien», l'interdit de l'inceste «social»: deux logiques* - in Assoun P.L. et Zafiropoulos, M. (sous la direction de), *La règle sociale et son au-delà inconscien*t, *Psychanalyse et pratiques sociales I,* Paris, Anthropos, p.151-165.

DEL VOLGO M.J. (1995), La double rencontre de l'instant de dire - in *Connexions 66/1995-2*, Érès Éditions, Ramonville - p. 91-103.

DENIS P. (1992), Emprise et théorie des pulsions - in *Revue Française de Psychanalyse Tome LVI, De l'emprise à la perversion*, p. 1297-1421. (1997), *Emprise et satisfaction* - Puf, Paris, 262p.

DEVEREUX G. (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* - Paris, Flammarion, 474p.

DIDIER-WEILL A. (1995), *Les trois temps de la Loi* - Paris, Seuil, 354p.

(1998), *Invocations* - Paris, Calmann-Lévy, 176p.

DIET E. (1996), Le thanatophore - in R. Kaës et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p.123-159.

DOR J. (1985), *Introduction à la lecture de Lacan (tome 1) L'inconscient structuré comme un langage* - Paris, Denoël, 265p. (1987), *Structure et perversion* - Paris, Denoël, 285p. (1989), *Le Père et sa fonction en Psychanalyse* - Point Hors ligne, 151p. (1992), *Introduction à la lecture de Lacan* (tome 2) *La structure du sujet* - Paris, Denoël, 280p. (1994), *Clinique psychanalytique* - Paris, Denoël, 213p.

DOREY R. (1981), La relation d'emprise - in *Nouvelle Revue de Psychanalyse «L'emprise» N° 24*, p.117-139. (1988), *Le désir de savoir* - Paris, Denoël, 219p. (1992) Le désir d'emprise - in *Revue Française de Psychanalyse «De l'emprise à la perversion »,* tome LVI, p 1423-1432.

DOSDA P. (1983), *Fonctionnement et fantasmé des établissements pour enfants dits «Cas sociaux»* - Centre de recherche sur les Inadaptations, Université Lyon II, 213p. (1996 a), Quelle «identité professionnelle» pour un directeur dans le secteur social et éducatif? - in Dosda P., et alii, *Les Directeurs dans le travail social, par eux mêmes* (...) Publications du CRI, Lyon II, p. 57-84. (1996 b), Le directeur la personne, le métier, l'institution - ibid. p.173-207. (1998), Analyse clinique de la part professionnelle de la personnalité et des défenses professionnelles - in Blanchard-Laville C. et Fablet, D. (ouvrage coordonné par) *Analyser les pratiques professionnelles*, L'Harmattan, Paris, p.277-291.

DOUGLAS M. (1986), *Ainsi pensent les institutions* - trad. franç., Éditions Usher/Sogedin, (1989), 130p.

DUEZ B. (1996), Psychopathologie de l'originaire et traitement de la figurabilité - in Kaës R. et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p. 161-203. (1998 a), Un destin de thanatos : la relation de pouvoir - in *Le pouvoir, Cahier de Psychologie Clinique,* 011n°10, Bruxelles, De Boeck Université, p.67-87. (1998 b), Préliminaires à la construction d'un dispositif psychanalytique dans une institution - in *Revue Psychanalytique de groupe n° 29*, Éditions Érès, p. 22-39. (1999), Le traumatisme psychique, de l'affect au modèle - in *Canal Psy n°37*, p. 5-6.

DUMEZIL G. (1986), L'excellence introuvable, entretien avec Georges Dumézil - in *Autrement n°86, l'Excellence*, p. 14-21.

EIGUER A. (1997), La part maudite de l'héritage - in Eiguer A. et alii, *Le générationnel,* Paris Dunod, p. 14- 68.

ÉLIADE M. (1957), *Le sacré et le profane* - Trad. franç. (1965) Paris, Gallimard Folio, (1987), 185p. (1963), *Aspects du mythe* - Trad. franç., Paris, Nrf Gallimard. (1969), *La nostalgie des origines* - Trad. franç. (1971) Paris, Idées Gallimard, 311p.

ENRIQUEZ E. (1981 a), Petite galerie de portraits de formateurs en mal de modèles - in *Psychologie Clinique n°33*, p. 93-109. (1981 b), Molle emprise et charme discret de l'éducation démocratique - in *Nouvelle Revue de Psychanalyse «L'emprise»,* N° 24,

p. 221-244. (1983), *De la Horde à l'état* - Paris, NRF Gallimard, 460p. (1985), Immuable et changeante illusion - in *Topique, Revue Freudienne*, n°37, p. 135-162. (1986), Le pouvoir et son ombre sexuelle - in Aubert N. et alii, *Le Sexe du Pouvoir*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 380-393. (1987), Le travail de la mort dans les institutions - in Kaës R. et alii, *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, p. 62-94. (1991), *Les Figures du maître* - Paris, Arcantère, 287p. (1992), *L'Organisation en analyse* - Paris, PUF, 331p. (1993), Vie Psychique et organisation - in *Tumultes,* N° 2/3, p. 263-279. (1995), La menace qui vient de la communauté - in *Revue internationale de Psychosociologie,* Vol. II n° 2, Éditions Eska, p. 69-81. (1997), *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise* - Paris, Desclée de Brouwer, 410p. (1998), De la solitude imposée à la solitude solidaire - in *Topique «Solitudes»*, N°64, L'esprit du temps, p. 5-23. (1999), Le groupe : lieu d'oscillation entre repli identitaire et travail de l'interrogation - in *Revue Française de Psychanalyse*, N°3, Tome LXIII,, *Groupes,* p. 801-814.

FAIMBERG H. (1993 a), À l'écoute du télescopage des générations : pertinence psychanalytique du concept - in Kaës R. et alii, *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, p. 113-129. (1993 b), Le mythe d'OEdipe revisité - in Kaës R. et alii, *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, p. 150-169.

FEDIDA P. (1982), Le transfert génétique - in *Le genre humain, La Transmission,* n°3/4. (1989), Questions pour une approche métapsychologique du symptôme dans la formation - in Sapir M. (sous la direction de) *Formation à la relation Soignant-Soigné* - Grenoble, La pensée sauvage, p. 15-25.

FERRANT A. (1998), Le pouvoir des choses - in *Cahier de Psychologie Clinique* n°10, *Le pouvoir*, Bruxelles, De Boeck Université, p. 90-102. (2001), *Pulsion et liens d'emprise* - Paris, Dunod, 205p.

FILLOUX J. (1975), Des positions de l'enseignant et de l'enseigné dans le champ pédagogique - in Kaës R. et alii, *Fantasmes et Formation* , Paris, Dunod, p. 150-200. (1981), Clinique et pédagogie - in *L'Univers de la psychologie Vol 7*, Éditions Lidis, 16p. (1996), Une difficulté de la formation psychanalytique : la reconnaissance - in *Topique*, *Revue Freudienne,* n°61 , Paris, Dunod, 1996 p. 457-466.

FIXOT A.M. (1994), Le don à la croisée du symbolique et du possible - in *«À qui se fier?» La revue du M.A.U.S.S.* n° 4 / 2° semestre 94, La découverte/M.A.U.S.S., p. 176-189.

FLAHAUT F. (1978), *La parole intermédiaire* - Paris, Seuil, 234p.

FORNARI F. (1987), Pour une psychanalyse des institutions - in Kaës R. et alii: *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, p. 95-130.

FREUD S. (1905-1924), *Trois essais sur la théorie de la sexualité* - Paris, Gallimard, col Idées, 1962, 206p. (1908 a), La morale sexuelle «civilisée» et la maladie nerveuse des temps modernes - in *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 28-46. (1908 b) Caractère et érotisme anal - Trad. franç. in *Névrose psychose et perversion,* Paris, Puf, 1973, p. 143-148. (1909 a), Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle - Trad. franç. in *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1954, p. 199-261. (1909 b), Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans - Trad. franç. in *Cinq psychanalyses*,

Paris, Puf, 1954, p. 93-198. (1909 c), Le roman familial des névrosés - Trad. franç. in *Névrose psychose et perversion,* Paris, Puf, 1973, p. 157-160. (1911), Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa - Trad. franç. in *Cinq psychanalyses,* Paris, Puf, 1954, p. 262-324. (1912/1913), *Totem et tabou* – Trad. franç. , Paris, Éditions Gallimard, 1993, 353p . (1914), Pour introduire le narcissisme - Trad. franç., in *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 81-105. (1915 a), Le refoulement - in *Métapsychologie,* Trad. franç., Éditions Gallimard, 1968, Idées Gallimard, Paris, p. 45-63. (1915 b), Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort - in *Essais de Psychanalyse*, Trad. franç. Paris, Éditions Payot, 1981, p. 7-40. (1915 c), Pulsions et destin des pulsions - in *Métapsychologie*, Trad. franç., Éditions Gallimard, 1968, p. 11-44. (1916-1917), *Introduction à la psychanalyse* - Paris, Payot & Rivages, 2001, 566p. (1918), Extrait de l'histoire d'une névrose infantile - Trad. franç. in *Cinq psychanalyses*, Puf, Paris, 1954, p. 325-420. (1919 a), Un enfant est battu - Trad. franç. in *Névrose psychose et perversion,* Paris, Puf, 1973, p. 219-243. (1919 b), *L'inquiétante étrangeté* - Trad franç. Éditions Gallimard, Paris, 1985, 342p (1920) Au delà du principe de plaisir - in *Essais de psychanalyse*, Trad. franç.: Paris, Éditions Payot, 1981, p. 41-115. (1921), Psychologie des foules et analyse du Moi - in *Essais de psychanalyse*, Trad. franç. Paris, Éditions Payot, 1981, p. 119-217. (1922) La tête de Méduse - in *Résultats idées, problèmes II,* Trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 49-50. (1923), Le moi et le ça - in *Essais de psychanalyse,* Trad. franç. Éditions Payot, Paris, 1981, p. 218-275. (1926), *Inhibition symptôme et angoisse*, Trad. franç. Paris, Quadrige/Puf, 1993, 88p. (1927 a), *La question de l'analyse profane,* Trad. franç., Paris, Éditions Gallimard, 1985, 197p. (1927 b), Le fétichisme - Trad. franç., in *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, p. 133-138. (1929), *Le malaise dans la culture* - Trad. franç. Paris, Quadrige/Puf, 1995, 89p. (1933 a), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* - Trad. franç. Paris, Éditions Gallimard, 1984, 243p. (1933 b), Pourquoi la guerre ? - in *Résultats idées, problèmes II,* Trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 203-215. (1936), Un trouble de mémoire sur l'acropole - in *Résultats idées, problèmes II,* Trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 221-230. (1937 a), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin - in *Résultats idées, problèmes II,* Trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 231-268. (1937 b), Constructions dans l'analyse - in *Résultats idées, problèmes II* 1, Trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 269-281. (1938 a), *Abrégé de psychanalyse* – Trad. Franç.: Paris, Puf, 1949, 84p. (1938 b), Le clivage du moi dans le processus de défense - in *Résultats idées, problèmes II*, Trad. franç. Paris, Puf, 1985, p. 284-286. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste* – Trad. franç. Paris, Éditions Gallimard, 1986, 247p.

FRENCH J. & RAVEN B. (1959), Les bases du pouvoir social - in LEVY A.: *Psychologie Sociale, Textes fondamentaux anglais et américains*, Paris, Dunod, 1990, p. 359-375.

FUSTIER P. (1987), L'infrastructure imaginaire des institutions. A propos de l'enfance inadaptée - in Kaës R. et alii, *L'institution, les institutions*, Paris, Dunod, p. 131-156. (1989), Le «groupe syncrétique»: trois hypothèses pour une approche clinique - in Dosda P. et alii, *Se former ou se soigner*, Les publications du CRI -Université Lumière Lyon II, p. 161-184. (1993), *Les corridors du quotidien* - Presses Universitaires de Lyon, 195p. (1995),Violences en équipe - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe,* n° 24, Éditions Érès, p. 143-156. (1996 a), Fonction directoriale, permanence et nouveauté - in Dosda P. et alii, *Les Directeurs dans le travail social, par eux mêmes...,* Publications du CRI, Lyon II, p.

85-93. (1996 b), Narcissisme et Direction - *ibid*., p. 133-154. (1996 c), Un directeur licencié - *ibid*., p. 155-172. (1996 d), Du travail social : la part du don - in *L'obligation de donner*, *La revue du M.A.U.S.S. ,* n°8, 2°semestre 96, La découverte/M.A.U.S.S., p. 301- 311. (1996 e), Le cas fondateur en recherche clinique - *Bulletin de Psychologie*, Tome XLIX, n°425, p. 471-475. (1997), Des institutions et des parents - in André-Fustier F. et alii, *Parents famille, institution*, Publications du CRI, Lyon II, p. 51-79. (1998 a), De la crise du sacré au projet institutionnel - in *Connexion*, n° 71, p. 89-105. (1998 b), L'Équipe institutionnelle : fondation et travail psychique - *Institut français d'analyse de groupe et de psychodrame, Colloque du 17.01.98,* Paris, p. 15-22. (1998 c), Travail d'équipe et dispositif institutionnel - in Blanchard-Laville C. et Fablet, D. (ouvrage coordonné par) *Analyser les pratiques professionnelles*, L'Harmattan, Paris, p. 311-322. (1999 a), *Le travail d'équipe en institution - Clinique de l'institution médico-sociale et psychiatrique* - Paris Dunod, 212p. (1999 b), De l'effort interprétatif des patients pour comprendre les offres institutionnelle*s* - in Sassolas M., (sous la direction de) *Le groupe soignant,* Ramonville, Érès, p. 125-138. (2000 a) Un traitement de l'écart entre individu et équipe - *Canal Psy*, n°44, Université Lumière Lyon II, p.7-9. (2000 b), *Le lien d'accompagnement - Entre don et contrat salarial* - Dunod, Paris, 238p.

(à paraître 2002),Vous avez dit: Magistral - in Mercader P. et Henri. A.N. (sous la direction de), *La psychologie : filiation bâtarde, transmission incertaine*», p. 99-106.

GAILLARD G. (1997), *Transmissions et dons légitimants en institution, entre violence et reconnaissance* - DEA de Psychologie et de Psychopathologie Clinique Institut de Psychologie, Université Lumière Lyon II, 83p. (2001), Identifications professionnelles, assignations institutionnelles et paralysies de la pensée - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe,* n° 35 - Éditions Érès, p. 185-200. (2002 a), La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation : entre *filicide* et *parricide - in Connexions* «*Transitions*», n°76, Éditions Érès, p. 125-141.

(à paraître 2002 b), «Où range t-on les pantoufles ?» La psychisation de nouveaux espaces institutionnels aux risques de l'emprise - *Cahier du CRPPC*, Publications de l'Université Lumière Lyon II. (à paraître 2002 c), En savoir un bout - in Mercader P. et Henri. A.N. (sous la direction de), *La psychologie : filiation bâtarde, transmission incertaine*», p. 115-128.

GANTHERET F. (1981), De l'emprise à la pulsion d'emprise - in *Nouvelle Revue de Psychanalyse «L'emprise»*, N° 24, p. 103-116.

GAUCHET M. (1994), À la recherche d'une autre histoire de la folie - in SWAIN G, *Dialogue avec l'insensé* - Paris, NRF Gallimard, p. IX-LVIII (1998), *La religion dans la démocratie; parcours de la laïcité* - Paris, Gallimard, 127p.

GAULEJAC V. DE (1987), *La Névrose de classe* - Hommes et Groupe Éditeur, Paris, 308p.

GENDREAU J. (1999), *L'adolescence et ses « rites » de passage* - Didact Éducation, Presses Universitaires de Rennes, 110p.

GILLET M. & ELCHARDUS J.M. (1981), La crise dans l'institution - in Debout M., *Psychiatrie d'urgence, médecine de la crise*, Paris, Masson, p. 18-41.

GIRARD R. (1972), *La violence et le sacré* – Paris, Grasset, Édition de poche Hachette pluriel, (1998), 486p. (1982), *Le Bouc Émissaire* - Paris, Grasset, Livre de Poche,

314p.

GIUST DESPRAIRIES F. (1988), Le sujet dans la représentation sociale - in *Connexion,* n° 51 (1991 a), Une méthodologie pour l'analyse des situations de crise - in *Psychologie Clinique,* n°5 *Processus de crise dans les organisations*, Éditions Klincksieck, p. 45-52. (1991 b), La crise comme rupture des systèmes de représentations - ibid. p. 93-111. (1994), L'accès à la subjectivité, une nécessité sociale - in *Revue internationale de psychosociologie,* Vol.I, n°1, Éditions Eska Paris, p. 55-63. (1996), Clinique des groupes institués - in *Psychologie Clinique Nouvelle série* N°1 - *Clinique(s). Tensions et Filiations* - L'Harmattan - p. 55-68. (1997), La rationalité comme défense dans la relation éducative - in *Revue internationale de psychosociologie,* Vol.III, n°8, Paris, Éditions Eska, p. 81-92. (1999), L'imaginaire collectif ou la construction du monde dans les groupes institués - in *Revue Française de Psychanalyse*, 3 Tome LXIII, *Groupes*, p. 863-877.

GODBOUT J. et CAILLÉ A. (1992), *L'esprit du Don* - Paris, La Découverte, 345p

GODBOUT J. (1994), L'état d'endettement mutuel - in *La revue du M.A.U.S.S.* n° 4, *À qui se fier?* / 2° semestre 94, La découverte/M.A.U.S.S., p. 205-219.

GODELIER M. (1996 a), *L'énigme du don* - Paris, Fayard, 315p. (1996 b) Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualité - Godelier M. et Hassoun, J. (sous la direction de), *Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualité*, Paris, Arcanes, p. 9-12 & 21-52.

GOFFMAN E. (1974), *Les cadres de l'expérience* - Paris, Les éditions de Minuit, 1991, 570p.

GORI R. (1972-73), L'objet parole dans les groupes de formation - in *Bulletin de Psychologie* 26, n°10-11, p. 634-648. (1995), Éthique ou épistémologie de la psychanalyse? - in *Topique, Revue Freudienne,* n°57, Paris, Dunod, p. 315-331.

GOUX J.J. (1991), *Oedipe philosophe* - Paris, Aubier, 223p. (1996 a), Le mythe d'OEdipe comme initiation esquivée - in Godelier M. et Hassoun, J. (sous la direction de), *Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualité*, Paris, Arcanes, p. 69-78.

GRAVES R. (1958), *Les mythes grecs* - Paris, Fayard, 1967, 666p.

GREEN A. (1992), L'originaire et la pensée des origines - in *Topique, Revue Freudienne,* N°49, Dunod, p. 49-64. (2000), La mort dans la vie - postface à *L'invention de la pulsion de mort,* J. Guillaumin et alii, Paris, Dunod, p. 161-184.

GRIVOIS H. (1995), *Le Fou et le mouvement du monde* - Paris, Grasset, 245p.

GUATTARI F. (1964), La transversalité - in *Psychanalyse et transversalité, essais d'analyse institutionnelle,* Paris, François Maspero, 1972, p.72-85. (1992) Pour une refondation des pratiques sociales - in *Le monde diplomatique*, repris in *Manière de voir n°52*, (2000), p. 88-93.

GUILLAUMIN J. (1979), Pour une méthodologie générale de recherche sur les crises - in Kaës R. et alii, *Crise Rupture et Dépassements*, Paris, Dunod, p. 220-254. (1985), Besoin de traumatisme et adolescence - in *Adolescence* t. 3, n°1 «*Ruptures*», Privat, p. 127-137. (1988), Le devenir des identifications et des objets internes au cours de la vie - in *Études Psychothérapiques* n° 71 / 19° année, n° 1, Toulouse, Privat, p. 9-15. (1991), Identifications affectives, généalogies de l'affect - in *Revue Française de psychanalyse,* 4, p. 979-987. (1992), L'emprise, la répétition aux frontières de l'appareil psychique - in *Revue Française de Psychanalyse* Tome LVI*, De l'emprise à*

la perversion, p. 1485-1489. (1996), L'acte d'interprétation et la transformation des pulsions dans la séance psychanalytique - in *Topique,* N° 60, 1996, *L'analyste en séance,* p. 181-196. (1997 a), Le Soi comme fondement de la fonction de synthèse du Moi ? Hypothèses à partir du rêve - in *Revue française de Psychanalyse*, Tome LXI, 3 *Croyances*, p. 849-855. (1997 b) Entretien avec Paul Claude Racamier à propos de son livre «Le génie des origines, psychanalyse et psychose - in Vermorel H. et Dufour J. (sous la direction de), *L'oeuvre de Paul-Claude Racamier*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 189-206. (2000), L'invention de la pulsion de mort et le deuil du père dans l'économie créatrice de Freud - in*,* Guillaumin, J. et alii, *L'invention de la pulsion de mort,* Paris, Dunod, p. 7-53. (2001), Archéologie du père - in *Topique* n° 72, *La fonction paternelle*, p. 7-20.

GUYOMARD P.& VANIER A. (1988), Les Formations de l'institution - in Mannoni M., *De la passion de l'Etre à la «Folie» de savoir*, Paris, Denoël, p. 177-203.

HAMILTON E. (1940), *La mythologie* - Paris, Marabout, (1978), 414p.

HASSOUN J. (1992), «Je ne dois rien à personne» - *Cliniques Méditerranéennes- De l'argent à la dette (clinique de la dette),* N° 33/34 / Éres, p. 101-109. (1994 a), Le sujet, entre appartenance et différence - *Revue Turbulence, L'autre,* N° 1, Éditions du Serpaton, p. 54-61. (1994 b), *Les contrebandiers de la mémoire* - Paris, Éditions Syros, 123p. (1996), Du père de la théorie psychanalytique (de Freud à Lacan) - Godelier M. et Hassoun, J. (sous la direction de), *Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualité*, Paris, Arcanes, p. 13-18 & 53-65. (1997 a), *L'obscur objet de la haine* - Paris, Aubier, 129p. (1997 b), Intervention, in Colloque de Paris «*Les travaux d'OEdipe » d'après OEdipe philosophe de J.J. Goux*, L'Harmattan, Paris, p. 65-78.

HENRI A.N. (à paraître 2002), Esquisse d'une saga - in Mercader P. et Henri A.N., (sous la direction de), *La psychologie : filiation bâtarde, transmission incertaine*», p. 17-39. (à paraître 2002), Le secret de famille et l'enfant improbable - in Mercader P. et Henri A.N., (sous la direction de), *La psychologie : filiation bâtarde, transmission incertaine*», p. 151-226.

HENRI-MÉNASSÉ C. (2002), *Analyse de la pratique : ombres et lumières* – Diplôme Universitaire de Recherche à Partir des Pratiques, Université Lumière Lyon II, 155p.

HÉRITIER F. (2001), Inceste et substance. OEdipe Allen, les autres et nous, Entretien avec J. André - in André J. (sous la direction de), *Incestes,* Paris, Puf, p. 91-133.

HOUBBALLAH A. (1998), *Destin du traumatisme* - Paris, Hachette, 281p.

HURSTEL F. (1989), La fonction paternelle, question de théorie ou des lois à la Loi - in *Le Père*, Textes du Colloque *Rencontres avec le psychanalyse,* Mai 1987, Paris, Denoël, p. 235-262. (1990), Le nom et sa fonction dans la transmission des métiers «de père en fils» - in Clerget J. (sous la direction de), *Le nom et la nomination*, Toulouse, Érès, p. 157-165.

ISRAËLS H. (1981) *Schreber, père et fils* - Trad. franç. Seuil, Paris, 1986, 374p.

JACOBI B. (1992), L'intérêt de la dette - *Cliniques Méditerranéennes, De l'argent à la dette (clinique de la dette),* n° 33/34 / Éres, p. 117-124. (1996), Des riens qui font changer. Du récit de la pratique à l'évolution d'une structure de soins - in *Connexions,* 66/1995-2, *L'évolution des structures de soins*, Érès, p. 177-184. (1998), *Les mots et la plainte* - Érès, Ramonville St Agne, 96 p. (1999), Les positions dépressives des soignants - in *Neuropsychiatrie Enfance, Adolescence,* n° 47, p.220-225. (2001)

Patients et soignants en souffrance, souffrance des institutions - *Actes du Colloque 25 ans du Grieps*, 18.10.2001, 8p.

JANDROT LOUKA F. (1980), *Être la mère de la mère* - Article résumé de la *Thèse de III° Cycle*, Centre d'Études sociologiques CNRS UFRES Santé et Société, p. 16-26.

JANIN C. (1985), Le chaud et le froid : les logiques du traumatisme et leur gestion dans la cure psychanalytique - in *Revue Française de Psychanalyse,* n° XLIL,2, p. 667-677. (1996, édition corrigée 1999), *Figures et destins du traumatisme* - Paris, Puf, 132 p.

JAQUES E. (1955), Des systèmes sociaux comme défense contre l'anxiété dépressive et l'anxiété de persécution - Trad. franç. in Lévy A., *Psychologie Sociale, Textes fondamentaux*, tome 2, Paris, Dunod, 1990, p. 546-565. (1997), Pourquoi l'approche psychanalytique des organisations est dysfonctionnelle - in *Revue internationale de psychosociologie,* Vol.III, n°6/7, *Psychanalyse et organisation*, Paris, Éditions Eska, p. 7-14.

JEAMMET P. (2000), L'énigme du masochisme - in André J. (sous la direction de), *L'énigme du masochisme* Paris, Puf, p. 31-67.

JOULE R.V. et BEAUVOIS J.L. (1987), *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens* - Presses Universitaires Grenoble, 232p.

KAËS R. (1973 a), Aspects de la régression dans les groupes de formation: réadolescence, perte de l'objet et travail de deuil - *Perspectives Psychiatrique* 41, p. 43-65. (1973 b), L'archigroupe - Puissance et pouvoirs dans les petits groupes - *Nouvelle Revue de Psychanalyse,* N°8, p. 207-221. (1975/1984), Quatre études sur la fantasmatique de la formation et le désir de former - in Kaës R., Anzieu D., Thomas L.V., *Fantasmes et formation*, Paris, Dunod, 1984 pour la 2° édition, p. 1-75. (1975 b), *Désir de toute puissance, culpabilité et épreuves dans la formation* - ibid. p. 76-92. (1976 a), *L'appareil psychique groupal* - Paris, Dunod, 267p. (1976 b), L'interprétation dans le travail de la formation: ouvertures psychanalytiques - ibid. p. 4-10. (1979), Introduction à l'analyse transitionnelle - in Kaës R. et alii, *Crise Rupture et Dépassements*, Paris, Dunod, p. 1-81. (1980), *L'idéologie, Études psychanalytiques* - Paris, Dunod, 284p. (1982), L'intertransfert et l'interprétation dans le travail psychanalytique groupal - in Kaës R. et alii, *Le travail psychanalytique dans les groupe*s,t 2 *Les voies de l'élaboration*, Paris, Dunod, p. 103-178. (1985), Filiation et affiliation. Quelques aspects de la réélaboration du roman familial dans les familles adoptives, les groupes et les institutions - *Gruppo*, 1, p.23-46. (1987), Réalité psychique et souffrance dans les institutions - in Kaës R. et alii, *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, p. 1-46. (1989), Le pacte dénégatif dans les ensembles transubjectifs - in Missenard A. et alii, *Le négatif figures et modalités*, Paris, Dunod, p.101-136. (1991), L'affinité du groupe du traumatisme psychique et de la crise - in *Revue de Médecine Psychosomatique* n° 27 *En Crise*; p. 77-89. (1992), Pacte dénégatif et alliances inconscientes - in *Gruppo* n° 8, p. 117-132. (1993 a), *Le groupe et le sujet du groupe* - Paris, Dunod, 352p. (1993 b), Le sujet de l'héritage - in Kaës R. et alii *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod p. 1-16. (1994), *La parole et le lien* - Paris, Dunod, 370p. (1996 a), Contes et divans, Préface pour la 3ème édition - in Kaës R. et alii, *Contes et divans,* Paris, Dunod, 1° Édition 1984, p. III-VIII. (1996 b), Souffrance et psychopathologie des liens institués, une introduction - in Kaës R. et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens*

institutionnels, Paris, Dunod, p. 1-47. (1996 c), Le groupe et le travail du préconscient dans un monde en crise - in *Revue Psychanalytique de groupe* n° 26, Éditions Érès, p. 33-52. (1997 a), Dispositifs psychanalytiques et émergences du générationnel - in Eiguer A. et alii, *Le Générationnel*, Paris, Dunod, p. 1-12. (1997 b), Le groupe et le sujet du groupe : la parole et le lien - in *Connexions* 69/1997-1, *Le groupe évolution des théories et des pratiques* II, p. 53-68. (1997 c), L'intérêt de la psychanalyse pour traiter la réalité psychique de/dans l'institution - in *Revue internationale de psychosociologie, Psychanalyse et organisation* Vol.III, n°6/7, Paris, Éditions Eska, p. 79-96. (1998 a), Cadre méthodologique et problèmes d'éthique dans les pratiques psychanalytiques groupales - in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 29, Éditions Érès, p. 9-22. (1998 b), L'intersubjectivité : un fondement de la vie psychique. Repères dans la pensée de Piera Aulagnier - in *Topique n° 64 «Solitudes»*, L'esprit du temps, p. 45-73. (1999 a), Quelques reformulations métapsychologiques à partir de la pratique psychanalytique en situation de groupe - in *Revue Française de Psychanalyse*; 3 Tome LXIII, *Groupes*, p.751-773. (1999 b), *Les théories psychanalytiques du groupe* - Paris, Puf, Que sais-je, 126p. (1999 c), Une conception psychanalytique de l'institution - in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, 1999.1 n°32, Groupe et institution*, Editions Erès, p.9-22. (2000 a), Travail de la mort et théorisation - in Guillaumin J. et alii, *L'invention de la pulsion de mort,* Paris, Dunod, p.89-111. (2000 b /2° édition révisée, 1° édition 1976), *L'appareil psychique groupal* – Paris, Dunod, 270p. (à paraître 2002), La Psyché comme objet dans la formation des psychologues : investissement narcissique et investissement objectal - in Mercader P. et Henri. A.N. (sous la direction de), *La psychologie : filiation bâtarde, transmission incertaine*», p.141-152.

KAUFMANN P. (1993), (sous la direction de) *L'apport Freudien* - Paris, Larousse, 960p.

KERNBERG O. (1996), L'évolution paranoïaque dans les institutions - in Kaës R., et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p. 81-103.

KIPMAN D. (1983), L'équipe soignante : une contradiction opérante - in *Bulletin de Psychologie* Tome XXXVI n°360.

KOREN D. (1996), Lien social : idéalisation et discours – in Godelier M. et Hassoun, J. (sous la direction de), *Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualité*, Paris, Arcanes, p.147-170.

KRISTEVA J. (1980), *Pouvoirs de l'horreur* - Paris, Point Seuil - 246p. (1984), De l'identification. Freud, Baudelaire, Stendha*l* - in Haag G. et alii, *Travail de la métaphore*, Paris, Denoël, p. 54-98. (1987), Le réel de l'identification - in David Ménard M. et alii, *Les identifications*, Paris, Denoël, p. 47-63.

LACAN J. (1949), Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je - in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.93-100. (1953), Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse - in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 237-322. (1953-1954), Le Séminaire livre I - *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975 a, 316p. (1954-1955), Le Séminaire livre II - *Le moi dans la théorie de Freud...*, Paris, Seuil, 1978, 375p. (1956-1957), Le Séminaire livre IV - *La relation d'objet,* Paris, Seuil, 1994, 435p. (1957-1958), Le Séminaire livre V - *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, 518p. (1958), La signification du phallus - in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685-695. (1959-1960), Le Séminaire livre VII - *L'éthique de la Psychanalyse,* Paris, Seuil, 1986, 375p. (1963-1964), Le Séminaire livre XI - *Les quatre concepts*

fondamentaux de la psychanalyse - Paris Seuil, (1973), 254p. (1969-1970), Le Séminaire livre XVII - *L'envers de la psychanalyse* - Paris, Seuil, 1991 b, 247p. (1972-1973), Le Séminaire livre XX - *Encore* - Paris, Seuil, 1975 b, 133p.

LACHAUD D. (1998), *La jouissance du pouvoir* - Paris, Hachette, 238p.

LAGACHE D. (1962), Pouvoir et personne - *Nouvelle revue de Psychanalyse* 1973, N°8 - p. 75-82.

LAPLANCHE J. (1978) La référence à l'inconscient - in *Psychanalyse à l'Université* t.III, n°11, p.383-436. (1980), Problématiques II - Castration symbolisante - Puf, 311p. (2000), Masochisme et sexualité, entretien avec J. André - in André J. (sous la direction de), *L'énigme du masochisme* Paris, Puf, p. 19-30.

LAPLANCHE J. & PONTALIS J.B. (1964-1985), *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origines du fantasme* - Paris Hachette, 113p. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse* - Paris, Puf, 523p.

LAURENT E. (1994), *Lien inconscient et lien social* - in Assoun P.L. et Zafiropoulos M., (sous la direction de), *La règle sociale et son au-delà inconscient*, *Psychanalyse et pratiques sociales I,* Paris, Anthropos, p. 141-150.

LAVAL G. (1992), Emprise et trauma - in *Revue Française de Psychanalyse Tome LVI, De l'emprise à la perversion*, p. 1463-1472.

LECLAIRE S. (1975),*On tue un enfant* - Paris Seuil - 137p.

LEGENDRE P. (1976), *Jouir du Pouvoir* - Paris, Éditions de Minuit, 275p. (1985), *L'inestimable objet de la transmission* - Paris, Fayard, 408p. (1989), *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père* - Paris, Fayard, 183p. (1990), *Filiation - Fondement généalogique de la psychanalyse* - Paris, Fayard, 221p. (1996), *La fabrique de l'homme occidental* - Mille et une nuits & Arte éditions, 49p. (1999), *Sur la question dogmatique en Occident* - Paris, Fayard, 363p. (2001), *De la société comme texte* - Paris, Fayard, 258p.

LEVI-STRAUSS C. (1950), Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss - in Mauss M., *Sociologie et anthropologie*, Paris, Puf, p. IX-LII. (1958 /1973), *Anthropologie structurale II* - Paris, Plon 1985, 450p. (1983), *Le regard éloigné* - Paris, Plon, 398p.

LEVI-STRAUSS C., ERIBON D. (1988/1990), *De près et de loin* - Paris, éd. Odile Jacob Opus, 272p.

LEVY A. (1997), Psychosociologie des organisations et psychanalyse - in *Revue internationale de psychosociologie, Psychanalyse et organisation* Vol.III, n°6/7 - Paris, Éditions Eska, p. 45-58.

LOURAU R. (1997), *La clef des champs. Une introduction à l'analyse institutionnelle* - Paris, Anthropos, 112p.

MANNONI M. (1979), *La théorie comme fiction* - Paris, Seuil, 177p. (1985), *Un savoir qui ne se sait pas*, Paris, Denoël, 205p. (1988), *De la passion de l'Être à la «Folie» de Savoir* - Paris, Denoël, 215p.

MANNONI O. (1988), *Un si vif étonnement; la honte, le rire, la mort* - Paris, Seuil, 255p.

MAUSS M. (1923,1924), Essai sur le don - in S*ociologie et anthropologie*; Quadridge, Puf, 1950; p.145-279.

Mc DOUGALL J. (1996), *Éros aux mille et un visages* - Paris, NRF, 306p.

MENECHAL J. (1998), Pouvoir, opinion et soin psychique : la demande familiale et l'exigence démocratique - in *Cahier de Psychologie Clinique n°10, Le pouvoir*, Bruxelles, De Boeck Université, p.13-43.

MELLIER D. (1994), *De l'emploi du concept de fonction contenante pour l'institution à la notion d'appareil psychique d'équipe, Le cas de la crèche* - Thèse de Doctorat Université Lumière Lyon II. (1997), L'équipe comme groupe contenant : relation privilégiée et capacité d'évolution de l'institution - in Grappin J.J. & Guettier B., (sous la direction de) *Institutions et groupes d'enfant*s, Toulouse, Érès, p. 27-35. (1999), L'appareil psychique d'équipe ou le travail intersubjectif des liens entre accueillants et accueillis en institution - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, 1999.1 n°32, Groupe et institution*, Editions Erès, p.51-61. (2000), L'individu en équipe. W.R. Bion, l'institution et la conflictualité - in *Cahier de Psychologie clinique n° 14, La solitude*; Bruxelles, De Boeck Université, p. 161-184.

MENDEL G. (1992), *La société n'est pas une famille* - Paris, La Découverte, 306p. (1997), L'institution au double péril de l'organisation et de l'inconscient; perspectives sociopsychanalytiques 1971-1997 - in *Revue internationale de psychosociologie* Vol.III, n°6/7 *Psychanalyse et organisation* - Paris, Éditions Eska, p. 117-128. (1998) L'acte et le pouvoir de l'acte - Entretien par J.M. Gauthier - in *Cahiers de psychologie clinique n°10, Le pouvoir,* Bruxelles, De Boeck Université, p 153-169.

MIJOLLA de A. et MIJOLLA MELLOR de S. (1996), (sous la direction de) *Psychanalyse* - Paris, Puf Fondamental, 871p.

MIJOLLA-MELLOR (de) S. (1992), *Le plaisir de pensée* - Paris, Puf, 413p. (1995), Potentialité des scissions dans la théorie psychanalytique elle même - in *Topique*, *Revue Freudienne* N°57- Dunod p. 292-305. (1998) *Penser la Psychose. Une lecture de l'oeuvre de Piera Aulagnier* - Paris, Dunod, 252p.

MILGRAM S. (1974), *Soumission à l'autorité* - Paris, Calmann-Levy, 261p.

MISSENARD A. (1972*),* Identification et processus groupal - in Missenard A. & alii *Le travail psychanalytique dans les groupes* t I, Paris, Dunod, p. 217-250. (1976), Formation de la personnalité professionnelle - in *Connexion* n° 17, p.116-118. (1979), Narcissisme et rupture- in Kaës R. et alii *Crise Rupture et Dépassements* - Paris, Dunod, p. 82-146. (1982 a), Des médecins se forment - in Missenard A. et alii, *L'expérience Balint* - Paris, Dunod, p 247-270. (1982 b), Du narcissisme dans les groupes - in Kaës R. et alii. - in *Le travail psychanalytique dans les groupes* t II, *Les voies de l'élaboration*, Paris, Dunod, p. 1-30. (1988), Une formation pour les soignants en 1988 - in Sapir M. et alii, *Formation à la relation soignant-soigné, mythe et réalité*; Grenoble, La pensée sauvage Éditions, p.61-84. (1989), «Etre ou ne pas être» en groupe. Essai clinique sur le négatif - in Missenard A. & alii,*: Le négatif, Figures et modalités* - Paris, Dunod, p. 57-77. (2001), Petit groupe et identifications, institutions et fondation. Nouvelles approches - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 35, Éditions Érès, p. 15-34.

MORIN E. (1990), *Introduction à la pensée complexe* - Paris, Esf Édit., 158p. (1991), *La méthode* 4 */Les Idées, leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation* - Paris, Seuil, 262p.

M'UZAN M. de (1969), Le même et l'identique - in *De l'art à la mort,* 1977, Paris, Tél

Gallimard, p. 83-97. (1973) Notes sur l'évolution et la nature de l'idéal du Moi - in *De l'art à la mort* - Paris, Tél Gallimard, 1977, p 106-112. (1974) S.j.e.m. - in *De l'art à la mort* - Paris, Tél Gallimard, 1977,p 151-163. (1976 a) Contre-tranfert et système paradoxal - in *De l'art à la mort* - Paris, Tél Gallimard, 1977,p 164-181. (1976 b) Le travail du trépas - in *De l'art à la mort* - Paris, Tél Gallimard, 1977,p 182-199. (2000), Le masochisme pervers et la question de la quantité - in André J. (sous la direction de), *L'énigme du masochisme* Paris, Puf, 131-142.

NASIO J.D. (1988), *Enseignement de 7 concepts cruciaux de la Psychanalyse* - Paris, Rivages Psychanalyse, 267p. (1992), *Cinq leçons sur la théorie de J. Lacan* - Paris, Rivages Psychanalyse, 262p. (1997), L'analyste face à l'amour et à la haine - in *Cliniques méditerranéennes* n° 53/54, p. 109-120.

NATHAN T. (1988) Traumatisme, identification et mémoire - in Aïn.J. & alii, *Adolescences, Miroir des ages de la vie*, Toulouse, Privat p. 147-158.

NERI C. (1997), *Le groupe, manuel de psychanalyse de groupe* - Paris, Dunod, 215p.

NEYRAUT M. (1974), *Le transfert* - Paris, Puf, 281p.

NICOLAS G. (1996), *Du don rituel au sacrifice suprême* - Paris, La découverte/M.A.U.S.S. - 174p.

OLLIVIER B. (1997), Le «pas de plus» du sujet - in *Revue internationale de psychosociologie - Psychanalyse et organisation* Vol.III, n°6/7, Paris, Éditions Eska, p. 129-139.

OURY J. (1987), Sur l'identification - in David-Ménard, M. et alii, *Les Identifications,* Paris, Denoël, p. 35-46.

PAGÈS M., BONETTI M., de GAULEJAC V., DESCENDRE D. (1979/1982), *L'Emprise de l'organisation* - Paris Puf /4°édition mise à jour 1992, 261p.

PAGÈS M.. (1986), Organisation et sexualité imaginaire - in Aubert N. et alii, *Le Sexe du Pouvoir*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 293-300.

PANOFF M. (1996), La faute et la dette – in Godelier M. et Hassoun J. (sous la direction de), *Meurtre du Père, Sacrifice de la sexualité*, Paris, Arcanes, p. 121-130.

PASCHE F. (1971), Le bouclier de Persée ou psychose et réalité - in *Le sens de la psychanalyse*, Paris Puf, 1988, p 27-41. (1983), Aspects de la mère archaïque dans la mythologie - in *Le sens de la psychanalyse*, Paris Puf, 1988, p.107-120.

PENOT B. (1991), La psychose subjectivée ? - in *Adolescence Tome 9, n°2 Avatars de la subjectivation*, Paris, éditions GREUPP, p. 217-234. (1995), L'instance du Surmoi dans les «Écrits» de J. Lacan - in *Monographies de la revue Française de Psychanalyse, Surmoi II*, Paris, Puf, p. 69-94.

PIGOTT C. (1999), Les groupes quelle métapsychologie ? - in *Revue Française de Psychanalyse*; 3 Tome LXIII, *Groupes*, p.775-784.

PINEL J. P. (1995) L'institution soignante, un espace potentiel pour le traitement de la violence pathologique*?* - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 24 - Éditions Érès, p. 129-142. (1996), La déliaison pathologique des liens institutionnels - in Kaës R. et alii, *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*, Paris, Dunod, p. 48-79. (1999), Interventions clinique en institution et «nouvelles» problématiques pathologiques - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, 1999.1 n°32, Groupe et institution*, Editions Erès,

p.143-157.

PONTALIS J.B. (1975), À partir du contre-transfert : le mort et le vif enlacés - in *Nouvelle Revue Française 1975 n° 12*, p. 73-87. (1981), Non, deux fois non - in *Nouvelle Revue de Psychanalyse «L'emprise»*, n° 24, p.53-73.

PORGE E. (1997), *Les Noms du Père chez Jacques Lacan* - Ramonville Ste Agne, Érès, 225p.

PUJET J. (1996 a) En quête d'une ineffable reconnaissance - in *Topique, Revue Freudienne* N°61, Paris, Dunod, p. 467-480. (1996 b), Que faire de la culture ? - in *Revue Psychanalytique de groupe* n° 26, Éditions Érès, p. 69-72.

PRAGIER G. et FAURE-PRAGIER S. (1992), La théorie comme produit de l'auto-organisation et le «vecteur emprise» de la pulsion - in *Revue Française de Psychanalyse Tome LVI, De l'emprise à la perversion*, p. 1492-1497.

RACAMIER P.C. (1973), Entre Humour et Folie - in *Revue Française de Psychanalyse* n°87, p. 655-688. (1985), Ambiguïté et Paradoxalité - in *Gruppo* N° 1 p. 114-121. (1989) *Antoedipe et ses destins* – Paris, Apsygée éditions, 127p. (1991), Blessure du moi et séduction narcissique - in *Bulletin du Groupe Lyonnais de Psychanalyse,* juin 1991, n°21, p. 21-32. (1995), *L'inceste et l'incestuel* - Paris, Les éditions du Collège, 250p. (1997), Note sur la pensée des origines - in Vermorel H. et Dufour J. (sous la direction de), *L'oeuvre de Paul-Claude Racamier*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 297-300.

RAND N. & TOROK M. (1995 a), *Questions à Freud* - Paris, Les Belles lettres /Archimbaud, 248p. (1995 b), L'inquiétante étrangeté de Freud devant l'homme au sable de E.T.A. Hoffmann - in Tisseron S. et alii, *Le Psychisme à l'épreuve des générations*, Paris, Dunod, p. 23-48.

RESNICK S. (2000), La fonction du père et la mère archaïque - in *Topique* n° 72*, La fonction paternelle*, p.21-35

RICOEUR P. (1960), *Philosophie de la volonté, Finitude et culpabilité I ; l'homme faillible* - Paris, Aubier Montaigne, 164p.

RIDEL L. (1991a), Crise et conflictualité dans l'organisation - in *Processus de crise dans les organisations* - *Revue Psychologie Clinique* n°5 Éditions Klincksieck, p. 129-150. (1991b), La crise chance ou catastrophe - ibid., p. 29-37. (1995), Violences institutionnelles et somatisations - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 24, Éditions Érès, p. 171-181. (1996), L'identité professionnelle comme objet clinique - in *Psychologie Clinique* (Nouvelle série) N° 1 *Clinique(s) Tensions et Filiations*, L'Harmattan, p. 69-79.

ROMAN P. (1998), Une clinique de l'enfermement - *Les cahiers dynamiques* (Protection Judiciaire de la Jeunesse, Ministère de la Justice), 12, p. 35-39 (1999), Séparation et aliénation : l'institution à l'épreuve du lien - in *Cahiers de Psychologie clinique n° 13*, 1999/2 *L'aliénation*, De Boeck Université, Bruxelles, p.167-185. (2002), La figure de l'otage : les organisateurs inconscients de la violence en institution - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, n°38,* Éditions Erès, 20p.

ROSENBERG B. (1991), *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie* - Monographies de la RFP, Paris, Puf, 159p.

ROSENHAN D.L. (1988), Être sain dans un environnement malade - in Watzlawick P.

et alii, *L'invention de la réalité*, Paris, Seuil, p.131-160.

ROSOLATO G. (1983), Le symbole comme formation - in *Psychanalyse à l'université* t. 30/03. 83 Éditions Aurep., p. 225-241. (1985), *Éléments de l'interprétation* – Paris, Nrf Gallimard, 338p. (1992), Comment s'isolent les signifiants de démarcation - in *Topique* n°49*, Penser l'originaire*, Paris, Dunod, p. 65-79.

ROUCHY J.C. (1987), Problématiques de l'intervention, *Connexion n*°49, p.105-116. (1990), Identification et groupe d'appartenance - in *Connexion n*°55, p. 45-56. (1995), Secret intergénérationnel: transfusion, gardien, résurgence - in Tisseron S. et alii, *Le Psychisme à l'épreuve des générations*, Paris, Dunod, p. 145-174. (1996), Quelques concepts utiles à l'analyse du changement - in *Connexions* n° 66, Érès, p. 35-41. (1997), L'analyse de groupe - in *Connexions* n° 69 *Le groupe évolution des théories et des pratiques* II; p. 77-86. (1998) *Le groupe espace analytique, Clinique et théorie* - Ramonville, Érès, 226p. (1999), Analyse de l'institution et changement - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe, 1999.1 n°32, Groupe et institution*, Ramonville, Erès, p.23-38. (2001), L'identification, processus groupal - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 35 - Érès, p. 47-57.

ROUDINESCO E. & PLON M. (1997), *Dictionnaire de la Psychanalyse* - Paris, Fayard - 1191p.

ROUSSILLON R. (1983), Institutions et interventions «analytiques» en institutions - in *Bulletin de Psychologie* tome XXXVII n° 363, p. 215-227. (1987), Espaces et pratiques institutionnelles. Le débarras et l'interstice - in Kaës R. et alii, *L'institution et les institutions*, Paris, Dunod, p. 157-178. (1989), Le pacte dénégatif originaire, le domptage de la pulsion et l'effacement - in Missenard A. et alii, *Le négatif figures et modalités»* Paris, Dunod, p. 137 -153. (1991), *Paradoxes et situations limites de la Psychanalyse* - Paris, Puf, 258p. (1995 a), *Logiques et archéologiques du cadre psychanalytique* - Paris, Puf, 245p. (1995 b), Une métapsychologie des processus et de la transitionnalité - in *Revue Française de Psycha* n° 5, Tome LIX, Paris Puf, p 1351-1519. (1999 a), *Agonie, clivage et symbolisation* - Paris, Puf, 245 p. (1999 b), La capacité d'être seul en face du groupe - in *Revue Française de Psychanalyse,* 3 Tome LXIII, *Groupes,* p.785-800. (2001), *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique* - Paris Dunod, 218p.

RUSS J. (1994), *Les Théories du Pouvoir* – Paris, Librairie Générale Française, le livre de poche, 349p.

SAFOUAN M. (1988), *Le transfert et le désir de l'analyste* - Paris, Seuil, 252p.

SCHAEFFER J. (1997), *Le refus du féminin* - Paris Puf, 237.p.

SCHNEIDER M. (2000) *Généalogie du masculin* - Paris, Auber, 379 p.

SEARLES H. (1979), *Le contre transfert* - Paris, Nrf, (1981 pour la trad. fr.), 264p.011

SERRES M. (1991), *Le Tiers instruit* - Paris, François Bourin, 249p.

SIBONY D. (1978, 3° éd. revue 1994), *La Haine du Désir* - Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 277p. (1991, revu, et augmenté pour l'éd. de poche 1998), *Entre-deux. L'origine en partage* - Paris, Point Seuil, 399p. (1992, revu, et augmenté pour l'éd. de poche 1997), *Les trois monothéismes* - Paris, Point Seuil, 367p. (1998), *Violence* - Paris, Seuil, 354p.

SIMMEL G. (1995), *Le conflit* - Circé poche - 160p.

SIROTA A. (1995a), Agressions perverses dans les groupes de formation et leur endiguement - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 24, Éditions Érès, p. 157-169. (1998), Des espaces culturels intermédiaires - in *Revue internationale de Psychosociologie*, Vol.V n° 9, *La scène sociale : crise, mutation, émergence*, Paris, Éditions Eska, p. 91-107 (1999), L'identité juive après Auschwitz - in *Revue internationale de Psychosociologie*, Paris Éditions Eska, Vol. V,n° 10-11, p. 127-138. (2000), Jeux de mains, jeux de vilains - in *Champ psychosomatique* n°19, *Douleur et souffrance,* p. 89-102

SOLER C. (1989), Qui commande? - in *Le Père», Textes du Colloque «Rencontres avec la psychanalyse»* Mai 87, Paris, Denoël, p. 263-272.

SOULA-DESROCHE (1995), Dispositif d'analyse d'institution d'un centre psychothérapeutique - in *Connexions* 66/1995, 2. Ramonville, Érès Éditions, p.137-150. (1996, nouvelle édition revu 2000), L'identité professionnelle en travail, l'analyse de situation dans la formation des praticiens - in Blanchard-Laville C. et Fablet, D. (ouvrage coordonné par) *L'analyse des pratiques professionnelles*, L'Harmattan, Paris, p. 255-267.

STAGNARA P. (1980), Réflexions sur la réadaptation fonctionnelle - in *Annales de Médecine Physique*, T. XXIII n° 1, p. 57-70.

Starobinski J. (1994), *Largesses* - Édition des musées Nationaux - 214p.

STASSART M. (1996), Anthropologie de l'adolescence - in *Cahiers du C.E.P.* n° 7; p. 13-37.

SWAIN G. (1994), *Dialogue avec l'insensé* - Paris, Nrf Gallimard, 281p.

TAILLANDIER G. (1987), Présentation brève du séminaire de J. Lacan sur l'identification - Avant propos in David-Ménard M., et alii, *Les Identifications,* Paris, Denoël, p. 9-30. (1994), Introduction à l'oeuvre de Lacan - in Nasio J.D. (sous la direction de) *Introductions aux oeuvres de Freud, et alii* - Paris, Payot & Rivages, p. 385-427.

TALPIN J.M. (1996), Cadre institutionnel et cadre thérapeutique dans le travail avec les déments âgés, *L'évolution psychiatrique*, 62-2, p. 393-406. (2000), Fonctions psychiques de la chronicité - in Bokobza, *Soin et psychose : question de temps*, Paris, L'harmattan, p. 316-330. (2002 à paraître), De la mort psychique à l'impensable futur. Les enjeux institutionnels dans les établissements gériatriques.

TCHERKÉZOFF S. (1989), Rituel et Royauté sacrée : la double figure du «père» - in *Le Père, Textes du Colloque «Rencontres avec la psychanalyse» Mai 87*, Paris, Denoël, p. 273-302.

THOMAS L.V. (1975/1984), L'être et le paraître - in Kaës R., Anzieu, D., Thomas L.V. «*Fantasmes et formation*», Paris, Dunod /1984 pour la 2° édition; p. 124-160. (1978), *Mort et pouvoir* - Paris, Payot, 209p.

TISSERON S. (1995 a), Introduction - in *Le psychisme à l'épreuve des générations*, Paris, Dunod, p. 1-22. (1995 b), Les images psychiques entre les générations - in *Le psychisme à l'épreuve des générations*, Paris, Dunod, p. 123-144.

TROISIER H. (1998), *Piera Aulagnier* - Paris, Puf, 128p.

VAILLANT M. (1994), De la dette au don - in Vaillant M. (sous la direction de), *De la dette au don*, Paris Esf, p. 123-141.

VALABREGA J.P. (1979, 1994, nouvelle édition revue et augmentée), *La formation du psychanalyste* - Paris, Payot, 366p.

VAN GENNEP (1909), *Les rites de passages* - Paris, Édit° Picard, 1981, 288 p.

VASSE D. (1969), *Le temps du désir* - Paris, Seuil, 169p. (1978), *Un parmi d'autres* - Paris, Seuil, 219p. (1983), *Le poids du Réel, la souffrance* - Paris, Seuil, 191p. (1990), *La chair envisagée* - Paris, Seuil, 217p. (1995), *Inceste et jalousie* - Paris, Seuil, 303p. (1999), *La dérision ou la joie, la question de la jouissance* - Paris, Seuil, 319p.

VÉGA A. (1997), Les infirmières hospitalières françaises : l'ambiguïté et la prégnance des représentations professionnelles - in *Sciences Sociales et Santé, Vol 15*, n°3, p. 103-132.

VERNANT J.P. et VIDAL-NAQUET P. (1988), *OEdipe et ses mythes*, Paris, La Découverte, Éditions Complexe, 148p.

VERNANT J.P. (1999), *L'Univers, les dieux les hommes* - Paris Seuil, 245p.

VERMOREL H. et M. (1993), *Sigmund Freud et Romain Rolland, correspondance 1923-1936* - Paris, Puf, 657p. (2000), La pulsion de mort dans l'oeuvre freudienne et son impact dans les psychoses - in Guillaumin J. et alii, *L'invention de la pulsion de mort,* Paris, Dunod, p.141-159.

VERMOREL H. & DUFOUR J. (sous la direction de) (1997), *L'oeuvre de Paul Claude Racamier, Paradoxalité, antoedipe et incestualité*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 309p.

VEXLIARD H. (1999), Sous l'emprise totalitaire d'Agota Kristof - in Zaltzman N. (sous la direction de) *La résistance de l'humain*, Paris, Puf, p. 75-106.

VIDAL J.P. (2001), Agression disqualifiante dans un groupe de formation continue. Attaque perverse et identification - in *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe* n° 35, Éditions Érès, p. 164-184.

VIDERMAN S. (1970), *La construction de l'espace analytique* - Paris, Denoël (pour la 1° édit.), Paris, Tél Gallimard (1982), 344p. (1977), *Le céleste et le sublunaire* - Paris, Puf, 470p.

VILLIER J. (1996, nouvelle édition revu 2000), Formation, Supervision, Interventions au C.E.F.F.R.A.P. - in Blanchard-Laville C. et Fablet D. (ouvrage coordonné par) *L'analyse des pratiques professionnelles*, L'Harmattan, Paris, p. 269-283.

WATZLAWICK P., HELMICK, BEAVIN, JACKSON (1967), *Une logique de la communication* - Paris, Seuil (1972), 280p.

WATZLAWICK P. et alii (1975), *Changements, paradoxes et psychothérapie* - Paris, Point Seuil, 192p. (1981, 1985) *L'invention de la réalité* - Paris, Seuil (1988), 238p.

WEBER M. (1947), Types d'autorités - in Levy A.: *Psychologie Sociale, Textes fondamentaux anglais et américains*, Paris, Dunod, (1990), p. 353-358

WHITAKER M.D. (1983), De la théorie comme gène pour le travail clinique - in *Cahiers critiques de thérapie familiale, n°7*, Paris, Éditions Universitaires, p. 147-155.

WINNICOTT D.W. (1958 a), La capacité d'être seul - in *De la pédiatrie à la Psychanalyse*, Paris, Payot 1976, p. 205-213. (1958 b), Le psychanalyste et le sentiment de culpabilité - in *De la pédiatrie à la Psychanalyse*, Paris, Payot, (1976), p. 214-228. (1971), *Jeu et réalité* - Paris, Nrf, 1975, 213p. (1989), *Lettres vives* - Paris, Nrf Gallimard, 263p. (non daté), La crainte de l'effondrement - in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques,* Paris, Nrf Gallimard, 2000, p 205-216.

ZAFIROPOULOS M. (1994 a), Présentation à «*La règle sociale et son au-delà inconscient* - *Psychanalyse et pratiques sociales I*, Assoun P.L. et Zafiropoulos M. (sous la direction de), Paris, Anthropos, p. 5-10. (1994 b), Psychanalyse et création artistique - in *La règle sociale et son au-delà inconscient*, ibid., p. 51-67. (1995 a), La haine inconsciente et le lien social - in Assoun P.L. et Zafiropoulos M. (sous la direction de), *La haine, la jouissance et la loi*; *Psychanalyse et pratiques sociales II,* Paris, Anthropos, p. 57-83. (1995 b), La Loi chez Lacan - in: *La Haine, le jouissance et la Loi,* ibid., p. 167-182. (2001), Le solution paternelle en déclin ? - in Assoun P.L. et Zafiropoulos M. (sous la direction de), *Les solutions sociales de l'inconscient,* Paris, Anthropos, p. 1-12.

ZALTZMAN N. (1992) De quoi mourir, sans quoi penser ... - in *Topique, Revue Freudienne* n°49, Paris, Dunod, p. 93-105. (1996), Apprendre : passer du contre au pour - in *Topique, Revue Freudienne* n°61, Paris, Dunod, p. 433-456. (1998), *De la guérison psychanalytique* - Paris, Puf, 206p. (1999 a), Préface à *La résistance de l'humain,* Zaltzman N. (sous la direction de), Paris, Puf, p. 1-4. (1999 b), *Homo Sacer* : l'homme tuable - in *La résistance de l'humain*, ibid., p. 5-24. (2001), L'inceste est-il une notion psychanalytique ? - in André J. (sous la direction de), *Incestes,* Paris, Puf, p. 57-74.

Références bibliographiques littéraires utilisées

BAUCHAU H. (1993), *OEdipe sur la route* - Arles, Actes Sud, 411p. (1997), *Antigone* - Arles, Actes Sud, 356p. (1999), *Le journal d'Antigone* - Arles, Actes Sud, 525p.

BRASSENS G. (1961-1966), Le temps ne fait rien à l'affaire - *Chansons*.

CAZOTTE J. (1772), *Le diable amoureux* - Paris, Gallimard (1981), p. 33-125.

CHALAMOV V. (2000, pour la trad. franç.), *Vichéra* - Lagrasse, Édition Verdier, 250p.

CHAR R. (1983), *OEuvres complètes (1929-1981),* Paris, Nrf Gallimard, Paris, 1366p.

CHAZAL M. de (1937-1947), *Pensées* - Éditions Exils.

DEVOS R. (1991), Le bout du bout - in *Matière à rire* – Paris, Olivier Orbam.

ERNAUX A. (1977), *Ce qu'ils disent ou rien* - Paris, Gallimard Folio, 154p. (1983), *La place* - Paris, Gallimard, Folio, 114p. (1997), *La honte* - Paris, Gallimard, Folio, 142p. (2000), *L'évènement* - Paris, Gallimard, 115p.

GOSCINNY R. et UDERZO A. (1966), *Le combat des chefs, Les aventures d'Astérix le gaulois* - Paris, Dargaud Éditeur.

HERGÉ (1960) *Tintin au Tibet* - Paris, Casterman.

MACHADO A. (1912) Campos de Castilla – *Proverbios y cantarès*

MUNIER R. (1992), *Proverbes* - St Pierre-la-Vieille, Atelier La Feugraie, 73p.

OTTE J. P. (1994 a), *Les Aubes sauvages* - *Les matins du monde* vol. I - Paris, Seghers, 310p. (1994 b), *Les Aubes enchantées* - *Les matins du monde* vol II - Paris, Seghers, 292p. (1996), Les naissances de la femme - *Les matins du monde* vol III - Paris, Seghers, 303p. (1998), *Le chant de soi même* - *Les matins du monde* vol IV - Paris, Juillard, 234p.

PONTALIS J.B. (1990), *La force d'attraction* - Paris, Point Seuil, 117p. (1998) *L'enfant des limbes* - Paris, Gallimard Folio 168p. (2000), *Fenêtres* - Paris, Nrf Gallimard, 172p. (2002), *En marge des jours* - Paris, Nrf Gallimard, 121p.

PORCHIA A. (1943), *Voix abandonnées* – Trad. franç. 1990, Le Muy, Éditions Unes, 191p.

QUIGNARD P. (1987), *La leçon de musique* - Paris, Hachette, 110p.

SOPHOCLE, OEdipe roi & OEdipe à Colonnes - Paris, Folio Gallimard. p.181-236 & 347-409

WINCKLER M. (2000), *En soignant, en écrivant* - Montpellier, Indigène Éditions, 211p.

577 références